

Université de Strasbourg
Faculté des sciences de l'éducation

Espaces inter-dits

La discipline au corps dans une équipe éducative

L'exemple d'une Maison Familiale Rurale en Bretagne

Christelle Lecompte

Mémoire préparé sous la direction de Colas Grollemund
en vue de l'obtention du Diplôme de Hautes Études en Pratiques Sociales

Octobre 2018

Sommaire

Préambule.....	3
Introduction.....	4
Partie 1 – Élaboration d’une problématique de recherche.....	6
Chapitre 1 : Autobiographie raisonnée.....	7
I .Le dispositif de formation.....	7
II .Une maison familiale rurale.....	8
III .La Maison Familiale Rurale de Sainte Anne-les-Aigrettes.....	22
Chapitre 2 : Le terrain de recherche.....	34
I .Les Maisons Familiales Rurales.....	34
II .Description de la MFR de Sainte Anne.....	39
III .Questionner le terrain.....	42
Chapitre 3 : Apports théoriques et problématique.....	47
I .Contre l’oppression des adultes sur les enfants.....	47
II .En voyage de classes avec Nicolas Jounin.....	50
III .Problématique de recherche.....	53
Partie 2 – La recherche.....	56
Chapitre 4 : Les matériaux de recherche.....	57
I .Des entretiens.....	57
II .Une observation en rebond.....	62
Chapitre 5 : Le tableau de Foucault : de l’analyse à l’interprétation.....	67
I .Premières extractions.....	67
II .Michel Foucault et le système disciplinaire.....	69
III .La lecture des matériaux au prisme de « surveiller et punir ».....	74
Conclusion.....	88
Conclusion de la recherche.....	89
Conclusion de l’actrice-chercheuse.....	91
Bibliographie.....	93
Ouvrages papiers.....	93
Émissions radiophoniques et vidéos.....	95
ANNEXES.....	96
Annexe n°1 : Léandre.....	97
Annexe n°2 : Séléna.....	117
Annexe n°3 : Lucie.....	132
Annexe n°4 : Ariane.....	147
Annexe n°5 : Samuel.....	163
Annexe n°6 : Jason.....	179
Annexe n°7 : Loïc.....	192
Annexe n°8 : Jolène.....	206
Annexe n°9 : Marisol.....	221
Annexe n°10 : Extraction sous le prisme de Foucault.....	231
Annexe n°11 : Interpréter les corps.....	270

Préambule

J'ai choisi la forme de narration pour cette recherche effectuée sur quatre années.

Il est raconté l'actrice, sa vie en album photo, et le mélange de plaisir et de mélancolie à retranscrire, voire ré-imaginer, des souvenirs.

Il est raconté aussi une version d'histoire singulière dans une école, dans ce que j'y ai vécu, mais aussi l'histoire particulière d'une institution et d'un mouvement.

Il est relaté une recherche avec une intrigue et des péripéties. Ce sont des lectures savantes qui réveillent, mettent en appétit, des « eurékas », ce sont des rebonds, de nouvelles lectures, de nouveaux chemins. C'est aussi une analyse en tableaux d'extraits choisis.

A mes anciens collègues, et aux salarié-es des maisons familiales rurales, il est témoigné une mise à distance progressive et des prises de risques. Des figures acrobatiques à jongler entre émotions fortes et mises en perspective. Il vous est proposé un tracé cartographique de mon vécu, de mes analyses, à mettre, un jour peut-être, en commun.

C'est donc un récit que je livre dans ce document, un récit de quelques années d'une recherche-action, plus que la forme traditionnelle universitaire.

Introduction

Ce mémoire est intitulé « Espaces inter-dits, la discipline au corps dans une équipe éducative ».

Il s'agit d'une recherche qui prend pour objet la pratique de la pédagogie de l'alternance par une équipe éducative dans une MFR, observée et analysée à partir d'un vécu, d'observations et d'entretiens. Le sujet s'oriente sur le caractère disciplinaire de cette pédagogie, à travers les réflexions philosophiques de Michel Foucault, et traite, dans la problématique, des aspects clairs-obscurs de la mise en œuvre du contrôle et de la surveillance des corps, dans ce qu'il existe de dits et de non-dits, de division dans les pensées et dans les actes.

Cette recherche prend sa source dans une Maison Familiale Rurale bretonne, une école dans laquelle j'ai travaillé pendant six ans en tant que formatrice, de 2009 à 2015. Cette MFR propose une formation scolaire et professionnelle en alternance, de la 4^{ème} au Bac Pro, portant en crédo « *réussir autrement* ». Je me suis impliquée entièrement dans ce travail, transférant ma vie dans cette école. Être formatrice en MFR, c'est travailler, manger, dormir et même rêver « MFR ». Il s'agit en quelque sorte d'un emprisonnement volontaire.

En 2012, je valide le « certificat de moniteur de formations alternées », obtenu après deux années de formation, spécifiquement mis en place par le réseau des MFR, dans leur Centre National Pédagogique. A la lecture du rapport d'activités, que j'ai présenté en soutenance, voici la dernière phrase écrite en conclusion : « *Enfin, il me semble nécessaire de mettre les jeunes en position de recherche, où la volonté et les moyens mis œuvre pour résoudre un problème offre une expérience de dépassement de soi importante.* ». S'agit-il seulement des apprenant-es de la MFR ? Mon intérêt pour la démarche en éducation populaire est grandissante, et je suis à la recherche d'une bouffée d'air pour m'aider à y voir plus clair dans mon métier. Je souhaite dé-construire et re-construire ma pratique professionnelle, car j'éprouve la nécessité de remettre en cause, interroger, écrire. Dans une sphère impliquant des responsabilités éducatives, sociales et pédagogiques, le besoin de sortir du quotidien, pour prendre du recul, me semble essentiel.

En mai 2014, je prends contact pour entrer au Séminaire Itinérant pour Acteurs et Entrepreneurs Sociaux. J'explique que la proposition de la formation, regroupant des temps d'échanges, de rencontres, de lecture et d'écriture, m'apparaît comme une source d'énergie, afin de gagner un regard critique sur mes activités et comprendre la complexité de l'institution dans laquelle je travaille. Mais au moment d'entrer en DHEPS, je vois le bénéfice majeur d'être plus libre, au final, dans mes choix et dans mon discours, qui ont tendance me semble-t-il à s'enfermer dans la facilité et une sorte de paresse, lorsque la fatigue s'installe et que les actions et décisions doivent être prises dans l'urgence.

De cette fatigue devenue insoutenable, j'ai ainsi passé quatre ans de recherche-action à me reposer. Me reposer sur de nouvelles rencontres, de nouvelles lectures, de nouveaux gestes, et retrouver de la portée et du sens à mes pratiques passées et à venir.

Regarder et parler ce qui fait l'évidence, voilà ce que le travail de la recherche-action a d'abord permis. Ce chemin vous est présenté dans la première partie de ce document, dont l'issue fut de poser la problématique.

Cette première partie est composée d'une autobiographie raisonnée, de la définition du terrain de recherche et des apports théoriques qui soutiennent et donnent des explications aux premiers questionnements.

Les évidences sont ensuite confrontées au terrain et à une référence théorique. Il s'agit de la deuxième partie, avec une entrée sur une présentation des matériaux et des choix méthodologiques, puis une interprétation des études de Michel Foucault sur le système disciplinaire, pour terminer par une analyse et une interprétation, au prisme de ces réflexions, mais aussi de tout ce qui s'est construit et agencé dans la globalité de la recherche.

Partie 1 – Élaboration d'une problématique de recherche

Chapitre 1 : Autobiographie raisonnée

I . Le dispositif de formation

Ce chapitre a pour but de donner les éclairages suffisants à la compréhension du parcours singulier d'une autobiographie raisonnée, ainsi que l'ancrage et les ramifications qu'elle fait naître dans un processus de recherche-action.

La recherche-action peut être décrite comme un aller-retour entre théorie et pratique. Entre terrain et recherche fondamentale. Entre savoirs froids et savoirs chauds. Ces catégories bilatérales impliquent un rapport de force et d'opposition qui me semble éloigné de ce qui est à l'œuvre dans la constructions des savoirs. Je résiste à cette forme de dualité. Cette proposition de cheminement, d'aller-retour, réfère sans doute à l'art d'ajuster les lunettes d'actrice et de chercheuse et de traduire ce qui s'observe d'un réel, en objet et matériau de recherche. Mais à l'image de l' aller-retour, je préfère l'idée de dé-placements.

Écrire une autobiographie raisonnée, c'est raconter d'où l'on vient, d'où l'on parle. Ce qui nous lie à la question de recherche posée. Il n'est plus question seulement de visualiser le mouvement, cet aller-retour, mais d'interroger sa force physique. Qu'est-ce qui m'anime dans le cheminement de la recherche-action ? Et s'il s'agit de reconnaître ma subjectivité, pourquoi se poser cette question ?

Dans la hiérarchisation des savoirs, il me semble que la recherche universitaire, telle qu'elle est présentée et compilée, semble désincarnée. Le chercheur parie sur son objectivité, à être en dehors du sujet et de l'objet de sa recherche. Il dispose d'outils lui permettant cette illusion : des groupes contrôles, des statistiques qualitatives, l'étude des variabilités, les plans à mesures répétées... Les méthodes scientifiques permettent certes de trier et solidifier une construction au départ, peut-être, hasardeuse et intuitive, mais la particularité de l'autobiographie raisonnée serait de ne pas être dupe de ce hasard et de redonner aux intuitions leur place fondatrice.

Écrire une autobiographie raisonnée, c'est peut-être aussi se construire une légitimité à faire un mémoire de recherche. Lorsque j'arrive en formation, je pose une question : « est-ce que la violence des jeunes envers les formateurs est la reproduction d'une violence exercée au quotidien entre ces mêmes formateurs ? » Je ne viens pas en formation pour « être chercheuse » mais pour faire une recherche.

Ma subjectivité, c'est quoi dans ce processus de recherche-action ? C'est elle qui définit la maison éthique et théorique que j'ai construit, ce sont aussi mes postulats, cet alliage de métal dont est forgée notre grille de lecture sur le monde. Elle est déjà une piste, un indicateur, qui prend place dans cette première partie où il est proposé de construire une problématique de recherche. Elle est enfin un point de vigilance sur les zones possibles de résistance à faire recherche et faire mémoire.

D'ailleurs, lorsque j'ai accepté d'écrire un récit de vie en début de formation, se sont mêlés de l'évidence et une forme d'étonnement.

De l'évidence au regard de ce que je comprends alors des mécanismes de la pensée et du langage. Je me suis en effet construit la certitude que nous tournons autour

du pot lorsque nous ouvrons la bouche pour dire quelque chose. Et ainsi ne pas dire ce quelque chose. A priori, les êtres humains s'ingénient à dévoiler leur désir en montrant comment ils les cachent. Je retrouve cette intuition dans ce que raconte par exemple Jean Gagnepain¹, anthropologue clinicien : « *Le concept d'inconscient chez Freud suppose que la psychè n'est pas transparente, que nous avons un double fond, à la différence de l'animal, et que ce double fond nous échappe. Cette résistance de l'implicite à nous-mêmes, voilà ce qui est essentiel chez Freud. A partir de Saussure, de Marx et Freud on peut aborder véritablement les sciences humaines parce qu'on a trouvé dans l'homme lui-même ce qui le fait objet de son propre savoir, c'est-à-dire la résistance à lui-même.* »². Je démarre ainsi la formation, réjouie de penser à une solution à ce fonctionnement peu commode de l'être humain, à savoir qu'il n'y a pas mieux que le langage pour ne pas se comprendre. Mais je pose aussi les bases de ma maison théorique : ma grille de lecture est un tissage d'apports en sciences humaines, et j'accepte qu'il est possible que je tourne autour du pot pendant un moment.

Je me prête au jeu du récit de vie en notant ces quelques conseils : les différentes étapes d'écriture du récit sont proposés à la lecture des compagnons de DHEPS et des co-formateurs, le récit de vie ne sera plus modifié une fois produit et son étude fera apparaître les thèmes récurrents et ce qui existe entre les lignes.

Le récit de vie est la promesse d'une rencontre peu fréquente : se re-découvrir, ailleurs et plus tard. Un enthousiasme qui découle de mon étonnement pour le dispositif de formation. L'entrée dans le processus d'écriture et le travail coopératif ont en effet débuté seulement quelques heures après la rencontre des formateurs et du groupe.

Les différents textes ainsi produits par la suite forment un matériau lié à une première étape dans la méthodologie de recherche. Rappelons-nous par exemple la figure ambiguë d'E.G. Böring³ où se mêlent, dans la même estampe, le visage d'une jeune femme et la figure d'une vieille autre. Alors que nous ne pouvons voir que tour à tour les deux portraits, nous admettons, à l'exercice de cette illusion d'optique, l'existence simultanée de nos deux points de vue. De la même manière, je me prépare à la relecture du récit de vie, en acceptant l'existence du dit et du non-dit simultanément, dans leur relation dialectique. Notons par ailleurs que cette factieuse illusion était surnommée « the boring figure », par le caractère ennuyeux, contrariant, qu'elle provoque.

Dans ce chapitre, deux types de récit de vie, complétés par quelques éléments d'analyse, sont proposés à la lecture. Le premier récit relate quelques histoires de ma vie, le deuxième, écrit plus tard, raconte mon expérience à la maison familiale et rurale de Sainte Anne-les-Aigrettes.

II . Une maison familiale rurale

Trois étapes d'écriture ont permis la réalisation de ce récit. Dans cette dernière version présentée, je me suis extraite de mon lieu de vie pour travailler au domicile

1 Jean Gagnepain (1923-2006) était anthropologue et linguiste. Pour répondre à la question « qu'est-ce que parler veut dire ? », il a confronté les modèles linguistiques avec l'observation clinique de personnes aphasiques. Cela lui a permis de construire peu à peu la théorie de la médiation, encore appelée anthropologie clinique.

2 GAGNEPAIN Jean, 1994, *Leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, Louvain-la-Neuve, Peeters, p.29

3 Erwin Garrigues Böring (1886-1968), psychologue américain.

d'une amie : la route, la distance et le mouvement géographique ont eu pour effet de bousculer et d'apporter de la souplesse. Les temps présents et passés se mélangent, pour une écriture plus libre, laissant ainsi un chemin plus grand aux malices de l'inconscient et obtenir un matériau plus dense. Ce récit vous ai proposé en ayant pris soin de n'en faire aucune modification, mais me permettant quelques ellipses. J'ai fait le choix de défalquer des éléments pour leur caractère intime et les ai notifiés par des parenthèses : [...].

La lecture de ce récit de vie peut encore surprendre par son apparence de journal intime. Elle pose surtout la question de la pertinence d'une production aux allures de confessions. Comment en faire une autobiographie raisonnée ? Ce récit est-il raisonnable ? Mais ce qui peut s'apparenter à un défaut de pudeur ou une incompréhension des consignes n'en reste pas moins un choix d'écriture. En effet, il témoigne de la relation que j'entretiens avec mon terrain au moment de la rédaction du récit et de mes difficultés à en parler. De ces difficultés naissent une stratégie, une sorte de parti pris d'écouter les besoins et les désirs de m'exprimer dans un style intimiste : une catharsis nécessaire.

II.1 . Histoires de vie

A ma naissance, mon père a seize ans, ma mère dix-huit. Je porte le nom paternel en 1982 peu de temps avant la célébration officielle de l'union de mes parents. Mon frère naît quatre ans après moi alors que nous vivons dans l'appartement d'un HLM dans une petite ville sarthoise.

La sphère familiale étant un espace permanent de stress et de conflit, où je lutte souvent pour trouver ma place, c'est avec un esprit aventurier et déterminé que j'arpente les différents étages de l'immeuble, en quête d'une voisine qui ne pourrait résister à l'envie de me faire goûter quelques gâteaux secs. Je dévale une fois les escaliers prétextant la visite d'une voisine pour rejoindre la maison chaleureuse et aimante de ma nourrice. Comprenant le danger de traverser une route, je me lance pourtant avec assurance et à mes risques et périls sous l'œil terrifié des passants à la vue de cette petite blonde de quatre ans en dehors des terrains de jeux habituels. Je m'arrête alors soudainement en plein milieu de mon périple, très consciente soudainement de mes limites. Je suis perdue. Je n'ai pas encore assez de mémoire pour reconnaître la route pourtant si proche du but. Malgré les remontrances hurlées et paniquées de mes parents, je garde en moi cette frustration d'être limitée par ma taille et mes capacités pour accéder à de la liberté. Il faudra donc être patiente.

Notre jeune famille quitte la ville et migre dans une vieille ferme, à l'orée du village maternel voisin. Les jambes pendantes sur le pont de pierre surplombant les vallées, j'inonde mon cœur de chaleur à la vue des champs de blé rougis de milliers de coquelicots. Malgré la forte volonté de mes parents de vivre l'expérience du chauffage au bois et de la terre battue sur le sol, ils capitulent devant le troisième mastiquage des fenêtres décharnées et nous déménageons dans une maison de bourg, dans le même village, entre le café et la maison des grands-parents maternels.

Assise sur un haut tabouret de comptoir, la patronne de l'Hôtel-Restaurant de mon petit village sarthois me sert un chocolat chaud, brûlant, dans une tasse Choky. Après l'école, à Montreuil le Chétif, il y a de la vie dans le bourg. Je me souviens de

cette tasse, de ma mère qui travaillait dans cet endroit, qui était le lieu de conversation et de réunion des vieux du village.

Lors de la fête nationale du 11 novembre, tous les habitants se dirigeaient en silence jusqu'au monument aux morts installés au milieu du cimetière. Nous, les enfants, avions la chance de porter l'énorme gerbe de fleurs, au devant de la procession. Quelle fierté d'être les quelques rares à être désignés ce jour-là ! Autour de la colonne des martyrs, le même vieux, qui chaque année portait le drapeau français, répétait lugubrement de son fort accent rural, à chacun des noms de soldats morts lors des guerres de 1914 et 1939, « mort pour la France ! ». Ses énormes joues couperosées et ses yeux bleus délavés hantaient quelquefois mes nuits.

Cette journée se terminait à l'Hôtel où nous étions reçu par la patronne qui nous servait des brioches et du chocolat chaud, et le café pour les adultes. Le commerce a fermé et la vie du village s'est tarie.

Inscrite à l'école maternelle du village, nous voici avec mon frère dans la même classe où une quinzaine d'enfants de la Petite section à la Grande Section cohabitent au rythme des activités de saison. Entre la tisane aux tilleuls ramassés dans la cour et les discussions entre copines en fabriquant des bracelets de pâquerette, la vie est agréable. Nous sommes avec mon frère très souvent en garde chez ma grand-mère maternelle après l'école mais souvent aussi tôt le matin, voire quelques nuits. Nous dormions souvent avec quatre ou cinq autres enfants, ami-e-s ou cousin-e-s, dans la même chambre que mes grands-parents. L'odeur du pain grillé et du café fort dans la seule pièce principale sombre m'offre de nombreux moments d'échanges et de rires avant de partir pour l'école. Je vis ainsi en permanence dans un milieu agité par la présence de nombreux enfants, l'autorité brute de ma grand-mère, et la bienveillance et la malice de mon grand-père.

Je passe également pendant cette période beaucoup de temps avec ma tante paternelle C. qui me fait découvrir les joies de la lecture. Elle me fait d'ailleurs un immense cadeau : toute une collection de livres de la bibliothèque rose et verte. Lorsque je passe quelques vacances chez elle, au Mans, nous vivons une relation axée sur le dialogue et la confiance. J'entretiens également avec son fils C., plus âgé que moi, des relations fortes. Alors âgé de 14 ans et moi de cinq, il m'invite avec une fierté partagée à sa vie de collégien et je partage avec beaucoup de plaisir les rendez-vous de copains à mobylette et accepte les missions périlleuses de faire le guet quand, avec sa nouvelle petite amie, les ados s'embrassent maladroitement derrière la petite église du quartier. Cette relation privilégiée avec ces êtres aimés prennent fin dans la douleur à cause de querelles familiales.

Mon père n'aime pas les patrons. Il aime Renaud et fait de la moto. Je le considère comme un héros le jour où il nous explique qu'il a gagné son deuxième procès devant les Prud'Hommes. J'ai 7-8 ans à cette époque et je me promène fièrement avec un blouson de cuir blanc et rouge. D'ailleurs lorsque les commerçants m'appellent jeune homme à cause de mes cheveux courts, je rougis avec fierté.

Je l'entends beaucoup râler à la maison, contre les patrons, contre des heures de travail inhumain ne laissant que peu de temps aux loisirs et au plaisir, détruisant la santé. Le meilleur moyen de défense étant l'attaque, je l'accompagne de temps en temps à quelques « emprunts » à la nuit tombée de matériels industriels utiles pour nous et les amis. Même si un sentiment de crainte, mêlé de culpabilité m'étreint à l'arrière de la voiture, mon visage à moitié couvert par mon bonnet, j'évite de partager ces émotions au risque d'être exclue de ces rares moments de complicité.

De son côté, ma mère fait des ménages depuis ma naissance. Elle travaille pour des particuliers dans de riches familles et je l'accompagne de temps en temps dans ces manoirs ou maisons bourgeoises. Je prend conscience à cette période de la distance sociale et financière qui me sépare de ces familles. La multitude de jouets, neufs qui plus est, la grandeur des chambres, individuelles, le quotidien de ces enfants rythmé par des activités d'équitation ou de danse classique font naître des sentiments désagréables de jalousie. Mais je ne ressens pas de frustrations matérielles. Les ballades avec notre père dans les déchetteries à ciel ouvert pour dénicher des trésors cachés me comblaient beaucoup plus que le don d'un jouet neuf. Ma jalousie se situe ailleurs. Quand je rejoins ma mère à son travail, je suis fasciné par les pères et les mères. Je suis toujours avide d'histoires, curieuses, et les bonnes relations qu'ils entretiennent avec ma mère, me permet de bénéficier de temps à autre d'un espace dans leur monde, un monde qui érige la musique, les livres et le savoir en totem.

Je commence à cette époque à me renfermer dans un univers fantasque, au détriment des relations avec les autres enfants. Je dessine et observe avec intensité la nature, m'imprégnant des bruits, odeurs, sensations tactiles du vent, des végétaux, des insectes. Je fais également des expériences personnelles de méditation, sans les nommer ainsi, et m'amuse à maîtriser l'art de faire vivre mon esprit et mes pensées. Ces moments de solitude deviennent nécessaires et je fais souvent le choix de quitter activités sociales ou discussions en cours, pour m'adonner à ces plaisirs personnels.

En classe cela devient problématique. Je me souviens les yeux rivés sur un rouge-gorge sur le parvis de la fenêtre de notre salle de classe, essayant de capter ses couleurs et le moindre de ses mouvements, et déjà en pensée reproduire ses traits sur une feuille de papier, entendre un bruit de fond de plus en plus insistant et violent. Alors que mon regard se détache lentement de l'oiseau de mes songes, j'atterris alors sur les visages médusés de l'institutrice et de mes camarades de classe qui m'interpellent depuis un bon moment.

Depuis l'âge de 10-12 ans, je travaille avec mon père, cuisinier de formation à l'occasion de banquets préparés pour des baptêmes, mariages, communions, anniversaires... Les week-ends se passent donc régulièrement en famille dans une salle des fêtes. Mon père embauche mon petit frère pour la préparation technique et artistique des plats, et je m'occupe docilement du lavage de la salade, de l'épluchage des légumes et me prépare pour le soir et une bonne partie de la nuit à servir les convives avec ma mère. J'observe dans ces moments-là que mon père aime cuisiner et dresser les assiettes. Mais je le vois aussi se démenner, courir pour respecter les horaires de repas pour les clients qui sont tous la plupart du temps des amis et malgré ces efforts, se laisse rémunérer à « prix libre ». Nous prenons ainsi le parti de passer un week-end festif et solidaire en famille. De toute façon il n'y a jamais rien à la télé, et puis nous pourrions une nouvelle fois mettre une jolie robe et une jolie cravate pour participer aux festivités.

L'assiette qui passe à la table des convives n'est pas souvent des plus garnies, et mes parents rémunèrent mon frère et moi en priorité. Ce sens du sacrifice me révolte et souvent je négocie le maigre pécule en faveur de mes parents. Ces fameux banquets prennent cependant fin le jour d'une dernière humiliation. Parés que nous étions pour assister avant le service du repas au service religieux du mariage d'amis de longue date, la principale intéressée nous communique en souriant les dernières recommandations à avoir en cuisine le temps de l'office. Mes parents mettent fin à cette amitié ainsi qu'aux propositions de préparer les futurs banquets dans notre entourage.

J'entre en 6^{ème} avec l'étonnement de voir que les élèves sont inscrits par niveau de classe et la fierté de faire partie des « bons ». Les premières années se déroulent avec la même sensation de temps qui s'arrête. Je dessine plus que je ne prend de notes en cours et suis amoureuse de plusieurs garçons à la fois, sans jamais pouvoir me décider. Ma fainéantise grandissante concernant les études me fait rétrograder en 4^{ème}B. J'accueille la nouvelle avec soulagement, je n'aurais pas de cours de latin. J'ai alors de nouveaux camarades, accueillants, rieurs et plus intrépides, avec qui je passe deux années mémorables de jeux de cartes et de fous-rires. [...]

Mes années dans le lycée d'une ville voisine seront colorées de belles amitiés, et le choix de m'inscrire dans la section littéraire suit la même logique de me glisser dans une sphère moins exigeante en terme de travail personnel et de temps de cours. Je passe alors plus de temps au café du lycée ou à la radio locale, située à l'étage, mais mon goût pour la solitude m'a rendu timide à un point maladif, et à part les quelques chères amies avec qui je suis volontiers de bonne humeur et bavarde, je fais peu de nouvelles connaissances et envoie sur les roses les garçons courageux qui osent maladroitement se déclarer. En terminale, mon choix d'orientation n'a rien à voir avec des prétentions professionnelles, mais concerne la mise à l'œuvre d'une stratégie de métamorphose. En effet, j'ai perdu toute confiance dans les sphères relationnelles, qu'elles soient privées ou professionnelles. A cette époque, je frémis craintivement à la moindre interpellation et je meurs d'angoisse à l'idée de parler à travers un téléphone. Je prends peur et décide de me « soigner ». Après l'obtention d'un bac littéraire option passable qui ne m'apporte aucune joie, je travaille la saison d'été dans un bar-brasserie à l'étang près de chez moi. J'y retrouve le goût du contact et, grâce à la gestion progressive du bar et de la caisse, je recommence à sourire, à reprendre pied dans la vie et à flirter.

Je m'inscris pour la rentrée avec une amie à l'Université d'Angers en DEUG de psychologie. Nous partageons alors un appartement et je reste pendant les deux années d'obtention du DEUG une étudiante attentive, curieuse, quoique fainéante, et développant un goût particulier pour les théories et sciences liées au langage, à la mémoire, aux apprentissages. Je reste encore fascinée par les différences sociales. Je remarque en effet dès mon arrivée à Angers les voitures ronflantes et pimpantes de jeunes étudiant-e-s et la misère. Mes premiers entretiens en psychologie sociale se feront avec des gens de la rue, avec l'envie de comprendre les parts de choix et de déterminisme dans leur vie. Je fais également l'expérience de mes premières soirées festives alcoolisées et des vacances d'été entre copines.

A 19 ans, après un DEUG obtenu cette fois-ci avec joie, je « vole » ma propre voiture, celle-ci étant tenue sous scellée dans le garage parental pour éviter qu'il ne m'arrive quelque chose... Je veux continuer mes études à Rennes, ville fascinante, y trouver un appartement et un travail à mi-temps. Faisant preuve de culot, de confiance et de séduction, je trouve rapidement un emploi d'hôtesse d'accueil dans le cinéma Gaumont en centre ville et un T1 sur la ligne de bus me menant à l'Université de Villejean.

Le jour de la rentrée universitaire, mes radars allumés et alertes, je croise le regard d'une autre étudiante à qui je propose de prendre un café. Se construira avec C. une complicité telle qu'aujourd'hui encore nous sommes liées par un amitié sincère et fidèle.

A l'université, je suis fan de toutes les options proposées et suis avec enthousiasme les cours de musicologie, d'anthropologie, de biologie, d'archéologie, de sociologie. Je ne peux faire un choix entériné de Maîtrise dans un domaine précis, je ne passe pas donc pas l'intégralité de mes examens à la fin de la licence, m'inscris en sociologie l'année d'après puis en psychologie de nouveau l'année suivante.

Le plus important est de me rapprocher du centre ville. Me voici alors dans un T1 au-dessus d'un bar à rhum, à côté de la rue de la soif. Je prends souvent le risque de changer d'emploi, que je choisis par ailleurs confortables et adaptables à mes études. C'est ainsi que je travaille dans une librairie en caisse, à l'accueil d'une maison de convalescence puis pour le CCAS de Rennes à faire des nuits dans des foyers-logements. Être payée à dormir, j'en arrivai au summum.

Après des examens ratés à ma troisième année de licence, j'opte pour partir travailler à l'étranger. Je veux bousculer drastiquement mon quotidien, car je me replonge dans une habitude fâcheuse de loup des steppes. A part C., j'évite une nouvelle fois la rencontre des autres et ai toujours autant de difficultés à utiliser le téléphone. Je me vois encore faisant le tour de mon combiné pendant une heure, répétant ce que je devais dire à un interlocuteur du CCAS pour dénoncer un collègue violent envers les résidents. J'avais à peu près la même angoisse s'il s'agissait d'appeler EDF.

Je travaille à la dernière minute pour passer les examens de rattrapage et trouve un emploi de femme de ménage dans une famille française vivant en Angleterre à côté d'Oxford. Je pars ainsi un an. Le parler et la pensée en langue étrangère libèrent les murs, les tabous et les angoisses habituelles.

Je reviens d'Angleterre, avec l'idée de continuer mes études à Strasbourg, car la maîtrise en psychologie du développement m'intéresse et la place stratégique de cette ville face à l'Europe est en adéquation avec mon envie de voyager. De plus, l'année passée à m'occuper d'une petite fille de 4 ans et de mettre en œuvre ses premiers apprentissages de la lecture et de l'écriture à la maison m'avait passionné. J'arrive ainsi à Strasbourg avec A., rencontré à Newbury et dont je suis amoureuse. Nous commençons à vivre ensemble dans le studio de 10m² que j'avais loué par internet durant l'été. La ville est magnifique et ma relation avec A. est intense. Nous vivons des moments de grande complicité mais nous nous installons dans une relation de rapport de force au quotidien, où les fous-rires et la violence alternent dangereusement.

Ces trois années seront une nouvelle fois rythmées par ma volonté d'avoir de multiples expériences. Je m'étonne et m'inquiète en arrivant en Alsace de ne pouvoir trouver rapidement un emploi et commence par donner des cours de soutien à domicile pour des collégiens, dont les parents ont besoin d'être rassurés. Je travaille ensuite pour une entreprise de nettoyage et devient également préceptrice.

J'alterne les Maîtrises en psychologie. Je rate la première année les examens en psychologie du développement, m'inscris l'année suivante en psychologie expérimentale et accepte de faire mon mémoire au CNRS de Cronenbourg. Le sujet est passionnant, il s'agit d'étudier l'écholocalisation, c'est-à-dire la faculté à se déplacer grâce aux indices sonores de notre environnement et de démontrer qu'en l'absence d'indices visuels, du à une cécité ou seulement une myopie, nos autres sens s'affinent. Je travaille non pas à l'écriture mais à la conception de la salle expérimentale insonorisée qui verra défiler nos sujets, voyants et malvoyants. De moins en moins confiante face à l'écrit, je ne rédige toujours pas mon mémoire, rate mon examen et retourne m'inscrire la troisième année en psychologie du développement.

Je trouve, à l'aide d'une professeure, un stage auprès d'une psychologue scolaire en école maternelle et primaire à Cronenbourg. J'apprends pendant ces quelques mois à utiliser tous les tests psychologiques d'aptitude intellectuelle auprès des enfant-e-s scolarisé-e-s. Nous échangeons beaucoup avec la maître de stage de l'utilité et de la pertinence de ces tests, et nous interrogeons de préférence sur la qualité du système scolaire mis en place et sur les conséquences de mal-être dans la cellule familiale sur les apprentissages.

Je trouve en parallèle un emploi d'auxiliaire parentale où je m'occupe d'E. âgée de 9 mois et de sa sœur de 5 ans, scolarisée. Je continue également à voir un jeune dont je m'occupais en tant que préceptrice. E. qui entrait en 5ème dans un collège après une année cloîtré à la maison à cause d'une phobie scolaire. Nous préparions ensemble son retour.

Ces expériences sont d'une richesse incroyable mais au deuxième semestre de ma troisième et dernière année de maîtrise, je travaille 40h par semaine et peine à récupérer les cours. Je n'arrive toujours pas à écrire une ligne sur mon nouveau mémoire de recherche, thème imposé par l'université sur la « mémoire de travail », dont les travaux de recherche aboutissent généralement à l'élaboration soit-disant ingénieuse de schémas.

J'aide A. à trouver une formation ou une école dans un domaine qui pourrait lui plaire. Il choisit un BTS à Bordeaux dans la commercialisation du vin et nous nous séparons à la fin de ma troisième année à Strasbourg. J'ai réussi les examens écrits mais ne peux valider mon diplôme sans le mémoire que je projette toujours de rédiger.

Sans le sou, avec comme seul projet un mémoire dont je n'arrive toujours pas à rédiger une ligne sur un sujet que je ne connais pas et qui ne m'intéresse pas, je ne trouve pas d'issue. C'est mon amie C. qui m'invite à me poser chez elle, son mari et sa petite fille de trois mois à Rennes. J'arrive chez eux en 2007, à presque 27 ans, en rupture amoureuse et en galère financière.

Je m'inscris pour la première fois à l'ANPE et commence également un bilan de compétences. Mon accompagnatrice me suggère d'ailleurs vivement de devenir consultante en bilan de compétences. D'ailleurs sa place serait bientôt libre puisqu'elle aussi va peut-être enfin faire un métier dont elle rêve depuis longtemps: imprimeuse. Je ne réalise pas ce bilan jusqu'au bout car je n'arrive pas à me confronter à des mises en situation professionnelle dans les domaines qui me font rêver et les angoisses face au téléphone me reprennent avec intensité.

Je trouve alors un emploi d'auxiliaire parentale dans une famille rennaise. J'apporte au sein d'une cellule familiale un soutien à une maman overbookée par la reprise d'un emploi de commerciale Ouest France. De nouveau, j'aime la responsabilité qui m'incombe de m'occuper avec tendresse de G., 6 mois et de l'observer grandir et s'épanouir.

Après deux mois chez mes amis où nous vivons dans la simplicité d'un quotidien familial, nous avons la même envie de continuer à vivre ensemble et de trouver un logement adapté à notre nouveau fonctionnement. Un ami ayant le désir de quitter Paris nous rejoint dans l'aventure et nous emménageons en mars 2008 dans un grand appartement au sud de Rennes, peu après la mort de mon grand-père.

A la rentrée de septembre 2008, je m'inscris à l'université de Rennes en sciences du langage, afin de me donner un cadre de travail pour préparer le concours de professeur des écoles. Je maintiens un rythme de travail régulier et découvre une licence très différente de ce que j'avais imaginé. A la place des cours en amphithéâtre dispensés par les maîtres à penser, je découvre une pédagogie basée sur l'humour, l'échange et le travail collaboratif. Je découvre également la théorie de la médiation de Jean Gagnepain. L'objet de recherche « langage » n'est qu'un support, objet d'étude que nos facétieux professeurs démontent à coup d'épistémologie. Ils nous initient à la lecture critique des théories scientifiques. Je travaille avec plaisir à l'écriture des différents dossiers traitant du langage, m'implique davantage dans cette licence en participant à un groupe d'étude et de travail collaboratif. Je continue en parallèle la préparation du concours et mon cœur bat pour un garçon aux cheveux blonds en bataille et à la peau crémeuse.

Avant la fin de la licence, mes droits s'arrêtant, je dois trouver un emploi. Forte d'une expérience dans le service aux personnes et en pédagogie, je postule à un emploi de professeure de français dans une MFR. Je découvre une école alternative, et j'aime l'idée que des jeunes puissent apprendre la vie sur le terrain.

Je viens alors en remplacement d'une formatrice partie en claquant, et une élève, et la porte. Celle-ci avait été engagée deux mois plus tôt pour prendre la suite d'une formatrice partie en retraite, M., dont les murs ont résonné de ses pas pendant plus de trente ans. Ma première expérience devant la classe de troisième fut un désastre. Les cheveux attachés en queue de cheval, et un sac à dos, quelques jeunes m'interpellent d'abord dans la cour pour me demander mon zéro-six. Une fois en classe, la curiosité rend le groupe silencieux, je me présente, avec une petite voix et leur promet de les accompagner jusqu'à l'examen du brevet, arrivant dans un mois. J'ai par ailleurs un sujet dans la main que nous allons tous travailler ensemble. Sur ce cours d'une heure, j'ai pu voir les premiers avions en papier volés, les sujets de brevet catapultés à l'autre bout de la classe et les échanges de sms à peine cachés. Mon autorité s'étiole à mesure de mon étonnement : ils sont complètement fous!

Pendant un mois et demi, je m'attache à faire mon travail dans une ambiance survoltée, dans une équipe bien en peine, depuis le départ de M., socle rassurant, mais également se remettant d'un passif de quelques années de tension interne et de comptes financiers négatifs. Quelques collègues me tendent cependant la main lorsque je sors en trombe, presque en larmes d'énervement à la sortie d'un cours. Je m'appuie sur le directeur de la MFR, en place depuis quelques mois, J., au sourire grand-paternel, ses yeux en amande et la bouteille de jaja toujours prête en fin de semaine.

Je ne suis pas reçue à la deuxième étape orale du concours, la colocation s'est dissoute durant l'été. L'arrivée de S., petit dernier de la famille et des relations tendues avec notre colocataire incitent tout le monde à construire une vie ailleurs. S., le mari de C., avait un poste à Nantes et c'est avec une grande tristesse que je me sépare de la petite S. qui a alors 2 ans.

Je suis heureuse toutefois de prendre un appartement pour moi seule. Le premier que je sélectionne, j'insiste auprès de la locataire présente pour arriver avant tout le monde. Elle accepte et je tombe sous le charme de l'appartement et de la locataire, F. Elle m'explique qu'elle va bientôt travailler dans un café à Rennes « la Vie Enchantée », lieu de rencontre et d'échange alternatif.

Je vis deux ans dans cet appartement. Je travaille à la MFR à mi-temps et trouve des cours du soir à donner chez les Compagnons du Devoir à Rennes.

Mes relations de travail sont compliquées. Je parle peu en réunion d'équipe et me sens en décalage. Je m'étonne de la façon de remplir des bulletins : « Mérite de réussir », « ça se dit résultats très satisfaisants? », mais à de rares moments je m'exprime, je redeviens mutique, au grand dam de mes collègues qui ont du mal à me faire confiance. Mais j'aime de plus en plus cette relation auprès des jeunes, de leur famille, des maîtres de stage. Je suis heureuse de les voir s'épanouir en cours d'années, car valorisé-e-s par leur savoir acquis sur le terrain qu'ils et elles nous font partager avec générosité.

A la rentrée 2010, j'entre en formation interne, et retrouve le plaisir d'échanger avec des collègues hors cadre de réunion où les enjeux de pouvoir sont sous-jacents. Je retrouve le plaisir de l'écriture. Certaines rencontres me marquent, notamment un psychologue-conseiller d'orientation qui nous parle des projets de vie s'articulant autour de différentes portes d'entrée et que notre société mettait trop de pression sur la porte d'entrée professionnelle.

Pendant ce temps, je reprend contact avec S. un ami de longue date. Nous en étions tous les deux arrivés, à l'aube de nos 30 ans, avec l'envie de vivre autre chose. Tous les deux en appartement, avec un métier qui exigeait de nous beaucoup d'énergie, il me parlait de ses envies de faire du wwoofing. L'idée me plut, j'avais la chance d'avoir deux mois de vacances, je lui proposais de se retrouver dans un lieu atypique et expérimenter une vie collective alternative. Nous nous retrouvons en Ardèche dans une maison perchée en montagne. J'ai vécu une période de trois semaines en dehors de mon travail chronophage et retrouve le plaisir de ne rien faire.

A notre retour, S. passe régulièrement me voir et mes sentiments amoureux grandissants me conduisent à nous laisser prendre le temps de nous apprivoiser. De mon côté, j'ai envie de changement. Une vie en collectif, à la campagne, pourquoi pas une belle longère ? Un jardin, des poules, des toilettes sèches ? Comme pendant les vacances ! Où trouver des gens qui auraient ces mêmes envies ? Je me rends tout naturellement à « la vie enchantée » pour y retrouver avec joie et non sans surprise derrière le comptoir F. Elle m'explique qu'elle vient elle aussi de donner son préavis d'un petit appartement rue de la soif et avait décidé avec une amie de trouver exactement la maison et la vie que je cherche. L'entente est immédiate, le lendemain je donne également mon préavis.

Lorsque S. me propose de nous rejoindre, nous sommes cinq à la recherche de cette longère que nous trouvons au nord de Rennes. Une nouvelle vie de colocation, mais aussi de couple, commence. Je finis ma formation et présente mon « mémoire » pour l'obtention d'un certificat et vit en dehors de la MFR des moments de rare complicité avec notre petit groupe et nos voisins, une colocation tout aussi festive.

Je rencontre à cette époque des personnes pleines de ressources et entend parler pour la première fois du DHEPS par C., avec qui nous avons créé un groupement d'achat, et qui était dans sa première année. Lorsque je lui parle de mes questionnements concernant la MFR, elle me conseille sa formation.

[...] En mai 2013, je quitte S. et rapidement la colocation de Melesse. Je trouve une maison de bourg au nord de l'Ille et Vilaine et me renseigne sur un DIU « études sur le genre » à Rennes et sur un Master en sciences de l'éducation à Paris 8. Je visite également des maisons à acheter [...]

Je passe les quelques mois d'hiver dans ma petite maison mais je m'y retrouve seule et la rupture a accentué ma solitude. Les ami-e-s habitent à plus d'une heure de chez moi et la vie manque dans ces villages. Je décide de retourner en colocation pour quelques temps et de continuer mes recherches de formation et de maison [...] Je trouve dans la semaine l'endroit idéal [...].

Je subis alors l'année 2014. Ma grand-mère décède. De multiples hospitalisations pour un poignet mal soigné et des traitements inadéquats ont eu raison d'une bronchite au demeurant bénigne.

Au hasard de mes recherches internet sur des formations liées à l'éducation populaire, je retrouve les termes DHEPS, CREFAD, action-recherche. Je suis le fil et prend contact. [...] Le refus de financement du DHEPS n'est plus pour moi qu'une fatalité. L'encouragement de X. au dernier moment, me rappelant également à sa présence, me permet de retrouver mes vieux démons, c'est à moi de me battre, de choisir et de déterminer. Lorsque j'arrive à ce premier jour de formation j'angoisse pourtant : je ne suis pas prête, qu'est-ce que je fous là?

La colocation est un calvaire. C. a créé des dettes chez nous. E. fait de la musique et ne s'occupe nullement des courriers de facture, voire de mise en demeure, qui arrivent à son nom. Je donne mon préavis et cherche une petite maison, avec cheminée et jardin.

Mais quelque chose ne va pas à la MFR. Je perds pied avec quelques élèves connus pour leur agressivité au quotidien. Je n'arrive plus à contenir mes émotions et m'impose un arrêt de travail. Mon nouvel amoureux se sent délaissé et se met en colère. Je le renvoie illico vers de prochains horizons, avant de passer ma semaine à dormir et oublier le temps qui passe. Je reprends le travail avec une force et une tranquillité que je ne soupçonnais pas la veille même. Nous prenons le temps avec certains collègues de discuter de notre environnement de travail et le manque de plaisir qui s'instille doucement et insidieusement dans l'équipe. Durant ma semaine d'absence, deux jeunes à l'origine de harcèlement à mon encontre, envers d'autres collègues et d'autres élèves, ont été virés de l'école. Je prends la décision de quitter la MFR [...]

II.2 . Explorer ce qui fait sens

Ce récit de vie peut être considéré comme une forme de dialogue, désynchronisé. Il n'est pas question dans cette recherche de tenter de répondre à la question « qu'est-ce que parler veut dire ? », mais je sais être dépositaire d'un contrat avec moi-même. J'ai pris le temps de décrire les petits détails, tous les événements marquants qui me semblent en lien avec ce que j'éprouve. Dans ce processus d'écriture, naît et grandit la confiance de trouver dans ce texte une problématique de recherche.

Raconter ce qui fait ma subjectivité répond à une exigence éthique de garantir une honnêteté intellectuelle. Je ne prétends pas m'affranchir de ce qui s'est fabriqué de représentations dans ma vie mais propose une forme de contrat avec le lecteur, le faisant témoin, mais aussi complice sans doute, de ma bonne foi. L'honnêteté se situe dans la

volonté de transmettre cette recherche, en ayant pris soin de garantir que je situe bien mon point de vue et mon lien avec le terrain.

Il est possible de regarder le récit de vie d'un point de vue littéraire, sociologique, psychanalytique et/ou philosophique, ainsi qu'en regardant le style, ce qui s'est raconté, les thèmes récurrents, le vocabulaire employé, les personnes et les lieux choisis. À la relecture et à l'interrogation du récit de vie, je choisis de tirer certains fils rouges en quatre thèmes, qui seront, au choix, à dérouler, à déconstruire ou à céder : l'intimité mis en scène, le rapport aux classes sociales, le réseau familial et l'habitat.

II.2.1 . Une mise en scène de l'intime

Écrire un récit de vie est un geste d'écriture personnel. Ce qui est intime et ce qui ne l'est pas peut être à définir. Ce sont des frontières minces, mouvantes, qui ne se situent pas aux mêmes endroits entre le temps de l'écriture et celui de la lecture, et aussi selon les gens. Lorsque je préviens le lecteur ou la lectrice qu'il est délivré une sorte de journal intime, je l'interpelle sur un regain de pudeur dans le choix de publier le récit de vie dans le mémoire.

Une gêne qui se situe autant dans les sujets traités que dans le style d'écriture. Celui-ci s'avère en effet un outil de séduction, qui a le potentiel de faire adhérer à ma cause, mais également de détourner l'attention. Cette théâtralisation de scènes de vie porte en soi un intérêt : pourquoi mettre autant de soin à broder ? Il y a quelque chose du contrôle de ce qui est lu pour mettre en valeur ce qui est évité. Cette façon de dévoiler pour mieux cacher donne une clé de lecture pour observer et repérer les implicites mais aussi tout un système dans lequel je fonctionne lors de l'écriture du récit de vie. Un jeu de dupe dans la mise en scène qui vient interroger le statut de la vérité. Il s'agit en effet d'un récit dont la (ré)création des images brouille l'authenticité et qui donne à lire quelque chose au bord de l'indicible. Rappelons que le terme de violence est inscrit au départ de cette recherche-action mais disparaît rapidement.

Dans cette recherche, je me pose la question de l'endroit où se situe la violence. Et de manière détournée, il s'agit d'aller regarder ce que cela raconte de moi, de ma façon de vivre le couple, la famille, la rupture et l'engagement, mais aussi d'aller voir où cela fait problème et solution : dans le désir d'être, de vivre et d'aimer. Amalia Ramanankirahina, artiste plasticienne⁴, propose une définition qui me semble importante : « *L'intime c'est quelque chose de masqué, de caché, de non choisi, c'est quelque chose sans cesse en tension et qu'on s'épuise à tenter de montrer, et c'est autant, sinon plus, dans le processus de travail que dans son exposition que l'intime si fragile pourrait avoir un potentiel de puissance et de transformation.* ». Dans ce qui concerne mon terrain de recherche, je me pose cette question : mes désirs sont-ils amputés de leur puissance ?

L'intime, du latin *intimus*, superlatif d'*interior* : intérieur et profond, qui constitue l'essence d'un être, d'une chose. Qui existe au plus profond de nous. Qui est uniquement privé, personnel⁵. Cette définition nous amène à penser que cette chose si profonde, sans fond, existerait indépendamment et en dehors de soi, du corps, de la

4 Dans le cycle de conférence de Tenons et Mortaises, 2015, *L'intime est-il révolutionnaire ?*

5 Définition du Petit Larousse, 1996

pensée. L'intime s'avérerait finalement inaccessible, insondable. Intouchable alors ? Peut-on même lire une intimité dans un récit ?

Historiquement, la notion d' « intime » se situe dans un espace circonscrit. Françoise Simonet-Tenant⁶ nous raconte qu'il a une racine religieuse et est aussi la mise en œuvre d'un aveu et celle d'un secret, dans le lieu du confessionnal. A la période de laïcisation, d'autres lieux furent dépositaires de l'intime : le boudoir, le cabinet, la chambre. Ces lieux de repos ont fait émerger des pratiques d'écriture personnelle comme le journal et la lettre.

Gaston Bachelard⁷ travaille à cette idée que la mémoire et les souvenirs prennent forme dans l'espace et non dans le temps. Que « *l'inconscient séjourne. Les souvenirs sont immobiles, d'autant plus solides qu'ils sont mieux spatialisés. [...] Plus urgente que la détermination des dates est, pour la connaissance de l'intimité, la localisation dans les espaces de notre intimité.* »⁸

Se pourrait-il que les intimités à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes puissent être localisées ? Et lorsque je parle de violence, s'il m'est arrivé d'être physiquement et intentionnellement mise en danger, que racontent les espaces quotidiens de ce que vivent nos intimités ?

II.2.2 . Une identité construite dans des rapports de classe

Dès les premières versions du récit de vie, j'ai éprouvé la nécessité de contextualiser mes références sociales et culturelles, d'autant plus que je me sens éloignée de celles de certain-es collègues. J'ai très rarement soutenu des opinions personnelles lors de nos échanges, mais je me souviens avoir très clairement défendu mon rôle de formatrice, issue d'une classe sociale ouvrière, pour contrarier une discussion confuse où notre équipe se disait éloignée des réalités sociales des familles et des apprenant-es. Pourtant, dans mon histoire personnelle, je ne m'étais jamais dit d'où je venais, mais seulement ressentie, dans certains contextes, une forme de honte ou de gêne à ne pas connaître et partager des us sociaux qui m'étaient étrangers.

La construction d'une identité de classe se situe à plusieurs endroits, le plus important étant ce que cela dit de mes rapports au travail et aux savoirs.

Ma relation au travail fait partie des transmissions familiales et s'inscrit dans une classe ouvrière. Travailler est une question de nécessité mais aussi de fierté. C'est un lieu de partage et d'apprentissage, autant dans un parcours initiatique, que dans l'observation des codes sociaux régissant les rapports de classe. Ceux-ci créent des sentiments d'injustice lorsqu'il s'agit des expériences de mes parents, mais me concernant, je raconte plutôt les compensations que je choisis en tant que travailleuse : temporelles, matérielles et culturelles. Et il n'est pas question dans le récit de ce qui s'y passe. Pourtant, nous pouvons noter la volonté de compiler et de montrer l'importance et l'ampleur de cette place de travailleuse, en lui donnant une légitimité peut-être mise à défaut par ailleurs. Notamment en affirmant lire avec gourmandise et être adepte des rêveries.

6 Françoise Simonet-Tenant est professeure de littérature du XX^{ème} siècle à l'université de Rouen. Ses activités de recherche et ses publications ont en objet commun le journal intime.

7 Gaston Bachelard (1884-1962) était un philosophe français, des sciences, de la poésie et du temps, qui a travaillé à une épistémologie historique des sciences.

8 BACHELARD Gaston, 2017, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, p.28

Le choix d'animer les cours de français et d'éducation socio-culturelle en maison familiale rurale, tout en adhérant à une pédagogie valorisant l'expérience par le travail, vient cogner dans ces contradictions.

II.2.3 . Construction d'un réseau dans une dimension familiale

Le récit de vie nous donne à voir une structuration en privé dans la construction du réseau social. Une dimension « familiale » est associée à différents contextes de vie.

Pour tenter de définir ce qui a structuré mes représentations et mes valeurs, raconter les expériences partagées en famille est une manière incontournable d'aller à leur source. Cela permet de repérer ce que Charlotte Herfray⁹ nomme les figures d'autorité, celles dont ce sont les paroles qui comptent et qui ont compté dans ma vie. Cependant, cet aspect « familial » des relations se retrouvent dans le terrain de recherche, dans le choix de travailler en Maison Familiale Rurale. Il s'agit donc de définir cet aspect et d'en mesurer l'importance au regard de cette recherche.

Définir l'aspect familial d'un réseau est difficile dans la mesure où la définition de ce qui fait famille diffère selon les points de vue : sociologique, psychanalytique, anthropologique, démographique, législatif, notarial. En tant qu'objet de recherche ou outil conceptuel, la famille fait en général référence à un groupe de personnes en réseau, qui forme une structure complexe.

En tant que thème récurrent dans le récit de vie, je dirais qu'il s'agit d'un groupe de personnes acceptant un héritage, fabriqué de choses dites et secrètes, s'accommodant bon an mal an de la présence des un-es et des autres. Et ce qui me semble important dans une relation « familiale » est la dialectique de la proximité et de l'éloignement structurant les liens.

Les événements relatés prennent des formes familiales diverses : nucléaires, éloignées, imaginées, reconstruites. Ils traduisent une manière de faire rencontre et réseau : construire un lien affectif et partager un lieu. Je fais le choix par exemple de vivre avec des ami-es et leur enfant et de travailler en même temps au domicile des personnes, dans leur « vie familiale ». Ces deux situations mettent en jeu l'intimité et la qualité des liens construits, dans l'implication de deux communautés éducatives différentes. Notons que dans la plupart des situations « familiales », le processus de rupture peut être entravé et vécu avec souffrance.

Dans le contexte de la maison familiale rurale, ce qui fait « famille » repose sur l'équipe de salarié-es. Il existe une histoire de « maison », un héritage de valeurs culturelles et sociales, une identité. Je suis clairement en tension à cet endroit-là, car j'éprouve du plaisir à faire partie d'une équipe et gagner une intégration dans la « famille », mais ressens le sceau de restriction qui en découle. La majorité des problèmes rencontrés en MFR trouvent leur explication et solution dans le droit à faire partie ou non de la famille. Les décisions d'exclure ou d'aider un-e jeune à son intégration à la formation tournent en boucle et génèrent un malaise quotidien. De la même manière, la décision pour un-e salarié-e de partir de la MFR lui cause des conflits internes pouvant l'amener à tout simplement rester.

9 HERFRAY Charlotte, 2015, *Les figures d'autorité*, Toulouse, éditions érès

II.2.4 . Habiter quelque part

Les nombreux déménagements et/ou emménagements entrent en résonance avec le désir d'acheter une maison. Les lieux d'habitat peuvent être décrits par une dimension resserrée sur l'espace de vie et son agencement : appartement, T1, studio 10m², maison de lotissement, un grand appartement au sud de Rennes, une vieille longère, une petite maison, avec cheminée et jardin. Cela laisse à penser un resserrement aussi dans la vie, plus solitaire, qui marque un sentiment que nous pouvons penser extrêmement présent à l'écriture du récit de vie.

C'est une façon d'habiter qui est aussi raconté dans cet écrit. De la maison des grands-parents aux multiples « maisons » expérimentées dans ma vie d'adulte, je me pose la question de savoir de quelle manière les souvenirs posés à cet endroit rencontrent le terrain de recherche.

C'est dans « la maison natale » que Gaston Bachelard situe notre façon d'habiter : « *La maison natale est physiquement inscrite en nous. Elle est un groupe d'habitudes organiques.. [...] [Elle] a inscrit en nous la hiérarchie des diverses fonctions d'habiter. Nous sommes le diagramme des fonctions d'habiter cette maison-là et toutes les autres maisons ne sont que des variations d'un thème fondamental. Le mot habitude est un mot trop usé pour dire cette liaison passionnée de notre corps qui n'oublie pas à la maison inoubliable.* »¹⁰ Lorsque Gaston Bachelard parle de fonctions d'habiter, je comprends qu'il parle des lieux de la rêverie et du songe, des lieux qui permettent ou ont permis l'enchevêtrement de l'imagination et du souvenir. Que la fonction première d'une maison est de faire naître notre potentiel poétique.

A la lecture du récit de vie, il me semble que mon potentiel poétique s'amenuise à mesure que j'habite successivement. Et si je m'interroge sur les fonctions d'habiter de la MFR de Sainte Anne, je les trouvent bien éloignées de la philosophie bachelardienne. Ou plutôt des contradictions apparaissent à cet endroit de l'« habitat ». Il est vrai que la MFR encourage la vie de formation en internat, que la maîtresse de maison s'efforce d'impliquer les jeunes dans les tâches de la vie quotidienne, et que beaucoup d'énergie est déployée, vainement, pour inciter les apprenant-es à « respecter » leur chambre et la salle de classe qui leur ai attribué pour l'année. Mais les lieux des songes et des rêveries n'existent pas.

Conclusion

D'autres choix sont possibles dans le traitement du récit de vie. Par exemple, les rapports de classe ne sont pas les seuls rapports de domination racontés, et c'est une question qui est posé sur le terrain de recherche.

L'analyse du récit fourmille d'expressions relatives au temps. Celles-ci nous semblent fournies de sens très hétérogènes.

En MFR, le temps est une notion importante. Le rythme est donné, imposé, le temps est pris ou laissé. C'est l'alternance qui est pré-organisée, encadrée dans un plan de formation. Et les expressions temporelles fréquentes dans cet écrit laissent à penser

10 BACHELARD Gaston, 2017, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, p.31

qu'il s'agit de bien autre chose et qu'elles peuvent se révéler des indices de ce qui ne se raconte pas, ce qui est entre lignes.

Sans encore raconter mon vécu du terrain de recherche, je parle de d'habitat (maison ?), de relations privées (familiale ?), de classes sociales (rurales?).

Raccrocher cette autobiographie à une problématique de recherche et au terrain s'est avérée tardive. En effet, faire glisser ce récit de vie en un de matériau de recherche nécessitait une *posture* de recherche. Dans un corps bouleversé, cela s'apparente à une crise de vertige. Le complément de ce récit de vie, c'est-à-dire mon vécu de formatrice à la MFR, n'a pu être écrit qu'ailleurs et plus tard. Il m'a fallu d'abord démissionner puis partir pour confectionner, sur papier, les souvenirs.

III . La Maison Familiale Rurale de Sainte Anne-les-Aigrettes

C'est avec sincérité que je relate cette expérience. Une sincérité dans le témoignage d'un vécu et dans la retranscription des analyses que j'en faisais. Mais, à la lecture de ce récit de vie professionnel, je vous invite à prendre conscience qu'il s'agit essentiellement de mon point de vue.

III.1 . Événement catalyseur

En novembre 2014, lors d'un de mes cours de français avec la classe des troisièmes, un jeune connu pour des faits de harcèlement envers les autres élèves et certaines monitrices, provoque une altercation en classe. Dans une tentative d'intervention, il me bouscule violemment et consciemment. Je fais appel à la directrice qui utilise son autorité « naturelle » pour lui demander de s'excuser auprès de moi et ramène la classe au calme. Sans autre forme de discussion, et malgré la reconnaissance d'un acte de violence, elle permet à ce jeune de réintégrer la classe en lui faisant promettre de ne pas recommencer. Cet épisode fut tout simplement une permission accordée à faire régner la terreur. Il ne suffira que d'une petite semaine supplémentaire pour ressentir dans mon propre corps l'impossibilité de retourner sur mon lieu de travail.

Lorsque j'ai débuté en 2009, je n'avais pas l'intention de faire carrière. Chaque année était pour moi une nouvelle rentrée avec de nouvelles rencontres et de nouveaux projets. J'ai réussi à faire entendre ma voix en réunion et me rapprocher de certains collègues. Le jour où j'ai décidé de partir c'est lorsque j'ai décrit à tous mes collègues un lundi midi, avec toute la clarté que la puissance seule des émotions peuvent produire, les gestes, les silences, les regards utilisés par cet élève violent qui m'avait atteint. C'était la première fois que je sentais dans l'écoute des quinze personnes avec qui je travaillais tous les jours, un silence grondant de tout ce qui nous lie et que l'on partage. Et si ma voix tremblait un peu, c'était parce que le monstre que je décrivais n'était que le symbole d'un mal qui bouillait et que je n'avais pas encore nommé.

III.2 . Travailler-vivre à la MFR

Je suis entrée en mai 2009 à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes, pour prendre la gestion des cours et examens de français et de communication professionnelle auprès des jeunes en formation BEPA Services Aux personnes, CAP Cuisine et pour les classes de troisième et quatrième. Je suis entrée en formation de 2010 à 2012, un an après ma prise de poste. Durant ces six années, mes sphères d'activité se sont progressivement diversifiées et j'ai vécu avec mes collègues des événements qui ont eu d'importantes conséquences sur l'organisation et la pédagogie de l'école : le passage du BEPA Services Aux Personnes au Bac Pro SAPAT¹¹ et un changement de direction. J'ai quitté la MFR en septembre 2015, une décision prise consécutivement à un arrêt maladie en décembre 2014 pour dépression liée au travail.

III.2.1 . Intégrer une histoire familiale

A mon arrivée, je n'ai pas été accompagnée sur ma prise de poste et ai fait mes armes seule. Tout m'était étranger, du seul rapport avec des adolescents que je considérais comme des êtres à part, étranges, jusqu'au langage technique des collègues et de la connaissance des horaires. Aucun des outils pédagogiques ne m'a été expliqué et la première formation que j'eus provint d'une collègue enseignant les mathématiques et le sport, qui me montrait alors comment créer une grille d'évaluation pour un sujet de rédaction. Silence-radio concernant le reste de l'équipe. L'urgence était de remplacer M., partie à la retraite quelques mois plus tôt, et qui, au dire des collègues, était le socle de la MFR. A tel point, qu'il aurait été crédible de se demander si elle n'y était pas née. Elle y avait accueilli et formé les membres de l'équipe et avait assuré à plusieurs reprises des missions intérimaires de direction lorsque cela était nécessaire, sans jamais prétendre à ce poste. A son départ, M. laissa un bureau intact, fabriqué de ce qui pouvait représenter trente de vie à la MFR, et devant lequel j'ai pris peine à m'installer.

J'arrivais aussi pour essuyer les plâtres d'une femme qui avait été embauchée avant moi au départ de M., et qui était rapidement partie en claquant d'abord une élève puis une porte. Un outil fut mis entre mes mains : le livret des objectifs pédagogiques du BEPA SAP. Alors j'ai fait ce que j'ai pu en fonction de ce que je savais faire : des cours de français comme j'ai appris à l'école. Ma première étude d'un extrait d'une pièce de Molière, en différents points, fut un raz de marée. Ce sont les jeunes qui m'ont appris mon métier. Et j'ai appris à travailler pour eux et à leur côté.

La MFR de Sainte Anne les Aigrettes était en crise à mon arrivée. De ce que j'ai pu comprendre dans les confidences et la souffrance des collègues, quelques années d'une direction incompétente et dépensière avaient mis l'école en grave difficulté. Un directeur récemment recruté par le conseil d'administration, J.P., avait pour mission de remettre l'école à flot. Les postes étaient en danger et mon recrutement ne fut qu'à temps partiel. Certaines missions de M. se retrouvèrent réparties sur les collègues, sans augmentation de salaire. Toute l'équipe se montra solidaire pour faire tenir la maison. Par ailleurs, « faire le plein » était vital. Ainsi, lors des recrutements des jeunes, aucune sélection concernant le projet, la motivation ou le comportement n'était faite. Tous étaient acceptés, avec la consigne de les garder coûte que coûte jusqu'en décembre pour garder l'intégralité des subventions qu'ils apporteraient.

11 Services Aux Personnes et Aux Territoires. Ce bac professionnel en alternance en 3 ans a été imposé par le ministère de l'Agriculture, à la rentrée scolaire 2012, transformant le diplôme de BEPA SAP en alternance de 2 ans, en certification.

Le rôle de J.P. dans sa prise de poste était clair, remettre à flot la MFR. Alors, à coup de powerpoint chiffré et de « jaja¹²», cette figure sympathique, au verbe encyclopédique, prenait des décisions organisationnelles tranchées.

Tout d'abord, le temps de travail devait être réparti équitablement entre les collègues. Une solution trouvée aux sentiments d'injustices dans l'équipe. La présence à des heures avancées et en week-end de certains formateurs montrait en quelque sorte leur investissement, et il fut réclamé que celles et ceux qui partaient de la MFR à heure fixe soient solidaires en restant aussi sur les lieux. Une formatrice en particulier priorisait sa vie de famille, et cela créait des sentiments amers.

Les heures de cours furent ainsi très justement réparties entre nous sur l'année, mais elles furent aussi amputées des temps de présence et d'animation sur les temps de vie résidentielle. Dans une journée où la création de cours, la correction des copies, l'accueil d'intervenant, les échanges téléphoniques avec les maîtres de stage, parents, éducateurs, et les relations avec les jeunes entre les cours, l'injonction quasi quotidienne de ponctualité était impossible. Il n'était nullement nécessaire de créer un outil de contrôle du temps de travail ou encore de se poser la question de sa réelle utilité : l'effet pervers de proposer une équité dans ses répartitions provoqua la surveillance entre collègues. En effet, l'école n'avait pas de sonnette pour déclencher les temps de pause ou de reprise de cours. C'était aux jeunes et aux moniteurs et monitrices d'être ponctuel-les. Être à l'heure en cours devint le point de tension permanent à chaque réunion. Un petit rappel gentillet de notre bedonnant directeur aux joues rouges, et voilà les collègues les plus zélés signaler quand un groupe de jeunes squatte un banc dans l'attente de leur formateur. La dénonciation est souvent de mise, mais sans nommer. Des « on » et des « certaines personnes » apparaissent dans les problèmes du quotidien abordés lors des réunions.

Afin de rendre la MFR plus attractive pour les jeunes et obtenir des soutiens financiers et politiques, l'accent fut mis sur l'obtention du contrat d'apprentissage pour les CAP alors en contrat professionnel, et la réouverture d'une classe de CAP Service en Salle en embauchant une intervenante. Afin de dégager du temps à Samuel, formateur en cuisine, pour travailler sur les terrains professionnels et politiques, les cours qu'il assurait furent répartis au fur et à mesure sur les autres collègues. Une nouvelle organisation temporelle de la semaine fut également mise en place. Le temps de cours avec les élèves fut allongé, pour passer de cinquante minutes à une heure trois quart. Ainsi, seulement deux personnes devaient être présentes le matin et l'après-midi pour assurer les cours des deux classes.

Entre 2009 et 2012, le quotidien changea de visage. Alors que les collègues se réunissaient et s'appelaient pour l'incontournable café de 10h, la salle de réunion fut rapidement vide.

Le moindre souci avec un jeune en classe devenait compliqué à gérer car aucun autre collègue n'était présent dans les bureaux pour assurer une écoute ou une aide supplémentaire. Celle-ci était pourtant devenue nécessaire car une heure trois quart de cours, malgré une pause et des techniques souples d'animation, ne correspondait pas au rythme et aux facultés d'attention des jeunes, pour la plupart en difficulté scolaire. D'autant que la présence de jeunes avec des troubles du comportement, qu'il fallait garder à tout prix, dans une classe de trente élèves, ne permettait pas de passer une matinée sans friction ou point d'accroche. Notre absence le matin au petit-déjeuner avec les internes et à l'accueil des demi-pensionnaires, supprimait la jonction et la transmission d'informations avec la veilleuse de nuit. Les problèmes rencontrés à

12 (Argot) syn. Vin rouge de table

l'internat passèrent à la trappe. Nous avons assisté en 2009-2010 à l'embauche successive de quatre veilleuses de nuit différentes, complètement dépassées.

Ma période d'essai était d'une année. Lorsqu'en juin 2010, J.P. accepte de m'envoyer en formation, je sentis de sa part le doute me concernant sur mes capacités à tenir le coup. Toutefois j'accueille avec un grand enthousiasme le fait de rencontrer les autres nouvelles recrues et de partir en séminaire dans les différentes MFR de la région.

III.2.2 . Réformes institutionnelles et habitudes de maison

En 2011, une réforme institutionnelle exige la transformation du BEPA SAP en Bac Pro SAPAT. Celle-ci ne sera valable que dans certaines écoles, les autres devront tout simplement fermer des classes. Le conseil d'administration bataille auprès des institutions pour rester en lice et obtenir la permission d'avoir le Bac Pro. Ce passage fut marqué par un nouveau vocabulaire : la « validation des compétences et des capacités ». La DRAAF et le ministère de l'Agriculture fut sur toutes les lèvres et nous participions avec les collègues aux réunions régionales de filière « service aux personnes » afin de reconstruire, comprendre les programmes, et s'accorder sur leur mise en œuvre. La traduction de la langue de bois utilisée pour décrire les objectifs du Bac Pro et la mise en œuvre des certifications furent un casse-tête phénoménal du fait des malentendus qu'ils provoquaient. La sensation des collègues d'enseigner pour un bac qui allait certainement être donné réveillait quelques préjugés. Les origines sociales et culturelles des élèves furent discutées à maintes reprises : « les jeunes n'ont pas le niveau, c'est sur ! ». D'après les responsables des pôles de formation, il fallait se mettre d'accord pour former à un haut niveau d'exigence. La transformation à la MFR de Sainte Anne suivit cette tension. Fini les rapports de stage au format libre permettant une véritable création, et bien souvent un support de communication et de tissage de lien entre stagiaire et professionnel. Le format écrit, powerpointisé, propre, lisse, privilégiant la forme au fond, fut progressivement la norme. Les entraînements oraux cessèrent d'être amicaux pour devenir suffisamment cassants et traumatisants pour que les jeunes bossent et fassent bonne impression aux jurys du bac. La question de l'accompagnement fut évincé au profit de l'évaluation et de la certification. Il n'y avait pourtant aucune injonction à faire du « contrôle » mais cela a été interprété comme tel.

A la fin de l'année scolaire 2012, les chiffres présentés lors de notre Assemblée Générale sont rassurants, la MFR a encore de beaux jours devant elle. Durant l'été, J.P. se voit secrètement proposer un poste à la Fédération Régionale pour gérer les dispositifs de contrat professionnel et d'apprentissage. Certain-e-s collègues apprennent la nouvelle de son départ en remarquant sur l'intranet qu'un poste de direction est disponible à la rentrée prochaine à la MFR de Sainte-Anne. La rumeur circule dans les bureaux le premier jour de rentrée, et provoque des émotions vives : la nouvelle blesse, attriste, choque. Pour moi, il s'agira de quelque chose d'un sentiment d'abandon. Et je me rassurais en quelque sorte d'éprouver ce sentiment étrange à la vue de Constance, la secrétaire, qui lorsqu'elle apprit la nouvelle par J.P. dans une annonce officielle à l'équipe au premier café du matin de rentrée, s'effondra en pleurs et lui reprocha avec colère et amertume son silence d'abord mais surtout son départ.

III.2.3 . Une nouvelle direction : entre stratégies et symptômes

Sans direction pendant deux mois, l'équipe assure le fonctionnement, l'organisation globale de la MFR. Les décisions éducatives, pédagogiques et de vie quotidienne se font de manière auto-gérée et cette situation non seulement nous convient en majorité mais les relations d'entraide génèrent un véritable enthousiasme et une nouvelle énergie.

Des dossiers de candidature circulent au sein du CA et une de mes collègues du pôle « services aux personnes », Lucie, revenue d'un congé maternité de six mois, nous annonce sa candidature. Elle sera prise dans ce nouveau poste après avoir pris soin de demander l'avis ou la permission de chacun-e d'entre nous, en privé.

Afin de remplacer ses fonctions de monitrice, Lucie recrute Marisol, femme d'une quarantaine d'années, qui prend ses fonctions à temps plein dans le pôle « services aux personnes ». Arrivant du monde industriel, elle nous témoigne avec son rire fort et un débit de parole engloutissant les syllabes, voire même le fil de sa pensée, d'une redoutable façon de fuir les difficultés. Le passage du coq à l'âne et sa nécessité à se situer dans un rapport hiérarchique semble en opposition avec notre façon de travailler. Elle identifie les catégories de personne à qui elle doit soumission et ceux qu'elle doit dominer. Plus jeune qu'elle, je me retrouve vite dans la deuxième catégorie. Son irruption en plein cours pour me demander des explications, son refus de sortir de notre bureau lorsque je dois parler en privé avec un ou une jeune, sont autant d'exemples de sa domination, qui se poursuit bien entendu sur les jeunes. Marisol, malgré une exubérance sympathique, use, par son incapacité à écouter et accompagner, une équipe qui avait réappris à fonctionner dans la confiance et la bienveillance.

Lucie a la certitude que l'obéissance est obligatoire pour gérer l'école. Des fouilles pour dénicher un sac d'herbes de Provence dans le cartable d'une élève trop crédule nous ont permis de rire un peu. Mais le fait est là. L'ordre et l'obéissance. Ainsi, le discours sur une autorité par principe, s'instille dans les discours. Il faut être intransigeant, ferme et créatif dans les sanctions. Lucie tient ce rôle à la perfection et a besoin de l'assurer pour se sentir utile à sa place de directrice, auprès de l'équipe. Le contrôle auprès des jeunes s'intensifie, allant des actes de fouille dans les cas de suspicion de détention de cannabis ou encore de l'espionnage des échanges entre les jeunes sur les réseaux sociaux.

La MFR de nouveau sur les rails, au lieu de repenser une structure malmenée, l'idée est lancée de rénover le bâtiment et de proposer de nouvelles formations. Un partenariat est créé avec une association d'insertion sur Rennes. Il s'agit essentiellement de femmes dites en rupture sociale et le service proposé est l'accompagnement au projet professionnel et l'acquisition et le contrôle de compétences liés aux techniques d'entretien de surface. Pour mener à bien ce projet, Ariane, la femme de ménage, est chargée de ce travail d'accompagnement. Elle partage ses connaissances et compétences avec un vrai plaisir de transmettre, mais je constate lors de nos échanges que la rémunération pour ce travail valorisant n'a pas été clairement négociée et prendrait la forme de RTT supplémentaire ou d'une prime de fin d'année.

S'agrandir, grossir, prendre de la place. Lucie siège dans le conseil d'administration de la fédération départementale et régionale. Les discussions sur l'avenir de la MFR de Sainte Anne se déplacent en haut lieu. En octobre 2014, dans un échange autour d'une pause-cigarette, Lucie mentionne son grand projet de créer un Bac

Pro Sécu : une formation pour les jeunes intéressé-e-s par les métiers de l'armée et de la gendarmerie. Son enthousiasme et l'avancée du projet me glacent d'effroi. Des stages programmés dès la seconde en tant que vigile pour commencer, le port à l'école de l'uniforme de la gendarmerie pour les jeunes en contrat, sont présentés comme une avancée car un soutien à l'autorité des moniteurs et des monitrices dans la cour de l'école auprès des « petits » quatrièmes et troisièmes indisciplinés.

III.2.4 . Abandon de poste

Alors que se met en marche ma rupture conventionnelle négociée en décembre 2014, j'éprouve un sentiment désagréable à quitter mes fonctions à la MFR. Plus spécifiquement auprès d'une classe avec qui nous avons noué des relations de confiance et d'affection, et que j'ai l'impression d'abandonner. Cela me met en tension quand il s'agit de préparer la passation à Léonard, qui me remplacera à la rentrée prochaine. En effet, il est convenu que je le forme à son arrivée pendant un mois.

Cette année – scolaire – je suis pour la 3^{ème} année responsable de la classe des secondes bac pro SAPAT. Ce rôle de responsable est pratiqué de façon toute particulière en fonction des collègues. Mais en dénominateur commun, je retrouve tout d'abord le fait d'être la première et dernière personne qu'un groupe de jeunes voit lors d'une session de formation. J'accueille les secondes à leur arrivée, après une session de stage, pour baliser la semaine à suivre, reprendre pied dans la phase d'apprentissage, mais également réintégrer un système de vie en collectif pendant toute une semaine. Avant de quitter la session, je suis également celle qui fait le bilan de la semaine, communique les devoirs à faire pendant leur temps de stage et rappelle les différentes échéances de l'année. C'est un temps fort puisque les échanges portent souvent sur ce que les jeunes ont pu vivre pendant leur session, et notamment ceux qui sont pour la plupart internes. Le règlement est souvent discuté à cette occasion ainsi que les relations avec les autres classes et les autres adultes. C'est également un moment que j'utilise pour permettre de prendre des décisions ensemble sur leur vie de classe. Des questions sont abordées et nous posons ensemble les problèmes, voire les solutions. Cela peut concerner la petite bibliothèque de la classe mal rangée et pas assez fournie, la réalisation d'une soirée en fin d'année ou encore s'interroger sur l'exclusion de certains jeunes à un voyage d'étude pour des raisons financières.

Ensuite, ce rôle de responsable l'est aussi au regard de l'équipe et je me suis engouffrée avec plaisir dans une position de chef quand il s'agit de « ma » classe. Je veille ainsi à rappeler aux collègues certaines échéances, à me tenir au courant de la situation de chacun des jeunes concernant les suivis de stage et des comportements des jeunes durant la session. Y a-t-il des soucis à l'internat ? En cours ? Pourquoi y a-t-il eu un problème ? La sanction est-elle justifiée ? Je suis considérée par certains de mes collègues comme « protectrice » voire « maternante », ce qui leur semble par ailleurs une bonne chose car « en seconde on n'est encore que des petits ».

J'ai la sensation en partant d'abandonner ce groupe. Entre engagement et désengagement, il est aussi question de savoir si j'ai laissé une trace chez quelques adolescent-e-s dans cette classe. Mais j'ai réussi aussi durant ces six années à me créer une sphère de travail plutôt indépendante quand il s'agit de construire des projets avec les jeunes. J'aime leur donner des occasions de créer des choses ensemble et qu'ils

s'essayent aux décisions collectives, aux rôles qu'ils veulent se donner et être là quand ils se prennent des murs et le transformer en quelque chose de positif. J'en vois les conséquences. Je vois des personnes qui se construisent, qui ont appris à fonctionner ensemble, qui aiment prendre place et être à la MFR. Les jeunes de ce groupe me connaissent bien. Ils et elles me disent être tête en l'air mais déterminée et l'affection que nous nous portons va peut-être me manquer. Cette inquiétude les concernant alimente dans mon imaginaire un scénario catastrophe. J'entrevois une de mes collègues qui reprendra mes fonctions, impulsive et colérique, ayant besoin qu'un système hiérarchique soit en place pour fonctionner et naturellement compte sur son statut de formatrice pour justifier une autorité toute arbitraire. Que va-t-elle leur apprendre ? Va-t-elle détruire la sphère de liberté que nous avons un tant soit peu bricolé ? Est-ce que cela me concerne ? Je dois dire que s'il est agréable pour moi d'entendre des collègues en demande d'une transmission, ou bien de conserver une part de nos relations, il est extrêmement inquiétant d'en voir d'autres se ruer sur des aspects de ce que j'ai construit pour leur garantir une place privilégiée d'autorité.

III.3 . Penser les pratiques

III.3.1 . Maître abandon

Les questions de recherche apparaissent dans le dernier texte en reliant les indices : abandon, autorité, liberté, protection, exclusion, catastrophe. La situation en prétexte concerne une relation avec un groupe, dans un lieu qui est une salle de classe, en opposition avec la relation avec certain-es collègues. Les émotions sont situées là où les mécanismes en place à la MFR m'interrogent.

Abandonner est un mot particulièrement fort. De l'ancien français, *mettre à bandon* ou *mettre au ban* est une expression signifiant *condamner* ou *laisser au pouvoir de*¹³. *Abandonner un poste* équivaut à cesser d'occuper un lieu, à renoncer, mais aussi à confier ou céder à quelqu'un d'autre¹⁴. Il s'agit ici d'abandonner spécifiquement un groupe d'apprenant-es, d'abandonner des fonctions, un rôle et une place et non un statut, d'abandonner aussi un lieu particulier qui est une salle de classe.

Le poste, ou l'occupation dont il est question, est en lien avec les fonctions de responsable de classe. Outre les missions d'organisation, le rôle est investi dans une forte dimension protectrice. Protéger qui ? Les « jeunes ». Protéger quoi ? La liberté de s'exprimer et de décider, la qualité pour eux d'être et de prendre place à la MFR. Il s'agit aussi de protéger un « nous » qui existe dans un lieu, et qui fonctionne dans une relation travaillée sur une autorité particulière. Ce que Charlotte Herfray décrit : « *De l'autorité nul n'est maître : elle résulte d'une reconnaissance qu'autrui nous adresse. Elle ne saurait relever du seul statut, comme c'est le cas pour le pouvoir.* »¹⁵. Alors protéger de quoi ? Dans cet exemple, d'une personne qui agirait avec autorité, de par son seul statut, et que je ne légitime aucunement par ailleurs.

Cet abandon de poste vient aussi apporter une touche plus sombre, en filigrane de cette place héroïque de protectrice. S'il s'agit de *laisser au pouvoir de*, comment

13 Wiktionnaire, <https://fr.wiktionary.org/wiki/abandon#fr>, prenant en référence l'ouvrage de Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle*, édition de F. Vieweg, Paris, 1881-1902

14 Le Petit Larousse, 1996

15 HERFRAY Charlotte, Les figures d'autorité, p.17

comprendre ce qui se joue avec l'occupation de cette salle de classe ? Est-ce un endroit où j'ai pris du pouvoir ?

III.3.2 . Réussir autrement ?

« Réussir autrement » est le crédo, la phrase clé, des MFR. Elle a un double sens qui relève de réalités bien différentes, voire opposées.

Une première lecture peut signifier « réussir tout pareil que les autres mais d'une autre manière ». Elle demande à définir cet autre, ce que réussir signifie en facteur commun, et expliquer cette autre manière de réussir.

Pour commencer, les autres ou l'autre est une école, celle de la République, qui, provoque déception, amertume, jusqu'à la répulsion des jeunes qui ont une pensée et une sensibilité qui viennent se frotter aux rouages de la fabrique de la normalisation. Mon activité de monitrice pendant six ans m'a permis de faire l'expérience des portes ouvertes et d'accueillir les jeunes et leur famille avec toute la conviction et l'optimisme de participer à une aventure alternative à la pédagogie dominante. « Nous » proposons quelque chose de différent, une autre manière d'apprendre, de découvrir, de (re)prendre confiance.

Je me souviens encore des schémas dessinés au CNP dans notre promotion de futur-e-s moniteurs et monitrices afin de se représenter les jeunes au centre du dispositif pédagogique : le schéma gagnant était une jolie maison dont le socle constituait la famille et le toit symbolisait le tuteur ou la tutrice du jeune.

La pédagogie des MFR est particulière, mais le discours commun en fait une « opposée à ». Son existence, son identité est signifiée dans le versant opposé à ce que représente l'Éducation Nationale, notamment pour celle-ci en terme de pouvoir et de domination. Pour réussir « autrement », les salarié-e-s mais aussi les jeunes doivent partager cet imaginaire, cet univers symbolique, dans lequel une certaine dévalorisation des MFR est entretenue.

Ensuite, l'idée de réussite est à envisager dans une perspective professionnelle et scolaire. L'impact des MFR se mesure d'ailleurs en terme de réussite scolaire et d'insertion professionnelle. J'avance en effet ces chiffres prometteurs aux portes ouvertes : plus de 85%¹⁶ de réussite aux examens et plus de 95% des jeunes sont embauché-e-s en sortant de l'école ! La réussite de l'école, et non des jeunes, aux examens, permet de prouver à l'autre qu'on joue dans la même cour des grands. Cette cour des grands étant la place occupée par toute formation dont l'ambition est bien d'insérer professionnellement. De ce point de vue, il y a échec lorsque ces buts ne sont pas atteints.

Une autre lecture de la maxime phare « réussir autrement » serait de comprendre « une autre idée de ce que réussir veut dire ». Ce qui remet le jeune au centre du dispositif car la dimension d'une réussite qui ne soit pas d'ordre scolaire et professionnelle me semble se rapprocher de l'épanouissement personnelle, du bonheur, de l'estime de soi. Le métier de moniteur se rapproche de ce fait d'un accompagnement des jeunes et adultes à comprendre et répondre à leur problématique lorsqu'ils et elles sont en recherche de stage et de formation. Le suivi individuel a l'avantage de permettre

16 <http://www.mfr.asso.fr/presse/pages/dossier-de-presse-simplifie.aspx>

ce type de relation. L'orientation professionnelle est une question centrale dans le parcours d'un-e adolescent-e. Non que ce soit dans sa nature, il s'agit d'une question sociale, d'une certaine vision de ce sur quoi repose l'identité et la valeur d'un individu dans notre société. Mais de ce fait, les choix d'orientation professionnelle participent de la construction sociale, identitaire d'une personne et le fait de choisir de tester, s'essayer à des métiers différents pour apprendre à se connaître et se projeter sereinement est un atout des MFR. Et dans cet imaginaire, il ne s'agit pas de séduire les puissants, pour entrer dans la cour des grands, mais bien d'assumer la position d'une pédagogie alternative.

Cette « autre idée de ce que réussir veut dire » vient se cogner à « réussir tout pareil que les autres mais d'une autre manière ». En effet, il ne peut exister d'échec dans la première. Il s'agit avant tout d'embrasser la complexité et de chercher à s'en assurer la compréhension. La mise en œuvre de la pédagogie de l'alternance et la lecture des jeunes pourraient être biaisées par cette idée de réussir et ramener le moniteur à être responsable et propriétaire de ces échecs.

III.3.3 . Transfert de compétences versus transmission socio-culturelle

A Strasbourg en 2004-2005, j'ai effectué un stage auprès d'une psychologue scolaire, Mme M. qui intervient dans les écoles maternelles et primaires publiques de Cronenbourg en Alsace. Devant les difficultés d'apprentissage des enfants qu'elle recevait, elle m'expliquait qu'une stratégie, aussi simple qu'efficace, pouvait se mettre en place dans l'enfance : la négation du savoir. Ne pas pouvoir apprendre les bases de l'écriture, du calcul, est un symptôme et non un handicap. Les enfants, soit refusent de savoir, soit n'en ont pas l'autorisation. Et les fondements de ce désir inconscient se trouvent dans l'histoire familiale. De ce constat, de cette théorie, Mme M. sollicitait les membres du noyau familial pour cerner les problématiques et proposer à l'enfant, mais aussi aux parents d'enclencher une thérapie en parallèle.

De cette expérience, j'apprends que dans le fonctionnement d'une famille se trouvent des non-dits, des choses cachées, qui sont d'autant plus visibles lorsqu'ils font symptômes chez un enfant. Mais je me pose aussi la question du rôle de l'institution scolaire dans ces difficultés d'apprentissages, et notamment, lorsqu'en parallèle, je travaille aux enseignements d'un jeune garçon, empêché par une phobie scolaire.

En réalité, je bricole et me questionne seule, m'appuyant sur mes intuitions pour construire un cadre pédagogique.

C'est avec cette lecture théorique et ces questionnements que j'arrive en MFR. Mais je me cogne à d'autres principes.

La pédagogie de l'alternance sous-tend l'idée que les compétences sont transférables d'une situation à l'autre, et que la pratique du terrain et la théorie enseignée sont nécessairement liées. Dans l'histoire des MFR, la théorie, c'était d'une part, l'accompagnement à l'écrit, et à l'acquisition de savoirs et de méthodes permettant les apprentissages, par un instituteur. Le sujet de ces écrits et le bénéfice des méthodes trouvaient leur application directement sur des thèmes en lien avec le quotidien, le concret. Ces savoirs étaient d'une diversité et d'une qualité impressionnantes : des cours d'agronomie, de médecine, de comptabilité, de cuisine, etc... J'ai recueilli le témoignage de Mme MF., ancienne élève à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes entre 1962 et 1964. Elle assure que la MFR était un véritable ascenseur social et a permis à de nombreuses jeunes filles de s'émanciper, l'école étant non mixte à cette époque. Car détenir et

expérimenter à travers cette école, permettait de choisir son destin, si toutefois elles en avaient le désir, et pourtant, sous couvert d'y apprendre les normes des jeunes filles.

A présent, les compétences à valider après un stage, ou en cours de formation, sont orientées par des compétences hachurées, différenciées. Et cela de l'école maternelle à l'université. Il ne s'agit pas d'une transformation spécifique aux MFR. Un ami, enseignant-chercheur à l'université de Bordeaux, me confiait qu'il était possible pour un étudiant d'obtenir un diplôme en comptant les points de sa liste de compétences validées. Ainsi, dans l'utilisation la plus absurde de ce système, pourrait devenir chirurgien, quelqu'un sachant « *recoudre* » mais n'ayant pas validé « *différencier et repérer les organes dans un corps humain* ».

La période de transformation du BEPA en Bac Pro a généré chez moi de l'agacement. J'étais à l'époque persuadée que c'était un contexte renforcé de liberté pédagogique, que de s'appuyer sur des référentiels absurdes. Il me semblait même que c'était l'occasion de nous interroger sur les glissements pédagogiques s'éloignant de l'alternance. Valider en terminale bac pro une « communication verbale professionnelle » et une « communication non verbale » ouvre la porte à ce que l'on veut bien y mettre, et cela me stimulait d'autant plus. J'ai été surprise d'entendre des collègues, de la MFR de Sainte Anne et ailleurs en Bretagne, perdre pied et confiance dans leur capacité à accompagner et transmettre. Il était même décevant de les voir s'accrocher à des discours méprisants sur les jeunes et leur origine sociale et culturelle, de se gonfler d'égos pour s'assurer être des vrais profs de qualité et construire enfin un « meilleur niveau ».

Dans les MFR, les discours m'ont toujours semblé ambivalents, sur un fil tendu. Les peurs de ne pas être à la hauteur jouxtent le plaisir de choisir son style d'accompagnement. Je ne fais pas exception. Pour rester en équilibre, il faut lutter contre une tendance générale à dénigrer la transmission socio-culturelle au profit du transfert des compétences. C'est à cet endroit que l'aspect familial et rural des MFR donne une direction pédagogique. Mais de mes années d'expérience à Sainte Anne, je retiens l'absence des familles, avec en cause inavouée, une stratégie de rupture familiale lorsqu'un-e jeune intègre la MFR. J'ai vu par exemple des parents punis de venir chercher leur adolescent à la MFR, si celui-ci n'avait pas fait ses devoirs à la maison.

La MFR est une école privée de statut associatif, dont la majorité des salarié-es s'accorde sur la dimension alternative à l'institution scolaire, et dont beaucoup d'apprenant-es et leur famille ont trouvé dans cette école, un lieu et des formateurs disponibles et impliqués, ainsi que la constitution d'un savoir ancré sur les pratiques en stage. Mais, je ne retrouve pas à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes les espoirs et les rêves d'émancipation de Mme MF lorsqu'elle y était apprenante en 1962. Le contrat implicite passé avec les jeunes me semble plus sombre. La MFR fabrique des travailleurs et des travailleuses, éduqué-es par une classe moyenne patronale.

III.3.4 . Des violences qui ne se parlent pas

Quand les salarié-e-s entre eux se déchaînent, c'est au moment des réunions d'équipe. Les décisions éducatives sont prises à des moments d'extrême fatigue, en fin de semaine le vendredi midi, pendant le repas. C'est une journée sans coupure, qui fait suite très souvent à une semaine intense, et se raconter, s'expliquer alors que l'un

propose de servir l'eau, l'autre s'insurge qu'on lui passe le plat, l'écoute attentive, posée est impossible. Et l'énervement fait resurgir les pires défauts.

J'ai appris avec le temps et l'expérience de ces situations, qu'elles sont une zone de souffrance et que les enjeux et les émotions biaisent les décisions. Et au lieu de définir les problèmes auxquels nous faisons face, la réflexion porte uniquement sur le listing de moyens d'action. J'ai appris à m'écarter de ces zones, et préparer, décider en dehors de celles-ci afin de ne pas souffrir et ne pas faire souffrir les jeunes. Une exclusion d'internat pour une semaine, une punition à nettoyer les poubelles au lieu de bénéficier d'une sortie de fin d'année, même organisée par les apprenant-e-s eux-même, une salve de la directrice ou d'un responsable de classe intervenant au milieu d'un cours pour insulter une classe entière, sont autant de décisions actées dans l'urgence. Les discours glissent dans ces moments-là sur des représentations faussées mais nécessaires : les jeunes sont menteurs, paresseux, et ne savent pas faire la différence entre le bien et le mal. Ainsi, il ne faut pas lâcher, ou ils relâcheront leurs efforts. Il faut donc les maintenir dans un rythme dense et régulier, voire crescendo. C'est ainsi par exemple, que les devoirs à faire pendant la période des stages sont disproportionnés. Le fait que beaucoup de jeunes arrivent en formation en n'ayant pas fait tout ce qui a été demandé, apporte son lot de déception, mais qui entérine finalement ces fausses représentations.

La violence des jeunes envers les adultes existent en MFR mais ne se dit pas comme telle. D'une certaine façon, un-e élève ayant une attitude violente est considéré comme « à problème » : c'est la « misère familiale », c'est « la crise de l'adolescence », ou alors c'est « l'adulte » en face qui s'est laissé insulter et malmené. C'est par euphémisme que cette violence est abordée. De ce fait, il est difficile pour un-e salarié-e de parler de l'effet de cette violence. D'autant que quand la peur des « jeunes » s'installe, les décisions d'organisation pédagogique en pâtissent : un règlement intérieur, des horaires, des accès, des installations de classe, des outils, sont révisés et discutés sous ce prisme. Voir et affirmer qu'il existe une violence des « jeunes » envers les « adultes », cela impliquerait de leur rendre une responsabilité dans leurs actes, et également d'y voir la nôtre. Cela impliquerait une réflexion systémique et globale de ces violences.

Les jeunes entre eux témoignent de cette violence. Les cas de harcèlement, d'observation d'oppression sont légion et la violence des jeunes envers eux-même passe le plus souvent à la trappe. Une année, nous avons découvert qu'une dizaine d'élèves dans une classe se scarifiaient, et dangereusement pour l'un d'entre eux, depuis des mois. Cette situation n'a été traitée qu'une seule fois, pour partager nos sentiments d'horreur. Les insultes, le harcèlement ne sont pas traités, pour le plus grand malheur des personnes qui les subissent et de ceux qui sont à cet instant bourreaux. Et dans les agressions physiques, les déclencheurs ne sont pas analysés. De mon expérience à la MFR de Sainte Anne, la violence des insultes, racistes et sexistes par exemple, était mise sous chappe. Elles étaient courantes, soi-disant teintées d'humour, et pouvaient être encouragées dans les bureaux.

Conclusion

Quand j'ai raconté à mes collègues ce je vivais physiquement lorsque j'entrais en classe, la terreur, j'ai compris que nous partagions quelque chose. Cela me rappelle que je fais partie d'un tout, d'un système, dont un seul pied à l'écart grâce à cette

recherche m'a permis de voir quelques contours. C'est déjà un phénomène de décentration que d'affirmer faire partie d'un tout. L'affirmer m'a permis aussi de ne pas croire et subir le discours de certain-es collègues, rangeant une dépression comme une preuve de faiblesse.

Cette autobiographie raisonnée me permet de rendre leur transparence à certains aspects de ma vie. C'est un travail d'écriture qui bouscule et fait effet dans la prise de distance.

Les éléments de recherche, que j'ai extraits, se rassemblent avec un semblant de cohérence. Le processus de recherche se poursuit sur le terrain : l'identifier et le décrire dans un premier temps puis le questionner.

Chapitre 2 : Le terrain de recherche

I . Les Maisons Familiales Rurales

I.1 . Un mouvement national et un héritage syndicale agricole

Les Maisons Familiales Rurales sont des centres de formation, proposant un enseignement professionnel de la 4^{ème} au BTS, dans un dispositif d'alternance. En 2007¹⁷, dans un réseau de 430 écoles en France, 70 000 jeunes et adultes y sont en formation. Le réseau s'est étendu jusque dans une quarantaine de pays, comptabilisant environ 1 000 écoles de par le monde.

Une MFR est créée et organisée sous statut associatif, agissant sous la tutelle du ministère de l'Agriculture et fonctionnant en délégation régionale et départementale. Elle a pour particularité de proposer une école de petite taille, à « échelle familiale » (en moyenne 150 élèves par site), une éducation au vivre ensemble en mobilisant la participation des jeunes à l'organisation de la vie quotidienne (l'incitation auprès des familles de faire bénéficier les jeunes de l'internat est d'ailleurs primordial), un suivi individualisé et une pédagogie spécifique (à laquelle chaque moniteur et monitrice sont formés au Centre National Pédagogique¹⁸ des MFR).

Durant la formation de moniteur, j'ai été très curieuse de l'histoire des MFR. Je cherchais dans ses origines un sens à l'existence de ces écoles car je sentais quelque chose d'incohérent entre mes pensées, mes pratiques et les valeurs des MFR. Dans l'histoire de ce réseau, j'y ai trouvé une figure historique importante, une sorte de « père » fondateur, et la défense d'une pédagogie.

En 1937, à Lauzun dans le Lot-et-Garonne, l'abbé Granereau officie et est en lien avec une section syndicale locale du Secrétariat Central d'Initiatives Rurales¹⁹. Pressentant les dangers d'une agriculture intensive sur les métiers liés à l'agriculture, l'économie locale et les valeurs symboliques culturelles d'entraide et de transmission, il décide avec quelques familles de créer leur propre école. Aidées de l'abbé, les familles, constituées en association, recrutent un instituteur, avec qui ils conçoivent tout un système pédagogique et éducatif. L'alternance, le suivi individuel, l'interdisciplinarité, la visite des fermes alentours et l'intervention des professionnels à l'école, souvent les familles elles-même, sont mis en place. Le premier « moniteur en Maison Familiale Rurale » a sa fiche de poste. Il anime le réseau, accompagne et enseigne. Il est aidé de « la maîtresse de maison » : cuisinière et intendante.

17 <https://www.mfr.asso.fr/pages/mieux-connaître-le-mouvement-des-mfr>

18 Créé à Chaingy (près d'Orléans) en 1962, il est placé sous la responsabilité de l'Association Nationale pour la Formation et la Recherche pour l'Alternance (A.N.F.R.A). Chacun des moniteurs et monitrices des MFR doivent, durant deux années, se qualifier et obtenir le certificat de « Moniteur de Formations Alternées » ou préparer la maîtrise de « Moniteur des MFR ». Le CNP assure des actions de formations continues pour les personnels des MFR.

19 Le SCIR, institué officiellement en 1920, avait pour principal objectif de créer des syndicats professionnels agricoles. Dès 1935, le SCIR prévoit dans ses statuts la création d'une section de l'apprentissage agricole pour les enfants de ses adhérents.

L'association de ces personnes se base sur un socle de valeurs communes : la protection et la transmission du capital (matériel et culturel) au sein des familles et d'un territoire, et une culture de la solidarité et de l'entraide. La vie collective en internat pendant les temps de formation, et des sessions thématiques de travail font partie des choix structurant le cadre éducatif et pédagogique, et sont supposés garantir cette interdisciplinarité et, in fine, les apprentissages.

La recherche de financement et de reconnaissance par la certification amène l'abbé Granereau et le conseil d'administration à trouvé des appuis auprès du ministère de l'Agriculture, de l'Agroalimentaire et de la Forêt, ainsi que de la Direction Régionale de l'Agriculture et de la Forêt. Ces relations ont engendré la création d'autres écoles en France, et la création d'antennes départementales, régionales, nationales. De plus, la volonté de porter des valeurs de solidarité et d'indépendance font des MFR des structures exportables à l'étranger et particulièrement dans des zones considérées comme en voie de développement. Les expériences dans certains pays d'Afrique et d'Amérique du sud sont considérées comme des réussites pour les familles. Celles-ci s'émancipent de leur état, voire de certaines ONG, en s'emparant de l'éducation de leurs enfants et fonctionnant dans un circuit solidaire d'économie locale.

Dans l'institutionnalisation des MFR, une place est largement accordée à la formation de tous les salarié-e-s et l'équivalence de salaire homme-femme est mis en place très rapidement de façon novatrice en France.

Il nous semble que c'est avant tout dans l'organisation éducative que se transmettent les valeurs des MFR. Le quotidien d'une MFR est rythmé par l'encadrement des jeunes dans la vie collective et les cours. Ce rythme, cette temporalité dans les apprentissages, est considéré comme le vecteur du cadre éducatif : le changer pour transformer ce cadre est d'ailleurs une réponse la plus souvent apportée en solution à des problèmes d'ordre éducatifs, pédagogiques, mais aussi économiques.

I.2 . La pédagogie de l'alternance

Pratiquer la pédagogie de formations alternées nécessite de connaître et utiliser trois outils de base : le plan de formation, le plan d'étude et le carnet d'alternance. C'est en formation au CNP que je découvre la diversité des formes et des pratiques de ces outils, voire leur existence. Le directeur de la MFR de Sainte Anne étant le plus souvent en bataille avec les formateurs pour les inciter à les utiliser.

Au sujet de la coordination des cours et l'interdisciplinarité, le plan de formation pour l'année scolaire est construit par les moniteurs et monitrices en identifiant pour chaque semaine une thématique souvent en lien avec le terrain professionnel. L'animation et les supports utilisés sont libres et la construction collective de ce plan de formation permet de s'associer entre collègues de diverses matières. Il est de mise en MFR de prévoir au moins une visite extérieure et/ou un-e intervenant-e pour chacune des semaines.

Le retour d'expériences des apprenti-e-s moniteurs et monitrices en formation a été l'occasion de soulever les difficultés à s'associer entre collègues pour construire un plan de formation. A l'origine des difficultés, l'inexistence dans leur maison familiale rurale d'un plan de formation, ou alors des tensions à prendre place dans une équipe

pour une telle organisation pédagogique. Devant le constat de ces difficultés, le CNP ne propose par ailleurs que peu d'outils et d'espaces pour y réfléchir.

Trois à quatre semaines réparties dans l'année sont exclusivement réservées aux visites de stage. Dans ce suivi individuel, les visites sont attendues par les jeunes comme un moment de partage et de démonstration de leur savoir-faire. C'est également des périodes de rencontre avec les professionnels et d'échange sur les métiers et leur réalité quotidienne. La notation ou le contrôle de compétences pendant la visite est par ailleurs déconseillé. Ces temps-là sont vécus de manière unanime par les formateurs comme des temps privilégiés pour les jeunes, mais également pour eux, y trouvant une échappée en dehors du site et l'occasion d'assouplir ou d'approfondir des relations de confiance avec les jeunes.

Le carnet d'alternance est supposé être une marque de fabrique en MFR. Il existe pour le responsable de classe et sous une forme plus personnalisée pour chacun-e des jeunes. En arrivant en MFR, il n'est plus nécessaire pour les jeunes d'avoir un agenda, le carnet de liaison est un calendrier des semaines de formation et de stage, y sont inscrits les thèmes abordés en formation ainsi que les visites et les interventions, le travail d'alternance, tous les devoirs à faire en stage, les grilles de compétences et les documents certifiant des présences en stage, dans lesquels les maîtres de stage sont investis à s'exprimer et à signer. Tous les adultes entourant un-e jeune a son mot à dire, peut écrire dans ce carnet et a un droit de visibilité.

Ce document « personnalisé », qui est bien souvent investi par les jeunes en début de formation avec des dessins, des photos, des petits mots échangés en classe, devient la plupart du temps un objet de tension à la MFR de Sainte Anne, mais également dans d'autres établissements, car désinvesti progressivement par les jeunes.

Le troisième outil des MFR est le plan d'étude. Il repose sur l'idée que le savoir est construit collectivement, et que les personnes en formation, notamment des jeunes apprenant les métiers, sont en capacité d'extraire ces savoirs sur le terrain à partir du moment où ils y trouvent l'intérêt et le plaisir. Concrètement, un moniteur ou une monitrice est en charge de la thématique traitée la session suivante. Au départ d'une session de formation, avant que les jeunes ne partent en stage, ce thème fait l'objet d'un questionnaire de recherche construit par les jeunes. Si le thème est décidé par avance dans le plan de formation, les questions, elles, sont issues d'un temps d'échange entre les élèves, se basant sur leurs connaissances, leurs a-priori et les questions qu'ils et elles se posent et la façon dont ils pourraient obtenir des réponses auprès de leur maître de stage ou de leur famille. La forme de ce travail de recherche sur le terrain est en principe suffisamment souple pour permettre l'émergence des différentes formes de savoir sans les juger les uns par rapport aux autres, et il est fortement déconseillé de les noter.

L'implication des apprenant-es au plan d'étude a cependant des difficultés à émerger. En effet, la consigne d'une forme écrite et rédigée, ainsi qu'une notation rendent stérile le retour de stage, comme ça peut être le cas à la MFR de Sainte Anne, mais également dans d'autres MFR.

Pendant mes séjours en séminaire au CNP, nous avons eu vent de l'abbé Granereau et de cette pédagogie a priori héritée des années 40. Je découvre dans la bibliothèque des séminaires itinérants de Clermont-Ferrand en 2015 un ouvrage²⁰ dans

20 DENOYEL Noël, GOLHEN Eric, TANTON Christian, 2003, *L'alternance : une pédagogie de la rencontre. Actes des premières rencontres de Chaingy 17 et 18 mai 2001*, MFREO éditions.

lequel la pédagogie de l'alternance est nommée pédagogie de la rencontre. J'y lis la volonté d'hommes tels qu'André Duffaure et Henri Desroche de s'attacher, au cours de l'histoire des MFR, à créer des formations pour les moniteurs et monitrices liées aux principes de la recherche-action. Un projet qui périlclitera. Je ne suis pas tant surprise par cette démarche réflexive des MFR dans le courant de l'éducation populaire, mais par le fait de le découvrir ailleurs et plus tard. De plus, la structure narrative de cet ouvrage mérite une attention particulière. En effet, la toute première partie compile des discours d'intervenants qui partagent dans cet espace les liens amicaux, et leur dévotion aux hommes qui font mémoire dans l'histoire des MFR, et notamment André Duffaure. Je comprends alors deux choses. La pédagogie de l'alternance s'inscrit dans une histoire de paternité, et raconte une histoire d'amitiés et de partage d'une expérience nouvelle.

Comment cela se fait-il que dans ma formation au CNP et dans la connaissance intra-maison des collègues, de l'histoire des MFR, le principe et l'histoire de la recherche-action comme principe pédagogique ne soit transmise ? A quel moment et pourquoi la pédagogie de la rencontre et les expériences d'Henri Desroche a été remplacée, transformée, oubliée par le mythe commun d'un abbé et de la pédagogie de l'alternance ?

Ces découvertes me permettent cependant de faire cohérence entre mes envies et mes frustrations dans mon travail de monitrice et le parcours singulier de recherche-action que je choisis dans le réseau des CREFAD. Je ne suis pas là par hasard et cela donne une légitimité à ma place de chercheuse à la MFR de Sainte Anne.

I.3 . Les motivations à entrer en MFR

I.3.1 . Des apprenant-es en rupture scolaire ?

D'une manière générale, les jeunes entrant en formation sont avides d'expérience de terrain. Les motivations à s'engager dans cette école peuvent cependant être de plusieurs ordres.

La première est la motivation à pratiquer un métier défini déjà comme une source de passion ou d'intérêt : des passionné-e-s de mécanique, de cuisine, d'agriculture, d'équitation, qu'ils aient ou non déjà pratiqué, avec l'envie d'en apprendre plus sur eux-même, se découvrir et s'adonner à leur plaisir.

La deuxième se trouve dans l'envie d'une école différente. Malgré souvent une mauvaise presse pour les MFR, le bouche-à-oreille entre les apprenant-e-s permet la promotion d'un système alternatif au cursus classique. L'orientation d'un élève en MFR n'est pas facilité ou conseillé dans les collèges publics et privés. Les formations professionnelles sont dénigrées dans les conseils d'orientation et destinées à des élèves en difficulté ou considérés comme ayant un « petit niveau ». Ceux qui entendent parler d'une école où l'on fait des stages, qui soit « facile », les attire. La majorité est en recherche d'un lieu d'apprentissage permettant de reprendre confiance, défier l'ennui et prendre en main leur parcours scolaire.

Une autre motivation s'appuie sur la recherche d'une formation permettant une insertion professionnelle rapide. Le BEPA et le CAPA en lien avec les services à la personne attirent par exemple des personnes issues de l'immigration, souvent d'origine africaine, et les formations courtes, en général, attire les personnes désireuses d'un emploi rapidement.

Enfin, il arrive que la décision d'intégrer une MFR soit imposée. Pour un-e élève éjecté-e par le collège ou le lycée, à cause d'échecs scolaires ou encore d'un comportement agressif voire violent, les familles, conseillers d'orientation ou éducateurs ne trouvent généralement que les MFR pour l'accueillir.

Dans la complexité des attentes et des espoirs des apprenant-es à choisir ce parcours de formation, les MFR les séduisent par l'affirmation de trouver ce qui manque dans un parcours scolaire en collège et lycée général : une attention toute particulière à leurs besoins et leurs envies, de la coopération dans la transmission des savoirs et l'affirmation d'un contrat pédagogique où l'élève devient sujet.

De nombreux apprenant-e-s sortant de MFR sont heureux d'avoir trouvé sur leur parcours cette école qui leur a permis de « réussir autrement ». Certain-e-s reviennent par une autre porte : formation, animation, administration ou en tant que professionnel-le pour partager leur parcours.

I.3.2 . Des moniteurs en rupture scolaire ?

Il est courant d'entendre de la part des moniteurs et monitrices qui viennent d'un parcours scolaire général que leur arrivée est un hasard, par défaut d'autre chose.

Cette idée que les moniteurs et monitrices sont étrangers, extérieur-e-s aux MFR a été traitée dans des études statistiques menées par le CNP. Ces études²¹ traduisent l'évolution sur plusieurs années de l'origine sociale des moniteurs et monitrices à travers leur parcours d'étude. Les résultats montraient que, de plus en plus, ils et elles avaient un parcours scolaire « classique » et un niveau d'étude de bac +3 à Bac+5. Ils et elles se différencient des salarié-e-s d'une génération précédente, issu-e-s des champs professionnels concernés par les formations.

Il est entendu qu'il existe un décalage dans les représentations et pratiques du métier de formateur, et celles-ci sont bousculées par le terrain en MFR. De cette catégorie de formateur dont j'appartiens, la proposition d'une MFR vient chercher les frustrations, les colères liées au parcours scolaire général, et l'adhésion à cette pédagogie de l'alternance se fait peut-être d'abord par séduction. Il semble facile de s'inscrire dans l'histoire de David contre Goliath et de remettre en cause par principe l'école « classique ».

Lorsque j'étais en formation au CNP en 2012, notre promotion de moniteurs et monitrices ont bénéficié de l'intervention d'une étudiante en Master Sciences de l'Éducation. Anciennement élève en MFR, elle avait travaillé en tant que surveillante d'internat puis monitrice. C'est après avoir obtenu la certification de moniteur en formations alternées, qu'elle décida de continuer à se former.

Ses cheveux noirs en bataille, c'est avec détermination qu'elle est entrée dans la salle, posant sur le bureau une construction en carton. La construction était extrêmement soignée et provenait d'une élève de MFR en réponse à un questionnaire de plan d'étude. Celle-ci avait mené ses recherches sur son lieu de stage et avait traduit ses réponses dans un magnifique ouvrage en 3D. L'étudiante insistait sur la nécessité de conserver cette spécificité de la pédagogie de l'alternance, de favoriser la création afin que les apprenant-e-s extraient leur savoir de leur propre manière et que celui-ci ne devait être en aucun cas noté. Je me souviens de son énervement, sa colère et, surtout, l'impression

21 Études inaccessibles en accès libre

qu'elle ne s'adressait pas à nous comme à des collègues, mais à des personnes venant d'ailleurs et ne comprenant aucunement la pédagogie de l'alternance.

Nous nous posons la question de la transmission. Non que se faire se rencontrer des personnes de culture et niveau social différent soit un problème dans la transmission et l'apprentissage, mais dans le cas particulier des maisons familiales rurales, c'est bien la question centrale de la transmission de valeurs qui doivent être vécus par tous. La « famille » et la « ruralité » sont des symboles très forts véhiculant une norme qui semble être comprise par tous les acteurs. Cependant, alors que la grande majorité des apprenant-e-s sont issus d'une classe sociale populaire et rurale, la montée en puissance des moniteurs et monitrices issu-e-s de la classe moyenne font opérer un glissement sur les représentations liés aux savoirs et aux apprentissages.

II . Description de la MFR de Sainte Anne

L'écriture de cette description de terrain ne débute qu'après une longue période de mise à distance. Dans une volonté de présenter ma « maison » dans une sorte d'arrêt sur image, je rencontre la difficulté à savoir par où commencer. Et pour traiter d'une question liée à de la violence, je visualise : où , à quels endroits y a-t-il souffrance ?

II.1 . Définir un plan

Il me fut conseillé, pour identifier mon terrain, de décrire le site de la MFR. J'ai tout d'abord pensé à un plan, un schéma pour visualiser, voir et donner à voir l'organisation spatiale et humaine.

Un « plan » peut se définir grâce à son origine latine « planus », signifiant plat et uni. Il s'agirait de la représentation graphique d'un ensemble de constructions, de bâtiments, de machines sur une surface plane, comme un projet avant sa réalisation. Ma volonté de dessiner les lieux à la MFR résiste à ce type de représentation.

Tout d'abord, la MFR de Sainte Anne a la spécificité d'une structure complexe agencée de bâtiments d'âge différents, qui se sont construits par ajout et emboîtement. La présence de semi-paliers, de couloirs exigus et de nombreux sas donnent à la MFR de Sainte Anne une dimension labyrinthique. Une vision en 3D permettrait de visualiser tous les espaces, mais la manipulation de logiciels ou le dessin technique paraît compliqué et cela demande des données chiffrées sur les lieux dont je n'ai pas accès.

Ensuite, il me semble qu'il est autant question des murs, de la hauteur des marches, de la luminosité-obscurité des lieux, que de la façon dont les corps y circulent. La prise en compte de la perception du corps à se mouvoir dans des espaces ainsi mettrés sur un plan ne pourraient que fabriquer du brouillon.

Ce type de plan ne pourrait également pas supporter l'aspect trans-formatif des lieux. En effet, les espaces se redistribuent chaque année et un plan d'évolution temporelle est compliqué. Ce ne sont pas les murs qui sont poussées mais les fonctions et les statuts des espaces qui bougent. L'attribution des salles de classe en est un bon exemple. Chaque groupe-classe garde une salle pour l'année scolaire, pour faciliter leur installation et leur offrir quelque chose de fixe dans cette organisation pédagogique de l'alternance mouvante. Ces salles sont brigüées par les responsables de classe, justifiée par les besoins de « leur » classe, ceux-ci présumés en fonction des niveaux.

Nous aimerions également ajouter les petits éléments dans les grands. En effet, la mise en scène de certains lieux, et notamment les bureaux et les salles de classe est un sujet important de discussion. Le mobilier, l'organisation des espaces et la décoration se refondent dans des chantiers de fin d'année et de rentrée scolaire. Les échanges et les négociations sont de mises pour s'attribuer les espaces de travail. Les salles de classe peuvent être amenés à être aménagées par les apprenant-es en cours d'année. La disposition des bureaux, des tables, d'un espace de rangement modifie la façon de concevoir les relations entre les jeunes, entre les adultes et les jeunes à l'intérieur d'un même espace. Le but étant généralement de favoriser les apprentissages et de contrôler les perturbations. Les bureaux des formateurs font l'objet chaque année de transformation. L'organisation spatiale de ces lieux de travail sont des moments importants d'échange et de négociation car les pièces sont pour la majorité exiguës et finalement peu adaptables à la colocation et à la superposition des différentes fonctions du moniteur.

Enfin, les espaces sont empreints d'émotion. Certaines zones sont ressenties comme des zones de danger ou de sécurité. Et dans cet aspect trans-formatif, la carte émotionnelle peut être revisitée chaque année.

Faire un plan, du latin « planum » semble être plus approprié à ce travail de description de terrain. Il s'agit cette fois de signifier l'éloignement relatif des objets dans la perception visuelle. Comme en cinéma, où l'échelle des plans indique les différents cadrages possible d'une scène, ou les aspects sous lesquels on considère quelqu'un ou quelque chose : « sur tous les plans », « sur le même plan » ; et du point de vue de ; « Sur le plan esthétique, spirituel, pratique ».

Il s'agit donc de définir les points de vue et les aspects choisis pour décrire et interpréter le terrain de recherche. J'ajouterais non sans malice que ce travail peut m'aider à définir un plan pour, à nouveau, entrer et sortir de la MFR dans le but de récolter des entretiens.

II.2 . « Entrée interdite à TOUS les élèves »

II.2.1 . La transgression à l'état normal

Les zones interdites aux élèves révèlent des choix marquants la volonté contradictoire de ne pas voir les jeunes mais de s'assurer qu'ils soient visibles. Une tension qui impose une circulation aux choix kafkaïens.

Prenons pour exemple la volonté pour un-e jeune d'accéder au bureau d'un moniteur ou monitrice. Il est demandé aux jeunes de respecter la procédure suivante : se présenter à l'accueil et attendre qu'un moniteur vienne les chercher.

L'accueil de la MFR se fait à l'arrière du bâtiment, après avoir traversé la cour, et compris les panneaux de signalisation. Il est courant de voir les intervenant-es et les familles utiliser d'autres portes plus près du parking. Ils débouchent alors sur la cuisine ou un couloir et errent ainsi jusqu'à trouver une personne pour les guider.

A partir de cet accueil, pour rencontrer des formateurs, se trouve une porte avec un système automatique de fermeture qui donne d'abord accès à un sas où se trouvent également des toilettes. Celles des salariés. Il est aussi possible d'accéder aux bureaux par une petite pièce servant à faire les photocopies.

D'autres accès sont envisageables, et l'un d'entre eux est une porte située près des bureaux, empruntable directement par la cour. Elle porte la mention « accès handicapé » et s'y lit une flèche indiquant le chemin à parcourir pour accéder à l'accueil. Il est souvent difficile pour les personnes de comprendre si la flèche indique un parcours à l'intérieur ou à l'extérieur du bâtiment.

Sur une feuille imprimée, scotchée à cette porte, chacun-e peut y lire « Entrée interdite à TOUS les élèves ».

Il existe ainsi six chemins menant aux bureaux des formateurs.

L'entrée la plus proche, interdite d'accès par une feuille, mais empruntée pour la sortie des jeunes.

Un escalier reliant le sous-sol aux étages, le couloir reliant la salle de restauration et les bureaux, ainsi que les extérieurs nord, sont interdits de stationnement et de circulation pour les jeunes.

L'entrée par l'accueil en passant par les extérieurs sud et l'accès par un tunnel partant du sous-sol, sont interdits de stationnement pour les jeunes.

L'accès aux bureaux des formateurs est donc autorisé si le jeune est accompagné d'un-e adulte ou s'il se déplace. Toute suspicion d'immobilité et d'installation, lui vaut des remarques et incitations à se déplacer. La présence seule et prolongée d'un-e jeune dans le couloir des bureaux, assez fréquente lorsque celui-ci est dans l'attente, l'amène à se justifier à moult reprises, auprès des adultes rencontrés. Un seul malentendu peut amener un-e jeune à se faire exclure et dans ce système, les apprenant-es sont la plupart du temps dans une situation de transgression, au regard des efforts à déployer.

II.2.2 . A qui appartient ce jeune ?

Mais les personnes n'ont pas toutes la même place dans cet univers au bord de la folie. Il n'est pas anodin que l'écriteau s'intéresse à ce « TOUS » en majuscule.

A mon arrivée à la MFR de Sainte Anne, j'avais remarqué avec plaisir qu'un petit groupe de jeunes femmes, élèves de deuxième année en BEPA SAP, aimaient à stationner devant l'entrée du bureau des monitrices, responsables et tutrices de leur classe. Sans entrer dans le bureau, elles restaient ainsi dans le couloir étroit à entretenir discussions et plaisanteries. Je remarquais que le traitement et les habitudes étaient différents pour les autres élèves, la plupart du temps déplacés s'ils se rapprochaient des bureaux et tentaient une prise de contact.

La présence fréquente de ce groupe amical engendrait en général un mélange de sympathie et d'agacement. Il fut convenu, dans les nouveaux principes d'organisation à l'arrivée de J.P. en nouvelle direction, qu'il n'y ait plus deux poids, deux mesures dans la présence des jeunes dans cet espace. Pour une question « d'égalité », tous les jeunes furent expressément interdits d'accéder aux bureaux.

De quoi parle cette « égalité » ? Cela raconte-t-il que des jeunes n'aient pas les mêmes droits à stationner, circuler, en fonction de leur relation avec les formateurs ? Existe-t-il alors des différences en fonction des formateurs ? A quel endroit et pour quoi faire différence ?

Lorsque j'ai débuté, j'ai développé une peur, qu'un-e jeune stationnant dans un couloir pour me voir, pouvait avoir plus de chance de se faire exclure et recommencer son parcours. Je ne peux me rappeler à présent si cela était bien le cas. Mais j'avais déjà intégrée, et non « compris », qu'à travers lui ou elle, une forme de violence à l'exclure,

c'est moi qui suis touchée et questionnée, punie. Les jeunes intuitivement comprennent que je n'ai pas de « poids », que je subis une oppression. Mon « autorité » dépend de ces considérations et il n'est pas étonnant que le mépris des collègues se reporte sur les jeunes qui vont également jouer le jeu de l'oppression avec moi.

III . Questionner le terrain

L'apprentissage des outils de la sociologie, et notamment de l'entretien, passe par une phase d'expérimentation dans la pratique et d'exploration du terrain de recherche. Le choix d'opter pour un entretien, plutôt qu'un questionnaire par exemple, lors de cette phase d'exploration, correspond tout simplement à une intuition de s'appuyer sur du matériau d'entretien en analyse.

Il s'agit de tester un outil de la sociologie et par là-même entrer en relation avec le terrain de façon différente, par un regard et un statut de chercheur. Le statut de cet entretien n'est donc pas seulement d'être une épreuve au banc d'essai, mais aussi la récupération d'un matériau d'analyse.

Dans le contexte de réalisation, le terrain de recherche est nommé de manière générale. Il s'agirait peut-être des maisons familiales rurales, et j'occulte l'idée de m'entretenir avec des apprenant-es ou des collègues de la MFR de Sainte Anne les Aigrettes. Ainsi, entre février et avril 2015, quatre personnes sont consécutivement contactées. Elles sont identifiées comme suffisamment proches, géographiquement ou professionnellement, de la MFR de Sainte Anne les Aigrettes, pour en être éloignées.

III.1 . Attirée au terrain...

Je choisis pour commencer Y., un des co-formateurs qui accompagnait notre groupe de moniteurs et monitrices en formation au CNP entre 2011 et 2012. A l'époque, il intervenait également auprès des MFR des Pays de la Loire pour accompagner des équipes éducatives en questionnement sur leurs pratiques, mais aussi celles qui sollicitaient une aide. Une timide sollicitation pour un entretien, envoyée par mail, n'a pas reçu de réponse.

Ensuite, je prends contact avec C., travaillant à la Mission Locale de Rennes, rencontrée en janvier 2014 lors d'une de ses interventions dans une classe de terminale bac pro à la MFR de Sainte Anne. Elle présentait les services proposées par la Mission Locale : accompagner les jeunes de 18 à 25 ans en recherche d'emploi. Le Conseil Régional lui confie également des missions de recherche et, en janvier 2014, elle s'intéresse particulièrement aux impacts des représentations genrées des métiers sur les choix d'orientation des femmes. A cette époque, j'étais fascinée par son travail et imaginait déjà une reconversion. Lorsque je prends contact fin avril, j'apprends de son répondeur vocal qu'elle est en congé jusqu'à fin mai.

Consciente du temps de travail de retranscription et d'analyse que demande un entretien, je décide de ne pas attendre de réponse fin mai pour orienter mes recherches sur quelqu'un d'autre. Je propose à D., maraîchère et animatrice pédagogique habitant dans le village voisin, de jouer le jeu. Malgré des activités chronophages, D. accepte,

curieuse également des SIAES et du DHEPS. Je me réjouis d'autant plus de son accord qu'elle consacre certaines de ses activités à la création d'événements artistiques et culturelles avec les jeunes du village. Je suis en effet certaine à ce moment-là que je trouverais des liens avec ma question de recherche lorsqu'elle abordera certaines de ses activités. Non seulement parce qu'elle crée et anime des activités avec les adolescents du village, mais aussi parce qu'elle pratique avec son compagnon, ses beaux-parents et gère sa vie de famille et professionnelle en un seul bloc. D. a par ailleurs l'air épuisée. L'entretien est programmé le 26 mai 2015. Malheureusement, à mon arrivée, D. apprend l'hospitalisation d'urgence d'une membre de sa famille, en fin de vie. Nous nous quittons sur cette triste nouvelle, sans avoir réalisé l'entretien.

Devant l'urgence, je fais jouer mon réseau et prend contact avec Hector, le beau-père de l'animatrice en poste à la MFR de Sainte Anne, qui y prendrait les fonctions de surveillant d'internat en septembre 2015. Nous convenons par téléphone de réaliser l'entretien dans un café.

III.2 à mon corps défendant

Ayant déjà réalisé des entretiens pendant mes études, je savais que la conversation pouvait être inaudible dans un café et ai finalement convenu avec Hector de nous retrouver à son domicile.

Je ne voulais pas faire cet entretien avec Hector car il représentait le sac de nœud coulant qu'était pour moi la MFR. En effet, quelques événements d'importance s'étaient déroulés peu de temps avant notre entretien. La veille, je me suis retrouvée à expliquer bien mal à l'aise à un collègue, veilleur de nuit à l'internat, qu'il était licencié et qu'il devait attendre l'arrivée du président de l'association. Je savais depuis quelques jours avant lui ce qui lui arriverait, et cela était d'autant plus pénible qu'il s'agissait de fautes professionnelles. Celles-ci avaient été prises en flagrant délit par le président de l'association, en planque un soir dans sa voiture devant l'internat.

Lorsque je prends contact avec Hector, qui accepte volontiers cet entretien, je ne sais pas moi-même quels sont les objectifs, à part éviter de parler du terrain de recherche.

Profondément bouleversée, c'est avec une inflammation oculaire et une arrivée « à l'aveugle » qu'Hector me reçoit. Il s'est avéré une personne douce et joyeuse et a pris de soin de moi avant de démarrer l'entretien, m'autorisant ainsi à faire le vide et me concentrer sur notre échange à venir. Dans une présentation obscure de mon thème de recherche, je lui expliquai m'intéresser aux pratiques pédagogiques en Maison Familiale Rurale. Sans grille d'entretien ou liste de questions, ma consigne fut simple, celle pour Hector de me parler de sa vie de manière générale, de son parcours et il a vite commencé à se raconter, avant même que je ne prenne le temps d'allumer mon appareil enregistreur.

Je suis curieuse pendant cet entretien de comprendre ce qui séduit Hector dans sa volonté de travailler en Maison Familiale Rurale et je tente également de repérer les endroits où sont les illusions et potentiellement les faiblesses qui le mèneront à sa perte.

Hector m'a tout d'abord parlé de ses expériences professionnelles, en mettant l'accent sur leur diversité et leur richesse. Un premier bilan qui révèle ce que représente pour lui le travail. D'une part, il oppose le manuel et l'intellectuel, d'autre part, il met en avant avec fierté la diversité de ses expériences, qui se complètent : la boulangerie, le travail de bureau, le soin auprès de personnes handicapées. Sa fierté repose sur son investissement dans ses activités professionnelles. Il met également l'accent sur ce qu'un parcours professionnel aussi riche apporte en terme d'apprentissage : s'adapter à un « patron », et apprendre à être à l'écoute et non dans la contestation, qui serait l'apanage de la jeunesse. Cette « jeunesse » ce sont également les jeunes de la MFR, qu'il décrit à travers la vision de F., sa belle-fille animatrice, qui lui donne les conseils à tenir pour les futurs et inévitables moments de « crise » qu'il vivra à la MFR.

La famille et l'histoire familiale d'Hector tiennent une place importante en terme de transmission d'une structure de pensée, au-delà même de ce qui pourrait être nommé valeur. Sa famille, d'origine espagnole, ayant vécu à Oran, porte les stigmates d'un passé fait de violence en pleine guerre d'Algérie. Il y revient d'ailleurs à la fin de l'entretien en parlant de la nécessité d'avoir eu recours à une psychologue et de prendre soin de lui et de sa santé. Il espère également léguer son entreprise de traiteur à l'un-e de ses enfants, ce qui lui permettrait de « partir en beauté ».

Dans sa situation actuelle, Hector se prépare à commencer un nouveau travail, surveillant d'internat, et mettre entre parenthèse, mais sans s'arrêter, la vente de paella. Une fin s'annonce : la retraite dans quelques années. Il dit éprouver la nécessité de « ralentir » dans son activité de traiteur, mais de rechercher à sortir de la « routine » qui s'est installée. Il se projette dans l'avenir en portant les savoirs et le voyage comme l'accession à une forme de liberté. Cette future expérience à venir à la MFR fait partie de ce projet de se préserver mais également de le rassurer dans ses capacités à toujours apprendre de nouvelles choses.

Mes interventions pendant l'entretien ont été de nature interrogative ou exclamative. Cela pouvait s'apparenter à une conversation, car je me suis autorisée des remarques très subjectives, comme par exemple : « Et le langage des jeunes, ce sera peut-être une autre culture, un autre langage? ». Cet entretien exploratoire a été réalisé alors que je n'étais pas en position de chercheuse, je l'ai vécu avec les filtres émotionnels de l'époque. Il ne fait pas partie de la cohorte de matériaux à analyser. Mais il permet cependant de repérer des thèmes en lien avec cette recherche et de vivre la posture de chercheuse à travers l'outil de l'entretien.

III.3 . Les liens avec la recherche

L'expérience de cet entretien m'a interrogé sur ce qui se crée dans une situation de communication comme celle-ci. La présence d'un appareil enregistreur, la consigne de parler et de s'écouter construit dans mon imaginaire un lieu tiers, imaginaire, un quelque chose qui devient « nous », qui est un lieu de l'implicite, où se mêlent les pensées inconscientes. Nous pourrions mettre les mots d'influence réciproque, d'empathie, de lectures inconscientes des corps. Cet entretien exploratoire me dit surtout qu'il me faudra être vigilante plus tard à enregistrer dans un lieu où il est possible de rester aussi concentré et attentif au discours de la personne entretenue, et à entretenir.

Ensuite, je m'aperçois qu'il est important pour moi de décrire le contexte de l'entretien. Je me pose ainsi la question de matériau supplémentaire d'analyse, comme l'observation de la situation de l'entretien ou du contexte général.

Cette expérience marque déjà des thèmes soulevés dans cette recherche : l'importance du travail, comme lieu de transformation personnelle et d'apprentissage des savoirs mais aussi des mécanismes liés à l'obéissance ; l'importance de l'histoire familiale et de l'héritage socio-culturel ; l'importance du corps et de notre capacité à l'écouter parler ; la question de l'autorité.

C'est par ailleurs sur cette question que je me sens en défaut et en tension. En effet, Hector pratique la douceur et la tendresse dans ses échanges, et malgré la certitude que cette attitude ne pourrait résister à la MFR aux injonctions à mettre en ordre les jeunes, je me suis presque laissée convaincre et espérer qu'Hector pourrait faire autorité, sans agir avec autorité. La crainte, voire la tristesse, d'entendre plus tard son échec, n'est finalement que le reflet du mien.

III.4 . Conclusion

A ce stade de la recherche, les travaux d'écriture rassemblent un patchwork de matériaux et le témoignage d'une démarche et d'une formation. Pourtant, il fut occasionnellement remis en cause, ou plutôt considéré à une autre place. En effet, je fus encouragée à vivre pleinement cette « psychanalyse par procuration », afin d'exorciser une dépression liée au travail. Le statut de recherche fut ainsi quelques fois retiré de ma démarche et ça pique à vif ! Donner de la légitimité à cette recherche fut non seulement nécessaire pour soutenir une démarche d'éducation populaire et de recherche-action, mais également pour m'autoriser, au regard des collègues, à aller enquêter et questionner ce rapport au terrain si douloureux.

L'évolution des questions de recherche met par ailleurs l'accent sur une disparition. Celle de la violence. Plusieurs titres des différentes versions-étapes du mémoire furent proposés :

- ✓ L'enjeu de la transmission à l'adolescence, la sacralisation de l'adulte
- ✓ La MFR, gardienne d'un fonctionnement social lié au patriarcat : « Réussir autrement en échouant tout pareil »
- ✓ Sclérose des neurones pédagogiques ou refoulement d'expertise pédagogique : les moniteurs en maison familiale rurale sabotent-ils le parcours des jeunes en niant la pédagogie de l'alternance ?
- ✓ Comment se crée la transmission des apprentissages entre le terrain et l'école chez des jeunes en formation en Maison Familiale rurale ? La construction d'une approche utilitariste du temps en pédagogie de l'alternance.

Dans ma volonté de mettre en exergue mes dés-illusions, je fais ces deux importants constats : les apprenant-e-s sont, pour beaucoup, heureux de leur parcours en MFR, et les collègues affirment leur passion et fierté à travailler dans cette école. Malgré mes tendances à offrir une vision binaire de cette école, j'en considère la complexité. Aller sonder et déterrer mon point de vue est une démarche qui nécessite de redéfinir des termes que j'utilise et les raisonnements que j'ai construits. Certaines lectures théoriques ont contribué à donner du sens et structurer une problématique.

Chapitre 3 : Apports théoriques et problématique

Dans la profusion des propositions théoriques en cours de formation, l'exploration de certaines questions est rendue possible par la rencontre de deux auteurs. D'une part, Catherine Baker, qui transmet ce qu'elle comprend de l'oppression des adultes sur les enfants, d'autre part Nicolas Jounin, qui raconte la violence des rapports de classe en décrivant avec une grande clarté les méthodes sociologiques d'exploration et d'analyse de terrain.

I . Contre l'oppression des adultes sur les enfants

I.1 . Catherine Baker

Catherine Baker²² est journaliste. Elle a travaillé pour divers journaux dont Libération. Elle a également animé quelques émissions sur France Culture dont les thèmes traitaient de l'enfermement. C'est une femme engagée, dont les thèmes de prédilection illustrent bien une posture libertaire. Son dernier livre, « *Pourquoi faudrait-il punir ? Sur l'abolition du système pénal* » paru en 2004, traite de l'abolition du droit pénal et des prisons. Elle a aujourd'hui 67 ans et habite un village du Lot où elle a animé par ailleurs en 2014 des ateliers d'écriture.

L'ouvrage « *Insoumission à l'école obligatoire* » est publié en 2006. Elle écrit ce livre à sa fille qui a alors 14 ans, et qu'elle a élevé en mère célibataire. Le style d'écriture de cet ouvrage est marqué par ce jeu de faux dialogue où Catherine interpelle très souvent sa fille : « *Tu me diras* », « *Ne souris pas* », « *La vie, c'est ce qui bouge, Marie* », « *pense bien à tout ça, ma chérie* » et illustre nombres d'idées par leurs expériences communes : « *Jamais nous n'oublierons « la robe jaune ». Tu avais quatre ans.* ». Le point de vue personnel, en toute subjectivité assumée se trouve dans le « je », dans la ponctuation expressive qui accentue ce jeu de dialogue : « *Je veux comprendre. Comprendre!* », « *N'empêche... c'est rare* », dans le choix d'un vocabulaire quelques fois familier qui laisserait à penser qu'il s'agit d'un premier jet d'écriture, d'une parole lancée en l'air : « *On fout aux gosses des torgnoles* », « *glander à l'école* », et enfin dans le champ lexical très large des émotions : *répulsion ; détesté ; horreur ; j'ai honte ; heureuse ; j'étais un peu chagrine...*

Ce livre a pour objectif principal d'expliquer à sa fille les raisons l'ayant amené à ne pas la scolariser, et sa meilleure preuve pour justifier son choix est l'épanouissement de cette dernière. Le style d'écriture peut être un choix en adéquation avec le sujet abordé, pour illustrer ce que peut être une autre relation entre une enfant et sa mère, adulte, mais aussi pour provoquer les conservateurs au langage banalisé. Elle signifie par là qu'elle est humaine avant d'être mère ou femme de ou écrivaine ou journaliste. Et c'est avec cet état qu'elle considère les relations avec les autres et non en rapport à une fonction ou un statut.

Catherine Baker s'autorise ce ton, bien souvent cynique, tout en apportant des éléments de réflexion, des citations. Elle s'appuie alors sur des lectures assez

22 BAKER Catherine, 1985, *Contre l'oppression des adultes sur les enfants*, chapitre 5 dans : *Insoumission à l'école obligatoire*, Paris, Bernard Barrault.

éclectiques, puisque nous retrouvons des sociologues, psychologues, historiens et pédagogues.

I.2 . « L'enfant est la propriété de l'adulte. C'est sa petite chose »

Pour Catherine Baker il est nécessaire de déconstruire la notion d'enfance, tout d'abord parce qu'elle justifie l'existence de l'adulte et le rapport de domination adulte-enfant. Ensuite, « l'enfant » comme idée récente en sociologie, est un groupe spécifique de notre société contemporaine et peut donc être révélateur d'un fonctionnement plus global aujourd'hui. Il s'agit en quelque sorte d'une illustration de nombreux rapports de soumission-oppression.

Une idée commune affirme qu'un enfant ne peut être responsable de lui-même et ne sait donc pas prendre des décisions le concernant, que ce soit en terme d'apprentissage, de santé, voire même de goût. Catherine casse cette idée en l'illustrant de situations vécues avec sa fille, avec qui elle travaille à une relation basée sur la confiance et l'équité.

L'enfant existe pour elle d'un point de vue spirituel : « l'esprit d'enfant », pouvant être vécu par tous ; et d'un point de vue physique et intellectuel : une « jeunesse ». Mais elle refuse les jugements de valeur et c'est ainsi qu'elle attaque les nombreuses casseroles idéologiques qui ont permis la construction de l'enfant inférieur à l'adulte. Elle questionne ainsi Jean Piaget²³ en relativisant ses théories de l'apprentissage, qui reposeraient alors sur deux postulats : adopter un point de vue évolutionniste à échelle humaine et croire en l'existence d'une réalité objective. L'adulte serait l'aboutissement, le projet, l'idéal, puisqu'il détient La Vérité. Cette interprétation légitime une place de l'adulte à un degré supérieur à l'enfant.

I.3 . C'est quoi se soumettre ?

Catherine s'étendra longuement sur l'expérience²⁴ menée par Stanley Milgram en 1960-1963 et qui porte sur la soumission à l'autorité. Le cadre expérimental propose à des sujets d'aider à une expérience scientifique portant sur le conditionnement aux apprentissages. Un « savant » intime l'ordre de punir à coup d'électrochocs un étudiant, alors acteur, en cas de mauvaise réponse au test. A cet ordre donné de façon courtoise, sans menace, 65% des personnes vont aller jusqu'à infliger des électrochocs mortels, alors que, dans une enquête menée au préalable, la majorité des psychiatres ou personnes lambda étaient assurés que cela ne concernerait que 1 ou 2% de personnes, définies certainement comme ayant des pathologies.

23 Jean PIAGET (1896-1980), précurseur de l'épistémologie génétique qui se fonde sur l'analyse du développement de la connaissance chez l'être humain. Il rend compte de l'évolution de la connaissance à travers l'étude du développement de l'intelligence chez l'enfant.

24 En 2009, France Télévisions diffuse le documentaire « le jeu de la mort », mettant en scène un faux jeu télévisé (*La Zone Xtrême*) reproduisant l'expérience de Milgram. La différence notable est que l'autorité scientifique représentée par le technicien en blouse grise est remplacée par une présentatrice de télévision. Selon les premières estimations, le taux d'obéissance est de 81 %, supérieur au 62,5 % de l'expérience originale.

Des résultats et de l'analyse de cette expérience, Catherine met en avant plusieurs éléments.

D'une part, la légitimité de l'autorité, incarnée par la fonction même du savant en blouse blanche, a comme rôle essentiel de flatter les capacités d'obéissance du sujet. Celui-ci ne risque en désobéissant que d'être désavoué par l'autorité, ce qui apparaît comme plus important que la souffrance et la vie de l'étudiant-acteur recevant les électrochocs.

D'autre part, une croyance commune (l'enquête préalable à l'expérience de Milgram évoquée plus haut) suppose que chacun disposerait d'un libre-arbitre dans toutes situations et ne se soumettrait qu'en cas de danger. Cette croyance est insidieuse puisque les sujets de l'expérience estiment avoir accepté librement toute la situation proposée. En conséquence, il est difficile de reculer et de refuser les ordres à mesure de l'intensité des électrochocs infligés. Continuer à obéir reviendrait paradoxalement à se convaincre de sa propre liberté de départ.

Dans cette expérience, autre chose en est ressorti : les femmes ont clairement exprimé un malaise supplémentaire. Tirillées comme les hommes, un autre conflit s'ajoute, s'interdire de montrer une sensibilité face au savant. Ces femmes expliquent par la suite qu'elles éprouvent ce même conflit dans leur rôle d'éducatrice où elle se doivent de tenir la tête droite pour rester crédible face à un enfant.

L'expérience de Milgram soulève une controverse où la question de la morale est posée. En effet, les sujets ne sortent pas indemnes de ce vécu pour le moins traumatisant. Mais pour Catherine Baker, la sociologie se doit de se rapprocher des conditions réelles. Et dans la vie réelle, le mensonge est commun.

À l'école, l'objectif dit est l'apprentissage, mais l'objectif inavoué est d'inculquer l'obéissance. Faire acquérir de l'autonomie à son enfant cache le désir inavoué de vouloir quelque chose pour lui, notamment d'être bien poli et obéissant face aux nombreuses figures qui agissent d'autorité. Catherine Baker évoque cependant le rôle des enfants dans ce rouage, puisque beaucoup d'entre eux l'accepte.

Elle est en colère contre tout un processus de soumission mis en place dès notre venue au monde. La figure d'autorité en la personne de l'adulte, « la persona » - le rôle dans une pièce de théâtre - la révolte car elle implique un passage vers l'abrutissement, la perte de sa singularité, et légitime les humiliations quotidiennes faites aux enfants, que cela soit dans les propos que dans tout un projet de société.

Cela m'amène à comprendre qu'obéir est un mot plus fort et plus complexe que subir. Il y a une forme de violence invisible dans l'obéissance et qui provoque des souffrances en profondeur, ce que Catherine Baker explique par ailleurs : « *En vieillissant, l'enfant sera forcé de comprendre que la communication, hélas, suppose l'utilisation navrante de plus petits dénominateurs communs. Il lui faudra alors attendre toute sa vie pour reconquérir sa singularité.* »

I.4 . Les liens avec la recherche

Catherine Baker offre d'une part quelques légitimités au travail de recherche en cours et à venir, et d'autre part, des éléments de compréhension des formes de pouvoir.

« Insoumission à l'école obligatoire » s'appuie sur une friche émotive très dense. De la colère à l'amour, des sentiments d'injustice à la fierté de sa relation mère-fille, Catherine Baker s'autorise à considérer ses émotions comme des indicatrices légitimes pour observer le monde. Elle s'appuie également sur une expérience personnelle pour construire son propos. Ainsi, cette lecture légitime le processus de recherche-action. Cela déverrouille des freins à s'appuyer sur un vécu personnel et à offrir du sens aux émotions traversant cette recherche.

Les références théoriques choisies dans cet ouvrage viennent également redorer la maison théorique de l'actrice-chercheuse, qui reconnaît les thèmes maintes fois attrapés, et sans doute suspendus, de ses études universitaires.

Outre la méthode et le style de cet ouvrage, ce que raconte l'auteure, de l'oppression des adultes sur les enfants, nous invite à poser d'autres questions :

D'une part, l'école est un lieu d'apprentissage de l'obéissance. Il me semble aussi que le milieu professionnel en est la finalité. Le pouvoir n'est-il pas justement de nous rendre utile ? J'ai compris à la MFR que le dispositif de l'alternance, sous couvert de permettre aux jeunes de « réussir autrement », embrasse toutes les valeurs de travail pour les insérer dans le monde professionnel. Cela implique finalement une entente et une collaboration sur les finalités du projet éducatif entre les formateurs, les maîtres de stage et les familles. Mais alors que j'observe le jeu du pouvoir de l'équipe éducative sur les jeunes, il est bien question pour eux d'accompagner chacun-e d'entre eux à la réalisation de leurs désirs, dans leur projet.

D'autre part, l'existence d'une catégorie sociale est à définir avec clairvoyance pour entrevoir l'organisation d'une société. L'existence de l'« enfant » suppose l'« adulte » et une relation entre eux. Et les rapports de pouvoir observés à la MFR en terme d'âgisme sont nombreux. Les qualifications des apprenant-es en « petits », « enfants », « jeunes », « jeunes adultes » posent des questions sur les autres critères possibles de catégorisation à la MFR : genre, origine sociale, statut professionnel, origine culturelle. Si l'existence de diverses grilles de lecture des individus forment des relations où les un-es ont plus de pouvoir que les autres, à qui profite le crime ? Et si une personne a du pouvoir, où n'en a-t-elle pas ?

Enfin, si obéir atteint notre « singularité », s'agit-il de violence, de souffrance, de folie ? Lorsque Catherine Baker parle de « persona », je comprends qu'il existe une façon de porter des masques, de jouer des rôles. Qu'y a-t-il à voir entre identité, construction de soi, de ses désirs, de son éthique ? Est-il possible d'incarner des contradictions trop fortes ? Mes désirs sont-ils bien les miens ?

II . En voyage de classes avec Nicolas Jounin

Sociologue, Nicolas Jounin enseigne depuis huit ans à l'université de Paris 8 Seine-Saint-Denis. De nombreuses publications sont liées à la sociologie du travail, comme en 2011 la parution de « *On bosse ici, on reste ici ! La grève des sans-papiers, une aventure inédite.* », en collaboration avec d'autres auteurs, ainsi qu'en 2008 la parution de « *Chantier interdit au public, enquête parmi les travailleurs du bâtiment.* »

Si le travail, l'immigration, les relations inter ethniques et les questions liées aux classes sociales sont ses thèmes de recherche, c'est par le terrain et l'expérience que Nicolas Jounin extrait ses matériaux. A la façon par exemple de Florence Aubenas²⁵ qui va s'immerger dans le milieu prolétaire du nord de la France, Nicolas Jounin se fait embaucher en tant que manœuvre dans les entreprises car il est intéressé à ce moment-là par le travail intérimaire dans le secteur du bâtiment.

En 2011, c'est en tant qu'enseignant en sociologie qu'il propose aux étudiants en première année de Licence une enquête menée collectivement sur un terrain : le 8ème arrondissement de Paris, les fameux beaux-quartiers.

II.1 . Étude et accompagnement

Ces étudiants sont issus des quartiers nord de Paris et leur position d'apprentis-chercheur-se-s chez la classe dominante est une façon d'interroger cette posture et le rapport qu'ils et elles vivent, ressentent et questionnent avec leur terrain de recherche. En référence aux études des Pinçon-Charlot²⁶, Nicolas Jounin vise plusieurs objectifs à travers cette étude. D'une part, permettre à des apprentis-chercheur-se-s de s'appropriier les outils d'enquête du sociologue à travers une expérience de terrain. D'autre part, d'observer les mécanismes de domination sociale qui sont en réaction à une situation d'enquête inversée, selon les traditions ayant cours dans les milieux scientifiques.

En tant qu'enseignant, sa méthode pédagogique rejoint l'intérêt du chercheur à l'action-recherche et la conviction que *« l'enseignant n'est pas le gardien d'un savoir pétrifié qu'il distille à la piétaille ignorante, mais juste quelqu'un qui a déjà emprunté le chemin menant à la production de connaissances et qui, sorti plus expérimenté de ce parcours, accompagne les étudiants qui tentent de faire de même sur d'autres sujets. »* (p. 228) Dans ces lignes, à travers le vocabulaire employé, se lit la colère face à la caricature de l'enseignant-conférencier tout puissant. Nous repérons aussi ce qui fait un des sujets de l'ouvrage : sa posture pédagogique. En effet, l'aventure sociologique narrée dans ce livre illustre ce que Nicolas Jounin aime faire : enseigner. Il accompagne les étudiant-e-s grâce à un mélange de prise de distance, d'incitation à une rigueur intellectuelle, de mise en confiance, tout cela teintée d'un réel plaisir de vivre cette expérience avec eux.

II.2 . Inter-agir avec le terrain

L'ouvrage raconte le travail sur trois années - de 2011 à 2013 - des étudiants, apprentis-chercheurs, testant les outils de l'observation et de l'enquête sociologique. Nicolas Jounin écrit dans un style à la fois narratif et argumentatif, en structurant les étapes de cette mise en situation pédagogique dans leur déroulement chronologique. La lecture est rythmée par des allers-retours terrain-théorie qui me semble faciliter la compréhension des propos et qui s'avère une illustration directe des objectifs pédagogiques en jeu.

En effet, l'accompagnement de Nicolas Jounin se situe sur la gymnastique nécessaire de se dégager du ressenti pour passer à l'analyse. Sans dévaloriser outre

25 Dans « Sur le quai de Ouistreham » paru en 2010.

26 Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon sont sociologues, spécialistes des questions de domination sociale.

mesure les émotions, issues de l'expérience vécue par les étudiant-e-s en position d'enquêteurs et enquêtrices, il leur propose de les écrire et de les passer au tamis de la théorie. Par exemple, lorsque les étudiants sont en situation d'observation et que leur présence induit des réactions qui les bousculent, il est important d'en revenir à des mécanismes, processus sociologiques pour prendre de la distance. Je cite l'exemple d'une situation d'observation dans un café où les étudiant-e-s se voient « offrir » une part de gâteaux par deux bourgeoises : « *Certains (étudiants) font même l'objet d'une inclusion bienveillante, qui ne va pas sans ambiguïté : lorsqu'on est traité comme une sorte d'invité, on est renvoyé à une figure d'étranger et tributaire des faveurs de l'invitant. José et Rokia font ainsi l'expérience non de pratiques excluantes, mais d'une intégration subordonnée.* » (p.66).

Mariant l'ironie et le propos scientifique, l'auteur livre une aventure humaine qui me renvoie à mes propres démarches, étapes à parcourir dans cet apprentissage du regard du chercheur. Et, ce qui me procure une belle joie de lecture, Nicolas Jounin relate son amour du récit et de l'aventure.

II.3 . Les liens avec la recherche

Pour commencer, la question des classes sociales est un sujet sensible dans la question de recherche et plus spécifiquement des rapports de domination que leur existence implique. Nicolas Jounin fait référence, très tôt dans l'ouvrage, à Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, sociologues et spécialistes des questions de castes et de la violence qu'elles engendrent. Je suis parcourue par des faisceaux amères, imprégnés de souvenirs de révolte et de convoitise liés à ce sujet. Les conseils méthodologiques proposés par l'auteur pour analyser ce qui fait émotion et réaction, m'invitent à les suivre.

Cet ouvrage est en quelque sorte un premier manuel de l'apprentie chercheuse, car le déroulement méthodologique ainsi décrit et illustré est facile d'accès. L'ouvrage offre avec beaucoup de générosité les savoirs construits par les étudiant-e-s et leur enseignant. Observer, noter ses impressions, les expliquer, faire appel à la théorie, enquêter plus précisément, revenir à la théorie et aux définitions et continuer le processus de filtrage. C'est passionnant et la démarche requiert beaucoup de patience.

En outre, l'expérience pose la question de la posture de recherche dans le monde scientifique, où il est plus que de coutume d'étudier les pauvres que les riches. Et cette dimension m'intéresse au regard de la légitimité de chercheuse pour mener et analyser un entretien. Car si prendre de la distance n'a rien à voir avec prendre de la hauteur, je peux mettre à plat les schémas traditionnels du chercheur que j'ai intégrés.

En terme de méthodologie, il fait aussi référence à Olivier Schwartz, sociologue contemporain, traitant du monde ouvrier : « *les perturbations ou les événements déclenchés par l'irruption de l'observateur disent nécessairement quelque chose de l'ordre qu'ils dérangent. D'autres fois, alors qu'on s'attend à perturber, voire à être malmené, il n'en est rien, et c'est tout aussi instructif.* » Cette citation m'aide beaucoup à comprendre que le chercheur n'est pas une entité omnisciente bénéficiant d'un pouvoir magique d'invisibilité. Et plus encore, sa présence et son implication dans une recherche est déjà sujet d'étude dans ce qu'il provoque ou non.

Par ailleurs, cet auteur me fascine par son parcours d'enquêteur, de chercheur, et d'écrivain. Car si l'expérience pédagogique est une réussite, tant dans la démonstration de l'utilité d'une action-recherche, que dans les savoirs construits, Nicolas Jounin a su sublimer cette aventure en traduisant ce qu'il en a vu et vécu à travers ce roman scientifique : *« Et là, je me tiens face à deux hommes mûrs qui arborent des costumes dont je suppose qu'ils sont bien choisis et bien portés – mais qui sait, peut-être les prend-on dans leur milieu pour le comble du mauvais goût ? Mon propre costume m'apparaît plus que jamais comme un corps étranger qui pique. Je ne suis pas sûr d'être convaincu par le raisonnement des Pinçon-charlot, par la bonne volonté vestimentaire qu'ils recommandent quand on va discuter avec des puissants. N'empêche, j'ai joué ce jeu. Et me voici en face d'un puissant relatif qui a lu les Pinçon-Charlot, et me toise de haut en bas... J'évacue le vertige de cette mise en abîme en m'engouffrant dans le baratin que j'ai préparé. »* (p.8).

Outre les questions de méthode et de style d'écriture, je suis attirée par la qualité de la relation pédagogique et de sa conceptualisation. Je sais être partie de la MFR, en remettant en cause mes connaissances et mes capacités à enseigner et accompagner. Cela a tué mes désirs à retourner sur ce terrain et je n'éprouve à présent qu'une forme de honte à avoir pratiqué le métier de monitrice sans savoir ce que je faisais. Je me pose également la question dans cette recherche : pourquoi ai-je l'impression de ne pas avoir appris un métier ?

III . Problématique de recherche

A ce stade de la recherche, il me semble avoir posé ce qui constitue le thème à travers ces mots-clés : pouvoir – éducation – soumission – sanction – métier – corps – violence.

Pour resserrer mes questions, mais aussi pour conforter ma posture de chercheuse, j'ai encore besoin de retrouver ce qui a fait violence en moi, en laissant parler le corps. Car « ça » apparaît en effet, dans l'accumulation et la décortication de ce qui fait matière dans cette première partie.

Il y est d'abord question de « mon » corps, à la fois bouleversé, malade et en pleurs que médusé, pétrifié et incapable. Qu'est-ce que cela dit des frontières et des échanges entre le corps moléculaire et imaginaire ? En quoi le cuir de la peau n'est qu'un énième passage entre soi et les autres ? S'il est plus que probable que les rapports de pouvoir agissent sur la vue, la respiration, le tremblement des mains, la courbure d'un dos, la perte de poids..., à quel moment survivre devient plus important que vivre ?

Il s'agit, en outre, du corps des « jeunes », pris dans des interdictions et des autorisations à se mouvoir. Des corps qui sont renvoyés à ce qu'ils dérangent, mais aussi considérés comme un potentiel instrument de pouvoir sur d'autres.

La pression du pouvoir exercée à mon encontre a pu prendre une forme détournée, en agissant sur les jeunes. Mais elle s'est aussi exercée de manière plus directe.

Dans mon apprentissage du métier de moniteur en MFR, j'ai pris comme référence Jolène et Loïc, qui réussissent aisément à faire autorité auprès des jeunes. Les résultats sont très positifs car ils garantissent une transmission de savoir de qualité, et les relations avec les jeunes sont visiblement excellentes. A ce moment-là, je fais l'hypothèse a priori, qu'un enseignement de bonne qualité dépend des capacités à faire autorité, et plus justement d'« être » autoritaire.

Souvent en difficulté, je suis obsédée par l'autorité qui m'échappe et la place que j'occupe. Car mon désir est construit de façon à gagner la sympathie de mes deux collègues et mon énergie consacrée à éviter la violence de la sanction que je vis : refus de m'aider ou de transmettre les savoirs et compétences en lien avec le métier, remarque dévalorisante sur mes choix d'habitat en colocation et ma façon de m'habiller, caricaturer (et donc dénigrer) les tentatives de réflexion politique sur l'éducation et, enfin, s'attaquer directement à mon corps, dans ce qu'il provoque de désir (me faire jouer le rôle de la potentielle maîtresse du directeur) ou de répulsion (me signaler que mon odeur corporelle indispose).

Si un manque d'assurance, et surtout une fragilité dans l'amour de soi me prédispose à rechercher de la reconnaissance, la sympathie des collègues est-elle importante pour penser et agir en tant que moniteur ? Savoir se faire obéir est-elle une condition pour enseigner ?

De ce que j'ai pu analyser de mon parcours et des apports théoriques, dire qu'il y a « violence », c'est accepter ce ressenti comme un indicateur de ce qui définit mon rapport au terrain et l'endroit du problème. Et nous pouvons déjà faire l'hypothèse que c'est en lien avec une forme de sanction, qui prend pour objet le corps.

Ce corps est attaqué à plusieurs endroits : à l'endroit du genre et de la sexualité, à l'endroit de la jeunesse, à l'endroit de la sensibilité et de l'intelligence. D'autres questions se posent alors : est-il plus difficile de prendre une place d'enseignant en étant une jeune femme ? L'objectif des sanctions peut-il être de me former ?

Un phénomène, ou un processus d'ensemble, est en lien avec la punition comme moyen d'éduquer. Mais il est également question de mouvement ou de déplacement.

Cela concerne la proximité et la mise en distance, mis en dialectique dans la relation entre les apprenant-es et les membres de l'équipe. Que signifie être proche ou trop proche des jeunes ? Est-il nécessaire d'être proche d'un jeune pour construire une relation pédagogique de qualité ?

Cela concerne également le fait de garder et défendre un territoire, une place, un espace, au détriment des envies de partir. Les espaces de travail à la MFR garantissent-ils un bon accompagnement et enseignement ? Sont-ils distribués en fonction de rapport de pouvoir ?

Et dans un dernier questionnement, lorsqu'il s'agit d'une part d'« éduquer et punir », et, d'autre part, d'accompagner individuellement des jeunes à reprendre confiance en eux et être heureux, n'est-ce pas contradictoire dans un projet pédagogique ? Que fabrique la pédagogie de l'alternance ?

Et, finalement, lorsque chacun-e s'empare des outils à sa manière, qui fabrique la pédagogie de l'alternance ?

En arrivant en formation, je prétends qu'une forme de violence existe entre les adultes et qu'elle crée ou renforce d'autres types de violence entre les jeunes et les adultes.

Reformulons. Dans cette recherche, je souhaite vérifier que la sanction est présente dans les schémas éducatifs, autant dans un rapport entre les adultes et les jeunes, qu'entre les adultes. Et que la sanction est pratiquée, de manière automatique, et en contradiction avec l'éthique de l'équipe éducative.

Je fais l'hypothèse que l'équipe se soumet elle-même à la sanction et qu'elle en éprouve de la souffrance.

Partie 2 – La recherche

Chapitre 4 : Les matériaux de recherche

I . Des entretiens

I.1 . Choix méthodologiques

Durant mes études, j'ai appris que pour permettre de dégager des informations d'une situation d'enquête, il était nécessaire de contrôler certaines variables. Le choix d'un groupe de personnes partageant des critères tels que le sexe et l'âge faisait partie de cet enseignement, élaborer une grille type de question et s'en tenir ou encore contrôler le contexte en utilisant toujours la même pièce, voire une même voix monocorde. Je me dis aujourd'hui que ces critères viennent soutenir une illusion : croire en une posture de chercheur tout à fait objective en niant son implication. De cette manière, nous estimons que la variable, le critère qui fait commun se trouve être là où les questions posées : le thème de cette recherche. Choisir les personnes à interviewer revient à choisir des points de vue sur ce thème et, dans un processus de recherche, il me semble qu'il est question de découvrir et extraire ce qui peut faire cohérence.

La pratique de l'entretien nécessite un cadre. La lecture de Jean-Claude Kaufman²⁷ m'a apporté quelques éclaircissements : « *Dans le cadre d'un entretien compréhensif, le sociologue ne s'adresse pas à un enquêté, dans l'unique optique de recueillir ses représentations. Il s'adresse plutôt à un informateur, susceptible de lui exposer ses raisons concernant ses représentations.* » Pour Jean-Claude Kaufman : « *la meilleure question n'est pas donnée par la grille : elle est à trouver à partir de ce qui vient d'être dit par l'informateur* » et de rajouter qu'il s'agit d'un « *travail, réclamant un effort de tous les instants* ».

L'entretien compréhensif, comme cadre méthodologique, me paraît assez proche de l'entretien non directif. J'en apprécie la posture du chercheur, dans une écoute impliquée, avec en objet d'attention la construction même d'un raisonnement. Ces éléments font écho à une remarque d'un co-formateur du SIAES, qui décrit la situation de l'entretien comme un moment où il s'agit de « problématiser » avec la personne entretenue. Je résisterais seulement à la définition de Jean-Claude Kaufman à l'endroit de la grille. En effet, il m'importe de recueillir le discours de chacun-e des entretenu-es, avec une volonté de repérer ce qui fait proximité et distance entre chacun-e. Et j'ai besoin pour cela, de préparer quelques questions, servant d'ossature, afin de faciliter ma démarche d'analyse.

Le travail de description du terrain de recherche a mis en exergue une phrase type qu'il m'amuse de déconstruire : « réussir autrement ». Et puisque la recherche se passe en MFR et dans ses spécificités, il me semble nécessaire de questionner sur une dimension à la fois générale, mais qui déclenche de multiples représentations. De plus, je souhaite laisser de la liberté à l'association d'idées qui est véhiculée dans le discours, ainsi, je choisis de me lister deux questions, faisant office de fil rouge :

- Que signifie « réussir autrement » ?
- Que signifie les mots « maison », « familiale », « rurale » ?

27 KAUFMANN Jean-Claude, 1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, éditions Nathan.

Ces deux questions demandent une recherche de sens, de la signification, et seront posées au moment opportun. Il me faut seulement sélectionner celle qui fera débiter l'entretien. Je me propose de relancer les personnes entretenues à la façon de l'entretien non directif, c'est-à-dire de manière itérative, en essayant de ne pas reformuler, mais reprendre des mots, une phrase pour faciliter la reprise d'un raisonnement en cours.

Dans la démarche non-linéaire qu'est la recherche-action, c'est grâce à la réalisation d'un deuxième entretien²⁸ que mes critères se sont formalisés. Il s'agit de Léandre, moniteur dans une MFR en Bretagne. Nous nous sommes rencontrés pendant la formation de moniteur et avons partagé des regards critiques et passionnés sur nos pratiques. Cet entretien n'est pas analysé. Dans cette recherche, j'ai choisi une immersion dans l'équipe de la MFR de Sainte Anne-les-Aigrettes. L'entretien de Léandre est une sorte de promesse, un point de vue précieux, afin de comparer ce qui fait système à la MFR de Sainte Anne et ce qui se dit d'une autre MFR. Une prise de recul sur un objet d'analyse systémique.

L'expérimentation de l'entretien avec Léandre nous rappelle la qualité d'écoute nécessaire, l'attention à porter aux fils qui se déroulent, et surtout, se garder des évidences partagées. Ainsi, la qualité de nos relances et des questions reposent principalement sur la demande de définir et nommer. Nous conservons les deux questions de départ qui offre un prisme de liberté en lien avec le thème de recherche laissant aux sujets et à leur pensée de tirer leurs propres fils.

I.2 . La pratique des entretiens

I.2.1 . Présentation de la cohorte

Les entretiens analysés se passent sur le site de la maison familiale rurale de Sainte Anne les Aigrettes, étalés sur quatre jours.

Entre le 3 et le 6 octobre 2016, huit salarié-es de la MFR de Sainte Anne les Aigrettes acceptent l'entretien et trois d'entre eux ont été réalisés au domicile des personnes. A la lecture des entretiens, j'ajoute des éléments d'observation pour chacune des personnes entretenues dans le contexte de l'entretien et dans le cas d'interactions non enregistrées.

Voici quelques éléments de présentation des personnes interviewées :

Sélénia, formatrice à Sainte Anne, fut embauchée après moi. Elle travaille principalement avec Samuel. Tous les deux issus du monde professionnel de la restauration, ils organisent et interviennent dans les groupes de formation CAP cuisine et service en salle. A son arrivée, je fus, avec Samuel, investie pour l'aider et la former. Lorsque Sélénia entra en formation de moniteurs entre 2013 et 2015, elle me proposa d'être sa tutrice. Mon rôle était de nous permettre des temps d'échange sur ses pratiques, ainsi qu'une relecture de son rapport d'activités. N'ayant obtenu mon certificat de moniteurs qu'en 2012, la fédération départementale accepta la demande de Sélénia, sous la condition qu'un tuteur plus expérimenté soit nommé comme tuteur de mon tutorat. Loïc pris volontiers ce rôle. Ce travail d'accompagnement avec Sélénia a

été réalisé à la MFR sur des temps et des lieux que je nous réservais, et quelquefois à son domicile. Sélène fut d'une certaine manière ma porte d'entrée pour réaliser ces entretiens. Elle acceptait avec plaisir mon invitation à parler de ses pratiques, ce qui me procura une force supplémentaire à solliciter d'autres anciens collègues et revenir sur le site. Nous avons réalisé l'entretien à mon arrivée le lundi à la MFR.

Lucie, directrice à Sainte Anne, était formatrice à temps partiel à mon entrée en 2009. Elle travaillait dans le bureau des « services aux personnes », qu'elle partageait avec Jolène et M. Heureuse du départ à la retraite de cette dernière, elle se chargea volontiers de mon accueil. Elle ne me transmis que peu de choses en terme de pratiques d'animation et d'accompagnement, mais elle fut un soutien énergique lorsque je montrais des signes de découragement. Nous avons partagé un bureau pendant un et demi jusqu'à l'arrivée de son deuxième enfant. A son retour en 2011, elle prit la direction de la MFR. Nous avons réalisé l'entretien à sa demande, dans la salle de réunion et de repas des formateurs.

Ariane, responsable de l'internat et de l'entretien des locaux, était en poste à mon arrivée en 2009. Nous avons réalisé l'entretien le jour même à la MFR.

Samuel, formateur auprès des CAP cuisine et service en salle, était récemment installé à la MFR de Sainte Anne à mon arrivée en 2009. Nous échangeons très régulièrement au sujet de nos pratiques et des finalités de notre accompagnement, lorsque nous nous retrouvions sur le perron de la pause-cigarette.

Jason, formateur à temps partiel auprès de toutes les classes en éducation socio-culturelle, fut embauchée deux ans avant mon départ. Arrivant d'une expérience dans les Mouvements de Jeunesse Chrétienne, le discours militant de Jason en a fait mon allié a priori. A me demande d'entretien, Jason me proposa de venir le réaliser à son domicile. Il me proposa en échange de venir partager mon expérience professionnelle de TISF à un prochain forum des métiers organisés par les jeunes bac pro en mai 2017.

Loïc, formateur en histoire dans toutes les classes, travaillait depuis huit ans à la MFR de Sainte Anne à mon arrivée. Je prenais en charge les cours de français qu'il me laissait très volontiers, sans pour autant accepter de me transmettre les outils ou méthodes. Loïc m'impressionnait de par sa carrure et ses connaissances, mais aussi par ses aptitudes à désarçonner. Lorsque je l'ai choisi en 2010 pour être mon tuteur de formation, nous avons trouvé une estime commune lors de nos échanges de pratique. Pour réaliser cet entretien, j'ai appelé Loïc avant mon arrivée à la MFR de Sainte Anne le 3 octobre. Il me proposa de le réaliser chez lui, m'invitant à dîner avec sa famille.

Jolène, formatrice dans les matières professionnelles en BEPA puis bac pro services aux personnes, travaillait depuis environ douze ans en maison familiale rurale. Son accueil fut particulièrement froid. Partageant un bureau, Jolène ne tolérait pas mes questions. Je compris quelque chose, lorsque, je lui racontais un jour la fatigue à faire et défaire constamment mon travail, elle fut prise d'un recul et me dit gentiment que cela lui rappelait ses débuts et qu'elle était bien heureuse de ne pas avoir à y repenser. Avant mon arrivée à la MFR de Sainte Anne le 3 octobre, j'avais prévenu Jolène de mes motivations. Elle m'invita à venir dîner à son domicile. L'entretien fut réalisé plus tard dans la soirée.

Marisol, formatrice dans les matières scientifiques dans toutes les classes, a été embauchée en 2011 pour remplacer Lucie, qui l'a formé à son arrivée. Le partage de bureau avec elle fut une épreuve. Nos relations ont pris diverses couleurs, et à la période de mon départ, lorsque je lui ai transmis les responsabilités de classe, elle fut en demande d'être rassurée sur sa prise de poste.

I.2.2 . Anônimos

A la question d'anonymiser les personnes et les lieux concernées par le terrain de recherche, j'ai fait le choix de remplacer les prénoms des personnes entretenues par des prénoms fictifs.

La retranscription d'entretien est une expérience de traduction mais aussi un nouveau carrefour de choix méthodologiques en fonction du contexte et du thème de recherche. Dans les échanges informels, Loïc et Jolène que je qualifie volontiers comme les deux anciens qui font figure d'autorité, ont énoncé le désir de lire ou d'avoir un retour sur ce qui a été dit par les autres collègues entretenus. Une chose étonnante, qui me fait penser qu'ils sont dans l'inconnu, qu'ils ne savent pas ce que leurs collègues font et pensent, et que ça leur importe.

Cette demande, accompagnée d'un faux rire, est mal placée. Car, à aucun moment, Jolène ou Loïc ne me disent permettre la lecture de leurs entretiens aux autres, et leur désir transgresse la garantie d'anonymat que j'ai donné à tous et toutes. Et si je dis que cette demande est mal placée, c'est qu'ils me demandent tous deux à moi de transgresser ma parole. Pour finir sur ce point, deux autres détails distinguent Loïc et Jolène : ils m'ont tous deux invité à faire cet entretien à leur domicile (Jason également), et ont cherché à savoir si je situais mes questions de recherche dans une réflexion globale sur les Maisons Familiales Rurales ou en particulier sur celle de Sainte Anne les Aigrettes.

La question de l'anonymat dans les entretiens est devenue un casse-tête. Si anonymiser implique de faire en sorte qu'à la lecture des entretiens il soit peu probable de reconnaître immédiatement l'interviewée, l'effort que j'ai déployé pour en être sûr, est empli de paradoxes.

Faire le choix d'initiales pour nommer des gens ne camoufle pas, car il me paraît beaucoup trop simple de reconnaître les ex-collègues, d'autant que tous les documents de communication à la MFR sont adressées aux personnes par leurs initiales.

Utiliser des noms fictifs impliquent aussi de choisir lesquels. Je l'ai fait en fonction de quelques adjectifs qualificatifs auxquels je lies chacun des salarié-e-s de la MFR. Les prénoms qui leur siéent le mieux étant ceux qui porte une étymologie ou un folklore se rapprochant de leur personnalité.

Dans cette démarche qui cache la volonté de protéger certain-e-s salarié-e-s et moi-même du regard d'autres, la stratégie d'employer des noms fictifs ouvre finalement la possibilité d'écrire de façon plus libre, et de donner à voir sans réserve. Mais cela semble aussi une stratégie pour prendre de la distance dans une situation où il m'est proposé de rejoindre un nouveau sac de nœud.

Concluons simplement que nous ne sommes pas dupes de ce choix.

I.2.3 . Appunti-tude

Se poser la question de la méthode c'est raconter les tiraillements internes à sculpter quelque chose de brut en un agencement ingénieux et les semaines passées à retranscrire huit entretiens m'ont amené à remettre en cause leur statut de matériau. Je pestais à l'écoute des enregistrements, et de ma voix qui n'a pas su intervenir là où, de toute évidence, il y avait un appel du pied de mon interlocuteur.

Avec Lucie, je ris plus fort, j'évite les questions qui fâchent, je suis dans la séduction, et la maîtrise de mon discours et du sien. Avec Ariane, Sélène, Jason et Samuel, je me tais et laisse parler, avec une aide simplement à la réflexion au besoin. Je suis moins de connivence et je me sens d'ailleurs plus à l'aise. Avec Loïc, mon ton est dur. Je parle avec très peu d'hésitation lorsque je prends la parole, et cela pour assurer une posture saboté par mon hôte pendant l'entretien. Jolène m'oblige à prendre la parole car se tait volontairement et me mets souvent en quelque sorte au défi de la relancer. Avec Marisol, je suis douce et prévenante, car elle a passé les trois premiers jours de la semaine à m'éviter.

Lorsque je fais ces retranscriptions, je me souviens. Même si mes collègues manient des concepts sans m'apporter d'éléments concrets, je les visualise, je les vis en même temps qu'eux. Notre expérience commune nous amène à partager des représentations, des expériences. Je vois à travers ce qu'ils disent. Lorsque Samuel parle du travail d'alternance et qu'il est important d'être dans l'accompagnement, de s'adapter aux capacités d'un jeune à rendre son travail d'alternance et surtout de comprendre où sont les difficultés plutôt que de discuter de la punition lorsque le travail demandé n'est pas fait, à ce moment, je vois clairement Jolène en réunion qui s'insurge des jeunes n'ayant pas fait le boulot demandé, qui exige des renvois, de clamer la responsabilité des familles et de les punir aussi en exigeant qu'elles viennent chercher leur jeune. Jolène qui est par ailleurs en faveur d'une charge impressionnante de travaux afin d'apprendre aux jeunes le sens de l'effort. Et je sens que nous sommes nombreux à ce moment de la réunion à être en désaccord. Nous fonctionnons alors chacun à notre sauce, en réduisant le travail demandé, en étant plus souple et discutant avec les jeunes en difficulté. Bref, tout se passe en dehors des réunions finalement. Les sphères où l'on peut retrouver un minimum d'éthique, après l'avoir étouffé.

Il y a cependant quelque chose d'étonnant dans la façon dont se déroule chacun des entretiens. Car, même si nous avons remarqué les reprises, les questions qui me semblent orienter le discours, ou éviter d'aller là où ça cogne, la personne qui a accepté cet entretien, a quelque chose à dire. Et ce quelque chose sort, peu importe mes stratégies d'évitement ou ma façon de vouloir diriger le discours. Il s'agit généralement d'une expérience récente, quelque chose qui perturbe, et dont j'ai par ailleurs eu vent en dehors des temps d'enregistrement. Je dois faire confiance à mes interlocuteurs, pour ne pas être aussi dociles et passifs que je peux le supposer. Je n'ai pas le pouvoir de leur faire dire ce que je veux.

Je n'ai pas proposé à mes collègues de parler de violence ou de souffrance à la MFR. Dans mon discours, et nos accords, il s'agit de questionner les pratiques éducatives et pédagogiques. Il nous paraît évident, même si je me refusais d'en parler, que faire des entretiens avec la moitié du personnel de la MFR, implique une étude personnalisée, approfondie et critique de celle-ci. De plus, mon histoire à la MFR est jalonnée de souffrances visibles puisque dites et portées comme causes de mon départ.

Mais qu'en est-il de cette façon détournée de poser les questions ? Si je posais directement la question de la souffrance, mes interlocuteurs se bloqueraient-ils ?

L'appunti-tude²⁹, dont Pier Paolo Pasolini³⁰, réalisateur et scénariste italien, est à l'origine, apporte la compréhension de ce qui peut faire recherche-action. L'appunti est au départ, le nom italien donné à la récolte d'images et de ressources dans un potentiel lieu d'accueil pour la réalisation future d'un film. Ainsi, avec l'idée d'un film en tête, Pasolini part en Palestine et filme les paysages, les gens, leurs maisons, ce qu'ils disent de leurs idées économiques, sociales et politiques. Pasolini se rend compte que d'une certaine manière, en prétextant la réalisation d'un film en Israël, il avait recueilli les données sociologiques les plus proches des réalités humaines, et que son appunti³¹ était une création en soi. Il décide de renouveler consciemment l'expérience et réalise un nouvel appunti en Inde, où il raconte aux gens, mais aussi à ses producteurs et partenaires, l'idée de filmer l'histoire d'un Maharadja et de ses épouses, destitués de leur fonction. De son objectif annoncé, il construit un contexte facilitant les relations et la communication, et monte un documentaire : *Appunti per un film sull'India* en 1968.

Nous pouvons considérer que l'élaboration d'un prétexte pour créer un espace plus libre que le cadre d'origine a quelque chose de l'appunti. Mon objectif affiché est d'analyser les pratiques pédagogiques particulières aux maisons familiales rurales et d'en faire une restitution générale, mais l'objectif est de savoir ce que disent les collègues de la MFR de Sainte Anne, de leurs relations, de ce qu'ils sont. Une différence réside cependant entre l'appunti de Pasolini et le principe de ces entretiens : le désir. En effet, un appunti est l'agencement de matériaux bruts dans un processus de mise en confiance où les gens emmènent Pasolini vers leurs préoccupations. Mes désirs dans cette recherche sont de provoquer mes collègues, leur permettre de conscientiser, voire leur donner envie de résoudre, la violence symbolique en place à la MFR. Il me semble leur avoir permis d'aller vers leur propre préoccupation, mais contrairement à un appunti, je ne laisserai pas ces matériaux bruts. Je vais y rechercher quelque chose avant de les agencer.

L'accueil qui m'a été fait, l'intérêt de mes collègues pour cette recherche, les remerciements de certains et l'enthousiasme d'autres pour leur avoir permis de s'interroger lors de ce moment, ont été encourageants, et nous amène aussi à comprendre qu'ils étaient en demande de cet espace de parole.

II . Une observation en rebond

A ce stade de la recherche, la récolte des matériaux est complète. Les entretiens sont suffisamment nombreux et leur lecture dévoile un potentiel de richesse qui m'oriente vers l'écriture. C'est enfin terminé, j'ai tout en main pour me plonger dans l'analyse.

29 Atelier « appunti-tude » proposé par Christophe Chigot, animateur au CREFAD Lyon, dans le cadre des rencontres du réseau des CREFAD en novembre 2016 intitulées « Penser les richesses, panser les pauvretés ».

30 Pier Paolo Pasolini (1922-1975) est un artiste engagé, dont la pensée de gauche et sa résistance est traduite à travers des œuvres le plus souvent polémiques.

31 *Sopralluoghi in Palestina per il Vangelo secondo Matteo* 1965

Mais, dans l'immersion pendant les entretiens, le terrain se réaffirme et bouscule. Alors que je n'avais aucunement prévu d'errer à la MFR de Sainte Anne pendant ma semaine d'entretiens, je me retrouve invitée à partager le quotidien d'une journée. Ce que j'observe d'une réunion d'équipe, à laquelle je suis conviée, et, plus tard, d'un moment d'euphorie partagée par quelques collègues, s'impose comme une autre matière à ajouter à la recherche. Différente cependant, mais tout aussi nécessaire. Ce n'est donc pas terminé. Après un an de distance, ma posture de chercheuse a généré un appétit à observer, écouter pour relater. La prise de notes de ces deux moments particuliers m'amène à chercher une manière de la transformer en un matériau de recherche.

II.1 . Choix méthodologiques

En choix de méthode, des lectures croisées me donnent quelques indications sur la démarche. Colette Pétonnet³² et l'observation flottante³³, ainsi que David Berliner³⁴ et ses réflexions³⁵ sur l'observation participante.

Pour Colette Pétonnet, l'observation flottante consiste à « *rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent, et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes.* »³⁶ L'expérience d'observation qu'elle relate dans un cimetière parisien est décrite dans un style narratif : « *16 mars – Il fait beau mais le loisir de prendre des notes ne durera pas longtemps. Derrière le monument, en forme de lampadaire, de l'inventeur de l'éclairage des villes (Windsor), surgit un petit père, bien conservé pour son âge avancé* »³⁷

La validation par Colette Pétonnet d'une écriture au format narratif m'autorise à envisager ce style d'écriture. Cependant, je n'ai pas traversé les locaux de la MFR sans filtre. Je prends note de ce qui s'y passe, en choisissant de retranscrire deux moments particuliers, car ils m'apparaissent comme faisant sens dans les questions de recherche. J'erre mais ne flotte pas, mon regard est en recherche, et surtout je connais les lieux et j'ai déjà participé à ce qui s'y trouve.

L'observation que je veux relater s'approche-t-elle alors de l'observation participante ? David Berliner écrit : « *S'il ne fait pas de doute que la participation enrichit la compréhension de certains aspects du réel, je suis étonné que la métaphore de la prise du chercheur par son terrain oblitère, aussitôt, le désir de ce dernier à prendre part. Rarement sont explicités les ressorts du désir de la participation, ce qui en fait une aventure exaltante et douloureuse, mais toujours mémorable* »³⁸. Il nomme de cette manière une forme de mise en scène à faire partie de quelque chose sans

32 Colette Pétonnet (1929-2012), ethnologue, créatrice et directrice du laboratoire d'anthropologie urbaine au CNRS à Paris.

33 PETONNET Colette, L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien, Revue L'Homme, 1982, tome 22 n°4. Études d'anthropologie urbaine. pp. 37-47

34 David Berliner est anthropologue au Laboratoire d'Anthropologie des Mondes contemporains et chargé de cours à l'Université Libre de Bruxelles.

35 BERLINER David, Le désir de participation ou comment jouer à être un autre, revue Varia, 206, p.151-170, 2013.

36 PETONNET Colette, L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien, Revue L'Homme, 1982, tome 22 n°4. Études d'anthropologie urbaine. p.39

37 Ibid. p.44

vraiment y être : *« je vais porter mon attention sur la dimension participative de l'anthropologie et montrer combien cette dernière constitue une aventure existentielle et intellectuelle qui fait intervenir des compétences humaines complexes, celles de l'empathie, de l'imitation et du jeu à être un autre.³⁹ »*. Et il est vrai que cette posture interroge l'éthique. Est-ce du mensonge, du jeu de dupe ? Est-ce honnête de prétendre et surtout pouvons-nous parler du plaisir à participer ?

Ma présence à la MFR est liée à la recherche, mais lorsque je suis à la réunion, je rappelle connaître le langage et les attitudes et fait resurgir mon statut d'ancienne collègue. La chercheuse est en veille, et je me surprend à attraper ce que l'on me donne à voir avec gourmandise. Ainsi je participe, j'interagis et ma présence dit quelque chose de ce qui se passe. Et la complexité de ce qui se dit, joue dans ces deux moments spécifiques, peuvent être éclairés et compris à ce moment précis de la recherche, par le travail de description de terrain et d'entretiens qui sont associés.

II.2 . Observation du lundi 3 octobre à la MFR de Sainte Anne-les-Aigrettes

Mon arrivée est une surprise pour l'équipe et les réactions sont très vives. C'est joyeux, et j'explique très rapidement à ceux que je croise les raisons de ma venue. Nous nous mettons assez rapidement en condition d'entretien avec Sélène.

Je suis en outre invitée par Lucie à déjeuner avec l'équipe. Un moment particulier puisqu'il s'agit également d'un temps de réunion. La rentrée de nouvelles classes et le départ le vendredi précédent des autres groupes amènent à échanger des informations et discuter. Les sujets à traiter sont pré-définis par la directrice et ceux qui le souhaitent dans un cahier prévu à cet effet.

Un ras-le-bol est énoncé dès le début de la réunion. Jolène fait part de son irritation lors d'un de ses cours de la matinée auprès de la classe de seconde qui vient d'arriver après deux semaines de stage. Elle décrit les jeunes comme dissipés, peu curieux, ni intéressés par son cours. Elle s'indigne du manque de maturité de ces jeunes, décidément de « plus en plus en jeunes », car « il est vrai que ce ne sont que de grands troisièmes », qu'elle en était « saoulée » et n'avait pris « aucun plaisir » à faire ce cours. Elle nous dit avoir pris soin de faire savoir aux jeunes qu'elle ne prenait pas de plaisir et leur a intimé l'ordre de se taire, recopier son cours et faire des exercices de rédaction en lien avec le sujet abordé. Une sorte de punition, qui a la particularité d'être légitime aux yeux de Jolène puisque bénéficiant d'un intérêt pédagogique, la pratique de l'écrit.

L'environnement sonore de la MFR devient source d'inconfort pendant la réunion. Les voix des jeunes en attente devant la salle de restauration sont jugées insupportables pour certains formateurs. Les bruits témoignent et renforcent les qualités précédemment posées sur les élèves de cette classe : ils sont puériles, immatures et c'est désagréable de les entendre rire, se bousculer, parler avec un langage aussi vulgaire entre eux.

Constance demande ensuite à intervenir.

Demander à sortir d'une salle de classe nécessite, dans cette MFR, d'avoir d'excellentes raisons. Le fait de soulager des besoins primaires est une demande qui est considérée

38 BERLINER David, Le désir de participation ou comment jouer à être un autre, revue Varia, 206, p.157, 2013.

39 Ibid. p.157

comme un moyen détourné et une fausse excuse pour ne pas travailler en cours. Ainsi, et de manière concertée avec l'équipe, les interdictions d'aller aux toilettes pendant le temps d'un cours sont formulées à l'encontre des jeunes. Constance informe alors les formateurs et formatrices qu'un jeune en attente de greffe de rein a des douleurs et de fréquentes envies d'uriner. Elle a ainsi insisté sur le fait qu'il fallait le laisser sortir de classe et que ses fréquentes demandes étaient à l'origine de véritables troubles.

J'entends que cette nouvelle classe de seconde a une autre particularité semblant faire l'adhésion dans le discours des collègues. De nombreuses élèves se plaignent de façon intempestive de souci de santé, faisant l'objet de démonstration en cours et ayant de ce fait une conséquence perturbatrice. Des nausées, un mal de ventre, un mal de dos, de la tristesse sont autant de situations invoquées par les élèves pour demander une sortie de classe. Dans certains cas, les formateurs concernés proposent aux jeunes de choisir entre rester en classe ou rentrer chez eux avec l'accord de leurs parents.

Le sujet suivant abordé concerne le style vestimentaire de certaines jeunes filles, arrivées le matin même avec des jeans troués. Alors que cette tenue provoque irritation et grincement de dents chez certains, d'autres se réjouissent du retour à la mode de ce qu'ils et elles ont pu vivre dans les années 90. La discussion semble une bataille où Léonard et Jason se plaisent à contrer les arguments jugés rétrogrades des autres collègues. Implicitement, il y est pourtant question d'autre chose, car les regards et sourires lutins des deux compères s'adressent en particulier à Loïc, qui prend part au débat avec précaution. L'issue de cette discussion peut paraître étrange. Il est dit que les jeunes ont bien le droit de porter ce qu'ils veulent. A mon sens, il est surtout entendu que les défenseurs des jeans troués ont gagné l'autorisation de ne pas interdire le jean troué.

Le dernier sujet de cette réunion est amené par Léonard, co-responsable avec Jason de la classe des premières bac pro. Il partage son agacement face à la situation d'un jeune qui n'est pas en stage. Soutenu par Jolène, il doute des motivations du jeune à être à sa place en formation en alternance. Loïc lui répondra alors qu'il est important d'accompagner un jeune dans ses recherches.

Une fois les différents sujets de la réunion traités, Lucie se retourne vers moi et me demande de présenter ma recherche. Prise au dépourvue, je ne manque pas de lui rappeler que rien n'est inscrit sur le cahier à ce sujet. Je me vois alors gratifier d'un sourire et de la levée d'un majeur en guise de réponse. Ce moment de présentation me permet de créer une sorte d'adhésion globale à ma cause, m'ouvrant la porte de tous les bureaux pour demander à chacun d'entre eux l'autorisation de faire un entretien.

Une fois la réunion terminée, je prend le temps d'aider à la vaisselle, de fumer une cigarette sur le perron, faire le tour des bureaux pour prendre rendez-vous et faire un deuxième entretien cette fois-ci avec Lucie.

Se tient également ce soir-là, la réunion de rentrée du conseil d'administration. Quasiment tous les salariés de la MFR se sont rendus disponibles pour y assister, avec un enjeu pour les formateurs de faire un premier bilan de rentrée, et présenter les projets de l'année à venir. Dans l'après-midi, Jolène et Ariane ont préparé la salle de restauration et ont profité de l'occasion pour recréer grâce à la disposition des tables l'icône d'un pénis géant. Elles se sont précipitées hilares dans les bureaux pour informer les collègues de leur blague. Les membres du conseil d'administration seront, en

fonction des places choisies, plus ou moins humiliés secrètement. Entre Loïc qui prend la salle en photo, Constance et Jolène qui s'installent à différents endroits en caressant les tables et Lucie qui peine à cacher son désarroi, je suis moi-même partagée entre l'enthousiasme des collègues, le caractère insultant de la blague et mon impatience à analyser ce qu'ils me donnent à voir sur un plateau.

Chapitre 5 : Le tableau de Foucault : de l'analyse à l'interprétation

Cette analyse s'inscrit dans une démarche globale de création. Elle est une mise en perspective de processus de recherche désynchronisés, où il a été question de choix et de renoncements, dans ce qu'ils provoquent de tensions.

Celles-ci s'expliquent peut-être dans une volonté d'exhaustivité à rechercher dans tous les mots, des indices puis des justifications pour s'assurer de ne pas trahir les entretiens, au risque ainsi de défaire le parcours initial de la recherche en situant mon point de vue et mes questions. Mais elles racontent aussi les désirs de se laisser surprendre par ce que racontent les matériaux, et d'installer progressivement la mise à distance des places d'actrice à chercheuse.

Des nombreux croquis esquissés, ce chapitre prend la forme d'un entonnoir.

Tout d'abord, la première lecture des entretiens et de l'observation est intuitive et a contribué à mettre en lumière quelques thèmes transversaux.

Je m'oriente ensuite vers l'utilisation du cadre théorique du système disciplinaire, développé par Michel Foucault et son ouvrage « Surveiller et punir »⁴⁰. Il est question de restituer une interprétation du mécanisme surveiller-contrôler-punir afin de construire une grille théorique de lecture.

Suit une analyse des entretiens et de l'observation au prisme de cette grille et d'une interprétation de ce qui peut encore s'y lire.

I . Premières extractions

I.1 . Les thèmes relevés dans les entretiens

Des troubles dans la narration sont fréquents lorsqu'il s'agit de traiter de réussite et d'échec. Il paraît quelque fois difficile de comprendre de quel point de vue se place l'interlocuteur : le sien, celui des jeunes ou celui des collègues.

Les interlocuteurs placent l'épanouissement individuel du jeune au centre de leur préoccupation. Il semble cependant que leur bonheur se produit ailleurs et plus tard, et non à la MFR et pendant la scolarité.

L'importance d'une relation de proximité avec les jeunes fait consensus dans les discours. Cette proximité est nommée par la petite taille des locaux, par la présence des formateurs à tous les moments du séjour des jeunes à la MFR, ainsi qu'à tous les endroits. Les formateurs se placent pour la plupart dépositaires des confidences des jeunes.

Il est à de nombreuses reprises question de la difficulté à faire rupture avec la MFR. Les interlocuteurs qui énoncent le désir de quitter la MFR s'inquiètent de savoir si cela se passerait bien. En outre, l'enjeu de garder un élève ou la déception de le voir quitter la MFR est très présent dans les discours. Enfin, il semble difficile d'instaurer des limites avec la MFR, et une forme de souffrance et de fatigue est reliée à cette difficulté.

40 FOUCAULT Michel, 2016, Surveiller et punir, naissance de la prison, éditions Gallimard, Lormai

La plupart des interlocuteurs racontent se trouver en posture professionnelle pour laquelle ils ne sont pas formés. Ils disent ne pas avoir les compétences pour gérer des choses dites difficiles. Celles-ci sont liées aux relations avec les apprenant-es ou avec les familles. En lien, la recherche d'alliés ou la demande d'aide est un sujet fréquent dans les discours : une aide de professionnels plus compétents (notamment éducateur), l'insertion d'une forme extérieure d'autorité (gendarmerie locale, BPDJ).

Le travail d'équipe est nommé en référence à un temps et à un lieu donné. Le travail d'accompagnement individuel est nommé soit dans les pratiques d'enseignement en référence à la salle de classe ou le groupe d'élève, soit à l'extérieur de la MFR, lorsqu'il s'agit des visites de stage. Dans les deux cas, les formateurs sont seuls.

Il semble qu'un « bon » formateur est une personne qui sait contrôler et séduire les jeunes en classe. Une contradiction est fréquente dans les discours : un idéal consiste à envisager que le formateur n'est pas détenteur d'un savoir, mais plusieurs formateurs parlent du contenu de leur cours.

Pour chacun d'entre eux, le rôle d'un formateur est de permettre pour chacun des jeunes d'être autonome. Il apparaît qu'« autonomie » est souvent associé à « cadre », « règles » et « vie collective ».

Une fierté à travailler en MFR est souvent dite et justifiée par la croyance ou la foi en une pédagogie. Une forme de honte est aussi évoquée, par le jugement d'un regard extérieur aux MFR.

La particularité d'accueillir un groupe d'adolescent est absent des discours. Aucun des interlocuteurs ne parlent des spécificités physiologiques et psychologiques liées à l'âge des élèves, qui ont entre 14 et 18 ans. Mais il est nommé deux catégories : les « petits », entre 14 et 16 ans, qui sont en 4ème, 3ème et seconde, et les « bac ».

Les corps sont parlés de façon détournée. Pour les jeunes, il s'agit d'abord du corps travaillant. Les stages et métiers peuvent être pénibles et douloureux, et ils peuvent être assignés à des rôles d'« exécutants », et ces aspects ont un intérêt éducatif. Pour quelques formateurs, il s'agit du corps en souffrance ou fatigué, qui a besoin d'exutoire par une activité physique par exemple.

I.2 . Lecture de l'observation participante

Pendant la réunion d'équipe, il a été question d'un groupe d'apprenant-es en particulier, qui méritaient une sanction, justifiées par leurs attitudes ; d'un « débat » sur la proposition d'interdire un style vestimentaire aux jeunes, à la maison familiale rurale ; d'une interrogation sur la place d'un jeune en formation ; ainsi qu'une alerte concernant un-e apprenant-e, malade, qui souffrirait gravement d'une interdiction d'aller aux toilettes pendant les cours.

Ces discussions ont en commun de poser des sanctions, des interdictions et des autorisations et de s'accorder vraisemblablement sur leur justification. Il me semble aussi qu'il se joue autre chose, car le silence des un-es et les confrontations des autres parlent de pouvoir pris et laissé.

La suite de l'observation concerne quelque chose de l'ordre de la mise en scène. La proposition de transformer une rencontre annuelle, entre salarié-es et administrateurs et administratrices, en caricature obscène témoigne d'une attitude provocatrice, voire juvénile, à comprendre possiblement comme une diversion et une soupape.

Elle fait également apparaître un mécanisme marqué d'assignation dégradante des rôles, en plaçant symboliquement les personnes autour de la figure du pénis. Et la façon dont chacun-e contribue ou non à ce jeu donne à voir leur place dans ce mécanisme d'assignation.

Sanctionner, punir... Maintenir, surveiller ? La rencontre avec l'ouvrage « surveiller et punir » s'est imposée à l'épreuve de cette première lecture, me permettant ainsi d'élaborer une grille d'analyse plus fine.

II . Michel Foucault et le système disciplinaire

Lire des textes écrits par Michel Foucault a été l'objet d'un évitement quasi-automatique dans la recherche de références théoriques, car considéré comme inaccessible et lugubre dans ces thèmes de recherche. Dans cette insistante intuition que « surveiller et punir » apporterait des clés importantes de compréhension, j'ai détourné la peur, d'une lecture indigeste et rude pour l'ego, en rencontrant « le corps utopique, les hétérotopies »⁴¹, dont l'écriture fluide et superbe fit naître un appétit. Ces deux textes ont permis de rejoindre des interrogations au sujet des thèmes précédemment travaillés dans cette recherche : l'intime et le lieu. Le corps et l'espace.

« Surveiller et punir », sous-titré « naissance de la prison », est écrit en 1975, alors que Michel Foucault est un intellectuel et militant, déjà fortement médiatisé, et reconnu dans le monde académique. Son travail et ses réflexions sur le monde carcéral sont une démonstration du caractère inutile voire dangereux de l'enfermement, étendu au principe même de la sanction.

Dans cette théorie, des lieux ont en commun de générer un mécanisme de traitement de l'« anormalité » à travers des principes de surveillance, de contrôle et de punition. Le décryptage du système carcéral est proposé comme un exemple de ce type de lieu, qui trouve des homonymes dans le système scolaire et le monde professionnel. Nous sommes dans des lieux où s'organise, s'institutionnalise la discipline.

M. Foucault distingue quelques principes qui traduisent de multiples façons concrètes, et sans nécessaire exhaustivité, la création de ce mécanisme. Son étude est une approche historique et philosophique des lieux d'origine de la discipline, l'armée et le couvent, comme terrains d'expérimentation, qui se sont étendus très rapidement aux prisons, aux hôpitaux et aux écoles.

Nous restituons, de cette lecture, quelques principes fondamentaux au système disciplinaire : le contrôle, la surveillance, la punition et l'examen.

Il sera question, dans un premier temps, de contraindre les corps, par le classement et l'attribution de valeurs, soumises à un principe de productivité et de rentabilité.

Dans un deuxième temps, il s'agira de repérer et comprendre les moyens utilisés afin de garantir l'obéissance. D'abord par la performance d'un système de surveillance où les personnes surveillées sont à la fois cibles et actrices, ensuite par la sanction, qui

41 FOUCAULT Michel, 2009, Le corps utopique, les hétérotopies, Europe, Nouvelles Editions Lignes

se donne pour objectifs de corriger et de normaliser, et, enfin, par l'examen, comme la validation et l'aspiration d'un savoir, qui alimente le système disciplinaire lui-même.

II.1 . Le contrôle des corps: une lecture en tableaux

Le travail de M. Foucault situe historiquement le système disciplinaire à travers l'armée, où la question des corps est nettement inscrite dans les stratégies de performativité des soldats. La description minutieuse du placement des parties du corps, dans la formation du soldat, entre en résonance avec les conditions de l'apprentissage lorsqu'il est question d'imposer une station assise, une durée et une activité pendant un cours. Il s'agit bien là de contraindre des corps. Ce que rappelle M. Foucault : *« il ne faut pas oublier que la « politique » a été conçue comme la continuation sinon exactement et directement de la guerre, du moins du modèle militaire comme moyen fondamental pour prévenir le trouble civil. »*⁴²

Tout d'abord, l'assignation de places, dans l'espace et dans les valeurs, permet de s'assurer que chacun-e est bien là où on l'attend. Pour M. Foucault, c'est *« l'art de la répartition des individus dans l'espace : « la constitution de « tableaux vivants » qui transforment les multitudes confuses, inutiles ou dangereuses, en multiplicités ordonnées. »*⁴³ Dans les modifications de l'école élémentaire, à partir du XVIIIème : *« En assignant des places individuelles, [l'espace sériel] a rendu possible le contrôle de chacun et le travail simultanée de tous. Il a organisé une nouvelle économie du temps d'apprentissage. »*⁴⁴ Ainsi, les groupes confus, dans l'attente d'un temps privilégié et individuel avec le maître, sont placés et surveillés.

Cet agencement des corps nécessite une vision d'ensemble et la connaissance de chaque individu. Et ils ne sont pas fixés puisqu'il s'agit de créer un espace d'utilité maximal. En distribuant des valeurs, les corps circulent dans un réseau de relations, puisqu'une valeur n'a de sens que comparée et évaluée à une autre.

La productivité et la rentabilité des corps nécessite d'en contrôler l'activité par le contrôle du temps : *« le temps mesuré et payé doit être aussi un temps sans impureté ni défaut, un temps de bonne qualité, tout au long duquel le corps reste appliqué à son exercice. »*⁴⁵

L'utilisation exhaustive du corps dans le temps trouve sa justification dans un principe de non-oisiveté. Ne « rien » faire est un temps inutile et considéré comme un défaut, cela devient de la fainéantise : *« ce qui signifie qu'il faut chercher à intensifier l'usage du moindre instant, comme si le temps, dans son fractionnement même, était inépuisable ; ou comme si, du moins, par un aménagement interne de plus en plus détaillé, on pouvait tendre vers un point idéal où le maximum de rapidité rejoint le maximum d'efficacité »*⁴⁶

Et l'assujettissement des moindres particules du corps met en exergue sa condition organique. La contrainte mécanique et performative des gestes fait d'autant plus s'exprimer les fonctionnalités naturelles : *« Le corps, requis d'être docile jusque*

42 FOUCAULT Michel, 2016, Surveiller et punir, naissance de la prison, éditions Gallimard, Lonrai, p.193

43 Ibid. p.174

44 Ibid. p.172

45 Ibid. p.177

46 FOUCAULT Michel, Surveiller et punir, naissance de la prison, éditions Gallimard, Lonrai, 2016, p.180

dans ses moindres opérations, oppose et montre les conditions de fonctionnement propres à un organisme. Le pouvoir disciplinaire a pour corrélatif une individualité non seulement analytique et « cellulaire » mais naturelle et « organique » . »⁴⁷

La notion de temps change et se marque du principe « évolutif ». Les durées d'apprentissage sont décomposées en filières séparées, qui s'ajustent les unes aux autres, ont une complexité croissante et sont finalisées par une épreuve. Cette organisation temporelle définit le « programme » scolaire, planifie et ordonne les exercices, des éléments d'apprentissages simples, qui définissent chaque niveau : *« L'exercice, c'est cette technique par laquelle on impose aux corps des tâches à la fois répétitives et différentes, mais toujours graduées. »*⁴⁸ Les geste sont ainsi décomposés et ordonnés dans le temps, sur une échelle de valeurs croissante.

Pour un maximum d'efficacité, les forces individuelles sont associées et dissociées, relevant ainsi de stratégies : *« Le corps singulier devient un élément qu'on peut placer, mouvoir, articuler sur d'autres. Sa vaillance ou sa force ne sont plus les variables principales qui le définisse ; mais la place qu'il occupe, l'intervalle qu'il couvre, la régularité, le bon ordre selon lesquels il opère ses déplacements. »*⁴⁹ Le lieu de la discipline devient alors un endroit d'expérimentation de la composition des forces.

Des corps dociles et performants doivent enfin apporter une réponse immédiate au commandement : *« l'efficace repose sur la brièveté et la clarté ; l'ordre n'a pas à être expliqué, ni même formulé ; il faut et il suffit qu'il déclenche le comportement voulu »*⁵⁰ L'obéissance est ainsi conditionnée à très peu d'éléments visibles de commandement.

II.2 . Les moyens du dressage

Désobéissance, défaut de productivité, rébellion et remise en cause du système disciplinaire sont à écarter. Afin de garantir une efficacité et une pérennité à un système de pouvoir sur les individus, l'intégration et l'acceptation de la discipline est nécessaire pour chacun-e : *« La discipline fabrique des « individus » ; elle est la technique spécifique d'un pouvoir qui se donne les individus à la fois pour objets et pour instruments de son exercice »*⁵¹. Faire soi la finalité d'utilité de son propre corps, au service du pouvoir.

Le système tient par l'ensemble de ses éléments, grâce à une surveillance continue, facilitée par la mise en relation des individus sur une échelle de valeurs. Ce que M. Foucault nomme le principe de l'encastrement : *« S'il est vrai que la surveillance repose sur des individus, son fonctionnement est celui d'un réseau de relations de haut en bas et latéralement ; ce réseau fait « tenir » l'ensemble, et le traverse intégralement d'effets de pouvoir qui prennent appui les uns sur les autres : surveillants perpétuellement surveillés »*⁵²

La multiplicité des organes de surveillance en fait un système intégré, invisible et, pourtant, partout à la fois. Discret et indiscret. Une boucle perpétuelle dont il n'est

47 Ibid. p.183

48 Ibid. p.189

49 Ibid. p.192-193

50 Ibid. p.195

51 Ibid. p. 200

52 Ibid. p.208

plus possible d'échapper : *« S'il est vrai que son organisation pyramidale lui donne un « chef », c'est l'appareil tout entier qui produit du « pouvoir » et distribue les individus dans ce champ permanent et continu. Ce qui permet au pouvoir disciplinaire d'être à la fois absolument indiscret, puisqu'il est partout et toujours en éveil, qu'il ne laisse en principe aucune zone d'ombre et qu'il contrôle sans cesse ceux-là mêmes qui sont chargés de contrôler ; et absolument « discret » car il fonctionne en permanence et pour une bonne part en silence. »*⁵³

La surveillance se donne pour objet les écarts. Les échelles de valeurs sont définies à l'aulne d'une norme, dont les individus ont le désir de se conformer. Les écarts à la norme sont sanctionnés, et la sanction trouve alors sa justification dans le fait de corriger un corps, une attitude, et de le normaliser : *« A l'atelier, à l'école, à l'armée sévit toute une micropénalité du temps (retards, absences, interruptions des tâches), de l'activité (inattention, négligence, manque de zèle), de la manière d'être (impolitesse, désobéissance), des discours (bavardage, insolence), du corps (attitudes « incorrectes », gestes non conformes, malpropreté), de la sexualité (immodestie, indécence) »*⁵⁴

Une norme est construite en dehors des contraintes physiques. Il s'agit d'une construction imaginée. Tous les individus peuvent souffrir ainsi d'un écart à la règle, puisqu'elle est finalement inatteignable. Ce qui fait que *« chaque sujet se trouve dans une universalité punissable-punissante »*⁵⁵.

La sanction induit également une gratification. La création d'une circulation, d'un échange entre sanction et gratification, crée des avances et des dettes, une forme de *« micro-économie d'une pénalité perpétuelle »*⁵⁶. Et le pouvoir de la norme est qu'il se base sur l'élaboration d'un système de bien et de mal, de bon et de mauvais, qui implique des actes précis à juger, basés sur une bonne connaissance des individus. Ceux-ci sont jaugés alors pour ce qu'ils sont et non ce qu'ils font. Ils sont jugés sur leur *« nature »* : *« chez les enfants, noter les performances (sans qu'il y ait imitation ou recopiage), repérer les aptitudes, apprécier les caractères, établir des classements rigoureux, et par rapport à une évolution normale, distinguer ce qui est « paresse et entêtement » de ce qui est « imbécillité incurable »*⁵⁷.

La sanction est donc corrective et normalisatrice, un processus qui fonctionne d'autant mieux dans un système prônant l'égalité formelle : *« le pouvoir de la norme fonctionne facilement à l'intérieur d'un système de l'égalité formelle, puisqu'à l'intérieur d'une homogénéité qui est la règle, il introduit, comme un impératif utile et le résultat d'une mesure, tout le dégradé des différences individuelles. »*⁵⁸.

De l'instauration de la règle universelle et de l'égalité, existe des normaux et des anormaux. Corriger et traiter l'anormalité place les détenteurs du pouvoir disciplinaire en guérisseurs : *« De reconnaître le normal et l'anormal incombe l'honneur de guérir et traiter »*⁵⁹.

L'examen met en œuvre un rituel de passation, pour évaluer les différences individuelles. Chaque individu devient un *« cas »*, sa différence devient à ce moment-là pertinente car chargée de connaissances : *« L'examen est à l'école un véritable et*

53 Ibid. p.208

54 Ibid. p.209-210

55 Ibid. p.210

56 Ibid. p.213

57 Ibid. p.237

58 Ibid p.216

59 Ibid. p.355

*constant échangeur de savoirs : il garantit le passage des connaissances du maître à l'élève, mais il prélève sur l'élève un savoir destiné et réservé au maître. L'école devient le lieu d'élaboration de la pédagogie »*⁶⁰. Chaque élève porte en lui le savoir utile à l'élaboration et à la performativité du système disciplinaire. Chaque « cas » doit ainsi être vu, l'examen devient obligatoire.

En conclusion, les forces d'un individu sont transformées, détournées : « *La discipline majore les forces du corps (en terme économiques d'utilité) et diminue ces mêmes forces (en terme politiques d'obéissance). D'un mot, elle dissocie le pouvoir du corps ; elle en fait d'une part une « aptitude » et une « capacité » qu'elle cherche à augmenter ; et elle inverse d'autre part l'énergie, la puissance qui pourrait en résulter, et elle en fait un rapport de sujétion stricte »*

Mais M. Foucault souligne à l'issue de ces réflexions que le pouvoir, effectivement, peut exclure, censurer, masquer, etc... mais aussi qu'il produit. Le pouvoir n'est pas que négatif : « *En fait le pouvoir produit : il produit du réel ; il produit des domaines d'objets et des rituels de vérité. L'individu et la connaissance que l'on peut en prendre relèvent de cette production. »*⁶¹

II.3 . Le « panoptisme » : rêve d'un système disciplinaire parfait

Dans le déroulement de sa théorie, M. Foucault a pris comme objet d'analyse la création architecturale de Jérémie Bentham, et son frère Samuel Bentham, aristocrate du XVIII^{ème} : le « panopticon ».

Au service du système disciplinaire, cette figure architecturale fut d'abord expérimentée pour les fonctions carcérales, avant d'en trouver des applications dans le système militaire, hospitalier et scolaire.

Il s'agit d'une architecture simple et légère, où il suffit de bien penser des séparations nettes et des ouvertures bien orientées. Le principe étant de permettre une visibilité permanente et continue des individus anormaux (fous, malades, détenus), dans des espaces où ils sont seuls. Ils sont vus mais ne voient pas, ni leurs compagnons, ni leurs surveillants. L'effet est « *d'induire un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir. »*⁶²

Il n'est ainsi pas besoin de garantir des actions de surveillance en continu car les détenus ne peuvent pas le vérifier. La certitude pour chacun-e d'être surveillé permet à l'endroit de la surveillance de se décharger de la contrainte même d'être présent, ce qui renforce l'efficacité et la rentabilité du système : le rapport de pouvoir devient indépendant de celui qui l'exerce, il est généré par les personnes surveillées elles-mêmes.

J. Bentham, dans l'élaboration du panoptique, rêvaient à le diffuser jusque dans le corps social et a favorisé le transfert de son utopie, jusque dans les mécanismes de surveillance de la vie privée : « *La morale réformée, la santé préservée, l'industrie revigorée, l'instruction diffusée, les charges publiques allégées, l'économie fortifiée — le nœud gordien des lois sur les pauvres non pas tranché, mais dénoué — tout cela par une simple idée architecturale. »*⁶³ Le panoptisme peut à présent être imaginé dans de

60 Ibid. p.219

61 Ibid. p.227

62 Ibid. p.234

63 Extrait diffusé sur Wikipedia, de « Le panoptique », écrit par Jeremy Bentham, édité en 1791.

multiples endroits, comme par exemple les injonctions à noter et donner son avis sur des services entre particuliers, ou encore mettre en scène des informations privées sur des réseaux sociaux.

Pour M. Foucault, il n'est pas pertinent de rechercher les preuves d'un dispositif carcéral, pour rencontrer un système disciplinaire. Le modèle de la ville carcérale est *« liée à toute une série d'autres dispositifs « carcéraux », qui sont en apparence bien distincts – puisqu'ils sont destinés à soulager, à guérir, à secourir – mais qui tendent tous comme elle à exercer un pouvoir de normalisation. »*⁶⁴ et *« ce sur quoi s'appliquent ces dispositifs, ce ne sont pas les transgressions par rapport à une loi « centrale », mais autour de l'appareil de production – le « commerce » et l'« industrie » - »*⁶⁵

Il associe alors divers dispositifs éparpillés ayant comme objectif commun le profit, avec une multiplicité de stratégies : *« les notions d'institution de répression, de rejet, d'exclusion, de marginalisation, ne sont pas adéquates pour décrire, au centre même de la ville carcérale, la formation des douceurs insidieuses, des méchancetés peu avouables, des petites ruses, des procédés calculés, des techniques, des « sciences » en fin de compte qui permettent la fabrication de l'individu disciplinaire. »*⁶⁶

III . La lecture des matériaux au prisme de « surveiller et punir »

J'ai orienté une lecture des entretiens et de l'observation, à partir des nombreux éléments identifiés et définis par M. Foucault, dans la fabrication de l'individu disciplinaire. J'ai extrait, regroupé et listé ce qui faisait pertinence dans la composition de la discipline. Ce travail⁶⁷ fut à la base d'un essai d'agencement, de mise en cohérence et incohérence du discours dans les entretiens. J'ai, de cette manière, retrouvé des mécanismes justifiant d'une école inscrite dans un système disciplinaire, mais cela a soulevé d'autres remarques et questions.

A de nombreux endroits des entretiens, il est question de lutter, pour défendre ou pour prendre. Les forces opposées peuvent être les jeunes, les collègues, les familles, les institutions. Cela rejoint d'une certaine façon ce que M. Foucault raconte de l'origine du système disciplinaire : la guerre. Contraindre les corps pour optimiser la meilleure armée s'est inscrit dans l'idéologie de la discipline, et il est plus que probable, qu'elle construit une façon d'être au monde. Mais la bataille n'est-elle pas aussi intérieure ? Cela m'interroge lorsque je relève l'absence du corps dans les dires des entretiens. Seules Lucie et Séléna racontent une souffrance ancrée dans le corps.

L'analyse qui suit, prend pour objet ce qui se révèle appartenir au processus proposé dans « surveiller et punir ». C'est un recoupement, une proposition de focaliser notre attention sur trois moyens de mise en œuvre de la discipline à la MFR de Sainte Anne-les-Aigrettes : la surveillance, la sanction normalisatrice et la contrainte des corps.

S'ensuit une analyse de ce que produit la discipline à la MFR de Sainte Anne, et, enfin, une interprétation du travail effectué.

64 FOUCAULT Michel, 2016, Surveiller et punir, naissance de la prison, éditions Gallimard, Lonrai, p.359

65 Ibid. p.360

66 Ibid. p.360

67 Annexe n°10 : Extraction sous le prisme de Foucault

III.1 . Surveillance

III.1.1 . Refuser l'invisibilité

D'après M. Foucault, le pouvoir est à la fois indiscret, puisque partout et tout le temps, et discret, car permanent et invisible. Allons voir ce qu'en disent les matériaux.

Extrait d'entretien - Loïc

« J'ai appris qu'il fallait réagir très vite aux situations qui n'étaient pas bonnes. Être vraiment dans la démarche action-réaction. Auprès des familles, des maîtres de stage, des jeunes. Toujours être là. Ne jamais laisser de vide. Pour ne pas que ce soit rempli par autre chose. »

La présence, en continu et à tous les endroits, a ce potentiel d'induire un état permanent pour les jeunes d'être visibles. Cela permet également de poser que les apprentissages sont plus importants qu'« autre chose » et de marquer le caractère « punissable » en permanence. Tout cela renforce une injonction dans l'équipe à être autour des jeunes.

Extrait d'entretien - Loïc

« on est là-bas, comme hier moi je suis arrivé à sept heures du matin, je suis reparti il était vingt-et-une heure trente. »

Extrait d'entretien - Marisol

« familial, ça veut dire qu'il y a un côté humain, où il va y avoir plein d'intervenants, comme dans une maison, la cuisine, l'internat, à chaque moment de la journée, on va être accompagné, on va aussi avoir des moments de détente, des moments de pédagogie, mais familial »

Extrait d'entretien - Lucie

« cette notion de fonction globale elle est aussi sur les temps off, après les cours, avant les cours, le midi, sur les pauses, c'est tout ce temps-là qui nous permet de mieux connaître le jeune »

Extrait d'entretien – Lucie

« le gamin qui ne rentre pas dans le moule, entre guillemets, on le voit de suite. Par l'alternance, par le retour d'alternance, les discussions, et cetera, et cetera... l'internat, les difficultés à respecter les règles, et cetera... En équipe, on a tout ce travail-là, où effectivement, avec tous les corps de métier qu'il y a au sein de la maison familiale, du secrétariat jusqu'au maître d'internat, il y a cette liaison, et il y a cette communication des informations, qui font qu'effectivement, dès qu'on a un doute, tout le monde est vigilant. »

Être présent ne suffit pas, il est important également de faire corps avec l'équipe, de montrer une homogénéité dans la surveillance. La finalité étant de garantir les effets du pouvoir, et de ne risquer qu'il ne soit pris par les jeunes.

Extrait d'entretien – Séléna

« Les informations sont transmises pour la plupart du temps et je pense que c'est ça qui fait que ça fonctionne. Les élèves s'en rendent compte aussi parce que ça ils essaient, je pense comme tous les gamins, ils disent une

chose à untel et on le ressort après, enfin moi je me suis vu le ressortir et eux « Ah vous êtes au courant? » Et oui, dommage ! On se parle entre nous, et ils se rendent compte aussi qu'on est soudé et qu'on se parle [...] faut que les gamins se rendent compte qu'on est soudé aussi, parce que s'ils se rendent compte qu'on se tire dans les pattes, là ils vont jouer et de toute manière on est foutu après ! »

Extrait d'entretien - Ariane (au sujet de son collègue Hector)

« Tu vois, et c'est le seul pour l'instant qui a compris ça. Et c'est formidable, et tu vois, du coup, on a des gamins... bon il y en a toujours qui font les cons et qui sont renvoyés... mais c'est le jeu aussi, c'est le jeu de l'adolescence on va dire, ça arrive une fois, ils ont perdu, ils ont perdu ! A eux, de ne pas recommencer. Mais, si je vais avoir non, ils vont aller voir Hector qui va dire non aussi. Alors, effectivement on communique hein ! On n'est pas idiot non plus ! »

III.1.2 . La salle de classe surveillée

Les jeunes ne sont pas les seuls à être surveillés. L'observation du travail des formateurs se fait par l'intermédiaire de ce qui se passe en salle de classe. Un lieu où la qualité disciplinaire d'un formateur s'entend par le comportement des jeunes.

Extrait entretien - Loïc

« Je n'ai jamais besoin de hausser le ton. La plupart des jeunes te diront que les cours de Mme Jolène ou les cours de monsieur Loïc c'est super quoi. Et on écoute et c'est passionnant. Il n'y a pas eu besoin de râler, il n'y a pas eu besoin de mettre de pression, il n'y a pas eu besoin de mettre de sanction. »

La qualité disciplinaire est ici soulignée par Loïc, dans le fait qu'elle est discrète et efficace. D'une certaine façon, se prévaloir de ne pas sanctionner, met en évidence qu'il maîtrise les ressorts de la discipline, en incluant Jolène dans le maintien de l'ordre. Et en sous-entendant les écarts à ce principe chez les autres collègues.

Le choix des matières enseignées peut devenir un levier dans des rapports de force.

Extrait d'entretien – Jason

« je n'ai pas fait mes choix de matière, par contre la directrice m'a proposé des matières dans lesquelles elle pensait que je m'épanouirais plus et c'est le cas. Après, non, si ça ne tenait qu'à moi, il y en a deux, trois que j'enlèverais, peut-être pas deux-trois mais au moins une (*rires*)... mais globalement c'est beaucoup mieux, ça c'est clair. Et puis, surtout je détrônerais un peu Loïc d'une partie de ses cours là... »

Extrait d'entretien – Jolène

« dans les matières professionnelles, moi je vais aborder le thème, je ne sais pas, sur la personne âgée, et bien ce serait de mettre en place sur cette programmation, effectivement l'enseignant qui reste, qui va enseigner le français, va rester dans son domaine de français, l'enseignant de mathématiques, le formateur maths, va rester sur ses maths, mais pour autant vont essayer de se rapprocher de cette thématique. »

Extrait d'entretien - Séléna

« moi aussi j'ai mes défauts alors chacun gère son cours comme il veut le gérer et je n'ai pas à intervenir là-dedans »

La salle de classe devient un lieu spécifique de démonstration du travail des formateurs, plus valorisés que d'autres espaces

Extrait d'entretien – Séléna

« On ne trouve pas forcément dans d'autres établissements, enfin hors MF je veux dire, tout ce temps que l'on passe, même pendant les pauses, quand les jeunes viennent discuter... Ou à la fin des cours ! Qui restent discuter avec nous ! Et bien les jeunes aiment bien ça. Enfin, moi aussi, j'aime bien ça. »

Extrait d'entretien - Lucie

« J'adorais, j'adore être en cours avec les élèves, parce que j'en ai encore plein de cours... »

« la direction permet justement de pouvoir aller sur différents champs de compétences, avec effectivement toujours la notion de pédagogie avec les cours, la notion de comptabilité avec la gestion financière et humaine de cet établissement, et puis la notion de projet et de développement de la maison familiale et le travail avec le conseil d'administration. Voilà, c'est des volets différents. Donc, c'est aussi riche, par rapport à ça... »

Extrait d'entretien – Jason

« la maîtresse de maison, c'est... vraiment la maîtresse de maison quoi. Elle a un rôle sur... en dehors des salles de classe qui est plus valorisé. »

La salle de classe peut devenir un lieu où il est important d'y prendre place, et stratégiquement d'y rester. Ce que j'ai pu observer lors d'un entretien, où la défense d'un territoire peut avoir son importance.

Extrait d'entretien - Séléna

[*Bruit de clé dans la serrure de la porte*] « Ah non, ça, ça va pas être possible là ! [*Séléna se déplace jusqu'à la porte pour l'ouvrir*] Oh oh, je suis là moi !- Léonard : Ah pardon ! Bonjour ! - Séléna : Faudra aller ailleurs si vous voulez discuter... - Léonard : Oui ok, ça marche... [*Séléna ferme la porte et reprend la discussion en allant s'asseoir*] »

III.2 . La sanction normalisatrice

La sanction normalisatrice fonctionne sur le principe de s'entendre sur les règles et les normes, d'évaluer la nature même des personnes en fonction des écarts à cette norme, et d'appliquer une sanction dont l'objectif est de les corriger et de les normaliser.

La réunion d'équipe porte les voix de la norme et il est important, en tant que membre de l'équipe, d'y être présent.

Extrait d'entretien - Ariane

« on fait des réunions déjà, le lundi et le vendredi et on a cette chance de pouvoir être tous présents, quelque soit le poste qu'on occupe ici. On est

tous présent lors des réunions, donc on a tous éventuellement si on a besoin, un mot à dire. »

Le discours de la norme est orienté sur les écarts et de quelle manière des apprenant-es peuvent en être éloignés.

Extrait de l'observation

« Un ras-le-bol est énoncé dès le début de la réunion. Jolène fait part de son irritation lors d'un de ses cours de la matinée auprès de la classe de seconde qui vient d'arriver après deux semaines de stage. Elle décrit les jeunes comme dissipés, peu curieux, ni intéressés par son cours. Elle s'indigne du manque de maturité de ces jeunes, décidément de « plus en plus en jeunes », car « il est vrai que ce ne sont que de grands troisièmes. [...] L'environnement sonore de la MFR devient source d'inconfort pendant la réunion. Les voix des jeunes en attente devant la salle de restauration sont jugées insupportables pour certains formateurs. Les bruits témoignent et renforcent les qualités précédemment posées sur les élèves de cette classe : ils sont puériles, immatures et c'est désagréable de les entendre rire, se bousculer, parler avec un langage aussi vulgaire entre eux. »

Les apprenant-es sont ici jugés sur leur nature même, en lien par ailleurs avec leur jeunesse. Ce discours est renforcée, soit par le silence des autres personnes, ou par de la complicité :

Extrait de l'observation

« Le dernier sujet de cette réunion est amené par Léonard, co-responsable avec Jason de la classe des premières bac pro. Il partage son agacement face à la situation d'un jeune qui n'est pas en stage. Soutenu par Jolène, il doute des motivations du jeune à être à sa place en formation en alternance. »

Nous pouvons interpréter la menace d'une exclusion. Ce type de sanction a l'intérêt de retirer les éléments trop écartés de la norme, et ainsi repositionner les valeurs dans le groupe. Mais la sanction peut aussi être correctrice, et nous le trouvons dans la proposition de Jolène pour traiter ses problèmes d'attention en classe :

Extrait observation

« elle en était « saoulée » et n'avait pris « aucun plaisir » à faire ce cours. Elle nous dit avoir pris soin de faire savoir aux jeunes qu'elle ne prenait pas de plaisir et leur a intimé l'ordre de se taire, recopier son cours et faire des exercices de rédaction en lien avec le sujet abordé. Une sorte de punition, qui a la particularité d'être légitime aux yeux de Jolène puisque bénéficiant d'un intérêt pédagogique, la pratique de l'écrit. »

Par l'intermédiaire de l'exercice, Jolène contrôle l'activité du groupe et par la même rejoint le principe de non-oisiveté et d'exhaustivité nécessaire à la bonne composition des forces. Ce que critique par ailleurs Ariane, lorsqu'elle met en exergue le corps contraint d'un jeune en formation :

Extrait d'entretien - Ariane

« Il ne faut pas oublier que lorsqu'ils sont en stage et qu'ils rentrent à la maison le soir, on ne s'occupe pas de savoir s'ils rentrent à huit heures ou s'ils rentrent à quatre heures. On leur met une panoplie de devoir à faire, point final. A eux de gérer ce temps-là »
« moi je m'imagine qu'il doit galérer le gamin. Et qui doit peut-être pleurer ou même même pas ouvrir ses cahiers. »

Reconnaître le normal et l'anormal a son importance pour justifier d'une place de normalisateur :

Extrait d'entretien - Loïc

« Quand on voit comment certains peuvent arriver dans la détresse, dans la misère sociale »
« Nous justement on répare, on répare pour certains, pour d'autres on arrive au bon moment pour justement éviter des naufrages, et des situations d'échec arrivées en fin de collège »
« On est presque obligé de passer par cette phase de dressage pour justement les amener vers quelque chose que nous savons être bon pour eux. »

Lorsque M. Foucault explique que le pouvoir de la norme fonctionne d'autant mieux dans des valeurs d'égalité formelle, nous pouvons retrouver ce principe dans les entretiens. En effet, il y est question de la volonté d'intégrer tous les membres de l'équipe à égalité dans les projets de la MFR.

Extrait d'entretien - Ariane

« Je pense que justement nous, qui qu'on soit ici, quoi qu'on fasse, on doit pouvoir reprendre le gamin, quand on juge qu'il n'a pas fait quelque chose dans les normes. »
« on fait des réunions déjà, le lundi et le vendredi et on a cette chance de pouvoir être tous présents, quelque soit le poste qu'on occupe ici. »

Extrait d'entretien – Samuel

« ...autrement... et bien oui, autrement, c'est les formateurs, quel qu'il soit, c'est le personnel de la maison familiale, quel qu'il soit, je pense que les jeunes apprennent aussi, et acceptent d'apprendre quand ils ont compris qu'on était un ensemble »

Extrait d'entretien - Lucie

« En équipe, on a tout ce travail-là, où effectivement, avec tous les corps de métier qu'il y a au sein de la maison familiale, du secrétariat jusqu'au maître d'internat, il y a cette liaison »

L'égalité des membres de l'équipe dans le projet éducatif est appuyé dans les discours. Cette injonction à l'égalité des membres de l'équipe dans les relations éducatives renforce l'existence d'inégalités entre eux. Et nous nous posons la question de savoir s'il s'agit d'une stratégie de normalisation de l'équipe. Est-il question de renforcer le pouvoir de la norme ou de le déplacer ?

Notons au passage qu'il n'est pas nommé d'égalité entre les apprenant-es, mais qu'il est plutôt question de reconnaître les individualités. Et qu'il n'est pas non plus question d'égalité entre les membres de l'équipe et les apprenant-es.

III.3 . Au bout des forces : l'organisme

III.3.1 . Les élèves au naturel

La discipline passe par le corps. Nous l'avons vu par exemple avec l'exercice imposé par Jolène à la classe de seconde. Les contraintes physiques peuvent s'avérer dangereuses pour l'organisme, notamment en interdisant aux jeunes d'aller aux toilettes pendant les cours.

Extrait de l'observation

« Constance demande ensuite à intervenir.

Demander à sortir d'une salle de classe nécessite, dans cette MFR, d'avoir d'excellentes raisons. Le fait de soulager des besoins primaires est une demande qui est considérée comme un moyen détourné et une fausse excuse pour ne pas travailler en cours. Ainsi, et de manière concertée avec l'équipe, les interdictions d'aller aux toilettes pendant le temps d'un cours sont formulées à l'encontre des jeunes. Constance informe alors les formateurs et formatrices qu'un jeune en attente de greffe de rein a des douleurs et de fréquentes envies d'uriner. Elle a ainsi insisté sur le fait qu'il fallait le laisser sortir de classe et que ses fréquentes demandes étaient à l'origine de véritables troubles. »

Le silence des adultes, en non-réponse à l'intervention de Constance, soulève le pouvoir du système disciplinaire en place. Le malaise du silence rappelle les problèmes éthiques de taille, quant à mettre en danger la santé des jeunes, au profit du contrôle. Sous le coup d'une surveillance des formateurs entre eux, il est préférable de nier la gravité quotidienne à contraindre des corps en salle de classe. Lorsque Constance insiste, autant sur la bonne foi du jeune que sur sa demande à le respecter, je comprends qu'elle tente de remettre du corps à un endroit où il n'a pas sa place, mais aussi qu'elle n'a que peu de pouvoir sur ce qui se joue en salle de classe.

Le corps docile marque et parle, et c'est finalement au quotidien qu'il agace :

Extrait de l'observation

« J'entends que cette nouvelle classe de seconde a une autre particularité semblant faire l'adhésion dans le discours des collègues. De nombreuses élèves se plaignent de façon intempestive de souci de santé, faisant l'objet de démonstration en cours et ayant de ce fait une conséquence perturbatrice. Des nausées, un mal de ventre, un mal de dos, de la tristesse sont autant de situations invoquées par les élèves pour demander une sortie de classe. Dans certains cas, les formateurs concernés proposent aux jeunes de choisir entre rester en classe ou rentrer chez eux avec l'accord de leurs parents. »

La punition traduit le refus d'entendre le corps malade. Punir l'indocilité est faite à plusieurs niveaux : l'exclusion des jeunes et la sanction à travers les parents, en les obligeant à accepter la sanction prévue.

III.3.2 . Le corps professionnel

De manière générale, les entretenus racontent qu'il leur est important de protéger une vie privée. Quelques personnes entretenues témoignent de leur santé et des mal-être en lien avec la MFR.

Extrait d'entretien – Jolène

« Ce fameux courrier, donc aujourd'hui, mais je n'étais pas à la maison, donc du coup, ça m'a un peu miné mon mercredi. »

Extrait d'entretien – Sélène

« encaisser, encaisser, faut que ça sorte aussi » « ça sort sur mon vélo, quand j'y vais, quand je reviens ! »

Extrait d'entretien - Lucie

« à un moment donné, j'en ai marre d'osciller entre cinquante kilos, soixante-dix kilos, soixante kilos, et de ne pas dormir. A un moment donné, je vais m'arrêter là où je suis et dormir comme je fais, parce que sinon... »

Extrait d'entretien – Samuel

« Le danger c'est qu'un accompagnateur prenne trop à cœur un parcours de jeune, ou de moins jeune, et se mette lui-même en danger quoi. »

III.4 . Ce que cela produit

III.4.1 . De futurs travailleurs

Une des finalités énoncées par les entretenus est d'orienter les jeunes vers une insertion socio-professionnelle, dans un choix conscient et heureux.

Extrait d'entretien – Loïc

« Pour moi la maturité pour un jeune, c'est quand il est capable de raisonner, de penser, de faire ses choix, d'avoir pesé le pour et le contre, de savoir qu'un jeune qui va en cuisine va devoir faire des sacrifices, il ne va pas choisir la cuisine parce que c'est rigolo de faire des belles assiettes, mais il sait qu'il aura une part de sacrifice. Quelqu'un qui va en maçonnerie, c'est quelqu'un qui sait qu'il va être dans le dur, dans le froid, dans le chaud l'été, qui aura mal aux mains, qui aura mal au dos, mais qui va faire quelque chose parce qu'il l'aime. Pas sur un coup de tête, mais vraiment sur un coup de cœur. »

« la réussite c'est, cinq, dix après, quand je vois des jeunes qui reviennent en me disant : « Ben voilà, je travaille, je suis... plombier, électricien, serveur, j'ai acheté ma maison, je vis avec ma femme, j'ai des enfants » ou « Je me suis marié, j'ai eu des enfants »

Extrait d'entretien – Jolène

« [l'élève] veuille devenir un professionnel averti, aguerri, qui s'interroge, et qui réfléchisse à ses pratiques. »

Extrait d'entretien – Samuel

« la finalité d'une formation c'est bien l'insertion socio-professionnelle. S'insérer dans une société et s'y épanouir. A différents niveaux, mais chacun y trouve son propre niveau. Que ce soit en passant par une formation X ou Y, l'utilité c'est bien s'insérer socialement. Qu'un jeune fasse une formation cuisine, mais que derrière, il est mécano ou je ne sais pas trop quoi, qu'il est passé par cette formation-là et qu'il a appris, lui, à se gérer, à apprendre, appris à apprendre c'est important, c'est réussi quoi. Ce n'est pas le taux d'insertion dans le métier qui est important, c'est le taux d'insertion de manière générale, et qu'il n'y ait pas de rupture avec la société conventionnelle. »

Extrait d'entretien – Ariane

« quand on va les lâcher, ils deviennent de vrais professionnels après. »

« nos élèves, il ne faut pas se leurrer, ce ne sont pas des gamins qui feront sciences po, ce ne sont pas des gamins qui feront de très hautes études, pas parce qu'ils ne sont pas tous capables, mais parce qu'ils n'en ont pas encore envie, peut-être qu'ils en auront envie beaucoup plus tard, et qu'ils reprendront un cursus, scolaire je veux dire, ici ce n'est pas le cas, on les emmène ici, à la fin de leur scolarité à un bac et à un CAP. »

Nous retrouvons, dans les discours, les objectifs de former de futurs professionnels et de futurs adultes, sur un terrain professionnel très identifié, lié à des métiers d'ouvriers ou d'employés. Il est aussi important pour eux dans cette démarche, de s'assurer que les jeunes construisent par eux-même leur projet, de façon libre et heureuse. A cet endroit, M. Foucault rappelle la finalité du système disciplinaire qui est de permettre l'exploitation des forces. Le pouvoir se construit en collaboration entre individus ayant intégré les mêmes normes. Il s'agit bien d'une finalité à caractère invisible et diffuse, qui trouve une justification dans le fait de porter une attention aux jeunes et à leur bien-être. Mais dans la volonté de former de futurs professionnels, il est d'autant plus important que, pendant le temps de la formation, ils doivent être éduqués. La constitution de représentations liées aux qualités des jeunes adolescents (bruyants, immatures, fainéants, plaintifs, etc...) appuie l'idée de la nécessité du système disciplinaire, et notamment de combiner les forces en place pour les guider, les corriger et les normaliser.

Extrait d'entretien – Séléna

« j'ai gardé contact avec certains et ça fait plaisir. Des couples qu'on a créés. Je pense à Kevin et Eva qui sont toujours ensemble, j'ai encore eu des nouvelles il n'y a pas longtemps. Et d'ailleurs, je fais appel à eux quand on a besoin de témoignage auprès des quatrièmes qui rentrent chez nous. »

III.4.2 . De la délinquance

A l'étude du milieu carcéral, M. Foucault note que, corrélativement aux objectifs de normalisation de la prison, c'est l'endroit où se fabrique le mieux la délinquance. Dans le système scolaire, un système de contrôle et de surveillance pose la question des endroits qui se créent pour y échapper. Et à mesure que les petites « anormalités » sont punies dans des mises en scène, d'autres se fabriquent entre ombre et lumière. Ce que racontent ces quelques extraits d'un système qui crée du visible et du secret :

Extrait d'entretien – Lucie

« Ce qui c'est passé avec José, notre veilleur de nuit, ça c'est... humainement parlant c'est une horreur. C'est une horreur. Licencier quelqu'un c'est... c'est une horreur. Et après apprendre plein de choses sur lui, c'est encore pire. »

Extrait d'entretien – Loïc

« On a un rapport à la drogue qui est complètement différent aussi. Les jeunes consomment beaucoup plus maintenant qu'il y a quinze ans. - Christelle : Ah oui ? - Loïc : Enfin en tout cas... Il y a quinze ans il y en avait aussi, mais c'était quand même un peu secret, aujourd'hui beaucoup moins, il y a des jeunes qui ne s'en cachent plus, des jeunes qui l'affirment, avec les dégâts que ça fait... »

Extrait de l'observation

« Dans l'après-midi, Jolène et Ariane ont préparé la salle de restauration et ont profité de l'occasion pour recréer grâce à la disposition des tables l'icône d'un pénis géant. Elles se sont précipitées hilares dans les bureaux pour informer les collègues de leur blague. Les membres du conseil d'administration seront, en fonction des places choisies, plus ou moins humiliés secrètement. »

III.4.3 . De la contradiction

Les ressorts de la discipline sont visibles à travers les entretiens et l'observation. Mais j'entends aussi des collègues, qui savent exprimer les contradictions éthiques dans leurs pratiques :

Extrait d'entretien – Loïc

« c'est provocateur hein ce que je dis (sourire) d'utiliser le terme de dressage. Bon tu ne pourras pas le mettre dans ton truc-là, c'est trop... c'est trop fort ! Ça, c'est mon côté peut-être un peu provoc' mais... »

Extrait d'entretien – Jolène

« Est-ce qu'ils veulent s'interroger ? Ils sont trop jeunes, ce n'est pas ça, ça ne les intéresse pas forcément de se poser ces questions-là. Peut-être sur des promotions, ou des diplômes un peu plus élevés, où là, on les titille toujours à s'interroger, et du coup ils prennent un pli à ne pas prendre pour argent comptant un petit peu tout ce qu'on balance, toujours dans cette dynamique du pourquoi, comment, et du coup c'est peut-être plus facile de fonctionner en transversalité ? Pas forcément non... C'est bien de les faire se questionner de bonne heure ! Bon, tu pourras effacer finalement (sourires) »

Il apparaît surtout que le métier de moniteur est difficile, voire épuisant pour certains, et nombre d'entre eux usent de stratégies pour alléger un mal-être ou résister au mécanisme de la discipline :

- Protéger les espaces personnels

Extrait d'entretien – Lucie

« Je pars à cinq heures. Avec mon téléphone portable mais je pars à cinq heures. Donc ça c'est chouette. Je crois qu'il y a un moment donné, il fallait ça aussi. Ah et puis je dis peut-être plus souvent merde aussi. Ouais, je pense aussi que c'est pas mal (rires). Bon je ne dis pas forcément beaucoup merde, je ferme ma porte peut-être davantage. »

« il y a des choses que je refuse d'entendre. Je bloque, je bloque systématiquement. Ça ne veut pas dire que je ne vais rien faire pour le gamin, mais je ne vais pas rentrer dans les détails. Après je vais rentrer dans un protocole, je vais m'appuyer sur des personnes compétentes, voilà. »

Extraits d'entretien – Marisol

« là tu as de l'humain, avec ses bons et ses mauvais côtés ! Hein ! (rires) alors que tu ne vois pas ça dans la vie, tu as une prestation à faire, point barre, tu n'as pas besoin de te présenter. Ça te donne aussi une carapace, et ça te protège aussi en même temps. »

« il faut que ce soit un petit peu carré, bien organisé, et ça me rassure aussi. Quand c'est le bazar, ça ne me rassure pas, donc je ne peux pas construire aussi. »

- Utiliser les statuts

Extrait d'entretien - Lucie

« Mais, comment, voilà, il y en a pas mal que j'ai recruté, ça joue aussi dans ce que tu as envie de bouger... ou pas... »

Extrait d'entretien – Jolène

« c'est aussi une obligation aujourd'hui de l'institution d'embaucher avec un minimum de diplôme, un minimum de compétences [...] ce que je faisais il y a vingt ans, enseigner les maths, je pense qu'aujourd'hui je ne pourrais pas le faire. En tout cas, un directeur ne me l'autoriserait plus. Et à juste titre. »

Extrait d'entretien - Jason

« le projet collectif, je me pose la question de jusqu'à... à quel point il est collectif vraiment. Et j'ai failli aussi de remettre plus de collectif dans cette maison familiale en amenant les administrateurs à reprendre leur place dans... dans la gestion de la maison. »

- Rechercher des alliés

Extraits d'entretien – Sélène

« Et avec Samuel c'est ce qu'on a expliqué... on dit... parce que... on a un des collègues qui a fait « mais le but c'est l'examen ». Je lui ai dit « es-tu sûr de ça? », il m'a regardé... J'ai dit « Peut-être que lui va prendre trois ans au lieu de deux ans, et alors ? Ça change quoi ? »

« Avec les collègues j'échange beaucoup, si, si, si. Avec Lucie déjà, si c'est grave. De toute manière, les élèves sont au courant, si je dois en parler à la directrice. Parce que je demanderais toujours l'avis du jeune, si je peux partager ce qu'il vient de me dire, avec mes collègues. Ou juste Samuel, je pense si c'est un CAP. »

Extrait d'entretien – Jason

« Mais, déjà on a gagné avec Léonard, on a le droit de s'habiller comme on veut. »

Extrait d'entretien – Ariane

« ça c'est mon binôme aussi, pareil, on se complète, c'est celui que j'attendais quelque part. Avec Hector, c'est formidable, on arrive à travailler intelligemment tous les deux. Je n'ai jamais connu ça ici. Jamais ! Jamais... [...] Lui, il a compris qu'on devait parler de la même manière, le même langage auprès des élèves. Tu vois, si moi je dis non pour un truc, il faut qu'il dise non. »

- Impliquer des proches

Extrait d'entretien – Séléna

« Des fois, je suis obligée d'en parler, et Patrick est à l'écoute merci à lui, mais comme lui aussi je serais à l'écoute s'il avait besoin aussi. Et puis sinon je trouve d'autres, j'ai des ami-e-s, j'ai ma meilleure amie qui est là si j'ai besoin »

- Faire appel à la loi

Extrait d'entretien – Loïc

« Quoiqu'il arrive quand il y a un fait, on ne peut pas le cacher, il faut être réactif justement, et sévir, nous, ou alerter la justice. Alerter les parents bien sur, mais alerter la justice aussi, pour leur montrer que leurs actes ont des conséquences. »

« Quand T., de la BPDJ⁶⁸ intervient les premières séances avec les quatrièmes, c'est assez étonnant ! »

- Par des apports théoriques

Extrait d'entretien – Samuel

« ce que l'on appelle le savoir comportemental »

« on parle d'accompagnement guidance je crois »

« J'ai une phrase de Paulo Coehlo, dans l'alchimiste qui dit, je crois, je peux faire quelques fautes, qui dit : *« on a tous des échecs dans la vie, mais il vaut mieux perdre un combat en sachant pourquoi on lutte que mourir sans savoir pourquoi on a vécu »* »

La recherche d'une aide n'est spécifique pour chacun-e que dans les difficultés qu'ils et elles éprouvent au quotidien. Mais ils ont bien en commun de devoir protéger leur place. Surveiller ne relève plus seulement de la détection et de l'évaluation de ce qui dévie, cela devient un outil pour se préserver et se protéger les uns des autres. Et lorsque Loïc et Jolène me demandent avec amusement s'ils peuvent lire les entretiens des autres membres de l'équipe, j'entends une forme de conscience que quelque chose leur échappe, une forme de désarroi à ne pas savoir ce que pensent leurs collègues.

68 Brigade de Protection de la Délinquance Juvenile

III.5 . Interprétation

Cette analyse des matériaux au prisme de « surveiller et punir » est une manière de repérer ce qui a fait sens dans tout le processus de cette recherche-action. Michel Foucault me permet une analyse politique et une réflexion philosophique sur la portée d'un enseignement.

La sanction à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes est un des aspects d'un système disciplinaire. Elle se trouve en corrélation avec des finalités éducatives de correction et de normalisation. Certes. L'analyse me semble encore insuffisante et ne répond pas à la question de la violence. Où puis-je voir que la contraindre des corps est à l'opposé d'une éthique humaine fondamentale à prendre soin des autres et de soi ? Cette éthique que Charlotte Herfray décrit : « *Dans notre monde marchand fondé sur des critères quantitatifs, nos existences sont prises entre deux logiques éthiques. L'éthique marchande [...] prône des valeurs comme l'efficacité, le rendement, la nécessité de résultats. C'est dans une telle perspective que se placent les discours qui donnent priorités aux fonctions plus qu'aux êtres, aux « protocoles » plus qu'aux relations. [...] Celle-ci s'oppose à une autre représentation du monde et à une autre éthique où le sens de l'honneur, la solidarité, la justice, la liberté, sont des valeurs qui donnent place, avant tout, au sujet.* »⁶⁹ Il me semble entendre ces deux éthiques dans le discours des entretenus.

A l'épreuve de cette analyse, j'éprouve le besoin de remettre le corps au centre de mes interprétations : « ça » parle, à travers les entretiens et « ça » raconte une histoire. Et à entendre les corps, c'est d'entendre comment s'inscrit le système disciplinaire, mais aussi peut-être retrouver dans quelles contraintes vivent les personnes.

Je me suis demandée si le fait d'extraire des particules d'entretiens, en retirant ce qui fait la justification, le raisonnement, ne pouvait altérer ce qui est dit, dans la parole des entretenus. Il s'agit d'approcher le symbolique. Gilles Deleuze donne à penser de ce qui fait analyse : « *L'analyse ça ne peut être... ça n'est ni une interprétation, ni une opération de signifiante, c'est un tracé cartographique* »⁷⁰ Je visualise les plongées successives et l'agencement des images recueillies en une carte de recherche toute singulière. L'enthousiasme de cette aventure ne se situe pas seulement sur de la recherche de sens, mais également dans la quête elle-même, à trouver des façons de lire, de dessiner et de rendre « palpable » la structure évanescence du symbole. Il ajoute : « *Il n'y a pas de concept qui soit neutre ou innocent. Un concept est chargé de puissance affective* »⁷¹

Je suis ainsi partie en exploration des corps dans les matériaux de recherche, avec comme postulat que « ça » parle à travers le symbolique, et que « ça » raconte le système disciplinaire. M. Foucault partage ses réflexions sur le corps, comme utopie : « *Peut-être faudrait-il descendre encore au-dessous du vêtement, peut-être faudrait-il atteindre la chair elle-même, et alors on verrait que dans certains cas, à la limite, c'est le corps qui retourne contre soi son pouvoir utopique et fait entrer tout l'espace du*

69 HERFRAY Charlotte, 2009, Vivre avec autrui... ou le tuer ! La force de la haine dans les échanges humains, Toulouse, édition Ères, p.20-21

70 DELEUZE Gilles, 1980, *Désir, délire et psychiatrie*, Vidéo à Vincennes dans un colloque intitulé « Je et le pronom personnel ».

71 Ibid.

religieux et du sacré, tout l'espace de l'autre monde, tout l'espace du contre-monde, à l'intérieur même de l'espace qui lui ai réservé. »⁷² Le corps comme condition préalable, comme lieu situé, dans notre relation au monde, le « point zéro ». Le corps, par sa densité et ses contraintes, par ces zones invisibles et inaccessibles, est l'espace ultime de création d'un hors de soi, et d'absorption, in-corporation des mondes utopiques. Il est limité et illimité. Et dans mes réflexions sur ce qui fait l'intimité, sa fragilité et sa puissance, ce texte me propose d'interroger l'existence des frontières du corps.

Ce travail d'extraction, associé à une tentative de traduction des corps, est proposé en lecture dans l'annexe n°11. Il en résulte essentiellement que les membres de l'équipe intègrent le moule disciplinaire au prix de contradictions ou de sacrifices. Que la discipline fait déjà corps. Les corps sont divisés dans des luttes qui détournent l'énergie déployée à respecter une éthique de l'accompagnement. Chacun-e, dans son coin, construit une démarche pédagogique et éducative en cohérence avec son éthique, qui entre en conflit avec le modèle dominant. Chacun-e bricole quelque chose. Autant dans la fabrication d'outils et d'espaces en relation avec l'idéologie normative de la discipline, autant dans la création d'espaces pour s'en extraire.

72 FOUCAULT, Michel, *Le corps utopique, les hétérotopies*, 2009, Europe, Nouvelles Editions Lignes, p.16-17

Conclusion

Conclusion de la recherche

De la discipline du corps, située historiquement dans l'armée, persiste une idéologie et des mécanismes associés. La maison familiale rurale de Sainte Anne-les-Aigrettes témoigne de son évolution et de sa diffusion.

D'une part, les facteurs importants de la discipline se trouvent dans le phénomène de normalisation, par l'évaluation, la sanction et le contrôle. Une norme est la construction de l'idée d'une façon d'être au monde. Ce que nous pourrions voir inscrit dans le « savoir-être » et « savoir-faire » d'un programme scolaire par exemple. Cette vision fait l'objet de discours. Parler d'une norme, c'est parler de ce qui s'en écarte et d'en mesurer la distance. Mais elle peut se construire avec singularité dans une équipe éducative, où chacun-e place le curseur en fonction de la relation envisagée.

Pour un-e jeune à la MFR, il s'agit de l'adulte en devenir. Il ou elle est bien « heureux » ailleurs et plus tard, lorsqu'il existe un témoignage de son insertion. Pour un-e formateur à la MFR, il s'agit d'une personne qui sait le mieux contraindre des corps en salle de classe, discrètement.

D'autre part, la contrainte du corps comme moyen d'éduquer se diffuse en un mécanisme bien rôdé, puisqu'il fonctionne tout seul. Les personnes, agissant et subissant, ont intégré la banalité de l'idéologie. La sanction quotidienne et le contrôle des corps ne sont pas remis en cause. Ils sont perçus comme nécessaires et souhaités par les apprenant-es et les familles.

Cependant, si l'intégration d'un savoir-faire et savoir-être disciplinaires reposent sur l'expérience et le vécu, la souffrance et le désir de s'en échapper sont inscrits dans la mémoire des corps. Charlotte Herfray écrit : « *Seul l'enthousiasme qui mobilise le « désir » permet de « croître » et d'espérer. Le pouvoir qui gère et administre, qui intimide, qui fait peur, qui peut anéantir et détruire ne donne pas le pouvoir de se faire respecter. Mais que de dégâts il peut accomplir !* »⁷³. Je comprends que se confrontent deux visions du monde, et que cet « enthousiasme » persiste et peut être mêlé du refus à faire revivre les stigmates de l'obéissance, issues de l'institution scolaire et du monde professionnel. Ce n'est pas un hasard, si un certain nombre de formateurs clament être arrivés « par hasard » en MFR. Une part de leur motivation semble être tenue secrète. « *Réussir autrement* » fonctionne étonnamment dans ces deux définitions contradictoires, et la violence réside dans l'incohérence quotidienne à porter un désir de société remplaçant l'humain par ce qu'il a de fonctionnel, tout en s'assurant d'être animé par une éthique humaniste en prônant l'épanouissement de la formation par alternance. Il me semble avoir touché la fissure qui divisait mon esprit, au moment où mon corps a vécu une dépression.

Les contradictions inhérentes à la pédagogie de l'alternance, telle qu'elle est pratiquée en MFR, ont posé des questions dans cette recherche sur la formation et sur le métier. Et, effectivement, les moniteurs et monitrices apprennent seul-es à s'outiller, seul-es aussi à créer et penser les relations pédagogiques, générant de l'insécurité lors des prises de poste. La pédagogie de l'alternance s'avère une pédagogie du bricolage, qui n'est certainement pas à la hauteur des exigences d'une posture d'accompagnement d'adolescent-es en formation.

73 HERFRAY Charlotte, 2015, Les figures d'autorité, Toulouse, édition Erès, p. 104

Quand l'insertion dans une équipe est plus importante que les réflexions et la coopération à construire un projet commun éducatif et pédagogique, les personnes se forment ensemble à la discipline, et cela avec, d'une part, la complicité des familles et des maîtres de stage, mais aussi avec la collaboration du mouvement des MFR. Nous pouvons entrevoir les intérêts du ministère de l'Agriculture à ce que les maisons familiales rurales restent porteuses d'un système d'insertion sociale et professionnelle, dans une vision politique actuelle, tout à fait en lien avec le système disciplinaire.

Cela m'amène à poser les questions que je n'ai pas traité dans cette recherche-action, mais qui pourraient donner suite aux réflexions déjà avancées.

Je n'ai pas fait de recherche sur le mouvement des MFR d'un point de vue socio-historique. Je suis en effet très curieuse des mutations et des ancrages qui font exister le réseau, et notamment, de comprendre pourquoi la vision politique d'éducation populaire d'Henri Desroche à périr, ou sous quelle forme elle se maintient, peut-être de manière illusoire. Car, moi non plus, je ne suis pas venue travailler en MFR par hasard.

A ce sujet, je porte un intérêt grandissant à ce que M. Foucault propose des « hétérotopies », comme la création d'un lieu « autre », dont la finalité serait de perpétuer un projet global de société, mais en étant caché, masqué : *« Il est bien probable que chaque groupe humain, quel qu'il soit, découpe, dans l'espace qu'il occupe, où il vit réellement, où il travaille, des lieux utopiques, et, dans le temps où il s'affaire, des moments uchroniques. »*⁷⁴, *« En général, l'hétérotopie a pour règle de juxtaposer en un lieu réel plusieurs espaces qui, normalement, seraient, devraient, être incompatibles. »*⁷⁵ Je comprends qu'il s'agit peut-être de l'élaboration commune d'une mise en scène, en réponse aux autres lieux de la vie réelle : *« Les hétérotopies ont toujours un système de fermeture et d'ouverture qui les isole par rapport à l'espace environnant. En général, on n'entre pas dans une hétérotopie comme dans un moulin, ou bien on y entre parce qu'on est contraint (les prisons, évidemment), ou bien lorsque l'on s'est soumis à des rites, à une purification. »*⁷⁶ Foucault pose d'ailleurs une différence dans l'évolution des pratiques hétérotopiques : *« Mais ces hétérotopies biologiques, ces hétérotopies de crise, disparaissent de plus en plus, et sont remplacées par des hétérotopies de déviation : c'est-à-dire que les lieux que la société ménage dans ses marges, dans la plaine vides qui l'entourent, sont plutôt réservés aux individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou la norme exigée. »*⁷⁷

J'accorde alors aux maisons familiales rurales d'être les objets de cette réflexion philosophique, qui pourrait trouver des indices dans les matériaux rassemblés pour cette recherche. « Montrer » que l'« on est soudé », que l'on « rit ensemble », que l'on « fait » famille. Donner à voir l'autorité, mettre en scène les sanctions. Qu'est-ce que la théâtralisation de ce lieu a à voir avec ce qui s'y fait ?

Enfin, à ces envies d'« hétérotopologie », se conjuguent des réflexions sur notre corps comme « point zéro », créateur de cet hors de soi, d'une utopie. A cet endroit, j'aimerais associer Gilles Deleuze aux réflexions qu'il porte sur le désir, d'une façon très différente et critique de la psychanalyse. Cela pourrait répondre aux questions sur le libre-arbitre, et le fait qu'un accompagnement au projet professionnel dans un système

74 Ibid. p.23

75 Ibid. p.28-29

76 Ibid. p.32

77 Ibid. p.26-27

disciplinaire consisterait à dé-construite, re-construire les désirs, de façon à intégrer et même désirer les projets de société qui nous détruisent.

Conclusion de l'actrice-chercheuse

La chercheuse est parvenue dans cette recherche-action à interroger sa maison théorique. Les références en psychanalyse qui ont forgé le sens de certains concepts comme le « désir », l'« enfant », la « mémoire », les « apprentissages » sont bousculées par de nouvelles lectures. Cela peut être un regard épistémologique des sciences, dont M. Foucault a par exemple une critique acerbe : « *Lorsqu'on veut individualiser l'adulte sain, normal et légaliste, c'est toujours désormais en lui demandant ce qu'il y a encore en lui d'enfant de quelle folie secrète il est habité, quel crime fondamental il a voulu commettre. Toutes les sciences, analyses ou pratiques à radical psycho-, ont leur place dans ce retournement historique des procédures d'individualisation. Le moment où on est passé de mécanismes historico-rituels de formation de l'individualité à des mécanismes scientifico-disciplinaires, où le normal a pris la relève de l'ancestral, et la mesure la place du statut, substituant ainsi à l'individualité de l'homme mémorable celle de l'homme calculable, ce moment où les sciences de l'homme sont devenues possibles, c'est celui où furent mises en œuvre une nouvelle technologie du pouvoir et une autre anatomie politique du corps.* »⁷⁸ Une mise en abîme qui me laisse aussi sur ma faim, et dont Charlotte Herfray aiderait sans doute à reconstruire : « *Échappant aux critères d'évaluation des théories basées sur l'observation, [la psychanalyse] est aussi une éthique qui rappelle que notre destin c'est de « croître en humanité ».* »⁷⁹

Cette recherche-action est une implication entière et intime. Et malgré le mélange de doutes et de certitudes sur l'accomplissement de ce travail, j'observe les transformations enclenchées.

Je suis née et ai vécu dans un système disciplinaire. Et, peu importe les façons dont je l'ai intégré et rejeté, j'ai conscience de l'exorcisme en cours. C'est toute la cohérence et la complexité de cette formation. Se rendre compte que nous pouvons tenir à ce quelque chose de monstrueux qui met en danger l'amour de soi. Le faire exister, à travers l'écriture, est une forme de lutte, dont j'ai découvert la puissance. La puissance de mettre à distance, pour retrouver les colères et les peurs, mais aussi générer à nouveau de la poésie.

Clôturer ce mémoire ne s'est pas fait sans mal, car il a fallu vouloir qu'il se termine. J'ai retrouvé des habitudes de faire aux derniers instants, mais j'ai aussi profité au mieux des périodes de mises au point, en transférant mes analyses sur des objets de vie quotidienne, pour tester, valider les pensées. L'action de la recherche se situe à des endroits insoupçonnés. Et dans le cadre temporel et itinérant de la formation, j'ai pris tout le loisir d'expérimenter les paliers de décompression, les lectures hasardeuses, les besoins pour accompagner le geste d'écriture et la complicité du travail coopératif. Achever ce mémoire dans un dernier effort a été possible grâce à ces multiples expériences.

L'actrice a traversé cette recherche-action sur des chemins tortueux. Les déménagements furent nombreux sur ces quatre années et le retour sur un lieu de travail impliquant des relations sociales furent écartées quelques temps. Le fait d'avoir levé un

78 Ibid. p.226-227

79 HERFRAY Charlotte, 2006, La psychanalyse hors les murs, Paris, L'Harmattan, page de couverture

couvercle sur les rapport corps-travail-désir viennent mettre en tension les choix de vie passées et à venir. Ça change et ça ne change pas. Le travail est en cours.

J'ai été « accompagnée » dans une formation, et de cette place, j'ai remis en perspective mes expériences passées. Cela a été un observatoire de ce qu'un cadre pédagogique peut se construire sur la base d'une éthique humaniste. Cela m'a permis d'avoir d'autres points de vue sur mes anciennes pratiques, et c'était bien ce que j'attendais.

A présent, il s'agit d'oser partager ce savoir, mis en suspens. C'est la transmission d'une façon de poser un regard critique, afin de penser sérieusement nos pratiques. C'est aussi un appel à réfléchir ensemble à la construction d'autres espaces, ne plus surveiller et punir, mais être attentif et rester tendre.

Bibliographie

Ouvrages papiers

BACHELARD Gaston, 2017, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France.

BAKER Catherine, 1985, *Contre l'oppression des adultes sur les enfants*, chapitre 5 dans : *Insoumission à l'école obligatoire*, Paris, Bernard Barrault.

BAYART Jean-François, 2014, *Le plan cul, ethnologie d'une pratique sexuelle*, Librairie Arthème Fayard

BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre, REVILLARD Anne, 2012, *Introduction aux études sur le genre*, Paris, De Boeck

CHOLLET Mona, 2015, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Découverte

DENOYEL Noël, GOLHEN Eric, TANTON Christian, 2003, *L'alternance : une pédagogie de la rencontre. Actes des premières rencontres de Chaingy 17 et 18 mai 2001*, MFREO éditions

ERCEAU Julie, LE BISSONNAIS Anne, 2014, *Les Maisons familiales rurales dans le monde : une contribution originale à la formation et à l'insertion des jeunes*, Paris, L'Harmattan

ERNAUX Annie, 2014, *La place*, Barcelone, Folio

FOUCAULT Michel, 2016, *Surveiller et punir, naissance de la prison*, Lonrai, Gallimard

FOUCAULT Michel, 2009, *Le corps utopique, les hétéropies*, Europe, Nouvelles Éditions Lignes

FOUCAULT Michel, 1998, *Histoire de la sexualité I, la volonté de savoir*, Saint-Amand, Gallimard

FREUD Sigmund, 1999, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Editions Payot

FREUD Sigmund, 1997, *Essais de psychanalyse*, Saint-Amand-Montrond, Editions Payot

FUGIER Pascal, Décembre 2010, Les approches compréhensives et cliniques des entretiens sociologiques ¿Interrogations ? n°11

- GAGNEPAIN Jean, 1994, *Leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, Louvain-la-Neuve, Peeters
- HERFRAY Charlotte, 2006, *La psychanalyse hors les murs*, Paris, L'Harmattan
- HERFRAY Charlotte, 2015, *Les figures d'autorité*, Toulouse, éditions érès.
- HERFRAY Charlotte, 2012, *Penser vient de l'inconscient, psychanalyse et « entraînement mental »*, Toulouse, éditions érès.
- HERFRAY Charlotte, 2009, *Vivre avec autrui... ou le tuer ! La force de la haine dans les échanges humains*, Toulouse, éditions érès.
- ILLICH Yvan, 2003, *Une société sans école*, Lonrai, Éditions du Seuil
- JOUNIN Nicolas, 2014, *Voyage de classes. Des étudiants de seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers*, Paris, La Découverte, 233 p.
- KAUFMANN Jean-Claude, 1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, éditions Nathan.
- KAUFMANN Jean-Claude, 1998, *Corps de femmes, regards d'hommes, sociologie des seins nus*, Paris, Nathan
- Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne, 2012, *D'après les jeunes, Va y avoir du taf !*, Lyon, Chronique Sociale
- NICOLAS-LE STRAT Pascal, 2009, *Journal de thèse. Septembre 1992 – octobre 1993*, Montpellier, Fulenn
- Ouvrage collectif, 2007, *Mon corps est un champ de bataille (au masculin)*, Clermont-ferrand, Le Réseau des CREFAD.
- Ouvrage collectif, 2015, *Pédagogies de l'accompagnement*, Clermont-ferrand, Le Réseau des CREFAD.
- PINCON-CHARLOT Monique, PINCON Michel, LECROART Etienne, 2014, *Pourquoi les riches sont-ils de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres ? Mon premier manuel de pensée critique*, Montreuil, éditions La ville brûle.
- PINEAU Gaston, 2000, *Temporalités en Formation, vers de nouveaux synchroniseurs*, Lassay-les-Châteaux, Anthropos
- RANCIERE Jacques, 2013, *Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Saint-Amand-Montrond, Fayard
- VASSILEFF Jean, 1999, *Histoires de vie et pédagogie du projet*, Lyon, Chronique Sociale
- WIEVIORKA Michel, 2004, *La violence*, Paris, éditions Balland.

Émissions radiophoniques et vidéos

BOURDIEU Pierre, 1988, *La vérité sociologique a une telle violence qu'elle fait souffrir*, émission « A voix nues » 2016, France Culture

<https://www.franceculture.fr/sociologie/pierre-bourdieu-la-verite-sociologique-une-telle-violence-quelle-fait-souffrir>

DELEUZE Gilles, 1980, *Désir, délire et psychiatrie*, Vidéo à Vincennes dans un colloque intitulé « Je et le pronom personnel ».

DELEUZE, Gilles : l'art et les sociétés de contrôle. Extrait de la conférence donnée dans le

cadre des "Mardis de la Fondation" le 17 Mars 1987

https://www.youtube.com/watch?v=4ybvyj_Pk7M

DESPROGES pierre, *Non aux jeunes* (9 avril 1986), Chronique de la Haine Ordinaire sur France Inter

<https://www.youtube.com/watch?v=bBL9qQRaju8>

Émission « Grande traversée », *Qu'est-ce qu'une famille ?* 2014, France Culture

<https://www.franceculture.fr/emissions/grande-traversee-nos-histoires-de-famille/qu-est-ce-qu-une-famille>

Émission « Les nouvelles vagues », *Quand le désir de transmettre rencontre le désir d'apprendre*, 2016, France Culture

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouvelles-vagues/les-nouvelles-vagues-mardi-10-mai-2016>

FOUCAULT Michel "Radioscopie", entretien avec Jacques Chancel, 10 mars 1975

<https://www.youtube.com/watch?v=VjsHyppHiZM>

Tenons et Mortaises, 2015, *L'intime est-il révolutionnaire ?*

https://www.dailymotion.com/video/x2r1vuo_l-intime-et-le-revolutionnaire-tenons-et-mortaises_creation

ANNEXES

Annexe n°1 : Léandre

Entretien avec Léandre, formateur d'une MFR en Bretagne

Le rendez-vous avec Léandre fut pris par téléphone. Il m'invita à son domicile. Nous nous sommes installés dans une pièce faisant office de bureau-chambre d'ami, accompagnés du nécessaire pour l'apéritif.

Christelle : On est le vendredi 22 avril, donc entretien avec Léandre. Et alors, moi je vais commencer peut-être avec une première indication, tu es moniteur en Maison Familiale Rurale...

Léandre : C'est ça

Christelle : Et, bien, pour commencer, est-ce que tu peux m'expliquer ce que signifie pour toi le crédo des maisons familiales rurales qui est « réussir autrement » ? Qu'est-ce que ça t'évoque... pour toi ?

Léandre : Ben pas mal de choses ! Après c'est vrai qu'entre ce que ça inspirait et ce que ça inspire aujourd'hui, et bien on nuance pas mal, parce que... réussir autrement ça voudrait dire ne pas réussir de la manière normée, de la manière éducation nationale, totalement dans un cadre, dans un moule bien particulier. C'est le fait de dire que chacun a ses chances peut-être aussi un petit peu. C'est le fait de... j'y voyais... alors je vais nuancer un petit peu, j'y voyais « tout le monde peut y arriver » quoi ! Quelque chose de très... on va donner sa chance à tous et ça je crois que ça l'est encore, c'est ce qu'on dit aux portes ouvertes, ce qu'on veut faire croire aussi je pense. Parce qu'en réalité, donner sa chance à tout le monde, je pense que c'est possible avec des moyens qui sont décuplés, mais vraiment décuplés, décuplés. Actuellement, on la donne pas à tout le monde, enfin... c'est pas possible dans l'état actuel des choses. Du coup, réussir autrement, c'est peut-être justement trouver des moyens qui sont totalement différents, d'obtenir des diplômes qui sont les mêmes, pour certains, en essayant de conjuguer avec le parcours du jeune, les moyens de la Maison Familiale, les moyens de l'équipe, des capacités et des connaissances de tout le monde... et essayer de faire une sauce qui prend quoi, parce que c'est... ça viendra aussi... la réussite elle ne vient pas que des moniteurs, enfin, des formateurs, on dit plus... Elle vient de tout le monde, et en Maison Familiale, obligatoirement, le maître de stage a une place énorme, hyper importante, qui influence énormément, énormément le jeune, et du coup, finalement, nous on se retrouve à contrôler une petite partie, mais surtout à observer une réussite ou parfois des échecs, et régulièrement des échecs hein... faut pas.. moi je vois, alors peut-être que je vois plus les échecs que les réussites, mais est-ce que c'est réussir autrement, ou pour certains... arrêter une scolarité finalement juste une ou deux années plus tard, parce que pour certains c'est ça quoi... Alors peut-être que.. il n'y a pas forcément besoin d'un diplôme pour réussir quelque chose... C'est difficile comme euh... comme euh... c'est un slogan en fait je pense « réussir autrement », mais au final... un slogan, il faudrait que ce soit toujours le cas, en réalité, on en est loin ! On en est loin de réussir... Alors peut-être que des Maisons Familiales y arrivent réellement, mais je pense qu'on est loin de dire que c'est toujours une réussite, quoi. Moi je serais loin de dire ça pour la maison familiale de Mareuil, en tout cas.

Christelle : Ce serait quoi pour toi réussir alors... est-ce que tu peux définir ça, la réussite, pour un jeune?

Léandre : Une réussite, je pense qu'une réussite alors là je te parle sous le coup d'un échec récent, c'est-à-dire que là j'ai un jeune qui veut s'arrêter, je suis responsable de la classe de première et du coup, il arrête et c'est clairement un échec car ça veut dire qu'on n'a pas réussi à le faire s'accrocher. Moi l'objectif qu'on s'était donné avec lui, c'était de dire, on essaie vraiment le maximum pour obtenir le BEP et puis l'année de terminale ce sera sûrement très très difficile et c'était une souffrance pour lui, par rapport à pas mal de choses, mais voilà, il faut se donner au moins la possibilité d'aller jusqu'au bout du diplôme et il avait quand même ses chances, et là il arrête, il arrête juste avant la fin, ça pète au niveau de la famille, ça pète partout, le stage, tout pète quoi ! Et ça c'est quand même une forme d'échec quoi. C'est pas toujours une réussite quoi. Et ça, chaque année, il y en a ... je sais pas... peut-être... c'est difficile de faire des pourcentages, ça dépend vraiment des promos, des années... je dirais entre dix et vingt pour cent quoi, par classe, qui sont quand même... pas du tout dans la réussite, sur lesquels on n'arrive pas à avoir de prise, les soucis sont tellement importants... Et nous, nos moyens ne sont pas assez... c'est-à-dire qu'on est partout, quoi ! On est partout et nulle part à la fois, c'est un peu le souci ! C'est un peu le problème...

Christelle : C'est quoi un... moniteur ? Si on est partout et nulle part, comment tu peux décrire les fonctions d'un moniteur en maison familiale ?

Léandre : Alors c'est vraiment très très large, je pense que... tu l'as vécu aussi, euh... plus la maison est grosse, plus peut-être la fonction est peut-être précise. Nous, dans une équipe... allez... cinq formateurs et demi... attend que je te dise pas de bêtises... non, on est quatre formateurs et demi ! Quatre formateurs et demi, on a effectivement les cours à assurer, ça c'est la base. La responsabilité de classe, qui est quand même un enjeu important parce que derrière on sait que ça s'appuie beaucoup sur « ah oui ta classe », même si on porte un peu aussi les autres classes avec les collègues, clairement quand il y a des échecs, ça revient toujours sur la responsabilité de classe, quoi. Alors c'est toujours compliqué, parce que chaque classe a ses difficultés aussi quoi. Mais, donc il y a ça, il y a ... le fait qu'on fait le taxi à droite à gauche, dès qu'il y a une sortie un truc ou quoi, il faut qu'on les emmène, qu'on assure la partie cours théorique, cours technique, les examens, les corrections, les... en fait... aussi les relations extérieures, avec les fournisseurs, les... alors en fait ça dépend quelles actions, quels projets sont menés dans la maison familiale, d'une année à l'autre ça peut varier. Moi par exemple, avec un collègue on était pas mal occupé sur Pays'art, tu sais c'est un salon qu'on avait organisé... et là on a décidé cette année de ne pas le faire, parce que trop d'investissement personnel... justement, à un moment donné, tu ne sais même plus qu'elle est ta fonction ! Ça devient tellement énorme de gérer une quarantaine d'exposants, de gérer plus de mille visiteurs, qu'en fait finalement, ton cours, que t'es censé avoir dans cinq minutes, ben tu te dis « Oulà ! C'est quelle classe, bon j'ai rien de prêt mais j'y vais quoi ! » Donc à un moment ta fonction elle devient tellement embrouillée dans tout ça, que tu la fais plus avec sérieux, avec un minimum de ... de pause, être un minimum calme sur ce que tu fais... En fait, c'est le fait de changer de casquette très régulièrement, toutes les... tu passes aussi du service, alors ça je trouve ça toujours un peu... c'est pas que ça me gêne en soi, moi j'aime bien être au contact des jeunes, et pourquoi pas faire de l'animation quand le temps le permet, mais c'est le côté... à 17h30 je mets ma casquette d'animateur, à 18h je passe en casquette de

formateur qui fait de l'accompagnement sur... comment dire... du soutien scolaire ! Parce que c'est ça qui a été décidé le lundi matin en réunion, que c'est ça qui fallait faire, ok bon.. mais c'est ça tout le temps, quoi ! Et à un moment donné, je sais pas, faut peut-être être... Certains y arrivent ! Mais je pense qu'au bout d'un moment c'est usant et t'as juste plus l'énergie d'être tout le temps en train de changer de casquette. Parce que ça demande beaucoup, beaucoup d'énergie, quoi. Les jeunes aussi te voient et ont du mal des fois à dire, alors là lui il est quoi là, alors ok, il a un regard sérieux, il est en train de préparer un examen. Voilà alors tu vois c'est... ça a des bons côtés je pense pour certains, quand tu as les moyens qui sont en face. C'est-à-dire que ne pas être juste... le prof qui délivre du savoir et qui fait une chose, qui n'est pas proche des jeunes et cetera... je pense que ça peut vraiment avoir des bons côtés, mais quand t'as les moyens qui sont en face, c'est-à-dire quand tu as le temps de préparer un minimum les choses, les transitions. C'est-à-dire quand toi, tu as le temps de préparer les transitions. Parce que c'est ça en fait le plus dur. C'est quand tu n'as pas le temps de... de te préparer aux choses, quoi. Tu dois faire face à tes missions... je ne sais plus vraiment si je réponds à tes questions initiales ! De formateurs... t'as dit c'est quoi le métier... non c'est quoi les fonctions du moniteur... mais j'en oublie je pense... Notamment des fois on a un peu... le directeur prend une place politique de plus en plus, mais nous justement dans le cadre de notre changement de direction, on a accompagné cet aspect politique, les ... sur les élus, les machins... et cet aspect politique là, moi je vois le directeur l'avait pas du tout, puisqu'il ne connaissait pas ces personnes là. Il a fallu qu'on accompagne le nouveau directeur vers ses fonctions là, finalement. Et encore aujourd'hui, le lien avec les professionnels c'est nous qui... enfin c'est mon collègue P. et moi qui l'avons. Lui, c'est pas possible quoi...

Christelle : Pourrais-tu me dire qui sont ces personnes-là ?

Léandre : Alors le directeur, L.T., c'est un ancien formateur, qui a pris d'abord la responsabilité pendant un an, suite au départ de L.L., qui était le directeur de la maison familiale. Ça fait déjà... trois ans, donc il a pris la responsabilité de site, il y a trois ans. Et depuis deux ans, pour la deuxième année, là, scolaire, il est officiellement directeur. Mais bien sûr, ça lui a demandé énormément d'investissement, des heures plus qu'on ne peut l'imaginer, il dormait à la maison familiale... Nous, toute l'équipe aussi, on a pas mal accompagné tout ça, il y a eu des départs, il y a eu beaucoup de changement, et... ben oui là il s'installe dans le poste, mais obligatoirement... il y a l'aspect politique qu'il arrive à prendre en main, mais il y a l'aspect professionnel qu'il n'a pas du tout, et qui, je pense qu'il n'aura jamais, parce qu'il ne considère pas que le métier de paysagiste est un métier de professionnel, il voit le métier de paysagiste comme le jardinier du dimanche. Il n'arrive pas du tout, du tout, du tout, à considérer que c'est vraiment du sérieux, quoi. On voit bien qu'il essaie, qu'il se force, hein ! Même de mettre un petit peu d'argent, parce qu'on s'est battu et qu'on commence un tout petit peu à avoir des moyens... sur les zones de travaux pratiques, et cetera... Et... mais c'est pas encore ça, c'est... il n'arrive pas à considérer ça comme primordial, comme central en fait ! Les jeunes sont là pour apprendre un métier, les jeunes sont là pour plein de choses, mais... je pense que ce qui peut nous lier avec eux directement c'est qu'on peut leur apporter ce qui leur permettra de réaliser ce qu'ils aiment tout simplement. A un moment donné, ils viennent là pour quitter un collège, une institution qu'ils n'aiment pas, il faut qu'on soit là pour leur apporter ce qu'ils aiment, avant tout. Et en plus, on peut, vraiment, je pense qu'on a la capacité en maison familiale à s'adapter à un programme, qui peut parfois être un petit peu, un petit peu... comment dire... un peu enfermant, un peu embêtant, on arrive,

je pense, à se détacher pas trop mal, quoi. En maison familiale, on ne va pas être non plus à suivre l'enseignement, le programme à la lettre, quoi. Mais encore faut-il qu'il y ait un peu de moyens derrière. Ouais, faites du projet, faites ça, ça, ça, c'est bien, mais il faut du temps pour mettre en place, il faut des moyens, et cetera. Et on se lance dans plein de projets, mais on ne les exploite pas, on ne les finit pas... moi, j'ai plus l'impression que des fois, on est dans une ébullition, un mouvement continu, mais qu'on brasse beaucoup d'air et beaucoup d'énergie, pour des résultats qui ne sont pas toujours probants, quoi. Des fois, il faudrait peut-être tout simplement se poser, poser la question aux jeunes, se poser la question, sur qu'est-ce qui est vraiment utile ? Comment est-ce qu'on peut essayer de les faire... réussir, justement, autrement... là où ils étaient parfois en échec. Je dis parfois, parce que, pareil, ça dépend du public, et on a un public qui se diversifie, qui change vraiment d'une année à l'autre. C'est très très très dur de dire aujourd'hui les classes qu'on aura l'an prochain, quoi. Sur le recrutement par exemple, on a deux jeunes, deux jeunes en quatrième seulement d'inscrit, là, cette année. Pour l'instant. Alors, ça va peut-être décoller, mais deux inscrits, et à côté de ça, quarante-cinq troisième ! Et on ne sait même pas expliquer pourquoi alors que c'était un peu l'inverse l'an dernier, et, pareil, dans les parents d'élèves, on sent que ça évolue, qu'il y a des parents d'élèves qui viennent... qui ne connaissaient pas du tout les maisons familiales, qui viennent de milieux vraiment différents de ce qu'on avait habituellement, une classe plus aisée, et cetera. Ils se retrouvent mélangés, ce qui est plutôt bien, avec des jeunes... ça c'est intéressant, mais faut pouvoir assurer aussi derrière, il faut pouvoir répondre à tout le monde, quoi. C'est ça qui est assez dur je trouve. Voilà ! Après... il y aurait plein de trucs à dire, mais je ne sais pas par quel bout...

Christelle : Tu disais qu'il faut faire plaisir à tout le monde...

Léandre : Euh...ouais il faut faire plaisir, avant tout je pense, il faut faire plaisir aux jeunes, parce que sinon, sinon on les perd. Ça de toute façon... on remarque quand même qu'on a des élèves qui sont dans une génération... (rires) ça fait truc de vieux ce que je vais dire, mais il faut qu'on s'adapte beaucoup, on a du mal à retenir leur attention, vraiment... et notamment les quatre-trois, c'est super usant parce que... il faut pouvoir les capter, sur une heure cinquante de cours, et on sait que ça décroche très très très vite, et j'ai l'impression, parfois, enfin suivant les promos, mais de plus en plus... Et réussir à capter tout le monde sur des choses, alors dans une classe où chacun a des objectifs différents, des orientations différentes, des parcours de vie différents, mais aussi des souhaits différents. Alors certains ont déjà, comment dirai-je, une idée de ce qu'ils voudraient faire, et d'autres pas du tout. Certains ont une idée totalement fausse, mais vraiment erronée de ce que ce serait, donc il faut remettre du réalisme... alors, bon, c'est pareil, quand t'es pas responsable de classe, tu fais avec tes heures et tu essaies de conjuguer avec ton programme, mais franchement, je vais te le dire honnêtement, moi, le programme, plus ça va, plus je m'en fous, mais... quelque chose de... vraiment, je... c'est à peine si je l'ouvre. Alors, aujourd'hui, ils nous demandent sur e-mfr de remplir... tu as connu ça, de remplir un cahier de texte bien précis avec des objectifs, mais vraiment, avant, on mettait juste ce qu'on avait fait en cours et puis le module concerné, et aujourd'hui c'est vraiment les objectifs, quoi, le « quatre point deux, point trois ». Et clairement, moi je te le dis, je me prépare le truc, entre guillemets, le déroulé, je pré-rempli ça, je ne mets même pas exactement ce que j'ai fait, histoire de, voilà, rentrer dans leurs clous entre guillemets, et il y a beaucoup de mes cours, que, entre guillemets, que je fais... pas au feeling, parce que ce serait un petit peu erroné, il faut quand même que j'arrive avec une base, quelque chose que j'ai envie de dérouler. D'ailleurs, plus moi

je peux le dérouler dans ma tête, mieux il va être, c'est sur, mais j'essaie de m'adapter de plus en plus, je pense que j'essaie de me détacher du truc, oh il faut à tout prix que j'écrive ça, pendant l'heure, et cetera, là aujourd'hui, j'ai vraiment tendance à le laisser de côté, et me dire « ok, qu'est-ce qu'ils vont retenir vraiment de tout ça, ? » et essayer de travailler plus sur... et bien qu'ils aient envie, tout simplement, la fois suivante, de suivre ce cours, avec l'idée qu'il y a un truc qui les accroche, en fait, il va y avoir eu l'alternance, ce qui fait que la fois d'après, ils auront envie de voir et de faire un truc avec toi, quoi. Parce que c'est ça en fait la clé, il faut pas forcer des gamins, des jeunes à faire quelque chose ! Eux, ils ont été ballottés pour la plupart... pour quand même un nombre assez importants, d'établissement en établissement, ils ont dit merde à tout le monde aussi, qu'est-ce qui fait que chez toi, parce qu'on leur dit entre guillemets c'est ta dernière chance, ça se passera bien, t'as pas de... ils peuvent aussi t'envoyer balader et ils auront raison. Il faut qu'ils y trouvent leur compte, quoi. Après, ce qui n'est pas facile, c'est qu'il y en a qui demande une attention toujours particulière, qu'il faut pouvoir recadrer parce que, juste, ils sont... ils obnubilent toute ton attention et toute ton énergie, et à côté de ça, tu en as qui sont discrets et qui ont besoin aussi qu'on soit là pour eux, et cetera, et cetera. Donc moi je me dis, je vais me retirer, entre guillemets, un truc du pied, c'est que le programme je le mène un peu à ma sauce, quoi. Je considère que certains objectifs, ben oui je ne les ai pas validés, comme ça écrit, mais je les ai validés sur... d'autres manières quoi, d'autres manières. Voilà, j'essaie de... j'essaie de travailler le projet, par exemple les quatre-trois, je fais beaucoup, beaucoup de travail sur le terrain, avec des réalisations dans la zone TP qu'on vient de construire. Au début, on s'était dit que c'était plutôt pour les bacs et cetera, mais en fait je me rends compte que les jeunes, enfin les plus jeunes, aussi les quatrièmes-troisièmes, ils n'ont qu'un envie, c'est d'être sur le terrain. Les jeunes, ils en ont marre d'être en salle de cours, quoi ! Et bizarrement, malgré le fait que c'est beaucoup plus dur à gérer en soi, en TP, parce qu'il y a du matériel, ils sont partout, ils courent et voilà, et bien ça se passe beaucoup mieux que dans une salle de cours. C'est-à-dire que là ils sont concentrés sur une tâche qu'ils vont essayer de faire au mieux quoi. Et ça c'est... je pense quand même que c'est quelque chose qui fait que... c'est cette liberté là qui fait que ça donne quand même un peu envie de poursuivre, ou du moins de s'accrocher encore un petit peu. Et à côté de ça, on est plutôt... corvéable à merci, et puis, et... si je reviens sur ce que les jeunes aiment, c'était ça la question initiale... attend non, ce n'était pas ça ta question, ce n'était pas sur ce que les jeunes aiment mais...

Christelle : Reviens dessus, si tu veux, sur ce que les jeunes aiment ? Qui ils sont, et qu'est-ce qu'ils recherchent en maison familiale par exemple...

Léandre : Ouais, non parce que du coup je ne sais plus...

Christelle : La question c'était que tu pensais devoir satisfaire tout le monde...

Léandre : Oui, alors, oui tout le monde

Christelle : Oui, qui c'est ce tout le monde alors ?

Léandre : Oui, c'est très, très dur de satisfaire tout le monde en fait, et du coup, tout le monde est très différent, c'est que j'essaie d'expliquer, parce que t'as des jeunes qui ont des parcours très différents, et ils se retrouvent à ce moment-là avec des aspirations différentes et effectivement l'alchimie dans une classe, le fait que ça prenne ou pas, c'est

lié à un équilibre, je pense que chacun à sa place, mais qu'en même temps le formateur qui est censé contrôler tout ça, gérer tout ça, il y a des moments où il est humain aussi, et qu'il a ses faiblesses aussi, des moments où il est juste fatigué tout simplement, des moments où... pppffff il n'a pas envie en fait, pas envie de faire juste ça à ce moment-là, et du coup il y a des cours qui se passent très bien, où tu sens que ça a réussi à contenter justement tout le monde, où tout le monde y trouve son compte, et d'autres où ce n'est pas le cas. Et après quand on fait le bilan de tout ça, et bien je pense que voilà, il y a une partie des jeunes pour lesquels c'est un échec, pour lesquels on n'a pas réussi. Alors soit ils ont été exclus avant la fin de l'année, soit ils vont faire le bilan et en fait « Tu es arrivé comme ça, et aujourd'hui tu n'as pas évolué sur ça, ça et ça, au final, qu'est-ce que tu as appris chez nous, quoi ? » Et c'est toujours décevant pour tout le monde, finalement de se rendre compte de ça. Et puis d'autres, et bien ils n'ont pas eu leur exam', mais ils repartent avec un stage qui peut aboutir sur un emploi, certains ils avaient des dyslexies, des dys de tout ce que tu veux et ils arrivent quand même à s'exprimer vachement bien à l'oral ou sur... je pense à un jeune, Adrien, qui a une progression hyper intéressante, donc c'est très très très hétérogène, quoi, très, très hétérogène dans les... je ne sais pas comment dire, dans les... faciès, enfin dans les... il n'y a pas une tête moyenne, on ne peut pas donner une tête du jeune de MFR moyen. Enfin, du moins aujourd'hui, j'ai l'impression que c'est de plus en plus varié, c'est plus aléatoire d'une année sur l'autre sur ce que l'on peut avoir dans une classe, quoi. En fait...

Christelle : C'était plus cohérent avant ? Il y a une période où c'était plus cohérent, c'est ça que tu dis ?

Léandre : Je ne sais pas si cohérent c'est forcément le mot, c'était plus prévisible, si tu veux. Quand tu te dis, voilà, je vais sûrement avoir douze jeunes en classe de seconde, douze jeunes qui seront... qui n'aimeront pas la reconnaissance des végétaux, par exemple, et sur lequel il va falloir faire un gros travail, parce que c'est un enjeu essentiel, tu vois, moi, par exemple, je m'occupe de la partie reco', et bien franchement, c'est super dur de les accrocher, mais accrocher... pas juste les premiers cours et puis voilà, oh, c'est super ! Mais accrocher de manière durable, et en faire des jeunes passionnés, j'ai du y arriver, allez... deux fois en sept ans, deux jeunes que j'ai emmené à des concours, et encore ils n'avaient pas un très bon niveau, comparé à certains... c'est pareil, après tu sors de l'établissement et tu as la comparaison avec les autres établissements, le côté... il faudrait être... tu vois, sur le podium, et alors qu'en fait tu te rends compte qu'ils n'ont pas du tout la même réalité que toi, quoi. Eux, ils sont prof de reco', et toi tu es prof de neuf matières, et encore... neuf une année, onze d'autres... Enfin tu vois !

Christelle : Reco'... tu pourrais préciser ?

Léandre : Reconnaissance de végétaux. Et du coup, du coup, pour en revenir à ça, ils viennent, je pense, pour des raisons très, très variées, et je me rends compte en fait aussi quand tu fais... il y a un côté très intéressant de faire les entretiens pendant les portes ouvertes, parce que... tu as les jeunes qui viennent avec leur famille et leurs objectifs, et t'essaie de leur expliquer, ce que la maison familiale peut essayer de faire, comment on peut essayer de trouver à faire un bout de chemin ensemble, même si bon il y a un côté un peu commercial, qu'on essaye de nous faire... Bon enfin j'exagère un peu, je grossis le trait, mais on sait qu'on doit faire aussi du chiffre, il faut qu'on rentre des jeunes,

parce que s'il n'y a pas assez de jeunes, ça veut dire que ça va se resserrer encore, et, nous on a, entre guillemets, l'image du nombre de formateurs restreints, on sait qu'on est déjà au plus serré de la ceinture qu'on peut faire, avec... si on nous retire encore quelque chose, là c'est juste plus possible, quoi. Mais oui, oui, entre le moment où tu dis les choses et t'essaie de les mettre en œuvre, et bien tu as toujours un décalage en fait dans la manière d'y arriver, ou aussi tout simplement tu peux avoir une lecture du jeune à un moment donné qui est comme ça, et puis le jeune est différent quand il est à la maison familiale. Le jeune va évoluer, tu vas le voir grandir, alors ça c'est très drôle aussi, de les voir grandir comme ça, mais je pense qu'en fait, c'est aussi une maladie des petites maisons. Il y a des très bons côtés, comme il y a des côtés très... malsains, et plutôt problématiques, c'est que dans les petites maisons, ils te voient tout le temps les jeunes, ils te voient tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps. Ils te voient plusieurs fois par jour, ils te... tu leur donnes des consignes très régulièrement, donc en fait, au bout d'un moment, là où ils te voyaient comme quelqu'un qu'ils respectaient, et cetera, tu es celui qui allait apporter beaucoup de choses, et cetera, et bien ils te voient différemment au fil des années, et je pense que, on n'arrive jamais, entre la seconde et la terminale, à avoir tout du long, je ne sais pas, des jeunes vraiment concentrés... et volontaires jusqu'au bout, quoi. On a souvent un truc qui se délite un petit peu, entre la seconde et la terminale, j'ai l'impression. C'est pas toujours le cas, mais... parfois. Donc entre ce qu'ils sont venus chercher, ce qu'ils trouvent ici, ce qu'ils arrivent à récolter de tout ça, c'est très varié, c'est difficile de faire des généralités, je pense que ce serait caricatural de vouloir en faire. Mais ce qui est sur, c'est que nous, on a un côté frustrant, parce qu'on voit jamais quand il y a une réussite, ou du moins très, très rarement, allez, il y a un jeune tous les deux ans qui revient nous voir pour nous dire « J'ai fais ça... », ça fait plaisir, mais on ne prend jamais assez de temps pour en parler, pour en discuter, pour savoir ce qu'ils deviennent, tu vois. Alors je dis ça, et en même temps j'ai pu voir cette semaine un jeune, qui nous a fait une explication, il est au château des Terres là actuellement, embauché depuis trois ans et il nous a fait la visite du parc, c'est un parc qui accueille des œuvres d'art en plus, des artistes, donc c'est super intéressant, du land art, et lui, il a carrément changé, entre la terminale et trois ans après, ça c'est une réussite ! Mais oui, on retient plus souvent les échecs, on est... il y a un côté assez frustrant dans ce métier-là, quoi. Je trouve. Du coup, le peu de recul qu'on arrive à prendre, et bien, on ne l'exploite pas assez, pour en faire réellement une force, quoi. Je pense.

Christelle : Mais, alors toi, qu'est-ce que tu es venu chercher ?

Léandre : Qu'est-ce que je suis venu chercher ?

Christelle : oui.

Léandre : Comment j'ai commencé ?

Christelle : Oui

Léandre : C'est une bonne question... je crois qu'en fait, je suis tombé un peu par hasard, je ne vais pas dire que je suis venu en maison familiale chercher quelque chose, je ne me suis pas dit, entre le moment où j'ai posé ma candidature et le moment d'y aller, je me suis dit est-ce que je veux vraiment y aller, quoi. Parce que, en réalité je finissais ma licence, et, j'étais dans ma tête, plutôt amené à être chef d'équipe, sur des chantiers, ou

même dans un premier temps, pourquoi pas, ouvrier spécialisé dans une entreprise d'aménagement paysager, et puis évoluer un petit peu, petit à petit. J'avais répondu aussi sur une offre comme ça, d'ailleurs j'avais aussi une possibilité éventuelle d'embauche, sur Rennes, et j'ai eu aussi cette opportunité-là, j'ai eu quand même beaucoup, beaucoup de chances, parce que quand j'ai répondu, j'ai du, allez, envoyer quatre CV pour répondre à quatre offres, et puis j'ai été pris sur deux. Et j'ai eu ce choix-là, très très rapidement, et du coup j'ai du choisir très, très vite, et j'ai dit oui à ça, en me disant dans ma tête, ah je ne veux surtout pas faire ça, ma mère était enseignante, mes trois sœurs sont un peu là-dedans... moi, je n'ai pas forcément eu un parcours scolaire... où j'ai pas forcément aimé toujours l'école... mais alors je me disais aussi, les maisons familiales c'est sûrement un peu différent, mais je ne savais pas ce que c'était non plus, j'arrivais dans un truc totalement inconnu. Et puis, je ne sais pas, je me suis fait comme une sorte de défi, en me disant, allez, je tente, et puis vraiment, si c'est trop dur que ça se passe mal j'arrête. Et puis après, quand on a mis le pied, la main dedans, j'ai l'impression que c'est très difficile d'en sortir. Parce que chaque année, je me dis, maintenant j'arrête, ils me demandent tout et n'importe quoi, c'est n'importe quoi... ça demande trop d'investissement, c'est trop de boulot, et puis, en même temps, des liens super forts avec l'équipe, on apprend plein de choses, c'est vrai, ce que tu disais est vrai, d'être multi-casquettes, ça permet aussi d'apprendre plein de choses, et ça c'est hyper important, par exemple. Il y a toujours un petit truc qui te rattache, mais... qu'est-ce que je suis venu chercher ? Parce que ça c'était ça ta question ? Je ne saurais même pas te répondre. Franchement. Alors, peut-être un intermédiaire entre du terrain uniquement, du pur terrain, et je sais que, je connais, j'ai des collègues qui ont fait le même BTS aménagement paysager que moi, qui ont fait une licence éventuellement, pour certains, d'autres qui ont arrêté un petit peu avant, mais qui étaient dans le métier du paysage, qui avait donc travaillé en tant qu'ouvrier paysagiste, et qui ont vraiment physiquement pas mal trimé ! Parce que c'est vrai qu'on porte de très lourdes charges, on est... on travaille par tous les temps, on est... il y a un côté quand même très dur dans ce métier, qui est de plus, de base, agricole, alors avec aussi parfois des équipes, qui sont... comment dire... qui sont très... misogynes, clichés, et puis, il y a un côté pas très ouvert, forcément. Après voilà, je dresse un portrait assez large et chaque entreprise de paysage peut être différente, ça dépend des chefs d'entreprise, c'est souvent des petites entités, donc ça dépend vraiment... mais c'est un risque en tant qu'ouvrier de rentrer, voilà, dans un schéma où tu fais du travail physique et point barre. Et moi j'avais fait ça en licence, parce que j'étais en alternance, donc j'avais goûté, heureusement j'ai goûté au terrain pur, et ça m'a permis de me rendre compte que c'était quand même pas facile, et que toi, en tant qu'ouvrier, et bien le temps de la réflexion... tu es beaucoup dans la manutention, et je ne me voyais quand même pas faire ça après un BTS, c'était quand même un peu dommage dans un sens. Même si c'était aussi un côté, bon je ne me prends plus la tête, je ne me prends plus la tête à la réflexion et à la poursuite d'étude, parce que dans ma tête, après le bac j'arrêtais, et puis finalement j'ai fait un BTS, et puis finalement, j'ai fait une licence, enfin j'ai tout repris ça, un peu plus, et en même temps, voilà, ce côté terrain à cent pour cent me faisait un peu peur, et le côté métier dans les bureaux uniquement, c'est-à-dire plutôt conception, bureau d'études, ça aussi c'était une branche aussi possible de la sortie du BTS et de la licence, j'aurais pu postuler, et j'ai postulé à un bureau d'études, mais qui ne m'a pas retenu, et du coup... ça c'était aussi une possibilité, et en même temps j'avais fait un stage en BTS, que en bureau d'études, et je ne me trouvais pas forcément à l'aise, parce qu'aujourd'hui c'est beaucoup d'infographie, mais quasiment que ça, ça veut dire que tu as la tête collée au PC, tous les jours, et ce n'est pas forcément ce que je souhaitais faire aussi. Ce côté un petit peu intermédiaire,

parce que le poste était vraiment formateur technique, donc dans l'intitulé l'idée de beaucoup de terrain, et cetera, ça m'a attiré quand même un petit peu ! Après, je n'arrivais même pas à conceptualiser le fait d'être devant une classe, de devoir changer en deux mois, de celui qui peut être éventuellement à taquiner les formateurs, les professeurs, à se retrouver de l'autre côté, à devoir gérer une classe de trente gamins, quoi. C'était la folie ! Et ça avait un côté en même temps, parce que j'ai eu du soutien dans ma famille, certains m'ont dit, et bien vas-y tente ! Ça a un côté très stressant, mais en même temps un peu motivant quoi. Et, franchement, ça a été dur la première année, et plus ça va en fait, plus tu mets des choses en place aussi, tu te crées un peu un univers, tu as quelques réussites quand même, heureusement, qui font que tu as envie de... construire avec l'équipe. Je crois qu'il y a beaucoup l'idée de construire avec l'équipe quelque chose. Après, il y a eu beaucoup de choses à Mareuil, qui fait qu'à chaque fois que j'étais prêt à faire un pas en dehors, et bien ça me rattachait ! Le changement d'établissement ! Passer du château à la nouvelle maison familiale. Là il y avait l'idée de... On peut faire plein de choses dans la nouvelle maison familiale, on peut faire des nouveaux massifs, un arboretum, une nouvelle zone TP, construire avec les jeunes plein, plein de trucs ! Faire du projet à bloc, et tout. Après il y a eu l'épisode du directeur qui partait. Et bien il fallait quand même aller voir aussi ce qui se passe après quoi, ce serait trop dommage de partir avant de savoir comment ça se passe. Là, il y a des choses qui s'améliorent un peu, mais en même temps, d'une année à l'autre, on nous confie du rêve, tu te rends compte que d'un côté tu gagnes, et de l'autre tu perds. De l'autre tu perds parce que tu n'es pas vigilant et qu'on t'en rajoute aussi sur le dos, quoi. Donc c'est très, très compliqué de se dire ok là je fais le bilan, je me dis j'y ai passé tant de temps, je m'arrête là, je fais ça, allez c'est bon, c'est décidé... Enfin, moi j'ai du mal à fonctionner comme ça, j'ai du mal à... je suis un peu nostalgique aussi, donc j'ai du mal à quitter les choses, je pense. Il y a un peu de ça. Et là, j'ai une opportunité de quitter éventuellement la maison familiale et je vais essayer de la saisir avec mon collègue. Mais ce n'est pas simple non plus, ça veut dire qu'il faut que ça fonctionne avec lui, il faut créer tout ça... Faut aussi être un peu schizo parce que quand tu montes une entreprise tu penses à des millions de choses, et en même temps tu dois penser à ton travail qui t'obnubile déjà beaucoup, beaucoup, et puis bon là avec l'achat de la maison, là, ça a mis l'entreprise un peu entre parenthèse. Voilà, sur ce que j'étais venu chercher, après je ne sais pas ce que j'arriverais à faire comme bilan, parce que je trouve que c'est très très dur de prendre du recul au quotidien, tu me diras, là, c'est une manière d'en prendre un peu, mais au quotidien, on a tellement la tête dedans que... on ne sait même plus ce que l'on fait de bien ou de pas bien, c'est pas évident... Moi je pense qu'il y a beaucoup de choses à dire, c'est sur... Mais je suis venu sûrement chercher une équipe, parce que moi j'aime beaucoup le travail d'équipe. L'idée d'avoir une synergie dans le projet, enfin moi c'est ça qui me plaît aussi dans une entreprise, de faire avec quelqu'un, si on est motivé tous les deux, et qu'on se donne un objectif qui est commun, on va tout faire pour y arriver. On va relever tous les défis, en essayant de... et c'est plus ça qui me plaît, c'est le travail vraiment en équipe, l'idée de synergie... Alors, il y a ça en maison familiale, mais en fait, on se rend compte que notre pouvoir décisionnaire, il est quand même relativement faible. C'est-à-dire qu'on peut décider dans notre classe, c'est vrai, mais on ne peut pas décider d'une année à l'autre ce que l'on aura comme cours, on ne peut pas décider du planning de la semaine d'après, on ne peut pas décider... il y a beaucoup de choses que l'on ne peut pas décider finalement, on nous impose beaucoup de choses finalement.

Christelle : Qui « on » ?

Léandre : Alors, du coup, ça c'est la direction, c'est le fait que la direction... enfin il fait ce qu'il peut ! Franchement, quand je râle parce que je me dis mais non ce n'est pas possible, je vais encore me bouffer une semaine complète quasiment de cours, je regarde les collègues et c'est pareil, quoi. Je me dis ben oui il n'y a pas le choix en fait, donc c'est plus un manque de moyens aujourd'hui qui fait qu'on est contraint. Mais, au quotidien, le temps de décision, parce qu'on peut avoir des petites réunions, on a des réunions, mais au final, le temps où tu décides réellement quelle direction va prendre l'association, quelle direction dans le sens projet d'association, tout ça, tu te rends compte et bien qu'aujourd'hui on est censé avoir ouvert un nouveau projet d'association, on en a parlé en CA, on en a parlé... mais en réalité on a zéro temps pour travailler dessus, donc du coup tu ne travailles pas dessus, tout simplement, tu ne vas pas faire ça sur du temps que tu ne trouves pas pour corriger tes copies, pour préparer tes cours, pour faire ce que tu as à faire...

Christelle : C'est quoi ce projet ?

Léandre : Le projet d'asso, et bien on a juste ouvert la page de « il faudrait faire un projet d'association ». Et ça fait des années que la maison familiale n'en a pas, et que c'est essentiel qu'elle en ait un, et que... alors on était dans les métiers agricoles, on est passé dans les métiers natures, on est aujourd'hui dans les métiers de l'aménagement paysager, quel pourrait être le projet de l'association, avec en plus l'idée d'avoir des quatrièmes-troisièmes, et cetera... c'est un gros chantier, ça, ça devrait nécessiter beaucoup, beaucoup de temps de réflexion et de travail, qu'on aura peut-être à un moment donné quand on aura les moyens de se trouver du temps ! Mais là, si tu veux, aujourd'hui on bataille un petit peu pour qu'on n'ait pas des semaines plus chargées, parce que c'est aussi sur la table des négociations, qu'on ait quasiment une heure de cours de plus par semaine et qu'en échange ça nous permette d'avoir normalement une semaine de moins pendant l'année, il y a tout un truc pour nous permettre d'avoir un peu de temps pédagogique, qui est en soi une bonne idée, sauf qu'au quotidien, si tu galères encore plus que ce que tu galères, c'est pas possible non plus, enfin, c'est un peu le serpent qui se mord la queue, c'est-à-dire que tu ne peux plus... ta marche de manœuvre est trop faible, quoi. Il faut... moi, la solution elle est toute trouvée, c'est qu'il faut trouver des moyens, alors après les moyens c'est la taxe d'apprentissage, c'est trouver des financeurs, c'est trouver de l'argent, pour permettre une embauche de formateur quoi. A un moment donné, il faut juste dire les choses telles qu'elles sont, l'équipe elle en peut plus, c'est sur que ça va péter à un moment donné, la question c'est toujours de savoir jusqu'à où ça va tenir ce côté précaire, où tu as un grain de sable qui rentre dedans, tu as tout qui peut partir très, très vite. Alors heureusement que tu as une équipe qui se plie en quatre, des collègues qui bossent le dimanche soir pour récupérer des trucs, mais il y a des trucs, c'est n'importe quoi ! Mais c'est aussi parce qu'ils sont capables de faire ça que ça tient et peut-être aussi que ça ne change pas. Et en même temps, est-ce que c'est un souhait que ça se casse la figure, je ne sais pas. Moi, j'aurais plutôt tendance à dire qu'il faudrait essayer d'améliorer les choses, peut-être tranquillement, mais avec un conseil d'administration qui s'investit, là ce n'est pas le cas, et, mais, moi, ce qui est sur, c'est que j'ai donné beaucoup, et que j'aspire à de nouvelles choses vraiment aujourd'hui. Ce que j'aimerais c'est partir, bien sur, et que ça se passe bien, quoi. Que le départ ne se passe pas... alors je sais que ça va être un choc qu'obligatoirement si on est deux à partir, ça va être un peu... ça va être un choc dans l'équipe, la direction va mal le prendre, et cetera... mais en même temps, il faut le faire à

un moment donné, j'espère juste que ça va se faire, voilà, avec une rupture conventionnelle, qui se passe bien, et qui nous permette derrière aussi d'obtenir un peu de chômage pour permettre le début d'activité, sans être en galère financièrement, et cetera...

Christelle : Alors, du coup...

Léandre : C'est pas très claire ce que je te dis, si tu me demandes des trucs, par exemple si tu me demandes ce que je suis venu chercher, en fait... je ne saurais même pas te dire...

Christelle : C'est une question comme ça, il n'y a peut-être pas de réponse...

Léandre : Après...

Christelle : Et bien je me pose la question, tu parles de désillusion, dans ce parcours à la maison familiale de Mareuil. Est-ce que c'est du à la situation économique, du manque de moyens financiers, qui fait que... tu vois ces échecs, ou est-ce que... enfin, du coup, quelle est la part de la pédagogie de la maison familiale, de la façon dont elle fonctionne ou est-ce que c'est de la part du contexte, de ce contexte financier ?

Léandre : Ok. Heu...

Christelle : c'est peut-être vaste aussi...

Léandre : Et bien au fait, c'est une bonne question, mais qui est, je pense, dur à traiter, d'autant plus que je n'ai certainement pas tous les éléments, et j'ai du mal à avoir le recul, c'est-à-dire qu'en fait, c'est dur de savoir ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas, sachant que, comme on le disait, le contexte évolue lui-même. C'est-à-dire que tout est en mouvement dans tout ça... c'est-à-dire qu'il y a des choses qui fonctionnent une année et qui ne fonctionneront pas l'année d'après, parce que les jeunes ont changé, il ne faut juste reprendre ce qui a marché. Moi, j'aime beaucoup travailler sur les plans de formation, je trouve que c'est hyper intéressant, parce que tu as une vue globale, tu peux justement réfléchir sur... ah oui ça c'était super, on avait fait ça et cetera, tu peux commencer à organiser les choses, ça te motive aussi, parce que mine de rien, tu sais que tu vas faire ça, ça et ça, et en même temps, d'une année à l'autre, tu ne fais jamais exactement ce que tu avais prévu, et heureusement, mais du coup, savoir ce qui est de l'ordre du... qu'est-ce qui fait qu'entre guillemets il y a une classe qui va fonctionner, et que là on a réussi à obtenir cent pour cent de réussite, il y a des jeunes qui sont contents, c'est arrivé, pas souvent, mais c'est arrivé parfois sur le bac, qu'est-ce qui fait que ça a marché cette année-là ? Franchement je ne saurais même pas dire, est-ce que c'est nous qui étions vachement motivés et qui avons transmis des trucs supers, est-ce que c'est les jeunes qui étaient de base intéressés, réceptifs, motivés, les maîtres de stage qui ont fait leur boulot aussi, quoi, et qui... la maîtresse de maison, les parents, tout est lié ! Et à côté de ça, effectivement, ce que l'on constate très rapidement, et il n'y a pas besoin de chercher très loin, tu veux faire un truc, tu ramènes ta perceuse, tu ramènes ta visseuse, mais c'est ça, aujourd'hui les moyens c'est zéro. Enfin j'exagère parce qu'on a réussi à créer une zone de travaux pratiques, on s'est battu pendant des années, ça y est, elle est enfin faite, après, voilà, après avoir fait la zone, il fallait des matériaux à poser dessus, donc il a fallu commencer à les récupérer, donc tu récupères auprès des

entreprises, qui te le font, soit moins chers, soit ils te les donnent, mais faut les trier, et puis tu fais ça sur ton temps perso, enfin, voilà, c'est juste l'enfer. Après il te faut les outils, alors les outils, c'est pareil, ça a une durée de vie, les jeunes n'en prennent pas forcément soin, même si t'essaie de faire super gaffe, t'as une zone à entretenir, parce que c'est pareil, le personnel chargé de l'entretien, et bien c'est le premier personnel qui saute en cas de crise, donc c'est toi qui gère aussi l'entretien du site, mais l'entretien faut le faire de manière pédagogique, donc, moi je ne le fais pas parce qu'il faut tondre, mais parce que pédagogiquement c'est le moment de leur apprendre à entretenir un gazon à ce moment-là, quoi. Donc, les moyens, en fait, ils te bousillent la vie en fait, c'est vraiment ça, c'est vraiment t'as l'impression d'avoir un objectif visé, un parcours... et puis à chaque fois on te mets des bâtons dans les roues, et puis on te ralentit ton truc, voire, des fois c'est arrivé qu'on laisse tomber des projets en cours, parce que voilà, on a zéro moyen. On en parle au CA qui se sent à moitié concerné, voire pas du tout, et puis de toute façon, il te dit qu'il n'y a pas les moyens et puis voilà. Donc il y a beaucoup de choses comme ça, et puis au bout d'un moment, en fait, tu te lasses quand même, qui fait que tu demandes beaucoup moins, quoi. Alors, il y a certains trucs sur lesquels on lâche pas, parce que on pense pour nos jeunes, et cetera, mais il y a certains trucs c'est difficile quoi, tu te dis voilà j'ai demandé ça et puis j'aurais rien... donc bon ben je ne vais pas demandé cette année... mais... c'est très, très difficile comme question... C'est de l'ordre du cinquante-cinquante, cinquante pour cent de moyen, cinquante pour cent lié à la pédagogie de la maison familiale, de Mareuil, parce que ce n'est pas la même que la maison familiale de Sainte Anne...

Christelle : Elle est comment ? C'est quoi la pédagogie de la maison familiale de Mareuil ?

Léandre : ... Alors...

Christelle : Si tu reprends la pédagogie de l'alternance, qui est le nom de cette pédagogie en tout cas, comment elle se pratique à Mareuil ?

Léandre : Je ne pense pas encore de la manière... Parce que pédagogie de l'alternance... après je n'ai pas suffisamment lu, je pense... je ne suis pas suffisamment expert... tu vois, je n'ai pas lu assez, comment il s'appelle, tu sais notre « père » (rires), celui qui était considéré comme le maître de... en 1937, de l'abbé Graslent de je ne sais pas quoi... Non, je pense qu'on a du mal à exploiter, alors même si tout ça a évolué, on a beaucoup de mal à exploiter l'alternance. Il y a une forme de barrière entre le monde de l'entreprise, et le monde de l'enseignement, même si on veut l'affranchir, même si on ... parfois on arrive à faire des liens, à faire des ponts, à faire des trucs, mais il y a toujours une difficulté à exploiter ce que chacun a vu en stage, je pense qu'on est toujours à essayer d'obtenir quelque chose qui n'est pas naturel en soi en fait, on n'arrive pas à avoir une dynamique naturelle, qu'on nous a toujours vendu, là, qu'on nous a toujours dit en fait « Quand les jeunes ils verront ça, et bien ils comprendront en stage ! », je trouve que ce n'est pas si simple, ce n'est pas si évident, eux ont du mal à faire le lien, et nous aussi, en fait. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas continuer à chercher, mais ça veut dire qu'il faut peut-être trouver d'autres manières de l'obtenir ce lien. Notamment les plans d'étude, des fois c'est un peu tiré par les cheveux, des fois c'est compliqué à mener...

Christelle : Tu peux ré-expliquer ce que c'est un plan d'étude ?

Léandre : Ouais, un plan d'étude c'est censé être une série de questions, enfin ce n'est pas non plus un questionnaire, ça se veut être une réflexion du jeune sur ses pratiques en stage, qu'il essaie de ré-exploiter pour comprendre un programme. Enfin, un programme... du moins des éléments qui permettront de valider aussi un diplôme, qui l'amène sur un parcours professionnel, quoi. Un diplôme professionnalisant. Des fois, il y a des fossés entre la théorie et la pratique... Alors c'est intéressant ceci dit, tu peux l'exploiter, et moi je m'en sers souvent dans les cours techniques. Mais quand même quoi, il y a tellement... Moi je le disais, le programme en lui-même je ne le suis plus dans le détail, parce qu'il me semble tellement déconnecté aussi des réalités, et puis il est tellement composé aussi de grandes phrases qui ne veulent rien dire, c'est-à-dire qu'ils sont persuadés qu'on peut manipuler les jeunes, comme si c'était du... comme si leur cerveau était une sorte de garde-manger, quoi, de congélateur, dans lequel tu rentres des éléments, et tu... enfin c'est pas ça, quoi ! Pour que le jeune soit... et notamment nos jeunes, nos élèves, soient en situation d'apprentissage, il faut quand même un certain nombre de conditions quoi. Et toutes ces conditions là, il y a déjà, du fait de leur passif avec le scolaire, pour beaucoup, ça met encore plus de difficulté pour les avoir ces conditions-là, j'ai l'impression... et bien tu fais, tu bricoles, tu fais avec tes moyens, ça marche un temps, ça marche parfois, mais il y a des fois où ça ne prend pas, quoi. Il y a des classes où ça ne prend pas, donc la pédagogie de l'alternance, je pense que ce n'est pas quelque chose de miracle, il n'y a pas de pédagogie miracle derrière tout ça, je pense que ça se conjugue avec des moyens, avec une dynamique avant tout de classe, avant tout créer des rapports humains, avant de créer une pédagogie, il faut créer une ambiance de travail. Sur une heure cinquante de cours, je pense qu'en fait le formateur passe plus de temps, finalement, à juste créer une ambiance de travail, créer une ambiance de réflexion, et c'est pour ça que des fois je me dis, peu importe ce qu'ils travaillent, tout pendant qu'ils arrivent à se mettre en réflexion. Et c'est pour ça que des fois je me dis, le programme ce n'est pas grave, je suis content quand ils bossent, ah ils bossent ! C'est magique, ils bossent un petit peu ! Enfin ça ne dure pas longtemps, mais bon...et voilà, pédagogie de l'alternance du coup, j'ai du mal à le définir, à part que ça serait être un moyen de ré-exploiter ce qu'ils voient en stage, ce qu'ils voient en stage est très différents, certains ont la chance d'aller dans des supers lieux de stages où ils vont voir des choses super variées, d'autres vont être dans des lieux de stage où ils vont faire toujours la même chose, où finalement ça va être aussi parfois aliénant, il faut dire ce qui est, où ils vont être traités parfois, voilà, à coup de brouette et voilà, et puis du coup ils rentrent dans quelque chose de l'ordre du « De toute façon, je ne ferais que ça et puis voilà », alors t'essaie de discuter mais t'arrive pas forcément à... et c'est surtout, encore une fois on en revient aux moyens, les parents ne peuvent pas emmener les gamins... les maîtres de stage, il n'y en a pas non plus... dans des endroits invraisemblables, il suffit qu'ils ne soient pas mobiles, et cetera, il y a plein de raisons qui font que la pédagogie de l'alternance peut fonctionner ou pas, alors comment elle est à Mareuil, puisque c'était ta question initiale, depuis qu'on a changé de directeur, elle est beaucoup plus axée sur, centrée sur l'individu en tant que tel, que sur quelque chose on va dire de formel. C'est-à-dire qu'il faut à tout prix que les jeunes aient réalisé leur plan d'étude de telle manière, et cetera, là on est quand même, et je ne peux pas reprocher ça à la direction actuelle, on est quand même plus une réflexion de, ok ce jeune-là il a tel passé, il a tel souci, comment on va essayer de le raccrocher à quelque chose, quoi. Parce que même... on a... cette année en quatrième-troisième, on a du lourd de chez lourd. Dans... ce n'est pas péjoratif quand je dis ça, je dis lourd dans le sens où on a des jeunes qui ont vécu des choses très très dures, et aussi qui n'ont plus du tout, du tout, du tout, confiance en

l'école, quoi. Et ce sont des ruptures qui dépassent même la capacité à tenir juste dans une salle de classe, quoi. Au bout d'un moment c'est hors de tes compétences, quoi. Enfin, moi je me considère ni comme un psy, même si ça me fait plaisir, éventuellement d'amener des jeunes à parler de leurs soucis et éventuellement les rediriger justement vers des personnes compétentes, ça peut se faire en veillée par exemple, c'est... c'est hors de nos compétences. Je ne vois même pas comment on peut avoir les capacités à, enfin les connaissances et la possibilité de les aider, et le temps tout simplement. C'est-à-dire qu'au bout d'un moment, quand on te rajoute des fonctions, quand on te rajoute du travail, après il faut faire un choix, tu te dis j'ai envie d'avoir des projets en dehors de mon travail, j'ai envie d'avoir une vie à côté, j'évite de trop ramener de travail à la maison, là, juste tu ne peux plus tout faire, tu ne peux plus tout faire ! Même en faisant un peu d'heures sup', on a aussi un directeur qui veut aussi nous réduire les heures sup', ce qui est très bien, il voudrait qu'on n'ait pas d'heures sup', de toute façon elles ne sont pas rémunérées, elles ne sont pas récupérées quasiment, du moins on pourrait les récupérer, il nous incite à le faire, mais on arrive pas à trouver le temps, quasiment, ça arrive une fois de temps en temps tu récupères une aprèm' et t'es trop content. Mais du coup, il nous incite à essayer de moins en faire, dans un sens, enfin de faire moins d'heures, mais en même temps on nous demande, il est de plus en plus exigeant aussi sur la qualité et, mine de rien, tranquillement, on nous rajoute aussi du travail, enfin petit à petit. Et après tu te poses des questions, tu te dis en terme d'efficacité si je fais le maximum, qu'est-ce que je peux faire de plus ? C'est compliqué, quoi, il y a un côté très frustrant, parce que tu fais ton travail moins bien, plus à l'arrache, tu t'en rends compte, plein de trucs que tu n'arrives pas à mener, tu ne vas pas au bout quoi. Donc pédagogie de l'alternance, difficile. Je pense que c'est vraiment très... je ne sais quelle maison arrive à le faire. De façon... je ne dirais pas parfaite parce que rien ne peut être parfait, mais qui peut se vanter de se dire nous, pédagogie de l'alternance, on le mène à fond. C'est peut-être possible hein, avec beaucoup de moyens, mais je pense qu'il en faut vraiment beaucoup, car c'est plus complexe que ça en a l'air...

Christelle : Tu ne parles pas seulement de moyens financiers là ?

Léandre : Moyens de temps passé, quoi. Il faut accompagner les jeunes ! Si on leur demande d'atteindre plein d'objectifs, parce qu'on leur fait des supers plans de formation, parce qu'ils sont censés, grâce au fameux triangle (sourire) évoluer, mais il faut savoir que le maître de stage, c'est aussi le formateur qui peut avoir une incidence sur... s'il y passe beaucoup de temps, ok t'as le maître de stage, il va être bien pour toi, comment tu vas te présenter, comment tu vas faire pour que ça dure, chez qui toi tu serais mieux, et cetera, tout ce temps-là, faut prendre le temps d'analyser les jeunes, faut prendre le temps de les accompagner sur de la recherche et sur... en réalité c'est très, très dur de trouver le temps, t'as quoi, t'as... trois heures au final, dans la semaine, pour le faire, c'est un peu juste, quoi. Le temps d'accueil, le temps du bilan, et après tu arrives à gratter une demie heure....

Christelle : Oui, les temps de veillée ou de disponibilités dont tu parlais...

Léandre : oui, éventuellement. Mais c'est pareil, les temps de veillée, on te demande... pendant un moment on n'avait pas de maître de maison, enfin c'était des remplacements et cetera, donc tu faisais aussi le repas ! Tu te retrouves à devoir faire des animations, quand même un petit peu, faire du soutien scolaire, pendant les temps d'étude. Donc c'est dur quoi... mais après quand le moment opportun est là, et bien tu te dis oui c'est

juste comme ça qu'il faut faire tout simplement, être tranquille avec le jeune, discuter avec lui, trouver des objectifs communs, donner des pistes, des solutions, donc là j'en reviens sur les moyens. Après ça ne veut pas dire qu'il y a un protocole, une façon de faire, je vois notre directeur qui est beaucoup sur le protocole pour les postes, notamment de veilleur et de maître de maison, car ça a beaucoup... ça n'a pas très bien marché ces temps-ci, donc il a beaucoup formalisé, il veut beaucoup formaliser ça aussi pour nous, pour qu'on soit de plus en plus efficace, c'est censé nous aider, mais je pense qu'on ne doit pas tomber dans cet excès-là, c'est très risqué, parce que c'est aussi une manière de retirer de la liberté sur la façon de faire avec les jeunes, et comme tous les jeunes sont différents, tu n'as pas un protocole, tu en as un million ! Surtout que pour certains c'est beaucoup plus long, pour les convaincre, pour les aider... Alors pour certains il faut aussi aider les familles, mais ça c'est un autre problème...

Christelle : C'est un autre problème...

Léandre : C'est ... quand il faut aider la famille, je trouve que c'est très dur, parce que rentrent des fois les conflits de divorce, rentrent des fois les conflits... les histoires de familles d'accueil, où tu ne sais pas, il faut quand même démêler tout ça, ce n'est pas simple, de comprendre aussi comment le jeune... quelle place il trouve, est-ce que c'est sain, est-ce que... sur qui il peut s'appuyer, donc nous, on peut aussi s'appuyer... est-ce que le responsable n'est pas aussi en train de nous vendre du rêve au téléphone et que derrière c'est tout l'inverse que ce qu'ils disent, c'est difficile des fois de savoir. Bon voilà, normalement l'alternance c'est censé être avec les parents, le maître de stage, et... les formateurs, la maison familiale, donc en fait, le jeune, « le jeune » (sourires), l'élève est censé trouver par ces trois acteurs principaux un cadre et un moyen d'évoluer !

Christelle : Tu parles du triangle...

Léandre : Ouais, parce que dans la définition de la pédagogie de l'alternance, ça revient toujours, c'est pour ça que je te parle de la manière théorique, seulement s'il y a un élément du triangle qui manque, et bien ça devient une droite ! Donc en fait, s'il n'y a plus de famille, dans la réalité c'est vrai, ça ne veut pas dire que c'est impossible, hein ! Mais si la famille n'est pas présente ou n'est pas présente positivement, c'est quand même chaud. Le maître de stage des fois c'est pareil, est-ce qu'il a compris, est-ce qu'on a pris le temps de lui expliquer les enjeux, et cetera, et comment ça fonctionne et tout ça, quoi. Il y a plein de trucs dans lesquels on n'est pas bon, franchement, si on fait le bilan, il y a plein de trucs. Mais, encore une fois, je pense que tu vois, on est tous en mesure, notamment l'équipe de faire ce bilan là, on en parle régulièrement, on se le dit, on se le dit, là-dessus on n'est pas bon, là-dessus, il faudrait, il faudrait, il faudrait, il faut... mais quand ! On en revient toujours à ça, c'est de se dire quand est-ce qu'on trouve le temps d'essayer de faire bien les choses et parfois de se libérer, alors des fois on a réussi... Là, par exemple, on va faire moins de veillée, alors l'idée c'est pas de ne plus en faire du tout, parce qu'il faut aussi qu'on ait des temps comme ça... mais c'est vrai que les veillées, ça casse le rythme dans la semaine, c'est assez fatigant, et c'est aussi un temps de récupération le matin, qui fait que c'est un temps pédagogique en moins de préparation... administrative et de cours, de qualité de cours, et en faisant ça, donc normalement là on a un veilleur, on a une animatrice, ça y est, et puis on devrait n'avoir plus qu'une seule veillée par semaine, et c'est-à-dire en tant que formateur, seulement une veillée toutes les trois semaines. Ce qui du coup serait super, mais tu vois on en revient encore... ça se met en place tout juste, là, je te dirais peut-être dans un

mois ou deux si ça tient le coup, et quel bilan j'en fait, est-ce qu'on gagne du temps, ou est-ce que c'est un temps qui, je ne sais pas, par ailleurs... on verra bien. Mais en tout cas, il y a une idée de s'améliorer, on sait qu'on a un directeur qui veut quand même trouver des solutions, même si voilà quoi. On n'a pas tous les moyens qu'on souhaite...

Christelle : tu parlais du CA tout à l'heure...

Léandre : On n'aura pas demain tous les moyens qu'on souhaite... Alors, le CA est complètement... passif ! Inactif... Ils sont là, parce qu'ils sont contents de se voir et que ça les occupe dans une vie sociale qu'ils n'ont pas, clairement. C'est triste, mais... alors ce n'est pas vrai pour le président qui fait de son mieux et qui du coup a trouvé une synergie avec le directeur qui fait que... il essaie de se mettre en mouvement, il fait ce qu'il peut, mais tous les autres membres du CA sont... je fais mon mandat, après j'arrête, et puis je refais quand même parce que pffff, et en fait tu comprends qu'ils sont là parce qu'ils sont contents et que pendant les AG ou les CA, il y a un petit repas, et bon ils se retrouvent, ils discutent... mais pour chacune des décisions, ils ne sont pas capables de dire ce qu'ils en pensent, ou alors, j'exagère un peu, je grossis le trait, quand ils vont dire ce qu'ils en pensent, ils le disent... comment dire, ils le disent d'une manière, qui est en fait axée sur « Il faut que vous voyiez dans l'équipe ce qui est le mieux pour vous » mais en fait, il n'y a aucune volonté de faire bouger l'association ou la direction, il n'y a pas de projet d'association, il n'y a pas de... donc ils votent, enfin du moins ils valident, ils disent oui, oui, mais après quand il s'agit de s'investir un peu plus, alors après ce sont des personnes qui sont pour la majorité à la retraite qui ont un peu de temps à consacrer, mais c'est pas simple, quoi. Je sais que le directeur s'active beaucoup d'essayer de le renouveler ce CA, de le rajeunir, d'essayer d'y mettre un peu de professionnels aussi, c'est un souci sur beaucoup d'associations quand même, enfin beaucoup... du moins beaucoup de maisons familiales, j'ai entendu des échos comme quoi c'était un peu ça, c'était un peu passif quoi. Mais bon ils ont quand même fini par voter que le directeur parte, mais ça c'est parce que nous, on avait fait une lettre ouverte, avec quinze pages, qui expliquait tout, depuis le début les fautes graves, les choses très, très importantes, qu'on pouvait incomber à sa responsabilité, et il y en avait ! Et donc à force de tirer la sonnette d'alarme, ils ont fini par dire ce serait bien qu'il parte. Et donc après tu as le trésorier qui dit ah oui mais en fait je suis responsable du trou de 80... non attends c'était combien... 160 000 euros de trou, t'imagines !? Là, aujourd'hui, on est à 60, moins 60, enfin tu vois, mais ça veut dire encore... on est tenu toujours... tous les jours, du moins toutes les semaines, on a un point recrutement, sur le tableau, on a un peu un point comptable aussi, on reste en situation de crise, et de... je te rappelle que ta situation est précaire, donc arrache toi bien, parce que ce n'est pas gagné que ça dure ! Donc ça a un côté très flippant en fait, on te rend... enfin on te rend responsable... on te fait un peu peur, mais toi tu n'as pas de moyens d'action sur ça, tu fais de ton mieux, pendant les portes ouvertes tu te bouges pour que les gens soient contents, voilà, tu fais de ton mieux pour que le recrutement fonctionne, mais en réalité... enfin après, est-ce que c'est le directeur qui doit porter ça tout seul, c'est compliqué aussi, ce n'est pas non plus son rôle uniquement, ce n'est pas facile, il n'y a pas forcément une solution concernant le... mais je trouve qu'on est un peu trop mêlé à cet aspect financier, des fois j'aimerais bien me dire, ouais c'est bon je n'ai pas envie d'en entendre parler, je ne suis pas censé avoir en tête avant d'aller en cours qu'il y a encore telle ou telle famille qui n'a pas payé, que ça va nous mettre en difficulté sur ça, ça, ça... ça te pollue un peu aussi le cerveau...

Christelle : Tu parles à un moment donné... pas de comparaison, mais en tout cas, moi j'entends qu'il y a un réseau des maisons familiales, tu parles d'autres maisons familiales avec d'autres pédagogies, qui peuvent être différentes de la tienne...

Léandre : Oui

Christelle : Et pourtant, dans votre situation actuelle, dans ce contexte, cette maison familiale paraît isolée du coup. Voilà, je trouve qu'il y a quelque chose, est-ce qu'il y a un réseau ? Qu'est-ce que tu peux dire de ça ? du réseau des maisons familiales rurales ? Par rapport à cette pédagogie, à cette situation, ou ce que tu veux en dire quoi...

Léandre : (sourire) J'aurais envie de te retourner la question mais... dans le sens où effectivement ça amène à ce que tu disais sur l'idée de réseau où tu sais que quand tu as une éventuelle réunion ou un truc du réseau tu te dis oh non... encore ça en plus, tu le vis comme une souffrance alors que ça devrait être un truc super, voilà ! Enfin, je parle peut-être pour moi, mais dans le sens où je n'ai pas réussi à trouver mon compte dans ce réseau-là. A part tout ce qu'a pu être vraiment la première année, et l'aspect formation pédagogique, et non pas sur l'aspect formation en tant que telle et ce qu'elle aurait pu apporter, mais dans les échanges et tout ce qu'il peut y avoir autour... ça je pense que c'est vraiment essentiel, et ça c'est un élément qui a fait que j'ai pu rester et tenir jusque là. Après. Passée cette période-là, je pense qu'on se retrouve dans des moments qui manquent énormément et cruellement de recul et de réflexion, il faudrait que la fédération soit là pour nous aider à nous mettre en lien, elle essaye, mais avec toujours notre souci et notre manque de moyens, on se retrouve à ne pas pouvoir aller à ces réunions-là, où les gens qui y sont, ce sont des gens qui sont dispos et qui sont toujours un peu les mêmes, où en fait tu te rends compte que l'aspect dynamique du réseau, elle fonctionnerait bien s'il y avait des moyens, et vraiment quelque chose de mis en place de manière régulière quoi ! Alors que là c'est hyper rare, c'est une fois par an, ou du moins où moi je me sens concerné, mes collègues peut-être un petit peu plus, c'est à peu près une fois par an qu'on est convié à, je ne sais pas moi, un défi vert, à un truc de réflexion... ah ils en avaient fait un qui n'était pas trop mal, qui était sur la... tout ce qui était lié à la vie résidentielle, en fait sur la vie en maison familiale, comment peuvent vivre les jeunes à l'internat, et cetera, et c'était assez intéressant les ateliers menés, mais voilà, c'est une fois par an, et je pense que c'est trop peu, et au quotidien, on est clairement isolé, au quotidien la maison familiale de Mareuil a peut-être son image, je ne sais même pas forcément laquelle elle est, elle évolue peut-être un peu positivement, mais clairement on n'a pas eu une bonne image pendant un moment, tout le monde pensait qu'on allait couler, après chacun.. après tu as les guéguerres... les guerres de clocher, notamment pendant les portes ouvertes, quoi ! Ouais, tu es venu tracter sur ma zone ! Machin ! Donc là tu te dis ok, et bien on est isolé, on n'est pas en réseau, on est en train de se tirer dans les pattes pour avoir le plus d'élèves, donc là il y a un problème, quoi. Il y a réellement un problème. Alors que si on était censé être réellement en réseau, et bien c'est-à-dire que nous, ça arrive qu'on le fasse pour certains jeunes, ils arrivent en troisième ils veulent aller dans un domaine... et bien tu leur conseilles une maison familiale qui est dans ce domaine-là, ou tu essaies de faire marcher le réseau ! Mais oui, je pense qu'il dysfonctionne le réseau. Et puis tu as le gros pôle à Saint Patern, où il y a la MFH⁸⁰, la MFU⁸¹, la région, la fédé régionale, et la fédé départementale, où là tu sens que oui ils peuvent être en réseau, et encore ils ont du mal

80 Maison Familiale Horticole

81 Maison Familiale Urbaine

à l'être je crois, à leur échelle, mais que toi tu te sens un peu isolé, loin de tout ça... Après, ça a peut-être du bon aussi, quoi. Peut-être qu'on mène aussi un petit peu notre aventure, sans être trop dérangé aussi parfois, il y a peut-être du bon, mais c'est important de toujours se redire ok, je me remets en mode de réflexion, je me remets avec d'autres personnes, alors qu'elles soient du département ou pas, je travaille pas mal avec Saillans, on échange... enfin ce n'est pas via le réseau, je connais quelques formateurs là-bas, je vais faire jury chez eux, ils viennent faire jury chez moi, on s'échange des trucs et puis voilà quoi. C'est plutôt dans ce sens là. Mais l'outil réseau à améliorer largement... Bertrand⁸², il est bien gentil mais... Alors c'est marrant, parce que du coup j'ai parlé de toi à Stéphane ! Tu connais Stéphane qui est l'informaticien des MF' ?

Christelle : Oui !

Léandre : Et du coup, je lui ai acheté le tracteur, le tracteur tondeuse là, celui que je t'ai montré, je le lui acheté !

Christelle : Ah !

Léandre : Oui je lui acheté. Et je lui ai parlé de toi, en disant eh oui, Christelle... Il avait du mal à tilter, et puis, et en fait, comme tu étais partie il y a quelques années⁸³ en fait, du coup il a enfin calculé, il a fait, ah oui, c'est vrai ! Et puis je m'en rends compte, en fait, à Sainte Anne, je connais personne d'autre, enfin, si, il y en a une qui fait les mercredis de l'alternance, une blonde ?

Christelle : Jolène ? Marisol ? Jolène ou Marisol...

Léandre : Elle est assez brute de décoffrage...

Christelle : Les deux, dans leur genre (rires) je ne sais pas laquelle...

Léandre : C'est peut-être Jolène... Voilà, voilà, donc le réseau... Moi j'aimerais bien revoir tous ceux des premières années, on s'était bien marré... c'est plus pour ça que le réseau... et puis après le passage où tu parles des jeunes, tu essaie d'échanger des trucs, mais avant tout, ça se doit d'être des bons moments et des moments humains sur lesquels tu te retrouves, sur des manières de faire où tu apprends des choses, et cetera, mais je sais qu'il y avait des fois, moi on m'a imposé des réunions parce qu'il fallait mettre en place des formations adultes, on me colle de plus en plus de trucs de formations adultes, ça c'est pareil, ça c'est pour faire de l'argent, mais derrière tu sais que tu vas y passer un temps fou, tu sais que ce n'est pas du tout le même public, donc ça te demande de te concentrer sur d'autres choses quoi. Et ouais, c'est des fois à la fédé des réunions, parfois qui n'avançaient pas... souvent un peu barbant, notamment sur les certi' phyto, la mise en place des certi' phyto, c'est beaucoup, beaucoup de travail, pour finalement j'ai du mener six sessions, six fois trois jours, ce n'est pas énorme et j'ai du faire autant de jours de réunions, si tu veux, donc au final... La réunionite, voilà la solution !... Est-ce que tu as faim ?

82 Bertrand est un ancien formateur d'une MFR dans le nord du département qui a obtenu un poste à la fédération régionale, ayant pour fonction principale d'animer le réseau.

83 Pour information, à ce jour de l'entretien, mon départ de la MFR de Sainte Anne datait de moins de 10 mois.

Christelle : Presque !

Léandre : Presque...

Christelle : Est-ce que tu veux bien décomposer un dernier mot ?

Léandre : Décomposer ?

Christelle : Décomposer ou... en fait, j'aimerais bien savoir ce que tu mets derrière « maison », « familiale », « rurale »

Léandre : Oulà !

Christelle : Je sais que je te relance encore sur un grand sujet mais peut-être plus rapidement mais en tout cas qu'est-ce que tu mets derrière ces mots-là...

Léandre : Alors c'est un grand sujet, et dieu sait si je suis bavard, et dieu sait aussi si je peux aussi dans ma pensée, perdre un peu le fil du début...

Christelle : Non tu raccroches bien...

Léandre : Alors « maison », un lieu qui protège, un lieu qui abrite, qui permet d'offrir un minimum de confort quand même et une maison normalement ça peut abriter plusieurs personnes donc ça peut aussi être un lieu collectif, je pense que c'est quand même ce que l'on souhaite, mais là je peux dire aussi que pour la maison familiale de Mareuil, le fait d'avoir des nouveaux locaux, alors même s'il y a des problèmes dans ces nouveaux locaux, il fait trop chaud l'été, trop froid l'hiver, l'atrium... il y a plein de problèmes... Bref, c'est quand même un lieu, on sent que les jeunes... c'est très lumineux, c'est moderne, et cetera, on sent que les jeunes y sont bien, ce lieu, je pense que c'est hyper important quand même... alors ce n'est pas parce que c'est moderne que c'est bien, ils pourraient se sentir bien dans un vieux truc à partir du moment où ils ont pu participer, où on leur laisse un lieu où ils peuvent se détendre, où ils peuvent vivre et cetera, mais je pense que le lieu est important quand même, l'aspect « maison », c'est peut-être ce mot-là, on ne vous prend pas pour de la merde, on vous donne quand même un lieu qui est décent, et dans lequel vous pouvez vous épanouir, et vous avez des espaces d'intimité, vous avez des espaces collectifs, vous avez des espaces... alors on essaie de répondre à tout ça. « Familial » (sourire) alors là ça me gêne plus. Familial devrait être au pluriel, car aujourd'hui c'est quoi la famille, ce sont des familles divorcées, ce sont des familles recomposées, ce sont des foyers, c'est quoi ? On leur parle de famille, la plupart ne veulent pas en entendre parler. Donc, est-ce qu'on essaie de recréer une famille... je n'ai pas envie de retomber dans des... c'est un peu cliché quoi, et puis clairement, je vois des fois des gamins et puis des filles parfois, on n'a pas beaucoup de filles, mais qui me considèrent un peu comme l'aspect... papa, moi ça me gêne vraiment parce que je ne veux pas mélanger les rôles, on peut avoir plusieurs casquettes, et je pense que ça peut être intéressant de travailler autour de ça, quand c'est fait avec des moyens, mais je pense que l'on ne peut pas, non plus, faire le grand écart dans les rôles, et passer du père au prof, non ça ne va pas, quoi. Et puis souvent l'image du père, elle est quand même souvent très très compliquée, quoi. Et alors, après voilà, je pense aussi à mes collègues, Marion qui est la seule formatrice, et qui endosse le rôle de la mère, ça

doit être dur, car en plus elle n'est là qu'à mi-temps, et puis du coup, elle prend ça à bras le corps, mais je pense qu'il faut faire attention avec ça. C'est bien d'aider, c'est bien d'apporter un petit peu de ce que pourrait apporter une famille, éventuellement dans le cadre de repères, mais on ne peut pas remplacer, et puis c'est beaucoup trop prenant pour des personnes qui travaillent, ce n'est pas possible. Et puis voilà, quelle mère ? Je te parlais de la maîtresse de maison, qui avait un peu un rôle néfaste, parce que à tomber dans le ragot... là non, ce n'est pas forcément... donc l'aspect familial ça me gêne un peu plus, mais c'était aussi, un remplacement, historiquement, de la famille, et puis à la base, c'est aussi autour des travaux agricoles, donc il fallait que la maison familiale se prête à un remplacement de la famille, pendant une période où c'était beaucoup plus calme en terme de travaux agricoles, et dès que c'était actif, les jeunes n'étaient plus du tout à la maison familiale. Historiquement, c'était un peu ça. Et l'aspect « rural », alors, l'aspect rural, il est à la fois vrai, parce qu'on a un public qui vient principalement du milieu rural, maintenant on peut venir d'un milieu rural et être déconnecté du rural, c'est un peu contradictoire, mais on a beaucoup de jeunes qui sont là-dedans, c'est-à-dire qu'ils n'aspirent qu'à une chose, c'est la ville en fait finalement. Et dès qu'ils ont du temps libre, ils vont à Rennes, ils vont à Redon, ils vont chercher à avoir une façon de vivre et ils vont envoyer balader tout ce qui n'est pas lié au monde rural et tout ce qui va être un peu considéré comme plouc, et cetera quoi ! Alors, j'exclus les secondes et certains bac pro, qui effectivement, eux, à l'inverse, ont un lien avec la nature plus fort puisqu'ils ont fait un choix d'orientation... et souvent c'est qu'ils ont quand même un... soit de la famille dans l'agriculture, soit un lien... voilà la chasse, la pêche, la nature... et l'aspect rural qu'ils revendiquent « ah non, jamais je ne pourrais vivre en ville, jamais ! » Mais du coup aujourd'hui ça devient beaucoup plus mitigé, c'est-à-dire qu'on a un public urbain qui vient se mêler. L'aspect rural... on peut peut-être le changer en rurbain, ou en quelque chose... Voilà, donc sur les trois mots ! Quel sens ça a aujourd'hui ? Et bien oui c'est bien d'avoir un nom et de se rappeler ce qu'a fait un peu l'histoire, maintenant ce sont des mots qui pourraient évoluer, pourquoi pas... Il ne faut pas être fermé, certains en ont fait un outil marketing, notamment la MFH, la maison familiale horticole qui se différencie, qui met le mot horticole, c'est clairement pour être beaucoup plus visible et sortir du réseau d'une certaine manière, la MFU aussi. Après est-ce qu'on joue la carte du réseau et qu'on garde ce nom-là ? Est-ce qu'il faudrait avoir une réflexion autour du nom ? Est-ce que c'est le nom qui donne de l'importance ? Je ne pense pas, mais faudrait poser la question aux jeunes en fait ! Leur dire comment est-ce qu'ils aimeraient appeler leur école, quoi. Parce que finalement ce sont eux les meilleurs vecteurs finalement de ce que c'est une maison familiale rurale. Ils en parlent mieux que nous, je pense finalement, ils la vivent vraiment ! Nous, on la vit comme salarié et je pense que c'est différent quand même, et puis certains ils la vivent à l'internat pour la majorité, non-stop quoi, nous, on a quand même un peu de temps de répit, on peut boire du vin par exemple...

Christelle : Et bien c'était un appel ça !

Léandre : Oui, exactement !

Annexe n°2 : Séléna

Entretien avec Séléna, formatrice à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes.

Le rendez-vous avec Séléna fut pris la semaine précédente par téléphone. Elle m'a immédiatement donné son accord et m'a proposé de la rejoindre à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes. Nous déciderions à mon arrivée de l'endroit le plus approprié, avec l'éventualité de s'extraire de l'environnement professionnel pour se rendre à son domicile dans le village voisin.

Après l'accueil qui me fut fait le lundi à mon arrivée à la MFR et l'invitation à déjeuner avec l'équipe, nous décidons avec Séléna de nous installer dans une salle de cours à l'étage de l'ancien bâtiment, salle qui lui est « attitrée » lorsqu'elle anime les temps de regroupement et de suivi avec les apprenant-e-s dont elle est la tutrice.

Nous nous installons face à face le long d'une des tables de la salle.

Christelle : Et bien c'est parti, entretien du 3 octobre avec Séléna. Et la première question que je vais te poser s'appuie sur le crédo des maisons familiales rurales qui s'intitule « réussir autrement ». Moi, j'aimerais que tu m'expliques, selon ton point de vue, ce que signifie « réussir autrement ».

Séléna : ... Le réussir autrement, ça ne va pas être le classique, par rapport à l'école. Enfin, l'école éduc' nat' comme on l'appelle, pour moi la plupart des gamins que l'on reçoit ici, justement, ne sont pas faits pour rentrer dans le moule, comme on aurait tendance à dire, ils ont une autre façon de travailler, et je pense qu'on est là pour les guider sur cette autre façon de travailler, ou leur faire découvrir l'autre façon de travailler, parce qu'ils ne la connaissent pas malheureusement. Et bien réussir par d'autres moyens, après on a différentes classes ici, pour ceux que je suis sont les troisièmes, terminales et CAP, enfin, les terminales, j'interviens en anglais avec eux. Sur les troisièmes, à la rentrée ici, je prends une jeune-là, donc on a eu un questionnaire sur leurs attentes à la MFR, et elle nous a marqué... elle a écrit dedans « reprendre confiance en moi ». Donc on a pu en discuter, et en effet, elle n'a plus du tout confiance en elle. Et là ça y est, et à travers les stages qu'elle a commencé, cette jeune on la valorise, ça c'est important. Elle est quelqu'un. Elle a pu se sentir... et à l'école ça va se sentir aussi parce qu'elle a pris confiance en elle cette jeune fille, pourquoi est-ce qu'elle venait à l'école puisque de toute façon on lui disait qu'elle était nulle, donc... enfin moi c'est pas mon discours, je pense que les collègues ce n'est pas leur discours non plus, petit à petit elle va apprendre à nous connaître et on va arriver à quelque chose. Là j'ai réussi à déterminer ce qu'elle voulait comme stage parce qu'à l'heure actuelle elle est dans les bureaux et elle me dit « ça m'plaît pô » et je lui dis « ben qu'est-ce que vous voulez faire quoi ? » « Ben, je veux vendre des motos ! » « Voilà ! Et ben on va chercher là-dedans alors » et on y arrive petit à petit, et nous sur les CAP cuisine et salle, et en plus depuis maintenant deux ans, oui c'est la deuxième année, moi je fais tout le suivi pédagogique. Samuel n'intervient plus dessus, bon il est courant de ce qui se passe quand même, lui il fait de la paperasse, donc c'est vrai qu'on a des parcours de vie chez nos jeunes ! Là j'en ai appris un, et ça reste... je n'en parlerais pas parce que ça reste confidentiel, il a besoin d'aide pour différentes choses, au niveau de... (*d'un ton très bas*) la loi... Voilà. Et on leur redonne confiance à travers le travail d'abord. Eux ce n'est pas par l'école mais par le travail qu'ils reprennent confiance et puis par nous par la reconnaissance qu'ils

peuvent avoir. Nous par les formations cuisine ou salle, c'est par les TP. On sait bien que c'est par là qu'on va rentrer, le côté professionnel. Et on s'en rend compte par exemple en cours, ils sont beaucoup moins attentionnés quand ils sont avec des collègues que quand ils sont avec nous, les deuxièmes années ce n'est plus le cas, parce qu'ils ont compris qu'ils avaient que deux ans avant l'examen, donc ils n'ont plus le choix, mais les premières années, certains, il va falloir qu'ils rentrent. Ça se fait, sans agressivité, sans rabaissement des personnes, parce qu'il y a aussi certains qui ont vécu ça malheureusement... c'était des mots très violents, on en a un de troisième, là c'était un prof, c'était du harcèlement, ni plus ni moins. Donc on essaie de faire ça. Pas de rentrer dans la personne, parce que de toute manière, ça ne mène à rien, enfin, moi, c'est mon point de vue. Moi on m'agresse, j'agresse, donc je comprends les jeunes. Là c'est par parler, alors là certains on voit bien, ce sont des bêtes craintives, un chien qui a été battu, je fais la référence à l'animal, on voit bien, le temps qu'ils prennent confiance en les personnes, par contre après on obtient beaucoup de choses. Je pense que le « autrement » c'est ça, leur faire découvrir qu'ils sont quelqu'un, qu'ils ont leur place dans cette société, mais par un autre moyen, que ce que tout le monde veut leur faire apprendre. Ça c'est... Émilie⁸⁴, je pense à Émilie, qui est en deuxième année maintenant, si on a réussi quelque chose, c'est du à l'entreprise, parce que c'est ça, sa tutrice c'est le discours qu'elle tient, c'est « tu es quelqu'un, tu vas réussir » et c'est impressionnant ce qu'elle est devenue. Bon, elle a toujours son petit caractère des fois, mais c'est ... enfin, par rapport à d'où elle vient, en quatrième-troisième et ce qu'elle est maintenant, tu ne la reconnaîtrais pas. En très bien ! Elle est géniale comme ça ! Parce que voilà, on a réussi à lui faire confiance, et à lui dire que... « Si, tu es douée pour ça, tu as des compétences », et même à l'école ça va mieux. Enfin, niveau... même s'il y a encore des difficultés, enfin niveau français et tout, mais elle prend confiance en elle sur ce qu'elle fait, ce qu'elle connaît, donc là on va vers l'examen, elle stresse un peu mais je pense que ça va se faire tranquillement. On accueille Morgan⁸⁵ aussi, je pense qu'il faut... Mais elle c'est du à son parcours personnel, bien cassé, et puis... bien menée par le bout du nez par quelqu'un... là c'est en train de se... elle en train de se rendre compte de ça. Et puis plus de confiance dans le... côté paternel. Ça va se remettre. La plupart des jeunes, c'est ça, ils n'ont plus confiance soit dans le milieu familial, soit dans l'entourage amical, soit dans la société elle-même et on essaye de leur remettre... enfin de leur expliquer qu'ils ont une place dans cette société avant tout, enfin des fois au sein de leur famille c'est dur, enfin on ne peut intervenir partout, loin de là, au sein de cette société, qu'ils sont quelqu'un qu'on a besoin, qu'ils seront utiles pour quelque chose. Enfin, moi je le vois comme ça. Après...

Christelle : C'est le retour que tu as des jeunes...

Sélénia : Oui. Et on y arrive, parce que quand on voit ce qu'ils deviennent et quand ils reprennent contact avec nous, on est fier. Certains partent de loin, s'en sont sortis et tant mieux. La preuve, c'est qu'ils reviennent ! Sinon ils ne reviendraient pas. Ils reviennent mais ils nous envoient leurs frères et sœurs et les cousins. Je repense à Florian que tu as connu, il y en a quinze aux portes ouvertes avec toute la famille et on a sa petite sœur en quatrième. On a aussi, tu as connu, ah je ne vais pas retrouver son prénom, qui était en SAPAT, et on a sa sœur qui est seconde chez nous aussi. Donc c'est la meilleure des réussites, ça. Quant les autres viennent. Ils ont une confiance qu'ils donnent, voilà.

84 Émilie est une apprenante de la MFR que la chercheuse a connu en tant qu'élève entre 2013 et 2015.

85 Morgan est une apprenante de la MFR que la chercheuse a connu en tant qu'élève entre 2013 et 2015, dans la même classe que la précédente.

Après c'est nous aussi, on s'implique. Alors, pour certains... plus ou moins pour certains, mais parce qu'on a chacun ses limites aussi. Il faut reconnaître ses limites. J'ai été loin, je le sais. Et j'essaie de ne pas aller aussi loin, mais c'est ma nature, je n'y arrive pas. J'ai un élève qui m'a demandé pourquoi je... enfin, qu'il me verrait bien en tant qu'assistante sociale. Oui, mais là, il y a d'autres choses auxquelles je ne veux pas être confrontée spécialement dans ce métier-là...

Christelle : ça veut dire quoi « aller loin » ?

Sélénia : ça veut dire quoi ?

Christelle : ça veut dire quoi « aller loin » pour toi... enfin... c'est-à-dire jusqu'où as-tu été ?

Sélénia : En dehors de la MF, côté familial, régler certains problèmes. J'en ai eu avec un CAP, il a fallu régler le problème côté familial. Et ça, à faire ou à ne pas faire, je pense que c'est chacun sa conscience. Là j'en ai un, qui était en CAP, enfin qui était en troisième chez nous et qui est en CAP maintenant, et bien les parents sont tous les deux handicapés, ils sont en ESAT. Bon pour le dossier, ils savent, je leur ai dit, pour le brevet des collèges, ils étaient paniqués parce qu'ils n'avaient pas de logement, il aurait fallu faire la route aller-retour, donc je leur ai réservé un mobile-home à l'étang des Aigrettes. Et là, elle m'a dit « merci », et bien je lui dis « je suis là pour ça aussi! » pour les aider si on peut. Et, le dossier, j'ai fini par cocher ce qu'il y avait à signer et j'ai rempli pour ces personnes et maintenant vous signez là. Et pour eux la référence ils l'ont. Quand ils sont venus signer le contrat, et qu'ils ont vu Samuel : « Mme Sélénia vous gère, mais! », bon je les avais prévenu mais ils sont très... faut faire très attention ils sont très gentils, j'adore ces gens-là, mais ils pourraient devenir très envahissants. Voilà. Ils ont compris que de ce côté-là on était... en dehors on n'était pas là pour ça. Et du coup ça se passe très bien. Mais on a besoin, enfin moi j'estime que c'est mon devoir d'aider cette famille, enfin les parents, parce qu'ils ont des difficultés d'écriture, parce qu'ils ont des difficultés... ils ont peut-être des éduc' mais côté école, il faut les aider, de ce côté-là...

Christelle : Est-ce que ça pourrait être considéré, comme toi, trop loin ? Enfin...

Sélénia : Trop loin oui...

Christelle : Alors que ça te paraît normal...

Sélénia : Oui, mais pour certains ça pourrait être trop loin. Mais bon après, c'est ma conscience qui me dit et puis c'est tout. Quand un jeune va.. enfin est en difficulté, pour... une jeune fille qui tombe enceinte, pour... enfin pour des choses plus graves que ça, et bien là on le dirige vers qui de droit, parce que moi je n'ai pas les compétences, et puis je n'ai pas le droit sur certaines choses, mais on est là pour les aider aussi. On ne peut pas les laisser dans la nature, et ça je pense que, de ce côté je suis maman, si ça arrive à ma fille et bien, j'aimerais bien qu'on la guide aussi, parce qu'on ne sait jamais ce qui arrive malheureusement et... il y a peut-être le côté maman qui parle des fois. Mais nous ici, on a autrement ici tout ce qui est « veillée » ! Alors on a repris ça cette année. L'année dernière on n'en avait plus du tout. Et, lorsqu'on a fait notre entretien individuel avec Lucie, moi... de mon côté, je ne sais pas ce que les autres ont dit, moi j'ai eu la demande de refaire les veillées, parce que j'estimais qu'on n'avait plus cette

relation avec les élèves, on les voyait autrement, ils nous voyaient autrement, c'était un temps hors cours. Et j'ai eu la première la semaine dernière, moi, et je propose une initiation à la danse bretonne. Et j'ai eu plus d'élèves que j'aurais pensé, donc agréablement surprise, et qui m'ont demandé quand ils allaient reprendre un même cours. Sauf que c'est pas de sitôt. « Oui, mais nous on veut refaire de la danse avec vous ! » « Et bien d'accord ! On va voir ça alors ». J'ai dit que je prendrais sur mon temps libre pour leur donner des petits cours, sinon... Donc c'est agréable parce qu'on passe un temps autre avec ces jeunes-là. Et le « autrement » ça passe par là aussi, cette relation que l'on peut avoir les jeunes... Le tutorat que l'on fait avec nos jeunes ! On ne trouve pas forcément dans d'autres établissements, enfin hors MF je veux dire. Tout ce temps que l'on passe, même pendant les pauses, quand les jeunes viennent discuter... Ou à la fin des cours ! Qui restent discuter avec nous ! Et bien les jeunes aiment bien ça. Enfin, moi aussi, j'aime bien ça. Mais je pense qu'il y a tout ça aussi, cette relation qu'on instaure... et puis c'est toute l'équipe, ce n'est pas seulement les formateurs, ça peut aussi être Ondine, la maîtresse de maison, Hector, qui est à l'internat, Constance, qui est à l'accueil, Ariane qui en est à une autre, on a ça, je vois notamment à travers les voyages, on inclut justement, j'ai été en Écosse l'année dernière avec Constance, donc pour les jeunes, ils ont eu un autre regard de Constance qu'ils ne connaissaient pas, et je trouve ça, c'est pas mal. Je prends le cas d'Ariane notamment. C'est pas juste la femme de ménage, ce n'est pas un terme que j'aime, mais pour les jeunes justement ils ne la voient pas juste comme la personne qui nettoie la MFR. Ils la découvrent. Et c'est tout ce côté-là, c'est vraiment tout un ensemble, « autrement »... c'est l'équipe qui travaille vers la réussite des jeunes, pour les aider à aller vers leur réussite. Bon certains ça peut prendre plus de temps que d'autres et puis c'est tout. Parce que... on a le cas de Yannick qui ne restera pas d'ailleurs, mais on sait très bien que si on amenait le gamin à l'examen en fin d'année, il ne l'aurait pas. Et avec Samuel c'est ce qu'on a expliqué... on dit... parce que... on a un des collègues qui a fait « mais le but c'est l'examen ». Je lui ai dit « es-tu sûr de ça ? », il m'a regardé... J'ai dit « Peut-être que lui va prendre trois ans au lieu de deux ans, et alors ? Ça change quoi ? » Mais voilà, le regard n'était pas... Enfin c'est ce que j'ai appris avec le temps, avec les formations, avec l'expérience, et je pense que le but n'est pas l'examen pour certains élèves. Là le but, pour ce gamin-là, le but était sa réinsertion sociale avant toute chose, et on a réussi, une grande chose même, malheureusement il ne va pas rester, mais on a réussi ce côté où il a été réinséré socialement, parce que le gamin, il était à la rue ! Et ça déjà je pense, il y a tout ce côté-là. Faut viser des nouveaux objectifs, quand les gamins arrivent chez nous. Parce que certains sont détruits, pour diverses raisons, que ce soit par l'école, le côté familial, les rencontres, les drogues, parce que malheureusement on doit en tenir compte aussi, l'alcool, parce qu'on a été confronté à ça. Il faut les remettre sur les rails, autre chose que par le diplôme. Et on a de belles réussites pour certains. C'est qu'ils reviennent. Quand ils reprennent contact, enfin, moi par facebook notamment j'ai gardé contact avec certains et ça fait plaisir. Des couples qu'on a créés. Je pense à Kevin et Eva⁸⁶ qui sont toujours ensemble, j'ai encore eu des nouvelles il n'y a pas longtemps. Et d'ailleurs, je fais appel à eux quand on a besoin de témoignage auprès des quatrièmes qui rentrent chez nous. L'année dernière, ils sont venus témoigner en tant qu'anciens élèves, donc de toutes les années qu'ils ont passé chez nous, et maintenant professionnels de la restauration, parce que là c'était tout un lien. C'est agréable d'avoir des jeunes, pour expliquer... notamment pour les enfants parce qu'on n'a pas le même discours de formateur, les jeunes ont leur discours, de ce qu'ils ont vécu... Voilà « réussir

86 Kevin et Eva sont d'anciens élèves de la MFR que la chercheuse a connu en tant qu'élèves. Ils représentent un idéal de cinq ans de parcours de formation.

autrement » je pourrais... Sinon par rapport à notre vécu, enfin moi je vois par rapport aux CAP, par rapport à notre expérience professionnelle aussi. Les jeunes : « Ah bon, vous avez travaillé dedans, vous avez connu ça ! ». Et c'est important pour eux de savoir qu'on sait ce qu'ils vivent en restauration parce qu'on est passé par là. Même si le monde de la restauration, heureusement a bien évolué. Et tant mieux, parce que ces jeunes-là seront nos futurs remplaçants en tant que professionnel, il faut tenir compte de ça, et puis leur donner envie aux métiers et... Il y a tout ça, c'est vraiment tout un ensemble. Certains ne vont pas plus le décrocher plus que d'autres... Cette confiance qu'on va mettre d'abord et puis ensuite l'amener. Voilà...

Christelle : Ok. Bien... on reste dans le sujet, hein ! Et bien je vais te demander une définition de ce qu'est une maison familiale rurale, en prenant en compte ces trois mots. De quoi ça parle ?

Sélénia : D'une famille. Par le mot « familial ». Enfin, moi je le vois comme ça, mais... une « maison » pour que les jeunes se sentent comme à la maison. Enfin, pour certains le comme à la maison, c'est... ou une autre maison. Pour qu'ils se sentent bien comme dans une famille, avec leur entourage, leur formateur, les élèves. Et « rurale », alors c'est délicat, parce que maintenant elles ne sont pas toutes forcément dans la campagne. Certaines sont en ville, enfin nous on reste dans une petite commune. Je pense que petite commune, enfin, en général, apporte... on n'est plus en lien avec la ville et les dangers de la ville, enfin si je fais référence à ça. Une maison pour un jeune où il se sente bien. En famille, en sécurité, c'est justement le rural, la sécurité. Par rapport à la grande ville, enfin pour certains. Après c'est le retour de ce que l'on voit de certains jeunes, ce qu'ils vivent en ville notamment. Sur les quartiers où ils habitent, on en revient toujours à ça, bien sûr, c'est pas toujours rose, faut pas se leurrer. Enfin, ça arrive dans les campagnes, je ne vais pas me leurrer, je vois ce qu'il se passe dans ma commune, cet été on fait des descentes de flic suite aux drogues, parce qu'il y a une plaque tournante, assez costaud. Ils n'arriveront jamais à tout, mais en ville pour certains, c'est du racket, du vol, des viols, enfin pas sur les élèves, j'en n'ai jamais... enfin, il y a en a qui en ont parlé comme ça... Et suivant les quartiers où ils habitent ça peut être très chaud, parce que là, il y a les ethnies, et ce n'est pas forcément bien vécu par tout le monde, même si on essaie de leur exprimer d'avoir l'esprit d'ouverture...

Christelle : Qu'est-ce que tu appelles ethnies ?

Sélénia : Et bien les communautés autres, communautés juives, communautés arabes, communautés... et avoir l'esprit ouvert parce que... surtout faire gaffe à ce qu'on dit aux élèves. J'en ai un en troisième, là, Mathis, l'année dernière il passe en oral de l'histoire de l'art, et, j'ai eu Patrick⁸⁷ qui est venu en jury, et : « J'en ai eu un, avec la moustache là, c'était un hitlérien ! ». Un quoi ? Bon il y avait mon père et Patrick donc je savais qui c'était. Et puis je lui dis « Pourquoi vous dites ça, hitlérien ? » « Ben, il a la moustache comme Hitler ! ». Je lui dis « Mais c'est fort ce que vous êtes en train de me dire ! Mais... il a l'accent allemand ce monsieur ? », « Ah ben, de toute manière, tous les allemands sont des hitlériens ! ». Et là, je ne pouvais pas lui dire votre père a tort, puisqu'il a réussi à me dire que c'est ce que pensait son père. Et je lui dis « mais c'est fort ce que vous dites, c'est comme si vous disiez que tous les musulmans sont des terroristes ! » « Et mais c'est le cas Madame ! ». Ah oui, d'accord. Bon j'ai réussi, parce que je le suis cette année, car il refait sa troisième chez nous, à lui faire comprendre qu'il

87 Le compagnon de Sélénia

ne fallait pas généraliser sur certaines choses. Et il avait très peur d'aller en ville, parce que je lui avais trouvé un stage en ville, je l'ai accompagné le premier jour, voilà, ça aussi ça fait partie de nos fonctions j'estime. Ça se passe bien, donc tant mieux pour lui. Le rassurer parce que le papa, derrière, lui disait qu'il allait rencontrer que des loubards en ville, que ci que ça, oh là là là. Voilà il y a ça aussi. J'ai eu le cas en CAP, d'une jeune qui abordait le voile, mais le voile intégrale, et qui me dit « Mais vous ne trouvez pas ça mal, elle habite chez nous! ». Et bien, c'est-à-dire que... et puis de l'autre côté, j'avais une guinéenne dans le groupe, et je sais que dans son pays, alors il faut y aller sur des œufs avec tout ça, et expliquer les choses. Parce qu'ils ont certains des préjugés... mais bon, je pense qu'on en a tous un peu, il faut essayer d'aller au-dessus de ça, et puis avec ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent, que ce soit dans l'entourage familial, comme dans les infos, qui ne sont pas toujours vraies non plus, donc on essaie d'apaiser les choses, en restant neutre, c'est la partie la plus dure j'aurais tendance à dire, parce qu'on a aussi nos idées, qu'on n'est pas toujours d'accord et on n'a pas le droit de le dire aux élèves, c'est normal. Même si je pense qu'à un moment donné, ils comprennent ce que l'on pense, on essaie de rester neutre quand même. Voilà, leur montrer... ce côté danger de la ville que certains ressentent. A Rennes, avec les agressions à République, les agressions de femmes, ce que je peux entendre, pour l'avoir vu, pas vécu il ne vaut mieux pas parce que j'aurais tendance à répondre, ce qu'il ne faut pas faire d'ailleurs, mais bon... leur expliquer. Je pense que côté rural, ils l'ont un peu moins ce côté là que ce qu'on peut retrouver en ville. Alors ce n'est pas que ça la ville non plus, il y a de belles choses en ville. Mais, dans nos campagnes, on est un peu plus rassuré, on n'a pas encore été atteint par tout ça. Pas sur tout, et puis ça dépend des endroits.

Christelle : Et le « familial » et « maison » ? Tu me dis que c'est « comme être à la maison », est-ce que tu peux...

Sélénia : Alors je ne m'exprimes pas bien...

Christelle : Tu peux peut-être...

Sélénia : Alors je peux reprendre... Être comme à la maison, pas forcément, parce qu'on a des gamins ils sont mieux quand ils viennent ici que quand ils sont chez eux, parce qu'il y a un côté familial qui est très lourd. Alors, il y en a qui sont placés en famille d'accueil, donc... pour divers raisons, là on a un jeune, c'est le combat entre la famille d'accueil et la famille naturelle. Le pauvre jeune, il ne sait pas où se situer parce que la famille naturelle fait du harcèlement auprès de la famille d'accueil, du coup lui, quand il vient ici, il est bien, parce qu'il ne vit plus tout ça. Pour certains jeunes, c'est aussi... j'ai en un petit quatrième qui habite ma commune et qui pourrait prendre les transports en commun, et j'en ai parlé avec lui, parce que je le connais bien « Mais vous êtes interne, ça m'a surprise », et en fait, avec la famille il fallait faire une coupure et cette coupure, et bien le gamin commence à se sentir mieux, parce que ça devenait compliqué parce qu'il n'aimait pas l'école, parce que ses parents : « Si tu ne fous rien c'est que tu es un fainéant » parce que les profs leur disaient ça et c'est tout un enchaînement et voilà il est venu ici. Et bien le gamin, il a trouvé un stage et il commence à aller vers du positif. Et pour certains justement, de retrouver une maison où ils ont leur repère, leur chambre, leur salle à manger, leurs services, et « familial » avec leurs camarades, le même personnel, j'associerais ça ensemble. Certains viennent ici, ils se sentent en sécurité, parce qu'ils n'ont pas forcément ce repère là dans leur maison, pas tous malheureusement, la plupart ont quand même leur famille.

Christelle : Le lieu et les personnes sont importantes ?

Sélénia : Oui, je pense. Les repères, les activités qu'ils peuvent avoir. Et puis, certains, ça leur fait une coupure, parce qu'ils avaient besoin de ça aussi. Ils sont contents de venir ici, ils se sentent aussi... grandir. Parce qu'ici, on va les amener vers une certaine autonomie, on essaie. Et du coup ils se sentent grandir parce que voilà, on laisse faire. Enfin, ils sont chapotés pour certaines activités, mais on laisse faire. Et du coup, pour certains c'est leur donner une certaine confiance aussi. Les faire grandir, parce qu'à la maison, il y en a aussi ils ne font pas. Parce que maman elle fait. Et bien tant mieux pour eux, mais maman ne sera pas toujours là! Et puis il faut qu'ils apprennent, ils ont quinze ans, voire plus puisque ça va jusqu'au bac, il faut qu'ils apprennent à être autonome. Moi, je le vois en CAP, j'ai Léo qui sait repasser, il a un appart', il sait se faire à manger et tout, et à côté, j'en ai un qui dit « Je ne vais pas repasser, c'est ma mère qui fait ça ! », je lui dis « Et bien vous allez apprendre ! ». Donc il a appris. Bon ce n'est pas nickel, mais ce n'est pas à refaire ! Et puis certains le quittent aussi, côté maison, parce qu'ils grandissent, je pense notamment à nos terminales, ils ont dix-huit ans, voire plus, l'internat... elles l'ont vécu depuis deux ans, voire certaines depuis quatre-cinq ans puisqu'elles viennent de la quatrième chez nous, elles en veulent plus de l'internat c'est compréhensible aussi, elles cherchent autre chose, mais bon, elles ont grandi. Enfin, je dis « elles » parce que ce sont beaucoup de filles la plupart du temps. On a des gars quand même cette année, on en a deux. Mais voilà, ils grandissent, on le voit chez nos CAP de deuxième année aussi, qui font la première année en internat, et la deuxième année ils rentrent chez eux, dans la mesure du possible parce que selon là où ils habitent, certains ne peuvent pas forcément rentrer chez eux malheureusement. Mais on a ce côté là oui, une maison, on re-crée une maison, ce n'est pas l'école, après je ne connais pas l'internat dans une autre école, je n'ai pas vraiment de moyen de comparaison, le seul moyen de comparaison, je vais le voir avec ma fille, parce que ma fille est interne, et elle a été interne en MF aussi, c'est en partie par son discours que je vais pouvoir comparer ça, et ça y ressemble, l'internat, de ce qu'elle a vécu à la MFR, la seule chose c'est qu'ils avaient leur chambre individuelle, mais autrement ils avaient aussi des soirées, soirées cinéma, soirées ça, essayer de faire des choses, parce que les gamins sont quand même loin de leur famille, ça peut être dur quand on est en sixième, enfin chez nous, nos quatrièmes aussi, ils sont jeunes encore. Quand la première année, ils sont en internat et qu'ils n'ont jamais vécu ça, la séparation peut être très dure pour certains. Ils sont encore jeunes, hein ! Cette année, on en a, ils ont douze ans et demi, ils vont avoir treize ans dans peu de temps. Donc, c'est jeune. C'est essayer de recréer une maison avec une famille, leur redonner ce confort... Bon après, le fait qu'ils soient trois à quatre par chambre, ce n'est pas simple non plus, c'est l'apprentissage de la vie en collectivité, pour certains plus facilement que d'autres, mais ça se fait, enfin ils n'ont pas trop le choix, on leur explique qu'il y a un règlement à respecter, et s'ils ne veulent pas le respecter, ils ne restent pas là. Surtout à l'internat. Je ne parle plus de l'école là, je parle de l'internat. Parce que l'école, on essaie justement de les garder pour bien les amener où il faut, et puis virer des gamins, ce n'est pas forcément la solution, enfin après c'est mon point de vue. Enfin, des fois on n'a pas le choix, je vois A. qu'on a un CAP, on est rendu à un point de non retour, mais, je me demande « qu'est-ce qu'il va faire? », c'est ce côté-là qui me questionne, qu'est-ce qu'il va devenir ce gamin ? Parce qu'il va être majeur, il a déjà un dossier pénal qui est déjà assez costaud pour son âge, et on sait très bien qu'il va continuer ses bêtises et qu'il va finir en tôle. Le père en est conscient, c'est ce qu'il nous a sorti, et moi ça me fout les jetons de savoir... un gamin de dix-huit ans

qui va en prison, pour y avoir travaillé et entendu assez d'histoires comme ça, je ne suis pas sûre que ça va l'aider. Mais bon, après... là je ne peux plus non plus, ça ce sont mes limites. Ça fait partie des limites où on a déjà beaucoup travaillé sur chaque cas... lui, voilà, c'est un échec qu'on doit accepter aussi, parce qu'on ne peut pas toujours avoir des réussites, et c'est dur à accepter mais il faut qu'on l'accepte. Je pense à Samuel qui l'a très mal vécu, je pense notamment à ceux que tu as connu, O. et L., ah ça, ça a été... Ils s'en sortent très bien ces jeunes, et on les a revu. L. travaille... il est au restaurant le Bec maintenant, ce qui est quand même un quatre étoiles à Rennes, et ça ne me surprend pas, il s'en sortira toujours, et O., il a arrêté la restauration, il est reparti travailler dans le bâtiment et il s'en sort aussi. Il a eu besoin d'aide... psychiatrique parce que lui ça dépendait de là, il a été en traitement, il se reconstruit, même lui le voit, justement pour nous remercier de ce que nous avons fait, comme quoi, ce n'était pas négatif, même si ça n'a pas été facile, ça n'a pas été négatif. Il garde un bon côté de ça. Qu'ils s'en sortent c'est le plus important, parce que c'était pas gagné...

Christelle : Alors comment tu définis un véritable échec ?

Sélénia : Sur le moment ça a été un échec, mais ça ne l'est plus finalement, parce qu'ils ont réussi. Et on en a un, que tu as du connaître, R.M., lui, pour l'instant.. il nous a rappelé car au plus bas de chez plus bas, c'est le cas de le dire, alors on a des nouvelles par S., parce que S. et lui sont copains et qu'il est chez nous, il est passé en justice et je ne sais pas ce qu'il est advenu parce qu'il risquait la prison pour diverses choses, et il essaie de remonter la pente ce jeune homme mais ce n'est pas... s'il y arrive tant mieux, il sait qu'on peut l'aider, que s'il veut reprendre, mais en CQP du coup et pas en CAP, on veut bien le prendre, pour l'instant il ne sent pas prêt à ça, je pense qu'il a d'autres problèmes à régler que l'école pour l'instant. C'est secondaire l'école. Mais il a appelé, il a appelé Samuel, il avait besoin... on a eu... Q., c'est Q. son prénom ? Oui Q.V., qui est venu ici aux portes ouvertes parce que sinon il allait se foutre en l'air sous un train, on l'a vu quand on l'a vu arriver, je me suis dit « oulàlà ce n'est pas bon ». Il a dit : « je veux voir Mr Samuel », il est allé dans son bureau, il l'a pris à part et il a dit « Je ne vais pas bien », c'était suite à des problèmes familiaux, il dit « Je n'ai qu'une seule envie c'est de me foutre en l'air ». Et on a bien fait, parce que là, il a réussi à régler certains problèmes, et il est bien reparti ce jeune homme ! Pour lui, le seul secours qu'il avait c'était nous, il avait besoin de parler, d'expliquer certaines choses et tant mieux qu'il soit venu ici, parce que je ne sais pas où il serait maintenant... Oui, l'échec sur le coup mais finalement l'après, nos limites ne restent pas là, même pour après, pour les jeunes, et je ne lâcherais pas ! Enfin, je ne lâcherais pas un jeune, enfin quelqu'un qui appelle au secours, ce n'est pas dans ma... que ce soit un ami... quelqu'un qui appelle au secours on ne peut pas le lâcher. On essaie de l'aider, parce qu'on ne peut pas tout faire bien sûr, mais on essaie, on n'est pas Superman non plus. Et puis on a nos limites je pense, parce que encaisser, encaisser, il faut que ça sorte aussi. Moi, ça sort sur mon vélo, quand j'y vais, quand je reviens ! Non, non, mais Loïc me dit ça ce matin, il me dit [*Bruit de clé dans la serrure de la porte*] Ah non, ça, ça va pas être possible là ! [*Sélénia se déplace jusqu'à la porte pour l'ouvrir*] Oh oh, je suis là moi !

Léonard : Ah pardon ! Bonjour !

Sélénia : Faudra aller ailleurs si vous voulez discuter...

Léonard : Oui ok, ça marche...

[Séléna ferme la porte et reprend la discussion en allant s'asseoir]

Séléna : Et Loïc qui me dit « Je t'ai rencontré en vélo, je t'ai fait un grand salut! » « Je ne t'ai pas vu. ». Il me dit « Tu blagues ! », je lui dis non, quand je suis sur mon vélo, je regarde la route forcément, mais ici, ça fusionne, je pense à plein de choses, je chante des fois quand je suis toute seule, enfin ça c'est surtout le matin quand il fait nuit, c'est pour me rassurer ça, à certains endroits alors je chante. Mais voilà, je pense à plein de choses, privées, école, à ce qui s'est passé dans la journée et j'évacue. C'est mon moyen d'évacuer, parce qu'on a besoin d'évacuer, parce que je n'ai pas envie de ramener tout à la maison. Bon je le ramène malgré tout, parce que c'est dur à... suivant ce que le gamin nous sort, mais je n'ai pas toujours envie de le ramener à la maison, j'ai ma vie... personnelle à côté et je n'ai pas envie que ça me tombe dessus forcément, et ce n'est pas toujours simple. Comme certains métiers où ils voient des choses qui ne sont pas toujours drôles, médecins, gendarmes, pompiers... ce n'est pas toujours simple et il faut essayer de séparer les deux...

Christelle : Et ça fonctionne ?

Séléna : Pour l'instant, oui. Des fois, je suis obligée d'en parler, et Patrick est à l'écoute merci à lui, mais comme lui aussi je serais à l'écoute s'il avait besoin aussi. Et puis sinon je trouve d'autres, j'ai des ami-e-s, j'ai ma meilleure amie qui est là si j'ai besoin, je sais qu'elle sera toujours là d'ailleurs, comme je serais là pour elle aussi, mais bon, des fois je garde ça pour moi, aussi parce qu'il y a la demande de l'élève, en fonction de ce qu'il fait, de ce qui a été dit...

Christelle : Et avec les collègues ?

Séléna : Oui, avec les collègues j'échange beaucoup, si, si, si. Avec Lucie déjà, si c'est grave. De toute manière, les élèves sont au courant, si je dois en parler à la directrice. Parce que je demanderais toujours l'avis du jeune, si je peux partager ce qu'il vient de me dire, avec mes collègues. Ou juste Samuel, je pense si c'est un CAP. L'année dernière, on a eu E. qui est entrée dans le bureau « Madame, faut que je vous parle » « Pas de souci » et j'ai vu qu'elle regardait Samuel et il a compris et il a dit « Tu veux que je sorte? » « Oui, s'il vous plaît », donc la jeune... c'est resté entre elle et moi, puisque j'ai même eu la maman, quand j'ai remis le bulletin, savait qu'elle m'avait parlé, et qui me demandait ce qu'avait dit sa fille, et je lui ai dit que je ne lui dirais pas et je me suis fait incendiée. Je lui ai dit : « Écoutez Madame, il n'y a rien de dangereux pour sa santé, ce n'est pas illégal, elle m'a confié des choses qu'elle avait besoin de parler, maintenant vous pouvez en parler à la directrice si vous voulez. Je sais très bien qu'on aura le même discours. Voilà. » Elle en avait gros sur le cœur de certaines choses familiales et elle voulait juste en parler, mais elle ne demandait pas d'aide ni rien, elle voulait juste vider son sac, et bien voilà elle l'a fait ! Et ça c'est noté nulle part dans ma tête à part ça. Les jeunes le savent, je note ça nulle part, dans aucun cahier de suivi, parce que voilà, et Samuel n'est pas au courant de ce qui a été dit non plus, donc, parce que du coup je demande à la jeune, à chaque fois, alors si c'est grave alors je vais devoir en parler à la direction, ou à l'équipe, on en a une elle était en attente d'une greffe, et elle a besoin d'aller aux toilettes pendant les cours, parce qu'il s'agit d'une greffe des reins, et là je suis obligée de prévenir l'équipe que ce n'est pas une blague, qu'elle a vraiment besoin d'aller aux toilettes. Et voilà des choses comme ça, si, si, et puis s'il y a des

choses trop lourdes à porter, ils sont là aussi pour ça parce qu'ils vivent à peu près la même chose que moi j'aurais tendance à dire. Et heureusement d'ailleurs. Enfin ! Heureusement qu'ils sont là ! S'il y a besoin... On est supposé être une équipe pour s'entraider et non pas pour se tirer dans les pattes, enfin, moi je le conçois comme ça l'équipe, ce n'est pas partout pareil malheureusement. On a à peu près cette chance-là ici. Dans d'autres établissements ce n'est pas forcément le cas. C'est dommage, surtout dans les MFR comme les nôtres, ce sont de petites équipes, donc c'est dommage... après forcément on a plus d'affinités avec certains qu'avec d'autres, ça, ça va de soi, mais on est supposé être là pour s'aider et non pas pour...

Christelle : Et c'est du à quoi ? Pourquoi ça fonctionne justement ?

Sélénia : Et bien parce qu'on se parle ! Je pense. C'est une des choses. Nos réunions qui sont les lundis midi et les vendredis midi, donc là c'est purement pédagogique avec les élèves, où tout le monde est au courant de qui, de quoi. On se parle entre nous aussi, alors ça peut être sur les temps off du cours aussi, enfin je pense le vendredi soir lorsqu'on a terminé les cours, on se prend un petit coup après les cours, c'est du temps off, mais ça fait du bien. Pendant les temps off, mais voilà on discute les uns les autres. Les informations sont transmises pour la plupart du temps et je pense que c'est ça qui fait que ça fonctionne. Les élèves s'en rendent compte aussi parce que ça ils essaient, je pense comme tous les gamins, ils disent une chose à untel et on le ressort après, enfin moi je me suis vu le ressortir et eux « Ah vous êtes au courant? » Et oui, dommage ! On se parle entre nous, et ils se rendent compte aussi qu'on est soudé et qu'on se parle, on n'est pas là à démonter les autres, parce que ça peut arriver, qu'un gamin nous dise « Oui, avec Madame Untel et patati et patata! » Et moi, hop, hop, hop, hop, moi aussi j'ai mes défauts alors chacun gère son cours comme il veut le gérer et je n'ai pas à intervenir là-dedans, il y a toujours la direction. Même si... Et puis en leur faisant « mais vous êtes sur que... », finalement ah d'accord, on en revient bien à... il faut que les gamins se rendent compte qu'on est soudé aussi, parce que s'ils se rendent compte qu'on se tire dans les pattes, là ils vont jouer et de toute manière on est foutu après ! Ils se rendent bien compte de ça, tout est transmis en information dès qu'on peut les remonter. Mais c'est comme dans une famille ! D'ailleurs « maison familiale » ! Entre nous, il faut qu'on se parle. Si tu ne te parles pas, si tu ne te... c'est comme dans les couples ou les enfants, si chacun se terre dans son coin et ne se parle pas, ça ne sert à rien de vivre ensemble, ça ne sert à rien de... enfin moi je le conçois comme ça. Bon, je suis très bavarde de nature, donc naturellement j'ai toujours besoin de parler, mais il faut qu'on se parle même si on n'est pas d'accord avec l'autre, et on a le droit de ne pas être d'accord et tant mieux, ce serait monotone si tout le monde était d'accord avec les uns et les autres mais faut savoir se le dire, sans s'insulter pour autant, je pense les parents avec les enfants, où forcément à quinze ans on n'est pas toujours d'accord, mais bon c'est comme ça ! Mais voilà, après j'associe pas mes collègues avec ma famille parce que... ça, je sépare bien les deux choses, et... la parole est importante, avec l'élève, avec les collègues, avec la famille. Ce n'est pas toujours simple, il faut essayer de le faire. Dire à un collègue je ne suis pas d'accord avec toi, ce n'est pas simple à faire, mais il faut savoir le dire. C'est justement ce qui fait le... on a chacun nos personnalités et je pense qu'on peut tous s'enrichir les uns les autres, et non pas s'enfoncer les uns les autres, mais plus s'enrichir, parce qu'on a tous quelque chose à apporter avec son caractère, sa façon de faire, et on ne sera jamais tous d'accord, mais savoir le dire sans s'insulter, c'est plus ça...

Christelle : C'est un apprentissage ?

Séléna : Ah oui, c'est ça. C'est l'apprentissage de la vie, même si on a quarante ans, on apprend toujours de la vie. J'en discutais avec un élève la semaine dernière « Qu'est-ce qu'on peut vous apprendre à vous, vous savez tout ! » oh je lui ai dit ah si c'était ça mon pauvre gars, je ne sais pas tout loin de là ! « Mais qu'est-ce que je peux vous apprendre ? » Et bien des choses ! Et ça s'est prouvé le soir même, parce que j'avais proposé de la danse bretonne et je n'arrivais pas à brancher une petite baffle là sur mon ordinateur et j'ai demandé à un élève « Vous savez le faire ? » « Oui » « Et bien montrez moi ! » Et là il m'a regardé, et bien voilà, vous voyez ce que je vous ai dit la semaine dernière, car c'était avec eux que j'étais en cours, voilà vous m'apprenez quelque chose. Moi, je ne sais pas faire ça. « Ah ben oui, d'accord » et bien voilà, les uns les autres on peut tous s'apporter. Faut savoir écouter, et accepter que l'on peut avoir tort, ça c'est une chose que j'ai apprise, c'est un de mes gros défauts ça, je le sais ! C'est beaucoup mieux, mais accepter que l'on peut avoir tort, reconnaître que l'on peut avoir tort, ce n'est pas facile à faire, pour personne, mais je pense que c'est comme ça que l'on avance dans la vie. Alors j'ai changé beaucoup de philosophie... J'ai perdu ma voisine, il y a un an, au mois d'août, d'un cancer, elle s'est battue cinq ans contre ce cancer. Je l'ai vu vraiment pppffuit bien comme il fallait, jusqu'à la mort, de toute manière. Et ça m'a fait réfléchir sur beaucoup de choses et j'en suis venue à me dire... je vais être vulgaire, mais que ceux qui ne veulent pas me fréquenter, je les emmerde. Je suis comme je suis. Et si tu n'es pas content, c'est pareil. Et je ne me prends plus la tête pour des choses sur laquelle je pouvais me prendre la tête. Il y a autre chose dans la vie à faire, on peut mourir très jeune, n'importe comment, et je pense qu'il y a... oui ma philosophie de vie a beaucoup changé. Je ne me prends plus la tête, je m'en rends compte je suis beaucoup plus zen si on m'agresse notamment, je ne réponds pas comme j'aurais pu le faire avant. De toute la manière, la meilleure réponse c'est de se taire. Ou je vais répondre, mais intelligemment et non plus par des gros mots, qui n'amènent à rien et...

Christelle : De quel type d'agression tu parles ? Qu'est-ce que tu considères comme une agression ?

Séléna : Et bien quand on m'insulte ! De gros mots ! Salope et compagnie ! Mais ce n'est pas forcément les élèves, là-dessus je n'ai pas vraiment... mais ça peut être aussi... alors l'élève, l'agression ça peut être aussi parler quand il va élever la voix. Il y en a une, c'était l'année dernière, je lui ai dit « vous m'agressez pas et moi je ne vous agresse pas » et elle considérait, alors c'était amusant, enfin amusant... parce que je la vouvoyais, je vouvoies les élèves, et pour elle c'était une agression. Je le... quel mot elle m'a sorti... « Vous ne me respectez pas » « Vous me vouvoyez donc vous ne me respectez pas », pour elle, il fallait tutoyer les gens pour les respecter et non pas les vouvoyer, on n'était pas du tout dans le même... Alors les autres commençaient à discuter et dire c'est n'importe quoi, c'est quand tu vouvoies les gens que... tu ne tutoies pas la prof ! Et du coup j'ai rebondi, je lui dis alors vous ne me respectez pas ! « Ben si ! » « Ben non, vous me vouvoyez, pour moi vous devriez me tutoyer ! » Elle avait commencé à réfléchir, et là je voyais bien pour elle je l'agressais, et je ne voyais pas ça comme ça, je ne vous agresse pas là ! « Ben si ! » et bien on a fini par creuser pour savoir qu'est-ce qu'elle entendait par là, on n'avait pas les mêmes définitions sur les mots agressions. Et on le voit avec certains jeunes, quand ils ont un discours avec des mots d'une vulgarité pas possible, moi je leur ai expliqué que je ne voulais pas entendre ça dans les cours parce que pour moi la vulgarité c'est de l'agression. Quand ils disent « ta mère ci et

compagnie », pour moi je ne l'accepte pas, vraiment on m'agresse. Et bien dans leur langage à eux, pour la plupart maintenant, ce n'est pas une agression. C'est passé dans le langage courant. Du coup on m'a traité de vieux jeu, ça me fait drôle... Pardon ? Je n'ai que quarante ans... Et ça aussi, parce que je leur ai expliqué mon point de vue aussi, et puis là j'ai fait jouer le côté professionnel : « vous allez parler comme ça ? Alors, nous en plus dans la restauration, vous allez parler comme ça, devant un client ? « Ben non ! » Et bien alors pourquoi vous le faites en dehors ? « Ben c'est-à-d... » Et ça les a amené à réfléchir sur leurs pratiques... orales. Voilà, pour moi, l'agression c'est quand on me crie dessus, c'est une agression pour moi ! Quand on hausse la voix, je ne vois pas l'intérêt, on peut me parler calmement, sans... Et avant, si on me criait dessus, je répondais en criant, ce que je ne fais plus, parce que ça n'amène à rien, la violence entraîne la violence, c'est bien connu, qu'elle soit verbale ou physique. Il n'y a pas besoin de... On peut discuter et ne pas être d'accord, tant mieux, on peut amener... et je pense que c'est important de l'expliquer aux jeunes aussi. Parce qu'entre eux c'est impressionnant la violence qu'ils ont. Ils se parlent... c'est ce que moi je leur explique, vous n'avez pas de respect quand vous l'insultez, de ces noms d'oiseaux que vous lui donnez, c'est pas respectueux ! « Ben... » Ah oui, quand ils l'appellent ma grosse, ma... comment elles se disent entre filles... elles ne s'appellent pas par leur prénom... « Eh meuf ! » Pardon ? Elle a un prénom je crois. Et je leur dis, vous ne pouvez pas l'appeler comme ça, elle a un prénom. Et bien non, pour eux c'est leur langage... Et bien je n'adhère pas, je pense que c'est à nous aussi de... Après, certains dans leur famille, ils n'entendent que du... Quand on rencontre les parents, on comprend pourquoi le gamin il parle comme ça ! Mais, je suis peut-être de la vieille école, de ne pas parler vulgairement. Mais voilà, parler, je pense que ça doit être la base. A partir du moment où on commence à... c'est grave de s'ignorer. Et puis c'est ce qui atteint le plus d'ignorer quelqu'un, mais c'est un point de non retour. On peut ne pas être d'accord et faire la gueule, ça arrive. Mais voilà...

Christelle : Un point de non retour ?

Sélénia : Moi, je pense... enfin... si même aux collègues. Enfin, si j'étais avec ma direction, avec mes collègues à ne plus parler avec certains, c'est qu'il y a une raison. Si on ne se parle plus du tout, du tout, même plus bonjour, même plus rien, il y a quelque chose qui ne va pas là. Est-ce qu'on est capable de revenir en arrière ? Ça c'est une autre question. Des fois ça part d'une mésentente, de quelque chose qui a été dit et qu'on n'a pas compris dans le bon sens. Après... Il faut savoir se parler.

Christelle : Oui, éviter les malentendus...

Sélénia : Ce n'est pas toujours simple. En dehors, tu te prends une bonne cuite avec ta copine et tes problèmes sont réglés ! [rires]

Christelle : ça ou le vélo !

Sélénia : Oui, ou le vélo ! Enfin, je préfère ça, parce que la cuite ça donne des dégâts, à un moment donné !

Christelle : Oui, donc c'est nécessaire de décrocher à un moment donné...

Sélénia : Ah ben moi c'est les vacances ! De toute manière, je ne vais pas ouvrir ma boîte mail, enfin j'évite, je ne vais pas voir ce n'est pas vrai complètement, à cause des CAP il faut qu'on aille vérifier certaines choses mais j'y vais genre deux fois la semaine et pas plus. Mais quand je suis sortie, je ne réponds plus à rien, je coupe. Tiens, on est parti quinze jours dans le Vercors, quinze jours, alors c'est génial, pur bonheur ! Randonnées à gogo, puisqu'on adore ça tous les deux, visites et surtout pas d'écran, moi c'est ça, c'est un pur bonheur de ne pas avoir d'écran, c'est... on pense qu'on ne va pas pouvoir, mais en fait on ne fait que ça ! Et ma fille, pareil, parce qu'ils ont la piscine, leurs copains et finalement pas de télé, on avait amené des jeux mais on ne les a jamais ouverts, parce qu'ils étaient tout le temps dehors, nous aussi parce qu'on avait un temps magnifique, mais moi je décroche. Quand je pars en week-end, chez mes beaux-parents c'est au bord de la mer, une ballade en bord de mer, ou simplement dans mon jardin en faisant mon jardin. Moi, quand je suis à la maison, j'ai par principe de ne jamais emmener aucun travail, aucuns travaux pardon, à la maison, les copies à corriger. Je préfère rester dans mon bureau à corriger les copies et je ne ramène rien à la maison, et ce n'est pas pour rien. C'est justement la maison, et la maison ce n'est pas le travail, c'est ce principe-là. A tort ou à raison, mais... ou je viens plus tôt le matin, voilà...

Christelle : Oui, bien sur...

Sélénia : Je sais qu'il y en a qui le font chez nous, mais... le fais pas ! Tu bouffes ton temps chez toi là ! Faut essayer de le passer avec les enfants parce qu'ils grandissent assez vite comme ça, de faire des activités aussi, parce qu'on a besoin de ça, d'autres choses à côté...

Christelle : Ta pratique a changé depuis... ça fait combien de temps que tu travailles à la maison familiale ? Six ans ?

Sélénia : Oui.

Christelle : Comment... Je ne sais pas, quel bilan tu peux faire de ton parcours ?

Sélénia : Et bien quand je suis arrivée à la maison familiale, ça n'a pas toujours été simple, notamment avec les jeunes, parce que je m'occupais d'adultes avant et je suis passée avec des gamins de quinze ans. C'est gentil les gamins de quinze ans mais... ouf ! Bon après j'ai appris à les connaître, même si on ne peut pas tous les mettre dans le même moule, loin de là, parce que chaque personne est différente. Et quand j'ai commencé mes cours, je pense notamment aux troisièmes en anglais, je me suis basée sur ce que moi je connaissais, c'est-à-dire l'école. Donc du scolaire, purement et simplement. Et grâce à... à avoir discuté avec des collègues, puisqu'il y a eu de ça au départ, tu fais des formations, notamment la formation de moniteur avec les MFR, je me suis rendue compte qu'on pouvait faire autre chose et puis que ces gamins-là, le scolaire ils ne voulaient plus en entendre parler justement, et puis grâce aux élèves aussi, parce qu'en discutant avec eux, « Qu'est-ce que vous voulez ? » Une séquence que je fais avec les troisièmes c'est basé sur les Simpsons et c'est une des séquences qu'ils adorent et qu'ils me redemandent en général : « Et vous en avez d'autres comme ça ? » Et mon cours est axé plus là-dessus maintenant sur les choses qu'ils aiment, et me baser sur ce qu'on doit faire, enfin je pense, normalement c'est notre... sur leur vécu et non pas sur notre vécu à nous, voilà. Utiliser ce qu'ils vivent pour le faire en cours, et maintenant je le fais, je ne le faisais pas au départ ça, parce que je ne savais pas faire. J'ai appris à le

faire, j'ai appris de mes aîné-e-s, si on peut dire ça comme ça, des élèves, et mes cours d'anglais, ce n'est plus du tout ce que je faisais quand je suis rentrée là, mes supports ont complètement changé, là j'ai un cycle ce sont des séquences de film, donc ce que j'essaie de prendre souvent ce sont des dessins animés et des films qu'ils regardent, je les écoute, ce qu'ils regardent en ce moment, du coup comme ils l'ont vu au complet « ah oui je connais! », bon c'est beaucoup plus facile à faire. Et en CAP, en pratique, ça reste du professionnel, moi je suis beaucoup... toujours je dis « Vous savez faire en entreprise donc montrez moi ce que vous savez faire. » Et suite à ce qu'ils me montrent, j'adapte. Alors pour l'examen on est toujours obligé de suivre le référentiel, donc pour l'examen on va vous demander telle et telle chose mais autrement ça c'est bien. Je les laisse faire, j'observe et suite à ça j'amène, enfin... je rectifie. Après il y a des choses que j'amène, parce qu'il y a des choses qu'ils ne connaissent pas forcément, tant mieux, sinon je sers à rien. Mais voilà, j'observe, j'ai beaucoup changé sur ce côté pratique. Peut-être moins stressée aussi, après c'était pour les premiers cours ça. Maintenant, je suis quand même plus à l'aise, et les jeunes changent avec le temps, forcément, mais voilà, c'est ce côté-là très... j'étais très carré comme ça et mon carré s'est un peu déformé ! Je m'adapte ! Non, l'adaptation permanente c'est plutôt ça avec les jeunes, car chaque cas de figure est différent. Et en espérant continuer d'évoluer, parce que c'est le but...

Christelle : De quelle manière ça peut se faire ça, continuer d'évoluer ?

Séléna : Alors moi, continuer d'évoluer, là c'est le côté professionnel là j'entends. Mon but ce n'est pas de rester formatrice en MFR, d'y rester un certain temps, mais je ne sais pas encore combien de temps je verrais bien. Quand je commencerais à saturer de toute manière je le saurais. Et moi j'ai un objectif toujours en tête c'est d'ouvrir une ferme pédagogique, alors ça, j'ai toujours ça en tête. Associer mon amour des animaux... alors, après, la ferme pédagogique ce n'est pas forcément pour les scolaires, moi j'ai un but précis, c'est plus pour les femmes en réinsertion professionnelle, même pas professionnelle, sociale je dirais. Pour des femmes qui ont vécu la prison, qui ont été battues malheureusement, enfin tout ce profil. Donc où il faut leur redonner confiance en la vie et les réinsérer socialement par les animaux, parce que les animaux peuvent apporter énormément. Enfin, moi j'ai des animaux à la maison qui m'apportent énormément aussi, et s'occuper d'un animal c'est... voilà. Par ce biais-là. Après je ne sais pas comment. Pour l'instant c'est dans ma tête. J'y réfléchis, je commence à observer parce que je sais que j'ai commencé à regarder un peu comment c'est... je pense que ça n'implique pas que moi de faire ça, malheureusement, enfin malheureusement... ça entraîne Patrick, mon conjoint. Parce que forcément soit je me fais embauchée dans une ferme pédagogique, mais moi je préférerais l'acheter, mais je ne suis pas toute seule dans l'histoire. Lui n'est pas contre, parce que je lui ai déjà abordé, voilà quand tu seras en retraite est-ce que tu serais d'accord pour qu'on fasse... alors voilà je te le dis il y aura des cochons, poules, lapins... je veux des poules, il veut pas ! A l'heure actuelle, dans notre maison. Et voilà, il y aura les chats, tu sais bien comment je suis, « dès que tu trouves un animal... » Donc à voir parce que ça engendre des coûts financiers, faut pas se leurrer, d'acheter une bâtisse. Alors je pense que je commencerais par essayer de me faire embaucher dans une ferme pédagogique pour ensuite étudier et me laisser complètement, donc ça reste un de mes objectifs. Du coup, me reformer aussi parce je pense qu'il me faut une formation pour accompagner ces personnes, ça ne se fait pas comme ça. Même si j'ai une certaine empathie ou un feeling on appelle ça aussi, mais il y a des choses que je vais peut-être dire mais que je ne devrais pas dire, comme j'ai

certainement du le faire ici avec les jeunes, et comme je le fais toujours, ça ils le savent bien, j'ai un franc-parler qui est là, une élève qui m'avait dit ça « Ce que j'aime bien chez vous, Madame, c'est que quand vous avez à dire merde et ben vous le dites ». Ils le savent que je vais pas par quatre chemins, par contre ce sera toujours en privé et jamais devant le groupe, parce que c'est une humiliation, pour moi. Mais voilà, il y a des choses qui faut peut-être dire autrement. Donc je suis en train de voir ça, quelle formation je dois faire pour ça, où je peux travailler, ainsi de suite. C'est un de mes buts. Alors je me donne dans dix ans, est-ce qu'à quarante, cinquante ans, je serais encore capable de supporter des gamins de quinze ans ce n'est pas sur. C'est une remise en question, mais c'est réaliste je pense. Si c'est pour me mettre à crier sur les gamins parce que je ne les supporte plus, ça sert à rien de rester là. Donc, ça me trotte. A voir... pour le moment... Patrick sera en retraite d'ici là donc on a cet avantage là que si on veut vendre notre maison pour... maintenant forcément ça se fera à deux, mais mine de rien si on fait ça je ne serais pas toute seule dans l'histoire. Ma fille est contente quand je lui dis ça, enfin oui et non, elle me dit « Pourquoi tu veux être fermière? » oh le terme que tu emploies là c'est... J'irais pas élever des vaches et compagnie, mais des petits animaux, pas pour les manger, pour s'en occuper. Donc voilà, faut accepter ça...

Christelle : ah elle n'a pas entendu ou compris le terme pédagogique en fait !

Sélénia : Oui voilà, pour elle, je veux une ferme ! Bon après je lui ai expliqué et elle a mieux compris. Enfin avec ses mots à elle parce qu'elle n'a que quinze ans, pour lui expliquer le but de ça. Alors elle a fait un peu la référence, elle m'a dit « c'est un peu comme mamie! ». Ma mère travaille en ESAT et oui, c'est ça qu'elle fait, elle aide des jeunes à s'insérer, elle professionnellement, socialement aussi d'ailleurs. Je dis oui c'est un peu ça, ils s'insèrent avec leur handicap et là elles s'insèrent avec leur passé. C'est un de mes objectifs plus tard, donc je le prépare, mais là du coup en dehors... Tranquillement.

Christelle : Bien... Veux-tu rajouter quelque chose ?

Sélénia : Non.

Christelle : Non ? On s'arrête là ?

Sélénia : Oui, oui,

Christelle : Ok.

J'ai déposé Sélénia en fin de journée à Rennes. Pendant le trajet en voiture, le professionnel ne fut pas abordé. Elle m'a essentiellement raconté les événements de sa vie familiale qui la traversaient, en lien avec la maladie, la mort et la situation d'un proche confronté à du harcèlement sexuel.

Annexe n°3 : Lucie

Entretien avec Lucie, directrice et monitrice à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes.

A la sortie de la réunion, Lucie me propose de s'entretenir avec elle. Elle me renvoie par ailleurs que ma demande auprès des collègues laissait entendre qu'elle était exclue de la cohorte par son statut de directrice. Afin de s'assurer de sa disponibilité, nous convenons de ce rendez-vous dans son bureau. Elle s'engage sur le champ et ne souhaite pas réaliser l'entretien dans son bureau mais dans la salle de restauration du personnel.

Christelle : Entretien du 3 octobre avec Lucie, directrice de la maison familiale de Saint Anne les Aigrettes. Et pour commencer, je vais partir sur une des phrases qui fait le crédo des maisons familiales rurales qui est « réussir autrement », et moi j'aimerais savoir ce que tu en penses. Qu'est-ce que ça signifie, de quoi ça parle en fait ? Cette phrase...

Lucie : Alors, faut pas dire trop de bêtises c'est ça ? Alors, moi cette phrase, elle m'a toujours interrogé, elle m'interroge encore, même si ça fait quinze ans que je travaille dans les maisons familiales. Cette... le fait de devoir justifier cette notion de réussite, qu'est-ce que la réussite ? Et pourquoi, effectivement est-ce que l'on rajoute quelque chose autrement, c'est-à-dire est-ce qu'il y a une norme en France de la réussite ? Ça implique forcément qu'on a une norme en France de la réussite, et que nous on va faire réussir les élèves sur cette norme, pour arriver à cette norme-là, mais de manière autre. Donc moi, je n'y crois pas en fait. Je ne crois pas en notre slogan, pour moi ce n'est pas un slogan... vendeur, ce n'est pas... vrai. Nos jeunes réussissent, ce n'est pas parce qu'ils réussissent autrement, c'est parce qu'ils réussissent, tout simplement. Cette notion de réussir, alors en France, qu'est-ce que réussir ? C'est trouver un boulot ? Oui, effectivement nos élèves ont trouvé du boulot. Gagner beaucoup d'argent ? Et bien ça, je ne sais pas si c'est ça réussir... S'insérer dans la vie affective, respecter les règles, et cetera, oui ça effectivement, mais ce n'est pas parce qu'ils sont passés en maison familiale, à mon sens, qu'ils vont réussir différemment ou autrement. Donc, moi j'y crois pas.

Christelle : Ok. Alors qu'est-ce que c'est pour toi réussir ? Qu'est-ce que tu mets derrière ce mot-là ?

Lucie : Ce que je mets derrière le mot réussir, moi, à partir du moment où l'enfant il découvre un métier ou il fait un métier dans lequel il se sent bien, il se sent utile, et que ce métier-là lui permet quand même de pouvoir vivre sa vie de famille, de s'épanouir et d'être heureux, voilà, pour moi, c'est réussir.

Christelle : Hum, d'accord... Alors qu'est-ce qui fait que c'est devenu un slogan des maisons familiales dans ce cas-là ?

Lucie : Parce que je pense, qu'à un moment donné, qu'on montre, pour continuer à vivre, entre guillemets, survivre, il fallait qu'on montre aussi qu'il y avait cette notion de réussite. On est toujours très à cheval sur les résultats aux examens, sur les insertions

professionnelles post-bac ou post-troisième. On a vraiment besoin de se justifier vis-à-vis de notre société pour continuer à exister et donc à mon avis, c'est pour ça qu'on a aussi cette notion de réussir...

Christelle : Et autr...

Lucie : Et autrement, parce qu'effectivement on a toujours une pédagogie différente.

Christelle : Alors, du coup est-ce que tu peux la définir cette pédagogie ?

Lucie : Alors, c'est la pédagogie de l'alternance, qui fait que le jeune est... acquiert la moitié de son temps d'une année en stage, des compétences techniques professionnelles, et en parallèle, des fondamentaux scolaires, que nous en pédagogie, on lui apporte. Et le fait de faire des liens, c'est l'appel au vécu qui est essentiel, pour montrer un peu aux jeunes où il y a des matières, effectivement, où on leur demande pas d'apprendre simplement parce qu'il faut apprendre mais qu'il peut y avoir un intérêt sur la vie au quotidien quoi. Pour leur travail plus tard.

Christelle : Ok... Alors, deuxième question, est-ce que tu peux définir ce qu'est une maison, familiale, rurale en découpant chacun de ces termes ?

Lucie : Maison. Maison... parce qu'on est sur... comment... un établissement, à taille humaine, on ne peut pas mettre établissement, on peut mettre maison, c'est plus petit. Et que dans une maison, dans notre maison, dans la mienne, personnellement, il y a un coin espace vie, salon, salle à manger, et cetera, un coin détente, et un coin cuisine, et un coin chambre et puis un coin un peu extérieur, jardin ou autre et qu'effectivement dans une maison familiale on retrouve tout ça, en un peu plus grand qu'une maison classique mais on retrouve tous ces lieux de vie-là, qui sont à mon sens importants. Et surtout, voilà, actuellement, dans la société actuelle, où ces lieux de vie dans la maison sont un peu chamboulés, où les jeunes ont bien cerné leur chambre, leur coin à eux, mais ils n'ont pas forcément beaucoup de partage avec leur famille sur des temps de cuisine par exemple, sur les temps de restauration, d'hébergement, le temps familial qu'il y avait avant, que nous, on retrouve ici grâce à une vie en collectivité, avec l'internat, notamment. Donc... ça c'est pour la notion de maison, avec un peu, à taille humaine, reproduire la maison qu'on a chez nous, avec un peu plus de protagonistes ! Familial ! Alors, c'est redondant, on reste sur la notion de famille où c'est effectivement deux choses, famille, parce qu'on est sur un établissement à taille humaine, où effectivement on a quand même un rôle aussi à jouer avec les jeunes, sans remplacer les parents, mais où il y a vraiment une proximité on va dire avec les jeunes, l'ensemble du personnel de la maison familiale, et le deuxième temps ça va être plus sur, une maison familiale elle ne pourra pas exister sans famille puisque ça reste une association de parents d'élèves, donc de toute façon, on en aura forcément besoin. Et que, effectivement, dans le triangle de la pédagogie des maisons familiales, les parents ont une place, et qui est essentielle, et si on n'a pas les parents, le triangle il ne se referme pas, et le gamin n'est pas bien entouré et ça ne se fonctionne pas. Du coup on voit bien, quand on a des problèmes avec les jeunes, c'est qu'avec la famille on n'a pas réussi à créer ce lien. Soit l'enfant n'a pas créé ce lien avec la famille, ou l'adolescent qui peut effectivement casser ce lien, mais nous on n'a pas réussi non plus, donc... Voilà, et rural, parce qu'on est dans un établissement où on est rarement dans les grandes villes. Toujours un petit peu à

l'extérieur des grandes villes, donc pour toucher un peu toutes les couches de la population et rural parce que l'origine des maisons familiales est rurale de toute façon.

Christelle : D'accord, et... rural par opposition à ?

Lucie : A l'urbain. Pour moi, une maison familiale comme on a nous, ne pourrait, ne fonctionnerait pas à Rennes.

Christelle : Et pourquoi ?

Lucie : Euh... parce que l'internat ne serait plus... si on était à Rennes, si on habitait à Rennes, on toucherait exclusivement des jeunes de Rennes, et auquel cas, avec les transports, et cetera, l'internat il n'y en aura déjà beaucoup moins, donc là on serait établissement scolaire. On serait un petit collège à taille humaine. Et pour moi, là il n'y a pas d'intérêt.

Christelle : Ok, donc l'internat, ça fait partie d'une proposition particulière aux maisons familiales rurales ?

Lucie : Oui, et ça par contre, j'y crois ! Sortir le jeune de son contexte familial, même quand tout se passe bien, lui permettre de vivre en collectivité, lui permettre le soutien scolaire le soir, en tout cas comme on fait à Sainte Anne, après je ne sais pas les autres, ce soutien scolaire, cette proximité qu'il peut y avoir, les études et les veillées avec le formateur, parce qu'on leur a remis les veillées, c'est que, effectivement on est resté sur... je crois que ça fait partie des grosses valeurs des maisons familiales, l'internat.

Christelle : D'accord. Comment tu peux décrire ta pratique en l'espace de quinze ans ? Quelle évolution, quel bilan tu pourrais en tirer ? Ou comment as-tu pu voir qu'elle a changé ?

Lucie : Alors, forcément, ma pratique elle a changé parce que mon poste en soi a changé, donc indéniablement ça a changé. Moi, j'ai commencé, je... j'ai commencé à vingt pour cent, je pense ? Je travaillais un à deux jours par semaine... J'intervenais... le mot intervenais, intervenir est très important parce que je ne faisais que du, pratiquement du chargé de cours, sur les cours d'EPS, dans quelques classes, ça me permettait de finir mes études en même temps c'était bien, et puis, effectivement, ça m'a... ce fonctionnement m'a plu, et après j'ai eu l'opportunité de passer en formation globale, donc formatrice pendant sept, huit ans à temps plein, et puis après j'ai eu l'opportunité de prendre la direction de l'établissement en 2011, donc cette opportunité-là, j'y avais déjà réfléchi avant, je n'avais pas fait le tour de mon métier de formateur, loin de là, je pense que j'ai encore plein de choses à apprendre, mais... j'avais envie aussi de faire autre chose en fait. J'adorais, j'adore être en cours avec les élèves, parce que j'en ai encore plein de cours, mais c'est... entre le face-à-face, la fonction globale, les stages, tout ça, je me sentais, intellectuellement parlant, exclusivement, je ne me sentais plus en progression. Donc il fallait que moi je change, pour éviter de rentrer dans une routine professionnelle qui ne me plaisait pas forcément. On est vraiment que sur un sentiment personnel, j'avais besoin de faire autre chose, d'avoir un défi, d'avoir d'autres choses à faire, d'avoir un autre quotidien. Je ne suis pas, psychologiquement parlant, je ne suis pas une personne qui aime faire la même chose tous les jours, moi ça, ça me... (rires) ça ne me plaît pas ! Donc la direction permet justement de pouvoir aller sur différents

champs de compétences, avec effectivement toujours la notion de pédagogie avec les cours, la notion de comptabilité avec la gestion financière et humaine de cet établissement, et puis la notion de projet et de développement de la maison familiale et le travail avec le conseil d'administration. Voilà, c'est des volets différents. Donc, c'est aussi riche, par rapport à ça...

Christelle : Hum... tu m'as parlé de la fonction globale. Tu veux bien... définir un peu ?

Lucie : La fonction globale, en maison familiale c'est que, quand on a... quand on intègre un jeune dans la maison familiale, on l'intègre déjà dans sa globalité. Un jeune, c'est-à-dire qu'effectivement, on va l'aider à se construire, on va l'aider à acquérir des compétences sur le socle des fondamentaux scolaires, mais en même temps, l'aider aussi à se découvrir professionnellement au travers les stages, grâce aux visites de stage, et puis cette notion de fonction globale elle est aussi sur les temps off, après les cours, avant les cours, le midi, sur les pauses, c'est tout ce temps-là qui nous permet de mieux connaître le jeune et puis en même temps ses difficultés et ses réussites d'ailleurs, car il peut aussi y avoir des réussites...

Christelle : Elles se manifestent comment ces réussites ?

Lucie : Les réussites elles se manifestent, mais après, quand les élèves reviennent ! (rires) C'est-à-dire quand ils ont leurs examens ou qu'ils reviennent, un, deux, trois, quatre, cinq, six ans après, et ils sont bien contents de revenir, ça c'est chouette quoi. Ça c'est quand même vachement sympa. Sur le moment les réussites, nous on est content, parce qu'on a un bon taux de réussite aux examens, nous on est content, hein. Le jeune, il a son examen, pour le bac, elles rentrent à l'école ou elles vont bosser, on est content. Mais, c'est... elles reviennent toujours, deux ou trois ans après, c'est là où on se rend compte qu'on a bien bossé quoi. Voilà. Ou pas... (rires). La fonction globale est effectivement une fonction épuisante, physiquement parlant, psychologiquement parlant, parce qu'on est malheureusement confronté à des fonctionnements de jeune et de famille un peu compliqués, et que des fois, on a un peu le rôle d'éducateur, sauf qu'on... on n'a pas la formation pour être éducateur, il y a des choses qui nous dépassent, qu'il faut qu'on puisse accepter d'avoir de l'aide à l'extérieur, on ne peut pas tout, tout gérer nous, hein. Ce n'est pas possible. Ce sont des situations trop compliquées pour qu'on puisse vraiment être à la hauteur. Je pense aussi, qu'il y a des choses qu'on peut faire et puis d'autres c'est pas nous quoi.

Christelle : Ce sont des situations compliquées, parce que les jeunes recrutés en maisons familiales sont en situations compliquées ?

Lucie : Je ne pense pas que les jeunes recrutés en maison familiale, on puisse dire qu'ils sont plus compliqués que les jeunes qui sont au collège, ça... en tout cas, tant que je resterais en maison familiale, je me battrais sur cette idée, qui à mon envie reste une idée reçue. Je pense que comme on est un établissement à taille humaine, on a le temps, on a plein d'occasions pour se rendre compte effectivement, que certains jeunes on peut mettre le doigt dessus. Parce qu'on les connaît les jeunes. Alors, que dans les collèges et les lycées, on a autant de jeunes qui sont en difficulté, rupture familiale ou difficulté d'insertion ou de compréhension, mais, comme... comme dans les établissements ils sont 400 ou 500 gamins, on ne voit pas le petit gamin qui... on ne le voit pas. Je ne pense pas qu'on ait plus d'enfants compliqués, sauf qu'on en a moins. Et qui fait que... le gamin

qui ne rentre pas dans le moule, entre guillemets, on le voit de suite. Par l'alternance, par le retour d'alternance, les discussions, et cetera, et cetera... l'internat, les difficultés à respecter les règles, et cetera... En équipe, on a tout ce travail-là, où effectivement, avec tous les corps de métier qu'il y a au sein de la maison familiale, du secrétariat jusqu'au maître d'internat, il y a cette liaison, et il y a cette communication des informations, qui font qu'effectivement, dès qu'on a un doute, tout le monde est vigilant. Et c'est là où effectivement on peut peut-être rebondir sur une situation avant qu'elle ne soit trop compliquée ou...

Christelle : Dans le sens contraire, si tu parles de réussite, qu'est-ce qu'un échec ?

Lucie : Un échec en maison familiale ?

Christelle : Euh, oui, voilà... ce que tu considères comme un échec en maison familiale...

Lucie : Moi, un échec en maison familiale, c'est quand j'intègre un petit jeune en quatrième et qu'il ne finit déjà pas sa quatrième, pour moi c'est un énorme échec. Un jeune quatrième qui entre en troisième, qui obtient son brevet et qui n'a pas de projet professionnel derrière, c'est le pire des échecs je crois. L'échec pour moi en maison familiale, c'est l'élève, le jeune qui ne se sent pas bien au niveau de la maison familiale et qui ne veut pas aller jusqu'au bout, et ça ce n'est pas d'un point de vue intellectuel, c'est qu'on n'a pas donné un cadre suffisamment rassurant pour qu'il se sente bien et qu'il puisse s'accrocher. Et puis, le deuxième échec, c'est de se rendre compte que notre accompagnement, au vue des difficultés qu'il peut y avoir, ce n'est pas que notre accompagnement qui est remis en cause, c'est que effectivement de temps en temps c'est trop compliqué pour nous quoi. Alors, pour réduire l'échec, il faut peut-être faire de la sélection à l'entrée, mais si on fait de la sélection à l'entrée, on n'est plus maison familiale. Voilà, pour t'expliquer un petit peu... Toute la sélection, c'est moi qui la fait, c'est toujours un sujet de discorde en réunion, du coup. Pourquoi est-ce que tu l'as pris, pourquoi est-ce que tu l'as pas pris ! Et cetera... C'est compliqué !

Christelle : Et tes critères sont toujours les mêmes ou... ça peut changer ?

Lucie : J'essaie de ne pas avoir de critères parce que sinon, si je commence une année, enfin une année de recrutement, donc février-mars, en me disant il ne faut pas que je refasse les mêmes erreurs que l'année dernière, et bien je ne prends plus d'élèves en fait. Donc ça commence à être embêtant. Du coup, j'essaie toujours de repartir de zéro et en écoutant l'enfant et en me disant, oui pourquoi pas. Après... je suis beaucoup plus maintenant sur un critère de savoir-être et de savoir-vivre. C'est la première impression que me donne un enfant quand il rentre dans mon bureau, c'est important. S'il est capable de me dire bonjour déjà c'est pas mal, s'il est capable de ne pas engueuler ses parents en pleine réunion c'est bien aussi. Enfin, j'aurais du mal à dire oui, mais en même temps, j'aurais du mal à dire non aussi quoi. C'est compliqué le recrutement. C'est compliqué de se faire une idée sur un jeune en une demie heure, trois quart d'heure quoi. C'est super compliqué. Des fois, c'est un peu des paris quand même, surtout sur les petites classes. On fait ce qu'on peut ! (rires) Donc voilà, la notion d'échec, c'est quand on n'a pas réussi à faire qu'un gamin il reparte d'ici avec le sourire, parce qu'il est content de partir mais en même temps parce qu'il est content d'avoir vécu deux ans ou cinq ans avec nous, qu'on a servi à quelque chose et que grâce à nous effectivement il a

sa voie professionnelle. Il n'a pas forcément le boulot mais il a sa voie professionnelle quoi. Et la plus grosse des réussites c'est quand on a un gamin qui est bourré de certitudes en quatrième et qu'il sait ce qu'il veut faire et qu'il arrive à la fin de troisième et qu'il ne sait plus du tout ce qu'il a voulu faire et ça je trouve ça extraordinaire.

Christelle : Ah oui ?

Lucie : ça j'adore ! Ça j'adore, parce que là, l'orientation elle est bien faite quoi. Voilà, parce que là je me dis que si le gamin était resté en quatrième-troisième dans un collège-lycée classique, il aurait fait un apprentissage, par exemple en cuisine, post-troisième, et là on allait à l'échec parce que le gamin, au bout de sept, huit semaines de stage en cuisine, il s'est aperçu qu'il n'était pas fait pour ça. Mais ce n'est justement qu'en pratiquant qu'il s'est aperçu qu'il n'était pas fait pour ça. Donc je trouve que là, on ne crée pas de la réussite autrement, mais je trouve qu'on favorise une diminution du décrochage scolaire post-troisième, oui...

Christelle : D'accord... c'est effectivement plus précis...

Lucie : Voilà, grâce au stage notamment, parce que les gamins essayent et se rendent compte par eux-mêmes s'ils sont faits pour ça ou pas et je reste persuadée qu'ils s'en rendent compte assez rapidement...

Christelle : En même temps, s'ils reviennent après plusieurs années, ce n'est pas forcément grâce aux stages...

Lucie : Non, non... mais je pense quand même que cette notion d'alternance, elle est essentielle pour les quatrièmes-troisièmes. Ce cycle d'alternance est essentiel pour les quatrièmes-troisièmes, quinze jours-quinze jours ou une semaine-une semaine. Pour les secondes aussi, parce que tu as besoin d'un gros temps de stage, pour découvrir ta première orientation : les enfants, les personnes âgées... enfin, les gros axes du service à la personne, mais qu'après en première et terminale, il devrait y avoir moins de stage, il faut que ce soit moins... moins important en fait. Je pense...

Christelle : Et que les temps à la maison familiale soient plus importants ?

Lucie : Que les temps à la maison familiale soient plus importants oui. Pour vraiment permettre aux jeunes qui veulent intégrer une école d'inf⁸⁸ ou d'aide-soignante ou d'AMP ou chose comme ça, de se donner vraiment les moyens scolaires pour pouvoir y arriver. Parce qu'il y a un moment donné, le bac pro, si on enlève les résultats du rapport de stage sur la notion du bac pro là, le jeune effectivement, de par leurs expériences professionnelles, en général ont des bonnes notes, je dis bien en général, mais, comment... si on enlève ça, la moyenne des matières dites générales, on est, on n'est pas bon hein. Voilà... ils n'ont que dix-sept semaines de classe pour avoir un bac, c'est toujours quelque chose qui m'a interrogé. Pour ceux qui veulent continuer avec les prépas...

Christelle : Pour ceux qui souhaitent intégrer les formations...

88 infirmier-infirmière

Lucie : Voilà, là ils sont mélangés avec ceux qui ont fait un bac général et cetera, et c'est grand canyon quoi. C'est pas possible quoi. Enfin, moi je trouve ça... Je trouve que ce n'est pas leur donner les meilleures chances en fait. Même si ce sont de bons professionnels. Mais leur stage, on est sur des niveaux aide-soignants, ASH-aide-soignants, et la plupart ne veulent pas faire ça toute leur vie, ce que je peux concevoir. Donc... c'est là où je pense il y a du boulot à faire, et c'est là où effectivement la réforme RVP, la réforme du BEPA, enfin du bac pro, en enlevant le BEPA a été une très grosse erreur, parce qu'il y avait beaucoup de jeunes qui étaient faits pour travailler après le BEPA, on était sur des métiers d'exécution, qui leur convenaient très bien, et que maintenant on les pousse jusqu'au bac mais pour faire la même chose en fait. Donc... c'est pas bien ce qu'on fait là. Ce n'est pas nous, hein, mais ce n'est pas bien. Ce n'est pas bien parce qu'on crée des déceptions, parce qu'on crée des frustrations, parce qu'il y a des parents qui sont encore sous l'ancienne génération, qu'estiment qu'avec un bac, ils devraient avoir un salaire supérieur et qu'effectivement un salaire d'aide-soignant ou d'ASH c'est pas énorme quoi. Elles auraient pu faire le même métier trois ans avant quoi. Donc là je pense qu'on a un gros travail à faire. En tout cas, sur les métiers des services à la personne. Ce n'est pas forcément la même chose sur tous les bac pros. Moi, je pense que le bac pro service aux personnes, on le fragilise, avec l'alternance, avec autant d'alternance, on le fragilise, on fragilise nos jeunes on ne les met pas en réussite par rapport aux autres jeunes des autres structures, et que... et bien un jour ou l'autre ça va bien nous retomber dessus de toute façon. C'est évident, c'est évident... Sur des intégrations écoles post-bac, on est bien sur du post-bac et non plus un niveau BEP.

Christelle : Après, la RVP est une contrainte, plutôt du ministère... quelles marges d'action il peut y avoir en maison familiale justement ?

Lucie : Aucune. Aucune, si, la marge d'action, et c'est ça qu'on devrait faire, mais... le côté financier nous empêche, entre guillemets, de le faire, c'est qu'effectivement d'avoir une classe de seconde à trente et d'accepter d'avoir une classe de terminale à dix. C'est ça. Et ce n'est pas possible, financièrement parlant. On ne pourra pas le faire. Financièrement tu ne tiens pas. Et pourtant c'est ce qu'il faudrait faire. Mais elles ont leur bac, hein, par contre. Enfin bon elles l'ont... Elles ont perdu un an. Mais elles ont leur bac. Je ne sais pas... le plus important, je ne sais pas...

Christelle : Oui... il y a de la déception, mais pas seulement chez les élèves là...

Lucie : Ah oui !

Christelle : Le phénomène des maisons familiales avec la RVP là...

Lucie : ben oui, je pense que pour exister, il faut qu'on s'aligne par rapport aux autres établissements, donc il faut qu'on soit bon par rapport à nos résultats scolaires, aux examens, donc ça on y arrive parce que notre pédagogie, par contre, j'y crois, mais à côté de ça, ce bac pro... comment il est organisé, montre qu'effectivement on peut se prendre des têtes en matières générales, sachant qu'il n'est quand même pas très compliqué, mais il suffit qu'on ait 11-12 à l'oral du rapport de stage, et on a notre bac. Et c'est vrai qu'on arrive, depuis trois-quatre ans, tu l'as vécu toi, hein, à des jeunes qui ont leur bac et qui ne savent pas écrire... voilà. Alors ça m'interroge, mais pas que pour la maison familiale. Mais ça, ça m'interroge. Pourquoi est-ce qu'on arrive à autant de jeunes à l'issue du bac, qui sont incapables d'écrire trois phrases, sans faire cinq fautes...

parce qu'on les pousse... C'est aussi une politique hein ! Du système scolaire français, de pousser tous les jeunes jusqu'au niveau bac. Je trouve qu'en maison familiale, pour en revenir au niveau de la maison familiale, le bac c'est pas une fin en soi quoi. En fait, il n'aurait pas fallu qu'on aille jusqu'au niveau bac, pour résister. Parce que plus on monte au niveau des niveaux, moins on répond aux valeurs de la maison familiale...

Christelle : Qui sont ?

Lucie : Qui sont effectivement de privilégier le... l'insertion professionnelle peut-être le plus rapidement possible. Quand on a des gamins en quatrième-troisième qui arrivent et qui veulent absolument tenter leur apprentissage et qui sont capables à quinze ans, d'avoir... d'être apprentis et à dix-sept, dix-huit ans de continuer derrière, il n'y a pas de souci, mais pas chez nous quoi. Pas chez nous. Je trouve que le niveau V, en maison familiale, est très bien. CAP, BEP, c'était très très bien, là on est bon. Là on peut les emmener en stage. On peut leur faire faire de l'alternance en stage, il n'y a pas de problème. Après quand on arrive au niveau bac et bien... avoir, le plus lourd, entre guillemets, de dire oui vous pourrez en trois ans avoir deux fois moins d'école que les autres bac, mais vous allez avoir votre bac, euh... et bien, c'est vrai oui... c'est vrai...

Christelle : En effet...

Lucie : En effet, mais ce n'est pas possible quoi... ce n'est pas possible... J'en suis persuadée. A un moment donné, ça va nous revenir en boomerang, mais peut-être que dans dix ans, mais ça va nous revenir, c'est évident...

Christelle : Et tu disais que tu croyais en la pédagogie du coup...

Lucie : Oui ! En tout cas, celle qu'on fait à Sainte Anne. J'y crois parce que je trouve quand même que les jeunes sont bien, ils se sentent soutenus, ils se sentent aidés, épaulés, et cetera, on a une façon d'aborder les cours complètement différente, il y a de la vie, et... et ça c'est chouette, les gamins comprennent, au bout d'un certain temps, l'intérêt justement sur des petites classes, du stage et en quoi, ça peut être important dans leur futur métier et ça me permet de rebondir sur... on voit bien qu'en terminale, les jeunes s'épuisent aussi au niveau des stages quoi. Ils en ont fait le tour. En quatrième-troisième, les gamins s'éclatent, en seconde, les gamins s'éclatent, on n'a pas de problème d'absentéisme en stage en seconde, première, ça commence hein. Les gamins, en seconde, qui, les gaminés, qui ont découvert le milieu des personnes âgées et qui s'éclatent dans le milieu des personnes âgées, qu'est-ce qu'on va aller les embêter à leur demander de faire encore des stages en personnes âgées en première et terminale. Allez, au pire, on les oblige à aller voir ailleurs. Ça marche pas ça, je ne suis pas sûre qu'on soit bon. Les gamins qu'on les envoie en stage en première et en terminale, en structure pour personnes âgées, elles font le boulot de l'ASH, mais entièrement, complètement quoi... Donc après, on est aussi sur la définition d'un emploi déguisé donc... c'est autre chose... La gaminé, elle évolue pas au niveau de ses compétences, elle va évoluer pendant ces sept semaines de stage maison de retraite en seconde. Après, première, terminale, pour peu qu'elle retourne au même endroit, elle n'évoluera pas. Elle n'évoluera pas, et c'est là qu'on fait des frustrées par contre, et des gaminés qui ne progressent plus et qui ne trouvent plus l'intérêt de venir à l'école du coup. Parce que, leur métier, elles savent qu'elles veulent faire ça, pour peu qu'en plus le week-end, elles fassent les remplacements, donc ça, on peut voir les limites de ça... mais par contre, je

crois toujours en la pédagogie des maisons familiales ! Parce que moi je trouve ça génial, je trouve ça super bien ce qu'on fait. Mais... oui je trouve ça bien. L'accompagnement que l'on propose aux gamins, je trouve ça sympa, je trouve ça vraiment bien, je trouve ça vraiment même judicieux. Les visites de stage, je trouve ça hyper chouette. Le gamin, quand il nous voit arriver dans sa structure, il est hyper fier, c'est chouette ! Nous, ça nous fait suer des fois, de faire deux heures de route pour des fois qu'un quart d'heure, mais le gamin, le quart d'heure-là il est gravé. Donc c'est chouette quoi. Moi, je pense que la visite de stage, on le fait vraiment dans un intérêt, que pour les gamins en fait, parce que la structure en elle-même, des gens comme nous, ils en voient... beaucoup... trop. Mais le gamin, par contre, il est content, les parents ils sont contents, tout le monde est content. (rires) Et voilà c'est chouette !

Christelle : Des gens comme vous ?

Lucie : Hein ?

Christelle : Des gens comme vous...

Lucie : Oui, euh... aussi débiles que nous ? (rires) Oui, des gens comme nous, oui, je pense qu'il y en a beaucoup.

Christelle : Beaucoup trop tu disais ?

Lucie : Oui, beaucoup trop, parce qu'on est de plus en plus à faire de l'alternance. Qu'effectivement, c'est tellement compliqué de trouver des stages maintenant pour les jeunes, et que du coup, il faut pratiquement rassurer le maître de stage et de dire qu'il y aura une visite de stage qui sera réalisé, et maintenant tout le monde en fait alors... C'était comme il y a vingt ans où il n'y avait que les maisons familiales à faire des portes ouvertes et maintenant tout le monde fait des portes ouvertes.

Christelle : Ah oui ?

Lucie : Hé oui, maintenant tous les établissements scolaires, même publiques font des portes ouvertes. Tout le monde fait la même chose.

Christelle : Mais oui, ça interroge sur la spécificité des maisons familiales du coup.

Lucie : ça interroge surtout qu'on dit qu'on va faire deux ou trois ou quatre, comme les autres, systématiquement, sauf que nous, on n'a pas les moyens humains ou financiers de faire comme les autres, et je n'ai pas envie non plus de faire comme les autres moi. Sinon, je ne vais pas aller me prendre la tête, je vais aller bosser au collège en bas-là ! Je serais peut-être plus peinard ! (rires) Mais, non, voilà, il faut qu'on fasse attention à toujours garder un peu cette façon de... notre différence ! Ce n'est pas réussir autrement mais on a quand même cette différence, par rapport aux autres établissements, on voit que nos différences jouent sur notre qualité du coup. Ce n'est pas en voulant faire comme les autres, qu'on va avoir des jeunes, au contraire. C'est justement en axant sur nos différences, notamment avec l'internat. Et l'accompagnement... du jeune.

Christelle : Oui, l'accompagnement est une particularité des maisons familiales quand même.

Lucie : Ah oui, oui. Ben oui ! On ne peut pas... quand tu prends un gamin en quatrième, que tu le suis jusqu'en troisième, tu le connais quand même. Quand tu prends un gamin en seconde, même si tu ne l'as pas suivi jusqu'en terminale, tu sais où il a été en stage, tu connais un peu son historique familial, tu sais où il habite, tu connais ses difficultés, tu connais ses réussites, tu connais tout. Tu connais tout pratiquement sur lui, tout ce qu'il a eu envie de te dire, mais aussi tout ce qui a transpiré, donc... c'est facile. Si tu veux, c'est facile. Si tu es fait pour ce métier c'est facile en fait. C'est facile de savoir. Après faut pouvoir tout entendre, mais après...

Christelle : ... très bien... il y aurait des choses qu'on ne peut pas entendre ?

Lucie : De quoi ?

Christelle : Il y a des choses qui ne peuvent pas être entendues ?

Lucie : Par ?

Christelle : Tu dis « il faut pouvoir tout entendre », il y a des choses qui ne peuvent pas être entendues ?

Lucie : Oui, effectivement, je pense qu'il y a des choses qu'on peut entendre des jeunes, sur leur situation familiale ou autre, où nous, on n'est pas formé pour entendre ça. Moi, il y a des choses... pour ne pas que ça me flingue, moi, ma vie à l'extérieure, il y a des choses que je refuse d'entendre. Je bloque, je bloque systématiquement. Ça ne veut pas dire que je ne vais rien faire pour le gamin, mais je ne vais pas rentrer dans les détails. Après je vais rentrer dans un protocole, je vais m'appuyer sur des personnes compétentes, voilà. Je ne vais pas essayer d'aller résoudre un problème toute seule, je ne suis pas capable. Ce n'est pas mon domaine, non. Ça c'est le tien, ce n'est pas le mien, quoi... C'est pas le mien. Et je n'ai pas envie de faire ça. Je ne me sens pas assez forte pour faire ça, je ne me sens pas assez forte pour gérer tout ça moi, ça ne m'intéresse pas. Je veux bien qu'on parle, du ménage, des travaux... J'aime bien, mais non, après... je.. en fait, il y a un jour, E., mon grand là, il m'a dit, quand je suis rentrée du boulot l'année dernière, il m'a dit « de toute façon tu t'occuperas toujours plus des autres que de moi ». Donc ça m'a un peu gênée quand même (rires). Et à partir de ce moment-là, et bien je me suis dit ce n'est pas possible que mon gamin qui avait dix ans à ce moment-là puisse me dire ça. Donc j'ai dit il y a un souci. Et donc effectivement j'ai essayé d'en entendre le moins possible, en tout cas d'entendre des choses qui relèvent de mes compétences et pas ce qui relevaient des autres compétences des éducateurs ou, comme tu fais là, les trucs familiaux⁸⁹, parce que justement ça me prend un temps... psychologique aussi, la psychologie c'est dure, et en même temps après, je suis avec mes propres enfants et en même temps je n'y suis pas. Donc voilà. J'ai décidé que je prenais du recul par rapport à ça. Que je ne me prenais pas la tête en fait. Ça c'est fait c'est décidé, cette année je ne me prends pas la tête (rires) ! Non, mais faut pas... ça sert à rien quoi... Et on ne les aide pas forcément en plus alors... il y a des personnes qui sont compétentes, je mets les personnes en relation, ça je peux le faire, mais je n'écoute pas les doléances et les problèmes des familles dans mon bureau comme j'ai pu le faire...

Christelle : Oui... Que cela soit en position de directrice ou de formatrice ?

89 Lucie fait référence à mon dernier emploi, intervenante sociale et familiale.

Lucie : je sais plus...

Christelle : Quelque chose a changé ? Est-ce que c'est la même ?

Lucie : En position de formatrice... je pense que je n'écoutais pas. Du tout en fait. (rires). La position de directrice m'impose d'écouter un peu davantage parce que j'ai plus de relation avec les parents. Mais... et puis les parents, je les vois dès le début. Ils ne me sont pas imposés en fait. C'est moi, qui les rencontre, c'est moi qui les impose à mes collègues. Non, mais il y a ça aussi ! Effectivement, tu reçois les parents, tu les écoutes, et puis il y a certains parents qui prennent ton bureau comme un... je ne sais pas, un défouloir je pense... ou alors il faut trouver toutes les solutions pour eux, et bien il y a un moment donné, non je ne suis pas... ce n'est pas de mes compétences. Maintenant je le dis. Ça ne relève pas de mes compétences. Par contre je peux vous mettre en relation avec un... je fais ça.

Christelle : ... donc la rentrée se passe mieux ?

Lucie : Ouais ! Ouais... Et bien je suis contente parce que je fais une rentrée sereine en fait. J'ai du boulot par dessus la tête mais j'ai une rentrée sereine on va dire. Je suis contente d'être là, je suis contente de venir bosser, je suis contente de venir bosser avec cette équipe-là. C'est chouette. C'est un chouette boulot, parce qu'effectivement j'ai mis des priorités. J'ai simplifié mon travail, j'ai simplifié énormément mon travail... Il fallait... Et puis, ce n'est pas possible. Et puis j'ai pris des vacances aussi, j'ai découvert que c'était pas mal les vacances aussi...

Christelle : Ah, oui, tu n'avais pas pris de vacances...

Lucie : Très, très peu. Donc là j'ai pris des vacances, donc ça ça fait du bien. Et je vois mes enfants grandir et ça c'est pas mal aussi en fait. Voilà. Et c'est moi qui m'en occupe et ça je trouve ça très bien aussi. Non, mais c'est tout bête mais voilà. Où tu ne subis pas les choses de la même manière en fait. Il y a des réunions, si je n'ai pas envie d'y aller, je n'y vais pas. Les rendez-vous... les réunions fédérales, tu sais, de la fédé, et cetera, et ben non, si je n'ai plus envie d'y aller je n'y vais plus. Si ça ne m'intéresse pas, je n'y vais pas. Si ça m'intéresse, j'y vais ! Mais si ça ne m'intéresse pas, je n'y vais pas. Ce que je n'aurais jamais fait avant. Où je me sentais dans l'obligation de, parce que j'avais le statut pour machin... non c'est bon... non... pas envie ! J'y vais mais pas à toutes quoi. Tu vois il y a un truc qui est vachement bien avant une réunion, c'est un ordre du jour. C'est vachement bien, parce que du coup je vois ce qu'il y a et je vois si j'y vais, sinon je n'y vais pas ! Voilà. Maintenant je ne travaille que comme ça. Donc... c'est un gain de temps ça !

Christelle : Et vous pouvez y poser quelque chose vous sur l'ordre du jour ?

Lucie : En fédération départementale... non, mais en régionale, oui.

Christelle : D'accord

Lucie : Non, en départementale non, mais en régionale oui. De toute façon, départementale j'y vais très peu, régionale oui, c'est plus politique, ça m'intéresse un peu

plus. Ah oui, je m'éclate davantage. Il y a des projets, ça bouge, machin, le département... on ressasse les mêmes choses « oh oui, il y a une baisse d'effectifs dans le département » ah oui, ça fait cinq ans qu'on a à peu près la même conversation, à peu près à la même date, tous les cinq ans d'ailleurs, et donc ? Rien ? Ben oui, ben tiens ! On va repartir comme ça ! Holàlà c'est bon ça me saoule... faut avancer, ça ne m'intéresse pas de regarder derrière. Non. Donc moi j'ai une rentrée scolaire sereine en tout cas !

Christelle : Ben ouais, d'ailleurs tu acceptes de passer une heure d'entretien avec moi, comme ça !

Lucie : Ah oui !

Christelle : Sans trop te poser de question !

Lucie : Ah non, non ! J'arrive à... j'arrive à prendre du recul. Non, mais j'en ai souffert. C'est une position compliquée, d'autant plus quand tu as fait partie de l'équipe avant, maintenant l'équipe elle a vachement changé, hein. À vraiment être dans les anciens, en formateur, je ne sais pas, il n'y a que Loïc et Jolène, quoi. Que j'ai connu, moi, en tant que formatrice. Samuel, je revenais de mon congé maternité, je l'ai très peu connu. Loïc et Jolène, ouais. Et Ondine aussi, du coup. Et Ariane. Mais, comment, voilà, il y en a pas mal que j'ai recruté, ça joue aussi dans ce que tu as envie de bouger... ou pas... c'est compliqué parce qu'il faut être présent pour les familles, il faut être présent pour les jeunes, il faut être présent pour l'équipe. Et puis il ne faut pas s'oublier soi-même à un moment donné. Donc moi, en fait ce qu'ai toujours fait, c'était d'être présente pour les gamins, les familles, l'équipe, et puis à un moment donné je me suis oubliée, et du coup, tu es beaucoup moins compétent après. Et là du coup, tu as tout le monde qui te retombe dessus, alors qu'à la base, tu les as mis en priorité. Et là c'est vachement dur de pouvoir redémarrer derrière et te dire merde, j'ai fait des erreurs, je n'ai pas mis les bonnes priorités, et en même temps, c'est eux qui me disent que c'était pas bien, alors ça c'est compliqué d'avoir ce miroir là qui peut faire mal. Enfin ça fait deux ans que c'est bien ! Deux, trois ans... moi, c'est la première année, où je rentre vraiment sereine. Pourtant c'est la première année où je ne me suis pas pris la tête pour les portes ouvertes, c'est rentré quand même, j'ai fait mon quota, je me suis arrêtée à mon quota, je ne suis pas allée chercher... plus. Pas moins, pas plus. Il y a des travaux, on va agrandir la maison familiale, je ne te raconte pas les trucs que je ne maîtrise pas rien du tout là et qui me tombe sur la figure, c'est pas grave, je prends ça au fur et à mesure ! Et je pars à cinq heures.

Christelle : Ah ça fait partie des décisions...

Lucie : Je pars à cinq heures. Avec mon téléphone portable mais je pars à cinq heures. Donc ça c'est chouette. Je crois qu'il y a un moment donné, il fallait ça aussi. Ah et puis je dis peut-être plus souvent merde aussi. Ouais, je pense aussi que c'est pas mal (rires). Bon je ne dis pas forcément beaucoup merde, je ferme ma porte peut-être davantage. Après c'est un chouette boulot, je ne le ferais pas toute ma vie mais c'est un chouette boulot. C'est un chouette boulot, après je pense que ce n'est pas un boulot qu'on peut faire pendant quinze ans ou vingt ans, ce n'est pas possible, tu ne peux pas être compétent comme ça pendant quinze, vingt ans. Ah non, j'en suis persuadée. Pour continuer à exister, les émèf', il faut du dynamisme, il faut de l'innovation, il faut

toujours être aux aguets, je pense qu'à un moment donné, les rentrées, elles se succèdent, mais... elles ne se ressemblent pas, et que... si tu ne bouges pas, tu prends l'habitude de ne pas bouger et tu te dis bon on va passer une année comme ça tranquille. Une année, sur un centre de formation comme nous, sur un territoire, il peut se passer énormément de choses, et que si tu n'es pas là-dessus, il y a plein de choses qui peuvent te passer devant, sous le nez, et auquel cas, tu le regrettes après tout le temps. Et après en plus, il y a des gens qui sont capables de te le reprocher, le conseil d'administration par exemple, ou des collègues. Donc à un moment donné, je crois que ce dynamisme-là, cette veille, de formation pédagogique quoi, il faut le faire quelques années, mais après il faut changer. Il faut changer... pourquoi pas revenir après formateur en fait !

Christelle : Ah oui ?

Lucie : Oui, ce n'est pas quelque chose que j'exclus complètement.

Christelle : Dans la même maison familiale ?

Lucie : Non ! Non , oh non, il faut peut-être pas exagérer non plus... Non, non non, mais voilà, ce n'est pas quelque chose que j'exclus complètement. D'avoir fait des choses à un moment, parce que j'avais besoin de les faire, et de monter en compétence par rapport à ça. Après, deux possibilités, soit j'utilise mes nouvelles compétences et j'évolue encore, soit je reste dans le milieu de la formation mais en partant des maisons familiales, je veux voir autre chose..., ou soit je change carrément de métier, alors ça pourquoi pas.

Christelle : Ah oui, tu veux changer de métier encore ?

Lucie : Ah oui, oui j'ai toujours...

Christelle : Tu as des idées ?

Lucie : Ouais ! Ce sont des idées qui ont... qui viennent de temps en temps, enfin voilà, la gestion d'une maison de retraite, ça a toujours été quelque chose qui m'a beaucoup attiré, le public des personnes âgées m'attire énormément de toute façon donc... tu as ça et tout le système d'aide à domicile qui me... qui me botte. Moi, monter ma boîte avec mon mari, c'est quelque chose sur lequel on réfléchit depuis, allez, deux ans maintenant. On a acheté notre maison à Beaumont, on l'a achetée super grande, avec un sous-sol, on a vu ça pour ça aussi. Donc peut-être que ça se fera, peut-être que ça se fera pas. Parce qu'il y a un moment donné, j'en ai marre aussi de travailler que pour les autres aussi. Ça c'est pénible, ce sentiment de bosser pour les autres. C'est chiant. Maintenant j'ai envie de bosser pour moi, pour nous, pour ma famille en fait. Pour subvenir à nos propres moyens à nous. Sans avoir trop de compte à rendre à personne en fait. Donc c'est pour ça que...

Christelle : ... mollo quoi...

Lucie : (rires) Oh ben ouais, à un moment donné, j'en ai marre d'osciller entre cinquante kilos, soixante-dix kilos, soixante kilos, et de ne pas dormir. A un moment donné, je vais m'arrêter là où je suis et dormir comme je fais, parce que sinon... voilà. Et si je ne veux pas venir bosser un jour, et bien je ne viendrais pas bosser. Bon ça je ne l'ai pas encore fait, et puis peut-être pas ! (rires) Non, mais je pense qu'on a besoin d'avoir du recul.

Je... j'ai... il y a eu des situations aussi, humaines, qui m'ont perturbé, du coup, à partir de là, j'ai pris cher. Bon il y a eu le départ de S., ça, ça m'a... c'était violent. Il y a... toi ! Mais toi, ce n'était pas violent, en fait, parce que c'était réfléchi, c'était violent parce que tu partais et que ça fait toujours... mais c'était réfléchi, si tu veux, on en avait discuté. Le... ce qui c'est passé avec José, notre veilleur de nuit, ça c'est... humainement parlant c'est une horreur. C'est une horreur. Licencié quelqu'un c'est... c'est une horreur. Et après apprendre plein de choses sur lui, c'est encore pire. Voilà. Voilà. Et là...

Christelle : Et apprendre des choses sur la maison familiale du coup...

Lucie : Voilà... Et de ce qu'il aurait pu faire... et là tu te dis, voilà je l'ai recruté, je me suis plantée, c'est un gros connard, et bien en fait c'est de ma faute quoi. Voilà ça c'est dur. C'est dur quoi. Tu te dis merde, j'avais pas forcément besoin de ça quoi. Pas en maison familiale en tout cas ! (rires) Voilà, c'est là où tu te dis... après tu vois, je me dis des fois, on a, moi j'ai connu les maisons familiales où on comptait pas nos heures par exemple. Maintenant, on arrive dans un système où tout le monde compte ses heures, et ça c'est une horreur. Quand tu gères de l'humain c'est super compliqué quoi. Ça c'est compliqué.

Christelle : Et pourtant pour toi, ça te paraît nécessaire d'avoir une porte de secours. C'est-à-dire qu'à dix-sept heures, tu t'en vas ? Tu vois ?

Lucie : Hum... enfin quand je dis dix-sept heures, ça peut être dix-huit heures, c'est pas... comme avant où je restais jusqu'à vingt heures, vingt-et-une heure pour bosser. Là des fois, ce qui est un peu compliqué c'est... « ouais là ben non, je n'ai pas eu le temps de gérer... ça... » quand c'est une situation compliquée, avec un enfant qui n'a pas de stage, tu vois là, ça me soucie un peu plus là. Là, ça commence à me poser... Alors qu'effectivement, ils sont dans leur droit, moi ça me... ça... c'est pas cool... On va laisser un petit... c'est pas bon. Mais oui, de toute façon tu ne vas pas les obliger ! Ce n'est pas parce qu'ils vont rester jusqu'à vingt heures qu'ils vont trouver des solutions, mais si tu veux, quand je te dis compter des heures, c'est plus... « ben voilà, j'ai pas le temps »...

Christelle : Tu parles d'investissement ou...

Lucie : Non, je parlais peut-être plus de foi en fait. Je parlais plus de foi en notre boulot en fait. Moi quand je suis en train de gérer une situation, j'en gère encore de la situation humaine en fait, je ne fais pas que de la finance, donc j'en gère aussi encore de la situation humaine, avec des jeunes, que j'ai encore en stage, et cetera, là je ne compte pas mes heures quoi. Là je ne suis pas en train de me dire, je n'ai pas eu le temps de faire ça en fait. Bon, peut-être parce que moi j'ai l'opportunité de faire autre chose quand j'en ai marre aussi... Que eux, ils sont peut-être aussi toujours sur le même boulot... des fois, je me dis voilà, ou des fois, ce qui est dur, c'est des fois d'entendre qu'on est tous fatigués et qu'à un moment donné... « De toute façon on ne peut rien faire pour lui, il arrête et bien tant mieux. » Moi, ce sont des choses qui me perturbent encore d'entendre ça en fait. Même si au final, peut-être oui, on n'a pas d'autres solutions, mais est-ce qu'à un moment donné, on s'est bien tous posé autour de la table, et qu'on a bien tout posé pour être sur que... on n'a plus de solutions pour ce gamin-là quoi. On n'a peut-être plus de solution ici à la MFR, mais est-ce qu'il y a des solutions qui peuvent être apportées ailleurs, quoi. Et des fois, je trouve que c'est là où la notion de qualité, dans notre accompagnement, si le gamin, il ne pose pas de problème, l'accompagnement il va être

très bon. Si le gamin, il commence à être absent un petit peu au niveau des stages, ou qu'il ne rend pas tout son travail, ou plein de petites choses qui font que, et bien là, soit on a encore la foi, et qu'on se dit on pose tout, on essaie de l'aider, on essaie de trouver des solutions, ou soit la foi on ne l'a peut-être plus et auquel cas, il n'a rien à faire chez nous. S'il n'est pas en stage, il ne peut pas faire son travail d'alternance, s'il ne peut pas faire son travail d'alternance, et bien il n'a rien à faire à la maison familiale. Donc en fait, on n'a qu'à le virer ! Voilà. Alors, ça c'est super compliqué encore. Tu l'as vécu ça ! Tu sais bien comment ça fonctionne ! Et ça c'est super dur en fait. C'est dur parce qu'en fait, là... là, on n'est pas bon ! Là on n'est pas de qualité. Peut-être qu'on n'avait pas les compétences pour l'aider ce gamin-là. Mais est-ce qu'on a vraiment été jusqu'au bout. Moi, c'est ça que je... quand on a un gamin qui arrête, ça on en a eu, ça t'en as eu aussi, on en aura toujours, mais, est-ce qu'à un moment donné, on s'est donné tous les moyens pour l'aider. Même s'il part ! C'est aussi une solution de partir, ce n'est pas un échec, ça peut être une solution, s'il y a quelque chose derrière qui est construit, il n'y a pas de souci. Mais s'il y a rien, ça me pose question. Voilà... Et à part ça, ça va. (rires)

Christelle : Ok, on arrête là ?

Lucie : Comme tu veux, tu n'as pas d'autres questions ?

Christelle : Et bien non... Tu n'as pas besoin que je te pose des questions tu sais ! (rires)

Lucie : Je t'ai tout déballé !

Christelle : ça part sans problème ! Personnellement, je pense qu'on peut arrêter l'entretien pour aujourd'hui.

Lucie : ça roule. Bon ça t'a aidé un peu ?

La discussion a continué sur le projet de construction et de rénovation du site où Lucie se sent dépasser. Elle s'oppose dans l'idée aux futurs travaux d'agrandissement et de rénovation. Car il s'agit de beaucoup d'argent, et s'inquiète des répercussions financières et morales de ce projet qui sera transmis pendant les vingt années prochaines.

Je l'ai croisé rapidement les jours suivants, mais Lucie semblait débordée. Nous n'avons pas eu d'autres échanges.

Annexe n°4 : Ariane

Entretien avec Ariane, chargée de l'entretien des locaux à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes.

Ariane a accepté de faire l'entretien le jour même de mon arrivée. Nous avons convenu de nous voir dans l'après-midi et nous sommes installées dans la salle de cours du vieux bâtiment, à l'étage. Nous nous sommes installées près de la fenêtre à une table côte à côte.

Christelle : Alors, entretien du 3 octobre avec Ariane.

Ariane : C'est déjà moins anonyme là... (rires)

Christelle : C'est pour moi, ne t'inquiètes pas ! Quand j'en aurais quinze ça m'aidera ! (rires) Ok, première question, alors, moi je m'appuie sur le crédo des maisons familiales rurales qui est « réussir autrement ». J'aimerais savoir ce que toi tu mets derrière ce slogan, en fait. De quoi ça parle ?

Ariane : Réussir autrement pour moi c'est donner une chance à des gamins qui ont perdus, qui sont perdus, dans leur scolarité, dans peut-être à l'avenir, dans leur personnalité, c'est leur donner une chance d'exister, tous, parce qu'ici, il y a un accompagnement, qu'ici toutes les personnes, tous les adultes qui sont, qui travaillent ici les accompagnent à leur façon, en fonction du poste qu'ils occupent. Et du coup ils sont importants, ils existent forcément pour toutes les personnes qui sont salariées ici. Ce n'est pas que du scolaire. Parce que souvent les gamins qui arrivent ici sont des gamins qui ont lâché l'école pour X raisons, et du coup, il faut qu'ils arrivent à reprendre confiance en eux, exister, et certains ne vont pas arriver à exister tout de suite par le biais scolaire, parce que ce n'est pas leur truc, mais ils vont arriver à exister d'une autre façon. Donc, je pense que nous ici, on contribue tous justement à leur redonner confiance, à leur redonner une identité, pour moi c'est ça en fait. A partir du moment où du coup, le gamin se rend compte qu'il existe, parce qu'on va lui faire faire autre chose que des maths et du français. C'est aussi bien dans les sorties scolaires où il va... sur du sport, où il va être un peu plus à l'aise que dans les maths. C'est aussi bien ici, quand on leur fait faire des TP. Là ils vont exister parce qu'il y a quelque chose qui va leur plaire. C'est peut-être la construction d'un poulailler par exemple tout simplement, où il va faire des maths, du français, mais il n'en a pas conscience, mais il en fait quand même. Ça peut être nous, avec moi, parce qu'il va mettre la table, il va faire un peu la vaisselle, il va faire un peu de ménage, et là il s'en sort bien, parce qu'il n'y a pas trop de réflexion, parce que ça se passe bien, parce qu'il écoute les consignes, alors qu'il n'a jamais... pas forcément fait à la maison et finalement il est content, il l'a bien fait, du coup le lendemain, il revient, il est souriant, il veut bien le faire. Ça peut être en étude aussi, parce qu'on s'intéresse à lui quand il pose une question, parce qu'il n'a pas forcément compris la question, la consigne, et qu'on lui répète et puis qu'au bout d'un moment il arrive à comprendre, même si ça prend du temps. Finalement, il arrive à faire son travail, alors en fonction de ses capacités. Mais c'est tout ça aussi je pense, on contribue à son évolution, grâce à tout ça... ça prend plus ou moins de temps, en fonction du gamin aussi, et de ce qu'il vit à l'extérieur d'ici, mais on n'est pas mal pour ça, on est là

pour ça. Moi c'est ça en fait. C'est... comme ça qu'on se démarque du reste, et je pense que c'est pour ça qu'on existe, qu'on continue d'exister plus exactement. On n'a pas existé à cause de ça, mais on continue d'exister aussi pour ça. Pour ces gamins-là quoi. Donc je pense qu'on contribue tous, moi aussi, à leur évolution, à leur bien-être, à faire en sorte qu'ils trouvent un avenir, une voie professionnelle, alors même si ça ne marche pas avec tout le monde, de toute façon, à un moment donné, de toute façon, ça va cogiter dans leur tête, peut-être qu'à l'âge de vingt ans, où on sait que ça va basculer un peu dans leur tête, que ça va marcher, et grâce à tout ça, on arrive à avoir des gamins qui sont, en partant d'ici, pour beaucoup, bien, et aussi, ce qui nous rassure, c'est qu'on a parfois des coups de fil des parents qui nous disent merci. Et des gamins, qui après une quatrième ou une troisième, parfois un peu chaotique, un peu difficile, finalement reviennent en CAP. Et finalement, ils se rendent compte qu'on leur a fait du bien, qu'on les a aidé, ça, ça fait du bien. On sait que même si on s'est un peu égosiller, même si on a fait les gros yeux, même si on a... ouf... soupiré pas mal parce que c'était dur avec certains, on sait qu'on ne l'a pas fait pour rien. Donc, moi, ce côté-là me plaît. C'est ce côté-là que je retiens...

Christelle: Quand tu dis « ici » ?

Ariane : Oui, alors ici, parce que je ne connais que cette maison familiale là, on va dire mais ce n'est pas « ici » c'est le système des maisons familiales. Effectivement, moi ne côtoyant pas les autres, moi je reste ici tout simplement. Le système des maisons familiales, effectivement, moi je ne suis pas dans la pédagogie, je ne suis pas dans vos réunions, je ne suis pas dans tout ce qui peut se passer, tout ce qui peut se dire à l'extérieur. Donc, moi je n'entends pas ce qui se passe à l'extérieur, je n'entends pas ce qui s'y fait non plus. Je ne sais que ce qui se passe ici. Donc effectivement, même si, moi j'ai ma fille qui a été à la maison familiale à Saint Bron, que j'ai la deuxième qui est à Varseau cette année, donc je sais comment ça fonctionne. Si je les ai mises, enfin surtout pour la grande, si je l'ai mise là-bas, c'est que je savais pourquoi je la mettais. Pour la dernière, c'est elle qui voulait y aller. Ce n'est pas moi qui ai choisi de l'emmener, c'est elle qui voulait y aller. Voilà. Je l'ai emmené un petit peu... pas à contre cœur mais avec une certaine réserve, parce que je connais l'existence... l'exigence pardon, des maisons familiales, et je sais qu'elle va devoir se botter les fesses pour assumer ça. Donc c'est pour ça que j'étais un petit peu réticente à ce qu'elle aille là-bas, parce que je savais que le boomerang ça allait être vers moi (rires). Donc c'est pour ça que... je connais l'exigence quand même...

Christelle : Quelles sont les exigences en maison familiale ?

Ariane : Et bien la rigueur déjà. De la rigueur, du respect, de l'autonomie. Enfin, moi, c'est comme ça que je le perçois. De l'autonomie tout de suite. On leur demande... enfin, on ne leur met pas trop la possibilité d'être prêt. Tu vois, je mets ça... je prends exemple de ma fille, qui est actuellement en seconde. Elle a quinze ans, elle va avoir quinze ans à la fois du mois, et ils sortent de troisième, ils ne sont pas forcément prêts dans leur tête. Faut être honnête et juste. Ils ont fait quatre ans de collège, et on sait ce que c'est que le collège, on les... ils ne fonctionnent pas du tout pareil, on ne les emmène pas de la même façon vers l'autonomie au collège, hors ici... arf ici, toujours ici... hors quand ils viennent en maison familiale, on les envoie... c'est tout de suite, on les mets dans le bain, et on les met tout de suite dans l'obligation d'être autonome, très rapidement. Ne serait-ce que pour la recherche de stage, ne serait-ce que pour faire les devoirs ! Parce

qu'il ne faut pas oublier que lorsqu'ils sont en stage et qu'ils rentrent à la maison le soir, on ne s'occupe pas de savoir s'ils rentrent à huit heures ou s'ils rentrent à quatre heures. On leur met une panoplie de devoir à faire, point final. A eux de gérer ce temps-là pour que quand ils reviennent le lundi, les devoirs soient faits, correctement, que le devoir soit intéressant, d'accord, et que ce soit bien construit, on est d'accord. Or, un gamin qui sort de collège, n'a certainement pas intégré tout ça. Mais là, on ne leur demande pas d'être prêt, ni en fonction de leur disponibilité, il faut qu'ils soient prêts à la prochaine alternance. C'est là où justement, on est, enfin, on est un peu dur... Je sais qu'on ne peut pas s'adapter à tous les gamins, ce n'est pas possible. Mais pour certains ils ont besoin de temps, plus que pour d'autres, qui vont être autonomes tout de suite. Certains ont un contexte familiale qui ne favorise pas l'autonomie. D'accord. D'autres, si. Ils vont tout de suite dans le bain, parce que ça leur plaît. Les gamins qui sont un peu paumés, qui sont en quatre-trois, qui arrivent du collège et qui viennent ici, ils sont paumés. Faut être honnête, ils sont paumés. On les a envoyé ici parce qu'au collège, on leur a fait comprendre pour certains que ce n'était pas la peine d'insister. Donc on les envoie ici. Pour les parents ce n'est pas une roue de secours, c'est peut-être un souffle, en se disant « là, ça va mieux se passer, là, en maison familiale, qu'au collège », sauf que les parents, ils vont prendre chers quand même dans la figure. Leur gamin, il doit être autonome. Leurs gamins, ils doivent faire leurs devoirs. Les gamins, il faut pas oublier qu'au niveau français et maths, ils ont des grosses lacunes. Et là, on leur demande de rédiger des textes ! Souvent de ne pas faire trop de fautes, de se relire, de prendre un dictionnaire, faut pas oublier ça, et ça c'est souvent, parfois, ce sont les parents. Un gamin qui rentre de stage, qui n'a pas un adulte à côté de lui, en quatrième-troisième, moi je m'imagine qu'il doit galérer le gamin. Et qui doit peut-être pleurer ou même même pas ouvrir ses cahiers. Moi, je comprends pourquoi... je comprends... pourquoi certains gamins rentrent le lundi matin, sans leurs devoirs. Parce que pour certains, c'est trop compliqué. C'est pas qu'ils ne veulent pas forcément les faire, c'est que sans adulte à côté d'eux, c'est parfois impossible. Certains ne comprennent pas les consignes, ils ne comprennent pas l'exigence, ils ont du mal à rédiger des phrases, n'arrivent pas forcément à faire des recherches sur un ordinateur, pour certains c'est compliqué. Et là, on les... je pense que c'est encore beaucoup plus difficile pour eux. Par contre, ce sont des gamins, en stage, ils vont être parfaits. Voilà. Et c'est ça les maisons familiales aussi, c'est qu'on leur demande de l'exigence... enfin, on est exigeant envers eux... alors, je trouve que parfois, on n'est pas très, très... on n'est pas en adéquation... pas très en phase. On est souvent exigeant avec les gamins, je trouve que ne l'est pas forcément avec nous-même, je trouve... Enfin, on demande beaucoup aux gamins, et je trouve que parfois l'adulte pourrait faire certaines choses, certains efforts, qu'il ne va pas forcément faire, parfois. Donc, on demande beaucoup de rigueur, on demande un travail énorme, et quelque soit la classe, que ce soit quatrième ou troisième, on ne fait pas la différence. Quand c'est des bac, on ne fait pas la différence. Seconde, on s'acharnera autant qu'avec un terminal. Parce que quelque part, on veut... je peux comprendre l'exigence des formateurs, dans le sens où ce qu'ils veulent, eux, ce n'est pas l'excellence, ce n'est pas ça qu'on veut, mais c'est... que nos gamins soient fiers d'eux, d'eux-mêmes déjà, que les parents soient aussi contents du travail qu'on a fait avec eux, et c'est aussi, même si on a l'obligation, enfin... on n'a pas l'obligation de résultats, mais plus ou moins, parce qu'on a des diplômes, c'est quand même bien quand on a quatre-vingt-dix, quatre-vingt quinze pour cent de réussite aux examens, on est content, on est satisfait, et eux aussi là dans le conseil d'administration, au moins on n'a pas les gros yeux, on a des beaux sourires ! Il y a ça aussi ! Et que effectivement, pour nous, ça fait plaisir de savoir que ce gamin-là qui partait de bas, et là je pense à W., je ne sais pas si tu te rappelles, en quatrième, qui

s'acharnait, c'était un gamin exemplaire, qui avait de grosses difficultés, mais le gamin bossait, il était sur le banc, au cimetière, il regardait ses cahiers tous les matins avant d'aller en cours, c'était impressionnant, et je suis sûre quand on voit ce gamin-là qui partait de très loin, et qui a eu son DNB, et puis après qui a eu ses... des apprentissages, il a même eu plusieurs propositions d'apprentissage, et qu'après il a même eu ses... il a réussi son examen et tout, effectivement c'est une fierté, c'est une contribution, qui fait que le gamin est là à ce niveau-là, mais entre le point zéro et le point un si tu veux, c'est beaucoup de boulot, c'est beaucoup d'acharnement, et je trouve que pour certains, ce n'est pas... si certains lâchent, c'est justement parce qu'on est trop exigeant avec certains... parce qu'on ne peut pas faire de différence entre les gamins, c'est ça aussi, les maisons familiales, on ne fait pas... un gamin qui part de loin, un gamin qui part sans difficulté, on doit l'emmener au même endroit, et avec la même exigence. C'est ça aussi. Mais il y a des gamins pour qui ça va prendre du temps. Beaucoup plus de temps, et du coup, ils vont être sanctionnés dans les notes par exemple. Tu vois, et bien toi, tu n'as pas réussi à lire beaucoup, tu n'as pas réussi à faire ton travail parce que tu n'as pas compris tes consignes, et bien tu vas te ramasser un cinq sur vingt. Tu vois ! Alors qu'un autre qui se débrouille très bien en français, qui se débrouille très bien en lecture, et bien il va se ramasser un quinze. Et il a peut-être été moins méritant que le gamin qui a eu cinq, parce qu'il a ramé le gamin qui a eu cinq quoi. Tu vois c'est ça. Je trouve qu'avec les maisons familiales, on est très exigeant sur les gamins, quoi. Très exigeant. Et certains gamins ne sont pas forcément prêts. Et certains voudraient être prêts mais ils n'ont pas forcément le contexte familial qui s'y prête. Moi, après c'est mon regard, parce que je ne suis pas formatrice, et je suis maman d'enfants qui sont aussi élèves maison familiale. Moi, j'ai forcément pas le même regard que vous. C'est obligatoire.

Christelle : Qu'est-ce qu'il a de particulier ton regard ?

Ariane : Alors, mon regard, si tu veux, je suis salariée en maison familiale ici, alors je n'ai pas forcément le même regard que quelqu'un qui n'est pas salarié, il sera différent. Qu'est-ce qu'il a de particulier mon regard ? Moi je suis fière de travailler en maison familiale, dans le sens où je trouve que notre méthode, la méthode, qui intègre tout le monde... il faut être honnête. Enfin, dans tous les cas ici, pareil je ne connais pas les autres fonctionnements tout à fait, qui intègre tout le monde dans la réussite des gamins, moi ça me... je trouve que c'est que du plaisir, c'est que du positif. Donc effectivement, on n'a pas forcément envie d'aller ailleurs, justement. Encore que peut-être il y a d'autres endroits qui fonctionneraient peut-être un peu comme nous, ne connaissant pas, on ne peut pas dire non plus quoi.

Christelle : Ailleurs ce serait où ?

Ariane : Ailleurs ce serait où ? Et bien ce ne serait certainement pas dans ce qu'on connaît dans les collèges et lycées publiques, ce ne serait certainement pas ça. Ce serait éventuellement du lycée professionnel, avec de longues périodes de stage, avec des professeurs qui ont peut-être été salariés avant d'être professeur, enfin qui ont été professionnels je veux dire, et qui ont ensuite fait une formation pour intégrer des postes de formateur, pour l'apprentissage. Si on a un apprentissage, souvent ils ont été menuisiers, couvreurs et autre, pendant vingt ans, et après du coup, ils deviennent formateur et... j'ai l'expérience avec mon fils, qui a été en apprentissage, qui lui, a banni l'école, parce que ça ne lui convenait pas du tout l'école. Le jour où il a été son apprentissage, le seul prof avec qui ça allait, c'était son prof d'atelier, parce que son prof,

lui, a été salarié avant. Un professionnel en menuiserie. Il a été ouvrier pendant vingt ou vingt-cinq ans, et puis après il s'est lancé dans la formation. Et il a ce côté, justement, pas je-sais-tout comme un professeur classique on va dire, c'est quand même ça souvent dans les institutions publiques, où je sais tout, j'ai la science, j'ai le savoir, parce qu'il n'a jamais connu que ça, depuis la maternelle, jusqu'à son poste, de professeur, il n'a connu que ça, et donc forcément, il a le savoir, et n'écouterait pas les parents d'enfants en difficulté, il n'écouterait pas l'enfant, lui-même en difficulté, donc je pense que c'est bien aussi, d'avoir fait une période de salarié, et après faire une formation professionnelle pour devenir formateur et là justement on côtoie les jeunes, parce que c'est de ce public-là dont on parle, d'une autre façon.

Christelle : Donc pour toi, il y a deux regards différents en fonction d'un parcours professionnel, en tout cas pour les personnes travaillant en maison familiale ? Ceux qui ont déjà été salariés, qui connaissent le monde professionnel...

Ariane : Oui

Christelle : Et les personnes qui ne le connaissent pas... Ça va être deux manières différentes de travailler ?

Ariane : Oui, d'approche.

Christelle : D'approche ?

Ariane : Oui. Pour moi, je pense que quelqu'un qui a fait... Après c'est toujours pareil, quand on est en maison familiale, effectivement, on côtoie tellement les professionnels, par des visites de stage, parce qu'on a des appels, on vit pas au quotidien le stage du gamin, mais on connaît tout ce qui positif comme négatif dans les stages. On peut connaître aussi les exigences des professionnels, par rapport au jeune qu'ils ont en stage chez eux. Ce n'est pas encore la même approche, quand vous êtes formateurs en maison familiale, que si vous étiez professeur tout simplement des écoles, ou des collèges. C'est encore différent. Mais pour moi, oui, il y a différentes approches, pour côtoyer l'enseignement dans... auprès des ados. Il y a différentes approches.

Christelle : Et tu disais tout à l'heure que ce qui était intéressant c'était une équipe composée de personnes, qui justement ne travaille pas de la même manière, n'ont pas les mêmes missions au sein de la structure...

Ariane : Oui

Christelle : Tu me disais que ça permettait d'emmener les jeunes au même endroit ensemble. Vers où ?

Ariane : Et bien vers son avenir ! Vers son avenir ! Vers ce qu'il a éventuellement choisi. Au départ, c'est sûr que nous l'objectif, ça va être le diplôme. Parce qu'ici en France, sans diplôme tu fais rien. Malheureusement. Ça n'empêche pas que tu n'as pas la capacité pour autant. Mais si tu n'as pas les capacités intellectuelles, tu es coincé, il faut être honnête. Alors, que nos élèves, il ne faut pas se leurrer, ce ne sont pas des gamins qui feront sciences po, ce ne sont pas des gamins qui feront de très hautes études, pas parce qu'ils ne sont pas tous capables, mais parce qu'ils n'en ont pas encore envie, peut-

être qu'ils en auront envie beaucoup plus tard, et qu'ils reprendront un cursus, scolaire je veux dire, ici ce n'est pas le cas, on les emmène ici, à la fin de leur scolarité à un bac et à un CAP. Ça n'empêche que peut-être plus tard... Donc l'objectif, c'est ça, avoir un bac, un CAP, un DNB. Et les caser, pour ceux qui sortent de troisième et d'un DNB, pour les envoyer vers du professionnel, ce n'est que ça. Il faut être honnête. Parce qu'ils ne demandent pas autre chose non plus. Quand ils sortent d'ici, c'était leur demande à la base, donc de toute façon on les emmène vers là. Mais justement, nous, les différents postes qui sont occupés actuellement, on côtoie nos élèves pour les emmener vers là. Chacun dans son domaine on va dire, mais on les emmène aussi, vers une exigence, vers... une autonomie, pour que justement, quand on va les lâcher, ils deviennent de vrais professionnels après. Et qu'après ils aient le choix dans leur tête de continuer ou pas dans le milieu professionnel, et de voir plus tard, peut-être de se mettre à leur compte, ou plus tard aussi de reprendre des études, ou autre chose, quoi. Je pense qu'on est tous ici, membre du personnel, en devoir presque, je dirais, de les emmener vers ça. Quelque soit le niveau, le poste que l'on occupe. Sinon, je pense que... moi je suis arrivée ici par hasard, les maisons familiales je ne connaissais il y a treize ans, quand je suis arrivée alors que j'habitais à dix kilomètres d'ici, je ne connaissais pas. Et petit à petit, j'ai compris le système, le fonctionnement, et c'est vrai que moi je m'y retrouve là-dedans. Pour moi, c'est extraordinaire. Pour pleins de gamins, c'est extraordinaire. Je ne dis pas qu'on les a sauvé, mais je pense que pour certains, on leur a enlevé une belle épine du pied. Je pense. S'ils reviennent nous voir de temps en temps, c'est peut-être aussi parce qu'ils ont une reconnaissance, grâce à nous. Même s'ils ne se rendent pas compte que, tous, à notre échelle, on a contribué à qu'ils sont devenus, plus ou moins, au jour d'aujourd'hui. Ils n'en ont pas forcément conscience, parce que c'est vrai que quand ils vont revenir, ils vont dire merci à Mme Lecompte, merci à Mme Constance, à leur formateur référent, c'est souvent eux, vous, qui avez le merci et nous, petites mains, on va dire, nous le merci on l'a jamais. Mais si tu veux, on sait très bien qu'on a contribué, ils ne se rendent pas compte, mais on sait très bien qu'on a contribué quand même quoi. Enfin, moi j'ai ce sentiment-là en tous les cas. Parce que je pense que, déjà il faut qu'ils se sentent bien dans tous les endroits où ils vont se retrouver à la maison familiale, pas seulement en cours, c'est aussi à l'internat, c'est aussi devant une assiette, c'est aussi quand ils côtoient n'importe qui pour les aider à faire les services, il faut qu'ils se sentent bien avec tous ce gens-là. S'ils ne sentent pas bien, ça va être des grincements de dents, ça va être mal fait, ou pas du tout et pour éviter ça, il faut qu'ils se sentent bien avec nous, et s'ils se sentent bien avec nous, ça veut dire qu'on contribue quelque part à leur bien-être et du coup ils vont apprécier nous côtoyer, et nous on va apprécier de les côtoyer aussi. Donc, forcément petit à petit, on contribue justement à ce qu'ils partent d'ici avec du positif dans la tête quoi. C'est le but je pense. A la base.

Christelle : ... Très bien... Est-ce que tu peux me définir une maison familiale rurale, en décomposant ces trois mots ?

Ariane : Alors maison. Qui dit maison, dit pour moi chaleur humaine. Un endroit où on reçoit. Un endroit où on se sent bien. Un endroit où on vit. Voilà, pour maison c'est ça. Rural, bon rural, c'est plutôt campagne on va dire. On n'a pas forcément des élèves, ils sont issus de la campagne plutôt que la ville. Rural, c'est peut-être comme définition, le calme. Le calme... je dirais... pas les tensions qu'on pourrait trouver dans les villes. Parce qu'on n'a pas de bruits, parce que la cadre se prête à... se poser. Pour moi ça peut être ça rural. Et puis familiale, forcément, familiale avec maison, la famille, on se retrouve ici tous ensemble, on est bien et en plus on est pour beaucoup interne, et j'ai

l'impression que de plus en plus l'internat est quand même demandé, je trouve. Je trouve que nos élèves se sentent bien à l'internat. Ils s'y plaisent en tous les cas. Il y a beaucoup moins de départ qu'il y a quelques temps, c'est bien, donc je pense qu'effectivement, familiale c'est la famille, c'est se retrouver au sein de cette maison, parce qu'après quinze jours, ou une semaine de stage, et bien ça fait du bien de se retrouver entre nous, dans la classe. Entre eux dans la classe, avec les adultes qui les encadrent. Pas forcément pour faire des activités mais pour se retrouver, passer du temps, raconter son week-end, ses stages et compagnie, et aussi pour couper un peu de la maison qui parfois peut être pesante aussi. Pour moi c'est ça.

Christelle : En quoi la maison peut être pesante ?

Ariane : En quoi une maison peut être pesante ? Une maison... tu ne parles pas de la maison familiale, hein ? On parle d'une maison chez soi, hein ?

Christelle : Oui

Ariane : En quoi ça peut être pesant ? Ça peut être pesant, il peut y avoir des tensions parce que les parents ne s'entendent pas forcément, ça peut être pesant, parce qu'entre frères et sœurs et bien ce n'est pas toujours la joie de vivre, ça peut être pesant parce qu'il n'y a pas forcément d'argent à la maison et que du coup la gaieté n'y est pas, forcément, ça peut être pesant parce que maman est toujours sur le dos, c'est ça aussi, les mamans, ça peut être pesant parce que peut-être aussi on peut être tout seul et que l'ambiance internat manque, peut manquer éventuellement, ça peut être ça. Je pense que pour certains gamin ça peut être ça. Tout le monde ne vit pas le bonheur dans sa famille. Malheureusement. C'est pourtant vrai. Donc c'est bien quand... si on peut donner une bouffée... je ne suis pas en train de dire qu'on fait de la magie avec les gamins, c'est pas vrai, mais si on peut donner une bouffée d'oxygène à certains gamins, qui justement... ne vivent pas forcément des fois vies de famille, jolies, agréables, on a quand même des gamins qui sont en famille d'accueil, on a quand même des gamins qui sont placés, il y a des gamins qui sont en foyer, je pense que quitte à choisir un foyer ou un internat, même si je n'ai jamais vécu dans un foyer, je pense que passer du temps ici, ça les calme, ça les apaise, même si ça reste encore à côtoyer des jeunes et, je suppose, j'imagine, j'espère en tous les cas que c'est une ambiance apaisante qu'ils retrouvent ici. J'espère en tous les cas, ça leur fait du bien.

Christelle : C'est quelque chose qu'ils peuvent te dire ? Qu'ils apprécient l'internat ou que... tu as des retours dans ce sens-là ?

Ariane : Et bien oui, j'ai eu des élèves qui me disent oui, oui, on aime bien être à l'internat, on aime bien être là. Ils ne vont pas le dire dès le mois de septembre, parce que là c'est trop vite, ils n'ont pas encore compris ce qu'il se passait dans leur tête et tout le chamboulement dans leur vie, ils n'ont pas encore compris tout ça, mais il y a des élèves qui disent on est bien à l'internat, si on pouvait y rester le vendredi soir, on y resterait. Alors, bon, tant mieux pour nous, je trouve dommage, je trouve que c'est dommage, je préférerais que ces gamins-là soient mieux dans leur famille que chez nous quelque part, parce qu'on n'a pas le rôle de parents quand même. Nous, on est là pour leur proposer un avenir, et les emmener vers une autonomie et un diplôme, on n'a pas le rôle de parents, mais... ce ne sont pas nos enfants, et on ne veut pas que ce soit nos enfants non plus. On n'est pas là pour les aimer, on est là pour les respecter et avoir un

échange amical, cordial et respectueux. Et voilà, c'est vrai que quand on entend on est bien ici, on est mieux qu'à la maison, ça fait un peu mal, quelque part ça fait mal, mais bon, on se dit au moins ils sont bien quelque part. C'est déjà ça.

Christelle : Alors, de quelle manière vous contribuez ensemble à faire en sorte que les jeunes se sentent aussi bien en maison familiale ?

Ariane : Alors, de quelle manière... on fait des réunions déjà, le lundi et le vendredi et on a cette chance de pouvoir être tous présents, quelque soit le poste qu'on occupe ici. On est tous présent lors des réunions, donc on a tous éventuellement si on a besoin, un mot à dire. Sur, effectivement, un gamin qui va mal se sentir, que moi j'ai peut-être ressentir et pas forcément un formateur, parce qu'on ne les côtoient pas de la même façon, parce qu'ils vont être moins à l'aise avec un formateur et plus avec moi, ou l'inverse, et du coup, on arrive à échanger, et grâce à ces échanges, on prend conscience effectivement des difficultés de certains élèves et grâce à ça, on n'aura pas la même approche vers cet enfant-là. Si on sait qu'il y a des difficultés dans sa famille, on sait qu'il y a une maman qui est malade, elle est pas bien en ce moment, peut-être qu'on va être un peu plus indulgent. Ça veut dire qu'il n'y a pas que les formateurs qui vont être indulgents, il va aussi y avoir les autres membres du personnel parce qu'il aura été mis au courant. Du coup, au lieu de s'acharner sur un gamin qui aurait fait n'importe quoi, si on sait qu'il peut être sous tension en ce moment, que sa maman ne va pas bien, ou parce qu'il y a un divorce qui se prépare ou des choses du genre, là on va avoir une autre approche envers lui. Et ça c'est important. Il faut absolument que nos gamins, enfin je dis nos gamins... que ces gamins-là se sentent bien ici pour qu'il y ait une réussite scolaire. S'ils ne se sentent pas bien, il n'y aura pas de réussite scolaire. Non plus. Ce n'est pas que la famille. Ils ne doivent pas être bien que dans la famille, ils doivent être bien ici. Ils sont quand même beaucoup plus présents, je trouve, ici, que dans leur famille. Quelque part, même s'ils savent qu'on n'est pas leur parent, on a un devoir envers eux, même si eux aussi contribuent un peu à ça, le point de départ c'est eux quand même, mais nous aussi on doit les cadrer et faire en sorte qu'ils se sentent bien et les reprendre quand il y a besoin, expliquer les choses, toujours. Si ça ne va pas, on doit leur expliquer pourquoi ça ne va pas. Toujours. Et ce n'est pas uniquement à l'alternance du vendredi soir que ça doit se faire. C'est... parce que ça s'est mal passé pendant le repas, il a été repris, on doit expliquer qu'il n'aurait pas du se comporter comme ça, et il doit nous expliquer pourquoi il s'est comporté comme ça et on doit le reprendre. Mais ce n'est pas forcément au formateur référent, c'est la personne avec qui ça s'est passé. Ça n'empêche que le formateur référent, forcément devra être au courant, de toute manière, ce qui est logique, mais je pense que justement nous, qui qu'on soit ici, quoi qu'on fasse, on doit pouvoir reprendre le gamin, quand on juge qu'il n'a pas fait quelque chose dans les normes. Pour moi, c'est normal. Et c'est pour ça que du coup, on contribue à son bien-être, on contribue à son évolution, et le gamin sait qu'il n'aura pas plus de droit envers une personne adulte, parce qu'il est formateur, qu'avec une autre personne qui fait de la compta ou qui passe la serpillière. Il faut qu'on ait quelque part... il faut qu'on ait de la part de chaque gamin ici le même respect de sa part. Il ne doit pas y avoir deux poids, deux mesures. Parce qu'il y a un côté formateur, parce qu'il y a un côté autre personnel, non, lui, le gamin, doit nous mettre dans le bloc du personnel, point final. Alors après il fait la différence, parce qu'il a des soucis personnels, parce que c'est difficile dans telle ou telle matière, il fait la différence, parce qu'il va changer de chambre, il fait la différence, tu vois. Mais au départ, il a juste des adultes, ici, qu'il doit respecter de la même façon. Et nous aussi, en tant qu'adulte, on doit respecter chaque

élève de la même façon. Peu importe son niveau, son niveau social, intellectuel, sa couleur de peau, son... tu vois un gamin, dans sa classe, on va le respecter de la même façon, même si on s'est pris la tête avec untel, même si avec celui-là ça se passe pas bien depuis plusieurs mois, peu importe, faut pas lui en tenir rigueur, faut pas avoir de griefs contre lui, avec lui, sinon ça ne va jamais guérir, on est l'adulte, on doit justement donner l'exemple, et si ça s'est mal passé avec lui, on lui a expliqué les choses, notre ressenti, maintenant on tourne la page, et on continue à faire sorte que ça aille bien, donc on va lui parler correctement. On va lui dire, les s'il-te-plaît, les mercis, les bonjours, parce que c'est ce qu'on demande également, mais faut pas, parce qu'on s'est pris la tête avec lui un jour, le lendemain, peu importe, on tourne la page et on recommence à zéro quoi.

Christelle : Tu parles de cette exigence... que devrait avoir les salariés envers eux...

Ariane : Ouais... ça je pense que... je pense que... enfin je ne sais pas comment ça se passe, moi, partout, moi je ne vais pas dans les cours, je ne suis pas tout le monde non plus, les études et autre, mais... je n'ai pas l'impression qu'il y ait des différences, que les formateurs, ou le personnel en général, fassent des différences aussi entre les... j'espère. Moi je n'ai pas ce ressenti-là. J'espère en tous les cas. Il y a certainement eu à une époque. Peut-être. Au jour d'aujourd'hui, je n'ai pas ce sentiment-là. Je pense qu'on arrive à parler d'un gamin, quelque soit le gamin, sa classe, avec les mêmes exigences, je trouve. C'est vrai que quand je dis « on n'est pas exigeant », quand je parlais d'exigence, on exige d'un gamin qu'il fasse tout son travail, qu'il le rende en temps et en heure, que ce soit propre un minimum, que ce soit écrit correctement un minimum, quand je parlais d'exigence, je trouvais que c'était parfois entre nous aussi. Entre nous, on n'a pas forcément le respect. Tu vois ? Et ça, ça me dérange dans le sens où, on a toujours la bonne parole, quand il s'agit de dire à un gamin comment il doit se comporter, mais dès qu'il s'agit de respecter ses collègues, on n'a pas forcément, on le met pas en pratique. Et ça, ça m'a beaucoup dérangé par rapport à mon poste si tu veux.

Christelle : Ah oui ?

Ariane : Ah oui. Ça m'a énormément dérangé, au tout début que j'étais là, un peu moins maintenant. Maintenant, depuis le temps que je suis là, ils me connaissent, ils savent que je vais faire les gros yeux et tout ça. Et puis, ils ont fini par comprendre pour certains, mais j'ai... tu vois, quand je disais tout à l'heure, qu'il y avait deux sortes de professeurs on va dire, ceux qui sont dans le public, ceux qui sont dans le privé, avec le professionnel et pas les autres, et bien j'ai trouvé que ça faisait ça ici. Tu avais les formateurs et tu avais le personnel, le petit personnel, et je trouvais que certains membres des formateurs, on va dire, avaient la grosse tête. Tu vois ? N'avaient pas forcément de respect. Parce qu'il y a la secrétaire, parce qu'il y a moi, parce qu'il y a la cuisinière, tu vois, et ça, ça m'a dérangé un bout de temps. Moi, je trouve que quelque soit le travail que l'on fait ici, il doit être respecté, de la même nature. On est payé pour faire un travail, ce travail-là s'il existe dans cette entreprise, c'est qu'il y en a besoin, donc effectivement, il doit être respecté au même titre qu'un formateur, qui va corriger des copies, ou préparer un devoir pour les élèves. Son travail n'est pas plus valorisant que celui qui fait à manger, que la personne qui fait le ménage. Parce que si la personne qui fait à manger pendant quinze jours elle est absente, ça va embêter tout le monde. Moi, si je vais pas être là pendant quinze jours, ça va embêter aussi. Donc ça veut dire qu'on est tous là pour des bonnes raisons. Pour les mêmes raisons. On travaille en

équipe, on doit travailler en équipe, on doit pouvoir travailler en équipe. Et on doit pouvoir se respecter quelque soit la mission pour laquelle on est payé. Et si on n'est pas capable de faire passer ce message-là aux élèves, eux ils vont ressentir. Si entre nous, les élèves – ils le sentent – s'ils sentent qu'il y a des tensions dans l'équipe, parce que deux personnes ne peuvent pas se supporter pour X raisons, ils vont le sentir. Et s'il y a une faille, ils vont se mettre dedans. Et du coup, ils ne vont pas être bien, ils le sentent. Enfin, moi j'ai vu ça, plusieurs fois, ils sentent les tensions qui peut y avoir entre nous. [Sonnerie du téléphone d'Ariane] Merde, faut que je décroche ! Attends je vais lui dire qu'on est...

Ariane : Oui Hector ?... Oui, si, un petit peu... Mais ce n'est pas grave. Vas-y je t'écoute !... Oh ce n'est pas grave, je vais être là.... Oui, je vais être là, je reste au conseil ce soir... Ouais... Hein ? Mais c'est le conseil de rentrée scolaire, c'est comme tous les ans... Là parce que je suis avec mon ancienne collègue, là et on est en train de discuter un petit peu... Et en plus elle nous enregistre là (rires) Elle nous enregistre en plus !... Oui, tu as quatre internes en moins... des quatrièmes... Ouais... ah oui, et bien ça aussi, ça t'en fait sept en moins... Et bien Océane, Sybille et Sandy ouais, enfin Océane... Amandine... Oh et bien je ne sais pas, elles n'ont pas l'air plus dépitées que ça... ouais, ouais... non, ça va... bon je te dis à tout à l'heure...

Christelle : Ah c'est Hector...

Ariane : Oui, tu veux que je te le passe ?

Christelle : Non, ça va aller, je vais l'appeler cette semaine pour passer le voir je pense...

Ariane : Ok, bon il a raccroché. Bon ça c'est mon binôme aussi, pareil, on se complète, c'est celui que j'attendais quelque part. Avec Hector, c'est formidable, on arrive à travailler intelligemment tous les deux. Je n'ai jamais connu ça ici. Jamais ! Jamais...

Christelle : Ah oui ?

Ariane : Jamais ! Lui, il a compris qu'on devait parler de la même manière, le même langage auprès des élèves. Tu vois, si moi je dis non pour un truc, il faut qu'il dise non. Si je dis non, il faut que ce soit intelligent ce non, il faut qu'on discute, il faut qu'il me donne son envie, il ne faut pas que je sois fermée, il ne faut pas qu'il soit fermé. Faut qu'on ait un vrai échange et qu'on arrive à trancher, et bien toujours pareil, pour les élèves, pour le bien-être des élèves, quoi. Tu vois, et c'est le seul pour l'instant qui a compris ça. Et c'est formidable, et tu vois, du coup, on a des gamins... bon il y en a toujours qui font les cons et qui sont renvoyés... mais c'est le jeu aussi, c'est le jeu de l'adolescence on va dire, ça arrive une fois, ils ont perdu, ils ont perdu ! A eux, de ne pas recommencer. Mais, si je vais avoir non, ils vont aller voir Hector qui va dire non aussi. Alors, effectivement on communique hein ! On n'est pas idiot non plus ! « Tu vas certainement voir untel qui m'a demandé un truc, voilà moi ce que je lui ai dit », ça marche, c'est pareil, tu vois. Rien que les changements de chambre, je lui demande. Est-ce que tu... j'ai des gamins qui me demandent à changer de chambre, je ne le fais jamais bêtement, je demande à Hector « Tiens j'ai Untel qui m'a demandé, est-ce que tu trouves que c'est bien de le mettre avec Untel ou Untel? » Oh il me dit, car c'est quand même lui qui vit là-bas le soir et la nuit, donc c'est quand même lui pour que ce soit correct, confortable, et bien il me dit ce n'est pas possible, je préfères que... et ainsi de suite,

quoi. Donc on contribue aussi, mais Hector aussi il contribue aussi au travail qu'on fait tous les deux avec les internes, c'est beaucoup de travail les internes, ça a l'air de rien comme ça, mais de placer les gamins dans des chambres, mais je ne le fais jamais au hasard. Ça prend vachement de temps ! Et il faut qu'ils comprennent aussi que les gamins, c'est donnant-donnant. « Ok, toi tu as demandé avec Untel, moi, ça ne me dérange pas, mais attention, je m'en rappellerais de ta demande et fais en sorte que ça se passe bien. » Après, on va pas non plus faire du boudin, parce que ça se passe mal. Ça reste des gamins, ça reste des ados, c'est aussi comme ça qu'ils vont grandir et comprendre les choses. Ils ne peuvent pas, comme je le disais, ils ne sont pas tous, ils ne grandissent pas tous à la même vitesse. Il y en a qui vont être un peu plus pénibles, longtemps. Et d'autres qui vont être calés tout de suite, quoi. Nous, on contribue, Hector et moi, à ça. Et moi je suis persuadée qu'à partir du moment où ils sont bien à l'internat, ils sont bien partout quoi. Ce n'est pas pour ça qu'ils vont aimer les maths du jour au lendemain, certainement pas...

Christelle : Mais ils aimeront l'internat...

Ariane : Mais ils aimeront l'internat et ils en auront un bon souvenir. Tu sais que j'ai discuté avec mon gamin... avec mon fils l'autre fois, parce que du coup il a été interne aussi une fois, enfin il avait dix-huit ans, c'est largement temps à dix-huit ans, c'est même déjà tard ! Et, donc forcément il a été très réticent, mais bon il a fait son année quand même et on discutait de ça avec lui l'autre fois, il me disait c'est de la balle, tous les gamins devraient être interne, au moins une fois dans leur vie. Et bien tu vois je suis contente, ça fait six ans qu'il a été interne et bien, il a vingt-quatre ans aujourd'hui, il m'a pourtant dit que je l'avais mis là-bas pour me débarrasser de lui, bon même si c'est dur à digérer, ça fait partie du rôle de maman aussi, mais... quand tu entends six ans plus tard qu'il t'en veux pas, et que finalement il était content que tu l'es inscrit à l'internat, ouf, tu as gagné un truc quoi. C'est ça aussi quoi. Il y a du travail à faire avec les gamins. C'est riche et épuisant ! Oui...

Christelle : ça épuise...

Ariane : Ah ça épuise... (rires) ah oui, ça épuise bien sur ! Eux, ils ne se rendent pas compte, mais, voilà, ils ont quatorze ans, ils partent, ils ont dix-huit, vingt ans, nous chaque année, voilà, encore une charge chaque année ! (rires) C'est vrai, mais c'est riche, quoi. Et puis on n'a jamais les mêmes gamins. Et puis, il y en a toujours qui sont bien quand même.

Christelle : Tu disais que ça faisait quinze ans ? Treize ans que tu étais en maison familiale ?

Ariane : Oui.

Christelle : Comment ça a évolué ? Comment ton poste ou tes missions ont changé en l'espace de treize ans ?

Ariane : ça a changé en l'espace de treize ans, déjà, je suis arrivée ici, je faisais quatre heures par jour, j'étais à mi-temps. Donc, vingt heures par semaine. Je faisais deux heures le matin, deux heures l'après-midi. Donc, je côtoyais pas du tout les élèves. A l'époque, l'internat était là-haut, dans l'ancien bâtiment. Et la mise en place des élèves,

ce n'était pas moi qui gérait ça du tout. Donc, moi je venais juste pour faire quatre heures de ménage, et du repassage. C'est tout. Et je ne cherchais pas plus. Bon, je ne connaissais pas du tout les maisons familiales, le système tout ça, je ne connaissais rien. J'arrivais juste, parce que j'étais en congé parental, j'avais ma fille qui était toute petite et qui n'avait pas encore commencé l'école et ça me faisait un pied dans le monde du travail, parce que je ne voulais pas reprendre où j'étais avant, donc ça me donnait un petit peu de temps à la maison pour continuer à élever ma fille et les deux autres, et en même temps, au moins, j'étais présente... je reprenais une activité professionnelle. Et puis moi, la collectivité, c'était quelque chose que j'aimais bien, donc j'étais contente d'arriver là. Et donc, je ne côtoyais pas du tout les élèves, et petit à petit, c'est moi qui ait demandé à avoir des activités avec les élèves. A l'époque, c'était M.C. qui était directrice. Tout simplement, parce que le rôle de femme de ménage, c'est toujours péjoratif, hein, on a beau faire, je pense que ça restera pour beaucoup encore et pour longtemps péjoratif, et du coup tu n'as pas de respect, tu as très peu de respect. Non seulement, tu en as très peu de la part de tes collègues, mais tu en as encore moins de la part des élèves. Et, moi je le vivais mal ça, dans le sens où... j'avais envie qu'ils me découvrent non pas comme une femme de ménage, mais comme un être humain déjà pour commencer. Et du coup, j'avais demandé à M. de prendre un service le vendredi soir. Donc, chose demandée, chose donnée, j'ai commencé à faire les services au sous-sol. Alors, j'ai pris cher, parce que moi le monde de l'adolescence je ne connaissais pas, comment leur parler, comment les approcher, comment se comporter avec eux, je ne connaissais pas, c'est quelque chose qui s'apprend au quotidien, et qui ne se fait pas du jour au lendemain quoi. Il y a une approche. Faut pas oublier qu'ils sont toujours plus forts que toi au départ. Et après c'est toi qui est forte, mais il faut que tu apprennes, et ils ne te donnent pas beaucoup de temps pour apprendre. Donc j'ai pris cher, je me suis pris des vents, des gros vents avec les élèves, des prises de tête avec les élèves, c'était très très dur pendant quelque temps. Et puis, petit à petit, je me suis aussi adoucie, parce qu'il fallait que j'en passe par là, parce qu'il fallait que je m'adoucisse aussi, que j'apprenne à parler d'une autre façon, gentiment, posémain... posément, articuler peut-être, faire des phrases, tout ce truc là, qu'on oublie finalement parce qu'on a été ado et puis on est devenu adulte et on était enfant et puis voilà. Et auquel on ne pense plus ! Donc petit à petit, ça c'est mieux passé et j'ai commencé à avoir un peu plus d'heures. Donc je suis passée de cinquante à soixante-dix pour cent, soixante-quinze pour cent, et puis un jour, on a eu un nouvel internat. Et donc là, il a fallu trouver... et bien c'était J.P. qui était là à l'époque.. je crois, non, M. peut-être, je ne sais plus, l'un ou l'autre, et donc il a fallu trouver un fonctionnement autre que celui qu'on avait pour l'ancien internat. Donc, il a fallu qu'on mette en place l'accueil des élèves, ce que je voulais aussi, c'était les obliger à apporter des draps. Ça paraît con comme ça, mais quand ils étaient là-haut, il n'y avait aucune surveillance, aucune... comment on va dire, aucun... ils apportaient un drap, ils le mettaient, ils n'apportaient pas de draps, ils n'en mettaient pas de la semaine. Il n'y avait aucune exigence quoi. Rien n'était contrôlé on va dire. Donc, il a fallu qu'on mette quelque chose en place. L'accueil s'est fait le lundi matin. Alors, je ne sais plus si c'était tout à fait ça dès le départ, je suis sûre qu'on a du galérer un petit peu pour trouver le bon fonctionnement. Parce que c'est pareil, les formateurs et la direction vont déjà prendre position sur comment on doit fonctionner même si ce n'est pas eux qui vont faire le truc, même si ce n'est pas eux les couillons dans l'histoire, ils imposent un fonctionnement, voilà. Même s'ils se trompent, ils vont quand même imposer un fonctionnement. Ça va durer une année scolaire et après on va le modifier parce que justement ils se sont rendus compte qu'ils se sont trompés. Mais pendant un an, on galère quand même quoi. Ça, c'est aussi le défaut des maisons familiales, où la parole

des formateurs et de la direction, elle est quand même plus forte que celle des autres. Et du coup, progressivement, on a mis le fonctionnement du lundi matin, où moi j'accueille les élèves. Alors, c'est pareil, j'ai pris cher au départ, houhou, c'est pas simple, les faire passer deux par deux, leur imposer des chambres, faire en sorte qu'ils restent dans les chambres et tout ça, ça a été très compliqué, et c'est compliqué aussi, dans le sens où l'animateur doit respecter ça. Et quand l'animateur ne respecte pas, tu peux toujours chanter. Tu peux chanter. Ils n'en ont rien à faire. Et c'est là où justement grâce à Hector où il fonctionne comme moi, on a réussi à fonctionner, je le dis vraiment, intelligemment tous les deux. Et là, ils ne changent plus de chambre quand ils en ont envie. Ce que j'ai mis en place, c'est vous me faites un petit mot, avec votre nom, votre prénom, votre classe, vous me le donnez le jeudi soir ou à Hector, et en fonction de ce que vous avez... de vos demandes, on fait ou on ne fait pas. Mais si je ne fais pas, ce n'est pas parce que je ne veux pas, mais parce que c'est bien d'être avec Untel, ça ne va pas dans votre... ça ne va pas vous avantager. Et je leur explique toujours. Quand je ne peux pas, je leur explique toujours pourquoi je ne peux pas. Donc, voilà. J'ai cette mission-là. Et j'aime bien. J'aime bien justement ce fonctionnement de l'internat qu'on a mis en place, qui fonctionne très très bien du coup. Où les élèves ont compris que c'était important aussi de respecter ce que l'on mettait en place, qu'on était pour leur sécurité, car je leur ai expliqué que si on sait qu'ils sont dans la chambre dix et que deux nuits plus tard, ils ont décidé d'aller dans la chambre dix-sept et qu'on n'est pas prévenu et qu'il y a un incendie, et bien on n'ira pas les chercher, parce qu'on ne sait pas. Parce qu'à la base ce n'est pas leur chambre. Je leur dis ça et je le redis aussi devant les parents, à la rentrée scolaire quand j'accueille tout le monde, tous les internes avec les parents, je leur explique tout ça, et aussi pourquoi j'exige des draps, parce que c'est une collectivité, parce qu'il y a la gale aussi qui se promène parfois, même si la gale ce n'est pas que sur les gens sales, elle se promène quand même partout, et que... c'est une collectivité en alternance, et qu'il y a beaucoup de passage et que le mieux c'est toujours d'avoir ses draps propres, ici. Donc ça marche bien. Ça marche bien. Je trouve qu'on a réussi à faire du bon boulot quand même. Ça a pris des années, ça, il faut être honnête, ça prend beaucoup de temps. Ça prend beaucoup de temps, parce qu'on n'est pas formateur, et que, même si on est intégré, intégré à l'équipe, je trouve qu'on n'est pas intégré pour tout quand même. On n'est pas forcément intégré pour la parole tout à fait quand même, je trouve. Ça reste encore difficile à ce niveau-là. Il y a encore du travail à faire. Je pense que, nous, on a cette chance ici de manger tous ensemble, d'assister aux réunions tous ensemble, de pouvoir donner son avis malgré tout. Je ne sais pas comment ça se passe dans les maisons où ça n'existe pas, je pense que ça ne doit pas forcément être très agréable, et que du coup, ils doivent être isolés. Forcément. Parce qu'on a besoin de vivre la vie ici au quotidien, on travaille ici, on passe quand même beaucoup plus de temps ici que chez nous quelque part, et on doit être au courant un minimum, ce n'est pas de la curiosité, c'est pour savoir comment fonctionner. Et du coup, on a besoin, tous les membres du personnel, de côtoyer l'équipe, dans sa totalité, pour justement, comme je disais tout à l'heure, ne pas faire de bourde, savoir comment faire, comment ne pas faire, quoi ne.. comment éviter les erreurs, et si on était justement mis de côté, on ne saurait pas tout ça. Et du coup, je pense que pour se sentir bien dans son travail, on a besoin d'être intégré dans sa totalité à l'équipe, je pense. Sinon, ça ne peut pas bien fonctionner. Sinon, tu vas au boulot bêtement, et tu fais ton travail comme un imbécile. Alors qu'en fait, même si moi effectivement, je fais un travail, où je vais faire du ménage pour la plupart, on a besoin de réfléchir quand même. Sinon, je ne vois pas l'intérêt d'aller bosser. Aller bosser comme un imbécile, je ne vois pas l'intérêt. Parce

qu'on passe quand même pas mal d'années au boulot. C'est quand même toute sa vie. Donc, il faut s'y sentir bien.

Christelle : Alors qu'est-ce que tu penses de la boutade « du petit personnel » ?

Ariane : Non, alors aujourd'hui, je sais que c'est juste, quand tu dis une boutade, c'est pas sincère, c'est pas dévalorisant. Mais il y a quand même ce petit côté où malgré tout, on a encore du mal à intégrer ce petit personnel dans certains moments de décision. Dans certaines prises de décision. Parce que tout simplement, l'équipe pédagogique, et bien quand on dit l'équipe pédagogique, on a tout dit quoi. Et du coup, quand on dit équipe pédagogique, c'est-à-dire que elle, elle a le savoir, aussi. Et qu'elle est capable de prendre les bonnes décisions. Et que du coup, même si toi, ton avis il est différent, on va pas forcément l'écouter ton avis, parce que tu fais partie du petit personnel. Et qui dit personnel, dit en général les gens qui n'ont pas fait d'études, en tous les cas, n'ont pas forcément le bac, et en tous les cas, n'ont pas leur niveau à eux, et à cause de ça, on te le fait bien comprendre parfois. Donc c'est là où effectivement, le côté petit personnel est encore présent. Même si comme je te disais ce n'est pas quotidien, ce n'est pas tout le temps. On est intégré à l'équipe quand même, dans certains domaines, on sait que... moi je vais plus garder un côté positif où je sais que malgré tout, même si je fais partie du petit personnel, je sais que je contribue à l'évolution des gamins. Je préfère garder ce côté positif du côté péjoratif du petit personnel, parce que je ne fais pas que partie du petit personnel, je contribue quand même à l'évolution des gamins. Voilà, je préfère laisser sur cette note-là, et puis tant pis pour les gros cons, qui s'imaginent que je ne sers à rien, je les emmerde ! (rires) Désolée... Bon ce n'est pas grave !

Christelle : Et bien on aura compris !

Ariane : C'est toi qui vois, c'est toi qui vois. Mais c'est clair qu'au jour d'aujourd'hui, même si je m'ennuie quand même, je te l'avais dit au téléphone, je m'ennuie quand même dans mon boulot, parce que j'aimerais avoir peut-être... peut-être une reconnaissance, je ne sais pas. Peut-être que c'est ça qui me manque aujourd'hui. Reconnaissance d'utilité, je pense. Tu vois ? C'est ça. Alors que peut-être je l'ai déjà et c'est moi qui suis exigeante parce qu'on ne me l'a pas dit si tu veux. Mais peut-être que je l'ai quand même, et je ne m'en rends pas forcément compte, je l'ai peut-être. Mais du fait, effectivement, que, je voudrais plus faire partie de... projets. Être intégrée dans certains projets, si tu veux. Mais, forcément, je ne serais pas intégrée dans des projets, c'est aussi à moi d'échanger, d'évoluer, et de prendre peut-être le taureau par les cornes, je sais ça. Sauf qu'effectivement, je me dis que je n'ai pas le courage, quoi. Je n'ai pas le courage. J'aimerais que ça se fasse, mais d'une autre façon.

Christelle : Comment ?

Ariane : Et bien en me le proposant tout simplement. Et je sais que ça ne se fera jamais, ce n'est pas possible, faut être lucide et logique.

Christelle : Et tu penses à quel type de projet ?

Ariane : Je ne sais pas, peut-être... Je ne sais pas... peut-être des projets que eux mettent en place, qu'ils vont imaginer, et que moi je me greffe dessus ! Pour les aider à concrétiser, mais quel type de projet, je ne sais pas pour l'instant... Ça pourrait peut-être

être sur des visites, voilà. Sur tout le côté pédagogique, ils ont des visites peut-être à caler, ce serait bien s'ils allaient visiter un truc ou un autre, et bien peut-être du coup les trouver, faire tout ce travail-là, qu'ils n'ont pas forcément le temps en plus de faire, peut-être... et du coup... peut-être aussi de leur proposer des questionnaires, des choses comme ça, sur justement les visites, les choses comme ça quoi. Mais je sais que ça ne sera jamais fait parce que... parce que j'ai un statut ici qui m'en empêche ! Et que tant que j'aurais ce statut-là, je ne pourrais pas faire autre chose, si tu veux. Mais je le sais, hein ! (rires) Si tu veux j'ai tellement peur de ne pas arriver au bout du truc, que ça m'empêche de commencer.. ouais... c'est terrible, hein ?

Christelle : Ils sont où les freins ? Les barrières, tu les vois où ?

Ariane : ... je me lasse très vite. Donc il faut que ce soit intéressant tout de suite. Si ça prend trop de temps, je vais lâcher le truc. Je pense que moi, j'ai besoin qu'on me botte les fesses, même à l'âge-là tu vois, j'ai besoin qu'on me botte les fesses. Je ne vais pas me les botter toute seule, je vais lâcher le truc. Ça va me saouler. Et du coup, c'est mort, c'est foutu.

Christelle : Qu'est-ce qui est foutu ?

Ariane : Et bien je n'irais pas au bout du truc.

Christelle : Et donc ?

Ariane : Et bien si je ne vais pas au bout du truc, ce n'est pas la peine de commencer... Et donc je reste comme ça. C'est terrible, hein ! (rires) C'est aussi pour ça tu vois, que ça ne peut que mieux marcher maintenant ! Ça ne peut que évoluer ! Je sais, hein. J'ai toujours cherché ce que je voulais faire d'intéressant, et je n'ai jamais trouvé en fait.

Christelle : Ah oui ?

Ariane : Ouais, je n'ai jamais trouvé. J'ai peur de me lasser en fait. Je pense que c'est ça, ouais. Je fais le truc, hein, mécaniquement en fait. Et puis, voilà quoi. Mais quoi faire qui m'intéresserait sur du long terme ? Tu sais, il ne faut pas se lasser, je ne sais pas si ça existe. Je ne sais pas si ça existe. Je pense qu'au bout d'un moment, on est tous plus au moins blasé de ce que l'on fait, et que du coup, on cherche parfois à changer. Mais changer pour faire quoi ? Et après quand tu vois la conjoncture actuelle, où c'est compliqué de se caser... jeune c'est compliqué, alors maintenant à mon âge... C'est encore plus compliqué, tu n'as pas d'expériences, tu es foutu, hein, tu n'as pas de diplôme, tu es morte ! (rires)

Christelle : Tu estimes ne pas avoir d'expérience ?

Ariane : ça dépend de ce que je voudrais faire ! Comme je ne sais pas ce qui me plairait vraiment... donc là, justement je n'ai pas d'expérience. C'est ça quoi. Démarrer... démarrer au point zéro, je n'en ai pas envie. C'est compliqué, quand tu arrives à un âge, c'est compliqué, s'intégrer à une équipe, un fonctionnement, plaire quelque part aussi. C'est bien quand tu es jeune, parce que je l'ai fait plusieurs fois, je n'ai pas toujours travaillé ici, donc je l'ai fait plusieurs fois, je pense qu'il y a un âge pour tout aussi, il y a un moment où tu n'as plus envie non plus de... tu n'as plus envie de te forcer quoi. C'est

bon quoi. Il aurait fallu que je m'occupe de ça plus tôt que ça quoi... Mais là, si tu veux, ce n'est pas que j'aime pas ce que je fais, il y a une partie de ce je fais que je n'aime pas, quand il s'agit de... comme je te dis, je préfère garder le positif, dans le sens où malgré tout, l'essentiel c'est que je contribue à l'avenir de ces gamins-là, quand même. Donc, je ne fais pas ça pour rien, quoi. Il y a juste un petit truc qui fait que je m'ennuie quoi. Voilà. J'ai ça. Pas tout le temps, mais il y a des fois oui. C'est répétitif. Mais comme tous les boulots quoi. Il y a forcément dans tous les boulots un côté positif et un côté négatif quoi. Mais je pense qu'avec des gamins, on peut faire plein de choses, et du coup, moi je pourrais y contribuer mais ce n'est pas ce que je fais. Quelque part c'est une frustration. Peut-être. Je suis sûre qu'il y a plein de choses à faire avec eux... Sûrement...

Christelle : ...

Ariane : ...

Christelle : Tu veux arrêter là ?

Ariane : ça marche.

Les jours suivants, j'ai pu croiser Ariane, mais nous n'avons pas eu l'opportunité de discuter à nouveau ensemble.

Annexe n°5 : Samuel

Entretien avec Samuel, formateur à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes.

Au moment où je demande à Samuel, alors qu'il se trouve à son bureau, s'il serait intéressé de faire l'entretien avec moi, il accepte tout de suite. Nous avons convenu de le réaliser le lendemain matin, un mardi, à la MFR.

Ayant déjà réalisé deux entretiens dans une petite salle de cours de l'ancien bâtiment de la MFR, je lui ai proposé de s'y installer et de prendre place au même endroit inchangé depuis la veille et mon entretien avec Ariane, c'est-à-dire deux chaises légèrement de profil, sur le même côté d'une table.

Christelle : Entretien du 4 octobre avec Samuel. Et pour commencer, moi, je vais m'appuyer sur le slogan des maisons familiales qui est « réussir autrement », et j'aimerais savoir, selon toi de quoi ça parle ?

Samuel : Le slogan ? Wow, ah oui c'est ouvert comme question ! Mon idée, bon, de la philosophie maison familiale avec le « réussir autrement » vient du fait que, un, à titre personnel, je n'ai jamais été copain avec l'école. Je crois que c'est important. Je n'ai jamais été copain avec l'école, tout simplement parce que je n'ai jamais accepté qu'on m'impose d'apprendre certains éléments sans que je comprenne le pourquoi. Je crois que le « réussir autrement » vient de là, notamment. C'est comprendre qu'on peut apprendre beaucoup de choses, beaucoup d'éléments qui vont nous servir dans la vie de tous les jours, dans la vie professionnelle, dans son environnement personnel, d'une manière autre que par le savoir académique que l'on peut retrouver dans un système éducatif plus traditionnel. L'idée, c'est plutôt de se dire qu'effectivement on a des impératifs, dus aux formations que nos jeunes peuvent suivre, des référentiels, où là, ils ont des savoirs, des savoirs-faire, principalement qui sont déclinés dans ces fameux référentiels et que l'on peut apprendre de manière autre, à les gérer, à se les accaparer. Je pense que... apprendre c'est bien... par cœur, réciter... mais si n'intègre pas, au fond de soi-même, le pourquoi et le comment on apprend, et ce qu'on apprend, à quoi ça va nous servir aussi, dans la vie de tous les jours, en dehors même du métier, je crois que ça ne sert à pas grand-chose. C'est du remplissage de cerveau pour pas... pas utile. Donc réussir autrement, je crois que c'est obliger les jeunes à se créer une réflexion, on parle de jeunes, mais on parle aussi de moins jeunes, adultes, à eux-même aussi de se remettre en question en même temps, créer une propre réflexion, avant tout, créer de l'intérêt, c'est aller chercher le savoir dans l'environnement, et non aller le chercher auprès du formateur. On peut prendre plein d'exemples, mais notamment, si on s'arrête au savoir-être, ce que l'on appelle le savoir comportemental, pourquoi on impose aux gens à bien se tenir en cours, si ce n'est que parce qu'il y en a un qui l'a décidé. On peut très bien vivre en se tenant mal, ce n'est pas gênant, mais après si le jeune intègre que le fait de bien se tenir en cours va l'aider à se projeter dans son environnement personnel, l'aider à se projeter dans son environnement professionnel, et que cette situation, il va pouvoir la retranscrire, et il va pouvoir s'insérer socialement, beaucoup plus facilement, ça va lui apporter beaucoup d'éléments. Donc l'apprentissage par le autrement vient par l'apprentissage environnemental, avant même d'être un apprentissage au sein même du centre de formation. Le centre de formation, je crois, il est plutôt là pour contextualiser les apprentissages, les re-formaliser, et leur donner une structure. Un cadre. A nous, je

crois, en tant que moniteur, ou formateur, je préfère le mot de moniteur d'ailleurs, nous sommes là pour accompagner, un, les jeunes, non pas pour transmettre. Alors, si ce n'est transmettre, pourquoi pas, mais en tant qu'outil. C'est-à-dire que le jeune nous utilise en tant qu'outil pour apprendre. Et non pas comme source de savoir. C'est ce qui permet d'amener une certaine crédibilité. Donc, je suis désolé, l'entretien n'est pas très structuré, mais bon... après c'est peut-être plus que ça... autrement, autrement... et bien oui, autrement, c'est les formateurs, quel qu'il soit, c'est le personnel de la maison familiale, quel qu'il soit, je pense que les jeunes apprennent aussi, et acceptent d'apprendre quand ils sont compris qu'on était un ensemble, dans notre société, et que nous-même, nous faisons partie de cette société, et on n'est pas des entités supérieures autres, apprennent au secrétariat, quand les jeunes passent au secrétariat, ils apprennent. Notamment, à se présenter, à dire bonjour, à dire au revoir, ça c'est le côté sociétal, apprennent auprès de la maîtresse de maison, des différentes personnes, à se tenir, à respecter autrui, et quand je dis autrui, c'est adultes et autres jeunes, et qu'ils arrivent à retranscrire ça dans la vie de tous les jours. Et on le voit, notamment dans le retour avec les familles. Les familles te disent : « ah, notre jeune évolue, progresse à la maison! », et je crois que c'est ça le plus important, avant même le contenu de formation. Je crois que l'idée c'est de vraiment partir du fait que réussir autrement s'appuie sur un élément qui est la finalité d'une formation. La finalité d'une formation, ce n'est pas forcément maîtriser, alors il y a maîtriser les techniques professionnelles, de maîtriser des matières générales, la finalité d'une formation c'est bien l'insertion socio-professionnelle. S'insérer dans une société et s'y épanouir. A différents niveaux, mais chacun y trouve son propre niveau. Que ce soit en passant par une formation X ou Y, l'utilité c'est bien s'insérer socialement. Qu'un jeune fasse une formation cuisine, mais que derrière, il est mécano ou je ne sais pas trop quoi, qu'il est passé par cette formation-là et qu'il a appris, lui, à se gérer, à apprendre, appris à apprendre c'est important, c'est réussi quoi. Ce n'est pas le taux d'insertion dans le métier qui est important, c'est le taux d'insertion de manière générale, et qu'il n'y ait pas de rupture avec la société conventionnelle. Ce qu'on entend par société conventionnelle. Après, le réussir autrement, oui, c'est s'appuyer sur les compétences de nos collègues, s'appuyer sur les compétences des maîtres de stage, d'apprentissage, éventuellement administrateurs, quand ils ont la possibilité, on reste sur le réseau identitaire des maisons familiales, mais je crois que ça a une importance réelle, on le voit quand un jeune croise un administrateur et qu'ils nous font une remarque, une réflexion, échangent avec eux, ils ont une certaine écoute, autre, qui se crée, on le voit bien dans leur positionnement, tout simplement, face à eux. Donc, je crois que ce réussir autrement, il est important de ne pas le perdre, de ne pas dériver et de ne pas repartir vers... à cause du côté administratif, ce qui peut nous être imposé par les institutions, à repartir vers un système éducatif classique, et s'appuyer, ça c'est la facilité, j'ai un cours à passer, je dois faire mon cours, et voilà. Alors que l'objectif n'est pas là. On peut repartir sur le terrain, et à l'origine c'est bien on apprend sur le terrain et on retranscrit en maison familiale ce que l'on a appris, on lui met des mots, on lui met des formes derrière quoi. Notre enjeu il est là, dans le réussir autrement. Après... j'ai l'impression de tourner un peu rond...

Christelle: Non, non... Il y aurait une dérive possible ? C'est ce que tu as...

Samuel : Et bien la dérive possible... Oui, pour moi il y a une dérive possible. C'est-à-dire que la dérive est... je crois... la dérive que l'on peut avoir c'est la dérive institutionnelle. C'est-à-dire que, effectivement, institutionnellement, pour réussir

autrement, on doit s'appuyer en maison familiale sur du PE⁹⁰, s'appuyer sur différents éléments, des outils, qui sont très pratiques, mais le danger, c'est de tomber dans la routine de ces outils. Le danger, tomber dans la routine de ces outils, tout simplement, chaque jeune est différent, chaque groupe est différent, et quand, dans un groupe-classe complet on utilise le même outil pour tout le monde, ça ne correspond peut-être pas à tout le monde. Et on sait très bien qu'il y a des jeunes qui vont se retrouver très fortement dans le fait d'aller sur le terrain et d'apprendre sur le terrain, parce que là ils ont le sentiment de ne plus être à l'école, avec E majuscule, et d'autres ont encore besoin de se rassurer parce qu'ils ont été formatés pendant des années avec le système scolaire, et intégrer qu'ils peuvent apprendre autrement, qu'ils le peuvent. Ça ce n'est pas forcément intégrer au départ quoi. Et je crois que le premier boulot, il est là au départ. Alors, la dérive, c'est de dire, oui, on a des outils, on se doit de les utiliser systématiquement. Le systématique, je crois qu'il faut qu'on est une certaine liberté pédagogique, pour ne pas utiliser le même outil, pour chaque jeune, dans un même groupe-classe. Accepter que chaque jeune ne va pas apprendre différemment quoi. Si un jeune ne remplit pas, ou ne rend pas son travail, qu'on lui a demandé de faire en alternance, la question est peut-être à se demander pourquoi, qu'est-ce qui a fait qu'il n'en a pas été capable, quels sont les critères de réussite que, nous, on a mis à ce jeune, est-ce qu'il n'est pas capable de retranscrire, parce que souvent c'est de la retranscription écrite... si le jeune a des difficultés sur la retranscription écrite, est-ce qu'il n'est pas capable de le retranscrire autrement. Et là, le réussir autrement, il est peut-être là, de manière orale par exemple. Quel a été nous, notre objectif, après. Si le jeune est capable de retranscrire, de manière orale, des connaissances, est-ce que ça, ça ne peut pas être valorisé. Aujourd'hui, on valorise un peu trop, et c'est là le problème des outils justement, l'écrit. Et le réussir autrement, ce n'est pas que l'écrit. Moi, je ne crois pas en tout cas. Donc, c'est savoir s'adapter à ce niveau-là, et ça souvent ça m'interroge quoi. Moi, je sais que dans ma propre méthode, je ne travaille pas qu'à l'écrit, mais je note aussi la retranscription orale de manière informelle, et les jeunes le savent. Sur des matières de technologie, j'évalue aussi une manière orale. C'est-à-dire que certains ont une note orale et certains une note écrite. Et ils l'acceptent, à partir du moment où c'est expliqué au départ, ils l'acceptent. Et le groupe accepte réellement, quoi. Je crois que c'est ça le plus important, ce qui n'empêche que le côté... je reviens toujours sur le côté administratif, les jeunes sont évalués à la fin de manière formelle, avec l'examen. On se doit de les préparer à ça toutefois, enfin tout de même plutôt, mais ça fait partie de l'insertion sociale. Ils savent que, leur faire comprendre que de toute manière, il y aura peut-être un effort, une manière de faire, qu'ils auront des comptes à rendre de manière écrite. Et ça, c'est la société, ça, on nous la changera pas, directement. Mais je crois que c'est ça qui est le plus important. Ce travail, réussir autrement, j'ai parlé des jeunes, mais je crois qu'il doit se faire aussi auprès de l'équipe... alors quand je dis l'équipe, je parle de l'ensemble de l'équipe, que ce soit pédagogique ou autre, accepter que le jeune peut réussir autrement justement, de manière... différente, et accepter de changer de méthode, de changer nos années, et je crois que nos méthodes ne sont jamais les mêmes d'une année sur l'autre, et on n'a pas de préparation de cours, à passer des heures, c'est... je crois que le bon moniteur-formateur doit s'adapter, et utiliser des outils différents, en fonction des individus qu'il a en face de lui. Après, il y a le côté sociétal. Alors sociétal, professionnel, je pense plutôt. C'est qu'il faut aussi préparer les employeurs à ça, parce qu'eux sont habitués à recevoir soit des stagiaires, soit des apprentis, soit des contrats pro d'une certaine manière, d'autres écoles, où là, il y a un savoir académique qui est transmis, et l'employeur a tendance dire : « Tu vas apprendre à l'école, et tu vas

90 Plan d'Etude : outil pédagogique spécifique des formations alternées en MFR.

appliquer en entreprise ». Et je crois que dans la valorisation de tout le monde, c'est de savoir dès le début expliqué que ce n'est pas nous qui transmettons le savoir, nous sommes l'appui à l'acquisition de savoir. Et l'entreprise, c'est bien le monde où les savoirs professionnels, les savoirs comportementaux, c'est bien là que le jeune est présent en majorité. Et savoir le dire de manière humble que ce n'est pas nous qui apprenons, qui faisons apprendre, c'est bien l'employeur qui est l'élément principal au départ. Et ça marche bien. Moi, je trouve que ça marche bien parce que... alors ça surprend les nouveaux collaborateurs, ça les surprend mais ça les valorise aussi, et à partir du moment où ça valorise, ça les implique. Et ça les implique dans la formation, encore plus loin. Et là, le rôle de tuteur dans l'entreprise, de maître d'apprentissage dans cette formation prend tout son sens, et je crois que le réussir autrement, il est là aussi, on se doit, nous d'être capable d'accompagner les tuteurs, les équipes qui sont autour des tuteurs, à notre pédagogie, et leur faire comprendre que l'acquisition de savoirs ce n'est pas que l'école, quoi. S'il y a une alternance, ce n'est pas pour rien. Sinon, on les mettrait la moitié de l'année à l'école et puis tout le reste en entreprise, en deux temps, quoi. Et non pas X temps découpés, avec les mises en commun et autre quoi. Et qui va faire progresser les jeunes. C'est un ensemble. Des fois, j'y crois vraiment, des fois j'ai l'impression qu'on s'y perd, comme on dit ça fait partie du jeu de se remettre en question, mais surtout sortir du cours tout préparé, surtout pas. Surtout pas... réussir autrement, voilà c'est tous les éléments extérieurs. Pour moi, réussir de manière extérieure, hors de l'école. Nous, on est qu'un catagiteur⁹¹, quoi. Je crois vraiment à cette identité, et je crois que c'était l'essence d'origine des maisons familiales, qui existe encore, sur l'écrit, à l'écrit, mais qui des fois, du fait de la manière dont sont rédigés les référentiels peut-être, institutionnels, donc là ce n'est pas les maisons familiales, il faut qu'on accepte de ne pas tomber dans la facilité éducation nationale, ou de système éducatif plus fermé. Accepter que ce n'est plus la matière qui est importante, c'est la compétence quoi. On dit régulièrement que quelqu'un de compétent, c'est quelqu'un qui est capable d'associer le savoir-faire, le savoir-être et le savoir, et à partir du moment que les trois ne sont pas associés, la personne n'est pas compétente. Et moi, c'est comme ça que je vois un peu les choses, il faut absolument que les trois soient associés et en même temps. Quelqu'un qui sait faire avec les mains, et qui fait de manière mentale n'a pas forcément le savoir-être approprié, à partir de ce moment-là il n'est pas compétent. Il ne sera pas forcément insérable professionnellement. Tout comme quelqu'un qui a le savoir et le savoir-être mais qui ne sait pas utiliser. Et cetera, et cetera, et on peut faire la boucle comme ça, l'important ce n'est pas forcément là. Notre rôle c'est le réussir autrement mais dans les compétences. C'est là-dessus qu'il faut qu'on travaille, qu'on accepte de travailler, et puis c'est ce que l'on attend de nous, dans l'entreprise, c'est que les jeunes soient insérables, et dans le monde familial aussi. On voit bien que les familles ont de plus en plus de complexité, la formation va vite, très vite, parfois trop vite, à nous de peut-être utiliser ces outils de communication qui existent pour que le jeune s'y retrouve et qu'il avance. Bon voilà, j'ai certainement plein d'autres choses à dire mais... réussir autrement oui c'est... et puis il y a certainement d'autres méthodes à inventer. Il ne faut pas qu'on les oublie. Il faut qu'on les trouve, il faut qu'on les cherche, il faut qu'on accepte de s'adapter. Et puis il faut qu'on accepte que d'autres fassent aussi du autrement dans d'autres écoles, on le voit bien. La méthode est copiée, et bien tant mieux. Si ça marche, pourquoi pas. Il faut arrêter de se regarder le nombril et par contre ne pas s'endormir sur ses lauriers, parce que certains vont vite nous dépasser. Ça, j'en suis convaincu. On le voit bien dans certaines écoles, notamment éducation nationale, qui regarde de très près ce que l'on fait, ça j'en suis convaincu. Et de manière efficace.

91 Invention d'un mot-valise, qui peut rassembler les termes agitateur et catalyseur.

Et quand je regarde les nouveaux référentiels de formation qui sont créés, qui sortent actuellement en CAP cuisine, il est complètement en adéquation avec ce que l'on fait nous. En maison familiale. Avec le principe réussir autrement, le plan d'étude, la croisée des compétences, de l'acquisition de connaissances, tout ce mixte-là qui fait extrêmement peur à l'éducation nationale, parce que là on sort du cadre matière, mais qui nous, doit nous rassurer, et doit rassurer les jeunes, en train de se dire ben oui ils peuvent apprendre. Et qu'ils ont le droit de se tromper, ça c'est important...

Christelle : Les jeunes ?

Samuel : Oui... Ils ont le droit de se tromper, ce n'est pas grave de se tromper, ce n'est pas... Et nous aussi ! On a le droit de se tromper. Ça aussi, c'est un élément essentiel. On a le droit de ne pas savoir. On a le droit de se tromper. Et si tout le monde est au courant qu'on a le droit de se tromper, et bien on avance. Au contraire, sinon, on s'enferme, et puis on n'ose pas. Et le jeune n'ose pas. Donc les plus belles réussites, ce sont les jeunes qui avancent, qui nous rappellent plus tard : « J'ai réussi, j'ai avancé, j'ai accepté, j'ai compris... certaines choses », c'est là qu'on se dit que le réussir autrement, il marche bien. Il marche bien mais il ne faut pas l'oublier. Dans notre méthode.

Christelle : Très bien...

Samuel : Bon je ne sais pas, s'il y a d'autres éléments qui pourraient m'orienter pour développer un peu...

Christelle : Et bien je vais passer à ma seconde question, mais qui va être en lien.

Samuel : Oui.

Christelle : Est-ce que tu peux me définir maison, familiale, rurale en découpant, en détachant chacun de ses termes ?

Samuel : ... Le lien il va être fort. Maison. Maison, oui, parce que maison a tout son sens je crois. Dans notre logo, maison, tout simplement c'est le lieu, normalement, où on est censé se sentir en sécurité. Sécurité vis-à-vis des autres, vis-à-vis de soi-même, vis-à-vis de son environnement, c'est le lieu où on se réfugie. Et je crois que maison familiale, ensemble, il faut que ce soit le lieu où les jeunes et les familles... je tourne mal ma phrase... il faut que ce soit le lieu où ils se sentent en sécurité. Après le lieu où l'on coupe avec l'environnement extérieur, on coupe avec les problèmes, on se recentre sur soi-même, on réfléchit sur soi-même avant de pouvoir réfléchir sur la société. Le mot maison a son importance à ce niveau-là. Familial, parce que l'environnement familial est censé être l'environnement le plus sécurisant. Je dis bien « censé », on sait très bien que selon le parcours de chacun que ce n'est pas forcément le cas. Familial, oui, c'est plutôt le côté sécurisant, maintenant on sait très bien que les familles sont... décomposées, éclatées, parfois encore très bien structurées, tant mieux si un tant soit peu on peut mettre un jugement là-dessus. Mais famille, ça peut être tout simplement l'environnement du jeune. Le mot famille, il faut qu'il soit élargi un petit peu. Ça peut être des amis proches, ça peut être un éducateur peut-être, je ne sais pas, mais ce côté familial, il faut le garder car on reste toujours sur l'environnement, sociétal. C'est là que les choses vont se construire. La maison familiale, c'est le lieu où l'on va aider à accompagner les jeunes à miser, à ordonnancer, son environnement. C'est là, où il va

apprendre à se structurer, grandir, afin de pouvoir retranscrire et se construire dans la... je le mettrais entre guillemets, dans la « jungle » extérieure. Euh... rural ? Rural, parce que c'est notre force d'être en dehors de la ville, en dehors de tout ce qui peut être parasite, tout ce qui va vite, très vite, parce qu'il faut quand même du temps au temps. Rural peut avoir ce sens-là en mettant une grosse image derrière, alors moi j'aime beaucoup les images, on dit qu'une plante a besoin de temps pour pousser, et un jeune a besoin de temps pour pousser, pour grandir, ce n'est pas parce qu'on sème, ce n'est pas parce qu'on met de l'engrais que la plante va être belle, il faut des éléments extérieurs justement, il faut que les choses évoluent, et le côté rural j'y mettrais plutôt cette image, c'est plutôt le côté imagé, en sortant un peu du contexte historique des maisons familiales, je crois que ce mot rural, il faut qu'il soit valorisé de ce côté-là quoi. C'est le jeune, que l'on pourrait mettre en image, par rapport à la plante qui a besoin de s'épanouir quoi, c'est plutôt ce côté-là, bon je fais de la formation adulte, mais je ne suis pas débutant non plus mais... C'est plutôt ce côté-là, après, une maison familiale en ville pourquoi pas ! Mais il faut qu'elle garde le côté rural, c'est des valeurs aussi qui sont derrière. On sait très bien que dans le rural, il y a quand même des valeurs qui sont encore présentes je crois, d'aide.. mutuelle, d'accompagnement, de respect de chacun, respect de l'autre, des individualités, mais une vie en commun malgré tout quoi. On pense plutôt (*tousse*) à la vie de village et autre. Le côté plaisir, et le petit côté plus difficile où les autres sont présents (*tousse*). En ville, il y a peut-être toutes ces individualités qui sont parfois à déconstruire quoi, et à aider à reconstruire. On le voit bien, mon sentiment c'est que les gens re-fuient la ville, ou alors ceux qui sont en ville reconstruisent des quartiers, des villages, au sein des villes, et la maison familiale aurait tout son sens d'être présente, dans une zone de quartier ou de village, au sein d'une ville. Donc, le rural il est là. Moi, c'est comme ça que je le ressens. Après, c'est sortir un peu de l'image... parfois donnée... terreuse, entre guillemets, décalée, hors du temps, et je crois que cette image-là, elle est réelle. On voit bien que nos agriculteurs, ce ne sont pas des arriérés, ils ont internet, ils sont bien équipés, ils ont du matériel et autre, et l'image qui peut être véhiculée parfois, je crois que c'est nous qui la véhiculons nous-même et non pas l'extérieur. Une sorte de complexe d'infériorité que l'on pourrait avoir vis-à-vis des autres centres...

Christelle : Quelle image ?

Samuel : Une image parfois vieillot, mais que nous, on se véhicule nous-même. Ce sentiment que l'on peut avoir, en étant à terme dans les maisons familiales, que l'on peut avoir. Je crois que les maisons familiales peuvent être très modernes. Et le mot rural n'est pas gênant à ce niveau-là. Alors je sais que ça créé débat dans le réseau, mais il ne peut pas être gênant si on arrive à l'associer à quelque chose de moderne justement. On voit bien que l'agriculture est en pleine remise en question aujourd'hui. L'agriculture rurale se remet beaucoup en question, je crois qu'il faut saisir ce côté-là quoi, ce côté innovant, question de remise en cause, accepter qu'on se remette en question, qu'on avance, quand on a des complexes quoi. MFR ce n'est pas un gros mot quoi.

Christelle : Ça peut l'être ?

Samuel : Je crois oui. Je crois que ça peut être un gros mot pour certains, ça peut être une image qui est véhiculée par une concurrence, à côté, ça c'est de bonne guerre, à nous de sortir de ces complexes et de dire : « Dîtes ce que vous voulez mais nous on avance. Les jeunes se construisent et on peut être bien... Les jeunes peuvent être bien,

les familles peuvent être bien, nos entreprises peuvent être très bien aussi, et on fait autrement. On réussit autrement ». Après, on correspond à certains jeunes. Donc, voilà, le MFR c'est pour certains, pas forcément pour tous. Il faut qu'on accepte que notre public peut être... alors le mot n'est pas adapté, parce qu'on peut dire différent, mais ce n'est pas différent, il est comme les autres, sauf qu'on... on laisse le jeune s'exprimer dans ses différences normales. Comme on dit on est tous différent. Alors, MFR, je crois que c'est ça qu'il faut qu'on véhicule. Rechanger le logo, je ne crois pas, je ne vois pas l'intérêt. Par contre, il faut qu'on en soit fier. Et si tous les formateurs étaient fiers, réellement du MFR et non pas complexés... parfois, en tout cas c'est le sentiment, on irait beaucoup plus loin et beaucoup plus vite. C'est un peu ce sentiment-là des fois. Même s'il faut, comme on disait tout à l'heure laisser du temps au temps. Il faut enlever les complexes. On voit bien il y a certaines maisons qui ne sont pas complexées du tout. Et tant mieux. Il y a ce travail qui a été fait dans certaines régions. Je sais que sur notre secteur géographique, Bretagne, l'appellation que l'on donne, nous, ce n'est pas forcément une appellation qu'on entend à l'extérieur, c'est l'école, alors je mets toujours entre grands guillemets, l'école à neuneus, hein. Ben non. Cette image-là n'existe pas et je crois que c'est nous qui la véhiculons, plus que les jeunes eux-même et plus que l'environnement extérieur. Et je crois que notre danger, il est là. Si on veut vraiment grandir, il faut qu'on enlève ce côté-là, il faut qu'on arrive à passer ce cap-là, je parle de cap et je n'ai pas honte de le dire, et ça marchera bien quoi.

Christelle : Qu'est-ce que cela peut induire d'avoir des complexes ?

Samuel : Ça induit qu'on se renferme sur soi-même. Du coup, le fait de se renfermer sur soi-même, nous, dans notre, où on accompagne les jeunes justement à l'ouverture aux autres, à l'ouverture à l'environnement extérieur et autre, forcément, de manière inconsciente, on pourrait peut-être limiter cette force qu'on devrait apprendre aux jeunes, à l'extérieur. Et ce complexe, avoir peur d'aller voir les entreprises, avoir peur d'aller voir l'environnement. Et ça, on pourrait dérapier et induire ce genre de choses quoi. Donc, c'est pour moi, le plus grand danger quoi. C'est le plus grand danger, parce que les jeunes viennent vers nous, ce n'est pas pour rien. S'ils viennent vers nous c'est par leur propre environnement personnel, c'est par le bouche-à-oreille, c'est par des connaissances, majoritairement, et très peu par la publicité, si on regarde bien, très peu par l'image qu'on véhicule réellement sur le terrain extérieur quoi. Et je crois que c'est cette image-là qu'il faut qu'on travaille quoi. Qu'on enlève... qu'on n'ait pas peur quoi. Et on le voit bien dès qu'on commence à communiquer sans faire peur, sans avoir peur de soi-même, on fait peur aux autres. Et... tant mieux, c'est pas grave ça. Il faut qu'on avance, ce sont les jeunes qui sont importants. Les jeunes et les familles, il ne faut pas l'oublier ça. Parce que si la famille n'est pas intégrée dans tout notre processus, notre jeune va grandir, mais la famille ne grandit pas, et on tourne en rond. Le jeune va se renfermer derrière, très vite quoi. Donc il faut que la famille progresse aussi.

Christelle : Comment elle peut être intégrée la famille, en maison familiale ? De quelle façon ça se passe ?

Samuel : Il y a le côté institutionnel où la relation aux familles classique qu'on a... de suivi avec le jeune, mais je crois que ça va au-delà de ça, c'est plus... les valeurs que l'on veut véhiculer, il faut que la famille aille les chercher aussi à l'extérieur, et un peu, c'est un peu un travail d'alternance avec la famille quoi. De manière indirecte, technique, si je peux me permettre, mais je crois réellement que quand on demande aux jeunes de

réfléchir sur soi-même, et sur son environnement, on a le droit, voire peut-être le devoir je ne sais pas, mais de manière diplomatique bien entendu, mais de, aussi, le soumettre aux familles. C'est quoi votre environnement, c'est quoi votre environnement de travail, c'est quoi l'environnement social, aller voir, et je crois que c'est une remise en question, chacun doit se remettre en question, et je crois qu'il faut qu'on aide les familles à se remettre en question. Ce n'est pas pour autant qu'il faut changer leurs habitudes, surtout pas, surtout pas. On n'a aucun droit de porter jugement. De ce travail, il faut que les familles apprennent à le faire aussi, certaines familles en tout cas. Et je crois que c'est aider tout le monde. C'est aider le jeune, c'est aider... Et il y a des familles qui reviennent, plus tard : « Vous nous avez aidé, on a réfléchi sur nous-même, on a appliqué ce que vous avez dit à notre jeune », mais non on n'a rien dit à votre jeune !

Christelle : Ah oui ?

Samuel : Et ça marche ! Et je crois que c'est important, et on le voit aussi pour des formations adultes. Ce qui marche aux jeunes, marche aux adultes, il ne faut pas oublier. Après il y a une méthodologie, on s'adapte, mais là c'est l'individu qui s'adapte, ce n'est pas... on s'adapte à un individu, on ne s'adapte pas forcément au profil, si c'est jeune ou moins jeune, c'est bien toujours un individu. Et le réussir autrement est là. On a des gens qui sont plus matures que d'autres. Tout comme on a des adultes qui sont beaucoup moins matures que certains jeunes, et cetera, et cetera... Après la définition de la maturité, ça... je te laisse... libre.

Christelle : Ah oui ?

Samuel : Moi, je n'ai en pas.

Christelle : Tu n'en as pas ? Tu ne mets pas de définition derrière ce mot ?

Samuel : Non, maturité, non... maturité c'est... il y a piège ! (*rires*) Maturité, c'est... On en revient un peu à ce que je disais au début. Dans la définition que je pourrais peut-être y mettre, c'est être capable de s'insérer dans un environnement, et accepter l'environnement qu'il y a autour de soi, personnel, professionnel, sociétal. Déjà c'est ça, c'est déjà pas mal. Mature c'est ça. Après être mature, la définition de mature, elle est tellement large, en fonction de chacun.

Christelle : Mon intérêt c'est la tienne !

Samuel : Et bien je n'en ai pas, c'est ça qui est terrible...

Christelle : Tu y préfères peut-être d'autres termes ?

Samuel : Mature, si ! Je vais essayer de garder ce terme-là parce qu'il est important, et si je n'en ai pas, enfin directement en tout cas, c'est... Quelqu'un de mature, dans ma définition, comme quoi je crois que c'est au fond de moi, c'est quelqu'un qui est capable de s'insérer dans une société, par le travail ou sans, une société quelconque, mais qui s'épanouisse. Quand je dis s'insérer dans la société, c'est effectivement dans la société professionnelle, mais si le gars part au fond de l'Alaska, tout seul et qu'il s'y plaît, pourquoi pas, à partir du moment où il arrive à se construire et à avancer quoi. Mature c'est ça, quelqu'un qui arrive à s'autogérer dans son environnement, et je crois que c'est

important ça, ce n'est pas les définitions trop académiques que l'on pourrait avoir. Si on part en Alaska et qu'on se sent bien et qu'on le vit bien, c'est top, pas de problème.

Christelle : Ce serait quoi une définition académique justement, de la maturité ?

[*Vrombissement d'une perceuse dans la salle à côté*]

Samuel : [*élève la voix*] Ah, ce n'est pas moi qui fait ça ! (*rires*) Une définition académique de la maturité c'est quelqu'un... maturité c'est quelqu'un qui est capable d'être adulte avec un grand A majuscule, donc c'est prendre des responsabilités, qui n'a pas besoin d'accompagnement extérieur, qui soit complètement autonome. Euh... c'est bien, mais je ne suis pas sûr que ce soit ça la vraie définition. C'est la définition que je ressens de l'académie. Quelqu'un qui a une autonomie parfaite [*Vrombissement de la perceuse*] sans avoir besoin des autres. Voilà, ma définition [*Fin du bruit*] et je ne vois pas comment on peut vivre sans les autres. On n'en a forcément besoin à un moment donné ou un autre, donc pour moi la définition n'est pas là. Je ne crois pas que le nœud soit ici. S'il y a un nœud, réellement. L'autonomie de chacun, dans son environnement, en se faisant plaisir à soi, bien sûr, sans être... anarchiste, dans le sens qu'il faut pouvoir vivre avec les autres et que les autres puissent vivre avec soi. Il faut qu'il y ait une réciprocité forcément quoi. Et si la réciprocité existe, là je crois que l'on arrive à certaine maturité. En tout cas, dans ma définition. Dans son environnement personnel, professionnel, ou autre, ou non professionnel, mais, nous, dans notre rôle de maison familiale, je crois que c'est ça.

Christelle : Ce qui ne serait pas celui d'une école conventionnelle ?

Samuel : Ah pas tous, non, non, je ne veux pas faire de généralités ! Parce qu'il y a des individus dans chacune des écoles conventionnelles [*bruit furtif de perceuse*], qui... si je reprends mon cas particulier, j'ai eu de très bons profs, et on a eu de très mauvais prof, et ça, avec de grands guillemets à chaque fois, en école conventionnelle, on a des pédagogies, on a des formateurs, des professeurs, qui, pour moi, savent s'adapter à l'individu, quelque soit le monde institutionnel qui est derrière, et pas forcément en respectant, point pour point [*bruit de perceuse*], les consignes académiques. Je ne crois pas, je ne crois pas que l'on puisse cibler [*Fin bruit de perceuse*] aussi directement les autres écoles. Il ne faut pas exagérer non plus. Il y a de très bons pédagogues ailleurs, et heureusement parce que sinon, on serait mal.

Christelle : Et du coup, tu te définis... tu préfères te définir comme moniteur,

Samuel : Oui

Christelle : plutôt que formateur, ou professeur...

Samuel : Oui, alors professeur, non. Le côté, maître, professeur, être au-dessus de, avoir le savoir et le retranscrire, ne m'intéresse pas. Je peux avoir un savoir, comme tout autre individu, mais ce savoir-là, je ne suis qu'un outil. C'est-à-dire que j'ai des mains, je sais cuisiner aussi, j'ai des techniques, je peux montrer la technique, mais ce n'est pas la mienne la meilleure. C'est... le jeune utilise la technique pour lui-même, retranscrire le geste. Il regarde, il voit, il observe. Si ça lui convient, tant mieux, si ça ne lui convient pas, il va faire autrement.

[Entrée de Loïc, essoufflé, s'adresse à Samuel]

Loïc : Je suis désolé, j'ai un souci avec le Picasso, il n'y a que toi qui peut m'aider.

Christelle : Ah.

Samuel : Euh...

Loïc : C'est vrai ? C'est...

Samuel : Et bien... *[m'interroge du regard]*

Christelle : *[Je m'adresse à Loïc]* C'est urgent-là, tu dois repartir avec ?

Loïc : Non, mais j'ai un problème avec la vitre, elle est complètement bloquée.

Samuel : Et bien il faut que je...

Christelle : Est-ce que ça peut attendre un quart d'heure ?

Loïc : Oui.

Christelle : Oui ? Super. merci !

Samuel : Oui, merci.

Loïc referme la porte

Samuel : Alors, on en était où du coup...

Christelle : Alors, moniteur... la question était...

Samuel : Oui voilà

Christelle : Comment tu te définis toi...

Samuel : Oui, professoral, maître au-dessus de, tout le savoir encyclopédique, universel, et professoral, dans la définition qu'on entend, non. Formateur, non plus. Parce que formateur, ça fait référence au mot formater, et je ne suis pas là pour formater les jeunes. Je ne crois pas. On n'est pas là pour les formater. Justement, c'est que je disais tout à l'heure, chaque jeune se doit de... est, un individu à part entière, qui se construit, et c'est bien le jeune qui construit sa personnalité, dans un environnement X ou Y, qui a du rural dedans. On ne va pas formater, même si le mot est beaucoup plus joli à l'extérieur, ici on l'utilise aussi, mais c'est juste une question de forme et non de définition, donc on n'est pas là, pour les jeunes et les moins jeunes. Alors, moniteur, la définition me plaît un peu plus, parce que le moniteur est censé être celui qui est à côté de, qui marche à côté de, dans la définition je crois étymologique. Je prends souvent moniteur d'auto-école, quand je pense à moniteur de maison familiale, où effectivement il va transmettre des consignes, mais c'est bien le jeune qui a le volant. C'est bien le jeune qui avance, c'est

bien le jeune qui apprend à passer des vitesses, avec juste le moniteur à côté, qui a le frein en cas d'urgence absolue, d'urgence vitale, voilà. Je crois que nous, dans notre rôle de moniteur, c'est... on peut laisser les jeunes se prendre des trottoirs, des petits murs, c'est comme ça qu'ils apprennent, qu'ils analysent leurs erreurs, s'il y a erreur, qui re-contextualisent tout, qui avancent, qui se construisent, et puis nous effectivement, s'il y a gros, gros danger, pourquoi pas intervenir, mais ce n'est que dans des cas extrêmes quoi. Et le mot moniteur me plaît plus dans ce sens-là. J'aime bien le moniteur d'auto-école quoi. Franchement. Je crois que c'est ce côté-là qui me plaît le plus. Et être à côté de. A côté, ou derrière, sans pousser. Un guide. On parle d'accompagnement guidance⁹² je crois. Mais un guide ce n'est pas forcément montrer le chemin c'est accompagner sur un chemin, quel qu'il soit. Le jeune, il avance, il veut faire une formation, très bien, au bout d'un moment ça ne lui convient plus, et bien très bien, mais qu'est-ce que qu'on peut en tirer de ce que tu as déjà fait, à quoi ça va te servir derrière, dans un autre projet. On est plutôt dans une pédagogie de projet que dans une pédagogie de formation pure et dure. Si on est dans une formation qui aide le projet du jeune, tant mieux. Tant mieux. Si la formation aide à un projet autre, encore mieux. Et je crois que c'est là notre force et qu'il faut qu'on garde dans le côté accompagnement. Je crois que c'est ça. On est plus des accompagnateurs que des formateurs. Et pour moi, le moniteur c'est plutôt ça. Accompagnateur dans l'acquisition des savoirs, dans l'acquisition... de savoir-vivre pour soi, de savoir-vivre pour les autres, volontairement j'associe d'autres mots que le mot savoir-vivre parce que c'est trop réducteur. Mais moniteur oui. Plutôt que professeur, maître...

Christelle : Ça a l'air d'être tout un parcours d'être accompagnateur...

Samuel : Ah ben oui. Accompagnateur on a forcément nos propres valeurs, voilà, comme tout individu, et nos valeurs il faut parfois savoir les mettre de côté, même si le jeune il dit : « Et bien je veux faire ça », et si dans nos valeurs, ce n'est pas dans nos valeurs de vie, on devrait laisser aller le jeune vers ces valeurs-là. Pourquoi pas dans quelque attention s'il y a danger. Il faut savoir, un peu comme le moniteur auto-école de tout à l'heure, tu te mets en danger ou pas, mais après c'est quoi le danger. Donc, il faut savoir se remettre en question constamment. Tout le temps. Il y a des réussites. Des moins bonnes. Tant mieux par rapport à nos valeurs mais par rapport aux jeunes ? Qu'est-ce que la réussite, qu'est-ce que... ça, ce n'est pas.. je ne crois pas qu'on ait le droit de le dire. Parce que là ce ne sont que nos valeurs à nous.

Christelle : Et ça peut bousculer, vraiment ?

Samuel : Ah oui. Ça peut bousculer... Alors, ça bouscule forcément, parce que justement lorsqu'on a des valeurs à soi et que nous, on a été éduqué avec certaines valeurs, parce qu'on a notre propre parcours individuel, parce qu'on reste aussi des êtres humains, hein, forcément on se remet en question, soi-même, d'où l'intérêt de savoir parfois en parler, de trouver un moyen extérieur aussi de [*Bruit de perceuse*] il faut savoir évacuer aussi ces choses-là. L'accompagnateur, il faut qu'il sache garder une distance aussi. Il y a l'individu en face mais il ne faut qu'il s'en implique soi-même. Parce que s'impliquer soi-même ça peut être violent après. Après, si nos propres valeurs sont chamboulées, c'est certainement nettement moins bon [*Bruit de perceuse*] accompagnateur. Ce que je

92 Peut-être Samuel fait-il ici référence à ce qui est appelé *le processus de guidance professionnelle personnalisé*, une méthode dite d'intervention ou « d'auto-orientation accompagnée » dont l'objectif est la valorisation des compétences dans le but d'un « retour » à l'emploi.

veux dire c'est qu'il faut savoir rester professionnel. Le professionnel doit savoir garder ses distances, et il y a des moments [*Bruit de perceuse*], où il n'est plus compétent, ce n'est plus de notre ressort, il faut savoir... laisser. En tout cas, je crois, à un certain temps, savoir qu'il y a d'autres personnes compétentes et d'autres éléments dans l'environnement qui vont aider le jeune, il n'est pas tout seul, et si le travail a été fait en amont sur le fait que le jeune peut utiliser son environnement, et là on est dans le réussir autrement, pour avancer, je crois que c'est là où nous on peut vaguement se sécuriser aussi en tant qu'accompagnateur. Le danger c'est qu'un accompagnateur prenne trop à cœur un parcours de jeune, ou de moins jeune, et se mette lui-même en danger quoi. Et justement, c'est le danger de l'accompagnement trop... trop poussé, au sens propre du terme, il faut savoir aussi prendre du recul... réellement. Alors, l'analyse de pratique... pourquoi pas... mais... savoir se... savoir s'arrêter quoi. L'accompagnement, il faut savoir s'arrêter. Il faut savoir dire aux jeunes là on sort du contexte, là on sort du cadre, on n'est plus dans cadre de formation, il s'agit d'un cadre autre et ce n'est plus de ma compétence, et j'ai aussi une vie personnelle. Et ce que comprend très très bien les jeunes. Mais il faut que ce soit dit, il faut que ce soit verbalisé. Si ce n'est pas verbalisé, on pourrait s'enfermer trop vite et aller trop loin. On n'est pas là pour faire de [*Samuel se recule et le mot est inaudible*] tout simplement.

Christelle : Pour faire quoi ?

Samuel : De l'assistanat. On est là pour que les gens se construisent d'eux-même, après ils font ce qu'ils veulent de leur vie. Ce n'est pas la notre quoi. Donc le danger de l'accompagnement à outrance peut être là. Après il faut savoir mettre les limites, se mettre les limites, savoir mettre des limites aussi à l'institution, à la structure, parce qu'on sait très bien qu'on a des objectifs, parfois à tenir, à ne pas tenir. Institutionnellement, on ne peut pas être bon partout non plus, on ne peut pas réussir selon nos valeurs personnelles partout, maintenant est-ce que ce n'est pas possible pour la personne, ça, c'est autre chose. On n'est pas en droit de juger, je ne crois pas. On n'est pas juge. On est accompagnateur. La plus grande difficulté c'est de garder cette neutralité quoi. Par rapport à nos propres valeurs. Tu vois, la réussite ultime, elle est là. C'est garder son individualité, pour nous. Et là on parle du travail du moniteur en maison familiale, parce qu'on a nos valeurs aussi, et il faut qu'on les garde, comme un individu en face doit garder ses valeurs. Après ils se construisent avec et nous, on continue à se construire. On dirait que je parle comme un vieux sage ! (*rires*)

Christelle : Mais tu es un vieux sage !

Samuel : Oulà ça m'inquiète ! (*rires*) Non, non, mais je crois qu'au fond de moi c'est ça l'important. Alors, après le plus compliqué, c'est institutionnellement, c'est expliquer, c'est de faire comprendre à son environnement, à ses collègues aussi. On est tous différents et ça, ça ne s'explique pas forcément de la même manière.

Christelle : Tu parles de valeurs...

Samuel : Oui, oui de valeurs !

Christelle : Alors, effectivement tu te retrouves avec une... belle hétérogénéité !

Samuel : Ah ben oui ! Et bien, d'abord il y a l'hétérogénéité des groupes de formation, l'hétérogénéité des valeurs de l'équipe qui compose la maison familiale, avec chacun ses propres valeurs individuelles... et parfois ça fait violence quoi. Parce qu'on n'a pas le même discours, on intervient auprès des mêmes jeunes mais parfois avec deux discours différents. Alors est-ce qu'on se doit d'avoir un discours, je ne sais pas, est-ce que ce n'est pas au jeune de construire son discours, et c'est là, la partie la plus compliquée quoi. Et je crois vraiment que c'est cette partie-là, c'est la partie qu'il faut qu'on avance quoi. C'est complexe.

Christelle : Qu'est-ce que tu mets derrière le mot valeur ?

Samuel : ... Tu peux repréciser la question ?

Christelle : Et bien, pour moi ce terme est plutôt flou...

Samuel : Flou ?

Christelle : Hum... c'est quoi une valeur pour toi ?

Samuel : ... Alors, les valeurs. Il y a plusieurs définitions que l'on pourrait mettre... si on en revient au contexte de l'entretien, c'est les maisons familiales, il y a les valeurs des maisons familiales qui sont écrites⁹³, institutionnelles. Il y a un commandement, des valeurs d'accompagnement, celui de famille, et cetera. Donc, ça, c'est nos valeurs, il y a le côté écrit, institutionnel, où on se prévoit... d'avancer avec ce système-là. Après il y a nos valeurs... il y a les valeurs de la société, qui sont régies par plein de choses, qui peut être les droits de l'homme, qui peut être... pleins d'éléments, mais ce sont encore des écrits. Donc ça ce sont des références. Écrits, sur lesquels on peut se raccrocher facilement. Et après il y a ce que nous, on comprend, on interprète, et là ce n'est pas forcément écrit. C'est moral, c'est personnel, c'est individuel, c'est... la relation à l'autre, c'est accepter certaines choses ou pas, on n'a pas forcément les mêmes idées, j'allais dire les mêmes valeurs justement, mais ce n'est pas adapté là, les mêmes idées de certains éléments, et bien il faut s'accepter mutuellement. Et la valeur, c'est le cadre que l'on se met pour avancer. C'est les limites qu'on s'impose de ne pas dépasser. Je crois que c'est ce cadre qu'on s'est construit, par notre système éducatif personnel, par notre parcours professionnel comme personnel, on s'est créé des règles, qui ne sont pas forcément écrites, qui sont... mentales, qu'on s'interdit de dépasser. Je crois que les valeurs c'est ça, ma définition des valeurs c'est ça, c'est les règles qu'on s'est imposé à nous-même, personnellement, dans la vie de tous les jours, et les valeurs c'est ça. C'est ce que l'on considère ce qui devrait être la normalité, en tout cas qui est notre normalité à nous. Donc, une valeur c'est ça, je crois que la définition d'une valeur c'est notre normalité à nous, notre définition d'une normalité, qui est encore quelque chose où on pourrait aller très très loin, on pourrait philosopher dessus... par rapport à un environnement professionnel, par rapport à un environnement personnel, familial, et cetera quoi, c'est quoi une famille normale ? C'est quoi un travail normal ? Et cetera. On sait très bien qu'on n'a pas tous les mêmes idées là-dessus. Il faut que ça s'accepte, ça va remettre la famille en avant parce qu'on considère que c'est ce qu'il y a de plus important, d'autres vont mettre le monde professionnel en avant parce qu'ils le vivent autrement, parce que c'est là qu'ils s'épanouissent, je crois que les valeurs, c'est le lieu, c'est l'endroit où on s'épanouit, tout simplement. Et c'est ce qu'on considère qui doit être bien pour nous,

93 Voir sur le site www.mfr.asso.fr

pour qu'on s'épanouisse. A partir du moment où on sort de ce cadre-là, de ces valeurs, on se sent... comment on va dire... agresser peut-être. Et c'est là qu'il peut... Mais je crois que les maisons familiales c'est ça. C'est compliqué, hein ! Et si on peut amener ça, on peut faire des ... grands hommes, avec un H majuscule, sans problème, avec nous. Après, il faut savoir être prétentieux des fois. Et on ne l'est pas assez... Et ça c'est une valeur justement. Voilà. Il faut se mettre des ... il faut savoir se mettre des grandes ambitions. Ce qui est important c'est d'avoir essayé. J'ai une phrase de Paulo Coelho, dans l'alchimiste qui dit, je crois, je peux faire quelques fautes, qui dit : « on a tous des échecs dans la vie, mais il vaut mieux perdre un combat en sachant pourquoi on lutte que mourir sans savoir pourquoi on a vécu », et cette phrase-là je crois elle est importante. Et je l'ai lu un jour et ça a changé pas mal de choses et c'est ce qui a construit mes valeurs, pour qu'on avance, qu'on essaie. Qu'on se plante ce n'est pas grave. Mais au moins on a essayé.

Christelle : Avec cette idée de lutte...

Samuel : Comment ?

Christelle : Avec cette idée de lutte ?

Samuel : Lutte... je ne sais pas si c'est lutte... oui lutter pour soi tu veux dire ? Plutôt ? Lutter pour les autres ? Je ne sais si on a le droit de lutter pour les autres, je ne suis pas sûr mais... Non, il faut qu'on accompagne, on n'est pas des lutteurs, on n'est pas devant. On accompagne, je ne suis pas sûr que ce soit le mot lutte, mais il faut qu'on avance. Donc, dans les valeurs personnelles, si on peut aider des gens justement à avoir ces valeurs de définies en tout cas, par rapport à ce qu'on croit, par rapport à des envies, on fait plein de choses quoi. On enlève les complexes, on enlève plein de choses quoi. Et je crois que c'est ça le plus important, c'est l'épanouissement d'un individu, vis-à-vis de soi-même, et on en revient je crois au réussir autrement de tout à l'heure. C'est... si l'individu s'épanouit, ça marche, après l'autre n'a pas à juger. Donc lutter pour les autres non, je ne crois pas. Lutter pour soi-même oui, pour avancer, ça j'y crois, mais après le reste... Je ne sais pas si j'ai le droit de lutter pour les autres mais je ne pense pas. Mais pour moi oui, par rapport à mes valeurs. Et si mes valeurs c'est d'accompagner des jeunes, si mes valeurs c'est de les aider à s'insérer selon ce que je crois être et bien on y va quoi. Mais ça c'est ma lutte à moi ce n'est pas... ce n'est pas la lutte pour les autres, et je pense que quand on a compris ça on avance, et on n'a pas peur d'avancer. C'est savoir faire des choix, c'est savoir dire et bien tant pis, ça n'a pas marché. Il faut relativiser les choses quoi. Il faut savoir l'utiliser même si des fois ça fait mal, des fois on se plante et bien tant pis. C'est l'individu ! On est tous comme ça. En maison familiale, il faut qu'on avance là-dessus. Qu'on avance sur l'image qui pourrait être véhiculée d'un individu parfait et compagnie, mais il n'y a pas de ça. Il y a des individus qui sont faits pour eux-mêmes c'est déjà pas mal. Quand on peut se regarder dans la glace et qu'on est content le matin c'est déjà bien. On n'est pas dieu, hein ! (*rires*) On ne peut pas tout faire ce n'est pas possible. On a qu'une vie, jusqu'à preuve du contraire, hein ! Après le reste... Et puis si ça marche à moitié et bien tant mieux, mais ça c'est plus compliqué, les individus, toujours.

Christelle : C'est compliqué...

Samuel : Oui, et c'est ce qui fait le charme aussi, sinon qu'est-ce qu'on s'emmerderait. Si on était tous pareil, qu'on soit tous de la même manière... aucun intérêt. S'il n'y avait pas de clash, s'il n'y avait pas de coup de gueule... aucun intérêt. C'est parfois rigolo les coups de gueule.

Christelle : Parfois ?

Samuel : C'est rigolo. Mais ça oblige à se remettre en question un coup de gueule, c'est bien. Il faut. C'est un moyen de s'exprimer, après chacun s'exprime comme il a envie. (*Inaudible*) et ça c'est plus compliqué, ça c'est autre chose. C'est juste les limites qu'il faut savoir se... préserver et les limites des autres. Et puis, si on arrive à faire ça avec nos petits jeunes, on aura fait une bonne journée. Après... mais je... je pense que oui... Bon après on sort un petit peu du cadre qu'on s'était donné mais je crois que c'est important, c'est l'environnement, c'est leur environnement qui est important, ce n'est pas... C'est chacun est dans un environnement, dans son environnement personnel. Et tu vois, pour conclure un peu, notre rôle à nous, dans les maisons familiales, et là je crois que c'est nous tous, c'est l'individu, ce sont les partenaires, toutes les valeurs qu'on défend, c'est plutôt d'aider à accompagner, je reprend le terme que j'ai utilisé tout à l'heure, les jeunes à s'épanouir individuellement dans l'environnement qu'ils souhaitent. Et ça c'est déjà pas mal. Tout en respectant l'environnement des voisins, et là c'est là où on commence à croiser les choses, c'est là toute la complexité de la société. Nous, notre rôle, je crois qu'il est là. Puisqu'on a créé une société d'une manière générale, depuis quelques décennies très individualistes, très individualisées, où on prône la réussite, mais la réussite d'une certaine manière, c'est la réussite principalement financière aujourd'hui. La réussite ce n'est pas forcément ça. Ça peut en faire partie, si c'est la recherche de l'individu, mais il n'y a pas que ça, c'est s'épanouir, si on reprend l'exemple de tout à l'heure, si quelqu'un s'épanouit tout seul dans la nature et bien... tant mieux. Tant mieux, tant mieux, tant mieux. Et notre rôle, si nous on est capable d'accompagner chaque jeune à se construire son projet de vie, et je crois que c'est le projet de vie le plus important, au milieu des autres c'est qu'on aura réussi quoi. Et le réussir autrement, c'est cassé les clichés, c'est casser ce côté très académique qui nous formate, et on enlève le mot formateur. Le prof, il sait c'est comme ça que tu dois faire, c'est comme ça que tu dois apprendre. Et ben non, chacun apprend autrement. Pour moi, je crois que c'est ça. Accepter les différences et... j'allais dire les faire accepter mais là c'est trop réactif, ce n'est pas les faire accepter, surtout pas, surtout pas... non, si déjà on accompagne chacun individuellement c'est déjà pas mal, et entre nous, on aura réussi. Autrement.

Christelle : Bon, tu veux finir avec cette phrase ?

Samuel : Je veux finir avec cette phrase (*rires*) et j'y mets trois petits points !

Christelle : Ah j' imagine qu'il y a toujours trois petits points !

Samuel : Toujours ! Il y a beaucoup de petits points. Voilà.

Nous avons croisé Loïc en sortant de salle, dont nous avons pris des nouvelles. Le problème de vitre a été rapidement et efficacement réglé avec un autre collègue. Il nous a par ailleurs expliqué qu'il nous avait interrompu sans savoir que nous étions en train de faire un entretien, sans par ailleurs s'en excuser explicitement. Nous avons échangé tous les trois sur l'expérience de ces entretiens. Samuel a beaucoup apprécié les

conditions de l'entretien en terme de temps, de liberté et d'accompagnement dans l'élaboration d'une réflexion sur ces pratiques.

De mon arrivée jusqu'à mon départ en fin de semaine à la MFR, nous avons souvent conversé avec Samuel pendant ses pauses cigarette. Il a été très curieux et passionné par la méthode pédagogique proposée par le SIAES et notamment la recherche-action. Il m'a raconté comment dans son précédent emploi de formateur, des analyses de pratiques et du travail coopératif étaient mis en place par une formatrice qu'il trouvait extraordinaire. Il a aimé parler de ce qu'il comprenait des écrits de Jacques Rancière et surtout du fait qu'il espérait quitter la MFR, dès que l'opportunité d'un autre emploi se présentait. Il a démontré une profonde affection quand je me suis excusée de n'avoir pas pris de nouvelles depuis un an, sachant qu'il a eu de graves problèmes de santé le forçant à s'arrêter quelques temps. Il m'a surtout assuré qu'il lui semblait important que je fasse cette rupture pour mon bien.

Annexe n°6 : Jason

Entretien avec Jason, formateur à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes.

Lorsque je suis allée à la rencontre de Jason dans son bureau, il a répondu immédiatement positivement à ma demande d'entretien. Il a souhaité m'accueillir chez lui le lendemain après-midi, le mardi étant son jour de repos.

Je connaissais sa maison, mais n'avais pas encore rencontré sa compagne et sa fille, née quelques mois plus tôt. Lorsque je suis arrivée, nous avons tout d'abord passé un moment tous ensemble dans la partie salon et échangé sur la formation du SIAES et sur la toute nouvelle organisation de leur vie avec l'arrivée de leur fille. La décision fut prise de s'installer pour l'entretien sur la table de salle à manger dans la même pièce, sa compagne ayant choisi de travailler sur ordinateur et s'occuper de leur fille dans la cuisine.

Christelle : Entretien du 4 octobre avec Jason. Alors je vais démarrer en m'appuyant sur le slogan des maisons familiales rurales qui est réussir autrement...

Jason : D'accord.

Christelle : Et j'aimerais savoir d'après toi de quoi ça parle ?

Jason : Ah oui c'est de la question ouverte ça. De quoi parle cette phrase réussir autrement... Dans l'absolu elle pourrait parler de plein de choses. Elle pourrait parler d'un projet de société. C'est un slogan, c'est une phrase qui émane d'un mouvement associatif et qui donc du coup émane d'un projet collectif, réussir autrement, et qui pourrait vouloir dire que les personnes qui se réunissent dans ce mouvement ont envie de réussir. Et que le cadre de réussite qui leur est proposé ne leur convient pas. Voilà, et qu'à partir de ces constats-là, ils décident de se doter d'outils pour un mieux-être. Car la réussite c'est d'être heureux, à mon sens. Et donc voilà, pour moi, ça pourrait être ça, réussir autrement. Ça pourrait parler de ça... C'est une association familiale, donc du coup, ce sont les parents qui veulent la réussite de leurs enfants. Et qui.. et là on rentre plus dans une acception plus classique de dire que la réussite passe par l'insertion professionnelle. Et que là-dedans, leurs enfants n'ont pas réussi, et du coup, il y a une porte qui s'ouvre pour leur proposer une autre voie pour cette insertion professionnelle. A mon sens, c'est une vision qui est tronquée parce que... elle... parce que la réussite ne peut être que professionnelle pour le coup. Alors par expérience, on se rend compte que la réussite, elle est autre, même si elle prend cet axe professionnel, mais que du coup pour les personnes qui sont plus dans une orientation subie, même si c'est dans le réseau MFR, et bien du coup, on ne leur propose pas un autre chemin de réussite. Finalement. Et qu'on ne sait pas faire... Parce qu'on n'est pas compétent, sur tout un tas de problématique... sociale, on n'est pas armé, on n'est pas formé pour faire face à tout un tas de situation. Voilà. Après, à titre personnel, je trouve qu'elle me parle, moi, réussir autrement cette phrase, car elle me permet à moi de réussir ma vie professionnelle autrement. C'est-à-dire que je me suis toujours orienté par mes études dans un axe qui est non marchand, et qui n'est pas non plus du domaine public, en me disant qu'il faut remettre de la démocratie au sein de l'activité économique, et que... qu'on ne pourra réussir à changer le monde autrement que par cette démocratisation de la vie

économique. Et c'est dans ce sens-là que je suis allé... J'ai travaillé avant dans le milieu de l'éducation populaire, je me suis carrément épanoui là-dedans, la difficulté que je voyais c'était qu'on courrait après les jeunes. On courrait après les jeunes, on leur proposait des choses super, sauf qu'ils ne venaient pas, et à un moment ça ne marche pas, c'est-à-dire que notre offre n'était pas bonne. Alors, du coup, j'ai la chance d'être recruté pour ce poste de moniteur, où on est en contact quotidien avec les jeunes. Et moi, mon idée dans tout ça, c'est de les amener à réfléchir autrement justement, à sortir du cadre de réflexion qu'ils se sont construits par leur famille, par les médias, pour se rendre compte qu'il y a d'autres possibilités. Et donc réussir autrement pour moi ça se comprend comme ça, ça parle de ça. Ça parle de trouver d'autres façons de s'en sortir que celles qui nous sont proposées, et donc du coup d'autres cadres de réflexion. Alors, après, par rapport au niveau scolaire attendu des élèves qu'on a, c'est bien plus ambitieux que ce que l'on peut attendre concrètement, mais pour moi, ça va jusque là. Voilà.

Christelle : Ce serait ambitieux ?

Jason : De ?

Christelle : Tu dis que ce serait ambitieux par rapport à leur niveau scolaire ?

Jason : Et bien oui, c'est l'ambition que je me donne à moi-même de leur proposer d'autres cadres de réflexion. Après, oui, je trouve que c'est ambitieux parce qu'on n'en attend pas autant de mon travail. Pas forcément autant. Et donc oui, pour moi je vois ça de l'ordre de l'ambition. Et je vois ça de l'ordre de l'ambition parce que pour moi le mouvement associatif a une vocation de transformation sociale. Et que du coup le milieu éducatif c'est le meilleur vecteur pour... changer sur du long terme, et que si, moi qui suis dans cette position éducative, je ne me saisis pas de cette ambition-là, et bien du coup on passe complètement à côté.

Christelle : D'accord.

Jason : Voilà.

Christelle : Alors, du coup, je vais te poser la question, quand tu parles de transformation sociale... vers quoi ? Comment tu te situes ?

Jason : Ah et bien moi je suis clairement dans une vision et dans une analyse marxiste de la société, donc sur un rapport de classe, sur un rapport dominant-dominé, et sur une vision dans laquelle le monde économique veut maintenir ses acquis et s'en fiche du bien-être des personnes qui travaillent pour lui. Et donc pour moi, la transformation sociale, elle doit viser justement à une meilleure répartition des richesses. Et, du coup, ça ne peut passer pour moi que par l'éducatif. Alors après c'est complètement utopique, hein, ça je suis bien d'accord, mais il en faut. Sinon ce n'est pas drôle, si on n'a pas d'utopie, si on n'a pas de visée, si on... ça manque un peu de... ben voilà tout simplement de visée, on ne sait pas trop pourquoi on se lève le matin. Voilà.

Christelle : Et est-ce que cette visée, du coup, est en... je me demande si elle n'est pas en désaccord par rapport à cette façon de concevoir la réussite par l'entrée dans le monde

professionnel. Est-ce que.. comment tu t'y retrouves toi ? Par rapport à cette ambition quoi.

Jason : hum, oui, oui. Et bien je m'y retrouve déjà par le fait qu'effectivement je propose des formes d'animation, de contenus de cours, autre... sur de la co-animation, sur même des contenus où je... même si je les remets en perspective, je me sers de contenus que je trouve parfois détonnant dans le discours... par exemple, je me suis servi des « nouveaux chiens de garde »⁹⁴ pour faire passer la partie sur la communication de masse et la communication médiatisée, où du coup, clairement les conflits d'intérêt entre monde politique, monde économique sont mis en avant, où la question de la démocratie est expliquée. Je m'y retrouve aussi... oui sur la diffusion de contenu, sur la diffusion de méthode, j'utilise beaucoup les jeux, j'utilise beaucoup la coopération dans... enfin j'essaye en tout cas, entre eux pour parvenir à la construction d'un savoir. Voilà, du coup, ça me pousse à dire que, à mon humble mesure, je propose d'autres cadres de référence et d'autres cadres de pensée, et que du coup, peut-être que ça va en amener quelques uns à se dire il y a d'autres façons de faire que celles qu'on nous propose tout le temps. Alors, bien entendu, l'idée c'est quand même qu'à la fin ils trouvent du taf, parce que... parce qu'il y a quand même un paquet de nos élèves qui sont dans des situations sociales, familiales qui sont loin d'être confortables, et donc il y a la question à court de terme de « comment je fais pour gagner ma vie ? » qui rentre en compte, mais, si, on peut avoir permis à un ou deux de... changer d'avis sur des notions clés, et ben c'est tant mieux. Et voilà. Et après je m'y retrouve aussi à titre individuel sur... mon travail, il s'ancre dans ce domaine-là ! C'est-à-dire que mon salaire, il ne vient pas de... il ne vient pas d'une production et la valeur ajoutée de mon travail ne nourrit pas des placements douteux ou une production d'armes ou de trafic de drogue, et de la même façon, il n'y a pas d'enrichissement personnel sur la valeur ajoutée de mon travail. Pour personne. Et donc du tout, je m'y retrouve aussi là-dedans. Et je participe à un projet collectif. Et ça me semble très important. Alors, le projet collectif, je me pose la question de jusqu'à... à quel point il est collectif vraiment. Et j'ai failli aussi de remettre plus de collectif dans cette maison familiale en amenant les administrateurs à reprendre leur place dans... dans la gestion de la maison. Parce que là pour le moment, on leur demande à peu près de s'occuper des travaux. Enfin.. de suivre et de dire oui aux plans qui sont proposés, mais jamais on leur demande de donner leur avis sur un projet de l'association, par exemple. Il n'y a pas de projet associatif à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes. Ou en tout cas, on ne me l'a pas donné. Et du coup, ça, ça m'interroge vraiment. Et... c'est pour ça que je pousse depuis pratiquement un an vraiment maintenant, à ce qu'il y ait une commission éducative qui se mette en place au conseil d'administration. Et elle va avoir lieu la première fois bientôt là au mois de novembre. Donc voilà, dans ce sens-là réussir autrement, c'est amener aussi les adultes qui tournent autour de la maison familiale à se saisir de la question de leurs enfants et... on dit toujours que les parents ne sont pas impliqués dans l'éducation de leur enfant, mais est-ce qu'on leur laisse vraiment le choix ? Et la possibilité de s'investir ? Alors, pour accompagner une sortie scolaire, oui, à ce moment-là, parce qu'on a besoin de monde, et comme ça coûte trop cher d'envoyer deux moniteurs pour encadrer une sortie, on a un parent, mais au-delà de ça, c'est tout. Ça va... ça va sur de la gestion de personnel donc ça a des impacts importants sur... je parlais tout à l'heure que je faisais ma formation pédagogique avec le réseau des MFR des Pays de Loire, où en Vendée, ils ont décidé que l'internat était obligatoire pour toutes les maisons familiales de leur département, et même si le gamin habitait le village

94 *Les Nouveaux Chiens de garde* est un film documentaire réalisé par Gilles Balbastre et Yannick Kergoat, sorti en France le 11 janvier 2012.

dans lequel il est scolarisé à la MFR, il était interne. C'est de se dire que les temps de vie commune sont des temps éducatifs, où on peut... où on doit les investir. Et que dans ce cadre-là, dans ce projet d'établissement, avec internat, et bien réussir autrement ça passe par des apprentissages aussi sur des temps de veillée, et du coup sur les temps de veillée, on n'apporte pas les mêmes méthodes, on va effectivement être plus sur le jeu, plus sur du débat, sur de l'échange, et du coup on se construit aussi vachement par ça. Et pour moi réussir autrement... moi, pour moi, je m'en fous s'ils tombent au chômage les gamins qui sortent de chez nous, tant qu'ils arrivent à marcher sur leurs deux pieds et à être bien dans leur tête, c'est gagné. Pour moi, réussir autrement c'est ça, faire des citoyens construits dans leur tête et... s'ils ne votent pas comme j'ai envie, c'est chiant mais ce n'est pas grave.

Christelle : D'accord. Alors, une autre question, mais nous restons dans le sujet. Est-ce que tu peux me définir maison familiale rurale en décomposant ces termes ?

Jason : ... Alors, il me semble que j'ai déjà commencé à le faire dans ma réponse. Maison, c'est que... ça devrait, pour moi, pas être un établissement scolaire, mais un lieu de vie dans lequel il y a des enseignements, et donc du coup je pense que c'est vraiment intéressant sur le projet que l'internat soit obligatoire, voilà... parce que du coup ça donne aussi une autre dimension dans le travail des collègues qui sont parfois, par des mauvaises langues, définies comme du petit personnel. Parce que du coup la maîtresse de maison, c'est... vraiment la maîtresse de maison quoi. Elle a un rôle sur... en dehors des salles de classe qui est plus valorisé. Voilà, la responsable des locaux de l'internat, c'est aussi dans ce cadre-là plus valorisé par rapport aux jeunes aussi plus mis en avant. Parce que là pour le coup, des fois, ils ne sont pas tendres avec, quand même. Voilà. Familiale, c'est dans le sens où il faudrait que les parents soient plus investis sur le projet associatif, sur le projet éducatif de cette maison. Et rural, rural c'est une question qui est très compliquée, sur un territoire comme Sainte Anne les Aigrettes où on ne sait plus trop si on est du rural, si on est du péri-urbain, c'est le centre de la communauté de communes, ce n'est pas si simple... oui, ce n'est pas si simple « rural ». Après « rural », il y a un modèle de développement économique qui est à créer dans le monde rural. Sur une relocalisation de l'économie, sur des nouveaux services, sur... justement la création de commun, et de biens communs, sur la création de valeurs... sur les territoires il y a vraiment un truc qui serait... un vrai projet politique derrière oui. Mais aujourd'hui, c'est compliqué de promouvoir ça. Il y a une étude⁹⁵ qui a été faite par le MRJC⁹⁶ il y a quelques années, auprès des jeunes du milieu rural, plutôt rural un peu plus profond que Sainte Anne les Aigrettes, pour savoir s'ils souhaiteraient quand ils seraient adulte vivre en milieu rural, retourner vivre en milieu rural, ou vivre en milieu urbain, et, je ne sais plus le chiffre exact, mais je crois que c'est à peu près aux environs des deux tiers qui disent qu'ils aimeraient vivre en milieu rural. Sauf que du coup, il n'y a pas la place, il n'y pas les emplois, et du coup on est dans un système qui fait que les gens ne peuvent choisir ce qu'ils ont envie de faire de leur vie. On les oblige à aller vivre en ville, alors qu'ils n'en ont pas envie. Ou alors on les oblige à faire des bornes et des bornes en voiture ou en transport en commun pour continuer à avoir ce cadre de vie rural, mais finalement duquel ils ne profitent pas parce qu'ils sont dans les transports. Donc il y a vraiment un problème je pense. Et il y a des potentiels. Je pense notamment, moi j'habite à Sillé sur Pise, on a le canal juste à côté, il y a vraiment des grosses

95 Étude publiée en 2012 par l'édition Chronique Sociale à Lyon, intitulée « D'après les jeunes, Va y avoir du taf' ! »

96 Mouvement Rurale des jeunesse catholiques

infrastructures en terme de gestion de l'eau, avec l'étang qui est à côté, voilà en terme de production énergétique on pourrait... il y aurait la possibilité de créer de l'électricité avec toute cette flotte-là, mais pour ça, il faudrait se dire que la gestion de la flotte, ce n'est pas Véolia qui la fait. Et du coup, on refait un service public... commun, et on produit de l'énergie sur place, et ça créé des emplois sur place. Il y a vraiment un vrai projet de société dans le territoire rural, mais... il faut tout remettre à plat, mais c'est compliqué...

Christelle : Et tu penses que les MFR pourraient avoir un rôle à jouer ? Dans ce projet ?

Jason : Oui ! Oui en terme de formation, en terme de formation, oui. Parce que c'est pareil, si on en revient à... les parents, ils ont envie de vivre près de leurs enfants, et si les enfants sont obligés d'aller à l'autre bout de la France, ils ne les voient plus que par skype, voilà, ça créé du désarroi. Alors que si on convenait d'un avenir commun local, du coup, on mettrait en place des formations pour résoudre... ou en tout cas, permettre à ceux qui le souhaitent de s'investir dans ces métiers-là. Et donc du coup, oui carrément, les maisons familiales auraient un rôle central à jouer. Mais en plus, les maisons familiales devraient ne pas seulement faire des formations pour les jeunes, mais devraient ouvrir leurs portes pour que les parents viennent le soir, faire je ne sais pas quoi, mais nos locaux, ils ne sont, ils ne seront jamais ouverts. Si, ils servent les week-ends pour faire des locations, pour faire des grosses bringues, c'est bien, mais ça ne va pas en terme d'ambition, de territoire, ça ne va pas chercher très loin. Je trouve. Et ne serait-ce que d'ouvrir les classes, d'ouvrir les salles informatiques, si on avait du matériel, à des espaces de co-travail, de travailler à... il y a mille et une choses à inventer sur... et à remettre la maison familiale au centre du village et qu'elle ne soit pas considérée comme un établissement scolaire pour... pour enfants « neuneus » ou pour jeunes qui ne sont pas faits pour l'école, quoi. Ce n'est pas vrai en plus. Nos jeunes, ils ont autant envie de réussir que les autres, quoi... et ils ne sont pas bêtes...

Christelle : Alors, tu as commencé à répondre, mais je voulais revenir sur... que tu m'expliques pourquoi, à ton avis, il n'y avait pas d'investissement des familles à la maison familiale, puisque tu l'as... dit et commencé à expliquer... en proposant des solutions, mais...

Jason : Pourquoi il n'y a pas d'investissement des familles...

Christelle : Et comment tu vois ce manque d'investissement aussi ?

Jason : ...

Christelle : Comment tu vois ce manque d'investissement... Qu'est-ce que ça veut dire un manque d'investissement des familles ? Ce serait quoi s'investir par exemple, et en quoi il y a des freins ?

Jason : Et bien... en quoi il y a des freins... Après, il y a des freins sur la vie des gens, qui sont indépendants de notre volonté, on est tous pris par notre quotidien. Il y a des freins aussi parce qu'on ne leur demande de participer que pour les assemblées générales, et du coup, si on leur demande de venir donner leur avis sur un truc et on ne les a pas informé avant, et bien logique, les gens ils ne viennent pas... Euh, comment je vois ce manque d'investissement des familles ? Et bien par exemple, quand, pour je ne sais quelle raison, on demande à rencontrer un parent, pour parler de... généralement

c'est pour des questions de comportement ou de sanction, pour parler de la situation de leur enfant, quelques fois les parents ne peuvent ou ne veulent pas venir parler avec nous. Par exemple. J'ai fait passer un questionnaire à la dernière assemblée générale, bon ça porte déjà un biais parce que ce sont les parents qui sont intéressés, a priori, pour venir à l'assemblée générale qui ont répondu. Mais, les parents ont dit, à la question, alors comment je l'avais formulé je ne sais plus, mais qu'en gros, ils étaient prêts à participer plus, mais les modalités de participation devaient changer. C'était plutôt de la participation sous la forme de sondage, de questionnaire, par internet, qui semblait pouvoir correspondre, leur correspondre, à leur possibilité d'investissement. Aujourd'hui, pour des raisons politiques, qui sont tout à fait justifiées, on est réticent à solliciter ou même à communiquer par le biais de l'outil internet auprès des familles, avec ce regard qui est de dire « oui, mais certains n'ont pas internet! ». Ce qui s'entend, ceci dit, on est quand même à plus de 80% des familles qui ont un ordinateur et tout ça, et qu'on se prive de cette possibilité de participation de 80 % des parents si on se dit qu'on risque d'en léser 20%, ça s'entend, mais en terme d'efficacité, ça pose de réelles questions, oui. Donc, il y a ce frein-là culturel on va dire. Il y a ... comment on voit le manque d'investissement des familles ? Et bien on a un outil de suivi des jeunes qui s'appelle le carnet de liaison, qui est censé faire le lien entre les maîtres de stage, les familles et l'établissement. Globalement, c'est le jeune qui est le pilote de ça, de cet outil-là, et du coup, régulièrement, les parents n'ont pas signé. Ils n'ont pas mis d'appréciation à leur retour de stage. Et du coup c'est compliqué, parfois, d'avoir comme interlocuteur les parents. Et du coup ça m'interroge à titre personnel sur l'investissement de ces personnes-là sur la scolarité de leur enfant. Voilà. Moi, je pense que les parents devraient pouvoir prendre la place, en terme de... je ne sais pas... je viens d'avoir une petite fille, je suis très content, et du coup je suis plein d'idéaux pour l'éducation de ma fille, mais je me dis que si jamais elle arrivait dans une structure éducative dans laquelle on me laisserait la place de définir le cadre, c'est-à-dire en terme d'alimentation, ça pourrait être sur des circuits-courts, ça pourrait être sur du bio, ça pourrait être sur du végétarien moi j'en sais rien, n'importe quoi, hein, et bien je pense que j'irais bien donner mon avis sur ce que j'aimerais bien qu'elle mange. J'irais donner mon avis... le soir ce serait bien qu'il y ait des propositions sur les veillées, parce que, parce que... après ça se discute mais... enfin ils ont quand même de la chance, ces jeunes-là, d'être dans une structure associative, où leurs parents sont adhérents, en plus on les oblige à adhérer, et derrière on ne leur demande leur avis que pour approuver les comptes. Alors que leurs parents sont adhérents, ils ont la parole. Il faut juste qu'ils la prennent. A partir de ce moment-là où ils ont la parole, et ils sont adhérents au même titre que n'importe qui, ils sont tout aussi légitimes que n'importe qui pour définir le cadre, et ils ne s'en saisissent pas. Ils ne s'en saisissent pas parce qu'on ne leur laisse peut-être pas la possibilité de la prendre. Après je pense que leur participation serait facilitée si on leur posait des questions qui les concernent plus directement. Et après, l'ambition, ou la vision politique de l'établissement viendrait dans un second temps. Mais il faudrait commencer par un truc qui concerne leur enfant directement et pas que pour des questions de sanction, de discipline ou de machin. Mais sur des questions de ... et bien voilà, nous on a votre enfant une semaine sur deux, comment vous auriez envie que ça se passe, quoi ?

Christelle : Tu posais la question de leur légitimité...

Jason : La légitimité de qui ?

Christelle : Des parents.

Jason : Des parents ?

Christelle : (*je cite*) « Ils sont tout aussi légitimes ».

Jason : Et bien oui.

Christelle : Ce n'est pas le cas ?

Jason : Ah ben si, oui, oui oui, ils sont tout aussi légitimes ! Dans... de mon point de vue... Après, est-ce qu'eux se sentent aussi légitimes que nous pour dire la façon dont ça va se passer à la maison familiale ? Je ne suis pas persuadé. Mais peut-être aussi qu'on l'a mal présenté, cette possibilité de participation. Peut-être aussi qu'ils n'ont pas envie. Tout simplement. Voilà... je ne sais pas... je ne sais pas trop. En tout cas, de fait ils sont tout aussi légitimes qu'un moniteur, que la maîtresse de maison, que le président, ou le trésorier, à dire il faudrait que ça se passe comme ça... Voilà...

Christelle : Ok... Hum, tu me rappelles depuis combien de temps tu es moniteur à la maison familiale de Saint Anne ?

Jason : C'est ma quatrième rentrée !

Christelle : Peut-être... Est-ce que tu... quel regard tu as sur ton métier, sur l'évolution de ton métier, de tes pratiques... depuis quatre ans ? Qu'est-ce que tu peux en dire maintenant ?

Jason : ... Que c'est un beau métier. Que je ne ferais pas ça toute ma vie. Et après en terme d'évolution de mes pratiques, et bien j'ai gagné en confiance, donc du coup... et j'ai un peu aussi... Disons que j'ai été recruté pour... un poste de moniteur, mais avec une partie enseignement qui était plus axée sur les matières littéraires, comme le français, l'histoire. Moi je ne suis pas... enfin j'ai mon bac économique et social et puis derrière j'ai un DEUG 1 en histoire, mais qui est très très lointain maintenant. Et j'ai un Master en gestion. Donc autant dire que le français et l'histoire ce n'est pas ma spécialité. Donc, en arrivant, je me suis mis une pression importante pour maîtriser un peu les... pas les contenus, mais me remettre un peu au niveau en terme de ces disciplines scolaires. Voilà, donc je suis resté un peu arc-bouté sur ça. Et puis je me suis rendu compte que les jeunes ça les saoulaient, que moi je n'y prenais pas forcément de plaisir, et donc... voilà, du coup j'ai un peu lâché la bride et je suis parti plus sur des dynamiques de projet, et voilà... et aussi ce qui a aussi été rendu possible par le fait que j'ai évolué dans les matières que j'enseigne. J'ai moins de français, euh... oui, j'ai un peu moins de français, j'ai plus d'éducation socio-culturelle, j'ai plus de... je retourne un peu sur de la gestion aussi, auprès des CAP, donc du coup, ça a évolué par rapport à ça. Je suis content de cette évolution. Je suis content parce que j'ai moins affaire au quatrième-troisième aussi. Voilà, ça c'est quelque chose que j'aurais du mal à accepter parce que je ne suis pas... je n'ai pas le bon rapport autorité avec les jeunes de quatrième-troisième, j'aurais du mal à retourner enseigner dans ces matières-là, dans ces niveaux-là...

Christelle : Un rapport d'autorité ?

Jason : Oui.

Christelle : Tu peux définir s'il te plaît ? Ce que peut être un rapport d'autorité ?

Jason : Je n'arrive pas à le poser comme il faut en tout cas. Moi, je sais que... soit je suis bête et méchant, et auquel cas je braque les personnes en face de moi, les jeunes en l'occurrence, soit du coup je suis plus dans une situation d'animation, d'animateur où je suis un peu plus cool, et dans ce cas-là les jeunes ne... enfin ceux que j'ai rencontré, les groupes-classes que j'ai rencontré, les quatrième-troisième, ne sont pas prêts à dire « D'accord on vient, c'est sympathique et décontracté, mais on va travailler quand même », et donc c'est le bordel et j'en reviens à faire de la discipline, et je ne m'épanouis pas là-dedans. Eux, ne s'épanouissent pas là-dedans parce qu'on est dans la sanction, dans le rapport prof-élève qu'ils connaissent déjà, et donc voilà. Alors qu'avec les un peu plus grands, même s'il y a deux mois d'écart quelques fois entre les troisièmes et les secondes, mais, mine de rien, ils ont eu déjà un premier diplôme, ils ont déjà un peu plus progressé sur leur projet d'orientation, pour les CAP, ils commencent à gagner un peu des sous, donc ils ont un peu avancé dans tout ça, et finalement ils... et bien peut-être qu'ils sont moins dans de l'orientation subie, ou en tout cas, ils se sentent plus acteurs de ce qu'ils sont en train de faire, et ils sont plus dans une dynamique de travail. En règle générale, après avec plein de cas particulier hein, et donc moi je suis plus à l'aise là-dedans, dans... j'arrive plus à mettre en place ce rapport de confiance, qui permet à la fois d'être décontracté et de travailler quand même...

Christelle : Et donc tu y prends du plaisir.

Jason : Et donc j'y prends du plaisir. Et je pense qu'eux aussi.

Christelle : Et donc tu disais que tu ne ferais pas ça toute ta vie ?

Jason : Non. Non... C'est quoi la question ?

Christelle : Pourquoi ?

Jason : Pourquoi ? ... parce que... c'est quand même... je ne sais pas... parce que... parce que ça demande beaucoup d'énergie ! Parce que... ça demande de se renouveler. Parce que je pense que c'est une sacrée opportunité et qu'il faut aussi penser que ça peut profiter à quelqu'un d'autre, euh... voilà... Parce que ça correspond bien à cette étape de la vie que je suis en train de vivre, mais que ça ne correspondra peut-être plus d'ici cinq, six ans, un truc comme ça. Parce que pour le moment, entre guillemets toute ma carrière professionnelle s'est constituée autour d'un travail avec et pour les autres, et que je pense qu'à un moment je vais ressentir le besoin de travailler pour moi. Voilà. Pour ces raisons-là.

Christelle : Parce que du coup tu ne travailles pas pour toi quand tu es dans les fonctions de moniteur en maison familiale ?

Jason : Et bien non. Enfin, il y a forcément un moment où je m'y retrouve, c'est clair. Et donc du coup j'ai un... je ne sais pas moi, un petit côté narcissique qui fait qu'on aime bien se mettre en scène, où... je ne sais pas, mais, mais si j'en suis à ma quatrième rentrée, c'est que les trois premières m'ont apporté suffisamment de... je ne trouve pas le

mot, que j'ai trouvé plus de points positifs que de points négatifs, et que du coup, ça me permet de continuer quoi. C'est clair. Mais, non en vrai, je ne travaille pas pour moi, mais je travaille pour les jeunes. Ben oui... je travaille pour les jeunes oui... C'est ça l'objectif quand même, c'est de... non je ne travaille pas pour moi, c'est clair, sinon le participe passé moi... (*sifflement et signe de la main*), ça, franchement (*rires*), il y a des choses plus passionnantes dans la vie quand même, hein !

Christelle : Hum, bon... après tu as fait tes choix de matières maintenant non ? Tu parlais bien d'évolution dans ton métier...

Jason : Oui, alors non, je n'ai pas choisi.

Christelle : Non ?

Jason : Non, oulàlà non. Non, mais après c'est mieux, et puis, non je n'ai pas fait mes choix de matière, par contre la directrice m'a proposé des matières dans lesquelles elle pensait que je m'épanouirais plus et c'est le cas. Après, non, si ça ne tenait qu'à moi, il y en a deux, trois que j'enlèverais, peut-être pas deux-trois mais au moins une (*rires*)... mais globalement c'est beaucoup mieux, ça c'est clair. Et puis, surtout je détrônerais un peu Loïc d'une partie de ses cours là...

Christelle : Détrônerais ?

Jason : Oui ! Ah ben oui, parce que c'est un collègue... un collègue qui est là depuis suffisamment longtemps pour avoir une emprise assez importante sur le... l'activité pédagogique de la maison familiale, oui. Notamment sur tout ce qui est le volet éducation morale et civique, qu'il a pris en main, et dans lequel en fait il sous-traite à la Brigade de Prévention de la Délinquance Juvénile. Au niveau éducation morale et civique, je n'aurais pas pris les choses sous cet angle-là. A titre personnel. Mais bon, c'est comme ça. Et puis les jeunes ont l'air d'apprécier. En tout cas ils ne disent pas qu'ils n'apprécient pas...

Christelle : Sous quel angle toi justement tu envisagerais ce volet-là ?

Jason : Je ne sais pas... je mettrais... là tu vois, je suis déjà en train de mettre en place des projets avec le CRIDEV notamment, le Centre Rennais d'Information sur le Développement, où ils m'ont fait des appels du pied pour intervenir sur la question des droits humains, voilà, ça, ça fait partie des choses que j'aurais pu proposer. Avec ATD Quart-monde je suis en train de voir pour les faire intervenir sur un cours en protection sociale sur les idées fausses, contre les idées fausses sur les pauvres et la pauvreté, ça, ça fait aussi partie des choses que j'aurais pu proposer. Voilà. Mais... sur les conduites addictives, on fait intervenir les gendarmes mais on ne fait pas intervenir l'association Orange Bleue qui est sur la prévention des risques en milieu ficti... festif, où on dit, on ne dit pas c'est très mal de consommer des produits illicites, sachant qu'on sait que les jeunes vont le faire, mais où on leur dit attention si vous le faites, faites-le comme il faut. Voilà. Après il y a une culture de maison où on est sur... des éléments structurants les salariés qui sont là depuis longtemps, ont un rapport à l'ordre qui est très prononcé, avec un peu une culture militaire sous-jacente, militaire où... les gendarmes sont des militaires, mais qui est très présente. Bon il faut faire avec les gens, on ne va pas... mais oui, si on fait le tour, il y a la moitié qui sont, qui ont des climats familiaux avec des

militaires ou des gendarmes, donc forcément ce n'est pas... Moi, ce n'est pas ma culture, et donc forcément je n'aborderais pas les choses de la même façon qu'eux.

Christelle : Et tu parles du culture de maison, du coup, dans une idée où ce rapport à l'autorité serait spécifique à la maison familiale de Sainte Anne ou dans une idée générale des maisons familiales rurales ?

Jason : Je ne sais pas...

Christelle : Oui, je ne sais pas si tu as suffisamment de retours d'autres maisons...

Jason : J'ai fait... Alors, du coup j'ai de l'expérience que de deux maisons. J'ai fait un remplacement à la MFR de La Cerisaie. Donc c'est tout petit comme expérience, mais effectivement le rapport à l'autorité était clairement différent. Il n'était pas posé au même endroit en tout cas. Et du coup, je pense que c'est lié à la culture de la maison du coup, de chaque maison familiale, pas du réseau. Non, non, il n'y a pas, en tout cas pas à ma connaissance, de culture du réseau maison familiale rurale sur ce volet rapport à l'ordre et... non, non. Mais, déjà on a gagné avec Léonard, on a le droit de s'habiller comme on veut.

Christelle : Tiens donc.

Jason : Oui. Ça n'a pas été si simple... Ouais, c'est particulier quand même à Sainte Anne ce truc-là là. Et je pense aussi qu'il y a ça dans le fait que je ne ferais pas ça toute ma vie... on ne partage pas les mêmes choses avec les collègues... sur le fond, sur justement cette vision, cette ambition politique. On... on n'est pas d'accord. On le sait. Ça n'empêche pas qu'il y ait des belles choses qui se vivent et qu'on mette en place des projets sympa, mais on... on n'est pas d'accord quoi ! Donc du coup, il y a plein de choses sur lesquelles on ne va pas aller, par tabou, par peur de se fâcher, et donc oui, à terme, moi je vais tourner en rond, et eux aussi, parce que je vais leur mettre des bâtons dans les roues sur... sur la question est-ce que les jeunes doivent porter une tenue correcte, est-ce qu'on doit définir ce qu'est une tenue correcte, tout ça quoi.

Christelle : C'est une question actuelle à la maison familiale c'est ça ?

Jason : C'est une question qui est traitée. Mais oui, c'est une question de l'année dernière, bien forte oui. Qui est liée à des comportements de certains jeunes, en tout cas de tenue vestimentaire où les jeunes se ramènent avec des t-shirts avec des grosses feuilles de cannabis dessus. Donc du coup, on leur dit de ne pas le faire, que ça ne se fait pas, et que même c'est interdit par la loi. Et donc là en soi, je comprends tout à fait et je suis tout à fait d'accord avec cette décision-là, mais des jeunes qui viennent avec des t-shirts, non des jeans troués, parce que c'est la mode du jean troué, on va commencer à leur dire : « non, tu mets un vrai jean ». C'est la mode. Il n'y a rien de dégradant pour la personne. Donc là-dessus, on s'est un peu écharpé oui. Voilà. Mais, on a gagné ! (*rires*)

Christelle : Pour cette bataille en tout cas ! ... Bon il n'y a pas de petites victoires...

Jason : Non, il n'y a pas de petites victoires... Mais, pour les CAP, il faut quand même une tenue correcte, un t-shirt uni et tout ça... On ne peut pas tout gagner (*rires*)

Christelle : C'est ça la dépense d'énergie dont tu parlais ?

Jason : Oui, ça en fait partie oui. Il n'y a pas que ça, la principale dépense d'énergie, elle est dans le rapport aux jeunes, dans le suivi individualisé qu'on peut faire, où on se met un peu en quatre, dans la mesure du possible, pour que ça se passe au mieux quoi, pour démêler les nœuds quand il y en a, voilà...

Christelle : Se mettre en quatre ?

Jason : Oui, par moments oui. Bon après dans la mesure du raisonnable quand même, mais on fait ce que l'on peut quand même. Et puis sur le moment ça semble complètement normal, sinon on ne le ferait pas. Mais oui ça peut nous arriver par exemple, je ne sais pas moi, s'il y a besoin pour dépanner, de déposer un jeune pour le ramener chez lui, ou voilà, c'est... normalement si on se limite stricto sensu à ce qui nous ai demandé dans notre travail, on n'est pas supposé le faire.

Christelle : Ah oui ?

Jason : Ben non, ça ne fait pas partie de notre boulot, d'autant plus si on n'a jamais de veillée ou de trucs comme ça. On est là pour les cours, point barre, et pour les services quand même parce qu'il faut que la maison soit propre ! Alors, là cette année, pareil, dans les petites victoires, on a à nouveau des veillées à faire et à animer pour de vrai, donc ça c'est chouette. Je suis très content de ça.

Christelle : Et pour de vrai alors, ça veut dire quoi ?

Jason : Et bien pour de vrai ça veut dire qu'on a... on n'est pas là en surveillance, on est là pour proposer une animation sur les temps de veillées. Je sais que Sélénia, ma collègue, a fait une animation en danse bretonne, que les jeunes étaient très contents, voilà. Ça c'est super ! Moi, je proposais, alors c'est passé devant le CA, mais je pense que ça a fait grincer des dents un peu la direction donc ce n'est pas dit que ça passe, mais je proposais en animation une série de veillée par le CRIDEV sur les questions de démocratie. Ça devait passer au CA, savoir s'ils acceptaient de payer cette prestation. Après, moi j'ai envie de faire des grands jeux, j'ai envie de faire plein de choses oui avec eux. En fait, si... ce qui m'embête dans ce réseau MFR sur le réussir autrement justement c'est que la fonction de moniteur c'est vu comme le top. Après au-dessus, il y a directeur, mais il n'y a pas d'autre évolution de carrière, si tu ne veux pas régresser. En terme d'évolution de grille de salaire, de convention collective, tout ça. Et je trouve que c'est dommage parce que sur les temps... il y aurait vraiment un truc, une fonction d'animation, qui n'est pas investi en tout cas chez nous, qui l'est plus dans d'autres maisons, en Vendée par exemple, ou en Maine-et-Loire, où il y a vraiment un animateur qui est là pour quelques années, enfin quelques années... un contrat aidé, qui est là en tant qu'animateur, et qui du coup permet justement cette transversalité entre les cours et de la vie résidentielle et de se dire et bien voilà cette semaine il y a un temps fort, je ne sais pas, de MAP, Module d'Approfondissement Professionnel, où on accueille des élèves d'autres maisons familiales, c'est thématisé, et bien du coup le soir en veillée, on va faire aussi des choses en rapport avec ce que l'on voit dans la semaine. Alors là l'activité éducative et pédagogique de la maison familiale devient plus globale. Mais pour le moment, le poste d'animateur est considéré dans la convention collective et dans les grilles de salaire comme inférieur à celui de moniteur, et donc du coup, ça ne se fait

pas, ça ne se voit pas, de voir un moniteur qui devient animateur. Et je trouve que c'est dommage parce que... parce que moi par exemple ça me conviendrait. De basculer animateur et de laisser les cours aux collègues. C'est quelque chose qui pourrait m'intéresser. Sauf que, ben non, je n'ai pas envie de perdre du salaire moi. C'est comme ça...

Christelle : Sachant que moniteur il y a des fonctions d'animation inscrites dans les missions...

Jason : Oui, oui, il y en a un petit peu. Mais elles viennent en complément. Après, j'ai commencé par dire que c'était un beau métier, que j'aimais bien.

Christelle : Oui.

Jason : Quand même. Donc, voilà, je persiste, c'est un beau métier. Mais, du coup l'entretien a commencé par dire « de quoi ça parle réussir autrement ? »

Christelle : Oui.

Jason : Et donc « réussir autrement », c'est encore mal prévu par le mouvement dans la mobilité professionnelle de ses salariés quoi. Je trouve. Parce qu'on propose un itinéraire possible quoi. Après moniteur, tu deviens directeur. Ou alors tu te trouves un poste à la fédé quoi. Et je trouve que c'est dommage car il y aurait d'autres choses à faire, d'autres choses à inventer. Et même, parce que moi ça m'intéresserait éventuellement de repartir sur des postes d'animateur, mais je ne sais pas, ça pourrait être encore autre chose pour quelqu'un qui... je n'y ai jamais pensé mais pour quelqu'un qui aurait d'autres envies, on pourrait tout à fait concevoir que... après moniteur, on passe... je ne sais pas moi, je n'ai pas le nom du métier, mais la personne qui s'occupe de l'entretien des locaux, car il y a aussi, en tout cas il devrait y avoir aussi une fonction éducative derrière tout ça quoi... Voilà ! (rires)

Christelle : ça sent le mot de la fin ça !

Jason : Oui ça sent le mot de la fin, je ne sais plus trop quoi dire là, ça fait déjà un moment !

Christelle : Ah oui, tu m'as fait une belle écharpe ? (rires) Non, ne t'inquiète pas ce n'était pas brodé. Et bien on va arrêter.

A la suite de l'entretien, Jason m'a proposé un panier composé de pommes et de noix de son verger. Nous avons ainsi rejoint sa compagne et sa fille dans le jardin et discuté de leurs activités associatives dans leur commune, au regard de leur récente arrivée à l'achat de leur maison. Nous avons également parlé de problèmes que Jason repère à la MFR. Notamment le fait qu'il voit, et qu'il n'est pas le seul, sa collègue Marisol dépérir, croulant sous le poids des heures de travail et des quolibets. Il me rappelle également qu'il a trouvé stupide la farce⁹⁷ de Jolène et Ariane la veille au soir au CA. Je suis partie en oubliant mon carnet de recherche que Jason a laissé à mon intention à la MFR à Constance, la secrétaire-comptable. J'ai ressenti une gêne à l'idée que ce carnet puisse être parcouru et lu, et cela même si j'ai confiance en Jason et Constance.

97 Cf en annexe « Contexte des entretiens : observation participante »

Annexe n°7 : Loïc

Entretien avec Loïc, formateur à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes.

Le rendez-vous avec Loïc fut pris la semaine précédente par téléphone. Il m'a invité à faire l'entretien à son domicile. Nous nous installons dans le salon, accompagnés d'un apéritif.

Christelle : Donc 4 octobre, entretien avec Loïc. Et donc première question. Moi je m'appuie sur le slogan des maisons familiales pour démarrer cet entretien, qui est « réussir autrement », et donc j'aimerais savoir, de ton point de vue de quoi ça parle, cette phrase ?

Loïc : Proposer... un enseignement alternatif. C'est-à-dire quelque chose qui va venir en parallèle d'un enseignement public, étatique, national, voilà, même si on est, nous aussi, dans les grilles des référentiels nationaux, mais alternatif, dans le sens proposer à des jeunes qui ne se retrouvent pas ou plus à un autre fonctionnement. Basé sur davantage de concret, basé aussi sur un changement de lieu, donc établissement plus petit, établissement à taille humaine, un enseignement basé sur déjà en préambule un... la prise de conscience d'un nouveau départ, la prise de conscience de la part des jeunes d'un accompagnement différent, un autre rapport à l'adulte, et mettre en perspective des projets personnels et leur montrer qu'ils sont tout à fait capable d'être en réussite, non pas toujours dans une salle de classe mais dans le domaine du concret et sur le terrain. Donc le fait de passer par le stage, un encadrement rapproché et beaucoup plus individualisé, va casser le contexte ancien de la salle de classe, d'un groupe, pour justement être dans un projet plus individuel quoi. *[Les enfants rentrent de l'école]* Et là, tu peux couper une première fois...

[Coupure dans l'enregistrement : salutation et présentation à la famille, explication aux enfants de la situation de l'entretien. La compagne de Loïc emmène les enfants à l'étage de la maison]

Christelle : On va revenir à la première question, est-ce que tu peux me définir la notion de réussite ?

Loïc : ... La réussite, alors, déjà alors... il y a plusieurs choses. La réussite c'est de voir des jeunes en projet et heureux. Déjà en projet, ne pas rien faire. Être dans une dynamique de projet. Après, jusqu'où ça les mènera, on verra bien, pour certains, malheureusement, le projet peut être inaccessible, mais quoiqu'il arrive tant qu'ils sont la démarche ils avancent, ils atteindront quelque chose. Leur but, ou en tout cas ils arriveront à un niveau... un niveau de vie qui sera satisfaisant. Donc la réussite qu'est-ce que c'est, les mettre en projet. La réussite après, c'est de les voir heureux dans leur projet. De se sentir bien, d'être des gens équilibrés, d'être des gens qui vont devenir des responsables. Après, la réussite, moi, comme je travaille surtout chez des quatrièmes-troisièmes, c'est de voir des jeunes qui soient en insertion professionnelle, et malgré le parcours parfois chaotique au niveau familial ou les antécédents scolaires, de voir des jeunes, qui soient insérés dans le monde professionnel, dans le monde de l'emploi, et la réussite c'est, cinq, dix après, quand je vois des jeunes qui reviennent en me disant :

« Ben voilà, je travaille, je suis... plombier, électricien, serveur, j'ai acheté ma maison, je vis avec ma femme, j'ai des enfants » ou « Je me suis marié, j'ai eu des enfants » et cetera, pour moi c'est la réussite quoi. Quand on voit comment certains peuvent arriver dans la détresse, dans la misère sociale, et cetera, la réussite c'est des fois, qu'ils ne sont pas sortis, alors qu'ils sont dans un système alternatif, complètement d'un système scolaire. Simplement ils prennent une autre voie qui les amène à quelque chose qui aurait pu être inaccessible dans le système général, qui est défaillant pour un grand nombre de jeunes. Qui n'ont pas envie d'attendre la fin d'un collège pour être sur le terrain, qui ont peut-être la détermination, qui peuvent faire preuve des fois d'une vraie maturité en entreprise, et dans leur projet. Donc, on permet à des jeunes d'exprimer des choses qui sont étouffées dans l'enseignement général. Donc, on n'est pas contre l'enseignement général, j'en suis issu, j'en suis heureux de ce que j'ai vécu, de ce que j'ai pu apprendre, mais je suis contre le collège unique. Qui est inégalitaire, qui est violent et qui est destructeur pour certains jeunes, et nous justement, on répare, on répare pour certains, pour d'autres on arrive au bon moment pour justement éviter des naufrages, et des situations d'échec arrivées en fin de collège, ou l'orientation n'est pas forcément toujours bien travaillée, ou alors on a la case SEGPA⁹⁸ où on va dire : « Tu n'es pas bien dans le général, tu vas en SEGPA et on verra bien plus tard ». Bon, et bien on permet à des jeunes d'atteindre un niveau tout à fait respectable de connaissances en fin de troisième générale. Là-dessus, je suis convaincu que le travail que je fais dans mes matières, et de certains collègues en tout cas, leur permet d'atteindre un niveau qui est loin d'être mauvais, je le vois notamment en classe de seconde entre nos anciens troisièmes et ceux qui arrivent, quand je vois le niveau de nos jeunes, je suis assez satisfait, de voir qu'ils ont un vrai bon niveau, une vraie culture, comparés à d'autres. Et quand je vois des jeunes qui arrivent en quatrième, je m'interroge sur ce qu'ils ont fait avant. Quand je vois les lacunes, quand je vois que certains ne savent même pas écrire, en rentrant en quatrième, quand ils partent de chez nous, ils obtiennent pratiquement tous le brevet, et le brevet il n'est pas donné. Donc ça veut dire qu'on les a fait progresser, donc c'est une forme de réussite aussi. Quand on a, sur une classe de vingt-huit, que un ou deux jeunes qui vont se retrouver sans projet en fin de troisième, ça c'est un échec pour nous. On oublie les vingt-six sur qui on a réussi, parce que ça devient la normalité pour nous de les amener à un projet. On est déçu d'en avoir un ou deux qui n'ont pas de projet. Mais s'ils n'ont pas de projet, c'est vraiment que ça a été déficient, notamment du côté familial et du jeune, qui a sa part de responsabilité. La réussite, ça vient du projet du jeune quoi. Nous on accompagne, on n'est pas là pour.. on peut pousser de temps en temps à aller plus haut, mais on ne tire pas les jeunes, on n'est pas derrière à les pousser mais à les accompagner. On est un tremplin. S'il le prenne, on peut les faire décoller. La réussite par l'insertion professionnelle, l'équilibre du jeune, qu'il soit heureux dans son projet, et après de voir les résultats plus tard ! De voir les jeunes, je te disais, responsables, équilibrés, vie de famille... voilà.

Christelle : Tu as parlé de maturité, tu peux définir ce que c'est ?

Loïc : Définir la maturité ?

Christelle : Oui.

98 Section d'Enseignement Général et Professionnel Adaptée : ces sections sont proposées aux élèves en grande difficulté scolaire de la sixième à la troisième.

Loïc : ... Pour faire des adultes, je pense. De jeunes adultes je pense, et qui ont des repères. Que ce ne soit pas des moutons, que ce soit des gens qui peuvent être critiques. La maturité viendra quoiqu'il arrive avec l'âge, on dit que les jeunes s'assagissent, mais entre... s'assagir ce n'est pas être docile quoi. Pour moi la maturité pour un jeune, c'est quand il est capable de raisonner, de penser, de faire ses choix, d'avoir pesé le pour et le contre, de savoir qu'un jeune qui va en cuisine va devoir faire des sacrifices, il ne va pas choisir la cuisine parce que c'est rigolo de faire des belles assiettes, mais il sait qu'il aura une part de sacrifice. Quelqu'un qui va en maçonnerie, c'est quelqu'un qui sait qu'il va être dans le dur, dans le froid, dans le chaud l'été, qui aura mal aux mains, qui aura mal au dos, mais qui va faire quelque chose parce qu'il l'aime. Pas sur un coup de tête, mais vraiment sur un coup de cœur. Donc s'il a déjà ça, c'est qu'il est déjà pour moi dans une maturité, c'est qu'il a une prise de recul, et comment on arrive à leur faire acquérir cette maturité ? En multipliant les expériences, en étant parfois dur avec eux, pour les rappeler à l'ordre, en étant aussi des fois maternant avec eux quand ils ont besoin, voilà, d'être présent tout simplement quoi. Sauf qu'au collège, si on revenait sur la première question ce que c'est que réussir autrement, sauf au collège, où on est souvent dur, pas souvent maternant, et on oublie l'objectif individuel pour l'objectif du groupe. Bien former des groupes, des classes d'âge, mais ça ne correspond pas aux attentes de chaque individu quoi. Donc la maturité, c'est de voir des jeunes qui pensent, qui peuvent réfléchir, qui n'ont pas toutes les clefs, mais qui ont envie de les trouver déjà... Autre question ?

Christelle : Très bien. Alors, est-ce que tu peux me définir une maison familiale rurale, en décomposant ces trois mots ?

Loïc : ... Non. Non, parce qu'il n'y a pas une maison familiale rurale. Il y a un mouvement des maisons familiales rurales, mais il y a des maisons familiales rurales. Donc moi, je travaille dans une maison familiale rurale, où bon an, mal an, je peux y trouver mon compte, bon an, mal an, mais ça c'est plutôt de mon fait personnel plutôt que de ton étude sur la maison familiale, donc nous parlerons de ça tout à l'heure en off, mais moi, je ne peux pas te définir les maisons familiales rurales. Il y a des mots clefs, institutionnels.

Christelle : Oui ?

Loïc : Il y a l'alternance, le suivi individualisé, enfin, une belle plaquette de portes ouvertes qui tu auras. Tout le monde fonctionne comme ça. Après, on se rend compte que d'une maison à l'autre, on n'a pas les mêmes fonctionnements, il n'y a pas les mêmes publics, il n'y a pas la même culture. C'est comme définir une maison de lotissement, il y a des maisons de lotissements avec un cahier des charges, même si les maisons sont un petit peu différentes même si elles sont dans même cadre. Moi je considère qu'il n'y a pas... Il y a des maisons où je pourrais travailler parce que je m'y retrouve et d'autres maisons où je ne pourrais jamais travailler. Donc moi je peux te définir ce qu'est notre maison familiale rurale. Mais les maisons familiales rurales, je peux te faire un discours sur une plaquette institutionnelle, après, parler des MFR, c'est un réseau effectivement qui existe, implanté d'origine dans la ruralité parce qu'on formait des agriculteurs. Maintenant, on forme à tous les métiers. On peut se poser la question encore du terme rural, parce qu'on a beaucoup d'urbain, là c'est la géomobilisation sur le territoire, il y a un maillage, mais qui n'est pas aussi dense que dans un autre système. C'est une maison donc un petit établissement. Familiale, à taille humaine, avec la connaissance de chaque

personne, de ses travers, de ses défauts, de ses qualités. Des groupes que l'on peut manager, quelque part. Donc, des petites structures, la notion d'internat, le vivre ensemble, dans une maison, la notion de service. On donne, on apprend, on n'est pas passif, on est actif. Voilà ce que c'est que les maisons familiales en général, ouvertes normalement sur le monde, sur l'extérieur.

Christelle : C'est la définition que tu en fais ou c'est l'image que peut produire ces mots-là ? C'est un choix de mots : maison familiale rurale...

Loïc : C'est la définition que je véhicule, que je transporte, parce qu'on me l'a donné, je l'ai vécu et je la renvoie maintenant. Après, quelle image ça peut donner à l'extérieur ? Une maison familiale rurale, quelqu'un qui ne connaît pas, il peut se demander si on est dans l'agricole, si on est sur un mouvement chrétien, si on est sur une maison familiale pour enfants difficiles, peut-être sans famille, ça peut être... rural, on peut avoir quelque chose de couper du monde justement, plutôt enfermé dans un territoire très marqué par l'empreinte de la ruralité, de l'agriculture, des traditions, d'où peut-être cette idée d'un mouvement chrétien, un peu alternatif. Une maison... une maison oui peut être ouverte, mais elle peut aussi être fermée : il y a eu les maisons de redressement ! Donc le mot maison familiale rurale c'est un héritage, mais c'est un déficit d'image et de communication sur ce que l'on fait !

Christelle : Ah oui ?

Loïc : Pour moi, il y a un vrai déficit d'image. On arrive à la maison famira... familiale souvent... d'ailleurs je dis souvent maison familiale, j'oublie même le mot rurale, on parle de MF', on va généré... rarement au bout du signe MFR, alors que « réussir autrement », ce serait sympa de dire « aimer faire »⁹⁹ que « réussir autrement ». On arrive à la maison familiale, tu as l'impression que dans le lotissement c'est l'impasse, c'est la dernière maison au fond de l'impasse. On a raté toutes les autres maisons, on n'a rien trouvé, il y a celle-là au fond, on va aller voir ce qui se passe, de toute façon c'est ta dernière chance. Voilà. Donc... la maison dans laquelle je suis, moi j'ai l'impression que c'est vraiment un établissement par alternance. C'est un établissement, de formation. L'esprit familial, on l'a nous, est-ce que les familles l'ont toujours vis-à-vis de nous, pas forcément. Donc l'esprit familial, on va le retrouver entre nous, au sein de l'équipe, au fait de vivre ensemble. On passe plus de temps entre les membres... entre nous au travail quasiment qu'avec notre famille dans la semaine... on est là-bas, comme hier, moi je suis arrivé à sept heures du matin, je suis reparti, il était vingt-une heures trente. Aujourd'hui je suis arrivé à huit heures, donc voilà je suis parti à dix-sept heures trente, c'était cool mais... on passe beaucoup de temps ensemble. Quelqu'un qui ne s'intègre pas dans une équipe en MF' a une durée de vie très courte. Parce qu'il faut être dans le moule, parce qu'il faut être dans la dynamique de l'équipe, sinon ça ne fonctionnera pas. Le CA un peu paternaliste vis-à-vis d'une équipe souvent beaucoup plus jeune est plus en avant sur les projets normalement, et puis derrière les jeunes. Donc moi je considère que l'on est un établissement par alternance, pas un établissement de deuxième chance, mais le sigle de maison on est peut-être obligé de le garder quoi. Pour justement cette notion de taille humaine, de ne pas aller trop haut en terme de nombre de formations. En tout cas, de nombre d'individus qui vont être formés. Une maison familiale pour moi, elle a une identité propre. Donc il y a des maisons avec leur propre identité, toutes au sein d'un réseau d'établissements de formation par alternance, avec la notion voilà de réussir

99 Slogan par ailleurs utilisé dans d'autres MFR

autrement comme je disais « aimer faire », c'est vraiment trouver de la passion dans ce que l'on fait, du cœur. Pour former, il faut avoir du cœur quoi. Même les plus bourrus, ils sont obligés d'avoir du cœur vis-à-vis de ce qu'ils font, si tu n'as pas de passion, tu ne peux pas faire ce métier-là. Pour être avec des jeunes, il faut avoir de la passion. Et les jeunes en reçoivent. Ils reçoivent ça et c'est ce qu'ils te renvoient au bout d'un moment.

Christelle : Ah oui ?

Loïc : S'il n'y a pas la passion, de la passion de la matière que tu enseignes, du suivi que tu as avec les jeunes, de leur parcours, du travail même en équipe quoi, des projets qu'on mène quoi, je pense qu'on fait mal son travail. Et j'ai peur que dans beaucoup de collèges, il n'y a plus cette passion. Qu'on est dans la norme, dans la règle, et cetera. Et c'est ce qui tuera les maisons familiales je pense si on reste toujours dans la norme, dans la règle, dans...

Christelle : Dans beaucoup de collèges ou dans beaucoup de maisons familiales ?

Loïc : Dans beaucoup de collèges. Et justement nous on peut être différent, alternatif justement. Mais bon, comme on va vers des niveaux de plus en plus élevés de formation, parce que c'est le monde actuel qui le veut, on est obligé de se cadrer aussi sur beaucoup de référentiels, parce qu'on est jugé sur l'intégration et pas toujours sur la réussite ou la mise en projet des jeunes. Aujourd'hui être heureux ça ne remplit pas une gamelle. Qu'est-ce qui va faire qu'on va être dans la réussite et que la maison familiale a une bonne opinion, c'est l'insertion professionnelle à tout prix. Souvent par le diplôme maintenant, mais c'est le monde qui veut ça. Donc c'est dangereux justement parce qu'on peut perdre ce côté un peu passion des choses pour être dans la règle, dans la normalité, de faire aussi bien que les autres. En terme de résultats j'entends. De résultats au diplôme.

Christelle : Par des contraintes institutionnelles ?

Loïc : Oui. Être bien vu du ministère, être bien vu de l'institution, d'avoir un certain pourcentage de réussite, d'avoir le plus grand pourcentage de réussite. Mais ça ce n'est qu'un aléa. Tant mieux si on a une année à cent pour cent de réussite, c'est formidable ! Après on peut avoir une année à soixante-quinze pour cent, tout du jeune, comment il est arrivé ? Et sur les vingt-cinq pour cent qui ne l'ont pas eu, qu'est-ce qu'il devient ce jeune ? Il aura peut-être son diplôme un an ou deux après, ou il aura peut-être trouvé du travail, ou il aura peut-être réussi autre chose ? Ou par l'échec à la maison familiale, ça arrive qu'un jeune rebondisse ! « Parce que mince, j'ai raté quelque chose et j'ai déconné à un endroit où j'étais bien ! Donc maintenant il faut vraiment que je me bouge. J'ai compris, c'est de ma responsabilité. ». C'est de la maturité aussi. La maturité c'est aussi certains jeunes qui reviennent te voir en disant : « Han, vous avez été dur, vous m'avez mis à la porte, qu'est-ce que j'en ai chialé avec mes parents, lors du dernier entretien ! Mais résultat, maintenant, et bien j'ai compris. Et maintenant je suis devenu ça. Je n'écoutais pas ou je ne foutais rien ou j'étais exécrable avec vous, mais mine de rien ce que vous m'avez dit, je l'ai intégré. » Donc plein de petites maisons familiales partout, dans un réseau...

Christelle : Donc ?

Loïc : Voilà. Pour revenir à la question initiale.

Christelle : Ok. Bon, alors, juste pour le rappeler, cela fait combien de temps que tu travailles à la MFR de Sainte Anne ?

Loïc : Quinze ans !

Christelle : Quinze ans...

Loïc : 27 août 2001 !

Christelle : ... Tu le fêtes chaque année ou...

Loïc : Absolument pas, non, non. Au contraire, j'aimerais bien changer maintenant.

Christelle : Et bien écoute, est-ce que tu peux faire un bilan sur l'évolution de ta pratique ? Peut-être ? Sur ces quinze années ?

Loïc : pppfff...

Christelle : c'est une question très ouverte je sais...

Loïc : Alors, bien évidemment ça a complètement évolué. Mais de toute façon ça évolue tout le temps. Tu es obligé d'évoluer en fonction de ton public. Là où j'ai le plus appris c'est sur la rigueur. Dire les choses. C'est pas sur le contenu, c'est pas sur les connaissances, tu fais passer ce que tu veux comme connaissance. Si tu aimes ce que tu dis, ce que tu sais, tu le feras passer quoiqu'il arrive. Donc, moi je ne considère pas que ce soit le contenu qui soit fondamental, c'est la forme qui est importante. Du contenu, tout le monde peut en faire. Il y a certains qui pensent connaître plein de choses ne seront pas des bons formateurs. C'est pas savoir, c'est faire savoir. Donc, pour moi c'est la forme, donc j'ai appris la gestion du groupe, j'ai appris la rigueur, j'ai appris à parler, à dire les choses, j'ai appris à être dur aussi, pour faire des électrochocs... Qu'est-ce que j'ai appris... Ouais, j'ai appris à accompagner les jeunes, aussi différents soient-ils, j'ai appris à cerner aussi très rapidement les jeunes en fonction des profils et des attentes. Je me fais rarement avoir maintenant sur le profil d'un jeune. Ce qui fait que je deviens peut-être aussi intolérant des fois. Il y en a qui méritent sûrement qu'on leur tende la main et moi je vais être un peu dur avec eux parce que je suis sur la méfiance. Sur mes pratiques... ouais c'est surtout la rigueur que j'ai appris. Il faut être rigoureux pour encadrer un groupe, pour mobiliser tout le monde, ne pas laisser quelqu'un devenir plus envahissant qu'un autre, pour justement réussir à fédérer, à être réactif aussi, ce sont des choses que j'ai apprises.

Christelle : Réactif...

Loïc : Et bien réactif ! De... de comprendre... en tout cas, j'ai compris qu'il fallait réagir très vite aux situations qui n'étaient pas bonnes. Être vraiment dans la démarche action-réaction. Auprès des familles, des maîtres de stage, des jeunes. Toujours être là. Ne jamais laisser de vide. Pour ne pas que ce soit rempli par autre chose. Un jeune qui n'est pas en stage comme la semaine dernière, il aurait peut-être pu passer une semaine sans son stage, j'avais une demie journée de libre, j'ai pris ma voiture et je lui dis j'arrive chez

toi. Et on va faire le tour des entreprises ensemble, je vais voir comment tu recherches un stage. Et je vais venir avec toi, et on va se bouger, et tu as intérêt d'être là parce que je ne fais pas le voyage à vide moi. Le jeune m'attendait, il était là, et on a trouvé son stage en fin de journée. Mais pas le laisser vide à ne rien faire chez lui, sinon c'est là où ça devient pire, résultat il y a une reconnaissance du jeune, il y a une reconnaissance de la famille, et quand on fait du bien aux autres, justement quand on est dans la réaction, de faire du bien, ou même de sévir et de punir, en face il y a toujours une réaction. Soit on va aller au clash, soit au contraire on va aller vers... vers une plus grande confiance quoi. Et donc une meilleure écoute, et là on a tout gagné quoi, oui j'ai appris à être réactif oui. Ne pas procrastiner quoi. (sourires) Il ne faut jamais faire ça ! Pas avec eux en tout cas, jamais avec eux. Tout de suite, il faut crever les abcès, ne pas se cacher derrière des problèmes. Et j'essaie de dire ça aux jeunes aussi, ne vous cachez pas derrière des problèmes pour dire que vous ne pouvez pas. On peut toujours. On peut toujours. « Je n'ai pas de ceci, je n'ai pas de cela, je n'ai pas de... », non, non, non ! On peut toujours. Et même, ceux qui ont le moins, ce sont ceux qui apprennent le mieux à se débrouiller, normalement. Et comme ils apprennent à se débrouiller, justement c'est encore plus d'outils pour leur vie. « J'ai pas internet, j'ai pas le dictionnaire, je ne peux pas faire votre travail. » Si tu peux. Les grands-parents, tu as des voisins, tu as des copains, tu as une bibliothèque. Tu te bouges. Tu fais les choses. Tu n'auras pas plus ou moins que les autres, tu dois faire aussi.

Christelle : La procrastination, ce n'était pas seulement pour les jeunes...

Loïc : Non, pour nous ! Pour nous dans une équipe quoi. Toujours anticiper les choses, toujours caler des choses. Le planning à gérer, une visite à faire, une famille à appeler, répondre aux mails les plus urgents possibles, toujours être dans cette démarche-là. Avancer dans les programmes, aussi. Toujours être dans la démarche de dire qu'est-ce qu'on va faire la prochaine fois, comment je vais l'amener. C'est un gros fil conducteur, c'est une sorte de course une année, hein. On ne sait pas quel obstacle on aura sur la route, mais on en aura quoiqu'il arrive, donc il ne faut pas perdre de temps. Il ne faut pas perdre de temps, pour des fois aussi savoir en prendre. Pour à un moment donné faire des pauses. Discuter, prendre le temps d'échanger.

Christelle: Avec comme finalité ? Quoi ? L'examen du jeune ? Les projets ?

Loïc : Mais je te l'ai dit tout à l'heure mais tu n'écoutes pas.

Christelle : (Sourires) Non.

Loïc : Le fait de les rendre bien, de les rendre heureux dans cette formation, dans ce qu'ils font, pour qu'ils soient heureux dans ce qu'ils vont faire. Qu'ils soient heureux, qu'ils aient du plaisir. D'où la notion de projet qui arrive. Quand ils sont heureux dans ce qu'ils font, et bien regarde ce que tu vas pouvoir faire plus tard ! Donc il faut que tu y ailles dans ce chemin-là. Et une fois que le projet est lancé, après... après ils y voient clair quoi. Beaucoup de jeunes sont dans le brouillard. Ils idéalisent des choses, ou alors ils n'ont pas de projet, et notre objectif justement, c'est de toujours être là avec eux pour stimuler un projet, faire grandir quelque chose, semer des graines et attendre qu'elles poussent quoi. Et il faut essayer de mettre un maximum d'engrais, d'eau, de lumière, pour justement que ça pousse et une fois que ça pousse, c'est parti.

Christelle : Tu disais tout à l'heure que sur ces quinze années, il a fallu que tu t'adaptes à un public qui changeait...

Loïc : Oui.

CL : Tu peux expliquer ?

Loïc : Les familles ont beaucoup évolué. Les familles c'étaient... aujourd'hui les parents ce sont les jeunes des années 80, 90. C'est-à-dire que c'est toute une génération, très urbaine, avec... qui a grandi avec des musiques urbaines, qui a grandi avec la télévision, qui a grandi avec beaucoup de choses, avec la crise, avec beaucoup d'événements pas toujours faciles, qui ont eu des enfants qui sont nés, eux, dans les années 2000, donc des enfants, quand on leur parle du vingtième siècle, ce n'est pas leur siècle. Des enfants qui sont nés, pour certains, après le 11 septembre, des enfants qui n'ont pas forcément de repères historiques ou qui n'ont pas de repères particuliers, des enfants de la mondialisation, donc on a des parcours extrêmement différents aujourd'hui. On a des familles éclatées, mono-parentales, recomposées, il y en a beaucoup. Ce n'est pas négatif ! C'est simplement que des fois les schémas sont quand même particulier, il y a des enfants aujourd'hui qui sont de plus en plus revendicateurs, parce qu'on les a élevé comme ça, dans la sur-protection, dans la revendication des droits, il faut replacer aussi quand même certaines notions. On a des publics pour qui l'autorité n'est plus naturelle, il faut faire ses preuves, d'où la mise en confiance, pour être reconnu. On joue... on peut jouer sur la peur, la force, la contrainte, mais avec certains jeunes aujourd'hui c'est terminé. Il faut être dans... le dressage !

Christelle : Le dressage ?

Loïc : Faire confiance ! Faire confiance... S'amadouer, pour mieux accompagner quoi. Des fois on a des petits fauves, et le fauve, il faut lui montrer qui peut être le dominant, mais pas par la force ou la contrainte, parce qu'un fauve... un fauve devant soi, on n'est rien. Il faut réussir à faire en sorte qu'il y ait un terrain d'entente pour justement son bien-être, mais... c'est provocateur hein ce que je dis (sourire) d'utiliser le terme de dressage. Bon tu ne pourras pas le mettre dans ton truc-là, c'est trop... c'est trop fort ! Ça, c'est mon côté peut-être un peu provoc' mais...

Christelle : Utilise un autre terme si tu préfères...

Loïc : Non, non, non, je ne vois pas ce que je pourrais dire, mais en fait tu me parles des publics, mais j'ai envie de te dire que des fois aujourd'hui on a des personnes en face de nous qui mordent avant de réagir parce qu'ils ont tellement été habitués à prendre des coups ou à être mordus eux-mêmes que maintenant donc on mord, on mord, donc il faut savoir appâter, il faut savoir susciter de l'intérêt, il faut savoir créer un terrain d'entente, de confiance, plus que d'entente c'est de la confiance d'abord, avant d'être sur l'entente et sur l'échange et, où on va obéir pour faire ce que l'on demande, même pas obéir, hein, obéir c'est justement presque maintenant une notion passée avec ce nouveau public. C'est faire ce que l'on demande et réussir à amener des personnes, dans la direction que tu veux, sans cette notion de contrainte un peu coercitive, mais plutôt dans un cheminement accepté. Et on est presque obligé de passer par cette phase de dressage pour justement les amener vers quelque chose que nous savons être bon pour eux. Une insertion professionnelle, apprendre des choses, avoir un minimum de culture, être des

gens équilibrés et responsables, ce n'est pas être démagogique que de dire que c'est bon pour quelqu'un. On sait au contraire quels sont les travers que certains jeunes doivent éviter, donc des fois on est dans cette phase-là. On ne peut plus arriver dans une classe en tapant du poing sur la table, j'ai envie de dire, taisez-vous, asseyez-vous, écrivez, et puis c'est tout quoi. Fais ce que je te dis petit con. On n'est plus là-dedans. Aujourd'hui on est dans une construction vraiment d'une relation. Ce qui peut choquer certaines personnes qui justement ont connu un enseignement à l'ancienne et qui considère qu'aujourd'hui, il n'y a plus d'autorité à l'école. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autorité. Il y a toujours une autorité quand même, mais on est sur... un autre mode de communication. Mais qui ne se place pas au même endroit, et une fois que ce climat est posé, moi par exemple, je n'ai jamais besoin de hausser le ton. Alors on peut me dire que c'est naturel quand j'arrive dans une classe que les gens se méfient peut-être un peu de moi, et cetera, je peux être réactif dans la parole, mais je n'ai jamais besoin de hausser le ton. Et la plupart des jeunes te diront que les cours de Mme Jolène ou les cours de Monsieur Loïc c'est super quoi. Et on écoute, et c'est passionnant. Il n'y a pas eu besoin de râler, il n'y a pas eu besoin de mettre de pression, il n'y a pas eu besoin de mettre de sanction. Sur les petites classes, sur les quatrièmes au départ oui, mais sur les troisièmes, je sanctionne très peu, je n'ai pas besoin. Sur les classes de BEPA, enfin de Bac Pro, je n'en parle même pas. Peut-être un peu de crainte au départ, on se méfie, on montre un peu les dents, et puis après on se laisse amadouer, et puis on y trouve du plaisir, et puis on se laisse bercer, et puis on avance, on avance, et « hey on est déjà à l'examen ! Mais en plus l'examen je l'ai réussi ! Donc je vais pouvoir accéder à tel concours où je vais pouvoir... wow, c'est super, et bien merci en fait ». C'est la meilleure récompense ça. Même si au départ, il faut... voilà. Il faut mettre en place tout un contexte, mais après... après... oui la finalité c'est toujours cette réussite quoi. Et quand on te dit merci à la fin, c'est qu'on a réussi quelque chose.

Christelle : Par la reconnaissance des jeunes...

Loïc : Oui, une reconnaissance... Ils sont durs aujourd'hui. Si quelque chose ne leur plaît pas, ils le diront de toute façon. Si ça ne leur convient pas, ils le disent. On n'est pas dans une forme de respect béat et niais d'un enseignant qui arriverait et qui s'appellerait formateur ou professeur, aujourd'hui la reconnaissance, elle passe déjà par le merci, ce n'est plus quelque chose qui est un dû, aujourd'hui c'est une récompense. On dit merci pour ce que vous avez fait. Que ce soit les familles ou les jeunes d'ailleurs. Parce que les familles voient leur jeune évolué aussi. Alors, quand on te dit merci et bien voilà, tu sais que tu as réussi, toi.

Christelle : Tu disais que tu voyais une différence il y a quinze ans quand tu as commencé... C'était... tu...

Loïc : Des publics moins compliqués.

Christelle : En terme d'autorité par exemple ou de rapport aux jeunes...

Loïc : Et bien de façon plus ferme. Il y avait moins de jeunes avec des troubles psychologiques.

Christelle : Ah oui ?

Loïc : Il y avait des jeunes avec des troubles... des difficultés scolaires, mais on n'était pas sur du trouble. Aujourd'hui, alors est-ce que c'est la médicalisation de chaque problème, mais aujourd'hui on expliquera par x procédés, telle ou telle difficulté du jeune. Pour des problèmes de compréhension, on va tout de suite faire un test de QI, on le fait passer chez un psychologue. Dès qu'il y a une difficulté liée à l'écrit, on va chez un orthophoniste, on va... bon. C'est très bien sûrement, mais aujourd'hui on va chercher... on va chercher des palliatifs quoi. C'est-à-dire qu'on va chercher des solutions dans le médical, on va chercher la justification d'un problème, et moi je ne suis pas pour la justification. Est-ce que c'est un problème de toute façon ? Est-ce que tout est un problème d'avoir des jeunes qui ne sont pas bons math, d'avoir des jeunes qui ne sont pas bons en français, bon ça a toujours existé, ça vient peut-être du démarrage qui n'a pas été bon aussi ? C'est facile des fois pour les parents d'aller chercher la justification, c'est un point de vue. Rien à voir avec l'institution ce que je dis là, c'est un point de vue. C'est facile pour des parents qui ont négligé une phase de maternelle, de primaire, qui ont laissé les problèmes courir, peut-être qu'ils n'ont pas été alertés ou peut-être n'ont-ils pas réagi, de laisser les problèmes courir, et après arriver en quatrième chez nous en expliquant qu'il y a tel ou tel suivi, parce que le jeune a des difficultés. Alors le jeune n'a peut-être pas été bien encadré au départ, pas bien suivi, et après, il a un problème. Alors, ce n'est pas lui qui a un problème, c'est peut-être toute la famille qui a un problème, peut-être qu'il y a un dysfonctionnement, peut-être qu'il y a des ruptures, peut-être qu'il y a des choses qui ont fait que le jeune, il n'a pas pu suivre à un moment donné. C'est facile de dire que c'est un problème. On va chercher toujours la justification. Il y avait moins ce contexte-là à l'époque je trouve, déjà il y a quinze ans. On a des publics plus rebelles. Justement, qui ont besoin à un moment donné d'être tenu. Il y avait un public qui était encore... enfin... relativement plus docile, au départ. Peut-être des fois avec du tempérament mais qui avait des repères, des règles, en terme de langage, en terme d'attitude vis-à-vis de l'adulte. Aujourd'hui l'adulte, le jeune, enfin chez certains jeunes en tout cas, qu'on soit adulte, âgé, enfin voilà tout ça c'est pareil quoi. On est à égalité, donc on parle de la même façon, on agit de la même façon, que ce soit un adulte, que ce soit quelqu'un qu'on connaît ou qu'on ne connaît pas, une défiance de l'autorité qui est plus marqué quand même. Quand T., de la BPDJ¹⁰⁰ intervient les premières séances avec les quatrièmes, c'est assez étonnant !

Christelle : En quoi ?

Loïc : La façon dont ils vont lui parler. Quand ils le voient arriver dans la cour, ils ne savent pas... ils savent qu'il va aller dans leur classe, et on entend : « Han un condé, un schmitt, un machin... » et cetera... On a un rapport à la drogue qui est complètement différent aussi. Les jeunes consomment beaucoup plus maintenant qu'il y a quinze ans.

Christelle : Ah oui ?

Loïc : Enfin en tout cas... Il y a quinze ans il y en avait aussi, mais c'était quand même un peu secret, aujourd'hui beaucoup moins, il y a des jeunes qui ne s'en cachent plus, des jeunes qui l'affirment, avec les dégâts que ça fait...

Christelle : Et comment vous réagissez par rapport à ça ? À ce discours qui se libère justement ?

100Brigade de Protection de la Délinquance Juvenile

Loïc : On fait la même chose. On fait toujours de la prévention ! On fait toujours de la prévention, un maximum. Mais on fait aussi de la sanction. C'est-à-dire que, ce n'est pas parce que ce sont des jeunes qui sont dans un circuit professionnel, un peu alternatif, et cetera, où on peut être sur le terrain de l'échange et de la discussion, que l'on peut laisser tout dire et tout faire. Et justement, être responsable, nous, pour les faire devenir responsable, c'est de leur dire que quoiqu'il arrive il y a une loi. Si c'est interdit c'est qu'il y a des raisons. On l'explique. On a le temps nous et la chance d'être dans la pédagogie, de prendre le temps d'expliquer. Mais quoiqu'il arrive quand il y a un fait, on ne peut pas le cacher, il faut être réactif justement, et sévir, nous, ou alerter la justice. Alerter les parents bien sur, mais alerter la justice aussi, pour leur montrer que leurs actes ont des conséquences, quoiqu'il arrive, qu'on ne peut pas laisser passer des propos, les laisser faire les choses, sinon... Sinon, on perd notre crédibilité, et tout le travail qu'on a fait en amont, s'écroule. Ils ont une défiance vis-à-vis de l'adulte, je trouve aujourd'hui, plus qu'avant, mais ils sont aussi à même d'à nouveau sacraliser l'adulte, quand l'adulte est là dans sa fonction. Et donc si on trahit ça, on est sur des jeunes hein, on est sur de la passion, on n'est pas sur forcément encore justement sur de la raison chez eux, on est encore sur de la passion. S'ils sont trahis, tout ce qui a été fait est détruit. Et je trouve qu'il n'y a rien de plus terrible qu'un adulte qui trahit sa parole. Et souvent, eux, ils ont été trahis eux par... Donc c'est pour ça que c'est important de réagir, et de réagir face à ce public quoi, ne pas cacher les choses, être réactif, et de sévir s'il le faut. S'il y a besoin, il faut. Tant pis, même si c'est un jeune qu'on aime bien, un jeune... non, ce n'est pas grave. Il apprendra comme ça aussi. Et il verra que la parole est importante. La parole de l'adulte est importante. Donc le public a changé oui. De par les familles, de par le contexte. Le contexte de crise. De par les exigences. *[Sonnerie du téléphone fixe]* Aujourd'hui on est dans un monde de plus en plus exigeant.

Christelle : De quel point de vue ?

Loïc : Il y a la sonnerie qui va t'accompagner...

Christelle : T'inquiètes...

Loïc : Et bien tout est exigeant aujourd'hui. Il y a beaucoup moins de tolérance, beaucoup moins de patience dans les rapports humains, dans tout, dans les commerces, partout où tu vas, on ne peut plus attendre. Le temps est précieux, il faut toujours aller vite. Il ne faut pas vieillir mais il faut aller vite... dans tout, donc... il y a une exigence sur les résultats, il y a une exigence sur ce qui doit être fait, il y a une exigence sur tout, de la part des familles, de la part même des jeunes, qui ne comprennent pas qu'un chemin est long, qui exige tout de suite de faire telle ou telle chose en stage, alors que non, il faudra attendre. Il faudra attendre... Tu ne vas pas tout de suite être chef cuisinier. Non tu vas galérer d'abord. Et c'est en galérant que tu verras si tu aimes ou pas. Il n'y a plus la notion de sacrifice ou de souffrance. Il n'en faut plus. Ce n'est pas formateur, de souffrir, ou des fois de galérer. Donc, aujourd'hui il faudrait que tout soit facile. Alors, on est là pour rappeler que non ce n'est pas facile. C'est là où on accompagne justement. Créer la notion de projet. Et on voit ceux qui tiennent le coup, ceux qui vont aller loin et malheureusement ceux qui vont s'arrêter en cours de route mais ce sera leur... ce sera très bien pour eux, parce que c'est ce qu'ils vont décider. Et là, ils sont responsables, ils ont pris acte, du mode de vie qu'ils voudraient avoir et des décisions qu'ils ont pu faire. On n'a pas trahi les choses.

Christelle : Le facteur temps est important en maison familiale... dans le travail de formateur...

Loïc : C'est là où c'est paradoxal parce que... « la tête dans le guidon » c'est devenu une expression typiquement maison familiale. Tout le monde est la tête dans le guidon. Parce que voilà, nous aussi, on est dans l'exigence de plein de choses. Et on nous dit qu'un plan d'étude, à la base, c'était un plan de discussion. Que la base du plan d'étude, ce travail-là que maintenant on veut rendre écrit, propre, parfait, et cetera, à la base c'était un temps d'échange. Le plan d'étude est un temps d'échange et un temps de discussion, c'est de la parole au départ. L'alternance que certains trouvent longs et essaient d'aménager sur des créneaux diversifiés du lundi ou du vendredi, et cetera... l'alternance se doit d'être longue ! C'est justement le temps où on discute, le temps où on peut rire, le temps où on peut échanger sur plein de sujets. Le temps où on parle de tout, et de rien s'il le faut ! Ce n'est pas grave ! Il y a toujours un message qui passera. L'alternance, on prend son temps. Dans les cours, des fois, il faut aller plus vite. Et des fois si ça va plus vite pour juste ta satisfaction, et bien ça ne sert à rien. Donc évidemment, des fois, il faut plus de temps oui. C'est pour ça que le temps, oui, il est précieux, mais il faut savoir des fois être un peu plus lent, parce qu'on ne peut pas être à l'écoute si ça va toujours vite. Donc il faut des fois être à l'écoute. Et des fois, il faut leur montrer qu'il faut aller vite aussi. Parce qu'on n'est pas non plus dans le cocooning, sinon ce n'est pas leur montrer qu'il y a des choses difficiles. Alors, des fois, il faut aller vite. Des fois, il y a des choses qui doivent être faites, vite, quand on me l'a demandé. Parce que sinon voilà on perd du temps. Et on perd son temps.

Christelle : Donc « la tête dans le guidon »...

Loïc : C'est pour tous les formateurs ! C'est pour tous les formateurs. Tout le monde dit : « Je n'ai pas le temps, je n'ai pas le temps ». Alors, le temps on le trouve, le temps, il s'aménage. Alors, évidemment le temps n'est pas extensible et qu'on a un temps de travail et cetera. Mais il y a toujours des... des moyens de faire autrement par contre. Il y a les temps d'équipe, il y a les temps d'échange, il y a les temps de partage, il y a les temps de projets, où on peut quand même faire des choix différemment quoi.

Christelle : Il faut les rendre visibles ?

Loïc : Non, pas forcément. Visibles, pour qui, pour nous ?

Christelle : Oui

Loïc : Non, pas spécialement. Comment ça visibles ?

Christelle : Tu dis « il faudrait », donc comment peuvent être investis ces temps d'échange, ces temps d'équipe... ?

Loïc : Et bien il faut prendre le temps de faire. Quand on commence à ne plus prendre le temps de discuter ensemble, de... par exemple, un vendredi, de ne pas avoir de jeunes pour se concentrer sur nous aussi. Ce n'est qu'une journée ! Pour les jeunes, ça s'entend ! Pour nous, c'est important d'avoir aussi du temps pour discuter de chaque jeune, de projet, et une fois que les choses sont balisées, les choses vont se faire ! C'est quand on se parle plus qu'on ne fait plus rien. Quand on ne se parle plus dans l'équipe, quand on

est chacun dans sa matière à courir, où on redevient sur un système collège, où on va réfléchir par matière, par petits groupes de projet et qu'on ne donne pas de sens. Enfin si on le fait. Il y a des gens qui sont surpris de nous voir entre nous dans les bureaux à rire ! Ensemble ! A travailler ensemble, à accompagner à plusieurs sur une visite, à parler du cours de l'autre, c'est donner du sens, c'est donner de la globalité à la formation justement. Ce qui surprend des fois certains, ce qui peut être rassurant, ce qui leur montre que c'est une petite structure, une maison, et nous voir en famille, et montrer qu'on prend du plaisir dans son travail.

Christelle : Et comment tu te projettes toi, par rapport à la maison familiale, et ton travail ?

Loïc : Ah ça, c'est un autre problème, ça. Ça, c'est autre chose. Moi, je suis rentré en maison familiale parce que... par hasard ! J'y ai fait quinze ans, j'ai fait beaucoup, là maintenant mon idée ce serait peut-être d'aller vers un autre métier. Et de partir en bons termes avec la maison familiale ! D'avoir fait un tour, d'avoir fait plein de choses, d'avoir eu beaucoup de jeunes en quinze ans, et peut-être de partir sur... quelque chose où je donnerais de moi mais pas toujours pour les autres. D'être dans une construction plus personnelle, ou en tout cas... dans l'entrepreneuriat même.

Christelle : D'accord... Il n'y a pas cette dimension de construction personnelle dans le métier de moniteur ?

Loïc : Mais si on s'enrichit, forcément. On s'enrichit. Mais, toujours en étant connecté. En permanence. Par tout un public. Toujours en étant dans cette connexion, l'échange se fait par connexion. A un moment donné, quand on commence à se sentir peut-être un peu vidé, un peu épuisé, soit il faut savoir prendre du recul dans sa maison, ou alors il faut peut-être à un moment donné aussi se dire que faire un autre chemin. Voilà. Peut-être pour revenir, peut-être pour intervenir ne serait-ce que ça, mais en tout cas, d'aller voir vers autre chose. Parce que nous aussi on évolue, parce que nous aussi, on peut avoir d'autres attentes, parce que nous aussi, on a le droit en tant que formateur, on a le droit aussi d'avoir des aspirations, d'avoir des projets aussi qui peuvent nous tenir à cœur, d'autres passions que tout simplement transmettre des choses. Et ce qui fait que c'est propre à chacun et donc, voilà, moi je suis arrivé à une phase où je pense aller vers autre chose...

Christelle : ... ça peut être le mot de la fin... [je regarde l'enregistreur]

Loïc : Combien de temps ?

Christelle : Combien à ton avis ?

Sous la forme d'une boutade, Loïc me demanda s'il pourrait avoir accès aux autres entretiens, pour savoir ce qui a été dit, et jouer à deviner qui.

Il me répéta également qu'il était différent du Loïc-formateur, et qu'il était plus amical et gentil dans ses relations à l'extérieur de la MFR, que c'était un rôle. Il a su décrire aussi sa façon d'enseigner et en quoi elle était bonne. Loïc n'a aucun doute sur ses qualités d'enseignant, et à part Jolène en qui il fait toute confiance, il a pointé les difficultés d'autres collègues, qu'il estime pour certains pas ou peu compétents.

Dans les discussions plus informelles qui se sont tenues ce soir-là, Loïc a fait allusion à nos relations lorsque nous travaillions ensemble. Il m'a demandé si j'avais été gênée des nombreuses figures caricaturales dont il prenait plaisir à m'affubler. Il a posé par ailleurs le mot « traumatisme » pour qualifier les événements violents à l'origine de mon départ de la MFR.

Son questionnement au sujet de sa possible reconversion l'a rendu très curieux du chemin que je parcourais à présent dans ma vie professionnelle et personnelle, et visiblement envieux ou admiratif de mon choix d'être partie. Il l'est d'ailleurs d'autant plus d'un ancien collègue S. que nous avons en commun, et qui a quitté la MFR en 2011 pour se lancer dans le négoce de vins.

Je n'ai revu Loïc que le lendemain, pendant et après mon entretien avec Samuel, sur un temps de pause. Alors que Samuel analysait la forme de notre échange qu'il trouvait particulièrement favorable, j'étais étonnée du silence de Loïc pendant cette conversation, qui d'ordinaire se positionne soit dans l'échange pour apporter du grain à moudre, soit dans la manipulation d'une forme déstabilisante de cynisme.

Annexe n°8 : Jolène

Entretien avec Jolène, formatrice à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes.

Il fut décidé ensemble la semaine précédente de dîner au domicile de Jolène et d'y passer une nuit. À ma proposition de faire un entretien, sa réponse était restée évasive. Le lundi de mon arrivée, lorsque je suis passée voir chacun-e-s des collègues, je lui posé la question avec plus d'insistance. Elle accepta avec inquiétude, peu certaine d'être en mesure de « m'apporter » quelque chose d'intéressant.

Le soir de mon arrivée, et avant de s'installer pour l'entretien, nous avons partagé un dîner et un jeu de société avec ses enfants. Elle me confia être heureuse que je rencontre sa famille. Qu'il s'agissait pour elle, et dans le cadre de notre amitié, d'une chose importante.

Avant de démarrer l'entretien, nous avons toutes deux pris un moment pour nous raconter nos vies depuis mon départ. Elle me parla d'une collègue que je connaissais, travaillant dans une autre MFR, victime d'un burn-out, lié à une situation de harcèlement sexuel. Elle me confia sa tristesse et son incompréhension devant les dégâts psychiques et physiques de ce type de dépression. Et malgré l'affection qu'elle éprouve envers sa collègue et amie, elle ne savait pas comment l'accompagner, embêtée également de devoir prendre parti alors qu'elle connaît de façon intime les différents protagonistes en jeu dans cette affaire. Jolène avoua avoir souvent remis en cause l'existence de ce type de mal-être, convaincue que même de grandes difficultés au travail ne pouvaient impacter sur la vie personnelle d'une personne. Elle fut d'ailleurs gênée quand je lui ai expliqué avoir ressenti cette forme de dévastation à la MFR. L'entretien s'est déroulé dans le salon.

Christelle : Entretien du 5 octobre avec Jolène. Ma première question s'appuie sur le slogan des maisons familiales rurales qui est « réussir autrement ». J'aimerais savoir d'après toi de quoi ça parle ?

Jolène : D'accord... Donc « réussir autrement » il y a deux mots. Il y a la notion de réussite, mettre les jeunes dans une situation positive, de bien faire, de bien réussir. « Autrement », il y a l'idée de faire autre chose ou de leur faire vivre autre chose que ce qu'ils ont vécu jusqu'à présent. Par le biais de l'alternance, par le biais de la relation avec l'enseignant et puis par ce que l'on va leur faire vivre au sein de l'institution. Voilà, le « autrement », je suis à peu près au clair par rapport ça, le « réussir » c'est ça c'est les mettre dans une situation de réussite mais qui ne soit pas forcément scolaire, c'est... de réussite, de faire en sorte qu'ils soient bien, qu'ils soient heureux d'être là . Dans l'idéal, effectivement c'est de les mener à la réussite, vers un diplôme, c'est sans doute une fin en soi, mais... c'est une fin... oui je me donne ça comme un objectif, les faire réussir à un diplôme, mais pas que... il n'y a pas que cette dimension scolaire. Voilà, c'est vraiment qu'ils soient heureux d'être là, heureux de venir à l'école, qu'il n'y ait pas la boule au ventre, et qu'ils soient satisfaits et heureux, voilà, heureux de ce qu'on leur propose.

Christelle : D'accord. Ils pourraient avoir la boule au ventre en venant à l'école ?

Jolène : Pardon ?

Christelle : Ils pourraient avoir la boule au ventre en venant à l'école ?

Jolène : Et bien oui j'imagine, j'imagine... La plupart de gamins... Moi je l'ai eu quand j'étais gamine. De ne pas vouloir aller à l'école parce qu'il y a des tensions dans le classe, parce qu'ils ont peur d'un prof, parce qu'ils ont peur de ne pas réussir. Je pense que c'est le cas de plein de gamins, et souvent d'ailleurs moi, je leur dis bien quand je fais des entretiens avec les parents, je m'adresse au jeune et voilà je leur dis : « Est-ce que t'es content de venir, est-ce que tu viens jamais avec la boule au ventre ? », et souvent j'insiste bien là-dessus. Et d'ailleurs ça leur parle, parce qu'ils pourraient s'interroger sur la boule au ventre, et souvent tu vois, ils ne m'interrogent pas du tout sur cette expression. Donc, soit parce qu'ils l'ont vécu, ils savent ou ils ont été témoins de truc comme ça, et souvent, j'ai des réponses négatives. Et voilà, c'est... voilà c'est vraiment la question qui me vient souvent à l'esprit quand je fais mes réunions avec les parents et les enfants, et les élèves, c'est de dire : « Est-ce que tu es content de venir, est-ce que tu n'as pas la boule au ventre? » et quand ils me disent : « Non, je suis content de venir », et bien voilà, je pense qu'on est dans le « réussir ».

Christelle : je vais revenir simplement... est-ce que tu pourrais me définir ce qu'est cette autre relation à l'enseignant qui existe en maison familiale ?

Jolène : C'est être capable d'aller le voir pour lui demander s'il y a un truc qu'il n'a pas compris, ou pour une problématique autre : « Voilà, je ne me sens pas bien dans la classe, ça ne va pas aujourd'hui », c'est être capable de franchir ce cap-là. Je suis certes un enseignant, mais je ne suis pas que ça quoi. Et c'est ça que je veux réussir à créer, à ce qu'ils aient conscience que oui effectivement on est un... on est des enseignants, on est censé leur apporter du savoir mais pas que. C'est faire en sorte qu'ils puissent venir me voir et pour pas forcément que du scolaire.

Christelle : Et comment faciliter ça ?

Jolène : ... Alors je ne leur dis jamais que je ne suis pas qu'une enseignante, car je veux malgré tout qu'ils me considèrent avant tout comme une enseignante. Alors, comment j'arrive à le faire passer, je n'en sais rien. Souvent je leur dis, voilà, ma porte est ouverte, si tu as besoin de parler de quelque chose tu n'hésites pas. Ça peut être dans le verbal, après je pense que c'est globalement dans une attitude plus générale, dans une salle de classe, c'est de leur faire comprendre que oui je suis là effectivement pour faire passer du savoir, mais bon que j'ai une anecdote de ma vie, de ce que j'ai vécu dans la journée, et qu'ils puissent se dire : « Et bien tiens finalement, elle m'a parlé d'un truc là, peut-être qu'elle m'a tendu une perche pour que je vienne lui parler ou... » Qu'ils prennent conscience eux-même, voilà, alors je ne sais pas trop comment je mets ça en place par contre, est-ce que je le mets en place je n'en sais rien, c'est ce que j'espère faire transpirer sur un temps de classe. J'ai l'impression que c'est dans ma façon d'être, mais... de façon plus précise... dans mes discours, que ce soit facilitant pour eux, et qu'ils se disent voilà je peux aller la voir, parce que finalement j'ai cru comprendre qu'elle pouvait entendre certaines choses que j'ai à dire.

Christelle : Ok. Et, deuxième chose, tu parlais de l'alternance comme une autre proposition, une autre façon de réussir. Est-ce que tu peux expliquer en quoi l'alternance est une autre manière ?

Jolène : Et bien, ils sont confrontés à des réalités d'adulte et du coup, ça c'est quand même très différent de ce qu'ils ont vécu avant de venir en maison familiale. Donc ils vont être confrontés à des rythmes de vie différents, à des réalités différentes, professionnelles, ils vont devoir avoir une posture différente. Ce n'est plus seulement un élève, c'est aussi un... professionnel en devenir, et du coup, en ça, on est très différent de ce que l'on peut proposer des autres corps enseignants. Et j'insiste souvent aussi, moi, alors souvent près des bacs du coup, pas des plus petits, c'est de dire : « Ne faites pas les choses comme de simples exécutants, posez-vous toujours la question de savoir pourquoi on vous demande de le faire, et pourquoi de cette manière-là. ». Et je prends souvent des exemples tout bête : « Alors, voilà, vous avez sûrement à faire l'entretien de la chambre, et effectivement vous allez le faire, mais la question c'est de savoir pourquoi on fait comme ça, pourquoi j'utilise ces produits-là, pourquoi on me demande de faire cette méthode-là, et comprendre les tenants et aboutissements de ce que l'on vous demande de faire, même sur les tâches les plus basiques ».

Christelle : Pourquoi ?

Jolène : Pour ne pas qu'ils s'imaginent que c'est simplement une activité... simple, une activité de base. Voire même peut-être pour certains, si j'en reviens à cette histoire de chambre, qu'ils ne se mettent pas en tête que parce que c'est une stagiaire, on leur demande de faire des basses tâches, c'est que, quoiqu'on leur demande de faire, c'est qu'ils se mettent dans une dynamique de réflexion. « Ok, je vais faire du ménage, ce n'est certes pas très intéressant, mais si on me demande de le faire comme ça, c'est qu'il y a bien une raison. » Et c'est, du coup, les inciter à avoir une réflexion sur la moindre activité qu'ils aient à faire. Moi, j'ai souvenir, il y a très, très longtemps, on était allé en visite de stage dans une école maternelle, et puis la maîtresse avait demandé aux enfants de faire des... de mettre des petites voitures dans de la peinture, et puis tracer les empreintes des roues sur la feuille, et donc, voilà je trouvais que l'idée était plutôt rigolote et puis je suis allée voir l'élève en lui disant : « Tu sais pourquoi on t'a demandé de préparer tout ça? », elle me dit : « Ben oui, c'est pour faire des traces de voiture », et là ça m'avait fait un déclic, en me disant mais punaise en fait elle n'a pas compris ce qu'on... alors, ce qu'on demandait à un enfant, derrière il y avait de la symétrie, derrière il y avait des choses comme ça, et l'élève, on lui avait simplement demandé de préparer des voitures et de la peinture, et le fait qu'elle ne se soit pas interrogée, c'est quand même pas banal de faire de la peinture avec des voitures, et bien, elle, ça ne l'avait pas perturbé plus que ça, et elle n'avait pas posé de question. Et ça m'avait énervé ! Mais alors ! Et je me suis dit mais punaise, on lui demande de préparer un truc basique et elle ne s'interroge pas de l'intérêt du truc. Alors, certes, ce n'était peut-être pas l'intérêt pour elle, mais je crois que ça pouvait être intéressant de voir que l'on pouvait faire du dessin autrement qu'avec un pinceau ou avec un feutre ou un crayon de couleur. Et ça m'avait tellement énervée que maintenant, systématiquement, je dis aux élèves, quand on vous demande de faire une activité, essayer de comprendre pourquoi on vous demande de la faire, et pourquoi on vous demande de la faire comme ça. Donc, c'est en ça, où, je ne sais plus si c'est en lien avec de l'alternance mais... voilà, c'est une posture, se mettre toujours en interrogation. Pourquoi, comment. Alors, ça c'est avec le temps, parce qu'au début je pense que je ne cherchais pas à ce qu'ils aient cette façon de penser, mais, en

vieillissant, je souhaite vraiment qu'ils se mettent en tête que ce ne sont pas que des exécutants, c'est aussi valoriser toutes les activités qu'ils font, qu'ils trouvent de l'intérêt à toutes les activités qu'ils mettent en place quoi.

Christelle : Ok... On reste en lien, est-ce que tu peux me définir maison familiale rurale en décomposant chacun de ces termes ?

Jolène : Maison, j'ai toujours associé ça à une espèce de climat, de la taille, de l'effectif qui se rapproche d'une maison. Il y a l'idée familiale, et bien de cette fameuse relation, je ne suis pas qu'un enseignant, je peux être aussi un interlocuteur pour des échanges autres que liés à l'enseignement, et le rural, honnêtement, moi je l'occulte complètement, parce que je ne considère pas, ni œuvrer dans le milieu rural, ni pour le milieu rural. Alors, je m'explique, on a de plus en plus de jeunes de Rennes, de la ville, et honnêtement je... autant je pense que cette notion de ruralité elle avait son intérêt à l'origine des maisons familiales, où c'était effectivement pour développer un territoire, maintenir une activité économique, humaine, sur un territoire donné, étant maintenant je pense que ce n'est ni une volonté, ni une réalité, donc ce côté-là je l'occulte... il a eu son intérêt, il y a sans doute vingt, trente ans, et bien avant sans doute, aussi, mais maintenant, pour moi, je ne l'associe pas du tout à un territoire rural notre établissement.

Christelle : D'accord. Alors, du coup ça aurait quelle finalité ? Quel but ? Si ce n'est plus maintenant une activité sur le territoire, quelles sont maintenant les buts ou les finalités d'une maison familiale ?

Jolène : C'est ça, c'est une maison familiale, c'est créer des jeunes qui s'interrogent, des futurs professionnels, dans une ambiance autre qu'un établissement classique de formation. Une espèce d'ambiance où l'élève se sente bien pour travailler et veuille devenir un professionnel averti, aguerri, qui s'interroge, et qu'il réfléchisse à ses pratiques.

Christelle : Et cette ambiance du coup. Comment elle se crée, s'organise, se construit, se conçoit à la maison familiale de Sainte Anne ?

Jolène : Alors, on essaie d'instaurer un système de solidarité, de respect, par le biais des services. J'y crois, sans trop y croire, mais bon je pense que ça a du bon. Je maintiens qu'il faut garder ces services où là, c'est, voilà : « Je salis, et bien je nettoie, j'aide mon copain parce que j'ai participé aussi moi à dégrader l'espace, ou à utiliser l'espace, donc je me dois d'aider mon copain à l'entretenir et à le nettoyer. » Par le biais de cette relation enseignant-enseigné, cette ambiance... et puis... c'est ça, voilà les faire grandir... les faire grandir mais pas trop vite non plus, ça c'est le milieu professionnel qui les... qui fera son boulot, mais les faire grandir en s'interrogeant, tout le temps. Et souvent les services c'est souvent... on arrive à leur faire admettre qu'effectivement : « Tu trouves ça normal que ce soit quelqu'un d'autre qui aille nettoyer les toilettes alors que finalement tu les as utilisé ? », et voilà c'est toujours en les interrogeant : « Tu vois, finalement, c'est quand même plus logique que ce soit vous qui nettoyez votre salle de classe, puisque c'est vous qui l'avez sali. Alors, c'est certes, à tour de rôle, puisque ce n'est pas à toi de nettoyer tout le temps, c'est logique. » Et hop, hop, toujours une piqure de rappel : « Tu vois, tu te poses les bonnes questions », à un moment donné, c'est les faire prendre conscience de ça, et j'ai l'impression que ça les met en confiance, et ça les

valorise et ils se sentent devenir adulte grâce aussi à cette... à ces questions qu'on leur pose, que finalement on ne leur pose pas à eux...

Christelle : Tu peux définir cet état d'adulte ? C'est quoi pour toi ?

Jolène : Et bien c'est ça, c'est prendre conscience de ce que je fais, de ce que je n'ai pas le droit de faire et de ce que je dois faire. Je n'ai pas le droit de dégrader un truc parce que si je le dégrade, de toute façon c'est mon bien-être derrière qui va en pâtir parce que si je casse le billard qu'on met à ma disposition, finalement je ne vais plus pouvoir l'utiliser et ça va me pénaliser. Et c'est aussi ça, devenir adulte, c'est prendre conscience de l'intérêt des choses, pour soi et pour le groupe.

Christelle : Est-ce que tu peux donner des exemples de ce que tu appelles la réussite dans ce métier ? Et a contrario des échecs ?

Jolène : La réussite, je te dis, donc l'aboutissement, je pense c'est d'obtenir un examen, un diplôme, tout en passant par de la réussite personnelle, avant d'accéder au bac, il y a trois ans, et je veux qu'à chaque année, ils aient réussi quelque chose. Réussir à prendre conscience des choses, réussir à grandir, réussir à comprendre, avant d'avoir la réussite finale qui est le bac. Alors a contrario l'échec ce serait quoi ? Ce serait de... alors l'échec pour le jeune, ou l'échec pour moi ?

Christelle : Tu peux envisager les deux...

Jolène : De toute façon, il sera forcément lié je pense à un moment donné. L'échec pour le jeune, ce serait de le former, et qu'au final, il se rende compte que ce n'est pas du tout ce qu'il veut faire, ou ce qu'il veut être, et là, moi j'aurais l'impression de l'avoir mis en échec, de l'avoir leurré en le maintenant dans un système qui... dans une formation qui finalement n'est pas la bonne. Et l'échec pour moi... c'est quand dans mon dispositif de formation que je maîtrise qui est le bac, ou le BEP à l'époque, ce serait que le jeune dise : « Et bien voilà, j'ai passé deux ou trois ans de merde », sans que moi j'ai pu voir, discerner un mal-être, une sensation que ce jeune n'aille pas bien et que je n'ai pas pu voir ça, et que je le découvre qu'à l'issue de la formation.

Christelle : C'est arrivé ?

Jolène : Plus ou moins... Plus ou moins... Alors il y a le discours du jeune et puis il y a le discours des parents. Et là donc... Aujourd'hui je viens d'apprendre, qu'on a reçu un courrier à la maison familiale, comme quoi deux formatrices, donc je suppose que je fais partie de celles-là, n'avaient pas encouragé, n'avaient pas valorisé son élève, enfin son enfant du coup. Et ça, ça me frustre énormément de l'apprendre à l'issue des trois ans. À aucun moment on m'a alerté en disant « Attention, Madame Jolène, j'ai l'impression que vous avez des discours qui sont plutôt négatifs, qui dévalorisent ma fille », on ne me le dit pas pendant trois ans, et on me le balance, dans la tronche, par le biais d'un courrier qui plus est, à l'issue de trois ans de formation, durant lesquels j'ai passé trois ans auprès de cette jeune fille, et qui finalement c'est trois ans durant lesquels elles ne s'est pas sentie bien, mais on ne me l'annonce que trois plus tard quoi. Ça, pour moi, c'est un échec, et du coup, c'est une situation qui n'est pas forcément... ni agréable, ni valorisante du coup dans mon job, parce que là, pour le coup, je me dis que j'ai loupé quelque chose. Et en même temps, je relativise en me disant, pourquoi ne me l'annoncer

que maintenant quoi. Qui plus est de façon très mesquine par le courrier, au lieu que de me le dire de vive voix. Alors, après je relativise encore plus, parce que c'est une élève qui a échoué au bac, et du coup, je pense qu'il y a tellement d'amertume, de déception, qu'il faut trouver des coupables, donc voilà, je me rassure comme ça, mais néanmoins ça me met mal à l'aise et ça me déplaît, dans mes pratiques professionnelles, car je me dis que j'ai du louper quelque chose forcément. Après, je passe au-dessus, parce que je me dis effectivement j'ai peut-être... là, il y a un loupé, mais bon j'ai l'impression d'avoir quand même mené plus vers la réussite, dans sa globalité, que vers l'échec, et ça, heureusement que j'ai cette vision du boulot, parce que du coup, j'aurais arrêté plus vite quoi.

Christelle : Arrêter plus vite ?

Jolène : Oui, enfin j'aurais arrêté ! Tout court (sourires), j'aurais arrêté tout court.

Christelle : Depuis combien de temps tu travailles à la maison familiale ? Alors, de Sainte Anne, mais tu étais dans une autre maison avant ?

Jolène : Ouais... donc je suis dans le réseau depuis... 99, donc ça va faire dix-sept ans. Et je suis à Sainte Anne depuis... Non, c'est n'importe quoi ! Je suis rentrée en 95 en maison familiale, et en 99 à Sainte Anne. En 95, ça veut dire vingt-et-un ans. Oui, vingt-et-un ans... J'ai commencé à bosser à vingt-trois ans. C'est ça.

Christelle : Hum... j'aimerais te demander si tu pouvais faire éventuellement un bilan de ta pratique professionnelle (sourires) ? Dans quel sens tu t'es vu évoluée dans ce métier ?

Jolène : Ce n'est pas tant sur le contenu, ce sera plus sur la forme, c'est... alors ce sera peut-être présomptueux... très prétentieux de ma part, mais je pense qu'en vieillissant je me suis autorisée plus de choses, et du coup, j'ai réussi à créer du lien avec les élèves. Chose que je ne faisais pas à mes débuts, parce que j'étais plus dans la performance du contenu. Et après je me suis dit que pour avoir du bon contenu, pour réussir à faire passer du contenu, il fallait avant tout avoir un bon relationnel. Poser les choses, poser mes exigences, montrer ce vers quoi je voulais les amener, et une fois qu'ils ont compris comment je fonctionne, c'est après beaucoup plus facile, d'amener du contenu, et ça, c'est avec le temps, et avec les... mes essais, j'ai testé des choses, et ça c'est le temps qui m'a autorisé à le faire du coup, et donc voilà, je pense qu'en vingt ans du coup, vingt-et-un ans, je trouve, en tout cas je pense, j'ai réussi à faire ça, à les amener vers où je veux les amener, sans que ce soit une contrainte pour eux... je ne sais pas si c'est clair ?

Christelle : Qu'est-ce qui te semble flou ?

Jolène : Ton regard ! (rires) Ton regard est flou !

Christelle : Mon regard est flou ! Mince on va rallumer les lumières, ne t'inquiète pas ! Je vais revenir peut-être sur la façon dont tu as défini « maison » et « familiale ». C'était très rapide. Est-ce que tu veux bien y revenir peut-être ?

Jolène : Mais parce que moi je ne m'y retrouve pas dans « maison familiale ».

Christelle : D'accord.

Jolène : J'ai... Tu vois, je fais bien la part ma vie professionnelle et ma vie de famille. Et « maison familiale » si tu veux, pour moi, ça se rapproche trop de ma famille, et je ne vois aucune similitude entre ma vie familiale et la vie à la maison familiale. Du coup, voilà, « maison » c'est plus cette dimension. Le fait qu'effectivement je connais, je sais repérer tous les élèves, donc effectivement en ça, ça peut se rapprocher d'une maison, car dans une maison en générale on connaît tous les gens qui y habitent, donc là, pour moi, ce sera peut-être la seule similitude que je peux faire. Parce que pour moi, une maison familiale, ça reste un établissement de formation. Voilà, c'est avant tout un établissement de formation. Effectivement, il s'appelle maison familiale, mais plus pour cette notion de petitesse, ce sont des petits effectifs, et le côté familial, honnêtement, pppffiuu, familiale parce qu'ils vivent des services, c'est-à-dire des choses qu'ils sont sensés faire aussi à la maison, nettoyer, ranger leurs affaires et cetera, vivre, respecter les autres, mais ça se limite à ça familial pour moi c'est ça. Ce n'est surtout pas en lien avec ma famille. Ce n'est pas que je suis mal à l'aise, mais « maison familiale » pour moi, ça reste un établissement de formation, avec des valeurs sans doute différentes des autres établissements de formation, mais je... c'est vraiment à distinguer d'une maison de famille. Ce n'est pas ça du tout pour moi.

Christelle : Alors, comment peux-tu définir ces valeurs ?

Jolène : Et bien c'est ça, sur ce que je t'ai dit tout à l'heure. C'est réussir à instaurer un climat de confiance, à valoriser le jeune, à lui montrer que l'on a des exigences mais que la porte est toujours ouverte pour... s'il n'a pas compris, que je lui ré-explique, c'est qu'il y ait un climat de confiance, de valorisation, je ne le considère pas que comme un apprenant, il est aussi un être en interrogation, qui a le droit de s'interroger, et du coup, à ce titre à venir nous voir, pour nous poser des questions. Et, en ça, je pense que c'est une vraie valeur chez nous, c'est qu'on ne ferme pas la porte, on est un enseignant qui va faire son cours, qui va fermer la porte de sa classe, qui va rentrer dans son bureau, on est effectivement cette personne, mais pas que. Cette porte de bureau va rester ouverte pour montrer qu'elle peut laisser rentrer un élève qui est... qui exprime le désir. Bon après, je suis bien contente quand il y en a pas trop non plus qui rentre dans le bureau ! (rires) Mais, je suis aussi contente quand il y en a qui viennent ou quand je leur demande de venir pour discuter d'un truc, ou j'ai senti qu'il y avait un truc qui allait pas ou il n'est pas présent en stage et ça m'agace et je veux comprendre pourquoi. Et voilà. Ça, c'est une vraie valeur. Mettre l'élève en confiance, et faire en sorte que le rapport à l'adulte soit facilité, à la fois par ce côté très pragmatique de cette porte qui reste ouverte, mais aussi dans notre façon d'être, de dire les choses et qu'il ait confiance, ou en tout cas qu'il n'ait pas peur de venir nous demander, de nous interroger sur des choses... et ça pour moi c'est une vraie valeur, (baisse la voix) qui en regroupe plusieurs du coup...

Christelle : Qui ?

Jolène : Qui en regroupe du coup plusieurs. C'est la valorisation, le mettre en situation d'interrogation, et ça c'est quelque part le valoriser, et lui montrer qu'il a sa place, autant dans une salle de classe que dans mon bureau quoi.

Christelle : Dans le tien et celui...

Jolène : Oui et celui des autres.

Christelle : De cette valeur... de mettre les jeunes en position d'interrogation... est-ce que ça inclut du coup que les formateurs, les moniteurs se mettent dans cette position aussi ?

Jolène : Hum... alors j'essaie de comprendre ta question... Est-ce que moi je me mets... parce que du coup je vais parler de moi, plus, est-ce que moi je me mets en interrogation ?... Sans doute qu'il faut le faire, peut-être que je le fais, alors après, j'essaie de me mettre des cas concrets en tête... Oui, oui oui, si. Oui, ça nécessite effectivement qu'on s'interroge. Est-ce que je suis dans mon rôle, est-ce que je suis à ma place, est-ce que je n'empiète pas sur le boulot d'un autre ? Est-ce que je... oui, oui je le suis finalement en interrogation, assez régulièrement, sans en avoir je pense pleinement conscience, mais effectivement ta question me fait réfléchir et me fait me dire qu'effectivement oui je suis souvent en interrogation. Et tu vois, le truc qui me vient à l'esprit, c'est qu'on avait un élève en CAP, en situation de handicap, en tout cas il nous a été présenté comme ça, donc moi ça m'a beaucoup interrogé parce que je me suis dit on n'est pas un centre de formation pour enfants handicapés, et du coup, régulièrement je me disais on est à côté de la plaque, la prise en charge qu'on propose, ce n'est pas du tout la bonne, preuve en est, c'est un gamin qui est sorti de cours tout le temps, on lui crie dessus, on lui demande des trucs qu'il n'est pas capable de faire, donc forcément, lui, ça le met en position d'échec systématique, et qu'à un moment donné, j'ai dit et bien voilà que ce n'était plus possible, on n'est pas du tout... On n'est pas dans le vrai quoi. On essaie de le mettre dans... sur un rail, il est incapable d'y aller puisque de toute façon, ce n'est pas son rail, ce n'est pas sa place, sa place n'est pas ici. Et moi, tu vois, ça m'a interpellé ce cas-là, parce que ça a été lourd, ça a été compliqué, on l'a gardé un an, et à chaque fois je disais « Arrêtons ! On s'épuise, et puis lui, on le met en échec, terrible ! » Donc ça tu vois, ça a sans doute été ma dernière interrogation, plus ce fameux courrier donc aujourd'hui, mais je n'étais pas à la maison donc du coup, ça m'a un peu miné un mon mercredi, et oui du coup je me suis mise en situation d'interrogation. Alors, pas les mêmes que les élèves. Pas les mêmes interrogations, mais oui sur mes pratiques du coup. Qu'est-ce que j'ai loupé ? Qu'est-ce que je n'ai pas bien fait ? Comment j'aurais du faire ? Comment j'aurais pu faire ? Moi, ça je le fais des fois, et effectivement, je le fais peut-être plus quand je sens qu'il y a un truc qui ne va pas quoi. Donc il faut forcément qu'il y ait du négatif pour que je m'interroge, peut-être...

Christelle : Tu dis « je », est-ce qu'il existe un « nous » d'équipe pour justement aider à ces formes d'interrogation... se mettre en situation ? Permettre ces situations d'interrogation justement ?

Jolène : Oui, oui, il y a un « nous » sur ça. Tu vois, il y a des réunions d'équipe où justement, voilà, en tout ce cas de cet enfant en situation de handicap, régulièrement on s'interrogeait, sauf qu'on était un peu dans le déni en disant « ah ben non, on nous l'a mis ici, donc c'est qu'il est capable », sauf qu'on voit bien qu'il n'est pas capable, il est sorti de cours systématiquement, enfin ça ne colle pas quoi ! Donc oui, on s'interroge, mais là encore, quand il y a des cas qui posent problème. Et puis, si, on s'interroge aussi quand on... ben oui, c'est toujours ça, on s'est interrogé aussi une année, sur un taux de réussite à l'examen qui n'était pas très bon, donc voilà, aussi, on s'est tous interrogé. Oui, je pense qu'il y a une remise en cause, là aussi encore, c'est quand quelque chose ne va pas, dans les situations à problème j'ai l'impression. Alors, il faudrait creuser le truc

mais je pense qu'en équipe, il y a un « nous » interrogatif, je pense surtout quand il y a des situations qui posent souci...

Christelle : ... Bon, je vais revenir sur... ça date un petit peu, mais tout à l'heure tu m'expliquais que ce terme « maison familiale » ne te convient pas dans sa formulation, puisque ça vient se superposer sur d'autres représentations...

Jolène : Oui. Sur une sphère qui...

Christelle : Sur une sphère qui toi te paraît privée, peut-être que... tu m'expliques ça, en quoi ça te pose problème, ça n'en pose pas forcément à tous, en quoi ce terme « familial » à la maison familiale rurale, aux maisons familiales rurales pourraient impacter sur cette distance vie privée, vie professionnelle, enfin je...

Christelle : Oui, ce n'est pas impacter, c'est que j'ai l'impression que quand on vend un truc qui finalement... une maison, tout le monde a une conception d'une maison, avec un toit, et puis familiale avec une famille dedans, et moi, je n'associe pas l'établissement que nous sommes, maison familiale rurale, à ça. Mais, parce que pour moi, ma maison c'est ma maison, ma famille, c'est ma famille, et en aucun cas quand je vais au boulot, j'ai l'impression d'aller dans ma maison, et que dans cette maison il y ait ma famille. Après je conçois que derrière il y ait d'autres notions et qu'une maison ça ne se limite pas un toit. C'est aussi effectivement quelque chose qui protège, effectivement la maison familiale protège les élèves, familiale c'est effectivement les rythmes de vie familiaux, effectivement, on vit à un même rythme en maison familiale que dans sa maison, mais voilà ça se limite à ce côté très pratico-pratique quoi. Il y a le concept « famille », enfin, moi j'ai une idée du concept « famille » qui représente mon mari, mes enfants, ma famille, mes parents, et du coup, quand je vais à la maison familiale, ce ne sont pas ces gens-là que je croise. Pour moi, c'est vraiment, il n'y a pas lieu d'appeler ça maison familiale pour moi, et encore moins rurale. Il faudrait réussir à trouver une espèce de terme... je ne sais pas... Et maison familiale, en plus, moi je trouve ça très perturbant pour les gens parce qu'il n'y a même pas la notion d'enseignant, donc ça peut être un peu inquiétant pour des familles, enfin en tout cas dans les dispositifs du bac, moi, les familles quand elles viennent, elles veulent que leur gamin décroche un bac, et... j'imagine que quand ils viennent aux portes ouvertes, dans une maison familiale, enfin il n'y a même pas la notion d'enseignement qui est évoquée dans ces termes-là, donc je pense que ça peut effrayer. Ce n'est pas vendeur, moi je trouve, finalement. Il y a ce côté peut-être rassurant. Et encore même pas. Non, pour moi maison familiale, il faudrait réussir à trouver un autre terme, alors par contre, ce n'est effectivement pas une école, pas que une école, ce n'est pas que un lycée, mais ce n'est ni une maison dans laquelle il y a une famille, donc du coup, il faudrait trouver un autre terme. Je ne sais pas, un établissement de formation à échelle humaine, tu vois, ça déjà ça me parlerait davantage. Il y a cette notion de formation, j'enseigne, à taille humaine, petite, c'est le côté, effectivement où on se connaît tous, où on s'entraide tous, voilà, un établissement de formation à taille humaine. Et d'ailleurs c'est souvent, quand on dit, quand on me demande, quand j'ai des amis que me disent : « Mais tu bosses où ? Une maison familiale rurale c'est quoi ? », d'office, d'emblée, automatiquement, très spontanément je leur... : « c'est un établissement de formation mais de petite taille. »

Christelle : D'accord.

Jolène : Parce que mes représentations sont, voilà, sont celles que je t'ai dit, une maison avec une famille, ce n'est pas du tout ce que je retrouve quand je vais bosser. J'ai une équipe, donc ce n'est pas ma famille, et puis j'ai un établissement scolaire, ce n'est pas ma maison. Donc ça n'a pas lieu de s'appeler maison familiale finalement ! (rires)

Christelle : D'accord... Bon... je suis un peu...

Jolène : A court ?

Christelle : A court... Bon je vais faire le tour... Tu m'as expliqué ce que c'était pour toi la notion de réussite...

Jolène : Oui...

Christelle : Ce qu'il y avait de « autre » à la maison familiale rurale... Qu'une maison familiale rurale ce n'était pas une maison familiale !

Jolène : Oui (rires)

Christelle : Et encore moins rurale ! C'est ça ?

Jolène : Oui, oui (rires) c'est bien !

Christelle : J'essaie de résumer hein !

Jolène : Que « réussir autrement », ce sont plutôt des réussites, plus qu'une réussite. Et « autrement » parce que l'idée c'est de réussir à mener à cette réussite, pas que... pas que par le travail. C'est aussi par la confiance, par la valorisation, par la responsabilisation, par l'interrogation. Voilà, et c'est en ça, où c'est « autrement ».

Christelle : Pour toi, une autre école, un autre cursus qu'une maison familiale, ne met pas en situation d'interrogation ?

Jolène : Non. Et se limite à une réussite... scolaire. Pas à une réussite personnelle. La valorisation... que par le travail scolaire. Alors, je ne dis pas que c'est mal, c'est une autre façon de faire, qui est sans doute moins global et qui convient à plein, plein de gamins ! Parce que cette réussite, ils l'auront eux aussi après. Après par le boulot, cette valorisation, par ces responsabilisations ils seront confrontés aussi à ces interrogations, peut-être pas les mêmes, mais à un moment donné ils seront confrontés aussi à ces interrogations, donc ce que je ne dis surtout pas, c'est qu'effectivement, un gamin, ce serait quand même le comble, qu'un gamin en cursus général n'est pas un être en réussite, n'est pas un être confiant, n'est pas un être responsable et n'est pas un être qui s'interroge, bien évidemment que non. Mais ce n'est pas... l'école qui les guide ou qui les mette vers ça. C'est un environnement aussi extérieur, c'est l'avenir, alors qu'à la maison familiale il y a une espèce de concentré de tout ça, on les fait s'interroger, de par leur stage, on les fait prendre des responsabilités de par leur stage, on les fait réussir de par leur stage mais aussi en leur faisant comprendre qu'ils sont capables, et... si toutefois ils s'interrogent, si toutefois ils prennent confiance en eux... J'ai l'impression qu'on arrive à faire plus de choses en maison familiale sur un temps plus court, c'est un concentré de

tout ça. Et c'est d'ailleurs pour ça que j'y crois, et que je suis très fière de faire ce que je fais...

Christelle : C'est quelque chose de global ?

Jolène : Oui.

Christelle : On appelle la fonction du moniteur, la fonction globale...

Jolène : Oui, alors après.. la fonction globale du formateur... heu du moniteur, voilà ça, c'était effectivement... quand tu reprends les textes, c'est être capable effectivement d'être un enseignant, être capable d'être un éducateur, être capable d'être un animateur, être capable sans doute à tes moments perdus d'être psychologue. Moi, je ne prétends rien de tout ça, et je suis incapable de faire la moitié de tout ça, donc... je suis une très mauvaise animatrice, je pense faire mon job en tant qu'enseignante, je pense faire mon job en tant que personne ressource, mais en aucun cas je dirais que... enfin, je dirais que j'ai une fonction globale dans le sens où effectivement j'écoute, j'essaie de faire apprendre, j'entends, mais de là à imaginer que l'on a plusieurs casquettes, je te dis d'animateur, à la limite surveillante oui, mais... pas animatrice. D'abord, je n'aime pas ça. Enfin, animer, dans le sens animer un cours, ça j'aime, ça je sais... je suis capable de faire, mais animatrice dans le jeu, ce n'est pas mon job ça, ça je le fais auprès de mes enfants, dans ma famille, pas auprès de mes élèves, pas auprès d'un groupe d'élèves. Donc fonction globale oui, mais pas comme on l'entend dans l'institution. Je... j'ai effectivement une fonction globale aussi quand je vais participer à faire le ménage avec les gamins, ça, ça fait aussi partie de cette fonction globale. Voilà, j'encadre, je surveille, j'enseigne, j'écoute. En ça, c'est une fonction globale. Mais, encore une fois, pas comme l'entend l'institution je pense. Je fais les visites de stage, donc du coup j'essaie d'avoir un regard un peu plus professionnel, donc là effectivement je change de casquette, donc oui, oui, je pense que l'on a une fonction globale.

Christelle : Mais cette proposition de l'institution, elle te paraît faisable, réalisable ? Où toi, tu n'es pas dans cette fonction globale au regard des textes demandés...

Jolène : Je trouve que...

Christelle : Est-ce que c'est quelque chose qui peut être faisable ?

Jolène : Oui, je pense qu'on a toujours une fonction globale mais ce n'est plus la même qu'il y a vingt ans. Elle a changé. Elle est globale, mais elle n'a plus les mêmes entités, à l'intérieur de sa globalité. Avant, je te dis, on devait être capable, on devait être en capacité de mettre en place une animation auprès quarante gamins, on devait mettre en place des cours, des choses comme ça, et je pense qu'avec le temps et des réalités... sociologiques, de gamins qui n'ont plus les mêmes attentes, qui n'ont plus les mêmes besoins, on a glissé vers d'autres fonctions, avec une fonction globale, mais d'autres missions à l'intérieur de cette fonction globale. Et je m'y retrouve davantage aujourd'hui qu'il y a sans doute quinze, vingt ans, où on me demandait de faire tout et n'importe quoi où je n'avais pas l'impression d'avoir les compétences pour.

Christelle : Comme quoi par exemple ?

Jolène ; Et bien je te dis comme... par exemple enseigner des maths alors qu'on n'avait pas forcément les compétences scientifiques. On nous demandait ça à une époque, au tout début de ma carrière j'ai enseigné des maths, parce que j'avais un bac B, je trouvais ça quand même assez surprenant, même si au final effectivement, je pense que mon niveau de connaissance était suffisant, mais je n'avais sans doute pas la bonne pédagogie pour les amener à, puisqu'on ne m'avait pas préparé à ça. Aujourd'hui, on ne demande plus trop ça, on demande des compétences dans un domaine, davantage, dans l'enseignement, de la même manière qu'on ne nous demande plus de mettre en place une animation un soir auprès de cinquante gamins, parce que, d'une part, comme je te disais, les gamins ce n'est pas forcément ce qu'ils veulent, ce qu'ils attendent, et puis parce qu'aujourd'hui, on a compris qu'être animateur ça nécessite un minimum de bagage, une mallette, avec des animations, enfin des compétences quoi. Qu'on n'avait pas forcément. Et ça, je pense que tu vois, il y a eu une prise de conscience de l'institution, de notre champs de compétence. Et ça c'est plutôt bien. On nous demandait d'avoir une polyvalence avant qui n'était pas forcément toujours très légitime à mon sens, et aujourd'hui on est un peu plus regardant sur nos champs de compétence respectifs. Ça, c'est mon regard, après... Et puis c'est dans ma maison familiale. La mise en place de veillées, elles se poursuivent dans plein d'autres maisons familiales, beaucoup, on demande d'avoir cette capacité à proposer une animation comme ça, en deux heures (*Jolène claque ses doigts*), allez ! Tu as cinquante gamins, qu'est-ce que tu fais ? Et bien je ne sais pas, (*rires*) je les assomme ?

Christelle : Et bien tu disais que si cette fonction globale avait changé, c'était aussi que les besoins des jeunes avaient changé ?

Jolène : Oui.

Christelle : Est-ce que tu pourrais éclaircir ça ?

Jolène : Alors, sans tomber dans le cliché... Ce serait de dire que, avant les jeunes étaient super contents de partager des temps de convivialité, à travers des jeux de société, aujourd'hui très concrètement quand tu leur proposes un scrabble ou... aux gamins, ils vont te rire au nez en disant c'est quoi le scrabble ou ben non je n'ai pas que ça à faire ou la honte de jouer avec la prof. Aujourd'hui, on a ce genre de discours, donc là c'est lié je pense à l'évolution de la société, les jeunes n'ont plus les mêmes attentes, n'ont plus les mêmes envies. Et puis... quand tu m'as posé la question j'avais deux pistes... Effectivement je pense qu'il y a une évolution des envies du gamin, et puis... j'ai perdu l'autre piste... En fait la question c'était ?

Christelle : Si la fonction globale est modifiée, tu proposais que c'était effectivement parce que les besoins des jeunes avaient changé...

Jolène : Et parce que... parce que... je pense aussi que les obligations ou comment dire ça... les exigences des parents aussi... enfin ce n'est même pas des exigences mais... aujourd'hui je trouve légitime d'enseigner une matière qu'on maîtrise, ce qui n'était sans doute pas le cas avant, les parents faisaient entièrement confiance à l'enseignant, on nous disait qu'il était prof de maths, s'il enseignait les maths c'est qu'il était prof de maths, et c'était tacite, c'était évident quoi. Aujourd'hui je pense qu'il y a nécessité de justifier d'un diplôme, d'une compétence. Aujourd'hui, voilà, si on veut enseigner les maths maintenant, le directeur se doit d'embaucher quelqu'un qui a un diplôme en lien

avec les mathématiques, parce qu'effectivement... parce que c'est aussi une obligation aujourd'hui de l'institution d'embaucher avec un minimum de diplôme, un minimum de compétences, donc ça aussi c'est lié aussi à l'évolution de l'institution cette fois-ci, non plus des gamins. Tu vois, moi ce que je faisais il y a vingt ans, enseigner les maths, je pense qu'aujourd'hui je ne pourrais pas le faire. En tout cas, un directeur ne me l'autoriserait plus. Et à juste titre. Donc là, ce n'est pas lié au gamin, c'est vraiment lié aux exigences de l'institution.

Christelle : Du coup, dans l'évolution de l'institution, les formateurs se seraient spécialisés ? C'est ce que tu veux dire ?

Jolène : Oui. Davantage. Mais... et je trouve que c'est plutôt une bonne chose. Et pourtant le terme spécialisé, ce n'est pas forcément vrai, parce qu'on continue d'avoir de très bons formateurs en français alors qu'ils n'ont pas du tout de diplôme... en français, spécifiquement. Donc ce n'est pas non plus... oui ils se sont spécialisés, ils se sont un peu plus interrogés sur la matière qu'ils enseignent. C'est ça. Mais pas pour autant spécialisés... ils n'ont pas une formation spécialisée, ils se sont spécialisés dans une matière. En s'interrogeant, en creusant un peu le domaine, et cetera...

Christelle : Du coup, comment peut évoluer les... ce principe de transversalité qui fait partie des principes de la maison familiale rurale ?

Jolène : C'est plus dans... Moi, la transversalité, je l'entends plus dans l'approche thématique. Chacun reste dans son domaine d'activité, mais avec un espèce de fil rouge de thème. Et ça, je trouve ça intéressant de bosser de cette manière-là. On reste chacun dans son domaine, mais avec un point d'ancrage. Voilà, lié à un thème, une semaine, un fil rouge, quoi.

Christelle : Tu peux illustrer peut-être ?

Jolène : Oui, alors par exemple, voilà, donc plus dans les matières professionnelles, moi je vais aborder le thème, je ne sais pas, sur la personne âgée, et bien ce serait de mettre en place sur cette programmation, effectivement l'enseignant qui reste, qui va enseigner le français va rester sur son domaine de français, l'enseignant de mathématiques, le formateur maths va rester sur ses maths mais pour autant vont essayer de se rapprocher de cette thématique en l'abordant à des problématiques sociétales liées au vieillissement. Le professeur de français va s'appuyer sur une actualité, sur des textes qui sont sortis, sur des articles de presse, en mathématiques, pareil, elle va peut-être bosser en intitulant davantage ses... en orientant davantage ses exercices vers des problématiques liées au vieillissement, et en ça, oui, c'est de la transversalité. Tout en gardant chacun son domaine de compétences. Aujourd'hui, en troisième, alors même si j'ai suivi ça d'assez loin, il y a une grosse réforme des collèges et du diplôme du brevet, et voilà, ils veulent vraiment bosser sous cette forme-là. Une thématique, bon je dis n'importe quoi, les énergies, et tout va travailler autour de cette thématique, en français, en maths, en ESC, derrière en ESC, ça va être la problématique de l'écologie, du développement durable, lié justement à cette thématique des énergies. Et je trouve ça intéressant du coup de faire interroger encore les gamins, autrement. C'est... si on propose au gamin les énergies, d'emblée ça va le gonfler, il va dire : « ça ne me parle pas, ça ne m'intéresse pas ». Si on prend une entrée autre en disant qu'est-ce que c'est que le développement durable ? Qu'est-ce qui fait en sorte que ma planète peut durer plus longtemps, réduire le niveau

de CO2, et cetera, et là hop, on va les amener à s'interroger sur les énergies en passant par cette transversalité thématique, et je trouve ça intéressant cette réforme des troisièmes. Alors, ils sont peut-être un peu jeunes, mais ça c'est mon... c'est une autre...

Christelle : Ah oui ?

Christelle : C'est une autre interrogation... Et bien est-ce qu'ils sont capables justement ? Est-ce qu'ils veulent s'interroger ? Ils sont trop jeunes, ce n'est pas ça, ça ne les intéresse pas forcément de se poser ces questions-là. Peut-être sur des promotions, ou des diplômes un peu plus élevés, où là, on les titille toujours à s'interroger, et du coup ils prennent un pli à ne pas prendre pour argent comptant un petit peu tout ce qu'on balance, toujours dans cette dynamique du pourquoi, comment, et du coup c'est peut-être plus facile de fonctionner en transversalité ? Pas forcément non... C'est bien de les faire se questionner de bonne heure ! Bon, tu pourras effacer finalement (sourires)

Christelle : Tu viens de le faire toute seule !

Jolène : (*imite un retour arrière de bande-son*)... Bon ça fait combien de temps ?

Christelle : A peu près 57 min...

Jolène : Bon ça va être bon là non ? (rires)

Christelle : As-tu un dernier mot ?

Jolène : Un seul mot ?

Christelle : Non, est-ce que tu veux rajouter par rapport à tout ce que tu as...

Jolène : Oui, te dire que demain j'aurais peut-être un discours différent parce que j'aurais une vision différente du groupe classe. Tu vois, cette volonté de les faire s'interroger finalement, demain je vais me dire c'est du pipeau parce que de toute façon ils ne sont pas en capacité de s'interroger, mais...

Christelle : Tu veux dire que tu as un discours fluctuant ?

Jolène : Non, j'ai toujours cette volonté de les faire s'interroger, mais de là à dire que ça marche, c'est plus ça. Moi du coup je m'interroge, et je veux toujours les inciter à se poser des questions. Maintenant, est-ce que j'y arrive ? Est-ce que ça fonctionne ? Je pense que ça dépend des promotions. Mais voilà, je persiste et je continuerai à avoir cette façon de faire.

Christelle : Très bien. On s'arrête là ?

Jolène : Oui.

En blaguant, Jolène m'a rapidement demandé si elle pouvait avoir accès à ce que les autres collègues ont pu dire. Elle m'a fait part de son étonnement concernant notre échange en relevant qu'aucune question ne lui avait été directement posé sur ses pratiques pédagogiques. Je lui ai répondu que même indirectement posé, il s'agissait

bien de ça et qu'elle a orienté et choisi ses réponses comme elle l'entendait. Cela lui révélait ce qu'elle posait en priorité dans sa pratique professionnelle : les relations avec les apprenant-e-s.

A la fin de ma semaine d'entretien, Jolène m'a envoyé un SMS pour me remercier de ce moment d'introspection professionnelle

Nos derniers échanges se sont déroulés le jeudi, au moment du repas partagé avec les collègues présents ce jour-là, et notamment Marisol avec qui je venais de faire mon dernier entretien. Celle-ci m'expliquait que l'équipe avait réorganisé les modalités d'accueil et de suivi des apprenant-e-s. Je me suis autorisé à exposer quelques critiques et alors que le jeu de discussion portait ses fruits et était constructif avec Marisol, Jolène est restée silencieuse. Cette attitude était étrange pour moi qui ait eu pour habitude de voir Jolène se positionner avec passion dans la contradiction et la persuasion.

Annexe n°9 : Marisol

Entretien avec Marisol, formatrice à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes.

À ma demande d'entretien, Marisol hésitait et me demanda de lui laisser de s'organiser. Nous avons échangé de nombreuses fois par SMS pendant la semaine pour trouver un moment mais les stratégies d'évitement étaient nombreuses. Marisol me confirma un entretien le mercredi soir pour le lendemain matin, entre deux affaires importantes. Nous nous sommes installées dans la petite salle de cours à l'étage de l'ancien bâtiment.

Christelle : Le 6 octobre, entretien avec Marisol. Et pour débiter, moi je m'appuie sur le slogan des maisons familiales rurales qui est « réussir autrement », j'aimerais que tu m'expliques, selon ton point de vue de quoi ça parle ?

Marisol : Alors, « réussir autrement », c'est réussir différemment que par la filière, la voie classique, c'est-à-dire quatrième-troisième dans les collèges classiques, c'est-à-dire autrement. Autrement ça veut dire par une autre méthode pédagogique, plus d'animation, plus de concret...

Christelle : Oui...

Marisol : Dans les cours, plus d'illustrations par rapport aux métiers... Puisque c'est de l'alternance, il faut toujours se référer par rapport à ce que l'on voit en stage, et être capable d'utiliser son vécu de stage et à le ré-adapter à la matière, et l'illustrer grâce à la matière aussi. Autrement, c'est aussi être à l'internat, travailler ensemble et aussi... revoir toute la... toute la façon de vivre du jeune, lui redonnant un nouveau cadre, de nouvelles bases, le rendant autonome, c'est ça. Autrement...

Christelle : Ok. Pourquoi un nouveau cadre, de nouvelles bases ?

Marisol : Un nouveau cadre, c'est-à-dire souvent l'internat c'est propre aussi... c'est cher aux maisons familiales rurales. Ça permet notamment aux quatrième-troisièmes, là je parle des petits, de sortir des fois, de contextes compliqués, familiaux. Et de se remettre en question et de se... réada... sortir, couper du milieu familial, du milieu social aussi où on est, du milieu... voilà, peu importe qu'il soit d'un côté social élevé ou pas élevé, peu importe, c'est surtout le couper de tout ce côté, cette... (tape du poing sur la table) je ne trouve pas le mot, cette... cette proximité, les copains tout ça, pour essayer en fait de penser à soi, de devenir un peu plus centré sur soi-même, se construire par rapport à soi autour... avec les autres. Se construire par rapport... pour soi. Avec les autres oui. Déjà. Voilà, un travail d'autonomisation, de responsabilité aussi par rapport à ça, de prise de confiance. Voilà.

Christelle : Qu'est-ce que c'est pour toi l'autonomie ? Comment tu le définis ?

Marisol : L'autonomie, ça va permettre au jeune de prendre confiance en soi, pour réaliser des tâches, qu'on ne se sentait pas capable, ou qu'on déléguait aux autres. Par fainéantise, par tout ça. Pour savoir aussi, pour se rendre compte aussi de ce que l'on est

capable de faire, seul, et que ça nous permet d'avoir plus d'assurance, de on construit son projet, de façon plus libre. Avec moins de barrières, moins de... voilà. Avec ses idées, ses qualités, ses défauts mais bon, ça permet d'avoir sa vision à soi. Et voilà, et pas toujours celle des autres qui n'est pas la meilleure quoi. Prendre confiance en soi dans ses idées, et ses capacités. L'autonomie c'est ça.

Christelle : Ok... Je vais revenir sur la notion de réussir ? La réussite, est-ce que tu peux revenir sur ce mot ?

Marisol : Réussite, c'est le mot réussir, ça va être réussir à son parcours, réussir à prendre confiance en soi, à aller au devant des problèmes, à savoir faire la part des choses aussi, par rapport sa vie privée et sa vie professionnelle. Réussir c'est aussi faire la part des choses de tout ça, pour pouvoir en fait se concentrer sur ce qui est important, pour soi, c'est-à-dire son projet professionnel, sa réussite... voilà, ne pas tout mélanger, c'est ça réussir, réussir c'est savoir faire la part des choses, savoir s'organiser quand on est en temps off on s'amuse, quand on est à l'école ou ailleurs, on pense à soi, on essaie de construire son projet, on essaie aussi de prendre confiance en soi et de devenir autonome.

Christelle : Qu'est-ce que tu appelles un projet pour un...

Marisol : Alors ça, il n'y a pas de projet type. Ça dépend déjà du jeune où il en est. Il y a des jeunes qui sont déjà plus... beaucoup plus autonome que d'autres, donc le projet va être plus dans l'aboutissement de... par exemple hein, de trouver son projet par exemple professionnel. Je suis très orientée quatrième-troisième, bizarrement... Et par contre pour...

Christelle : Bizarrement ?

Marisol : Bizarrement, parce que je suis intervenante en bac. C'est rigolo. Et... Mais bon, en bac, les secondes ce sont de grands troisièmes, donc ça devrait faire des liens certainement aussi. Mais comme ils sont déjà orientés dans le service à la personne, on va juste affiner leur voie, vérifier que c'est la bonne orientation, et on n'a pas tout ce travail aussi derrière. Enfin, si, il y a un travail de certains jeunes pour prendre de l'autonomie, et prendre confiance en soi, parce qu'il y a obligatoirement ça aussi... Voilà, je perds mon fil...

Christelle : Le projet, les types de projet, tu disais qu'ils étaient différents.

Marisol : Oui, un projet, ça va être... d'exister au sein d'une classe, prendre confiance, prendre la parole, être quelqu'un et pas l'amuseur de la classe, essayer de prendre place dans le groupe et dans la société quoi, le but c'est là. Un projet, après il est à tout niveau. En fonction de là où on en est, au niveau du jeune quoi.

Christelle : Et dans les pratiques professionnelles, comment ça se met en place ? Comment on peut permettre à des jeunes de prendre confiance ?

Marisol : Et bien les valoriser. Leur prendre confiance... prendre conscience de leur compétence, qu'ils vont petit à petit acquérir. Et c'est ça qui vont les construire : « Je suis capable de faire ça ! Je suis capable... Oui j'ai réussi ! », et ça c'est important, « Je

suis reconnu », le regard des autres par rapport à mon travail est important aussi. Voilà, prendre confiance, c'est ça le projet, enfin pour moi, la pratique professionnelle c'est ça. Et après, savoir quand on est en bac, en terminale, savoir restituer, c'est-à-dire prendre conscience de ses compétences, et les restituer. C'est-à-dire les montrer, et puis que ce soit sur un autre terrain, dans une autre structure, pour montrer qu'on est professionnel, qu'on est des pros... on est compétent. Avoir cette notion de compétence qui va s'acquérir et qui va se construire petit à petit au cours des années, et en prendre conscience. C'est ça, parce que des fois on a des compétences, on fait des choses sans savoir que c'est... que c'est utile, sans savoir pourquoi on fait ça. Justement, c'est travailler sur cet esprit. De prendre du recul : « Mais pourquoi je fais ça ? Qu'est-ce que ça a apporté ? Oui, ça a apporté ça, j'ai compris », voilà, il y a cette notion de prise de conscience, de l'utilité de mes compétences. Et puis les intégrer au sein d'une équipe, d'un groupe, c'est... c'est énorme quoi. Se positionner par rapport à un groupe, ce n'est pas facile, c'est la vie !

Christelle : Là, tu parles de ta posture ?

Marisol : Non, des professionnels, pas de ma posture. Des professionnels en entreprise. Ma posture, tu voudrais que j'en parle ?

Christelle : Oui ?

Marisol : Ma posture, ça va être de les accompagner, lors des moments de l'alternance, d'en parler, de mettre ça sur papier, de comprendre pourquoi on fait ça, pas bêtement mais qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que je suis capable de faire, et les compétences que je suis en train d'acquérir quoi. Voilà, ça, ça va être mon rôle d'accompagnatrice en MFR, comme tu disais, un projet on va le faire autrement, c'est justement cet accompagnement du jeune et l'encouragement aussi, et voilà, et puis le cadre aussi, parce qu'il faut un cadre, ça va ensemble...

Christelle : On continue... Est-ce que tu peux définir maison familiale rurale en décomposant ces trois mots ?

Marisol : Maison... maison c'est le côté... proximité, être proche du jeune. Maison... ce n'est pas une deuxième maison pour le jeune. Ce n'est pas une usine, si je les mettrais en opposition, ça reste un endroit où on est rassuré, où on a un toit, on sait qu'on est bien, on sait qu'on est en sécurité. Une maison pour moi, c'est ça. On a familial, ça veut dire qu'il y a un côté humain, où il va y avoir plein d'intervenants, comme dans une maison, la cuisine, l'internat, à chaque moment de la journée, on va être accompagné, on va aussi avoir des moments de détente, des moments de pédagogie, mais familial, ça veut dire qu'on n'est pas... on reste... il y a des maisons familiales qui sont énormes, pour moi ce ne sont pas des maisons familiales, pour moi une maison familiale doit rester à une classe en général par niveau, je trouve ça dangereux de commencer à développer, développer, développer. Et avec des référents disponibles au possible, ça c'est important. Et voilà, avec un cadre, toujours, familial. Rurale, rurale alors ça veut dire que l'on va s'adapter... permettre aussi à tous ceux qui sont... rural, en campagne, et cetera, où il y a des tâches aussi en agri pas mal, enfin à tous les jeunes de pouvoir accéder à l'école quoi. Ça n'a pas toujours été simple, et voilà, rural... sur le territoire.

Christelle : Quels seraient les risques pour une maison familiale de se développer ? Pourquoi tu dis que c'est quelque chose de dangereux ?

Marisol : Et bien c'est ma vision de l'éducation, c'est ma vision, dans mes fonctionnements, il ne faut pas que ce soit une grosse entreprise, parce que sinon on va vers des... après ça va s'agrandir, on va être un numéro, et... on ne pourra pas accompagner les jeunes correctement. C'est une usine, on n'est pas là pour faire du profit. Je ne vois pas l'intérêt d'aller jusque là, développer à outrance pour après se diversifier, aller dans tous les sens, et c'est oublier son véritable métier, de base hein, moi je suis plutôt centré sur mon métier, plutôt que se diversifier, se développer, pour en fait, ne pas faire les choses, de façon approfondie, mais toujours survoler les choses, voilà, je trouve que c'est dommage. Donc c'est pour ça, je trouve que c'est dangereux de trop développer parce que pareil, au niveau de la communication dans l'équipe pédagogique ça devient de plus en plus compliqué. Voilà, une grosse équipe, c'est moins... il y a moins de communication, il y a moins donc du coup de... de répondant, de dynamique, il faut une petite équipe, c'est plus facile qu'avec une grosse équipe de cinquante salariés. Parce que tu ne peux pas intégrer tout le monde de la même façon, ce n'est pas possible. Alors ça fonctionne par mail, ça fonctionne par différentes choses, mais bon, on est cloisonné dans des murs, on se voit moins, c'est logique quoi. Moi, je dirais que pour être efficace !

Christelle : D'accord, et qu'en est-il de Sainte Anne ?

Marisol : ça me correspond moi. C'est une maison familiale qui me correspond, parce que ça reste humain avant tout. Familial, oui. Et rural... Non c'est une petite structure quoi, et adaptée à... on prend le temps de connaître chaque jeune et de le suivre quoi, même si on ne l'a pas beaucoup en classe on va essayer, au mieux, pas toujours, mais au mieux de... voilà d'être familial, convivial, j'aime bien aussi le restaurant d'application, le restaurant... pardon, le réfectoire hein ! Je ne suis pas trop pour le self, le côté je mange à table avec toutes mes... je mets la table, je discute, j'ouvre, alors que le self c'est un petit peu individualiste, chacun est dans son coin, et on mange à son rythme et on n'a pas besoin de manger avec les autres, donc j'aime bien ce côté-là, c'est convivial quoi.

Christelle : Hum... Tu peux me rappeler depuis combien de temps tu travailles à la maison familiale de Sainte Anne ?

Marisol : Cinq ans.

Christelle : Cinq ans ? Quel retour tu fais sur l'évolution de tes pratiques ?

Marisol : L'évolution de mes pratiques... Et bien moi c'est assez compliqué... L'évolution de mes pratiques, tu parles de mes cours ? Non pas obligatoirement ? Je dirais que mes cours, on évolue toujours, ça c'est pour tout le monde, il y a de la remise en question aussi, à avoir constamment. Pour moi, évoluer c'est savoir se remettre en question, et recommencer, pour s'adapter, pas pour s'améliorer, mais pour s'adapter. Chaque personne est différente, chaque classe est différente. Mes pratiques pédagogiques, compliqué aussi, parce que quand tu es en maison familiale, tu as beaucoup de... tu as la fonction globale. Et moi qui était beaucoup dans l'industrie,

partout, j'ai quand été aussi cinq ans à Ker Lann¹⁰¹, donc c'est vrai que le côté fonction globale va te... prendre beaucoup d'énergie. Il faut faire attention à toujours garder ses distances hein, parce qu'il y a une charge de travail et il ne faut pas non plus en créer plus, il faut trouver la juste mesure pour ne pas... pour garder une distance, et ça ce n'est pas facile, parce que... moi je n'étais pas à plein temps au départ, ce n'est pas facile de gérer aussi au niveau de la pédagogie ce côté cette distance que l'on doit avoir avec les jeunes, avec son travail, s'investir c'est bien, mais il ne faut pas s'oublier pour autant, tu vois ce que je veux dire, après ça a été quelque chose qui a été... oui, je me suis faite avoir on peut le dire, mais je m'en suis remise, et puis... mais voilà ça n'a pas été simple. Mais, pour moi, c'est une expérience, je suis contente, c'est quelque chose que j'ai découvert, je me suis faite avoir, mais j'ai appris, j'ai grandi, je ne reco... voilà, toutes les leçons de vie moi j'adore, il faut juste en prendre conscience et se dire oui j'ai appris quelque chose, je n'avais pas pensé qu'on pouvait s'investir comme ça auprès des jeunes, ne pas avoir toujours le retour escompté, et donc il faut savoir trouver la juste distance et savoir dire non aussi. Ça fait partie de la fonction globale, savoir mettre son poing sur la table !

Christelle : A quel moment ? A quel moment c'est important ça ?

Marisol : Et bien c'est peut-être ça que je ne sais encore pas trop... Quel moment, ce n'est pas facile ça, parce qu'on a envie... il y a toujours des projets intéressants, et il faut savoir aussi être bien accompagné, parce que maintenant c'est... je commence à voir aussi, on commence à se connaître... alors du coup on se connaît bien ! Aussi... c'est vraiment... une entreprise humaine malgré tout, donc après il faut savoir dire stop quoi, non je ne fais pas, je ne fais pas ! Prendre... [*propos incompréhensibles à cause d'un débit de parole trop élevé*] ... non tu ne fais pas ça, savoir discuter, communiquer avec ses collègues, faire confiance, ce n'est pas simple aussi. Donc... ce n'est pas simple... quand on arrive, ça met longtemps à se mettre en place, hein ? (rires)

Christelle : Oui...

Marisol : Mais ça fait partie du jeu, et puis il faut toujours avoir confiance en soi, ça c'est une pri... dans la pédagogie, savoir qu'on s'est trompé, mais on sait qu'on est dans la bonne voie. Et puis, quand c'est une vocation et qu'on adore son métier, il faut se dire que... et bien qu'on ne tient pas tout ! Qu'on ne sait pas tout ! Et qu'on est là pour apprendre aussi... [*propos inaudibles*]

Christelle : (rires) Et bien non écoute... Bon c'est moi qui suis un peu court là...

Marisol : Parce que tu me connais trop bien et qu'on a travaillé dans le même bureau...

Christelle : Peut-être...

Marisol : Je pense, hein ?

Christelle : Peut-être oui.

Marisol : Et la réciproque est vrai, on n'a pas besoin de se parler pour savoir exactement... ce que pense par rapport à tout ça, enfin pas toutes les pensées, mais on a

101Centre de formation par alternance du ministère de l'éducation nationale, basé à Rennes.

quand même des regards. Hein ? Par rapport à notre pédagogie. Voilà, moi j'aime bien les gens différents, dans la pédagogie, j'aime la création, j'aime l'investissement, j'aime en tout cas, par rapport à la pédagogie il faut aimer les jeunes, il faut aller vers eux. Il y a des collègues tu vois... enfin il y en a qui ont plus de difficultés, ça se ressent. Il faut vraiment aimer... je pense que c'est ça aussi, ce métier. Aimer le contact, et l'humain ce n'est pas simple...

Christelle : En quoi ce n'est pas simple ?

Marisol : Parce qu'on a nos caractères, nos jours avec, nos jours sans, voilà, la communication, [*propos inaudibles*] et tout hein ! Il y a tout qui se met en place et quand on est dans une petite entreprise familiale, parce que je vois ça comme ça, et bien obligatoirement l'humain apparaît, parce qu'il y a copinage et machin, enfin, je ne connaissais pas... je compare par rapport à ce que j'ai connu dans l'industrie, une petite PME c'était ça, et dans l'industrie par contre dans les grosses boîtes, et bien ce n'était pas ça, tu étais un numéro, donc si tu veux j'ai quand même eu ce regard, et ça ne m'a pas plu, moi j'ai besoin d'humain, de connaître la personne qui parle en face de moi, d'avoir ses opinions, voilà, même si j'ai mes opinions, j'ai besoin d'avoir quelqu'un qui a aussi son tempérament, c'est bien ça.

Christelle : Comment tu te projettes dans ton métier ?

Marisol : Comment je... ?

Christelle : Dans la maison familiale de Sainte Anne ?

Marisol : Et bien pour le moment, il n'y a pas de projet... Je ne sais pas, véritablement, me projeter... déjà, je suis bien, ce qui est important, car ça ne l'a pas toujours été... Je suis bien, j'ai confiance en mon équipe, j'ai confiance en mes partenaires, et mes collègues, ça c'est énorme. Donc, du coup je ne me pose pas de question, je ne me pose pas de question, je suis bien, tout simplement. Je suis bien avec mes jeunes, je construis mes projets, ça va, voilà, on rigole bien, c'est sérieux, c'est plus sérieux qu'à une époque donc... c'est bien, c'est cadré...

Christelle : Plus sérieux ?

Marisol : Plus sérieux, parce que comme au départ on a eu... il y a eu un changement de... plus sérieux, ça veut dire... c'est mon regard de l'industrie ça. Sérieux, il faut que ce soit un petit peu carré, bien organisé, et ça me rassure aussi. Quand c'est le bazar, ça ne me rassure pas, donc je ne peux pas construire aussi. Mais en même temps, il faut que je m'y fasse aussi, on ne peut pas trouver le juste milieu, et c'est ça qui est intéressant, j'adore. Se remettre en question.

Christelle : Bon, ça a l'air de demander de l'énergie...

Marisol : Oui, enfin moins qu'avant ! Maintenant moins... Depuis que tu te mets tes barrières, tu te mets bien, pas une coquille, hein ! Attention, une barrière ça veut dire : « Attention, là tu... C'est bon, tu as assez fait, on passe à autre chose », savoir bien mesuré ce que tu fais et ne pas aller trop loin, notamment vis-à-vis des jeunes, parce que les jeunes sont difficiles aussi, donc il faut savoir... savoir qu'un jeune qui n'a pas envie

de bosser, tu n'as pas à donner toute ton énergie pour qu'il se mette au boulot, s'il ne veut pas, il ne veut pas, point barre. Après tu es là pour l'aider, l'accompagner, ça c'est une notion qui a été difficile pour moi, mais aussi parce qu'en maison familiale tu as du mal à mettre de la distance, ça prend beaucoup avec les veillées, tout ça, tu as du mal à faire... à savoir faire la frontière où il faut s'arrêter, où ta vie... oui il ne faut pas s'oublier. D'abord l'équilibre, si tu as un équilibre dans ta vie privée et ta vie à la MFR, c'est très bien. Si tu arrives à jongler sur les deux et pas à te faire (rires) bouffer par la maison familiale et bien tu t'es trouvée, ça va et tu vas pérenniser ton truc ! Je pense que c'est ça.

Christelle : Du coup, est-ce que tu peux redéfinir ce que c'est la fonction globale ? Qu'est-ce que ça implique ?

Marisol : La fonction globale, c'est savoir éduquer, c'est ce mot-là que je n'arrivais pas à trouver tout à l'heure. Bien.. notre fonction globale, c'est éduquer, ça veut dire dans tous les sens du terme de la vie hein, éduquer les jeunes, les rendre autonome, donc par les services et tout ça, et les accompagner quoi, voilà le fonction globale c'est ça, les accompagner dans tous les moments de la vie, résidentielle, à la MFR, c'est avoir plusieurs casquettes. Mais attention, parce que justement c'est jouer avec ces casquettes que c'est dangereux.

Christelle : Ah oui ?

Marisol : Et bien ce n'est pas facile, ce côté les temps off où je vais être plus proche des élèves, après je reviens en classe, je suis l'enseignante, et voilà, il faut faire attention à bien tenir tout ça, à bien tenir les rênes quoi, tout ça, tout en restant assez ouvert, et abordable, accessible. Ppffui je [propos inaudibles] ! (rires) j'en dis des choses ! Qu'est-ce que tu en penses là ?

Christelle : Et bien c'est très bien ! J'essaie de voir comment on peut continuer, si on doit continuer d'ailleurs... parce que ça peut s'arrêter là... Hum.. Est-ce que d'après toi il existe des cultures de maison familiale ? Quand tu décris ton métier, est-ce que c'est quelque chose qui est lié à la maison familiale de Sainte Anne, ou est-ce qu'on peut se dire que c'est aussi tout un réseau, puisque c'est une pédagogie particulière... Voilà, peut-être essayer de...

Marisol : Euh... déjà... les maisons familiales avec des quatrièmes-troisièmes, ne fonctionnent pas du tout la même façon... enfin, moi j'en ai fait trois, donc on ne fonctionne pas du tout de la même façon qu'avec des quatrièmes-troisièmes. La notion d'équipe... la notion de suivi du jeune est plus rigoureuse, je veux dire il y a vraiment... tu peux faire des bêtises, ce sont des petits, il faut quand même être vachement plus derrière eux et... comme des enfants quoi, que tu laisses moins en autonomie. Après le côté, je prends dans les autres maisons familiales, bon, il y a eu aussi des BTS qu'on n'a pas ici à Sainte Anne, la difficulté c'est que tu vas gérer des caractères forts aussi, donc plus autonomes, et ce n'est pas toujours la plus grande facilité. C'est qu'en bac, les terminales ne sont pas toujours simples à gérer, alors si tu veux les BTS, ça ne va pas s'arranger, c'est ce qu'on appelle aussi la génération des TPG, Tout Pour ma Gueule, donc si tu veux, c'est faire attention à ce... parce que ça aussi ce n'est pas simple. C'est ce que... dans les centres c'est comme ça qu'ils les appellent.

Christelle : Ah oui ?

Marisol : Oui, j'ai fait plusieurs centres de BTS. Mais bon après, il faut trouver la part hein, et c'est vrai que maintenant ils ont besoin d'avoir tout, tout de suite, sur un plateau. Le réseau, c'était dans ta question aussi tout à l'heure, le réseau entre MFR ça peut aussi valoriser... et bien le réseau, moi j'ai été un petit peu... biaisé par rapport à ça, parce qu'en fait je connaissais trois maisons familiales dans le réseau, donc la fonction globale je ne l'ai connu qu'ici. Dans les autres centres, j'étais chargée de cours, en CDI hein, donc je n'avais pas de problème, à Janzé, j'étais en CDD, pendant six mois, en commerce les deux, alors qu'ici je suis en maths-sciences, et donc le réseau, le réseau, il faut savoir faire attention aussi je trouve, parce que le réseau c'est super bien. Quand tu arrives, je pense que c'est intéressant d'avoir ça. Mais ça peut être aussi, c'est quelque chose il ne faut pas trop en profiter non plus, il faut essayer se faire confiance et créer aussi sa voie. Quand on croise aussi des gens de MFR qui ont quatre, cinq, huit à dix de bagou, ils commencent à être blasés, et des fois, ça peut un peu porter sur les jeunes arrivants, les formateurs, et ça peut jouer un coup aussi sur le moral, donc il faut faire attention. C'est ce que j'avais connu ici, je trouvais que c'était assez dur pour les formateurs qui étaient jeunes, comme dans les autres centres. Il ne faut pas se décharger, il faut accompagner aussi, même des collègues, les nouveaux ! Enfin je ne comprends pas, si on le fait pour les jeunes, on le fait aussi pour les collègues.

Christelle : Tu pense que c'est un défaut en maison familiale l'accompagnement des jeunes, des nouveaux formateurs arrivant dans la structure ?

Marisol : Non, ça se voit mais ce n'est pas général. Ça se voit comme dans toutes les structures, mais pas propres aux maisons familiales, voilà, le réseau... je ne m'en suis pas trop servi du réseau... C'est dommage, mais je ne m'en suis pas trop servi. A part en sciences, on s'est fait un réseau. En sciences, si, ça va on a échangé. Si, en sciences, il y a juste le réseau de la science, avec les nanas de TP de chimie, on est très proche, on se voit en dehors du travail, mais voilà quoi, ce sont des personnes très expérimentées, elles ont vingt ans, trente ans de boîte, ce sont des dures de dur de MFR, généreuses et tout ça quoi. C'est plutôt intéressant. Voilà ! ... Non, non, non, mais les MFR, le réseau, fédération départementale... fédération régionale... je n'ai pas trop de contact avec finalement, j'en ai eu beaucoup au début, mais je n'en ai pas, plus du tout. Je fais ma petite formatrice, tranquille peinard, à Sainte Anne.

Christelle : La question c'était de savoir aussi ce qu'il y avait de commun, entre les maisons familiales, puisque tu as eu la chance de travailler dans trois lieux différents et qu'est-ce qui fait la spécificité de Sainte Anne ?

Marisol : Et bien la spécificité... Pourquoi je suis venue à Sainte Anne d'abord ! Aussi, pourquoi j'aime bien Sainte Anne, parce qu'aussi il y a le CAP cuisine, hôtellerie-restauration, et moi j'ai toujours, et bien je viens de Ker Lann, donc j'ai toujours eu les CAP, donc... on n'a plus les bacs, et c'est vrai que j'ai toujours aimé le contact avec les CAP, ce côté cuisine, et on puis mange bien, il y a le restaurant d'application et puis voilà, j'en ai profité à Ker Lann (rires), ici il y en avait un, donc je me suis dit c'est ce qu'il me faut, c'est à côté de chez moi, ça tombe bien, c'est exactement ça. Ça, ça fait partie aussi de mes choix, la bonne vivante qui... c'est moi, et puis voilà. Après, les points communs, on ne peut pas comparer, ça ne se compare pas, c'est une équipe, tu ne peux pas comparer chaque équipe de MFR.

Christelle : Ah oui ?

Marisol : Non, ça n'a rien à voir, j'ai trouvé que c'était différent. C'est l'équipe qui donne à la MFR, donc si tu veux. L'équipe, son vécu, son parcours, tout ça, donc tu ne peux pas comparer Janzé, Montreuil, Sainte Anne, pour moi, ce n'est pas possible. Il y a... oui, un travail de direction, du conseil d'administration, des formateurs anciens, des personnes aussi... la maîtresse de maison est importante dans certaines MFR, moins dans d'autres, si tu veux c'est différent, ça dépend de leur parcours de vie. On ne peut pas comparer, pour moi ce sont des entreprises différentes.

Christelle : D'accord. Et... Ok, quand on parle des valeurs des maisons familiales rurales alors, à quoi ça peut faire référence ? Si ces structures sont pour toi incomparables, qu'est-ce qui peut relier du coup ces maisons familiales ?

Marisol : Et bien ils ont essayé d'homogénéiser... Ah, ça dépend aussi de la direction, c'est ce qui donne le rythme à l'équipe, et l'équipe si elle est ancienne, elle sait ce qu'elle veut aussi, donc c'est compliqué, ce côté associatif, et puis en même temps ce côté gestion d'équipe, de personnel, ce n'est pas simple. Après on va essayer de... il y a la fédération qui va essayer de fédérer mais comme elle n'a pas de pouvoir non plus, c'est compliqué donc, on essaie, on ne lâche pas, on est communiqué par mail, après est-ce que ça va aboutir à l'équipe, est-ce que ça va être stoppé au niveau de la direction, voilà, si tu veux, les valeurs elles sont là, est-ce que ça communique bien ? Ça, c'est un choix de direction, c'est une stratégie de direction aussi, alors est-ce que c'est pour... gérer... c'est compliqué, voilà, c'est propre à chaque MFR, bien sur l'idéal, c'est d'intégrer tout le monde et de pouvoir en fait responsabiliser tout le monde et tous les formateurs pour pouvoir développer sa pédagogie au mieux et lui permettre de faire ce qu'il veut, savoir écouter, ce qui est toujours humain, ce qui n'est pas possible, puisque l'humain, déjà il aime bien avoir le pouvoir, donc c'est compliqué, pas simple, après ce qui est réussi dans les MFR ce sont les valeurs humaines. L'humain, ça c'est extraordinaire. Et au niveau pédagogique, c'est ce que l'on n'a pas dans les collèges classiques, dans les lycées classiques hein, là tu as de l'humain, avec ses bons et ses mauvais côtés ! Hein ! (rires) alors que tu ne vois pas ça dans la vie, tu as une prestation à faire, point barre, tu n'as pas besoin de te présenter. Ça te donne aussi une carapace, et ça te protège aussi en même temps. Voilà, le but est toujours le même, c'est de faire tourner la boîte, mais il n'y a pas que de la pédagogie, il faut maintenir la boîte aussi. C'est compliqué ça par contre, c'est quelque chose que j'ai découvert, c'est pour ça que j'y suis allée, peut-être justement parce que c'était un petit peu trop, trop froid le monde de l'industrie et du commerce, mais là, voilà c'est de l'autre côté hein ! (rires) Tu bascules de l'autre côté ! Mais c'est intéressant, ça change. Et c'est pareil, tu vois, une MFR comme Sainte Anne c'est... on est très proche, on se voit en dehors des cours, alors un niveau de l'équipe, entre certains, et dans d'autres, comme... et bien ils ne se voient pas, c'est reste beaucoup plus distant. Tu vois c'est intéressant, parce que c'est beaucoup plus distant quand ce sont des grandes classes tu vois. Après c'est une impression. Voilà ! J'aimerais bien te poser les mêmes questions tu sais !

Christelle : C'est vrai ?

Marisol : Oui.

Christelle : Et bien si tu veux.

Marisol : C'est vrai ? J'aimerais bien, parce que ta vision elle m'intéresse aussi, parce que justement je te connais bien. Et puis en même temps, oui, on est surpris, tu es surprise toi par rapport à ce que j'ai dit ?

Christelle : Et bien... Est-ce qu'on arrête l'entretien là ?

Marisol : Oui, si tu veux, comme tu veux. Moi, je peux, c'est comme tu veux, c'est toi qui décide, c'est toi qui dirige le débat !

Christelle : Bon, écoute, est-ce que tu serais d'accord qu'on arrête l'entretien ?

Marisol : Oui. C'était bien, je pense qu'on a fait le tour, après je vais radoter donc...

Christelle : Ok.

La conversation qui a suivi a duré une demie heure supplémentaire. Après avoir tenté à mon tour une définition de « réussir autrement », Marisol a insisté sur le fait qu'elle appréciait ma façon de penser et que je lui manquais. Elle avait aimé travailler avec moi pour deux raisons. La première était le côté créatif de ma personne, qui se répercutait sur ma façon de transformer souvent mes formats de cours, mais aussi sur les productions des apprenant-e-s qui avaient souvent des formes variées et libres. Ce qui encombrait des semaines notre bureau commun. D'autre part, elle se remémorait les réunions d'équipe dans les moments où je proposais de nouvelles idées et projets. Elle insista sur le fait qu'il était rare qu'un collègue ne m'apporte son aide humaine ou matériel, mais qu'elle admirait ma capacité à ne pas en tenir en compte pour aller de toute manière au bout de mes envies.

Marisol a eu grandement besoin que je lui confirme que nous avons passé des moments privilégiés ensemble et partagé une réelle amitié. De mon point de vue, Marisol était surtout devenue une collègue épuisante car en bataille permanente pour acquérir une position, asseoir une autorité souvent de manière arbitraire et violente, et je mettais souvent mon énergie à rester calme face à l'ouragan qu'elle pouvait incarner. Pourtant à son arrivée à la MFR, son énergie était dirigée vers des actions avec les apprenant-e-s qu'elle accompagnait avec beaucoup de générosité et d'exaltation, et les résultats étaient surprenants, réussis car les apprenants faisaient les choses avec beaucoup d'autonomie et surtout de liberté.

Annexe n°10 : Extraction sous le prisme de Foucault

I.1 . Les critères de réussite pour les jeunes

Loïc

« La réussite, c'est cinq, dix ans après, quand je vois des jeunes qui reviennent en me disant : « Ben voilà, je travaille, je suis... plombier, électricien, serveur, j'ai acheté ma maison, je vis avec ma femme, j'ai des enfants » ou « je me suis marié, j'ai eu des enfants » et cetera »

« Pour faire des adultes je pense. De jeunes adultes » Que ce ne soit pas des moutons, que ce soit des gens qui peuvent être critiques. »

Jolène

« [l'élève] veuille devenir un professionnel averti, aguerri, qui s'interroge, et qui réfléchisse à ses pratiques. »

Samuel

« la finalité d'une formation c'est bien l'insertion socio-professionnelle. S'insérer dans une société et s'y épanouir. A différents niveaux, mais chacun y trouve son propre niveau. Que ce soit en passant par une formation X ou Y, l'utilité c'est bien s'insérer socialement. Qu'un jeune fasse une formation cuisine, mais que derrière, il est mécano ou je ne sais pas trop quoi, qu'il est passé par cette formation-là et qu'il a appris, lui, à se gérer, à apprendre, appris à apprendre c'est important, c'est réussi quoi. Ce n'est pas le taux d'insertion dans le métier qui est important, c'est le taux d'insertion de manière générale, et qu'il n'y ait pas de rupture avec la société conventionnelle. »

Ariane

« quand on va les lâcher, ils deviennent de vrais professionnels après. Et qu'après ils aient le choix dans leur tête de continuer ou pas dans le milieu professionnel, et de voir plus tard, peut-être de se mettre à leur compte, ou plus tard aussi de reprendre des études, ou autre chose, quoi. »

Séléna

« quand on voit ce qu'ils deviennent et quand ils reprennent contact avec nous, on est fier. Certains partent de loin, s'en sont sortis et tant mieux. La preuve, c'est qu'ils reviennent ! Sinon ils ne reviendraient pas. Ils reviennent mais ils nous envoient leurs frères et sœurs et les cousins. »

Marisol

« le mot réussir, ça va être réussir à son parcours, réussir à prendre confiance en soi, à aller au devant des problèmes, à savoir faire la part des choses aussi, par rapport sa vie privée et sa vie professionnelle. Réussir c'est aussi faire la part des choses de tout ça, pour pouvoir en fait se concentrer sur ce qui est important, pour soi, c'est-à-dire son projet professionnel, sa réussite... voilà, ne pas tout mélanger »

I.2 . Les critères de réussite pour les formateurs

Loïc

« Quelqu'un qui ne s'intègre pas dans une équipe en MF' a une durée de vie très courte. Parce qu'il faut être dans le moule, parce qu'il faut être dans la dynamique de l'équipe, sinon ça ne fonctionnera pas. »

« Pour former, il faut avoir du cœur quoi. Même les plus bourrus, ils sont obligés d'avoir du cœur vis-à-vis de ce qu'ils font, si tu n'as pas de passion, tu ne peux pas faire ce métier-là. Pour être avec des jeunes, il faut avoir de la passion. »

« Il y a certains qui pensent connaître plein de choses, ne seront pas des bons formateurs. Donc pour moi c'est la forme, donc j'ai appris la gestion du groupe, j'ai appris la rigueur, j'ai appris à parler, à dire les choses, j'ai appris à être dur aussi... pour faire des électrochocs. Qu'est-ce que j'ai appris... ouais j'ai appris à accompagner les jeunes, aussi différents soient-ils, j'ai appris aussi à cerner très rapidement les jeunes en fonction des profils et des attentes. »

« Je n'ai jamais besoin de hausser le ton. La plupart des jeunes te diront que les cours de Mme Jolène ou les cours de monsieur Loïc c'est super quoi. Et on écoute et c'est passionnant. Il n'y a pas eu besoin de râler, il n'y a pas eu besoin de mettre de pression, il n'y a pas eu besoin de mettre de sanction. »

Jolène

« C'est ça que je veux réussir à créer, à ce qu'ils aient conscience que [...] on est des enseignants, on est censé leur apporter du savoir mais pas que. C'est faire en sorte qu'ils puissent venir me voir et pour pas forcément que du scolaire. »

Samuel

« nos méthodes ne sont jamais les mêmes d'une année sur l'autre, et on n'a pas de préparation de cours, à passer des heures, c'est... je crois que le bon moniteur-formateur doit s'adapter, et utiliser des outils différents, en fonction des individus qu'il a en face de lui. »

« le moniteur est censé être celui qui est à côté de, qui marche à côté de, dans la définition je crois étymologique. Je prends souvent moniteur d'auto-école, quand je pense à moniteur de maison familiale, où effectivement il va transmettre des consignes, mais c'est bien le jeune qui a le volant. C'est bien le jeune qui avance, c'est bien le jeune qui apprend à passer des vitesses, avec juste le moniteur à côté, qui a le frein en cas d'urgence absolue, d'urgence vitale, voilà. Je crois que nous, dans notre rôle de moniteur, c'est... on peut laisser les jeunes se prendre des trottoirs, des petits murs, c'est comme ça qu'ils apprennent, qu'ils analysent leurs erreurs »

« On n'est pas en droit de juger, je ne crois pas. On n'est pas juge. On est accompagnateur. La plus grande difficulté c'est de garder cette neutralité quoi. Par rapport à nos propres valeurs. Tu vois, la réussite ultime, elle est là. C'est garder son individualité, pour nous. »

Ariane

« Réussir autrement pour moi c'est donner une chance à des gamins qui ont perdus, qui sont perdus, dans leur scolarité, dans peut-être à l'avenir, dans leur personnalité, c'est leur donner une chance d'exister, tous, parce qu'ici, il y a un accompagnement, qu'ici toutes les personnes, tous les adultes qui sont, qui travaillent ici les accompagnent à leur façon, en fonction du poste qu'ils occupent. Et du coup ils sont importants, ils existent forcément pour toutes les personnes qui sont salariées ici. Ce n'est pas que du scolaire. »

« on contribue tous à leur redonner confiance, à leur redonner une identité »

« des professeurs qui ont peut-être été salariés avant d'être professeur, enfin qui ont été professionnels je veux dire, et qui ont ensuite fait une formation pour intégrer des postes

de formateur, pour l'apprentissage. Si on a un apprentissage, souvent ils ont été menuisiers, couvreurs et autre, pendant vingt ans, et après du coup, ils deviennent formateur et... j'ai l'expérience avec mon fils, qui a été en apprentissage, qui lui, a banni l'école, parce que ça ne lui convenait pas du tout l'école. Le jour où il a été son apprentissage, le seul prof avec qui ça allait, c'était son prof d'atelier, parce que son prof, lui, a été salarié avant. »

« Mais au départ, il a juste des adultes, ici, qu'il doit respecter de la même façon. Et nous aussi, en tant qu'adulte, on doit respecter chaque élève de la même façon. Peu importe son niveau, son niveau social, intellectuel, sa couleur de peau, son... tu vois un gamin, dans sa classe, on va le respecter de la même façon, même si on s'est pris la tête avec untel, même si avec celui-là ça se passe pas bien depuis plusieurs mois, peu importe, faut pas lui en tenir rigueur, faut pas avoir de griefs contre lui, avec lui, sinon ça ne va jamais guérir, on est l'adulte, on doit justement donner l'exemple, et si ça s'est mal passé avec lui, on lui a expliqué les choses, notre ressenti, maintenant on tourne la page, et on continue à faire sorte que ça aille bien, donc on va lui parler correctement. On va lui dire, les s'il-te-plaît, les mercis, les bonjours, parce que c'est ce qu'on demande également, mais faut pas, parce qu'on s'est pris la tête avec lui un jour, le lendemain, peu importe, on tourne la page et on recommence à zéro quoi. »

Sélénia

« je vois par rapport aux CAP, par rapport à notre expérience professionnelle aussi. Les jeunes : « Ah bon, vous avez travaillé dedans, vous avez connu ça ! ». Et c'est important pour eux de savoir qu'on sait ce qu'ils vivent en restauration parce qu'on est passé par là. »

Marisol

« moi j'aime bien les gens différents, dans la pédagogie, j'aime la création, j'aime l'investissement, j'aime en tout cas, par rapport à la pédagogie il faut aimer les jeunes, il faut aller vers eux. Il y a des collègues tu vois... enfin il y en a qui ont plus de difficultés, ça se ressent. Il faut vraiment aimer... je pense que c'est ça aussi, ce métier. Aimer le contact, et l'humain ce n'est pas simple... »

« dans une petite entreprise familiale, parce que je vois ça comme ça, et bien obligatoirement l'humain apparaît, parce qu'il y a copinage et machin, enfin, je ne connaissais pas... je compare par rapport à ce que j'ai connu dans l'industrie »

« Je ne sais pas, véritablement, me projeter... déjà, je suis bien, ce qui est important, car ça ne l'a pas toujours été... Je suis bien, j'ai confiance en mon équipe, j'ai confiance en mes partenaires, et mes collègues, ça c'est énorme. »

I.3 . Être adulte

Loïc

« Je trouve qu'il n'y a rien de plus terrible qu'un adulte qui trahit sa parole. Et souvent, eux, ils ont été trahis par eux... Donc c'est pour ça que c'est important de réagir, et de réagir face à ce public quoi, ne pas cacher les choses, être réactif, et de sévir s'il le faut. »

Jolène

« Je ne leur dis jamais que je ne suis pas qu'une enseignante. Je veux avant tout qu'ils me considèrent comme une enseignante »

[Être adulte] « c'est prendre conscience de ce que je fais, de ce que je n'ai pas le droit de faire et de ce que je dois faire. Je n'ai pas le droit de dégrader un truc, parce que si je le dégrade, c'est mon bien-être derrière qui va en pâtir. [...] Devenir adulte, c'est prendre conscience de l'intérêt des choses, pour soi et pour le groupe. »

Samuel

« Quelqu'un de mature, [...] c'est quelqu'un qui est capable de s'insérer dans une société, par le travail ou sans, une société quelconque, mais qui s'épanouisse. Quand je dis s'insérer dans la société, c'est effectivement dans la société professionnelle, mais si le gars part au fond de l'Alaska, tout seul et qu'il s'y plaît, pourquoi pas, à partir du moment où il arrive à se construire et à avancer quoi. Mature c'est ça, quelqu'un qui arrive à s'autogérer dans son environnement »

Ariane

« il y a des élèves qui disent on est bien à l'internat, si on pouvait y rester le vendredi soir, on y resterait. Alors, bon, tant mieux pour nous, je trouve dommage, je trouve que c'est dommage, je préférerais que ces gamins-là soient mieux dans leur famille que chez nous quelque part, parce qu'on n'a pas le rôle de parents quand même. Nous, on est là pour leur proposer un avenir, et les emmener vers une autonomie et un diplôme, on n'a pas le rôle de parents, mais... ce ne sont pas nos enfants, et on ne veut pas que ce soit nos enfants non plus. On n'est pas là pour les aimer, on est là pour les respecter et avoir un échange amical, cordial et respectueux. »

« Il faut absolument que **nos** gamins, enfin je dis nos gamins... que ces gamins-là se sentent bien ici pour qu'il y ait une réussite scolaire. S'ils ne se sentent pas bien, il n'y aura pas de réussite scolaire. Non plus. Ce n'est pas que la famille. Ils ne doivent pas être bien que dans la famille, ils doivent être bien ici. Ils sont quand même beaucoup plus présents, je trouve, ici, que dans leur famille. Quelque part, même s'ils savent qu'**on n'est pas leur parent, on a un devoir envers eux**, même si eux aussi contribuent un peu à ça, le point de départ c'est eux quand même »

I.4 . Les MFR alternatives mais évaluées, jugées

Loïc

« dans beaucoup de collège, il n'y a plus cette passion. Qu'on est dans la norme, dans la règle, et cetera. Et c'est ce qui tuera les maisons familiales je pense, si on reste toujours dans la norme, dans la règle »

« comme on va vers des niveaux de plus en plus élevés de formation, parce que c'est le monde actuel qui le veut, on est obligé de se cadrer aussi sur beaucoup de référentiels, parce qu'on est jugé sur l'intégration et pas toujours sur la réussite ou la mise en projet des jeunes. Aujourd'hui être heureux ça ne remplit pas une gamelle. »

Jolène

« quand on me demande, quand j'ai des amis que me disent : « Mais tu bosses où ? Une maison familiale rurale c'est quoi? », d'office, d'emblée, automatiquement, très spontanément je leur... : « c'est un établissement de formation mais de petite taille. »

Jason

« remettre la maison familiale au centre du village » et qu'elle ne soit pas considérée comme un établissement scolaire pour... pour enfants « neuneus » ou pour jeunes qui ne

sont pas faits pour l'école, quoi. Ce n'est pas vrai en plus. Nos jeunes, ils ont autant envie de réussir que les autres, quoi... et ils ne sont pas bêtes... »

Samuel

« La méthode est copiée, et bien tant mieux. Si ça marche, pourquoi pas. Il faut arrêter de se regarder le nombril et par contre ne pas s'endormir sur ses lauriers, parce que certains vont vite nous dépasser. Ça, j'en suis convaincu. On le voit bien dans certaines écoles, notamment éducation nationale »

« dans le rural, il y a quand même des valeurs qui sont encore présentes je crois, d'aide.. mutuelle, d'accompagnement, de respect de chacun, respect de l'autre, des individualités, mais une vie en commun malgré tout quoi. On pense plutôt (*tousse*) à la vie de village et autre. Le côté plaisir, et le petit côté plus difficile où les autres sont présents (*tousse*). [...] Après, c'est sortir un peu de l'image... parfois donnée... terreuse, entre guillemets, décalée, hors du temps, et je crois que cette image-là, elle est réelle. On voit bien que nos agriculteurs, ce ne sont pas des arriérés, ils ont internet, ils sont bien équipés, ils ont du matériel et autre, et l'image qui peut être véhiculée parfois, je crois que c'est nous qui la véhiculons nous-même et non pas l'extérieur. Une sorte de complexe d'infériorité que l'on pourrait avoir vis-à-vis des autres centres... » « MFR ce n'est pas un gros mot quoi. »

« l'appellation que l'on donne, nous, ce n'est pas forcément une appellation qu'on entend à l'extérieur, c'est l'école, alors je mets toujours entre grands guillemets, l'école à neuneus, hein. Ben non. Cette image-là n'existe pas et je crois que c'est nous qui la véhiculons, plus que les jeunes eux-même et plus que l'environnement extérieur. Et je crois que notre danger, il est là. Si on veut vraiment grandir, il faut qu'on enlève ce côté-là, il faut qu'on arrive à passer ce cap-là, je parle de cap et je n'ai pas honte de le dire, et ça marchera bien quoi. »

« dès qu'on commence à communiquer sans faire peur, sans avoir peur de soi-même, on fait peur aux autres. »

Lucie

« Je ne pense pas que les jeunes recrutés en maison familiale, on puisse dire qu'ils sont plus compliqués que les jeunes qui sont au collège, ça... en tout cas, tant que je resterais en maison familiale, je me battrais sur cette idée, qui à mon envie reste une idée reçue. »

I.5 . Les principes MFR comme normes discutées : fierté-honte

Jolène

« on essaie d'instaurer un système de solidarité, de respect, par le biais des services. J'y crois sans trop y croire. »

Samuel

« ce réussir autrement, il est important de ne pas le perdre, de ne pas dériver et de ne pas repartir vers... à cause du côté administratif, ce qui peut nous être imposé par les institutions, à repartir vers un système éducatif classique, et s'appuyer, ça c'est la facilité, j'ai un cours à passer, je dois faire mon cours, et voilà. Alors que l'objectif n'est pas là. On peut repartir sur le terrain, et à l'origine c'est bien on apprend sur le terrain et on retranscrit en maison familiale ce que l'on a appris »

« Si tous les formateurs étaient fiers, réellement du MFR et non pas complexés... parfois, en tout cas c'est le sentiment, on irait beaucoup plus loin et beaucoup plus

vite. » « Qu'est-ce que la réussite, qu'est-ce que... ça, ce n'est pas... je ne crois pas qu'on ait le droit de le dire. Parce que là ce ne sont que nos valeurs à nous. »

Lucie

« Je ne crois pas en notre slogan, pour moi ce n'est pas un slogan... vendeur, ce n'est pas... vrai. Nos jeunes réussissent, ce n'est pas parce qu'ils réussissent autrement, c'est parce qu'ils réussissent, tout simplement. Cette notion de réussir, alors en France, qu'est-ce que réussir ? C'est trouver un boulot ? Oui, effectivement nos élèves ont trouvé du boulot. Gagner beaucoup d'argent ? Et bien ça, je ne sais pas si c'est ça réussir... S'insérer dans la vie affective, respecter les règles, et cetera, oui ça effectivement, mais ce n'est pas parce qu'ils sont passés en maison familiale, à mon sens, qu'ils vont réussir différemment ou autrement. »

I.6 . Une identité de maison

Loïc

« Il y a des maisons où je pourrais travailler parce que je m'y retrouve et d'autres maisons où je ne pourrais jamais travailler. »

Jason

« les salariés qui sont là depuis longtemps, ont un rapport à l'ordre qui est très prononcé, avec un peu une culture militaire sous-jacente, militaire où... les gendarmes sont des militaires, mais qui est très présente. »

« J'ai fait un remplacement à la MFR de La Cerisaie. Donc c'est tout petit comme expérience, mais effectivement le rapport à l'autorité était clairement différent. Il n'était pas posé au même endroit en tout cas. Et du coup, je pense que c'est lié à la culture de la maison du coup, de chaque maison familiale »

Sélène

« Heureusement qu'ils sont là ! S'il y a besoin... On est supposé être une équipe pour s'entraider et non pas pour se tirer dans les pattes, enfin, moi je le conçois comme ça l'équipe, ce n'est pas partout pareil malheureusement. On a à peu près cette chance-là ici. Dans d'autres établissements ce n'est pas forcément le cas. C'est dommage, surtout dans les MFR comme les nôtres, ce sont de petites équipes, donc c'est dommage... après forcément on a plus d'affinités avec certains qu'avec d'autres, ça, ça va de soi, mais on est supposé être là pour s'aider et non pas pour... »

I.7 . La ruralité et la transmission socio-culturelle

Jolène

« je pense que cette notion de ruralité, elle avait son intérêt à l'origine des maisons familiales, où c'était effectivement pour développer un territoire, maintenir une activité économique, humaine,, sur un territoire donné, étant maintenant, je pense, que ce n'est ni une volonté, ni une réalité, donc ce côté-là je l'occulte. »

Jason

« mon idée dans tout ça, c'est de les [les jeunes] amener à réfléchir autrement justement, à sortir du cadre de réflexion qu'ils se sont construits par leur famille, par les médias, pour se rendre compte qu'il y a d'autres possibilités. »

« « rural », il y a un modèle de développement économique qui est à créer dans le monde rural. Sur une relocalisation de l'économie, sur des nouveaux services, sur... justement la création de commun, et de biens communs, sur la création de valeurs... sur les territoires il y a vraiment un truc qui serait... un vrai projet politique derrière oui. Mais aujourd'hui, c'est compliqué de promouvoir ça. »

« je crois que c'est à peu près aux environs des deux tiers qui disent qu'ils (les jeunes) aimeraient vivre en milieu rural. Sauf que du coup, il n'y a pas la place, il n'y pas les emplois, et du coup on est dans un système qui fait que les gens ne peuvent choisir ce qu'ils ont envie de faire de leur vie. On les oblige à aller vivre en ville, alors qu'ils n'en ont pas envie. Ou alors on les oblige à faire des bornes et des bornes en voiture ou en transport en commun pour continuer à avoir ce cadre de vie rural, mais finalement duquel ils ne profitent pas parce qu'ils sont dans les transports. Donc il y a vraiment un problème je pense. Et il y a des potentiels. »

« les maisons familiales devraient ne pas seulement faire des formations pour les jeunes, mais devraient ouvrir leurs portes pour que les parents viennent le soir, faire je ne sais pas quoi, mais nos locaux, ils ne sont, ils ne seront jamais ouverts. Si, ils servent les week-ends pour faire des locations, pour faire des grosses bringues, c'est bien, mais ça ne va pas en terme d'ambition, de territoire, ça ne va pas chercher très loin. Je trouve. Et ne serait-ce que d'ouvrir les classes, d'ouvrir les salles informatiques, si on avait du matériel, à des espaces de co-travail, de travailler à... il y a mille et une choses à inventer sur... et à remettre la maison familiale au centre du village »

Samuel

« l'apprentissage par le autrement passe par l'apprentissage environnemental, avant même d'être un apprentissage au sein même du centre de formation. Le centre de formation, je crois, il est plutôt là pour contextualiser les apprentissages, les re-formaliser, et leur donner une structure. Un cadre. A nous, je crois, en tant que moniteur, ou formateur, je préfère le mot de moniteur d'ailleurs, nous sommes là pour accompagner, un, les jeunes, non pas pour transmettre. »

« **à l'origine** c'est bien on apprend sur le terrain et on retranscrit en maison familiale ce que l'on a appris » « s'il y a une alternance, ce n'est pas pour rien » « c'était l'essence d'origine des maisons familiales »

une « maison, tout simplement c'est le lieu, normalement, où on est censé se sentir en sécurité. Sécurité vis-à-vis des autres, vis-à-vis de soi-même, vis-à-vis de son environnement, c'est le lieu où on se réfugie. [...] Après le lieu où l'on coupe avec l'environnement extérieur, on coupe avec les problèmes, on se recentre sur soi-même, on réfléchit sur soi-même avant de pouvoir réfléchir sur la société. » « C'est là, où il va apprendre à se structurer, grandir, afin de pouvoir retranscrire et se construire dans la... je le mettrais entre guillemets, dans la « jungle » extérieure. Euh... rural ? Rural, parce que c'est notre force d'être en dehors de la ville, en dehors de tout ce qui peut être parasite, tout ce qui va vite, très vite, parce qu'il faut quand même du temps au temps. »

Marisol

« souvent l'internat c'est propre aussi... c'est cher aux maisons familiales rurale. Ça permet notamment aux quatrième-troisième, là je parle des petits, de sortir des fois, de contextes compliqués, familiaux. Et de se remettre en question et de se... réada... sortir, couper du milieu familial, du milieu social aussi où on est, du milieu... voilà, peu

importe qu'il soit d'un côté social élevé ou pas élevé, peu importe, c'est surtout le couper de tout ce côté, cette... (tape du poing sur la table) je ne trouve pas le mot, cette... cette proximité, les copains tout ça, pour essayer en fait de penser à soi, de devenir un peu plus centré sur soi-même, se construire par rapport à soi autour... avec les autres. »

I.8 . La violence vient d'où ?

- De l'école, de l'institution

Loïc

« on permet à des jeunes d'exprimer des choses qui sont étouffées dans l'enseignement général » « on n'est pas contre l'enseignement général, j'en suis issu, j'en suis heureux de ce que j'ai vécu, de ce que j'ai pu apprendre, mais je suis contre le collège unique. Qui est inégalitaire, qui est violent et qui est destructeur pour certains jeunes. »

Jolène

« C'est vraiment qu'ils soient heureux d'être là, heureux de venir à l'école, qu'ils n'aient pas la boule au ventre [...] moi je l'ai eu quand j'étais gamine. De ne pas vouloir aller à l'école parce qu'il y a des tensions dans la classe, parce qu'ils ont peur d'un prof, parce qu'ils ont peur de ne pas réussir. Je pense que c'est le cas de plein de gamins. »

Samuel

« Je n'ai jamais été copain avec l'école, tout simplement parce que je n'ai jamais accepté qu'on m'impose d'apprendre certains éléments sans que je comprenne le pourquoi. »

Ariane

« Certains ont un contexte familiale qui ne favorise pas l'autonomie. D'accord. D'autres, si. Ils vont tout de suite dans le bain, parce que ça leur plaît. Les gamins qui sont un peu paumés, qui sont en quatre-trois, qui arrivent du collège et qui viennent ici, ils sont paumés. Faut être honnête, ils sont paumés. On les a envoyé ici parce qu'au collège, on leur a fait comprendre pour certains que ce n'était pas la peine d'insister. Donc on les envoie ici. »

« il a ce côté, justement, pas je-sais-tout comme un professeur classique on va dire, c'est quand même ça souvent dans les institutions publiques, où je sais tout, j'ai la science, j'ai le savoir, parce qu'il n'a jamais connu que ça, depuis la maternelle, jusqu'à son poste, de professeur, il n'a connu que ça, et donc forcément, il a le savoir, et n'écouter pas les parents d'enfants en difficulté, il n'écouter pas l'enfant, lui-même en difficulté »

Lucie

« la réforme du BEPA, enfin du bac pro, en enlevant le BEPA a été une très grosse erreur, parce qu'il y avait beaucoup de jeunes qui étaient faits pour travailler après le BEPA, on était sur des métiers d'exécution, qui leur convenaient très bien, et que maintenant on les pousse jusqu'au bac mais pour faire la même chose en fait. Donc... c'est pas bien ce qu'on fait là. Ce n'est pas nous, hein, mais ce n'est pas bien. Ce n'est pas bien parce qu'on crée des déceptions, parce qu'on crée des frustrations »

« Mais ça, ça m'interroge. Pourquoi est-ce qu'on arrive à autant de jeunes à l'issue du bac, qui sont incapables d'écrire trois phrases, sans faire cinq fautes... parce qu'on les pousse... C'est aussi une politique hein ! Du système scolaire français, de pousser tous

les jeunes jusqu'au niveau bac. Je trouve qu'en maison familiale, pour en revenir au niveau de la maison familiale, le bac c'est pas une fin en soi quoi. En fait, il n'aurait pas fallu qu'on aille jusqu'au niveau bac, pour **résister**. »

Séléna

« les premières années, certains, il va falloir qu'ils rentrent. Ça se fait, sans agressivité, sans rabaissement des personnes, parce qu'il y a aussi certains qui ont vécu ça malheureusement... c'était des mots très violents, on en a un de troisième, là c'était un prof, c'était du harcèlement, ni plus ni moins. Donc on essaie de faire ça. Pas de rentrer dans la personne, parce que de toute manière, ça ne mène à rien, enfin, moi, c'est mon point de vue. Moi on m'agresse, j'agresse, donc je comprends les jeunes. »

« j'ai un franc-parler qui est là, une élève qui m'avait dit ça « Ce que j'aime bien chez vous, Madame, c'est que quand vous avez à dire merde et ben vous le dites ». Ils le savent que je vais pas par quatre chemins, par contre ce sera toujours en privé et jamais devant le groupe, parce que c'est une humiliation, pour moi. »

- Des jeunes

Loïc

« Je me fais rarement avoir maintenant sur le profil d'un jeune. Ce qui fait que je deviens peut-être aussi intolérant des fois. Il y en a qui mérite sûrement qu'on leur tende la main et moi je vais être un peu dur avec eux parce que je suis sur la méfiance. »

Jolène

« Avant, les jeunes étaient super contents de partager des temps de convivialité, à travers des jeux de société, aujourd'hui très concrètement quand tu leur proposes un scrabble ou... aux gamins, ils vont te rire au nez en disant c'est quoi le scrabble ou ben non je n'ai pas que ça à faire ou la honte de jouer avec la prof »

Jason

« la responsable des locaux de l'internat, c'est aussi dans ce cadre-là plus valorisé par rapport aux jeunes aussi plus mis en avant. Parce que là pour le coup, des fois, ils ne sont pas tendres avec, quand même. »

Ariane

« S'ils reviennent nous voir de temps en temps, c'est peut-être aussi parce qu'ils ont une reconnaissance, grâce à nous. Même s'ils ne se rendent pas compte que, tous, à notre échelle, on a contribué à qu'ils sont devenus, plus ou moins, au jour d'aujourd'hui. Ils n'en ont pas forcément conscience, parce que c'est vrai que quand ils vont revenir, ils vont dire merci à Mme Lecompte, merci à Mme Constance, à leur formateur référent, c'est souvent eux, vous, qui avez le merci et nous, petites mains, on va dire, nous le merci on l'a jamais. »

Lucie

« je pense qu'il y a des choses qu'on peut entendre des jeunes, sur leur situation familiale ou autre, où nous, on n'est pas formé pour entendre ça. Moi, il y a des choses... pour ne pas que ça me flingue, moi, ma vie à l'extérieure, il y a des choses que je refuse d'entendre. Je bloque, je bloque systématiquement. Ça ne veut pas dire que je ne vais rien faire pour le gamin, mais je ne vais pas rentrer dans les détails. Après je vais rentrer dans un protocole, je vais m'appuyer sur des personnes compétentes, voilà. Je ne vais

pas essayer d'aller résoudre un problème toute seule, je ne suis pas capable. Ce n'est pas mon domaine, non. Ça c'est le tien, ce n'est pas le mien, quoi... C'est pas le mien. Et je n'ai pas envie de faire ça. Je ne me sens pas assez forte pour faire ça, je ne me sens pas assez forte pour gérer tout ça moi, ça ne m'intéresse pas. Je veux bien qu'on parle, du ménage, des travaux... J'aime bien, mais non, après... je.. en fait, il y a un jour, E., mon grand là, il m'a dit, quand je suis rentrée du boulot l'année dernière, il m'a dit « de toute façon tu t'occuperas toujours plus des autres que de moi ». Donc ça m'a un peu gênée quand même (rires). »

Séléna

« quand ils ont un discours avec des mots d'une vulgarité pas possible, moi je leur ai expliqué que je ne voulais pas entendre ça dans les cours parce que pour moi la vulgarité c'est de l'agression. Quand ils disent « ta mère ci et compagnie », pour moi je ne l'accepte pas, vraiment on m'agresse. Et bien dans leur langage à eux, pour la plupart maintenant, ce n'est pas une agression. C'est passé dans le langage courant. Du coup on m'a traité de vieux jeu, ça me fait drôle... »

Marisol

« C'est qu'en bac, les terminales ne sont pas toujours simples à gérer, alors si tu veux les BTS, ça ne va pas s'arranger, c'est ce qu'on appelle aussi la génération des TPG, Tout Pour ma Gueule, donc si tu veux, c'est faire attention à ce... parce que ça aussi ce n'est pas simple. C'est ce que... dans les centres c'est comme ça qu'ils les appellent. [...] et c'est vrai que maintenant ils ont besoin d'avoir tout, tout de suite, sur un plateau. »

- *Du type d'accompagnement*

Samuel

« L'accompagnateur, il faut qu'il sache garder une distance aussi. Il y a l'individu en face mais il ne faut qu'il s'en implique soi-même. Parce que s'impliquer soi-même ça peut être violent après. Après, si nos propres valeurs sont chamboulées, c'est certainement nettement moins bon [*Bruit de perceuse*] accompagnateur. Ce que je veux dire c'est qu'il faut savoir rester professionnel. Le professionnel doit savoir garder ses distances, et il y a des moments [*Bruit de perceuse*], où il n'est plus compétent, ce n'est plus de notre ressort, il faut savoir... laisser. »

« le fait que le jeune peut utiliser son environnement, et là on est dans le réussir autrement, pour avancer, je crois que c'est là où nous on peut vaguement se sécuriser aussi en tant qu'accompagnateur. Le danger c'est qu'un accompagnateur prenne trop à cœur un parcours de jeune, ou de moins jeune, et se mette lui-même en danger quoi. Et justement, c'est le danger de l'accompagnement trop... trop poussé, au sens propre du terme, il faut savoir aussi prendre du recul... réellement. Alors, l'analyse de pratique... pourquoi pas... mais... savoir se... savoir s'arrêter quoi. L'accompagnement, il faut savoir s'arrêter. Il faut savoir dire aux jeunes là on sort du contexte, là on sort du cadre, on n'est plus dans cadre de formation, il s'agit d'un cadre autre et ce n'est plus de ma compétence, et j'ai aussi une vie personnelle. Et ce que comprend très très bien les jeunes. Mais il faut que ce soit dit, il faut que ce soit verbalisé. Si ce n'est pas verbalisé, on pourrait s'enfermer trop vite et aller trop loin. On n'est pas là pour faire de [*Samuel se recule et le mot est inaudible*] tout simplement – Pour faire quoi ? - De l'assistanat. »

Ariane

« quand ils viennent en maison familiale, on les envoie... c'est tout de suite, on les mets dans le bain, et on les met tout de suite dans l'obligation d'être autonome, très rapidement. Ne serait-ce que pour la recherche de stage, ne serait-ce que pour faire les devoirs ! Parce qu'il ne faut pas oublier que lorsqu'ils sont en stage et qu'ils rentrent à la maison le soir, on ne s'occupe pas de savoir s'ils rentrent à huit heures ou s'ils rentrent à quatre heures. On leur met une panoplie de devoir à faire, point final. A eux de gérer ce temps-là pour que quand ils reviennent le lundi, les devoirs soient faits, correctement, que le devoir soit intéressant, d'accord, et que ce soit bien construit, on est d'accord. Or, un gamin qui sort de collège, n'a certainement pas intégré tout ça. Mais là, on ne leur demande pas d'être prêt, ni en fonction de leur disponibilité, il faut qu'ils soient prêts à la prochaine alternance. C'est là où justement, on est, enfin, on est un peu dur... »

« Les gamins, il faut pas oublier qu'au niveau français et maths, ils ont des grosses lacunes. Et là, on leur demande de rédiger des textes ! Souvent de ne pas faire trop de fautes, de se relire, de prendre un dictionnaire, faut pas oublier ça, et ça c'est souvent, parfois, ce sont les parents. Un gamin qui rentre de stage, qui n'a pas un adulte à côté de lui, en quatrième-troisième, moi je m'imagine qu'il doit galérer le gamin. Et qui doit peut-être pleurer ou même même pas ouvrir ses cahiers. Moi, je comprends pourquoi... je comprends... pourquoi certains gamins rentrent le lundi matin, sans leurs devoirs. Parce que pour certains, c'est trop compliqué. C'est pas qu'ils ne veulent pas forcément les faire, c'est que sans adulte à côté d'eux, c'est parfois impossible. »

« on demande beaucoup de rigueur, on demande un travail énorme, et quelque soit la classe, que ce soit quatrième ou troisième, on ne fait pas la différence. Quand c'est des bac, on ne fait pas la différence. Seconde, on s'acharnera autant qu'avec un terminal. »

Lucie

« Moi, je pense que le bac pro service aux personnes, on le fragilise, avec l'alternance, avec autant d'alternance, on le fragilise, on fragilise nos jeunes on ne les met pas en réussite par rapport aux autres jeunes des autres structures, et que... et bien un jour ou l'autre ça va bien nous retomber dessus de toute façon. C'est évident, c'est évident... Sur des intégrations écoles post-bac, on est bien sur du post-bac »

« En quatrième-troisième, les gamins s'éclatent, en seconde, les gamins s'éclatent, on n'a pas de problème d'absentéisme en stage en seconde, première, ça commence hein. Les gamins, en seconde, qui, les gaminettes, qui ont découvert le milieu des personnes âgées et qui s'éclatent dans le milieu des personnes âgées, qu'est-ce qu'on va aller les embêter à leur demander de faire encore des stages en personnes âgées en première et terminale. Allez, au pire, on les oblige à aller voir ailleurs. Ça marche pas ça, je ne suis pas sûre qu'on soit bon. Les gamins qu'on les envoie en stage en première et en terminale, en structure pour personnes âgées, elles font le boulot de l'ASH, mais entièrement, complètement quoi... Donc après, on est aussi sur la définition d'un emploi déguisé donc... »

« quand c'est une situation compliquée, avec un enfant qui n'a pas de stage, tu vois là, ça me soucie un peu plus là. Là, ça commence à me poser... Alors qu'effectivement, ils sont dans leur droit, moi ça me... ça... c'est pas cool... On va laisser un petit... c'est pas bon. Mais oui, de toute façon tu ne vas pas les obliger ! Ce n'est pas parce qu'ils vont rester jusqu'à vingt heures qu'ils vont trouver des solutions, mais si tu veux, quand je te dis compter des heures, c'est plus... « ben voilà, j'ai pas le temps »... »

« des fois, je me dis voilà, ou des fois, ce qui est dur, c'est des fois d'entendre qu'on est tous fatigués et qu'à un moment donné... « De toute façon on ne peut rien faire pour lui, il arrête et bien tant mieux. » Moi, ce sont des choses qui me perturbent encore d'entendre ça en fait. Même si au final, peut-être oui, on n'a pas d'autres solutions, mais

est-ce qu'à un moment donné, on s'est bien tous posé autour de la table, et qu'on a bien tout posé pour être sur que... on n'a plus de solutions pour ce gamin-là quoi. On n'a peut-être plus de solution ici à la MFR, mais est-ce qu'il y a des solutions qui peuvent être apportées ailleurs, quoi. Et des fois, je trouve que c'est là où la notion de qualité, dans notre accompagnement, si le gamin, il ne pose pas de problème, l'accompagnement il va être très bon. Si le gamin, il commence à être absent un petit peu au niveau des stages, ou qu'il ne rend pas tout son travail, ou plein de petites choses qui font que, et bien là, soit on a encore la foi, et qu'on se dit on pose tout, on essaie de l'aider, on essaie de trouver des solutions, ou soit la foi on ne l'a peut-être plus et auquel cas, il n'a rien à faire chez nous. S'il n'est pas en stage, il ne peut pas faire son travail d'alternance, s'il ne peut pas faire son travail d'alternance, et bien il n'a rien à faire à la maison familiale. Donc en fait, on n'a qu'à le virer ! Voilà. Alors, ça c'est super compliqué encore. Tu l'as vécu ça ! Tu sais bien comment ça fonctionne ! Et ça c'est super dur en fait. »

- *Des autres collègues*

Loïc

« La base du plan d'étude, ce travail-là que maintenant l'on veut rendre écrit, propre, parfait, et cetera, à la base c'était un temps d'échange. Le plan d'étude est un temps d'échange et un temps de discussion, c'est de la parole au départ. L'alternance que certains trouvent longs et essaient d'aménager sur des créneaux diversifiés du lundi ou vendredi, et cetera... l'alternance se doit d'être longue ! »

Jolène

« ce fameux courrier, donc aujourd'hui, mais je n'étais pas à la maison, donc du coup, ça m'a un peu miné mon mercredi. »

Jason

« c'est vraiment intéressant sur le projet que l'internat soit obligatoire, voilà... parce que du coup ça donne aussi une autre dimension dans le travail des collègues qui sont parfois, par des mauvaises langues, définies comme du petit personnel. »

Samuel

« l'hétérogénéité des valeurs de l'équipe qui compose la maison familiale, avec chacun ses propres valeurs individuelles... et parfois ça fait violence quoi. Parce qu'on n'a pas le même discours, on intervient auprès des mêmes jeunes mais parfois avec deux discours différents. »

« ses propres valeurs » reviennent souvent et sont en danger. Les siens propre, propre à soi... Il définit : « La valeur, c'est le cadre que l'on se met pour avancer. C'est les limites qu'on s'impose de ne pas dépasser. Je crois que c'est ce cadre qu'on s'est construit, par notre système éducatif personnel, par notre parcours professionnel comme personnel, on s'est créé des règles, qui ne sont pas forcément écrites, qui sont... mentales, qu'on s'interdit de dépasser. Je crois que les valeurs c'est ça, ma définition des valeurs c'est ça, c'est les règles qu'on s'est imposé à nous-même, personnellement, dans la vie de tous les jours, et les valeurs c'est ça. C'est ce que l'on considère ce qui devrait être la normalité, en tout cas qui est notre normalité à nous. »

« c'est quoi une famille normale ? C'est quoi un travail normal ? Et cetera. On sait très bien qu'on n'a pas tous les mêmes idées là-dessus. Il faut que ça s'accepte, ça va remettre la famille en avant parce qu'on considère que c'est ce qu'il y a de plus important, d'autres vont mettre le monde professionnel en avant parce qu'ils le vivent autrement, parce que c'est là qu'ils s'épanouissent, je crois que les valeurs, c'est le lieu,

c'est l'endroit où on s'épanouit, tout simplement. Et c'est ce qu'on considère qui doit être bien pour nous, pour qu'on s'épanouisse. A partir du moment où on sort de ce cadre-là, de ces valeurs, on se sent... comment on va dire... agresser peut-être. »

Ariane

« Entre nous, on n'a pas forcément le respect. Tu vois ? Et ça, ça me dérange dans le sens où, on a toujours la bonne parole, quand il s'agit de dire à un gamin comment il doit se comporter, mais dès qu'il s'agit de respecter ses collègues, on n'a pas forcément, on le met pas en pratique. Et ça, ça m'a beaucoup dérangé par rapport à mon poste si tu veux. [...] Ça m'a énormément dérangé, au tout début que j'étais là, un peu moins maintenant. »

« le rôle de femme de ménage, c'est toujours péjoratif, hein, on a beau faire, je pense que ça restera pour beaucoup encore et pour longtemps péjoratif, et du coup tu n'as pas de respect, tu as très peu de respect. Non seulement, tu en as très peu de la part de tes collègues, mais tu en as encore moins de la part des élèves. Et, moi je le vivais mal ça, dans le sens où... j'avais envie qu'ils me découvrent non pas comme une femme de ménage, mais comme un être humain déjà pour commencer. »

Marisol

« l'idéal, c'est d'intégrer tout le monde et de pouvoir en fait responsabiliser tout le monde et tous les formateurs pour pouvoir développer sa pédagogie au mieux et lui permettre de faire ce qu'il veut, savoir écouter, ce qui est toujours humain, ce qui n'est pas possible, puisque l'humain, déjà il aime bien avoir le pouvoir, donc c'est compliqué »

- Du monde du travail

Ariane

« Parce qu'ici en France, sans diplôme tu fais rien. Malheureusement. Ça n'empêche pas que tu n'as pas la capacité pour autant. Mais si tu n'as pas les capacités intellectuelles, tu es coincé, il faut être honnête. Alors, que nos élèves, il ne faut pas se leurrer, ce ne sont pas des gamins qui feront sciences po, ce ne sont pas des gamins qui feront de très hautes études, pas parce qu'ils ne sont pas tous capables, mais parce qu'ils n'en ont pas encore envie, peut-être qu'ils en auront envie beaucoup plus tard, et qu'ils reprendront un cursus, scolaire je veux dire, ici ce n'est pas le cas, on les emmène ici, à la fin de leur scolarité à un bac et à un CAP. »

« quand tu vois la conjoncture actuelle, où c'est compliqué de se caser... jeune c'est compliqué, alors maintenant à mon âge... C'est encore plus compliqué, tu n'as pas d'expériences, tu es foutu, hein, tu n'as pas de diplôme, tu es morte ! (rires) »

Marisol

« Maison... ce n'est pas une deuxième maison pour le jeune. Ce n'est pas une usine, si je les mettrais en opposition, ça reste un endroit où on est rassuré, où on a un toit, on sait qu'on est bien, on sait qu'on est en sécurité. Une maison pour moi, c'est ça. »

- Du milieu familial

Ariane

« je ne suis pas en train de dire qu'on fait de la magie avec les gamins, c'est pas vrai, mais si on peut donner une bouffée d'oxygène à certains gamins, qui justement... ne

vivent pas forcément des fois vies de famille, jolies, agréables, on a quand même des gamins qui sont en famille d'accueil, on a quand même des gamins qui sont placés, il y a des gamins qui sont en foyer, je pense que quitte à choisir un foyer ou un internat, même si je n'ai jamais vécu dans un foyer, je pense que passer du temps ici, ça les calme, ça les apaise, même si ça reste encore à côtoyer des jeunes et, je suppose, j'imagine, j'espère en tout les cas que c'est une ambiance apaisante qu'ils retrouvent ici. »

Sélénia

« là on a un jeune, c'est le combat entre la famille d'accueil et la famille naturelle. Le pauvre jeune, il ne sait pas où se situer parce que la famille naturelle fait du harcèlement auprès de la famille d'accueil, du coup lui, quand il vient ici, il est bien, parce qu'il ne vit plus tout ça. »

- *De la ville, du monde extérieur*

Sélénia

« en ville pour certains, c'est du racket, du vol, des viols, enfin pas sur les élèves, j'en n'ai jamais... enfin, il y a en a qui en ont parlé comme ça... » « leur montrer... ce côté danger de la ville que certains ressentent. A Rennes, avec les agressions à République, les agressions de femmes, ce que je peux entendre, pour l'avoir vu, pas vécu il ne vaut mieux pas parce que j'aurais tendance à répondre, ce qu'il ne faut pas faire d'ailleurs, mais bon... leur expliquer. »

I.9 . Des formateurs pas formés à quoi ?

Loïc

« j'ai appris la gestion du groupe, j'ai appris la rigueur, j'ai appris à parler, à dire les choses, j'ai appris à être dur aussi... pour faire des électrochocs. » il a appris seul

Jolène

« et je m'y retrouve davantage aujourd'hui qu'il y a sans doute quinze, vingt ans, où on me demandait de faire tout et n'importe quoi, et où je n'avais pas l'impression d'avoir les compétences pour. »

« j'ai enseigné des maths parce que j'avais un bac B, je trouvais ça quand même assez surprenant, même si au final, je pense que mon niveau de connaissance était suffisant, mais je n'avais sans doute pas la bonne pédagogie pour les amener à, puisqu'on ne m'avait pas préparé à ça. »

Jason

« on n'est pas compétent, sur un tas de problématique... sociale. On n'est pas armé, on n'est pas formé pour faire face à tout un tas de situation. »

« Il n'y a pas de projet associatif à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes. Ou en tout cas, on ne me l'a pas donné. Et du coup, ça, ça m'interroge vraiment. »

Ariane

« Faut pas oublier qu'ils sont toujours plus forts que toi au départ. Et après c'est toi qui est forte, mais il faut que tu apprennes, et ils ne te donnent pas beaucoup de temps pour apprendre. Donc j'ai pris cher, je me suis pris des vents, des gros vents avec les élèves, des prises de tête avec les élèves, c'était très très dur pendant quelque temps. Et puis,

petit à petit, je me suis aussi adoucie, parce qu'il fallait que j'en passe par là, parce qu'il fallait que je m'adoucisse aussi, que j'apprenne à parler d'une autre façon, gentiment, posémain... posément, articuler peut-être, faire des phrases, tout ce truc là, qu'on oublie finalement parce qu'on a été ado et puis on est devenu adulte et on était enfant et puis voilà. Et auquel on ne pense plus ! Donc petit à petit, ça c'est mieux passé et j'ai commencé à avoir un peu plus d'heures. »

« Rien n'était contrôlé on va dire. Donc, il a fallu qu'on mette quelque chose en place. L'accueil s'est fait le lundi matin. Alors, je ne sais plus si c'était tout à fait ça dès le départ, je suis sûre qu'on a du galérer un petit peu pour trouver le bon fonctionnement. Parce que c'est pareil, les formateurs et la direction vont déjà prendre position sur comment on doit fonctionner même si ce n'est pas eux qui vont faire le truc, même si ce n'est pas eux les couillons dans l'histoire, ils imposent un fonctionnement, voilà. Même s'ils se trompent, ils vont quand même imposer un fonctionnement. Ça va durer une année scolaire et après on va le modifier parce que justement ils se sont rendus compte qu'ils se sont trompés. Mais pendant un an, on galère quand même quoi. Ça, c'est aussi le défaut des maisons familiales, où la parole des formateurs et de la direction, elle est quand même plus forte que celle des autres. Et du coup, progressivement, on a mis le fonctionnement du lundi matin, où moi j'accueille les élèves. »

Lucie

« j'ai commencé à vingt pour cent, je pense ? Je travaillais un à deux jours par semaine... J'intervenais... le mot intervenais, intervenir est très important parce que je ne faisais que du, pratiquement du chargé de cours, sur les cours d'EPS, dans quelques classes, ça me permettait de finir mes études en même temps c'était bien, et puis, effectivement, ça m'a... ce fonctionnement m'a plu »

Séléna

« Et quand j'ai commencé mes cours, je pense notamment aux troisièmes en anglais, je me suis basée sur ce que moi je connaissais, c'est-à-dire l'école. Donc du scolaire, purement et simplement. Et grâce à... à avoir discuté avec des collègues, puisqu'il y a eu de ça au départ, tu fais des formations, notamment la formation de moniteur avec les MFR, je me suis rendue compte qu'on pouvait faire autre chose et puis que ces gamins-là, le scolaire ils ne voulaient plus en entendre parler justement, et puis grâce aux élèves aussi, parce qu'en discutant avec eux » « j'ai appris de mes aîné-e-s, si on peut dire ça comme ça, des élèves »

Marisol

« il faut savoir aussi être bien accompagné, parce que maintenant c'est... je commence à voir aussi, on commence à se connaître... alors du coup on se connaît bien ! Aussi... c'est vraiment... une entreprise humaine malgré tout, donc après il faut savoir dire stop quoi, non je ne fais pas, je ne fais pas ! Prendre... [*propos incompréhensibles à cause d'un débit de parole trop élevé*] ... non tu ne fais pas ça, savoir discuter, communiquer avec ses collègues, faire confiance, ce n'est pas simple aussi. Donc... ce n'est pas simple... quand on arrive, ça met longtemps à se mettre en place, hein ? (rires) »

« le réseau, moi j'ai été un petit peu... biaisé par rapport à ça, parce qu'en fait je connaissais trois maisons familiales dans le réseau, donc la fonction globale je ne l'ai connu qu'ici. Dans les autres centres, j'étais chargée de cours, en CDI hein, donc je n'avais pas de problème, à Janzé, j'étais en CDD, pendant six mois, en commerce les deux, alors qu'ici je suis en maths-sciences, et donc le réseau, le réseau, il faut savoir faire attention aussi je trouve, parce que le réseau c'est super bien. Quand tu arrives, je

pense que c'est intéressant d'avoir ça. Mais ça peut être aussi, c'est quelque chose il ne faut pas trop en profiter non plus, il faut essayer se faire confiance et créer aussi sa voie. Quand on croise aussi des gens de MFR qui ont quatre, cinq, huit à dix de bagou, ils commencent à être blasés, et des fois, ça peut un peu porter sur les jeunes arrivants, les formateurs, et ça peut jouer un coup aussi sur le moral, donc il faut faire attention. C'est ce que j'avais connu ici, je trouvais que c'était assez dur pour les formateurs qui étaient jeunes, comme dans les autres centres. Il ne faut pas se décharger, il faut accompagner aussi, même des collègues, les nouveaux ! Enfin je ne comprends pas, si on le fait pour les jeunes, on le fait aussi pour les collègues. »

I.10 . La réunion d'équipe en instance normalisatrice

Jolène

« Tu vois il y a des réunions d'équipe, ou justement, voilà, en tout cas, de cet enfant en situation de handicap, régulièrement on s'interrogeait, sauf qu'on était un peu dans le déni en disant « ah ben non, on nous l'a mis ici, donc c'est qu'il est capable », sauf qu'on voit bien qu'il n'est pas capable, il est sorti de cours systématiquement, enfin ça ne colle pas quoi ! »

Lucie

« Toute la sélection, c'est moi qui la fait, c'est toujours un sujet de discorde en réunion, du coup. Pourquoi est-ce que tu l'as pris, pourquoi est-ce que tu l'as pas pris ! Et cetera... C'est compliqué ! »

Séléna

« Nos réunions qui sont les lundis midi et les vendredis midi, donc là c'est purement pédagogique avec les élèves, où tout le monde est au courant de qui, de quoi. On se parle entre nous aussi, alors ça peut être sur les temps off du cours aussi, enfin je pense le vendredi soir lorsqu'on a terminé les cours, on se prend un petit coup après les cours, c'est du temps off, mais ça fait du bien. Pendant les temps off, mais voilà on discute les uns les autres. Les informations sont transmises pour la plupart du temps et je pense que c'est ça qui fait que ça fonctionne. Les élèves s'en rendent compte aussi parce que ça ils essaient, je pense comme tous les gamins, ils disent une chose à untel et on le ressort après, enfin moi je me suis vu le ressortir et eux « Ah vous êtes au courant? » Et oui, dommage ! On se parle entre nous, et ils se rendent compte aussi qu'on est soudé et qu'on se parle, on n'est pas là à démonter les autres, parce que ça peut arriver, qu'un gamin nous dise « Oui, avec Madame Untel et patati et patata! » Et moi, hop, hop, hop, hop, hop, moi aussi j'ai mes défauts alors chacun gère son cours comme il veut le gérer et je n'ai pas à intervenir là-dedans, il y a toujours la direction. Même si... Et puis en leur faisant « mais vous êtes sur que... », finalement ah d'accord, on en revient bien à... il faut que les gamins se rendent compte qu'on est soudé aussi, parce que s'ils se rendent compte qu'on se tire dans les pattes, là ils vont jouer et de toute manière on est foutu après ! »

I.11 . L'anormalité

Jolène

« On avait un élève en CAP, en situation de handicap, en tout cas il nous a été présenté comme ça, donc moi ça m'a beaucoup interrogé parce que je me suis dit : « on n'est pas un centre de formation pour enfants handicapés, et du coup, régulièrement, je me disais on est à côté de la plaque, la prise en charge qu'on propose, ce n'est pas du tout la bonne, preuve en est, c'est un gamin qui est sorti de cours tout le temps, on lui crie dessus, on lui demande des trucs qu'il n'est capable de faire, donc forcément lui, ça le met en position d'échec systématique. [...] ça a été lourd, ça a été compliqué, on l'a gardé un an. A chaque fois, je disais : « Arrêtons, on s'épuise ! Et puis lui on le met en échec, terrible ! » »

Loïc

« Quand on voit comment certains peuvent arriver dans la détresse, dans la misère sociale » « Nous justement on répare, on répare pour certains, pour d'autres on arrive au bon moment pour justement éviter des naufrages, et des situations d'échec arrivées en fin de collège »

« On a des familles éclatées, mono-parentales, recomposées, il y en a beaucoup. Ce n'est pas négatif ! c'est simplement que des fois les schémas sont quand même particuliers. Il y a des enfants aujourd'hui qui sont de plus en plus revendicateurs, parce qu'on les a élevés comme ça, dans la sur-protection, dans la revendication des droits. Il faut replacer aussi quand même certaines notions. On a des publics pour qui l'autorité n'est plus naturelle, il faut faire ses preuves, d'où la mise en confiance pour être reconnu. On joue... on peut jouer sur la peur, la force, la contrainte, mais avec certains jeunes aujourd'hui c'est terminé. Il faut être dans le dressage ! »

« aujourd'hui on a des personnes en face de nous qui mordent avant de réagir, parce qu'ils ont été tellement habitués à prendre de coups ou à être mordus eux-mêmes, que maintenant donc on mord, on mord, donc il faut savoir appâter. »

« On est presque obligé de passer par cette phase de dressage pour justement les amener vers quelque chose que nous savons être bon pour eux. »

Jolène

« Ne faites pas les choses comme de simples exécutants, posez-vous toujours la question. Posez-vous toujours la question de savoir pourquoi on vous demande de le faire. » « Qu'ils ne se mettent pas en tête que, parce que c'est une stagiaire, on leur demande de faire des basses tâches. » « C'est du coup les inciter à avoir une réflexion sur la moindre activité qu'ils aient à faire. Moi j'ai souvenir, il y a très, très longtemps, on était allé en visite de stage dans une école maternelle [...] l'élève, on lui avait simplement demandé de préparer de préparer des voitures et de la peinture, et le fait qu'elle ne soit pas interrogée, c'est quand même pas banal de faire de la peinture avec des voitures, et bien, elle, ça ne l'avait pas perturbé plus que ça, et elle n'avait pas posé de question. Et ça m'avait énervé ! [...] Et ça m'avait tellement énervé, que maintenant, systématiquement, je dis aux élèves, quand on vous demande de faire une activité, essayer de comprendre pourquoi [...] je souhaite vraiment qu'ils se mettent en tête que ce ne sont pas que des exécutants, c'est aussi valoriser toutes les activités qu'ils font. »

« C'est aussi effectivement quelque chose qui protège, effectivement la maison familiale protège les élèves »

Sélène

« Le réussir autrement, ça ne va pas être le classique, par rapport à l'école. Enfin, l'école éduc' nat' comme on l'appelle, pour moi la plupart des gamins que l'on reçoit ici, justement, ne sont pas faits pour rentrer dans le moule, comme on aurait tendance à dire,

ils ont une autre façon de travailler, et je pense qu'on est là pour les guider sur cette autre façon de travailler, ou leur faire découvrir l'autre façon de travailler, parce qu'ils ne la connaissent pas malheureusement. »

I.12 . Des familles anormales

Loïc

« C'est facile pour des parents qui ont négligé une phase de maternelle, de primaire, qui ont laissé les problèmes courir, peut-être qu'ils n'ont pas été alertés ou peut-être n'ont-ils pas réagi, de laisser les problèmes courir, et après arriver en quatrième chez nous, en expliquant qu'il y a tel ou tel suivi, parce que le jeune a des difficultés. Alors le jeune n'a peut-être pas été bien encadré au départ, pas bien suivi, et après il a un problème. C'est peut-être toute la famille qui a un problème, peut-être qu'il y a un dysfonctionnement, peut-être qu'il y a des ruptures, peut-être qu'il y a des choses qui ont fait que le jeune, il n'a pas pu suivre à un moment donné. C'est facile de dire que c'est un problème. On va toujours chercher la justification. »

Samuel

« Les familles ont de plus en plus de complexité » « l'environnement familial est censé être l'environnement le plus sécurisant. Je dis bien « censé », on sait très bien que selon le parcours de chacun que ce n'est pas forcément le cas. Familial, oui, c'est plutôt le côté sécurisant, maintenant on sait très bien que les familles sont... décomposées, éclatées, parfois encore très bien structurées, tant mieux si un tant soit peu on peut mettre un jugement là-dessus. »

Sélénia

« Faut viser des nouveaux objectifs, quand les gamins arrivent chez nous. Parce que certains sont détruits, pour diverses raisons, que ce soit par l'école, le côté familial, les rencontres, les drogues, parce que malheureusement on doit en tenir compte aussi, l'alcool, parce qu'on a été confronté à ça. Il faut les remettre sur les rails, autre chose que par le diplôme. Et on a de belles réussites pour certains. »

« Après, certains dans leur famille, ils n'entendent que du... Quand on rencontre les parents, on comprend pourquoi le gamin il parle comme ça ! Mais, je suis peut-être de la vieille école, de ne pas parler vulgairement. »

I.13 . Défendre des valeurs

Loïc

« Aujourd'hui la reconnaissance, elle passe déjà par le merci, ce n'est plus quelque chose qui est dû, aujourd'hui c'est une récompense. »

« Il y avait un public qui était encore.. enfin relativement plus docile au départ. [...] Aujourd'hui l'adulte, le jeune, enfin chez certains jeunes en tout cas, qu'on soit adulte, âgé, enfin voilà, tout ça c'est pareil quoi. On est à égalité, donc on parle de la même façon, on agit de la même façon, que ce soit un adulte, que ce soit quelqu'un qu'on connaît ou qu'on ne connaît pas, une défiance de l'autorité qui est plus marquée quand même. »

I.14 . La docilité n'est pas obéir

Loïc

« la maturité viendra quoiqu'il arrive avec l'âge, on dit que les jeunes s'assagissent, mais entre... s'assagir ce n'est pas être docile quoi. Pour moi la maturité pour un jeune c'est quand il est capable de raisonner, de penser, de faire ses choix, d'avoir pesé le pour et le contre, de savoir qu'un jeune qui va en cuisine va devoir faire des sacrifices, il ne va choisir la cuisine parce que c'est rigolo de faire de belles assiettes, mais il sait qu'il aura une part de sacrifice. Quelqu'un qui va en maçonnerie, c'est quelqu'un qui sait qu'il va être dans le dur, dans le froid, dans le chaud l'été, qui aura mal aux mains, qui aura mal au dos, mais qui va faire quelque chose parce qu'il l'aime. »

« il faut savoir créer un terrain d'entente, de confiance, plus que d'entente c'est de la confiance d'abord, avant d'être sur l'entente et sur l'échange et, où on va obéir pour faire ce que l'on demande. Même pas obéir, hein, obéir c'est presque maintenant une notion passée avec ce nouveau public. C'est faire ce que l'on demande et réussir à amener des personnes dans la direction que tu veux, sans cette notion de contrainte un peu coercitive. »

Jolène

« j'ai réussi à faire ça, à les amener vers où je veux les amener, sans que ce soit une contrainte pour eux. »

I.15 . L'art de la répartition

Jolène

(se positionne que dans deux endroits : son bureau et la salle de classe)

« Souvent je leur dis [aux élèves] que ma porte est ouverte, si tu as besoin de parler de quelque chose tu n'hésites pas. » « C'est globalement dans une attitude plus générale, dans une salle de classe, de leur faire comprendre que oui, je suis là effectivement pour faire passer du savoir, mais bon, que j'ai une anecdote de ma vie, de ce que j'ai vécu dans la journée, et qu'ils puissent se dire : « et ben tiens finalement elle m'a parlé d'un truc là, peut-être qu'elle m'a tendu une perche pour que je vienne lui parler ou... », qu'ils prennent conscience eux-même. »

(Au sujet des troisièmes, et des nouvelles propositions transversales au collège public. Qui fonctionne (ses enfants) mais ...

« ils sont peut-être un peu jeunes [...] et bien est-ce qu'ils sont capables justement ? Est-ce qu'ils veulent s'interroger ? Ils sont trop jeunes, ce n'est pas ça, ça ne les intéresse pas forcément de se poser ces questions-là. Peut-être sur des promotions, ou des diplômes un peu plus élevés, où là, on les titille toujours à s'interroger. »

Samuel, s'oppose à cette tendance

« Le danger, tomber dans la routine de ces outils, tout simplement, chaque jeune est différent, chaque groupe est différent, et quand, dans un groupe-classe complet on utilise le même outil pour tout le monde, ça ne correspond peut-être pas à tout le monde. »

« Aujourd'hui, on valorise un peu trop, et c'est là le problème des outils justement, l'écrit. Et le réussir autrement, ce n'est pas que l'écrit. Moi, je ne crois pas en tout cas. Donc, c'est savoir s'adapter à ce niveau-là, et ça souvent ça m'interroge quoi. Moi, je

sais que dans ma propre méthode, je ne travaille pas qu'à l'écrit, mais je note aussi la retranscription orale de manière informelle, et les jeunes le savent. »

Marisol

« les maisons familiales avec des quatrièmes-troisièmes, ne fonctionnent pas du tout la même façon... enfin, moi j'en ai fait trois, donc on ne fonctionne pas du tout de la même façon qu'avec des quatrièmes-troisièmes. La notion d'équipe... la notion de suivi du jeune est plus rigoureuse, je veux dire il y a vraiment... tu peux faire des bêtises, ce sont des petits, il faut quand même être vachement plus derrière eux et... comme des enfants quoi, que tu laisses moins en autonomie. »

I.16 . Les corps dociles

Jason

« on a gagné avec Léonard, on a le droit de s'habiller comme on veut. [...] Ouais, c'est particulier quand même à Sainte Anne ce truc-là là. Et je pense aussi qu'il y a ça dans le fait que je ne ferais pas ça toute ma vie... on ne partage pas les mêmes choses avec les collègues... sur le fond, sur justement cette vision, cette ambition politique. On... on n'est pas d'accord. On le sait. Ça n'empêche pas qu'il y ait des belles choses qui se vivent et qu'on mette en place des projets sympa, mais on... on n'est pas d'accord quoi ! Donc du coup, il y a plein de choses sur lesquelles on ne va pas aller, par tabou, par peur de se fâcher, et donc oui, à terme, moi je vais tourner en rond, et eux aussi, parce que je vais leur mettre des bâtons dans les roues sur... sur la question est-ce que les jeunes doivent porter une tenue correcte, est-ce qu'on doit définir ce qu'est une tenue correcte, tout ça quoi. »

« il n'y a pas de petites victoires... Mais, pour les CAP, il faut quand même une tenue correcte, un t-shirt uni et tout ça... On ne peut pas tout gagner (*rires*) »

Lucie

« à un moment donné, j'en ai marre d'osciller entre cinquante kilos, soixante-dix kilos, soixante kilos, et de ne pas dormir. A un moment donné, je vais m'arrêter là où je suis et dormir comme je fais, parce que sinon... »

Sélène

« on en a une elle était en attente d'une greffe, et elle a besoin d'aller aux toilettes pendant les cours, parce qu'il s'agit d'une greffe des reins, et là je suis obligée de prévenir l'équipe que ce n'est pas une blague, qu'elle a vraiment besoin d'aller aux toilettes. »

« Et puis on a nos limites je pense, parce que encaisser, encaisser, il faut que ça sorte aussi. Moi, ça sort sur mon vélo, quand j'y vais, quand je reviens ! Non, non, mais Loïc me dit ça ce matin, il me dit [...] « Je t'ai rencontré en vélo, je t'ai fait un grand salut ! » « Je ne t'ai pas vu. ». Il me dit « Tu blagues ! », je lui dis non, quand je suis sur mon vélo, je regarde la route forcément, mais ici, ça fusionne, je pense à plein de choses, je chante des fois quand je suis toute seule, enfin ça c'est surtout le matin quand il fait nuit, c'est pour me rassurer ça, à certains endroits alors je chante. Mais voilà, je pense à plein de choses, privées, école, à ce qui s'est passé dans la journée et j'évacue. C'est mon moyen d'évacuer, parce qu'on a besoin d'évacuer, parce que je n'ai pas envie de ramener tout à la maison. »

« Ce n'est pas toujours simple. En dehors, tu te prends une bonne cuite avec ta copine et tes problèmes sont réglés ! [rires] »

I.17 . Mettre en place des séries, prescrire des niveaux

Jolène

« L'aboutissement, je pense, est d'obtenir un examen, un diplôme, tout en passant par la réussite personnelle, avant d'accéder au bac, il y a trois ans, et je veux qu'à chaque année, ils aient réussi quelque chose. »

« effectivement, un gamin, ce serait quand même le comble, qu'un gamin en cursus général n'est pas un être en réussite, n'est pas un être confiant, n'est pas un être responsable, et n'est pas un être qui s'interroge, bien évidemment que non. Mais ce n'est pas... l'école qui les guide ou qui les mette vers ça. C'est une environnement aussi extérieur, c'est l'avenir, alors qu'à la maison familial il y a un espèce de concentré de tout ça, on les fait s'interroger, de par leur stage, on les fait prendre des responsabilités de par leur stage, on les fait réussir de par leur stage, mais aussi en leur faisant comprendre qu'ils sont capables »

I.18 . Le panoptisme

- *Le refus de l'invisibilité*

Jolène

« ce fameux courrier donc aujourd'hui, je n'étais pas à la maison, donc du coup, ça a miné mon mercredi. »

- *Être présent partout et tout le temps vs la constitution de territoire : la multi-casquette ou le statut de chacun*

Loïc

« J'ai appris qu'il fallait réagir très vite aux situations qui n'étaient pas bonnes. Être vraiment dans la démarche action-réaction. Auprès des familles, des maîtres de stage, des jeunes. Toujours être là. Ne jamais laisser de vide. Pour ne pas que ce soit rempli par autre chose. »

« On passe plus de temps entre les membres... entre nous au travail quasiment qu'avec notre famille dans la semaine... on est là-bas, comme hier moi je suis arrivé à sept heures du matin, je suis reparti il était vingt-et-une heure trente. »

Jolène

« Souvent je leur dis [aux élèves] que ma porte est ouverte, si tu as besoin de parler de quelque chose tu n'hésites pas. » « C'est globalement dans une attitude plus générale, dans une salle de classe, de leur faire comprendre que oui, je suis là effectivement pour faire passer du savoir, mais bon, que j'ai une anecdote de ma vie, de ce que j'ai vécu dans la journée, et qu'ils puissent se dire : « et ben tiens finalement elle m'a parlé d'un truc là, peut-être qu'elle m'a tendu une perche pour que je vienne lui parler ou... », qu'ils prennent conscience eux-même. »

« Je pense que c'est une vraie valeur chez nous, c'est qu'on ne ferme pas la porte, on est un enseignant qui va faire son cours, qui va fermer la porte de sa classe, qui va rentrer dans son bureau, on est effectivement cette personne, mais pas que. Cette porte de bureau va rester ouverte pour montrer qu'elle peut laisser rentrer un élève qui est... qui en exprime le désir. Bon après, je suis bien contente quand il n'y en a pas trop non plus qui rentre dans le bureau ! (rires) » « Lui montrer qu'il a sa place, autant dans une salle de classe, que dans mon bureau. »

« La fonction globale du moniteur [...] c'est être capable effectivement d'être un enseignant, être capable d'être un éducateur, être capable d'être un animateur, être capable sans doute à tes moments perdus d'être psychologue. Moi je ne prétends rien de tout ça, et je suis incapable de faire la moitié de tout ça... » « j'encadre, je surveille, j'enseigne, j'écoute. En ça c'est une fonction globale » « et je m'y retrouve davantage aujourd'hui qu'il y a sans doute quinze, vingt ans, où on me demandait de faire tout et n'importe quoi, et où je n'avais pas l'impression d'avoir les compétences pour. »

Elle entre en résistance contre le fait d'être partout, en appelant des principes de spécificité et de hiérarchie. (ce qui vient remettre en cause la hiérarchie en place ?)

« c'est aussi une obligation aujourd'hui de l'institution d'embaucher avec un minimum de diplôme, un minimum de compétences [...] ce que je faisais il y a vingt ans, enseigner les maths, je pense qu'aujourd'hui je ne pourrais pas le faire. En tout cas, un directeur ne me l'autoriserait plus. Et à juste titre. »

Elle défend son territoire, en donnant le rythme. Chacun chez soi ?

« dans les matières professionnelles, moi je vais aborder le thème, je ne sais pas, sur la personne âgée, et bien ce serait de mettre en place sur cette programmation, effectivement l'enseignant qui reste, qui va enseigner le français, va rester dans son domaine de français, l'enseignant de mathématiques, le formateur maths, va rester sur ses maths, mais pour autant vont essayer de se rapprocher de cette thématique. »

Jason

« je pense que c'est vraiment intéressant sur le projet que l'internat soit obligatoire, voilà... parce que du coup ça donne aussi une autre dimension dans le travail des collègues qui sont parfois, par des mauvaises langues, définies comme du petit personnel. Parce que du coup la maîtresse de maison, c'est... vraiment la maîtresse de maison quoi. Elle a un rôle sur... en dehors des salles de classe qui est plus valorisé. »

« je n'ai pas fait mes choix de matière, par contre la directrice m'a proposé des matières dans lesquelles elle pensait que je m'épanouirais plus et c'est le cas. Après, non, si ça ne tenait qu'à moi, il y en a deux, trois que j'enlèverais, peut-être pas deux-trois mais au moins une (rires)... mais globalement c'est beaucoup mieux, ça c'est clair. Et puis, surtout je détrônerais un peu Loïc d'une partie de ses cours là... »

« dans les petites victoires, on a à nouveau des veillées à faire et à animer pour de vrai, donc ça c'est chouette. Je suis très content de ça. [...] On n'est pas là en surveillance, on est là pour proposer une animation sur les temps de veillées. »

« la principale dépense d'énergie, elle est dans le rapport aux jeunes, dans le suivi individualisé qu'on peut faire, où on se met un peu en quatre, dans la mesure du possible [...] ça peut nous arriver par exemple, je ne sais pas moi, s'il y a besoin pour dépanner, de déposer un jeune pour le ramener chez lui, ou voilà, c'est... normalement si on se limite stricto sensu à ce qui nous a demandé dans notre travail, on n'est pas supposé le faire. »

« le poste d'animateur est considéré dans la convention collective et dans les grilles de salaire comme inférieur à celui de moniteur, et donc du coup, ça ne se fait pas, ça ne se voit pas, de voir un moniteur qui devient animateur. Et je trouve que c'est dommage

parce que... parce que moi par exemple ça me conviendrait. De basculer animateur et de laisser les cours aux collègues. C'est quelque chose qui pourrait m'intéresser. Sauf que, ben non, je n'ai pas envie de perdre du salaire moi. »

Samuel, pour lui il y a beaucoup de « noeuds ». Particularité d'être dérangé en entretien par des bruits de perceuse, et par Loïc qui le sollicite sans réelle urgence

« je suis désolé, j'ai un souci avec le picasso, il n'y a que toi qui peux m'aider » Samuel m'a demandé de prendre parti pour lui.

« je ne suis qu'un outil » « le jeune nous utilise en tant qu'outil pour apprendre. Et non pas comme source de savoir. C'est ce qui permet d'amener une certaine crédibilité. »

« On n'est pas dieu, hein ! (rires) » « Institutionnellement, on ne peut pas être bon partout non plus, on ne peut pas réussir selon nos valeurs personnelles partout »

Ariane

« moi je ne suis pas dans la pédagogie, je ne suis pas dans vos réunions, je ne suis pas dans tout ce qui peut se passer, tout ce qui peut se dire à l'extérieur. Donc, moi je n'entends pas ce qui se passe à l'extérieur, je n'entends pas ce qui s'y fait non plus. Je ne sais que ce qui se passe ici. Donc effectivement, même si, moi j'ai ma fille qui a été à la maison familiale à Saint Bron, que j'ai la deuxième qui est à Varseau cette année, donc je sais comment ça fonctionne. Si je les ai mises, enfin surtout pour la grande, si je l'ai mise là-bas, c'est que je savais pourquoi je la mettais. Pour la dernière, c'est elle qui voulait y aller. Ce n'est pas moi qui ai choisi de l'emmener, c'est elle qui voulait y aller. Voilà. Je l'ai emmené un petit peu... pas à contre cœur mais avec une certaine réserve, parce que je connais l'existence... l'exigence pardon, des maisons familiales, et je sais qu'elle va devoir se botter les fesses pour assumer ça. »

« Moi, après c'est mon regard, parce que je ne suis pas formatrice, et je suis maman d'enfants qui sont aussi élèves maison familiale. Moi, j'ai forcément pas le même regard que vous. C'est obligatoire. »

« effectivement, on n'a pas forcément envie d'aller ailleurs, justement. Encore que peut-être il y a d'autres endroits qui fonctionneraient peut-être un peu comme nous, ne connaissant pas, on ne peut pas dire non plus quoi. »

« on fait des réunions déjà, le lundi et le vendredi et on a cette chance de pouvoir être tous présents, quelque soit le poste qu'on occupe ici. On est tous présent lors des réunions, donc on a tous éventuellement si on a besoin, un mot à dire. Sur, effectivement, un gamin qui va mal se sentir, que moi j'ai peut-être ressentir et pas forcément un formateur, parce qu'on ne les côtoient pas de la même façon »

« je pense que justement nous, qui qu'on soit ici, quoi qu'on fasse, on doit pouvoir reprendre le gamin, quand on juge qu'il n'a pas fait quelque chose dans les normes. »

Lucie

« J'adorais, j'adore être en cours avec les élèves, parce que j'en ai encore plein de cours, mais c'est... entre le face-à-face, la fonction globale, les stages, tout ça, je me sentais, intellectuellement parlant, exclusivement, je ne me sentais plus en progression. Donc il fallait que moi je change, pour éviter de rentrer dans une routine professionnelle qui ne me plaisait pas forcément. »

« la direction permet justement de pouvoir aller sur différents champs de compétences, avec effectivement toujours la notion de pédagogie avec les cours, la notion de comptabilité avec la gestion financière et humaine de cet établissement, et puis la notion de projet et de développement de la maison familiale et le travail avec le conseil

d'administration. Voilà, c'est des volets différents. Donc, **c'est aussi riche**, par rapport à ça... »

« C'est la première impression que me donne un enfant quand il rentre dans mon bureau, c'est important. S'il est capable de me dire bonjour déjà c'est pas mal, s'il est capable de ne pas engueuler ses parents en pleine réunion c'est bien aussi. Enfin, j'aurais du mal à dire oui, mais en même temps, j'aurais du mal à dire non aussi quoi. C'est compliqué le recrutement. C'est compliqué de se faire une idée sur un jeune en une demie heure, trois quart d'heure quoi. C'est super compliqué. Des fois, c'est un peu des paris quand même, surtout sur les petites classes. On fait ce qu'on peut ! (rires) »

BAC contre 4-3 « la plus grosse des réussites c'est quand on a un gamin qui est bourré de certitudes en quatrième et qu'il sait ce qu'il veut faire et qu'il arrive à la fin de troisième et qu'il ne sait plus du tout ce qu'il a voulu faire et ça je trouve ça extraordinaire. [...] Ça j'adore, parce que là, l'orientation elle est bien faite quoi. » « Il y a un moment donné, le bac pro, si on enlève les résultats du rapport de stage sur la notion du bac pro là, le jeune effectivement, de par leurs expériences professionnelles, en général ont des bonnes notes, je dis bien en général, mais, comment... si on enlève ça, la moyenne des matières dites générales, on est, on n'est pas bon hein. Voilà... ils n'ont que dix-sept semaines de classe pour avoir un bac, c'est toujours quelque chose qui m'a interrogé. Pour ceux qui veulent continuer avec les prépas... [...] là ils sont mélangés avec ceux qui ont fait un bac général et cetera, et c'est grand canyon quoi. C'est pas possible quoi. Enfin, moi je trouve ça... Je trouve que ce n'est pas leur donner les meilleures chances en fait. »

« les parents, je les vois dès le début. Ils ne me sont pas imposés en fait. C'est moi, qui les rencontre, c'est moi qui les impose à mes collègues. Non, mais il y a ça aussi ! Effectivement, tu reçois les parents, tu les écoutes, et puis il y a certains parents qui prennent ton bureau comme un... je ne sais pas, un défouloir je pense... ou alors il faut trouver toutes les solutions pour eux, et bien il y a un moment donné, non je ne suis pas... ce n'est pas de mes compétences. Maintenant je le dis. Ça ne relève pas de mes compétences. Par contre je peux vous mettre en relation avec un... je fais ça. »

« j'arrive à prendre du recul. Non, mais j'en ai souffert. C'est une position compliquée, d'autant plus quand tu as fait partie de l'équipe avant, maintenant l'équipe elle a vachement changé, hein. À vraiment être dans les anciens, en formateur, je ne sais pas, il n'y a que Loïc et Jolène, quoi. Que j'ai connu, moi, en tant que formatrice. Samuel, je revenais de mon congé maternité, je l'ai très peu connu. Loïc et Jolène, ouais. Et Ondine aussi, du coup. Et Ariane. Mais, comment, voilà, il y en a pas mal que j'ai recruté, ça joue aussi dans ce que tu as envie de bouger... ou pas... c'est compliqué parce qu'il faut être présent pour les familles, il faut être présent pour les jeunes, il faut être présent pour l'équipe. Et puis il ne faut pas s'oublier soi-même à un moment donné. »

Séléna

« c'est la deuxième année, moi je fais tout le suivi pédagogique. Samuel n'intervient plus dessus, bon il est courant de ce qui se passe quand même, lui il fait de la paperasse »

« Il faut reconnaître ses limites. J'ai été loin, je le sais. Et j'essaie de ne pas aller aussi loin, mais c'est ma nature, je n'y arrive pas. J'ai un élève qui m'a demandé pourquoi je... enfin, qu'il me verrait bien en tant qu'assistante sociale. Oui, mais là, il y a d'autres choses auxquelles je ne veux pas être confrontée spécialement dans ce métier-là... »

« En dehors de la MF, côté familial, régler certains problèmes. J'en ai eu avec un CAP, il a fallu régler le problème côté familial. Et ça, à faire ou à ne pas faire, je pense que c'est chacun sa conscience. » « moi j'estime que c'est mon devoir d'aider cette famille,

enfin les parents, parce qu'ils ont des difficultés d'écriture, parce qu'ils ont des difficultés... ils ont peut-être des éduc' mais côté école, il faut les aider, de ce côté-là... »
« je propose une initiation à la danse bretonne. Et j'ai eu plus d'élèves que j'aurais pensé, donc agréablement surprise, et qui m'ont demandé quand ils allaient reprendre un même cours. [...] J'ai dit que je prendrais sur mon temps libre pour leur donner des petits cours, sinon... » « On ne trouve pas forcément dans d'autres établissements, enfin hors MF je veux dire, tout ce temps que l'on passe, même pendant les pauses, quand les jeunes viennent discuter... Ou à la fin des cours ! Qui restent discuter avec nous ! Et bien les jeunes aiment bien ça. Enfin, moi aussi, j'aime bien ça. »

« Et il avait très peur d'aller en ville, parce que je lui avais trouvé un stage en ville, je l'ai accompagné le premier jour, voilà, ça aussi ça fait partie de nos fonctions j'estime. »

« Quand un jeune va.. enfin est en difficulté, pour... une jeune fille qui tombe enceinte, pour... enfin pour des choses plus graves que ça, et bien là on le dirige vers qui de droit, parce que moi je n'ai pas les compétences, et puis je n'ai pas le droit sur certaines choses, mais on est là pour les aider aussi. On ne peut pas les laisser dans la nature, et ça je pense que, de ce côté je suis maman, si ça arrive à ma fille et bien, j'aimerais bien qu'on la guide aussi » « le seul moyen de comparaison, je vais le voir avec ma fille, parce que ma fille est interne, et elle a été interne en MF' aussi »

« Q.V., qui est venu ici aux portes ouvertes parce que sinon il allait se foutre en l'air sous un train, on l'a vu quand on l'a vu arriver, je me suis dit « oulàlà ce n'est pas bon ». Il a dit : « je veux voir Mr Samuel », il est allé dans son bureau, il l'a pris à part et il a dit « Je ne vais pas bien », c'était suite à des problèmes familiaux, il dit « Je n'ai qu'une seule envie c'est de me foutre en l'air ». Et on a bien fait, parce que là, il a réussi à régler certains problèmes, et il est bien reparti ce jeune homme ! »

« on n'est pas Superman non plus. »

« [*Bruit de clé dans la serrure de la porte*] Ah non, ça, ça va pas être possible là ! [*Séléna se déplace jusqu'à la porte pour l'ouvrir*] Oh oh, je suis là moi !- Léonard : Ah pardon ! Bonjour ! - Séléna : Faudra aller ailleurs si vous voulez discuter... - Léonard : Oui ok, ça marche... [*Séléna ferme la porte et reprend la discussion en allant s'asseoir*] »

Marisol

ou se permettre de prendre du plaisir

« c'est une petite structure quoi, et adaptée à... on prend le temps de connaître chaque jeune et de le suivre quoi, même si on ne l'a pas beaucoup en classe on va essayer, au mieux, pas toujours, mais au mieux de... voilà d'être familial, convivial, j'aime bien aussi le restaurant d'application, le restaurant... pardon, le réfectoire hein ! Je ne suis pas trop pour le self, le côté je mange à table avec toutes mes... je mets la table, je discute, j'ouvre, alors que le self c'est un petit peu individualiste, chacun est dans son coin, et on mange à son rythme et on n'a pas besoin de manger avec les autres, donc j'aime bien ce côté-là, c'est convivial quoi. »

« j'ai toujours aimé le contact avec les CAP, ce côté cuisine, et on puis mange bien, il y a le restaurant d'application et puis voilà, j'en ai profité à Ker Lann (rires), ici il y en avait un, donc je me suis dit c'est ce qu'il me faut, c'est à côté de chez moi, ça tombe bien, c'est exactement ça. Ça, ça fait partie aussi de mes choix, la bonne vivante qui... c'est moi, et puis voilà. »

I.19 . Les risques d'être absent

Loïc

« Ne pas procrastiner quoi. (sourires) Il ne faut jamais faire ça ! Pas avec eux en tout cas, jamais avec eux ! » « C'est une sorte de course une année, hein. On ne sait pas quel obstacle on aura sur la route, mais on en aura quoiqu'il arrive, donc il ne faut pas perdre de temps. Il ne faut pas perdre de temps pour aussi savoir en prendre. Pour à un moment donné, faire des pauses. Discuter, prendre le temps d'échanger. »

Jolène

« Et l'échec pour moi... c'est quand dans mon dispositif de formation que je maîtrise qui est le bac, ou le BEP à l'époque, ce serait que le jeune dise : « Et ben voilà, j'ai passé deux ou trois ans de merde », sans que moi j'ai pu voir, discerner un mal-être, une sensation que ce jeune n'aille pas bien et que je n'ai pas pu voir ça, et que je le découvre à l'issue de la formation. » Et d'après un cas concret récent : « C'est une situation qui n'est pas forcément... ni agréable, ni valorisante du coup dans mon job, parce que pour le coup, je me dis que j'ai loupé quelque chose. Et en même temps, je relativise en me disant pourquoi ne me l'annoncer que maintenant quoi. Qui plus est de façon très mesquine par le courrier, au lieu que de me le dire de vive voix. »

Lucie

« Toute la sélection, c'est moi qui la fait, c'est toujours un sujet de discorde en réunion, du coup. Pourquoi est-ce que tu l'as pris, pourquoi est-ce que tu l'as pas pris ! Et cetera... C'est compliqué ! »

« Donc moi, en fait ce qu'ai toujours fait, c'était d'être présente pour les gamins, les familles, l'équipe, et puis à un moment donné je me suis oubliée, et du coup, tu es beaucoup moins compétent après. Et là du coup, tu as tout le monde qui te retombe dessus, alors qu'à la base, tu les as mis en priorité. Et là c'est vachement dur de pouvoir redémarrer derrière et te dire merde, j'ai fait des erreurs, je n'ai pas mis les bonnes priorités, et en même temps, c'est eux qui me disent que c'était pas bien, alors ça c'est compliqué d'avoir ce miroir là qui peut faire mal. »

Séléna

« si j'étais avec ma direction, avec mes collègues à ne plus parler avec certains, c'est qu'il y a une raison. Si on ne se parle plus du tout, du tout, même plus bonjour, même plus rien, il y a quelque chose qui ne va pas là. Est-ce qu'on est capable de revenir en arrière ? Ça c'est une autre question. Des fois ça part d'une mésentente, de quelque chose qui a été dit et qu'on n'a pas compris dans le bon sens. »

Marisol

« le côté fonction globale va te... prendre beaucoup d'énergie. Il faut faire attention à toujours garder ses distances hein, parce qu'il y a une charge de travail et il ne faut pas non plus en créer plus, il faut trouver la juste mesure pour ne pas... pour garder une distance, et ça ce n'est pas facile, parce que... moi je n'étais pas à plein temps au départ »
« s'investir c'est bien, mais il ne faut pas s'oublier pour autant, tu vois ce que je veux dire, après ça a été quelque chose qui a été... oui, je me suis faite avoir on peut le dire, mais je m'en suis remise, et puis... mais voilà ça n'a pas été simple. Mais, pour moi, c'est une expérience, je suis contente, c'est quelque chose que j'ai découvert, je me suis faite avoir, mais j'ai appris, j'ai grandi, je ne reco... voilà, toutes les leçons de vie moi j'adore, il faut juste en prendre conscience et se dire oui j'ai appris quelque chose, je n'avais pas

pensé qu'on pouvait s'investir comme ça auprès des jeunes, ne pas avoir toujours le retour escompté, et donc il faut savoir trouver la juste distance et savoir dire non aussi. Ça fait partie de la fonction globale, savoir mettre son poing sur la table ! »
« quand c'est une vocation et qu'on adore son métier, il faut se dire que... et bien qu'on ne tient pas tout ! Qu'on ne sait pas tout ! Et qu'on est là pour apprendre aussi... »

I.20 . En appeler à une autorité supérieure ou une aide

Loïc

« Quoiqu'il arrive quand il y a un fait, on ne peut pas le cacher, il faut être réactif justement, et sévir, nous, ou alerter la justice. Alerter les parents bien sur, mais alerter la justice aussi, pour leur montrer que leurs actes ont des conséquences. »

Jolène

« c'est aussi une obligation aujourd'hui de l'institution d'embaucher avec un minimum de diplôme, un minimum de compétences [...] ce que je faisais il y a vingt ans, enseigner les maths, je pense qu'aujourd'hui je ne pourrais pas le faire. En tout cas, un directeur ne me l'autoriserait plus. Et à juste titre. »

Jason

« le projet collectif, je me pose la question de jusqu'à... à quel point il est collectif vraiment. Et j'ai failli aussi de remettre plus de collectif dans cette maison familiale en amenant les administrateurs à reprendre leur place dans... dans la gestion de la maison. Parce que là pour le moment, on leur demande à peu près de s'occuper des travaux. Enfin.. de suivre et de dire oui aux plans qui sont proposés, mais jamais on leur demande de donner leur avis sur un projet de l'association, par exemple. Il n'y a pas de projet associatif à la MFR de Sainte Anne les Aigrettes. Ou en tout cas, on ne me l'a pas donné. Et du coup, ça, ça m'interroge vraiment. Et... c'est pour ça que je pousse depuis pratiquement un an vraiment maintenant, à ce qu'il y ait une commission éducative qui se mette en place au conseil d'administration. »

Samuel

« savoir le dire de manière humble que ce n'est pas nous qui apprenons, qui faisons apprendre, c'est bien l'employeur qui est l'élément principal au départ. Et ça marche bien. Moi, je trouve que ça marche bien parce que... alors ça surprend les nouveaux collaborateurs, ça les surprend mais ça les valorise aussi, et à partir du moment où ça valorise, ça les implique. »

« ce que l'on appelle le savoir comportemental » « on parle d'accompagnement guidance je crois » citation de paulo coehlo

Ariane

« ça c'est mon binôme aussi, pareil, on se complète, c'est celui que j'attendais quelque part. Avec Hector, c'est formidable, on arrive à travailler intelligemment tous les deux. Je n'ai jamais connu ça ici. Jamais ! Jamais... [...] Lui, il a compris qu'on devait parler de la même manière, le même langage auprès des élèves. Tu vois, si moi je dis non pour un truc, il faut qu'il dise non. Si je dis non, il faut que ce soit intelligent ce non, il faut qu'on discute, il faut qu'il me donne son avis, il ne faut pas que je sois fermée, il ne faut pas qu'il soit fermé. Faut qu'on ait un vrai échange et qu'on arrive à trancher, et bien

toujours pareil, pour les élèves, pour le bien-être des élèves, quoi. Tu vois, et c'est le seul pour l'instant qui a compris ça. »

Lucie

« je pense qu'il y a des choses qu'on peut entendre des jeunes, sur leur situation familiale ou autre, où nous, on n'est pas formé pour entendre ça. Moi, il y a des choses... pour ne pas que ça me flingue, moi, ma vie à l'extérieure, il y a des choses que je refuse d'entendre. Je bloque, je bloque systématiquement. Ça ne veut pas dire que je ne vais rien faire pour le gamin, mais je ne vais pas rentrer dans les détails. Après je vais rentrer dans un protocole, je vais m'appuyer sur des personnes compétentes, voilà. Je ne vais pas essayer d'aller résoudre un problème toute seule, je ne suis pas capable. Ce n'est pas mon domaine, non. Ça c'est le tien, ce n'est pas le mien, quoi... C'est pas le mien. Et je n'ai pas envie de faire ça. Je ne me sens pas assez forte pour faire ça, je ne me sens pas assez forte pour gérer tout ça moi, ça ne m'intéresse pas. Je veux bien qu'on parle, du ménage, des travaux... J'aime bien, mais non, après... je.. en fait, il y a un jour, E., mon grand là, il m'a dit, quand je suis rentrée du boulot l'année dernière, il m'a dit « de toute façon tu t'occuperas toujours plus des autres que de moi ». Donc ça m'a un peu gênée quand même (rires). »

« Donc là j'ai pris des vacances, donc ça ça fait du bien. Et je vois mes enfants grandir et ça c'est pas mal aussi en fait. Voilà. Et c'est moi qui m'en occupe et ça je trouve ça très bien aussi. Non, mais c'est tout bête mais voilà. Où tu ne subis pas les choses de la même manière en fait. »

Séléna

« Et avec Samuel c'est ce qu'on a expliqué... on dit... parce que... on a un des collègues qui a fait « mais le but c'est l'examen ». Je lui ai dit « es-tu sûr de ça? », il m'a regardé... J'ai dit « Peut-être que lui va prendre trois ans au lieu de deux ans, et alors ? Ça change quoi ? » Mais voilà, le regard n'était pas... Enfin c'est ce que j'ai appris avec le temps, avec les formations, avec l'expérience, et je pense que le but n'est pas l'examen pour certains élèves. »

« j'ai eu Patrick¹⁰² qui est venu en jury » (et son père)

« Et puis on a nos limites je pense, parce que encaisser, encaisser, il faut que ça sorte aussi. Moi, ça sort sur mon vélo, quand j'y vais, quand je reviens ! Non, non, mais Loïc me dit ça ce matin, il me dit [...] « Je t'ai rencontré en vélo, je t'ai fait un grand salut! » « Je ne t'ai pas vu. ». Il me dit « Tu blagues ! », je lui dis non, quand je suis sur mon vélo, je regarde la route forcément, mais ici, ça fusionne, je pense à plein de choses, je chante des fois quand je suis toute seule, enfin ça c'est surtout le matin quand il fait nuit, c'est pour me rassurer ça, à certains endroits alors je chante. Mais voilà, je pense à plein de choses, privées, école, à ce qui s'est passé dans la journée et j'évacue. C'est mon moyen d'évacuer, parce qu'on a besoin d'évacuer, parce que je n'ai pas envie de ramener tout à la maison. Bon je le ramène malgré tout, parce que c'est dur à... suivant ce que le gamin nous sort, mais je n'ai pas toujours envie de le ramener à la maison, j'ai ma vie... personnelle à côté et je n'ai pas envie que ça me tombe dessus forcément, et ce n'est pas toujours simple. »

« Des fois, je suis obligée d'en parler, et Patrick est à l'écoute merci à lui, mais comme lui aussi je serais à l'écoute s'il avait besoin aussi. Et puis sinon je trouve d'autres, j'ai des ami-e-s, j'ai ma meilleure amie qui est là si j'ai besoin »

« avec les collègues j'échange beaucoup, si, si, si. Avec Lucie déjà, si c'est grave. De toute manière, les élèves sont au courant, si je dois en parler à la directrice. Parce que je

102Le compagnon de Séléna

demanderais toujours l'avis du jeune, si je peux partager ce qu'il vient de me dire, avec mes collègues. Ou juste Samuel, je pense si c'est un CAP. L'année dernière, on a eu E. qui est entrée dans le bureau « Madame, faut que je vous parle » « Pas de souci » et j'ai vu qu'elle regardait Samuel et il a compris et il a dit « Tu veux que je sorte ? » « Oui, s'il vous plaît », donc la jeune... c'est resté entre elle et moi, puisque j'ai même eu la maman, quand j'ai remis le bulletin, savait qu'elle m'avait parlé, et qui me demandait ce qu'avait dit sa fille, et je lui ai dit que je ne lui dirais pas et je me suis fait incendiée. Je lui ai dit : « Écoutez Madame, il n'y a rien de dangereux pour sa santé, ce n'est pas illégal, elle m'a confié des choses qu'elle avait besoin de parler, maintenant vous pouvez en parler à la directrice si vous voulez. Je sais très bien qu'on aura le même discours. Voilà. »

Marisol

(s'appuie sur son expérience pro)

« Plus sérieux, parce que comme au départ on a eu... il y a eu un changement de... plus sérieux, ça veut dire... c'est mon regard de l'industrie ça. Sérieux, il faut que ce soit un petit peu carré, bien organisé, et ça me rassure aussi. Quand c'est le bazar, ça ne me rassure pas, donc je ne peux pas construire aussi. Mais en même temps, il faut que je m'y fasse aussi, on ne peut pas trouver le juste milieu »

« Christelle : Bon, ça a l'air de demander de l'énergie... - Marisol : Oui, enfin moins qu'avant ! Maintenant moins... Depuis que tu te mets tes barrières, tu te mets bien, pas une coquille, hein ! Attention, une barrière ça veut dire : « Attention, là tu... C'est bon, tu as assez fait, on passe à autre chose », savoir bien mesuré ce que tu fais et ne pas aller trop loin, notamment vis-à-vis des jeunes, parce que les jeunes sont difficiles aussi, donc il faut savoir... savoir qu'un jeune qui n'a pas envie de bosser, tu n'as pas à donner toute ton énergie pour qu'il se mette au boulot, s'il ne veut pas, il ne veut pas, point barre. »

« ce qui est réussi dans les MFR ce sont les valeurs humaines. L'humain, ça c'est extraordinaire. Et au niveau pédagogique, c'est ce que l'on n'a pas dans les collèges classiques, dans les lycées classiques hein, là tu as de l'humain, avec ses bons et ses mauvais côtés ! Hein ! (rires) alors que tu ne vois pas ça dans la vie, tu as une prestation à faire, point barre, tu n'as pas besoin de te présenter. Ça te donne aussi une carapace, et ça te protège aussi en même temps. »

« tu vois, une MFR comme Sainte Anne c'est... on est très proche, on se voit en dehors des cours, alors un niveau de l'équipe, entre certains, et dans d'autres, comme... et bien ils ne se voient pas, c'est reste beaucoup plus distant. Tu vois c'est intéressant, parce que c'est beaucoup plus distant quand ce sont des grandes classes tu vois. »

I.21 . Maison interdite aux familles ?

Jason

« c'est amener aussi les adultes qui tournent autour de la maison familiale à se saisir de la question de leurs enfants et... on dit toujours que les parents ne sont pas impliqués dans l'éducation de leur enfant, mais est-ce qu'on leur laisse vraiment le choix ? Et la possibilité de s'investir ? »

« pour des raisons politiques, qui sont tout à fait justifiées, on est réticent à solliciter ou même à communiquer par le biais de l'outil internet auprès des familles, avec ce regard qui est de dire « oui, mais certains n'ont pas internet ! ». Ce qui s'entend, ceci dit, on est quand même à plus de 80% des familles qui ont un ordinateur et tout ça, et qu'on se

prive de cette possibilité de participation de 80 % des parents si on se dit qu'on risque d'en léser 20%, ça s'entend, mais en terme d'efficacité, ça pose de réelles questions »

« leurs parents sont adhérents, ils ont la parole. Il faut juste qu'ils la prennent. A partir de ce moment-là où ils ont la parole, et ils sont adhérents au même titre que n'importe qui, ils sont tout aussi légitimes que n'importe qui pour définir le cadre, et ils ne s'en saisissent pas. Ils ne s'en saisissent pas parce qu'on ne leur laisse peut-être pas la possibilité de la prendre. »

Samuel

« quand on demande aux jeunes de réfléchir sur soi-même, et sur son environnement, on a le droit, voire peut-être le devoir je ne sais pas, mais de manière diplomatique bien entendu, mais de, aussi, le soumettre aux familles. C'est quoi votre environnement, c'est quoi votre environnement de travail, c'est quoi l'environnement social, aller voir, et je crois que c'est une remise en question, chacun doit se remettre en question, et je crois qu'il faut qu'on aide les familles à se remettre en question. Ce n'est pas pour autant qu'il faut changer leurs habitudes, surtout pas, surtout pas. On n'a aucun droit de porter jugement. De ce travail, il faut que les familles apprennent à le faire aussi, certaines familles en tout cas. Et je crois que c'est aider tout le monde. C'est aider le jeune, c'est aider... Et il y a des familles qui reviennent, plus tard : « Vous nous avez aidé, on a réfléchi sur nous-même, on a appliqué ce que vous avez dit à notre jeune », mais non on n'a rien dit à votre jeune ! »

Ariane

« Pour les parents ce n'est pas une roue de secours, c'est peut-être un souffle, en se disant « là, ça va mieux se passer, là, en maison familiale, qu'au collège », sauf que les parents, ils vont prendre chers quand même dans la figure. »

Lucie

« une maison familiale elle ne pourra pas exister sans famille puisque ça reste une association de parents d'élèves, donc **de toute façon, on en aura forcément besoin**. Et que, effectivement, dans le triangle de la pédagogie des maisons familiales, les parents ont une place, et qui est essentielle, et si on n'a pas les parents, le triangle il ne se referme pas, et le gamin n'est pas bien entouré et ça ne se fonctionne pas. Du coup on voit bien, quand on a des problèmes avec les jeunes, c'est qu'avec la famille on n'a pas réussi à créer ce lien. »

Séléna

« avec la famille il fallait faire une coupure et cette coupure, et bien le gamin commence à se sentir mieux, Certains viennent ici, ils se sentent en sécurité, parce qu'ils n'ont pas forcément ce repère là dans leur maison, pas tous malheureusement, la plupart ont quand même leur famille. »

I.22 . Une maison à échelle humaine

Loïc

« C'est une maison, donc un petit établissement. Familiale, à taille humaine, avec la connaissance de chaque personne, de ses travers, de ses défauts, de ses qualités. Des groupes que l'on peut manager, quelque part. »

Jolène

« j’enseigne, à taille humaine, petite, c’est le côté, effectivement où on se connaît tous, où on s’entraide tous, voilà, un établissement de formation à taille humaine. »

Lucie

« dans une maison, dans notre maison, dans la mienne, personnellement, il y a un coin espace vie, salon, salle à manger, et cetera, un coin détente, et un coin cuisine, et un coin chambre et puis un coin un peu extérieur, jardin ou autre et qu’effectivement dans une maison familiale on retrouve tout ça, en un peu plus grand qu’une maison classique mais on retrouve tous ces lieux de vie-là, qui sont à mon sens importants. » « reproduire la maison qu’on a chez nous »

I.23 . Injonction à faire corps avec l’équipe et à communiquer

Loïc

« Quand on commence à ne plus prendre le temps de discuter ensemble, de... par exemple, un vendredi, de ne pas avoir de jeunes, pour se concentrer sur nous aussi. Ce n’est qu’une journée ! Pour les jeunes, ça s’entend ! » (pour qui ça ne s’entend pas??)
« C’est quand on ne se parle plus que l’on ne fait plus rien. Quand on ne se parle plus dans l’équipe, quand on est chacun dans sa matière à courir, où on redevient sur un système collègue »

« Il y a des gens qui sont surpris de nous voir entre nous dans les bureaux, à rire ! Ensemble ! A travailler ensemble, à accompagner à plusieurs sur une visite, à parler du cours de l’autre, c’est donner du sens, c’est donner de la globalité à la formation. Ce qui surprend des fois certains, ce qui peut être rassurant, ce qui leur montre que c’est une petite structure, une maison et nous voir en famille, et montrer qu’on prend du plaisir dans son travail. »

Jolène se positionne légèrement différemment. En remplaçant relation professionnelle à familiale. Et en résistance sur ce faire famille.

« On est très différent de ce que l’on peut proposer des autres corps enseignants. »

« C’est avant tout un établissement de formation. Effectivement il s’appelle « maison familiale », mais plus pour cette notion de petitesse, ce sont des petits effectifs, et le côté familial, honnêtement, pfffiuu, familiale parce qu’ils vivent des services, c’est-à-dire des choses qu’ils sont censés faire à la maison, nettoyer, ranger leurs affaires et cetera, vivre, respecter les autres, mais ça se limite à ça maison familiale pour moi c’est ça. Ce n’est surtout pas en lien avec ma famille. Ce n’est pas que je suis mal à l’aise, mais « maison familiale » pour moi, ça reste un établissement de formation, avec des valeurs sans doute différentes. »

« Moi j’ai une idée du concept « famille » qui représente mon mari, mes enfants, ma famille, mes parents, et du coup, quand je vais à la maison familiale, ce ne sont pas ces gens-là que je croise. »

Samuel

« c’est les formateurs, quel qu’il soit, c’est le personnel de la maison familiale, **quel qu’il soit**, je pense que les jeunes apprennent aussi, et acceptent d’apprendre quand ils sont compris qu’on était un ensemble, dans notre société, et que nous-même, nous faisons partie de cette société, et on n’est pas des entités supérieures autres »

Lucie

« on est sur un établissement à taille humaine, où effectivement on a quand même un rôle aussi à jouer avec les jeunes, sans remplacer les parents, mais où il y a vraiment une proximité on va dire avec les jeunes, l'ensemble du personnel de la maison familiale »

« le gamin qui ne rentre pas dans le moule, entre guillemets, on le voit de suite. Par l'alternance, par le retour d'alternance, les discussions, et cetera, et cetera... l'internat, les difficultés à respecter les règles, et cetera... En équipe, on a tout ce travail-là, où effectivement, avec tous les corps de métier qu'il y a au sein de la maison familiale, du secrétariat jusqu'au maître d'internat, il y a cette liaison, et il y a cette communication des informations, qui font qu'effectivement, dès qu'on a un doute, tout le monde est vigilant. Et c'est là où effectivement on peut peut-être rebondir sur une situation avant qu'elle ne soit trop compliquée ou... »

Marisol

« familial, ça veut dire qu'il y a un côté humain, où il va y avoir plein d'intervenants, comme dans une maison, la cuisine, l'internat, à chaque moment de la journée, on va être accompagné, on va aussi avoir des moments de détente, des moments de pédagogie, mais familial, ça veut dire qu'on n'est pas... on reste... il y a des maisons familiales qui sont énormes, pour moi ce ne sont pas des maisons familiales, pour moi une maison familiale doit rester à une classe en général par niveau, je trouve ça dangereux de commencer à développer, développer, développer. Et avec des référents disponibles au possible, ça c'est important. »

« je trouve que c'est dangereux de trop développer parce que pareil, au niveau de la communication dans l'équipe pédagogique ça devient de plus en plus compliqué. Voilà, une grosse équipe, c'est moins... il y a moins de communication, il y a moins donc du coup de... de répondant, de dynamique, il faut une petite équipe, c'est plus facile qu'avec une grosse équipe de cinquante salariés. Parce que tu ne peux pas intégrer tout le monde de la même façon, ce n'est pas possible. Alors ça fonctionne par mail, ça fonctionne par différentes choses, mais bon, on est cloisonné dans des murs, on se voit moins, c'est logique quoi. »

I.24 . Les conséquences et les freins à faire corps avec l'équipe

Loïc

« J'y ai fait quinze ans, j'y ai fait beaucoup, là maintenant mon idée, ce serait peut-être d'aller vers un autre métier. Et de partir en bons termes avec la Maison Familiale ! »

Jolène

« est-ce que les moniteurs se mettent en position d'interrogation, comme les jeunes ?

« Oui, ça nécessite effectivement qu'on s'interroge. Est-ce que je suis dans mon rôle, est-ce que je suis à ma place ? Est-ce que je n'empiète pas sur le boulot d'un autre ? »

« Moi je trouve ça très perturbant pour les gens parce qu'il n'y a même pas la notion d'enseignant, donc ça peut être inquiétant pour des familles »

Samuel

« On n'est pas en droit de juger, je ne crois pas. On n'est pas juge. On est accompagnateur. La plus grande difficulté c'est de garder cette neutralité quoi. Par rapport à nos propres valeurs. Tu vois, la réussite ultime, elle est là. C'est garder son individualité, pour nous. »

Lucie

« La fonction globale est effectivement une fonction épuisante, physiquement parlant, psychologiquement parlant, parce qu'on est malheureusement confronté à des fonctionnements de jeune et de famille un peu compliqués, et que des fois, on a un peu le rôle d'éducateur, sauf qu'on... on n'a pas la formation pour être éducateur, il y a des choses qui nous dépassent, qu'il faut qu'on puisse accepter d'avoir de l'aide à l'extérieur, on ne peut pas tout, tout gérer nous, hein. Ce n'est pas possible. Ce sont des situations trop compliquées pour qu'on puisse vraiment être à la hauteur. Je pense aussi, qu'il y a des choses qu'on peut faire et puis d'autres c'est pas nous quoi. »

Séléna

« cette relation qu'on instaure... et puis c'est toute l'équipe, ce n'est pas seulement les formateurs, ça peut aussi être Ondine, la maîtresse de maison, Hector, qui est à l'internat, Constance, qui est à l'accueil, Ariane qui en est à une autre, on a ça, je vois notamment à travers les voyages, on inclut justement, j'ai été en Écosse l'année dernière avec Constance, donc pour les jeunes, ils ont eu un autre regard de Constance qu'ils ne connaissaient pas, et je trouve ça, c'est pas mal. Je prends le cas d'Ariane notamment. C'est pas juste la femme de ménage, ce n'est pas un terme que j'aime, mais pour les jeunes justement ils ne la voient pas juste comme la personne qui nettoie la MFR. Ils la découvrent. Et c'est tout ce côté-là, c'est vraiment tout un ensemble »

« Ah ben moi c'est les vacances ! De toute manière, je ne vais pas ouvrir ma boîte mail, enfin j'évite, je ne vais pas voir ce n'est pas vrai complètement, à cause des CAP il faut qu'on aille vérifier certaines choses mais j'y vais genre deux fois la semaine et pas plus. Mais quand je suis sortie, je ne réponds plus à rien, je coupe.[...] Moi, quand je suis à la maison, j'ai par principe de ne jamais emmener aucun travail, aucuns travaux pardon, à la maison, les copies à corriger. Je préfère rester dans mon bureau à corriger les copies et je ne ramène rien à la maison, et ce n'est pas pour rien. C'est justement la maison, et la maison ce n'est pas le travail, c'est ce principe-là. [...] Je sais qu'il y en a qui le font chez nous, mais... le fais pas ! Tu bouffes ton temps chez toi là ! Faut essayer de le passer avec les enfants parce qu'ils grandissent assez vite comme ça, de faire des activités aussi, parce qu'on a besoin de ça, d'autres choses à côté... »

Marisol

« en maison familiale tu as du mal à mettre de la distance, ça prend beaucoup avec les veillées, tout ça, tu as du mal à faire... à savoir faire la frontière où il faut s'arrêter, où ta vie... oui il ne faut pas s'oublier. D'abord l'équilibre, si tu as un équilibre dans ta vie privée et ta vie à la MFR, c'est très bien. Si tu arrives à jongler sur les deux et pas à te faire (rires) bouffer par la maison familiale et bien tu t'es trouvée, ça va et tu vas pérenniser ton truc ! »

« le fonction globale c'est ça, les accompagner dans tous les moments de la vie, résidentielle, à la MFR, c'est avoir plusieurs casquettes. Mais attention, parce que justement c'est jouer avec ces casquettes que c'est dangereux. [...] ce n'est pas facile, ce côté les temps off où je vais être plus proche des élèves, après je reviens en classe, je suis l'enseignante, et voilà, il faut faire attention à bien tenir tout ça, à bien tenir les rênes quoi, tout ça, tout en restant assez ouvert, et abordable, accessible. »

« la direction, c'est ce qui donne le rythme à l'équipe, et l'équipe si elle est ancienne, elle sait ce qu'elle veut aussi, donc c'est compliqué, ce côté associatif, et puis en même temps ce côté gestion d'équipe, de personnel, ce n'est pas simple. Après on va essayer de... il y a la fédération qui va essayer de fédérer mais comme elle n'a pas de pouvoir

non plus, c'est compliqué donc, on essaie, on ne lâche pas, on est communiqué par mail, après est-ce que ça va aboutir à l'équipe, est-ce que ça va être stoppé au niveau de la direction, voilà, si tu veux, les valeurs elles sont là, est-ce que ça communique bien ? Ça, c'est un choix de direction, c'est une stratégie de direction aussi »

I.25 . Injonction du vivre ensemble pour les jeunes

Jolène

« « Tu trouves ça normal que ce soit quelqu'un d'autre qui aille nettoyer les toilettes alors que finalement tu les as utilisés ? », et voilà c'est toujours en les interrogeant : « Tu vois finalement, c'est quand même plus logique que ce soit vous qui nettoyez votre salle de classe, puisque c'est vous qui l'avez sali. »

Lucie

« ça par contre, j'y crois ! Sortir le jeune de son contexte familial, même quand tout se passe bien, lui permettre de vivre en collectivité, lui permettre le soutien scolaire le soir, en tout cas comme on fait à Sainte Anne, après je ne sais pas les autres, ce soutien scolaire, cette proximité qu'il peut y avoir, les études et les veillées avec le formateur, parce qu'on leur a remis les veillées, c'est que, effectivement on est resté sur... je crois que ça fait partie des grosses valeurs des maisons familiales, l'internat. »

« cette notion de fonction globale elle est aussi sur les temps off, après les cours, avant les cours, le midi, sur les pauses, c'est tout ce temps-là qui nous permet de mieux connaître le jeune »

Marisol

« permettre au jeune de prendre confiance en soi, pour réaliser des tâches, qu'on ne se sentait pas capable, ou qu'on déléguait aux autres. Par fainéantise, par tout ça. Pour savoir aussi, pour se rendre compte aussi de ce que l'on est capable de faire, seul, et que ça nous permet d'avoir plus d'assurance, de on construit son projet, de façon plus libre. »

I.26 . Des jeunes en souffrance

Jason

« les CAP, ils commencent à gagner un peu des sous, donc ils ont un peu avancé dans tout ça, et finalement ils... et bien peut-être qu'ils sont moins dans de l'orientation subie, ou en tout cas, ils se sentent plus acteurs de ce qu'ils sont en train de faire »

Samuel

« Si un jeune ne remplit pas, ou ne rend pas son travail, qu'on lui a demandé de faire en alternance, la question est peut-être à se demander pourquoi, qu'est-ce qui a fait qu'il n'en a pas été capable, quels sont les critères de réussite que, nous, on a mis à ce jeune, est-ce qu'il n'est pas capable de retranscrire, parce que souvent c'est de la retranscription écrite... si le jeune a des difficultés sur la retranscription écrite, est-ce qu'il n'est pas capable de le retranscrire autrement. Et là, le réussir autrement, il est peut-être là, de manière orale par exemple. Quel a été nous, notre objectif, après. »

I.27 . La sanction normalisatrice

Loïc

« La maturité c'est aussi certains jeunes qui reviennent te voir en disant : « Han, vous avez été dur, vous m'avez mis à la porte, qu'est-ce que j'en ai chialé avec mes parents, lors du dernier entretien ! Mais résultat, maintenant, et bien j'ai compris. Et maintenant je suis devenu ça. Je n'écoutais pas ou je ne foutais rien ou j'étais exécration avec vous, mais mine de rien ce que vous m'avez dit, je l'ai intégré. »

Ariane

« on arrive à avoir des gamins qui sont, en partant d'ici, pour beaucoup, bien, et aussi, ce qui nous rassure, c'est qu'on a parfois des coups de fil des parents qui nous disent merci. Et des gamins, qui après une quatrième ou une troisième, parfois un peu chaotique, un peu difficile, finalement reviennent en CAP. Et finalement, ils se rendent compte qu'on leur a fait du bien, qu'on les a aidé, ça, ça fait du bien. On sait que même si on s'est un peu égosiller, même si on a fait les gros yeux, même si on a... ouf... soupiré pas mal parce que c'était dur avec certains, on sait qu'on ne l'a pas fait pour rien. »

I.28 . Épuisement et difficultés à faire rupture. Les espoirs aussi

Loïc

« On s'enrichit, mais toujours en étant connecté. En permanence, par tout un public. Toujours en étant dans cette connexion, l'échange se fait toujours par connexion. A un moment donné, [...] on commence à se sentir un peu vidé, un peu épuisé »

« Aller voir vers autre chose. Parce que nous aussi on évolue, parce que nous aussi, on peut avoir d'autres attentes, parce que nous aussi, on a le droit, en tant que formateur, on a le droit aussi d'avoir des aspirations, d'avoir des projets aussi qui peuvent nous tenir à cœur. »

Jason

« les groupes-classes que j'ai rencontré, les quatrième-troisième, ne sont pas prêts à dire « D'accord on vient, c'est sympathique et décontracté, mais on va travailler quand même », et donc c'est le bordel et j'en reviens à faire de la discipline, et je ne m'épanouis pas là-dedans. Eux, ne s'épanouissent pas là-dedans parce qu'on est dans la sanction, dans le rapport prof-élève qu'ils connaissent déjà »

Samuel n'en dit rien pendant l'entretien, et pourtant, en off il m'a longuement parlé du jeune « handicapé » qui serait exclu. Ariane parle à son sujet dans un entretien : « Ça fait partie des limites où on a déjà beaucoup travaillé sur chaque cas... lui, voilà, c'est un échec qu'on doit accepter aussi, parce qu'on ne peut pas toujours avoir des réussites, et c'est dur à accepter mais il faut qu'on l'accepte. Je pense à Samuel qui l'a très mal vécu, je pense notamment à ceux que tu as connu, O. et L., ah ça, ça a été... Ils s'en sortent très bien ces jeunes, et on les a revu. »

Ariane

« je voudrais plus faire partie de... projets. Être intégrée dans certains projets, si tu veux. Mais, forcément, je ne serais pas intégrée dans des projets, c'est aussi à moi d'échanger, d'évoluer, et de prendre peut-être le taureau par les cornes, je sais ça. Sauf qu'effectivement, je me dis que je n'ai pas le courage, quoi. Je n'ai pas le courage.

J'aimerais que ça se fasse, mais d'une autre façon. [...] peut-être des projets que eux mettent en place, qu'ils vont imaginer, et que moi je me greffe dessus ! Pour les aider à concrétiser, mais quel type de projet, je ne sais pas pour l'instant... Ça pourrait peut-être être sur des visites, voilà. Sur tout le côté pédagogique, ils ont des visites peut-être à caler, ce serait bien s'ils allaient visiter un truc ou un autre, et bien peut-être du coup les trouver, faire tout ce travail-là, qu'ils n'ont pas forcément le temps en plus de faire »

Lucie

« il y a un moment donné, j'en ai marre aussi de travailler que pour les autres aussi. Ça c'est pénible, ce sentiment de bosser pour les autres. C'est chiant. Maintenant j'ai envie de bosser pour moi, pour nous, pour ma famille en fait. Pour subvenir à nos propres moyens à nous. Sans avoir trop de compte à rendre à personne en fait. Donc c'est pour ça que... »

« à un moment donné, j'en ai marre d'osciller entre cinquante kilos, soixante-dix kilos, soixante kilos, et de ne pas dormir. A un moment donné, je vais m'arrêter là où je suis et dormir comme je fais, parce que sinon... voilà. Et si je ne veux pas venir bosser un jour, et bien je ne viendrais pas bosser. Bon ça je ne l'ai pas encore fait, et puis peut-être pas ! (rires) Non, mais je pense qu'on a besoin d'avoir du recul. Je... j'ai... il y a eu des situations aussi, humaines, qui m'ont perturbé, du coup, à partir de là, j'ai pris cher. Bon il y a eu le départ de S., ça, ça m'a... c'était violent. Il y a... toi ! Mais toi, ce n'était pas violent, en fait, parce que c'était réfléchi, c'était violent parce que tu parlais et que ça fait toujours... mais c'était réfléchi, si tu veux, on en avait discuté. Le... ce qui c'est passé avec José, notre veilleur de nuit, ça c'est... humainement parlant c'est une horreur. C'est une horreur. Licencier quelqu'un c'est... c'est une horreur. Et après apprendre plein de choses sur lui, c'est encore pire. »

Séléna

« l'apprentissage de la vie en collectivité, pour certains plus facilement que d'autres, mais ça se fait, enfin ils n'ont pas trop le choix, on leur explique qu'il y a un règlement à respecter, et s'ils ne veulent pas le respecter, ils ne restent pas là. Surtout à l'internat. Je ne parle plus de l'école là, je parle de l'internat. Parce que l'école, on essaie justement de les garder pour bien les amener où il faut, et puis virer des gamins, ce n'est pas forcément la solution, enfin après c'est mon point de vue. Enfin, des fois on n'a pas le choix, je vois A. qu'on a un CAP, on est rendu à un point de non retour »

« Mon but ce n'est pas de rester formatrice en MFR, d'y rester un certain temps, mais je ne sais pas encore combien de temps je verrais bien. Quand je commencerais à saturer de toute manière je le saurais. Et moi j'ai un objectif toujours en tête c'est d'ouvrir une ferme pédagogique »

« est-ce qu'à quarante, cinquante ans, je serais encore capable de supporter des gamins de quinze ans ce n'est pas sur. C'est une remise en question, mais c'est réaliste je pense. Si c'est pour me mettre à crier sur les gamins parce que je ne les supporte plus, ça sert à rien de rester là. »

I.29 . Produire

Loïc

« quand je vois le niveau de nos jeunes, je suis assez satisfait, de voir qu'ils ont un vrai bon niveau, une vraie culture, comparés à d'autres »

« quand je vois les lacunes, quand je vois que certains ne savent même pas écrire, en rentrant en quatrième, quand ils partent de chez nous, ils obtiennent pratiquement tous le brevet, et le brevet il n'est pas donné. »

Jolène

« J'ai l'impression qu'on arrive à faire plus de choses en maison familiale sur un temps plus court, c'est un concentré de tout ça. Et c'est d'ailleurs pour ça que j'y crois, et que je suis très fière de faire ce que je fais. »

« je me fais peut-être plus quand je sens qu'il y a un truc qui ne va pas quoi. Donc il faut forcément qu'il y ait du négatif pour que je m'interroge, peut-être... »

Jason

« Après, par rapport au niveau scolaire attendu des élèves qu'on a, c'est bien plus ambitieux que ce que l'on peut attendre concrètement. [...] je trouve que c'est ambitieux parce qu'on en n'attend pas autant de mon travail. »

« pour moi, la transformation sociale, elle doit viser justement à une meilleure répartition des richesses. Et du coup, ça ne peut passer, pour moi, que par l'éducatif. Alors après c'est complètement utopique, hein, ça je suis bien d'accord, mais il en faut. »

« j'utilise beaucoup les jeux, j'utilise beaucoup la coopération dans... enfin, j'essaye en tout cas, entre eux pour parvenir à la construction d'un savoir. Voilà, du coup, ça me pousse à dire que, à mon humble mesure, je propose d'autres cadres de référence et d'autres cadres de pensée, et que du coup, peut-être que ça va en amener quelques uns à se dire il y a d'autres façons de faire que celles qu'on nous propose tout le temps. Alors, bien entendu, l'idée c'est quand même qu'à la fin ils trouvent du taf, parce que... parce qu'il y a quand même un paquet de nos élèves qui sont dans des situations sociales, familiales qui sont loin d'être confortables »

« je m'en fous s'ils tombent au chômage les gamins qui sortent de chez nous, tant qu'ils arrivent à marcher sur leurs deux pieds et à être bien dans leur tête, c'est gagné. Pour moi, réussir autrement c'est ça, faire des citoyens construits dans leur tête et... s'ils ne votent pas comme j'ai envie, c'est chiant mais ce n'est pas grave. »

Samuel

« la finalité d'une formation c'est bien l'insertion socio-professionnelle. S'insérer dans une société et s'y épanouir. A différents niveaux, mais chacun y trouve son propre niveau. Que ce soit en passant par une formation X ou Y, l'utilité c'est bien s'insérer socialement. »

« c'est ce que l'on attend de nous, dans l'entreprise, c'est que les jeunes soient insérables »

Ariane

« on demande beaucoup aux gamins, et je trouve que parfois l'adulte pourrait faire certaines choses, certains efforts, qu'il ne va pas forcément faire, parfois. »

« je peux comprendre l'exigence des formateurs, dans le sens où ce qu'ils veulent, eux, ce n'est pas l'excellence, ce n'est pas ça qu'on veut, mais c'est... que **nos** gamins soient fiers d'eux, d'eux-mêmes déjà, que les parents soient aussi contents du travail qu'on a fait avec eux, et c'est aussi, même si on a l'obligation, enfin... on n'a pas l'obligation de résultats, mais plus ou moins, parce qu'on a des diplômes, c'est quand même bien quand on a quatre-vingt-dix, quatre-vingt quinze pour cent de réussite aux examens, on est

content, on est satisfait, et eux aussi là dans le conseil d'administration, au moins on n'a pas les gros yeux, on a des beaux sourires ! »

Lucie

« pour continuer à vivre, entre guillemets, survivre, il fallait qu'on montre aussi qu'il y avait cette notion de réussite. On est toujours très à cheval sur les résultats aux examens, sur les insertions professionnelles post-bac ou post-troisième. On a vraiment besoin de se justifier vis-à-vis de notre société pour continuer à exister »

Sélénia

« Quand ils reprennent contact, enfin, moi par facebook notamment j'ai gardé contact avec certains et ça fait plaisir. Des couples qu'on a créés. Je pense à Kevin et Eva¹⁰³ qui sont toujours ensemble, j'ai encore eu des nouvelles il n'y a pas longtemps. Et d'ailleurs, je fais appel à eux quand on a besoin de témoignage auprès des quatrièmes qui rentrent chez nous. L'année dernière, ils sont venus témoigner en tant qu'anciens élèves, donc de toutes les années qu'ils ont passé chez nous, et maintenant professionnels de la restauration, parce que là c'était tout un lien. C'est agréable d'avoir des jeunes, pour expliquer... notamment pour les enfants parce qu'on n'a pas le même discours de formateur, les jeunes ont leur discours, de ce qu'ils ont vécu... »

« ces jeunes-là seront nos futurs remplaçants en tant que professionnel, il faut tenir compte de ça, et puis leur donner envie aux métiers »

Marisol

« le but est toujours le même, c'est de faire tourner la boîte, mais il n'y a pas que de la pédagogie, il faut maintenir la boîte aussi. C'est compliqué ça par contre, c'est quelque chose que j'ai découvert »

I.30 . Un lieu fermé/ouvert

Loïc

« On arrive à la maison familiale rurale, tu as l'impression que dans le lotissement c'est l'impasse, c'est la dernière maison au fond de l'impasse. On a raté toutes les autres maisons, on n'a rien trouvé, il y a celle-là au fond, on va aller voir ce qui s'y passe. De toute façon, c'est ta dernière chance. »

I.31 . Coupure avec l'héritage MFR

Loïc

« une maison familiale rurale, quelqu'un qui ne connaît pas, il peut se demander si on est dans l'agricole, si on est sur un mouvement chrétien, si on est sur une maison familiale pour les enfants difficiles, peut-être sans familles, ça peut être... rural, on peut avoir quelque chose de couper du monde justement, plutôt enfermé dans un territoire très marqué par l'empreinte de la ruralité » « Une maison oui peut-être ouverte, mais elle peut aussi être fermée : il y a eu les maisons de redressement ! Donc le mot maison familiale rurale c'est un héritage, mais c'est un déficit d'image et de communication sur ce que l'on fait. »

103Kevin et Eva sont d'anciens élèves de la MFR que la chercheuse a connu en tant qu'élèves. Ils représentent un idéal de cinq ans de parcours de formation.

I.32 . Hétérotopie : dans les corps, dans les rôles

Loïc

« Il y a des gens qui sont surpris de nous voir dans les bureaux à rire ! Ensemble ! » « ce qui leur montre que c'est une petite structure, une maison, et nous voir en famille, et montrer qu'on prend du plaisir dans son travail. »

Annexe n°11 : Interpréter les corps

I.1 . Sacrifier la tendresse

Extraits d'entretien – Loïc

« Quelqu'un qui ne s'intègre pas dans une équipe en MF' a **une durée de vie très courte**. Parce qu'il faut être **dans le moule** »

« Même les plus **bourrus**, ils sont obligés d'**avoir du cœur** vis-à-vis de ce qu'ils font, si tu n'as pas de **passion**, tu ne peux pas faire ce métier-là. »

« Il y en a qui mérite sûrement qu'on leur **tende la main** et moi je vais être **un peu dur** avec eux parce que je suis sur la **méfiance**. »

« un jeune qui va en cuisine va devoir **faire des sacrifices**, il ne va choisir la cuisine parce que c'est rigolo de faire de belles assiettes, mais il sait qu'il aura une part de **sacrifice**. Quelqu'un qui va en maçonnerie, c'est quelqu'un qui sait qu'il va être **dans le dur, dans le froid, dans le chaud** l'été, qui aura **mal aux mains**, qui aura **mal au dos**, mais qui va faire quelque chose **parce qu'il l'aime**. »

Il est question de passion, et du sens du sacrifice. Et que malgré une apparence de résistance, par un caractère bourru, il me semble que ça sacrifie quelque chose. Ça sacrifie de la tendresse, pour la dureté. Et cette division s'est opérée au temps de la formation et de l'intégration dans l'équipe.

« Je n'ai jamais besoin de **hausser le ton**. »

« Et on écoute et c'est **passionnant**. Il n'y a pas eu besoin de **râler**, il n'y a pas eu besoin de **mettre de pression** »

« j'ai appris à parler, à dire les choses, j'ai appris à **être dur** aussi... pour faire des **électrochocs**. »

Le corps qui parle, c'est à travers la voix, qui est la voix de la discipline. Elle ne tremble pas, ou ne se confond pas. Un électrochoc, ne fait pas réagir, il pétrifie. Et d'une certaine manière, cette voix de la discipline, elle soulage aussi de la pression qu'elle pourrait mettre.

« j'avais une demie journée de **libre**, j'ai **pris ma voiture** et je lui dis **j'arrive chez toi**. Et on va **faire le tour** des entreprises **ensemble**, je vais voir comment tu recherches un stage. Et je vais **venir avec toi**, et on va **se bouger** »

Il existe des endroits en dehors, où il est question de mouvement et de déplacement. Une énergie différente que celle mise sur le lieu de la MFR.

« Il y a des gens qui sont **surpris** de nous voir **entre nous dans les bureaux**, à **rire ! Ensemble !** A travailler ensemble, à accompagner à plusieurs sur une visite, à parler du cours de l'autre, c'est donner du sens, c'est donner de la globalité à la formation. Ce qui **surprend** des fois

certain, ce qui peut être **rassurant**, ce qui leur **montre** que c'est une petite structure, une maison et nous voir en famille, et **montrer** qu'on prend du **plaisir** dans son travail. »

Lorsque ça parle de plaisir et de rire, c'est associé à de la mise en scène. « Ça » montre surtout que c'est un plaisir. Ce qui n'enlève en rien par ailleurs au sentiment de joie qui peut être procuré, mais ça pose des doutes sur le fait que l'on puisse vraiment surprendre ces moments. Ça caricature, ça porte des masques en quelque sorte.

I.2 . Désincarner les corps

Extraits d'entretien - Jolène

Ce qui explique son exemple, au sujet de cet élève dit handicapé. « ça a été **lourd**, ça a été compliqué, **on l'a gardé** un an, et à chaque fois je disais « **Arrêtons ! On s'épuise !** »

Rappelons que dans l'observation participante, Jolène s'agace, s'énervé des jeunes qui font du bruit, rient forts, qui se plaignent, qui sont malades, qui demandent à bouger, sortir, se mouvoir. Jolène fait taire les corps lorsqu'elle les assigne à un exercice d'écriture pendant une heure. Sinon, elle les éloigne en transmettant aux parents, ou justement en menaçant les jeunes de transmettre à leur parent.

« C'est vraiment qu'ils soient heureux d'être là, heureux de venir à l'école, qu'ils n'aient pas **la boule au ventre** [...] moi je l'ai eu quand j'étais gamin. De ne pas vouloir aller à l'école parce qu'il y a des **tensions** dans la classe, parce qu'ils ont **peur** d'un prof »

« Ne faites pas les choses comme de **simples exécutants**[...] Qu'ils ne se mettent pas **en tête** que, parce que c'est une stagiaire, on leur demande de faire des **basses tâches**. » « l'élève, on lui avait simplement demandé de préparer des voitures et de la peinture [...] et bien, elle, **ça ne l'avait pas perturbé** plus que ça, et elle n'avait pas posé de question. Et **ça m'avait énervé !** »

Quelque chose s'est inscrit dans les corps contraints. Ça s'inquiète et se rappelle d'une souffrance liée à la peur. Ça s'énervé de voir une stagiaire accomplir une basse tâche, obéir tout simplement. L'accompagnement de Jolène se situe dans le fait de déplacer les corps au niveau intellectuel. La moindre tâche, le moindre geste devient désincarné, pour devenir un concept.

« ce fameux courrier, donc aujourd'hui, mais **je n'étais pas à la maison**, donc du coup, ça m'a un peu **miné** mon mercredi. »

La protection réside dans les lieux, et notamment les moments hors MFR. Ça raconte l'atteinte profonde lorsque cette mise à distance n'est pas respectée.

I.3 . Devenir l'outil

Extraits d'entretien – Samuel

« **S'insérer** dans une société »

« il a appris, lui, à **se gérer** »

« si le gars **part au fond de l'Alaska, tout seul** et qu'il s'y plaît, pourquoi pas, à partir du moment où il arrive à se construire et à avancer quoi. Mature c'est ça, quelqu'un qui arrive à **s'autogérer** dans son environnement. »

« le lieu où on se réfugie. [...] où l'on **coupe** avec l'environnement extérieur, on **coupe** avec les problèmes, on **se recentre** sur soi-même, on réfléchit sur soi-même »

Ça gère, s'autogère, s'insère et ça parle du besoin de se couper d'un hors de soi.

« ce réussir autrement, il est important de **ne pas le perdre**, de **ne pas dériver** et de **ne pas repartir** vers... »

« Il y a l'individu **en face** » « s'impliquer soi-même ça peut être **violent** »

« nos propres valeurs sont **chamboulées** » « ce n'est plus de **notre ressort**, il faut savoir... laisser. »

« Le danger c'est qu'un accompagnateur **prenne trop à cœur** un parcours de jeune, ou de moins jeune, et se mette lui-même en danger quoi. » « c'est le danger de l'accompagnement trop... **trop poussé** » « Si ce n'est pas verbalisé, on pourrait **s'enfermer** trop vite et **aller trop loin**. »

C'est en tension entre mobilité et immobilité. L'autre, les autres, ce qui fait hors de soi, est dangereux, ça bouscule, c'est violent. Ça crispe le ressort, ça empêche d'agir, de rebondir.

« Il faut arrêter de **se regarder le nombril** et par contre ne pas **s'endormir sur ses lauriers**, parce que certains vont vite **nous dépasser**. »

« c'est **sortir** un peu de l'image... parfois donnée... **terreuse**, entre guillemets, **décalée, hors du temps** »

« dès qu'on commence à communiquer **sans faire peur**, sans **avoir peur** de soi-même, on **fait peur aux autres**. »

Samuel est immobilisé, contraint par des images enracinées. Ça a à voir avec l'image de soi à travers les autres et de ce qu'elle provoque.

« Le danger, **tomber** dans la routine de ces outils »

« **Je ne suis qu'un outil** »

« le jeune nous **utilise en tant qu'outil** »

« On n'est pas dieu, hein ! (rires) » « on n'est pas des **entités supérieures autres** »

Samuel est utile. C'est un outil dans l'équipe, qui a pu, par exemple, être dérangé très facilement pendant l'entretien pour réparer une vitre.

[Entrée de Loïc, essoufflé, s'adresse à Samuel] - Loïc : Je suis désolé, j'ai un souci avec le Picasso, il n'y a que toi qui peut m'aider. - [...] Samuel : Et

bien... [m'interroge du regard] - Christelle : [Je m'adresse à Loïc] C'est urgent-là, tu dois repartir avec ? - Loïc : Non, mais j'ai un problème avec la vitre, elle est complètement bloquée. - Samuel : Et bien il faut que je... - Christelle : Est-ce que ça peut attendre un quart d'heure ? - Loïc : Oui. - Christelle : Oui ? Super. Merci ! - Samuel : Oui, merci.

Samuel raconte beaucoup de « danger » dans son entretien.

Ça se structure, ça se cadre, ça gère, ça se gère. Ça contrôle et ça se contrôle. Ça se coupe, ça s'enferme, ça devient outil. Ça devient véhicule, ça véhicule. Ça freine dans l'urgence, ça se fait bousculer, heurter avec violence.

C'est pris dans le mouvement et rendu impuissant, ça court pour rattraper, ça s'enfonce et ça tombe. Les batailles internes sont très puissantes.

« le moniteur est censé être celui qui est à côté de, qui marche à côté de [...] c'est bien le jeune qui a le volant. C'est bien le jeune qui avance, c'est bien le jeune qui apprend à passer des vitesses, avec juste le moniteur à côté, qui a le frein en cas d'urgence absolue, d'urgence vitale » « on peut laisser les jeunes se prendre des trottoirs, des petits murs, c'est comme ça qu'ils apprennent, qu'ils analysent leurs erreurs »

Des corps contraints dans un habitacle, une structure qui oblige à être en mouvement, où chaque geste a une importance.

I.4 . Sortir la tête des mains

Extraits d'entretien – Ariane

Agripper les jeunes pour les calmer.

« on peut donner une **bouffée d'oxygène** à certains gamins »

« passer du temps ici, ça les **calme**, ça les **apaise** »

« on les **mets dans le bain**, on les mets tout de suite dans l'obligation »

« en seconde, on **s'acharnera** autant qu'avec un terminal »

« quand on va **les lâcher**, ils deviennent de vrais professionnels, après »

« on leur demande de **rédiger** des textes ! [...] de **se relire**, de **prendre un dictionnaire**, faut pas oublier ça, et ça c'est souvent, parfois, ce sont les parents »

« il doit **galérer** la gamin. Et qui doit peut-être **pleurer** ou même **pas ouvrir ses cahiers**. Moi, je comprends... »

« j'ai pris cher, je me suis **pris des vents, des gros vents** avec les élèves, **c'était très, très dur**. » « je me suis **adoucie** » « il fallait que je **m'adoucisse** aussi, que j'apprenne à **parler** d'une autre façon, gentiment, posémain... posément, **articuler** peut-être »

« On leur a **fait du bien** [...] Même si on s'est un peu **égosillé**, même si on a fait les **gros yeux**, même si on a... **ouf... soupiré** pas mal »

« ça me **dérange** [...] quand il s'agit de dire à un gamin comment il doit se comporter, mais [...] on ne le **met pas en pratique**. Et ça, ça m'a beaucoup **dérangé** »

« nous, **petites mains** »

« Je **n’entends pas** ce qui se passe à l’extérieur, je **n’entends pas** ce qui **s’y fait** non plus »

« si tu n’as pas les capacités intellectuelles, tu es **coincée** » « tu n’as pas d’expériences, tu es **foutu**, hein, tu n’as pas de diplôme, tu es **morte ! (rires)** »

« je voudrais [...] **Être intégrée** dans certains projets [...] c’est aussi à moi d’échanger, d’évoluer, et de **prendre peut-être le taureau par les cornes** [...] Je n’ai pas le courage. J’aimerais que ça se fasse, mais d’une autre façon. [...] peut-être des projets que eux mettent en place, qu’ils vont imaginer, et que moi **je me greffe** dessus ! Pour les aider à **concrétiser** »

Le corps parle d’« ici », en occurrence plus de cinquante fois dans l’entretien.

Ça parle d’un corps qui se souvient et qui n’oublie pas. Qui n’a pas envie d’oublier quand c’est contraint. Les effets, les ressentis, ce que ça fait. Ouvrir un cahier, faire le ménage, pleurer. Ça aimerait parler le même langage.

Ça se fait bousculer, c’est dérangé, coincée, ça est foutue, ça est morte. Ça est ici et maintenant. Ça est fatiguée de se battre, ça aimerait se greffer, continuer à faire et ressentir, et que ça soit accepté.

Ça s’est égosillé, ça a soupiré et donner des bouffées d’oxygène. Peut-être alors que ça suffoque.

I.5 . Se cacher

Extraits d’entretien – Séléna

« on sait ce qu’ils vivent en restauration parce qu’**on est passé par là** »

« on est supposé être une équipe pour s’entraider et non pas **se tirer dans les pattes** »

« On n’est pas là à **démonter** les autres »

« certains, il va falloir qu’ils **rentrent**. Ça se fait, sans **agressivité**, sans **rabaissement** des personnes [...] Pas de rentrer dans la personne [...] Moi **on m’agresse, j’agresse**, donc je comprends les jeunes. »

« il faut les **remettre sur les rails** »

« je vais pas **par quatre chemins**, par contre ce sera toujours **en privé** et jamais **devant le groupe**, parce que c’est une **humiliation**, pour moi. »

« J’ai **été loin**, je le sais. Et j’essaie de ne pas **aller aussi loin**, mais c’est **ma nature**, j’y arrive pas »

« **encaisser, encaisser**, faut que **ça sorte** aussi » « ça sort sur **mon vélo**, quand **j’y vais**, quand **je reviens** ! »

« en dehors tu te **prends une bonne cuite** »

« je ne t’ai **pas vu** » « je ne vais pas ouvrir ma boîte mail [...] je ne **vais pas voir** »

« ils se **rendent compte** aussi qu’on est **soudé** et qu’on se parle »

C’est un corps qui accumule. Ça se met en confiance, en endroit privé et fermé. Ça se protège de la surveillance. Ça observe beaucoup, ça regarde et ça est regardé. Ça a

besoin de se soustraire du regard. Ça sait l'agression, l'humiliation et ça prend de l'énergie pour les éviter.

I.6 . Refuser de diriger

Extraits d'entretien – Lucie

« pour continuer à **vivre**, entre guillemets, à **survivre**, il fallait qu'on **montre** aussi qu'il y avait cette notion de réussite »

« il y a des choses... pour ne pas que ça me **flingue**, moi, ma vie à l'extérieure, il y a des choses que je **refuse d'entendre**. **Je bloque, je bloque** systématiquement. »

« il y a certains parents qui prennent ton bureau comme un... je ne sais pas, un **défourloir** »

« Je ne vais pas essayer d'aller résoudre un problème **toute seule**, je ne suis **pas capable**. »

« Je ne me sens **pas assez forte** pour faire ça, je ne me sens **pas assez forte** pour gérer tout ça moi »

« à un moment donné, j'en ai marre d'**osciller entre cinquante kilos, soixante-dix kilos, soixante kilos**, et de **ne pas dormir**. A un moment donné, je vais m'**arrêter** là où je suis et **dormir** comme je fais, parce que sinon... »

« la fonction globale est effectivement une fonction **épuisante, physiquement** parlant, psychologiquement parlant »

« j'ai pris des vacances, donc ça fait du bien. [...] tu ne **subis** pas les choses de la même manière »

« Ils ne me sont **pas imposés** en fait [...] c'est moi qui les **impose** à mes collègues »

« il y en a pas mal que j'ai recruté, **ça joue** aussi dans ce que tu as envie de **bouger**... ou pas »

« tu as tout le monde qui **te retombes dessus** » « c'est eux qui me disent que c'était pas bien, alors ça c'est compliqué d'avoir **ce miroir**-là qui peut faire mal »

« de toute façon tu ne vas pas les **obliger** ! [...] ce qui est **dur**, c'est des fois d'entendre qu'on est tous **fatigués** [...] est-ce qu'à un moment donné, on s'est bien **tous posé autour de la table** »

« Le départ de S., ça, ça m'a... c'était **violent** » « Licencier quelqu'un c'est... c'est une **horreur** »

Un corps seul, épuisé, en situation à risque, qui subit. Bloque ce qui appartient aux autres, mais peut-être n'arrive pas à bloquer. S'appuie sur des ressentis, sans savoir si elle peut se faire confiance. Les désirs des autres prennent de la place sur les siens. Notion de mobilité-immobilité, se heurte à quelque chose qui coince. Solitude extrême. Se sent attaquer, dans sa nature et son être. Une immobilité générale finalement, qui impacte. Des relations qui se jouent dans des rapports de force. Impuissance à agir. Un corps qui fait tenir un ensemble, les ruptures sont vécues avec souffrance.

I.7 . Mener des batailles

Extraits d'entretien – Jason

« des fois, ils ne sont **pas tendres** avec, quand même »
« des **mauvaises langues** »
« on n'est **pas armé**, on n'est pas formé pour faire face »
« il n'y a pas de projet associatif [...] en tout cas, on ne me l'a **pas donné** »
« on a gagné avec Léonard. On a le droit de **s'habiller** comme on veut »
« il y a plein de choses sur lesquelles on ne va pas aller, par tabou, par **peur de se fâcher**, et donc oui, à terme, moi je vais **tourner en rond**, et eux aussi, parce que je vais leur **mettre des bâtons dans les roues** »
« la principale **dépense d'énergie**, elle est dans le rapport aux jeunes [...] où on **se met un peu en quatre** » « si on **se limite stricto-sensu** à ce qui nous ai demandé dans notre travail, on n'est pas supposé le faire »
« c'est **le bordel** et j'en reviens à **faire de la discipline** »
« J'ai failli **en amenant** les administrateurs à reprendre leur place »
« **amener** les adultes qui tournent autour de la maison familiale à se saisir de la question de leurs enfants » « ils ne s'en **saisissent** pas »
« je m'en **fous** s'ils **tombent** au chômage »

Jason est en guerre, dénonce, pousse, place. L'attention et l'énergie du corps est orienté sur les batailles et les victoires. De quelle manière le corps s'en fout et se non-fout ?

I.8 . Renoncer aux petits plaisirs

Extraits d'entretien – Marisol

« **aller au devant** des problèmes »
« je **suis bien** c'est important, car ça ne l'a pas toujours été... »
« il faut savoir **dire stop** quoi, non je **ne fais pas**, je **ne fais pas** ! »
« ça fait partie de la fonction globale, savoir **mettre son poing sur la table** ! »
« il faut que ce soit un **petit peu carré, bien organisé**, et **ça me rassure** aussi. Quand c'est **le bazar**, ça ne me rassure pas »
« savoir bien **mesuré** ce que tu fais et ne pas **aller trop loin** [...] savoir qu'un jeune qui n'a pas envie de bosser, tu n'as pas à **donner toute ton énergie** pour qu'il se mette au boulot, s'il ne veut pas, il ne veut pas, **point barre**. »

« il y en a qui ont plus de difficultés ça **se ressent** »

« Ça permet notamment aux [...] petits, de sortir des fois, de contextes compliqués, familiaux. Et de se remettre en question et de **se... réada... sortir, couper** du milieu familial » « c'est surtout le **couper** de tout ce côté, cette... (*tape du poing sur la table*) je ne trouve pas le mot, cette... cette proximité, les copains tout ça »
« il faut quand même être vachement plus **derrière eux**... »

« Quand on croise aussi des gens de MFR qui ont quatre, cinq, huit à dix de **bagou**, ils commencent à être blasés, et des fois, ça **peut un peu porter** sur les jeunes arrivants, les formateurs, et ça peut **jouer un coup** aussi sur le moral »

« Il ne faut pas **se décharger**, il faut accompagner aussi, même des collègues, les nouveaux ! »

« Je ne suis pas trop pour le self, le côté **je mange à table** avec toutes mes... **je mets la table, je discute, j'ouvre**, alors que le self c'est un petit peu individualiste, chacun est **dans son coin**, et on **mange à son rythme** et on n'a pas besoin de manger avec les autres » « j'ai toujours aimé **le contact** avec les CAP, ce côté cuisine, et on puis mange bien, il y a le restaurant d'application et puis voilà, j'en ai **profité** à Ker Lann (**rires**) »
« c'est ce qu'il me faut, c'est **à côté** de chez moi, **ça tombe bien**, c'est exactement ça. Ça, ça fait partie aussi de mes choix, **la bonne vivante** »
« il faut se dire que... et bien on **ne tient pas tout** »

« tu as de l'humain, avec ses bons et ses mauvais côtés ! Hein ! (**rires**) alors que tu ne **vois pas ça dans la vie**, tu as une prestation à faire, point barre, tu n'as pas besoin de te présenter. Ça te donne aussi **une carapace**, et ça te **protège** aussi en même temps

Le plaisir mis en sommeil ou contraint. Le corps ressent la souffrance des autres, et c'est mis à distance. Le corps se fait violence pour intégrer quelque chose, en tapant du poing. Le corps a subi à son arrivée, a été surpris car dans l'attente d'une transmission. Le corps aime, est attiré par le plaisir, mais le rythme contraint. Le corps est un peu éparpillée, et ne retrouve plus de cohérence. Il y a quelque chose qui ne fait pas de sens, entre la vie réelle et un corps qui se fait déformer-reformer.

Table des matières

Préambule.....	3
Introduction.....	4
Partie 1 – Élaboration d’une problématique de recherche.....	6
Chapitre 1 : Autobiographie raisonnée.....	7
I .Le dispositif de formation.....	7
II .Une maison familiale rurale.....	8
II.1 .Histoires de vie.....	9
II.2 .Explorer ce qui fait sens.....	17
II.2.1 .Une mise en scène de l’intime.....	18
II.2.2 .Une identité construite dans des rapports de classe.....	19
II.2.3 .Construction d’un réseau dans une dimension familiale.....	20
II.2.4 .Habiter quelque part.....	21
Conclusion.....	21
III .La Maison Familiale Rurale de Sainte Anne-les-Aigrettes.....	22
III.1 .Événement catalyseur.....	22
III.2 .Travailler-vivre à la MFR.....	22
III.2.1 .Intégrer une histoire familiale.....	23
III.2.2 .Réformes institutionnelles et habitudes de maison.....	25
III.2.3 .Une nouvelle direction : entre stratégies et symptômes.....	25
III.2.4 .Abandon de poste.....	27
III.3 .Penser les pratiques.....	28
III.3.1 .Maître abandon.....	28
III.3.2 .Réussir autrement ?.....	29
III.3.3 .Transfert de compétences versus transmission socio-culturelle.....	30
III.3.4 .Des violences qui ne se parlent pas.....	31
Conclusion.....	32
Chapitre 2 : Le terrain de recherche.....	34
I .Les Maisons Familiales Rurales.....	34
I.1 .Un mouvement national et un héritage syndicale agricole.....	34
I.2 .La pédagogie de l’alternance.....	35
I.3 .Les motivations à entrer en MFR.....	37
I.3.1 .Des apprenant-es en rupture scolaire ?.....	37
I.3.2 .Des moniteurs en rupture scolaire ?.....	38
II .Description de la MFR de Sainte Anne.....	39
II.1 .Définir un plan.....	39
II.2 .« <i>Entrée interdite à TOUS les élèves</i> ».....	40
II.2.1 .La transgression à l’état normal.....	40
II.2.2 .A qui appartient ce jeune ?.....	41
III .Questionner le terrain.....	42
III.1 .Attirée au terrain.....	42
III.2 à mon corps défendant.....	43
III.3 .Les liens avec la recherche.....	44
III.4 .Conclusion.....	45
Chapitre 3 : Apports théoriques et problématique.....	47
I .Contre l’oppression des adultes sur les enfants.....	47
I.1 .Catherine Baker.....	47
I.2 . « <i>L’enfant est la propriété de l’adulte. C’est sa petite chose</i> ».....	48

I.3 .C'est quoi se soumettre ?.....	48
I.4 .Les liens avec la recherche.....	49
II .En voyage de classes avec Nicolas Jounin.....	50
II.1 .Étude et accompagnement.....	51
II.2 .Inter-agir avec le terrain.....	51
II.3 .Les liens avec la recherche.....	52
III .Problématique de recherche.....	53
Partie 2 – La recherche.....	56
Chapitre 4 : Les matériaux de recherche.....	57
I .Des entretiens.....	57
I.1 .Choix méthodologiques.....	57
I.2 .La pratique des entretiens.....	58
I.2.1 .Présentation de la cohorte.....	58
I.2.2 .Anonymos.....	60
I.2.3 .Appunti-tude.....	61
II .Une observation en rebond.....	62
II.1 .Choix méthodologiques.....	63
II.2 .Observation du lundi 3 octobre à la MFR de Sainte Anne-les-Aigrettes..	64
Chapitre 5 : Le tableau de Foucault : de l'analyse à l'interprétation.....	67
I .Premières extractions.....	67
I.1 .Les thèmes relevés dans les entretiens.....	67
I.2 .Lecture de l'observation participante.....	68
II .Michel Foucault et le système disciplinaire.....	69
II.1 .Le contrôle des corps: une lecture en tableaux.....	70
II.2 .Les moyens du dressage.....	71
II.3 .Le « panoptisme » : rêve d'un système disciplinaire parfait.....	73
III .La lecture des matériaux au prisme de « surveiller et punir ».....	74
III.1 .Surveillance.....	75
III.1.1 .Refuser l'invisibilité.....	75
III.1.2 .La salle de classe surveillée.....	76
III.2 .La sanction normalisatrice.....	77
III.3 .Au bout des forces : l'organisme.....	80
III.3.1 .Les élèves au naturel.....	80
III.3.2 .Le corps professionnel.....	81
III.4 .Ce que cela produit.....	81
III.4.1 .De futurs travailleurs.....	81
III.4.2 .De la délinquance.....	82
III.4.3 .De la contradiction.....	83
III.5 .Interprétation.....	86
Conclusion.....	88
Conclusion de la recherche.....	89
Conclusion de l'actrice-chercheuse.....	91
Bibliographie.....	93
Ouvrages papiers.....	93
Émissions radiophoniques et vidéos.....	95
ANNEXES.....	96
Annexe n°1 : Léandre.....	97
Annexe n°2 : Séléna.....	117

Annexe n°3 : Lucie.....	132
Annexe n°4 : Ariane.....	147
Annexe n°5 : Samuel.....	163
Annexe n°6 : Jason.....	179
Annexe n°7 : Loïc.....	192
Annexe n°8 : Jolène.....	206
Annexe n°9 : Marisol.....	221
Annexe n°10 : Extraction sous le prisme de Foucault.....	231
I.1 .Les critères de réussite pour les jeunes.....	231
I.2 .Les critères de réussite pour les formateurs.....	231
I.3 .Être adulte.....	233
I.4 .Les MFR alternatives mais évaluées, jugées.....	234
I.5 .Les principes MFR comme normes discutées : fierté-honte.....	235
I.6 .Une identité de maison.....	236
I.7 .La ruralité et la transmission socio-culturelle.....	236
I.8 .La violence vient d'où ?.....	238
I.9 .Des formateurs pas formés à quoi ?.....	244
I.10 .La réunion d'équipe en instance normalisatrice.....	246
I.11 .L'anormalité.....	246
I.12 .Des familles anormales.....	248
I.13 .Défendre des valeurs.....	248
I.14 .La docilité n'est pas obéir.....	249
I.15 .L'art de la répartition.....	249
I.16 .Les corps dociles.....	250
I.17 .Mettre en place des séries, prescrire des niveaux.....	251
I.18 .Le panoptisme.....	251
I.19 .Les risques d'être absent.....	256
I.20 .En appeler à une autorité supérieure ou une aide.....	257
I.21 .Maison interdite aux familles ?.....	259
I.22 .Une maison à échelle humaine.....	260
I.23 .Injonction à faire corps avec l'équipe et à communiquer.....	261
I.24 .Les conséquences et les freins à faire corps avec l'équipe.....	262
I.25 .Injonction du vivre ensemble pour les jeunes.....	264
I.26 .Des jeunes en souffrance.....	264
I.27 .La sanction normalisatrice.....	265
I.28 .Épuisement et difficultés à faire rupture. Les espoirs aussi.....	265
I.29 .Produire.....	266
I.30 .Un lieu fermé/ouvert.....	268
I.31 .Coupure avec l'héritage MFR.....	268
I.32 .Hétérotopie : dans les corps, dans les rôles.....	269
Annexe n°11 : Interpréter les corps.....	270
I.1 .Sacrifier la tendresse.....	270
I.2 .Désincarner les corps.....	271
I.3 .Devenir l'outil.....	272
I.4 .Sortir la tête des mains.....	273
I.5 .Se cacher.....	274
I.6 .Refuser de diriger.....	275
I.7 .Mener des batailles.....	276
I.8 .Renoncer aux petits plaisirs.....	276

